

No. 4047.457

ser. 1.A



PURCHASED FROM THE INCOME OF THE
JOSIAH H. BENTON FUND

FN915: 10,28,38: 20M

JULIEN TIERSOT

LETTRES DE MUSICIENS

ÉCRITES EN FRANÇAIS

DU XV^E AU XX^E SIÈCLE

*

(DE 1480 À 1830)



TURIN
BOCCA FRÈRES ÉDITEURS

3 - Rue Charles Albert - 3

—
1924

LETTRES DE MUSICIENS

écrites en français

DU XV^e AU XX^e SIÈCLE

JULIEN TIERSOT

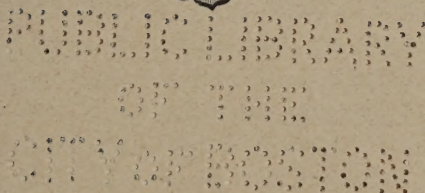
LETTRES DE MUSICIENS

écrites en français

du XV^e au XX^e siècle.

PREMIÈRE SÉRIE

(De 1480 à 1830)



TURIN

BOCCA FRÈRES ÉDITEURS

3 - Rue Charles Albert - 3

1924

Joseph H. Benton Ed
Dup. *Feb. 14, 1940*
2 vols. *T* *v. 1A*
4047.457 Série 1.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Lettres de musiciens

écrites en français

du XV^e au XX^e siècle.

INTRODUCTION.

Les lettres et documents autographes qui constituent l'essentiel de la présente publication feront pénétrer les lecteurs dans l'intimité de la vie des plus célèbres musiciens français (ou de ceux qui ont écrit pour la France) pendant cinq siècles de durée.

Le plus grand nombre en est emprunté aux collections de la Bibliothèque du Conservatoire, aussi riches que peu connues jusqu'à ce jour. Nous n'en cueillerons ici que la fleur, réservant au catalogue que nous préparons pour entrer dans la publication générale des Catalogues des manuscrits des Bibliothèques publiques de France, entreprise sous la direction de M. Henri Omont, l'énumération plus sommaire, mais complète, des documents de cette catégorie. Pour l'instant, nous ne nous occuperons, sauf exception, que de la correspondance des maîtres qui ont joué un rôle de premier plan dans l'histoire de la musique ; nous n'en conserverons, même, que ce qui nous paraîtra avoir un intérêt notable, et négligerons les documents d'ordre secondaire, qui, on le devine, ne sont pas rares, même signés de grands noms. Au reste, sans faire double emploi avec un catalogue, nous compléterons volontiers la publication des textes

relatifs à chaque auteur par le résumé ou l'indication des pièces dont nous n'aurons pas fait usage.

Le Conservatoire n'est pas l'unique source à laquelle nous ayons puisé. D'autres grands dépôts publics, comme la Bibliothèque nationale et les Archives, ont fourni leur contingent à ce recueil; et de même, plusieurs particuliers, soit amateurs d'autographes, soit simplement attachés à des souvenirs de famille ou d'amitié, ont bien voulu nous témoigner leur bienveillante sympathie par des communications dont nous les remercions tout d'abord en bloc, en attendant de nommer chacun au fur et à mesure des occasions qui se présenteront.

Les lettres, toujours publiées d'après l'original, et dont les textes sont souvent accompagnés de reproductions photographiques, sont, conformément au titre, la partie principale de cette collection.

Quelques autres documents y sont mêlés, notamment ceux que contient le premier chapitre, et qui représentent l'époque la plus ancienne. Les correspondances privées antérieures au XVII^e, voire au XVIII^e siècle, sont rarement venues jusqu'à nous: les musiciens de ces époques reculées (et non pas encore toujours les plus célèbres) ne nous ont guère laissé d'autres spécimens de leur écriture que des signatures apposées au bas de quittances, actes notariés, etc.; il faudra donc, en attendant quelque chose de plus vivant, nous en contenter.

Enfin nous donnerons aussi quelques portraits ou représentations de souvenirs relatifs à notre sujet, quand nous pourrons les reproduire d'après des originaux soit à la plume, soit au crayon, soit à l'aquarelle, en un mot d'après des dessins directement tracés par la main, en opposition avec les diverses applications de la gravure, celle-ci correspondant à l'imprimé, tandis que nous ne voulons faire état que des manuscrits.

Il y sera joint quelques reproductions de médailles intéressantes par leur ancienneté, leur rareté, ou par les circonstances dans lesquelles elles ont été frappées.

Par contre, aucune place ne sera faite aux autographes musicaux, dont le domaine, très vaste, est entièrement distinct de celui que nous entendons explorer présentement.

Nous suivrons, dans cet exposé, un ordre à la fois chronologique et méthodique, groupant les pièces non seulement suivant

leurs époques respectives, mais aussi d'après les affinités de tendances et d'écoles, et aussi en tenant compte des événements historiques et extérieurs.

Après le premier chapitre, qui ne contiendra guère que des documents relatifs aux côtés pratiques de l'existence (à les voir ainsi groupés, on pourrait croire que les musiciens d'autrefois n'ont jamais eu d'autre occupation que de toucher de l'argent — mais combien peu d'argent!), les lettres des maîtres, réparties sur un si long espace, nous feront assister tour à tour au spectacle des efforts de chacun, nous montreront leur manière d'être dans la vie sociale, et, sans intermédiaire d'aucune sorte, nous permettront de les voir agir, sentir et penser.

C'est ainsi qu'après avoir, par leurs œuvres, fait l'histoire de la musique, ils la raconteront eux-mêmes par leurs lettres et leurs écrits familiers.

Est-il une meilleure façon que celle-là pour reconstituer la vie du passé?

CHAPITRE I.

Du XV^e au XVII^e siècle.

Lettres, quittances, actes et documents divers.

La majeure partie des documents réunis dans ce chapitre initial (tout au moins pour la partie antérieure au dix-septième siècle) émane d'artistes qui, pour la plupart, n'ont pas laissé de traces individuelles dans l'histoire. Pourquoi sont-ce ces inconnus, chantres de chapelles ou joueurs d'instruments " tant hauts que bas „, qui ont ainsi maintenu le souvenir de leur passage en ce monde terrestre, alors que nous ne saurions produire la moindre relique à laquelle ait touché un Dufay, un Ockeghem, un Brumel, un Janequin, pas même un seul vestige de leur écriture? C'est à quoi nous ne saurions répondre qu'en répétant l'hémistiche familier aux collectionneurs: *Habent sua fata libelli!*

Ne les dédaignons pas, cependant ces modestes: ils ont joué leur rôle ainsi qu'il convenait. La plupart ont appartenu au service de nos rois; ils ont chanté pour Dieu et pour les hommes, — pour les dames aussi; ils ont fait retentir les instruments de guerre; ils ont rythmé les pas de danse à la cour et à la ville, ou accompagné les chansons. Tous ont donc contribué à mettre de l'harmonie dans leurs temps respectifs, desquels leur lointaine évocation va encore nous apporter l'écho.

La pièce la plus ancienne que nous ayons à produire nous fera mentir un peu à notre titre général, puisque celui-ci annonce des lettres écrites en français. Mais l'ancienneté qui en

constitue la rareté insigne est notre excuse à cette exception, qui se reproduira encore un petit nombre de fois, pour des cas semblablement motivés.

Cet écrit, du milieu du XV^e siècle, est, en effet, plus et mieux que la plupart de ceux dont se compose ce premier chapitre. Ce n'est pas une simple quittance au bas de laquelle un musicien quelconque a apposé son nom : c'est une véritable lettre, et qui, si elle est signée d'un nom obscur et ignoré, présente pour intérêt d'avoir été adressée à l'un des plus grands personnages de l'histoire d'Italie, François Alexandre Sforza, gendre de Philippe Visconti, et duc de Milan.

Voici, d'abord reproduite par la photographie, puis transcrite dans son texte original, enfin traduite en français, cette lettre écrite à son maître par le cythariste allemand Stephanus (1) :

Illustrissime et excellentissime princeps. Ho receputa una lettera da la Illu. v. S. a la quala io seria (?) stato obediente se havuto il modo de venire fino a Millano. Lo effetto si e ch son senza denari. Voglio preghare la Illu. s. s. mi soccorra di denari tanto che stia qualche mese con Piero Bono che ben che lui se parta. Io posso bene andare seco ad imparare, e che questo se piace a la S^a. v. io posso bene essere compiaciuto. Racomandomi ala Illu. v. s. Ferrarie xxvj^o decembris 1455.

E. Illu. v. d. Suus

Stephanus theutonicus cytharista.

Adresse :

Illustrissimo et excellentissimo principi D. d. Francisco Sforcie Vicecomiti Duci c. l. i. Angledaque comiti ac Cremone domino domino meo observantissimo.

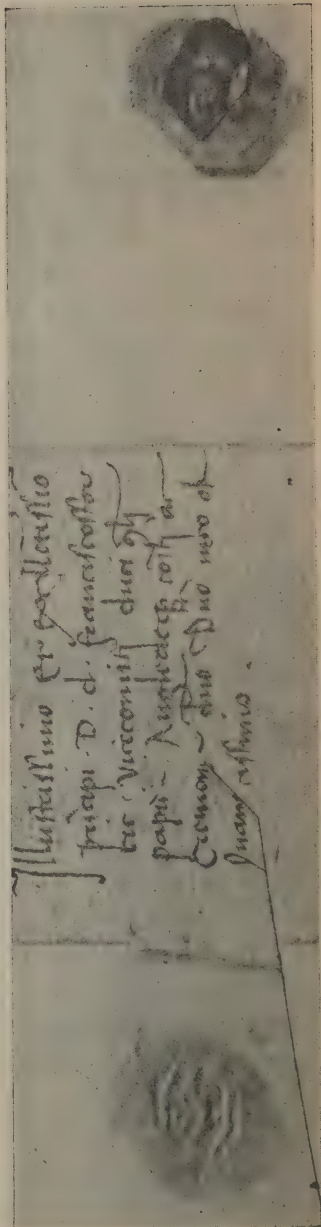
Traduction :

Très illustre et très excellent prince. J'ai reçu une lettre de Votre Illustre Seigneurie à laquelle j'aurais obéi si j'avais le moyen de venir jusqu'à Milan. Je l'aurais fait si ce n'est que je suis sans argent. Je

(1) M. Camille Coudere, conservateur adjoint du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, a bien voulu m'aider à déchiffrer ce document et quelques autres pour la transcription desquels la compétence spéciale d'un paléographe était indispensable.

Illustrissimo et excellentissimo principe. Io reputo una lora da la Illu. v. S.
ala quale io stia stato obediente et hauente hauto il modo di ugnere suo
a nullano, l'offerte se et sey stua donay. voglio pigliar. la Illu. v. S. my
pocora di donay tato et ista quatit, melle q' piro bono et bey et luy se parra
io possi ben andar pro ad imparar. et q' to se piro a la S. v. io possi
ben esser spicuro. A comadomy ala Illu. v. S. Ferrar. xxij^o de februo
1455.

E. Illu. v. d. Gub.
Athanasio theuroniensis cytharista



Lettre d'un joueur de cythare du XV^e siècle (1455).

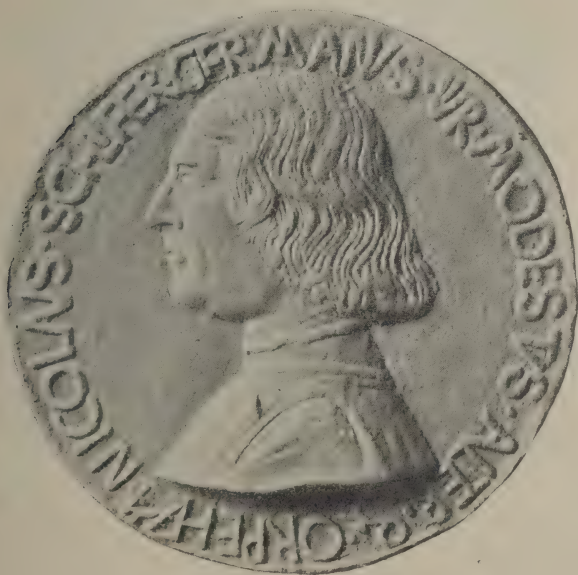
prie Votre Illustre Seigneurie de m'envoyer de l'argent assez pour que je sois quelques mois avec Piero Bono et que je parte avec lui. Je puis bien aller avec lui pour vous obéir. Et si cela plaît à Votre Seigneurie je puis bien lui complaire. Je me recommande à votre Très Illustre Seigneurie. Ferrare, 26 décembre 1455.

De votre Illustre d. son

Stéphane l'Allemand, cythariste.

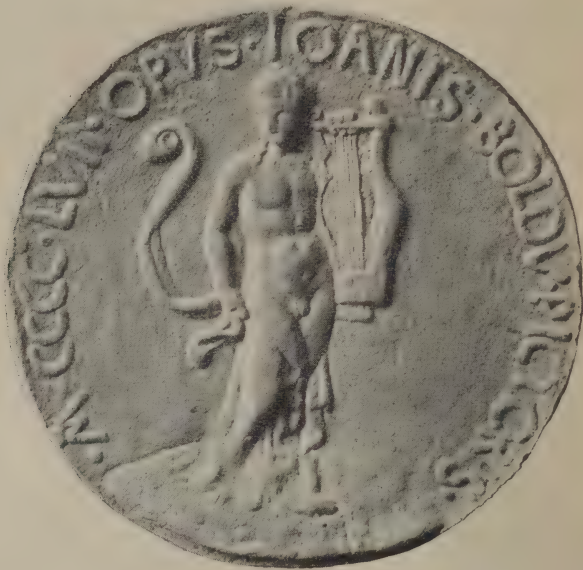
Au très illustre et très excellent prince Seigneur Francisco Sforza Visconti duc c. l. i. et comte (??...) et seigneur de Crémone mon seigneur très révére.

Sans sortir encore de l'Italie, ni du quinzième siècle, nous reproduirons maintenant les deux faces d'une médaille dont la



relation avec les choses de la musique est manifeste. Si nous ne pouvons dire quel est le personnage dont le nom est inscrit dans l'exergue, du moins le nom *Orpheus* qui lui est donné en attribut, et la figure d'Orphée lui-même gravée au revers, ne peuvent laisser aucun doute quant à sa qualité.

L'Inventaire des autographes et des documents historiques composant la collection de M. Benjamin Fillon, dont la série X (1879) est consacrée aux musiciens (1), fait mention d'une autre pièce du XV^e siècle, dont il importe que nous conservions le souvenir, celle-ci étant de provenance française.



C'est une quittance signée de Frère Christophe Durcot, prieur de Chauché en bas Poitou, "maistre de la musique, compositeur et indiciaire", d'Anne de Bretagne, "ung des aulmosniers de la dicte Dame royne et duchesse", qui donne, à la date du 4 octobre 1409, à Nantes, reçu de la somme de 62 écus à lui ordonnée pour deux quartiers de ses gages, par mandement de la Reine, en date du 15 août précédent, à prendre sur la recette du comté nantais.

Le même ouvrage inscrit encore un bail signé par P. Santerre, "maistre de l'orgue de la Cathédrale", de Poitiers, daté

(1) La Bibliothèque du Conservatoire possède aujourd'hui une grande partie des autographes provenant de cette collection.

du 11 avril 1555. Il donne le fac-similé des signatures de Durcot et de Santerre. N'ayant pas les originaux à notre disposition, nous ne faisons que mentionner ces deux pièces, à cause de leur ancienneté, afin que l'existence n'en soit point ignorée.

Nous en tenant donc à ce que nous avons sous la main, nous revenons à la première partie du seizième siècle, et restons en France, pour n'en plus sortir qu'une seule fois en ce chapitre. Le premier personnage qui se présente à nous est bien français en effet : c'est un certain Christophe de Plaisance, „sacqueboute et joueur d'instruments de haultx boys du dit s^r (le roi) „, qui, par devant notaire, „ a confessé avoir eu et reçu de Emond Brethe receveur et paieur du fait de l'escurie d'icellui s^r la somme de neuf vingts livres tournois pour ses gaiges d'une année entière commencée le 1^{er} jour d'octobre 1518 et finie le dernier jour de septembre ensuyvant et derreniere-ment passé, etc. „. La pièce est datée du XXVI^e jour de février an 1519. Qui sait si, à trois ans et demi en deçà,

ce joueur de saquebute n'était pas, avec les autres musiciens de l'écurie, à côté de son roi François premier, sur le champ de bataille de Marignan, et si ce n'est point un écho de ses fanfares que nous a apporté Clément Janequin en notant ses éclatants et joyeux *Fère, fère lan, fan fère?*

Suivant l'ordre des années, nous retournons une dernière fois en Italie, où nous allons voir un autre musicien, Francesco da Lorena, chantre au service de Galéas d'Este, adresser, en 1557, une supplique à son seigneur pour obtenir une avance sur ses gages. Le duc a inscrit, sur la pièce même, sa signature, accompagnée du mot *Fiat* affirmant son consentement (Voir ci-contre).

Voici maintenant plusieurs pièces de la dernière moitié du seizième siècle. Nous ne les reproduirons que fragmentairement pour la plupart, tout leur intérêt étant dans les signatures, qui se bornent ordinairement à donner quittance de sommes quelconques.

C'est d'abord Jehan Baptiste Bencivenny, abbé de Bellebranche, conseiller et maître de la chapelle de musique de la Reyne, mère du Roy (Charles IX). En 1562 et 1577, il signe des quittances, de la première desquelles nous reproduisons la signature, avec quelques lignes avoisinantes.

araisuy de bñ^{re} L par ay *de la quene*
intende aux bismalles fegor
et Jour de Jmug *de la quene*
Jehan Gaph^{te} Bencivenny

Migoy, chantre ordinaire de la chambre du roi, donne, en 1567, la signature qui va suivre. Peut-être était-il encore en fonctions quelques années plus tard, quand Roland de Lassus fit son voyage en France, et chanta-t-il sa partie, au Louvre, dans les chansons et les psaumes qui ravissaient l'esprit malade de Charles IX.

Voici maintenant un nom qu'on verra reparaître à plusieurs reprises dans l'histoire des organistes parisiens jusqu'au dix-huitième siècle, Marchant. Nous ignorons si le Pierre Marchant

Je Pierre Marchant m^{re} organiste A Paris Confesse quoy en l'Église noble
homme m^{re} francroy de digny Avenir de la ville de Paris sa son de dieu
s'aura toutz pour cinq quartier eschen au terme saint Remy de mie passe
a cause de quarante s'aura toutz de l'Église noble de la ville de Paris
mess^{rs} les freres de la paroisse de l'Église noble de la ville de Paris
Tresne jour d'octobre mil cinq cent soixante et d'orge sur sa douze mil
cinq cent s'aura toutz de l'Église noble de la ville de Paris sa son de dieu
d'argent de l'Église noble de la ville de Paris sa son de dieu
de la ville de Paris et généralement sur toutz de l'Église noble de la ville de Paris
de la ville de Paris de la quelle somme de dix s'aura toutz de l'Église noble de la ville de Paris
de la ville de Paris et toutz autres fait sous mon seing et mia se l'Église noble de la ville de Paris
jour d'octobre mil cinq cent soixante et d'orge

Marchant

Quittance de rentes de Pierre Marchant, organiste (1573)...

dont la Bibliothèque du Conservatoire possède deux quittances datées de 1573 et 1587 est un ancêtre du Louis Marchand qui

fut l'émule de Rameau et de Bach: cela peut être, car il était

lui-même maître organiste à Paris au temps de Charles IX et d'Henri III. Par la pièce ci-contre (celle de 1573, dont le bon état de conservation nous engage à reproduire l'intégralité) cet organiste confesse avoir reçu de la ville de Paris la somme de dix livres tournoises pour un quartier de la rente de quarante livres à lui constituées par les prévôts des marchands et échevins.

Guillaume Boullenger, sieur de Vaumesnil, maître de la chapelle de musique de Monseigneur fils de France, frère unique du roi, nous fournit deux pièces, de 1577 et 1579; nous reproduisons, avec la signature, une partie de la première.

De Robert Motte, chantre ordinaire de la chapelle du roi, voici la signature d'une quittance en 1582.

Contesque m'en donna Dolaguerre-
guchi et quito ne. L'organe pteur et foue autre-
a d'oe-mu de Caesit & aig armea R Paris 20
de 1573

[Signature]

[Signature]

Pour ne pas nous surcharger de reproductions qui cesseraient bientôt d'être intéressantes,

bornons-nous à mentionner les signatures, en 1588 et 1598, de Caroubel (Pierre-Francisque) et Nyon (Claude, dit de

Lafons), violons ordinaires de la chambre du roi, et passons sans plus tarder à deux pièces qui semblent répercuter des esprits de guerre autant que d'harmonies.

Guillaume Allain, trompette ordinaire de Sa Majesté (c'est

la pnce de moy

Jeune Gualle Gualle ordinaire des
s^v de Gualle Gualle C'on^{te} de la Ma^{te} y s^v
Gualle Gualle dix l'un de la Ma^{te} a vido

que a Gualle Gualle de vider Gualle. Ten
sadi Ma^{te} y a fait dny pour l'un de vider
Gualle a Gualle de xxx l. Gualle de l'un
pour vider l'un de vider y a fait dny a q
a l'un de vider l'un de vider moy l'un de
dix l'un de vider

Henri IV
Allain

maintenant d'Henri IV qu'il s'agit), n'était pas sans doute un lettré, car il ne sut même pas signer la quittance que voici, et qu'une autre main que la sienne acquitta; mais sans doute il se rattrapait par l'éclat de ses fanfares, et le document va nous montrer qu'il était capable d'affronter les dangers de la

Pl. I. — Extrait des Lettres patentes d'Henri III en f

mis et aduenc salut. Les chantres ordiniers de nre chapelle de plainchant ordonnez et desin-
rimentz comme le feu Roy Charles nre tresseigneur et frere qui Dieu absolve. Mettent en consideration les de-
sirs et en leurs courtois et employz faitz en l'estime de nre maison que de nre chapelle de musique. sont continuels et
le dit de leurz estatz. Auoir declarez. Voullent et ordonne par preuilege special. Que toutes Chanonnies. prebendes. cap-
de ou autrement. L'air seigneur domes et confiez. et a leurs successeurs. selonc leur rang et ordre. ainsi que est porte par po-
a Paris le dix huit iour de Jannier de l'annee mil Lxxij. Cegus nous auons confirme par nos Lettres en forme de man-
de de chapelle de nre esglise. pour lors par eulx dictulx preuilege. Avant obtenu a y comprendre et employer les
ces Chanonnies. Encores queulz soient. ainsi que les susd. contrainctz supporter de grands fraiz. a endurez souffrir beaucoup
vuzgez sur nre esglise. comme eulx de nre chapelle de musique. Aussi affin de leur donner misericorde. apres leur
ou tant que sur leur viul. aage. et se faire perir de maladies et Inconueniens qui leur peruenir subuient et sans cy
suer. Impartir nos grans et libertez. Et leur en faire expedir toutes Lettres et provisions necessaires. **SCIENTIF**
omable. Fendez les sup^{as} de plus condition. ne moins dignes d'estre recongnez de nous. que eulx de nre chapelle
me eulx. des biens faitz et triomphes de leurs sieurs. Pour ces causes. et autres bonnes considerations a nous mouuant
ONS Declairons. Voullons. ordonnons et nous plaist. Que aduenant cy apres vacacion des Chanonnies. prebendes
que en quelcun maniere que ce soit. En nre s^{te} Chapelle de Bourges. et a cesle Colligiale du plessis les Tours. Et
que sur nre tresseigneur le Duc d'Anjou et d'Alencon aient pour son apanage. et qui estoient de son viuant en sa pntation
en la forme nre esglise. et leurs successeurs couuez et employz sur nre esglise. et chacun d'eulx a leur tour. et non a l'exte-
riours par aucun pntat. plain pouruoir de a faire. Selonc le Roial. et estat qui y sera par nous fait. dressé et baillie en gar-
des susd. biens et dignitez aus sup^{as}. Et sil aduenoit cy apres que. par surpri se Importunité ou autrement. Il fust
et de lors comme pour apnt Cassés riuocqués et annulles Cassons riuocquons et annulons. Et les auons Declairés
acion. par force ou autrement. aucuns qui ne soient de la qualite susd. **si donnons en mandement** a nos auis
Baillifs. sours. Juges ou leurs lieutenans. Ensemble auz docteurs. En seint. preuosts. Chanonnies et chapelains des susd. es-
gises. Voullons et Intencion. Ilz enregistrent et facent enregistrer en leurs Registres. Et du contenu en ceste present facent diffuser
librement. Sans leur faire ne permettre leur estre fait. mie ou domie aucun trouble ne empeschement au contraire. Ains par leur
office. tous eulx qui departiront. et qui pouront faire a contraindre par toutes voyes dues et raisonnables. Mises. et ass-
sibles diffies. En loignant au premier nre huisie ou prison sur requie. faire toutes les significacions et exploits necessaires
en congé. places bis a ne parcaire. Car tel est nre plaisir. Et affin que a soit chose ferme et stable a tousiours. nous
et de l'autre en toutes. Donnés a Paris Ou moia de Mars. L'an de grace mil cinq cent quatre vingty six. En nre s^{te} es-
glise. arceue le ben^{ne} Mars 1586. sur l'act x6. / Aoste. Visa. / Et seint sur deux guies de cire Seint en l'eglise de seint

faide a l'original par moy Con du
archeue de finauu.

Souuerain 13

vie de campagne et de s'y rendre utile. C'est un reçu de dixhuit écus pour un voyage qu'il a fait, par l'ordre du roi, du camp devant Paris à Reims, pour affaires importantes. Nous le reproduisons dans son entier, mais quelque peu réduit (Voir ci-contre).

Par cette autre pièce, qui, appartenant au même règne, est déjà du dix-septième siècle (1608), les deux frères Chevalier, Pierre et Michel-Henry, hautbois ordinaires de la musique des rois Henri IV et Louis XIII, signent de leurs deux noms la quittance d'une somme reçue pour eux et plusieurs de leurs *compaignons*, qui sont nommés. Nous reproduisons ces deux signatures et la bande du texte qui les surmonte (Voir ci-contre).

Enfin, avant de quitter le seizième siècle, nous allons donner le texte d'une pièce importante dont l'original est reproduit d'autre part (voyez Hors texte). C'est l'extrait authentique des lettres patentes d'Henri III, confirmant l'octroi précédemment accordé par Charles IX, aux chantres de la Chapelle attachés au service de la reine, de prébendes, bénéfices, dignités ecclésiastiques, etc. La pièce est datée du 8 mars 1586. Le parchemin qui nous en a apporté le texte, avant de reposer définitivement dans les cartons de la Bibliothèque du Conservatoire, a passé par des vicissitudes: une inscription tracée au dos nous apprend qu'il fut employé comme couverture d'un volume de factums; on y lit en effet: *Factums de M^r de Sully*.

Voici cette pièce, reproduite dans son intégralité verbeuse.

Henry, par la grace de Dieu, roy de France et de Pologne, à tous presens et advenir, Salut. Les chantres ordinaires de notre chappelle de plainchant ordonnez et destinez pour faire le service devant la Royne nostre tres chere et tres amée compaignie et espouse, nous ont fait dire et remonstrer comme le feu roy Charles nostre tres cher seigneur et frere que Dieu absolve, mettant en consideration les grands labeurs, peynes, travaux et despens que noz chantres, chappellains, clercs de chappelle, compositeur, noteur et enfans, couchez et employez tant en l'estat de nostre maison que de nostre chappelle de musique, sont continuellement [à nostre] suite pour se trouver ordinairement près de nous en divers lieux, endroictz et provinces de nostre royaume pour le deu de leurs estat, auroit declairé, voullu et ordonné par previlleige special, que toutes chanoynies, prebendes, chappelles et autres benefices et dignitez ecclesiastiques, venans à vacquer, à nostre disposition par

mort, incapacité, regalle ou autrement, leur seroient donnez et conferez et à leurs successeurs, selon leur reng et ordre, ainsi qu'il est porté par ses lettres patentes en datte du septiesme jour de decembre M V^e soixante douze, registrées en nostre court de parlement à Paris le dernier jour de janvier ensuivant M V^e LXXIIJ; ce que nous aurions confirmé par noz lettres en forme de chartes, données à Paris au mois d'octobre M V^e soixante quinze; et oultre y aurions compris les chappellains et clercs de chappelle de nostre dite espouse pour joyr par eulx d'icelluy previlleige; ayant obmis à y comprandre et employer les supplians; les quelz par ce moien demeurent sans avoir aucuns benefices ny fruit de leurs labeurs et continuelz services, encores qu'ilz soient, ainsi que les susditz, contrainctz supporter de grandz fraiz et endurer souvent beaucoup d'incommoditez à la suite de nous et de notre dite espouse; nous supplians à ceste occasion et attendu qu'ilz sont couchez sur nostre estat comme ceulx de nostre dite chappelle de musique; aussi affin de leur donner meilleur moien, après leurs longs services et lorsqu'ilz ne pourront plus soustenir telles peynes et travaux d'avoir quelque retraite ou demeure sur leur vieil aage et se faire penser des malladies et inconveniens qui leur peuvent subvenir, estans en nostre service, et le surplus de leurs jours continuer selon leur profession à servir à Dieu, leur voulloir sur ce impartir nos gracez et liberallité, et leur en faire expedier toutes lettres et provisions necessaires; scavoir faisons que nous ayans egard et consideration à ce que dessus; et ne voullans, comme il est bien raisonnable, rendre lesdits supplians de pire condition ne moings dignes d'estre recongnuz de nous que ceulx de nostre dite chappelle de musique et oratoire, chappellains et clercs de chappelle de nostredite espouse, ainsi qu'ilz se ressentent comme eulx des biens faitz et recompences de leursdits services; pour ces causes et autres bonnes considerations à ce nous mouvans, Avons dict, declairé, voullu et ordonné et de noz grace special, plaine puissance et auctorité royal, Disons, declairons, voullons, ordonnons et nous plaist, Que advenant cy après vacation des chanoynies, prebendes, chappelles, benefices et dignitez ecclesiasticques, soit par mort, droict de regalle, incapacité ou autrement en quelque manière que ce soit, en nostre sainte chappelle de Bourges, et ès eglises collegialles du Plessis lez Tours, S^t Martin et S^t Lo d'Angers, S^t Estienne de Dreux et N^{re} Dame de Mante, estans au dedans des terres que feu nostre tres cher frere le duc d'Anjou et d'Alençon avoit pour son apanage, et qui estoient de son vivant en sa presentation, collation et plaine disposition, lesdits chantres de nostre chappelle de plain chant destinez pour faire le service devant la royne n. d. espouse, et leurs successeurs couchez et employez sur nostre dict estat, et chacun d'eulx à leur tour, et non autres en soient

d'ores en avant par nous pourvez à la nomination que nous en fera nostredite espouse à laquelle nous donnons par cesdites presentes plain pouvoir de ce faire, selon le roolle et estat qui en sera par nous faict, dressé et baillé en garde es mains du maistre de nostre dite chappelle de plainchant. Ayant à ceste fin affecté et réservé, affectons et reservons les susdits benefices et dignitez ausdits supplians. Et s'il advenoit cy après que par surprise, importunité ou autrement, il fust obtenu de nous aucunes collations au prejudice d'iceulx supplians, Nous les avons des à present, comme pour lors, et des lors comme pour à present, cassées, revocquées et annullées, cassons, revocquons et annullons, et les avons declairées et declairons nulles et de nul effect et valeur, Deffendons expressement aux chappitres des susdites eglises en recevoir par faveur ou autrement aucuns qui ne soient de la quallité susdite. Si donnons en mandement à noz amis et feaulx conseillers les gens tenans noz courtz de parlement et grand conseil, requestez de noz pallais, bailliz, seneschaux, juges ou leurs lieutenans, ensemble aux doyens, tresorier, prevostz, chanoines et chappitres des susdites eglises et à touz autres noz justiciers et officiers et à chacun d'eulx, si comme il apartiendra, que noz presens grace, declaration, vouldoir et intention ilz enregistrent et facent enregistrer en leurs registres; et du contenu en cesdites presentes, facent, souffrent et laissent lesd. supplians et leurs successeurs couchez et employez sur nostre dit estat, joyr et user plainement et paisiblement, sans leur faire ne permettre leur estre faict, mis ou donné aucun trouble ny empeschement au contraire, ains si aucun estoit faict, le facent mettre incontinent et sans delay au premier estat et deu, en contraignant à ce faire et souffrir tous ceulx qu'il apartiendra et qui pour ce feront à contraindre par toutes voyes deues et raisonnables mesmes ceux desdits chappitres, nonobstant oppositions ou appellations quelzconques, pour lesquelles et sans prejudice d'icelles ne vouldons estre differé; enjoignant au premier nostre huissier ou sergent sur ce requis, faire toutes les significacions et exploitz necessaires pour l'exécution de cesdites presentes et de tout ce qui en dependra, sans qu'il soit pour ce tenu prendre ne demander aucun congé, *placet, visa ne pareatis*. Car tel est nostre plaisir. Et affin que ce soit chose ferme et stable, à tousjours, nous avons signé cesdites presentes de nostre main et à icelles faict metre et aposer nostre scel, sauf en autres choses nostre droict et l'autrui en toutes. Donné à Paris, ou mois de mars, l'an de grace mil cinq cens quatre vingtz six et de nostre regne le onziesme. Ainsi signé **Henry**; et sur le reply, **par le roy**; au dessoutz **Brulart**; au bas, au roole arresté le VIII^e mars 1586, feuillet XV^e; à costé, *visa*; et scellé sur double queue de cire vert en laz de soye rouge et vert.

Collation faicte à l'original par moy cons^r du Roy et secrétaire des finances.

BOURDIN.



Arrivant au dix-septième siècle, nous nous trouverons bientôt en pays plus familier. Pourtant il s'en faut que les premiers noms que nous allons lire au bas de quelques pièces de comptabilité soient célèbres. Sous Henri IV encore, Denis Tabart, chantre (1602), Guillaume Béthune, violon (1604), Pierre Lagrené, hautbois (1608), ne sont que de modestes serviteurs, non point des maîtres, et nous n'aurions rien d'important à signaler pour cette période si la Bibliothèque du Conservatoire ne possédait un écrit intéressant par le nom qui l'a signé et a des attaches étroites avec l'histoire de la musique : Ottavio Rinuccini, le poète qui collabora, avec Peri et Caccini, à la création de l'opéra florentin, et qui, au retour d'un voyage en France, rédigea un mémoire sur la cour et le mariage de Marie de Médicis avec Henri IV. Ce document nous est resté. Il est d'ailleurs en dehors de notre sujet, et nous ne le signalons que pour mémoire.

Avec Louis XIII, dont on connaît le goût pour la musique (et la chasse), les noms de musiciens vont se faire un peu plus nombreux. Le plus célèbre est Antoine Boësset. La Bibliothèque du Conservatoire en possède trois quittances, signées en 1614, 1620 et 1626.

Il avait le titre de "surintendant de la musique du roi", que nous n'avions pas encore lu sur les documents et que, dès ce règne, plusieurs autres musiciens purent s'attribuer : Henry de Bailly (quittance, 1623), Paul Auger (id., 1633, et deux actes notariés, février et mars 1644).

De même nous voyons, en 1628, un certain Jean Couet se dire "musicien des plaisirs du roi", alors que Claude Balifre est "maître des enfants de la musique de la chambre" (quittance, 1614).

Pour Jean Mazuet (quittance, 1621), il se donne simplement comme maître joueur d'instruments à Paris, et François Richard

(deux quittances, 1628, 1638), comme compositeur ordinaire de la musique de la chambre du roi.

Florent Hindret, en 1623, est désigné comme " l'un des joueurs de luth du roi „.

Enfin Justice (1636), Panié (1637), Berthod (1638), de Croix (1640), sont simplement " ordinaires de la musique du roi „, ou (le second) " de la reine „. Ils n'en sont pas plus mal partagés: les documents qui nous ont fait connaître leurs noms sont, pour deux d'entre eux, des actes notariés desquels il appert qu'ils étaient loin d'être de pauvres diables de musiciens; quant à Justice et à Berthod, les pièces attestent qu'ils reçurent en don du roi, le premier 800 livres tournoises, le second les " profits de fief et droits seigneuriaux de vingt-huit arpents de terre „; et les deux parchemins sont signés: LOUIS. Il faisait bon être musicien ordinaire, sous le règne de Louis XIII.

Sous Louis XIV, le personnel musical s'augmente, de même que les qualités se diversifient encore.

Il y a d'abord les surintendants de la musique du roi, au nombre desquels nous devons compter en premier lieu le fils de celui qui porta ce titre sous Louis XIII: Jean Boësset, seigneur de Hault (3 quittances, 1657, 1668, 1670), père lui-même de Claude Jean Baptiste Boësset, seigneur de Launay (quittance, 1687).

Le plus illustre est Lulli. Nous aurons à revenir plus tard sur l'ensemble des documents manuscrits que ce père de l'opéra français a laissés à notre connaissance: bornons-nous à dire pour l'instant que la Bibliothèque du Conservatoire ne possède pas moins de neuf fois sa signature, écrite de sa propre main (tantôt Lully tout court, tantôt Jean-Baptiste Lully), et à reproduire

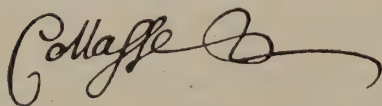


ici celle qu'il a apposée sur la quittance donnée " en l'an MDC quatre vingtz le neufiesme jour de mars „, en l'échange de " Deux

cens cinquante livres pour le premier quartier „ de ses rentes en la présente année (1680).

Il convient d'annexer à ce paragraphe trois pièces signées, l'une par la veuve de Lulli, fille elle-même d'un artiste célèbre, Madelaine Lambert (quittance, 1696), et deux par ses fils: Louis, l'aîné, et Jean-Louis, le troisième. Celui-ci, qui mourut jeune, avait été désigné pour la survivance des charges que le père occupait à la cour; sa quittance, du 1^r avril 1688, lui donne en effet la qualité d' " écuyer surintendant et compositeur de la musique de la chambre de Sa Majesté „. Pour Louis, qui lui succéda à son tour et conserva le privilège de l'Opéra jusqu'en 1713, il chercha à enrichir le répertoire inauguré par son père avec quelques ouvrages écrits en collaboration soit avec ses frères, soit avec Colasse, soit avec Marais. Sa vie publique prit fin avec les premières années du XVIII^e siècle et la fin de son existence est restée obscure: on ignore l'époque de sa mort. La procuration au bas de laquelle nous avons lu sa signature (Louis de Lully), en date du 7 mai 1711, est un acte purement privé dans lequel il ne se donne aucun titre que celui d'écuyer.

Poursuivons notre énumération des musiciens qui écrivirent en divers genres au temps de Louis XIV. Avec Colasse " com-

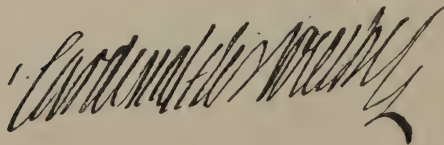


positeur de la musique de la chambre du roi „ nous ne sortirons pas encore de la famille de Lulli, puisqu'il fut

gendre du grand Baptiste. Voici sa signature, telle que nous l'offre une quittance de 1688.

Quinault, bien que non musicien, a tous les droits à ne pas être séparé du groupe dont son collaborateur reste le chef. Nous pouvons signaler de lui deux quittances (1679, 1682).

André Cardinal Destouches " surintendant de la musique du





roi „ doit venir immédiatement à la suite. Voici sa signature, d'après une quittance de rentes de 1695.

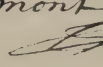
Avec Louis de Mollier, poète, musicien et danseur des ballets du roi, dont le nom a été

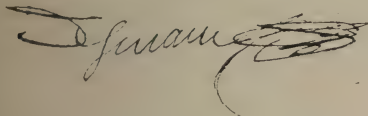
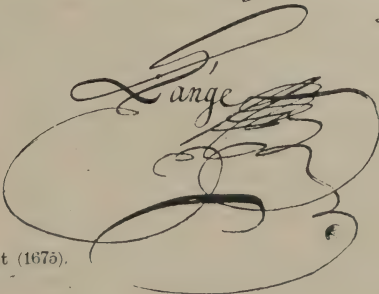
parfois confondu avec celui de Molière (2 actes notariés, 1650), et Laval, dont nous avons à mentionner un brevet de survivance de compositeur des ballets du roi, signé: Louis (1754), nous en aurons fini avec ceux qui étaient adonnés au théâtre ou à la danse.

Mais l'église va nous fournir plusieurs noms de musiciens dignes d'être notés.

Voici d'abord Henry du Mont, maître de la chapelle de la musique du roi. Nous avons de lui trois quittances (1664, 1668,

Quittance  Cinq Sols 

En la presence des Conseruers du Roy Notaires gardes notes et de la
Majesté a Paris Louis Signy Maître Henry du Mont Maître de la
Musique de la Chapelle du Roy a l'onteste auoir receu de Mre
Pierre Gabelin commis a l'exercice de la charge de tresorier des
menues plaies du Roy et a Haris de Sallambre la
somme de Vingt cent Lires tant pour son entretènement
et pour ce que pour celuy des pages de la Musique pendant
les mois d'août et Septembre. Il en est accorde de la charge
de maître de la Musique de la Chapelle du Roy dont quittance
faite et payée a Paris le Vintet L'annuel Vinscent
Vinsante quinze le douze Novembre et en Signé
Henry du Mont 

Quittance de gages d'Henry Du Mont (1675).

1675), dont nous reproduirons l'une dans son intégralité (légèrement réduite), de façon que le lecteur puisse, par un exemple, connaître la physionomie d'ensemble de ces pièces anciennes, dont nous ne lui avons donné jusqu'ici que des extraits.

Michel de Lalande, “ surintendant de la musique du Roy et compositeur de la musique de la chambre „, nous offre une pièce analogue (du 5 février 1689), dont nous détachons la signature.

Lalande

Pierre Robert, maître de la musique de la chapelle du roi, nous a laissé une quittance (1668); Jérôme Dufour de Pibrac, maître de chapelle du duc d'Orléans, une autre (1686).

De Jean-Baptiste Buterne, organiste de la chapelle du roi, nous avons à signaler deux quittances (1689), auxquelles on a joint un mémoire (imprimé) contre la “ veuve de Jean-Baptiste Buterne, écuyer, organiste du roi „. De Guillaume Nivers, organiste de la chapelle du roi, une quittance (1710). Quatre d'André Raison, organiste de Sainte Geneviève (1698, 1705, 1707), toutes signées d'une belle écriture claire, et si ressemblante à celle de la pièce entière qu'on la pourrait croire autographe: on en jugera par la reproduction intégrale de la page ci-après.

A mentionner encore, dans le même ordre d'idées: Antoine Foucquet, organiste de la reine (quittance de rentes, 1703); Médéric Corneille, qui se dit simplement “ organiste de l'église de Paris „ (2 quittances, 1697, 1698); Andrieux, organiste (quittance, 1704), et Antoine Mahieux, organiste de Saint Médéric de Paris (quittance, 1704).

Comme clavecinistes, nous n'en rencontrons que deux, mais de marque: celui qui s'est rendu célèbre sous le nom de Chambonnières, précurseur des Couperins (il signe simplement “ J. Champion „, après s'être déclaré sous le nom et le titre de “ Jacques Champion escuier sieur de Chambonnières, ordinaire de la musique de la chambre du Roy „), et Jean-Henry d'Anglebert, “ ordinaire de la musique de la chambre du Roy pour

N. Anglebert

le clavecin „. Le premier a laissé une quittance de 1666, très bien conservée; le second, deux quittances, de 1676 et 1679: vu

1707. Maison (André)



47. Je soussigné, André Raison, Organiste de l'Abbaye de St. Germain, Confesse avoir reçu de

564 La somme de Cinquante livres pour les six derniers mois de la présente année, à cause de cent livres de rentes Constituez sur les Aides et Gabelles, L'an mil sept cens Le vingt sixiesme jour de fevrier Dont je quitte, fait ce huitiesme jour de juillet mil sept cens sept. 1.

Nous avons
indiqué quel
sur la venue
de la somme
de cinquante livres

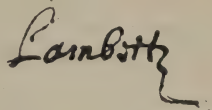
Raison



petits violons du Roi, signalons les quelques pièces relatives à des chanteurs. Nous n'en trouvons que deux; mais l'un fut l' " étoile „ du dix-septième siècle :

Et Lambert, *qui plus est*, m'a donné sa parole !
C'est tout dire en un mot ...

Voici la signature de ce ténor des salons au temps de Boileau, qui fut (nous l'avons déjà constaté en nommant sa fille) le beau-père de Lulli; nous reproduisons son nom, d'après une quittance de 1670, où il se nomme et intitule " Michel Lambert, Maistre de la musique de la chambre du Roy „, et par laquelle il reconnaît avoir reçu la somme de douze cent trois livres pour ses gages d'un semestre de la dite année, ce qui représente de fort beaux appointements pour l'époque. L'autre chanteur, encore que notoire, est moins illustre: il se nommait Jean Boutelou, était haute-contre de la Chapelle, et s'intitulait " Musicien des plaisirs du Roy „: une quittance de rentes, de 1691, accuse pour lui un revenu annuel de cent livres seulement.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Lambert', with a stylized flourish at the end.

Passons aux violons. Ils sont nombreux, et généralement furent célèbres. Aussi les citerons-nous simplement en suivant l'ordre alphabétique, ayant soin de faire suivre leurs noms de leurs titres, que nous abrègerons au fur et à mesure que nous serons familiarisés avec le langage. Quelques simples " ordinaires de la musique de la chambre „, qui ne sont pas nécessairement des violonistes, seront compris dans l'énumération.

Ce sont :

Philippe Bazoncourt, l'un des vingt-quatre joueurs de violon ordinaires de la chambre du Roi (quittance, 1682); — Philippe Le Roy de Beaumont, ordinaire de la musique de la chambre du Roi (4 quittances, 1656, 1671, 1686, 1688, et un acte signé conjointement par lui et Granjon); — Nicolas Bernard, l'un des vingt-cinq joueurs de violon ordinaires de la chambre du Roi (quittance, 1682); — Pierre Bony, ordinaire de la musique, etc. (3 quittances, 1670, 1686, 1693); — Jacques Buret, l'un des vingt-quatre violons ordinaires, etc. (2 quittances, 1682, 1707); — Charles Charpentier, ordinaire des violons du cabinet du Roi

(quittance, 1707); — Guillaume Chaudron, l'un des vingt-cinq joueurs de violon ordinaires, etc. (quittance, 1680); — François Chevalier, musicien ordinaire de la musique du Roi (quittance, 1707); — Dominique Clerambault (qu'il ne faut pas confondre avec Louis-Nicolas, le compositeur), l'un des vingt-cinq joueurs de violon de la chambre du Roi (quittance, 1674); — Pierre Granjon, ordinaire de la musique, etc. (quittance, 1671); — Philippe Hannes Des Jardins, ordinaire, etc. (2 quittances, 1697, 1716); — Pierre Huguenet, ordinaire, etc. (quittance, 1683, et acte notarié, 1682); — Léonard Itier, ordinaire, etc. (6 quittances de rentes, 1683, 84, 92, 1706, 07); — Charles François Grégoire de La Ferté, musicien de l'Opéra et de la Chapelle du Roi (quittance, 1711); — Pierre Henry Lagneau, ordinaire de la musique du duc d'Orléans (quittance, 1699); — Ambroise de Lanoy, pensionnaire de la musique de Gaston d'Orléans (quittance, 1613); — Michel Léger, l'un des vingt-quatre joueurs de violon, etc. (quittance, 1682); — Lemoine, ordinaire, etc. (2 quittances, 1686); — Claude Levrié, ordinaire (quittance, 1676); — Jean-François Marilliet de Bonnefons, un des vingt-cinq violons, etc. (quittance, 1687); — Jean-Baptiste Matho, ordinaire, etc. (3 quittances, 1703, 04); — Pardons, ordinaire, etc. (quittance, 1649); — Simon de Sainet, un des vingt-quatre (quittance, 1680); — Jacques Diel, un des vingt-quatre (1) (quittance, 1682).

A ces pièces individuelles, joignons-en une collective: une quittance des violons de Monsieur, frère du Roi, signée par sept d'entre eux: Prieur, Du Vivier, Dufresne, Jean-Baptiste Anet, Edme Dumont, Nivelon et Marchand, lesquels, le 25 janvier 1695, reconnaissent avoir reçu " la somme de 1.800 livres, à eux ordonnée pour leurs gages et nourritures pendant les six derniers mois de l'année dernière 1694 „.

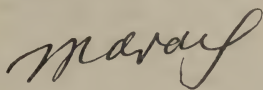
Il convient de mentionner à part le titre que se donne Thomas Duchesne, " l'un des vingt-quatre violons ordinaires de la Chambre du Roi et juré en titre d'office de la communauté des maîtres de danse à Paris „ (quittance, 1693), et surtout la pièce relative à Pierre de la Barre, ordinaire de la musique du Roi,

(1) L'on remarquera que ces pièces parlent indistinctement des vingt-quatre ou des vingt-cinq violons.

laquelle n'est autre que le brevet de noblesse de ce musicien ordinaire, délivrée sur ordonnance rendue le 5 juillet 1697, signé d'Hozier, et portant en tête les armoiries du nouveau titré.

Nous en aurons fini avec les musiciens de la chambre quand nous aurons signalé la pièce relative aux sieurs Marchand père et fils, basses des vingt-quatre violons de la chambre : c'est, en manière de " remerciement au Roi qui les a gratifiés d'une pension „, un poëme destiné à être accompagné de musique, et où Minerve et Érato sont évoquées tour à tour. Le dossier (constitué par E. Thoinan) renferme une note sur la famille des basses de violon Marchand.

Les violes, instruments plus discrets et plus délicats, sont cultivées par un moins grand nombre d'artistes ; mais ceux-ci sont de choix. C'est Antoine Forqueray, ordinaire de la musique de la chambre du Roi pour la basse de viole (quittance, 1694) ; et surtout c'est Marin Marais, aussi célèbre comme compositeur que comme virtuose. Il s'intitule simplement " ordinaire de la musique de la chambre du Roy „ sur la quittance de rentes de 1704 d'après laquelle nous avons reproduit sa signature ci-contre.



Cette médaille, que nous reproduisons d'après une gravure,



est, d'autre part, un témoignage non douteux de sa célébrité.

La décadence du luth à la fin du XVII^e siècle est telle que nous ne trouvons à citer parmi nos pièces qu'un seul nom d'ar-

tiste adonné à cet instrument: Claude Tissu, maître de luth des pages de la musique de la chapelle du Roi. Encore la quittance qu'il a signée appartient-elle à l'époque de la jeunesse de Louis XIV, 1659.

L'armée, comme sous les règnes précédents, a toujours ses musiciens. Mais nous avons à relever sur nos pièces plutôt des noms de hautbois que de trompettes. C'est Marin La Croix Thiot, hautbois aux mousquetaires du roi (quittance, 1680); Panon, qui exerçait son art en un milieu quelque peu différent de celui de Versailles, puisqu'il se dit " maître joueur de hautbois, enseignant les forçats qui jouent des dits instruments sur les gallères du Roi, à Marseille „ (quittance, 1681); Bénigne Monnet, hautbois du roi (quittance, 1705); et le célèbre André-Danican Philidor, qui, par une lettre datée de Saint Germain-en-Laye, du 23 décembre 1681, et portant côte à côte les deux signatures: **Louis, Colbert**, reçoit la charge d'un des douze joueurs de hautbois et violon de la grande écurie.

Un seul fûtiste est à signaler: Pierre Alexandre Pièche, flûte ordinaire de la chambre du Roi. Un acte de 1663 lui accorde la survivance de la charge de son père (en outre, 2 quittances, 1663 et 1695). Ces joueurs de flûte semblent s'être succédé de père en fils dans leurs fonctions: un siècle plus tard nous retrouverons un autre Pièche, Pierre, très vraisemblablement descendant d'Alexandre, et qui, en 1756, faisait attester sa qualité de " flûte et flageollet ordinaire de la chambre du Roi, garde des instruments „.

Comme facteurs d'instruments, nous trouvons à citer: Fiacre Preponnier, maître faiseur d'instruments de musique (quittance, 1677); — Alexandre Thierry, facteur ordinaire des orgues du roi (acte notarié, 1690); — Jacques Bourdet, maître faiseur d'instruments de musique (quittance, 1705).

Christophe Ballard, de la fameuse famille des imprimeurs de musique, signe, en 1688, une quittance de quarante-deux livres dix sols à André Philidor. Vingt-sept ans après, Jean-Baptiste-Christophe Ballard reçoit le brevet de noteur de la chapelle de musique de Sa Majesté (1715). Louis XIV a donné sur cette pièce une de ses dernières signatures; on y lit aussi celle du Cardinal de Polignac, et plusieurs autres, de moindre éclat.

En 1652 (quittance), Jean Du Pin a le titre de "conseiller des Menus plaisirs et affaires de la chambre du roi", et, en 1658 (id.), Hesselin s'intitule "surintendant des plaisirs du Roi".

Enfin, sur un acte de donation daté de 1682, un nommé Maurice Marteau est qualifié simplement "musicien".

Mais, en ce siècle de monarchie absolue, c'est au Roi que reste toujours le dernier mot. Aussi avons-nous réservé pour la fin de ce chapitre deux pièces où il est fait état de l'heureux mortel qui, bien que vulgaire râcleur de chanterelle (gare l'*ut*!), possédait en droit légitime la faculté d'accoler à son nom très roturier ce glorieux titre: le Roi des violons!

Gardons-nous de ne pas prendre au sérieux ce digne potentat! Dans le document qui va suivre, nous allons le voir traiter comme de pair à compagnon avec celui qui s'intitulait "par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre", et que s'efforçait de défendre envers et contre tous "la garde qui veille aux barrières du Louvre".!

La pièce, à la vérité, intéresse la corporation toute entière. Nous y verrons nommer, à la suite de leur souverain (Guillaume Du Manoir à la date où elle fut signée), les plus notables sujets de ce royaume de l'archet. Elle jette en outre une clarté nullement négligeable sur les mœurs musicales de ce temps-là, ayant pour objet le contrat passé entre la corporation des ménestriers de Paris et les Pères de la Doctrine chrétienne, au sujet de l'installation d'un chapelain en l'église Saint Julien des Ménétriers, son patron.

Fol. 194.

En nom du registre des Concessions du Parquet, 1666-1667.

Lettre de Confirmation de Transaction des VIOLONS DE PARIS.

Du 8 juillet 1667.

Louis par la grace de Dieu Roy de France et de Navarre a tous prêts et à venir salut.

Sçavoir faisons qu'après avoir fait voir en nostre conseil la transaction passée le x6 avril 1664 entre Guillaume du Manoir Roy et Maistre de tous les joüeurs d'instruments tant hault que bas de nostre Royaume, Jacques Bruslard et Michel Rousselet M^e en charge de la

communauté des dits joüeurs d'instruments, Michel Mazuel, Pierre du Pin, Anthoine désuyers, Jean Brouart, Jean Mathurin Moteau, Pierre de la Bel, Louis le vavasseur, Jacques-Chivuneau, henry le fourneur, Nicolas de la voisiere, Nicolas le Roy, Nicolas le Mercier, Guillaume Grouville, Michel verdier, et Jean du bois tous maistres et ioueurs de violons ordinaires de nostre chambre representants les autres maistres joüeurs d'instruments et a dancer de nostre bonne ville de Paris, fondateurs, patrons Laisques, presentateurs, gouverneurs et administrateurs de l'église et chapelle de S^t Julien des Menestriers rue S^t Martin et propriétaires des maisons et lieux ioignants la ditte chapelle, et M^e Jacques favier chapelain de la ditte chapelle et pourveu dicelle sur la nomināon et presentāon des M^{es} ioüeurs de violons dune part, et les Reverends peres de la congregāon de la doctrine chrestienne de la province de Paris d'autre part pour raison de l'usage que les diets peres de la doctrine chrestienne doibvent avoir a ladvenir tant de la ditte chapelle que de la maison du dit chapelain aux charges, clauses et conditions portées par la ditte transaction cy attachée sous le contre sée de nostre chancellerie, nous avons la ditte transaction loué, ratifiée et approuvé, et de nostre grace speciale, plaine puissance et auctorité Royale, Louons, ratifions, et approuvons par ces pñtes signées de nostre main, voulons et nous plaict quelle soit executée selon sa forme et teneur si donnons en mendment a nos amez et feaux con^{ers} les gens tenants nostre cour de parlement a Paris, prevost du dit lieu, son lieutenant et autres nos officiers qu'il appartiendra que ces presentes ils ayent a faire registrer et de leurs contenus faire ioüir et user les dittes parties respectivement plainement et paisiblement cessant et faisant cesser tous troubles et empeschements au contraire, car tel est nostre plaisir, donné a fontainebleau, au mois de juin l'an de grace 1666 et de nostre Regne le xxiiii^e signé : **Louis**. De par le Roy : de Lionne, et scellé du grand sceau de cire verte.

Veu les dittes Lettres.

Je n'empesche pour le Roy les dittes lettres estre registrées au greffe de la cour pour estre exécutées et ioüir par les diets impetrants de leffect et contenu en icelles selon leur forme et teneur.

Les prétentions du Roi des violons s'accrurent au fur et à mesure que la raison d'être de ce personnage devenait moindre: on sait les luttes qu'il eut à soutenir au XVIII^e siècle, et dont un des livres de pièces de clavecin de Couperin nous apporte l'écho ironique, exposant " les Fastes de la grande et ancienne Menestrandie „

et montrant la troupe d'icelle mise en désordre par les ivrognes, les singes et les ours! Pareille irrévérence ne pouvait se produire

LE LOUIS CONSTANTIN, Violon ordinaire de la
Chambre du Roy, Roy & Maître de tous les Ioüeurs d'in-
struments tant hault que bas, par tout le Royaume de France,
confesse auoir receu & passé Maître loüeur d'instruments *francois*
Chualliu — demeurant à *paris* —
apres l'auoir veu, visité, experimété & trouué capable, à la charge
des droicts deubs à la Chapelle de Monsieur Sainct Iulien, fondée
à Paris rue Sainct Martin: & obseruer les Statuts & ordonnances,
dont ledit *Chualliu* — m'a ce iourd'huy requis luy vou-
loir dellurer la presente sous-scripte, de mon nom, & signée de
ma main, pour luy seruir & valoir en temps & lieu aussi que
de raison, laquelle luy ay octroyée. *Fait ce vingt six* }
iour de septembre mil six cens cinquante sept }
L. Constantin
5. 8. 8.

Brevet de Maître joueur d'instruments signé par Louis Constantin, Roi des violons (1657).

qu'en un siècle qui devait se terminer par la Révolution! Mais sous la monarchie absolue, personne n'aurait osé contester un

pouvoir établi: le chef de la corporation avait des droits reconnus sur “ tous les joueurs d'instruments tant hauts que bas, par tout le royaume de France „, et il s'en déclarait, par formule imprimée, “ Roy et Maistre „. Celui qui régnait avant Du Manoir, Constantin, se prénommaît Louis, comme le roi Bourbon; et voici la teneur du brevet qu'il daignait signer en faveur des instrumentistes auxquels, après les avoir “ vus, visités, expérimentés et trouvés capables „, il conférait le titre de Maître. Il commence: “ Je Louis Constantin... „ On lira la suite sur la reproduction ci-contre.

Mais déjà quelques-unes des pièces énumérées ci-dessus, appartenant à la fin du règne de Louis XIV, nous avaient fait pénétrer à l'entrée du dix-huitième siècle. Arrêtons donc ce chapitre ici, et, réservant pour plus tard les autres documents du même genre qui nous restent, et qui deviendront proportionnellement moins nombreux, abordons sans plus tarder la série des lettres, dont les âges qui vont suivre nous offriront une abondance de plus en plus grande.

CHAPITRE II.

Les fondateurs de l'opéra français

(LULLI, RAMEAU, GLUCK, etc.).

Au commencement de cette étude, nous avons constaté la pénurie des documents émanant des maîtres musiciens de l'époque antérieure à Louis XIV : à plus forte raison devons nous nous résigner à ne pas trouver de lettres écrites de leur main. Les lettres de Roland de Lassus, les seules à peu près qu'on puisse signaler au XVI^e siècle comme écrites en français (ou plutôt en un jargon où le français se mêle au latin, à l'italien, etc.), sont hors de notre portée, les originaux en étant conservés surtout dans les archives de Bavière. Celles de Goudimel, qui nous ont apporté des détails si importants pour sa biographie, ne nous sont connues que par les textes que son ami Mélissus a imprimés dans son livre ; mais il y a beau temps que les manuscrits en ont disparu !

Il faut donc aller jusqu'à Lulli pour que nous trouvions des lettres ou documents de quelque importance écrits en français par un compositeur de renom. Encore ces premiers autographes sont-ils loin d'abonder. Il y a quelques années, M. Charles Malherbe écrivait justement, à propos de la prétendue découverte d'un manuscrit musical de Lulli (qui n'était, on le devine, qu'une copie par une main étrangère), qu'en fait de manuscrits originaux Lulli était logé à la même enseigne que Molière. " On connaît d'eux quelques signatures „, écrivait-il, " et encore pas nombreuses „ (1). Il est vrai — encore que pour Lulli nous

(1) *Un autographe de Lulli* (? !), *Ménestrel* de 1898 (64^{me} année), n° 46.

soyons mieux pourvus que pour son illustre collaborateur. La seule Bibliothèque du Conservatoire de Paris possède plus de ses signatures qu'il n'y en a de Molière répandues par tout le monde — et à ces richesses nous aurons à joindre plusieurs documents de non moindre importance, qui se trouvent ailleurs, et dont quelques-uns semblent avoir échappé aux précédentes recherches.

Voici d'abord une lettre dont la Bibliothèque Nationale nous fournira le manuscrit. L'époque où elle fut signée est celle de la plus grande et la plus légitime préoccupation de la vie de Lulli. Il venait de traiter avec Perrin pour obtenir la cession du privilège de l'Opéra et un nouveau privilège lui avait été concédé par le roi (mars 1672). Mais les associés de Perrin avaient fait opposition à l'enregistrement. Pour aller au plus court, Lulli, en l'absence du roi, alors en Hollande, ne craignit pas de s'adresser directement au plus puissant qu'il y eût après lui : ce fut à Colbert en personne qu'il écrivit en ces termes (1) :

Monseigneur,

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous entretenir de l'Académie royale de Musique, l'on me fait journellement de nouvelles chicanes, dont je prends la hardiesse de vous envoyer la dernière, par laquelle vous connoistrez, Monseigneur, qu'ils exposent faux en tout, et en premier lieu quand ils disent qu'ils ont obtenu les lettres patentes par le Roy sous le nom de Perrin ; et en second lieu en exposant que j'ay surpris le Roy, eux qui ont présenté plusieurs placets à Sa Majesté et qui sçavoient mieux que moy ses intentions. Vous sçavez, Monseigneur, que je n'ay pris d'autre route dans cette affaire que celle que vous m'avez prescrite, et que dans le commencement je croiois qu'ils prendroient la mesme. Cependant ils n'ont en garde de se soubmettre à vostre jugement, sçachant bien que vous ne souffririez aucune imposture de celles

(1) Bibl. Nat. Mss. *Mélanges de Colbert*, 165, fol. 1 (et non 36 fol. 206, comme le disent Nutter et Thoinan). La lettre de Lulli n'est autographe que par la signature ; elle n'est pas inédite, ayant été reproduite en 1874 dans la *Revue des documents historiques* d'Étienne Charavay (n° 19, octobre), puis dans les *Origines de l'Opéra français*, de Nutter et Thoinan, 1886, p. 252. Mais elle a sa place trop bien marquée dans cette énumération de documents manuscrits émanant de nos anciens musiciens pour que nous la lui refusions.

Moyen
Dix-huit den.
Lapier
la Seuille
PARIS
GENERALITE

De Antoine Jean Baptiste Lully ayant mesuré
à l'Office de Confeiller le rejaillage du Roy
Maison Curpinier France et de ces
finances au lieu et place de desfont-Bret
Lully ont par ces présentes que le dit
Office demeure affecté et hypothéqué à toutes
les dépenses de la Compagnie montent à la somme
de six cent mille livres pour l'acquisition
des charges de Conseiller, pour le paiement des
protections des ventes augmentations de laques
penalités des minutes et expéditions de

la Chapellenie de France et autres des-
cendues par la Compagnie pour l'acquisition
de la présente somme mille livres d'augmentation
de gages attribués aux dits Secrétaire du Roi
et Officier de la Grande chancellerie de
France de l'année 1777 ruant la détermination
de la Compagnie a quoy ie m'oblige présentement
et par les présentes vous qu'ils y ont obligé
fait a Paris ce 29^{me} Jour de Decembre mille huit cent
quatre vingt un, Jean Baptiste Lullij



qu'ils supposent et qu'ils prétendent imposer au Parlement, et dont vous avez la connoissance plus que personne du monde.

Vous me fistes la grace de me faire espérer un mot en ma faveur à M. du Coudray Géniers, mon rapporteur. Si j'osois vous supplier, Monseigneur, par mesme moyen de le détromper de tout ce qu'ils exposent dans leur requeste, vous me fairiez la plus grande charité du monde, estant enfin dans la dernière désolation de me voir condamné à combattre contre des faussetez, pendant que je devrois travailler à ce que le Roy m'a commandé, et que vous me faites la grâce d'honorer de votre protection.

J'espère, Monseigneur, que par vostre bonté le Roy m'accordera la salle du Louvre, dans laquelle je ferois incessamment travailler, non obstant les chicanes du procès, et aurois l'honneur de vous voir avec M. Quinault pour vous montrer quelque projet pour le retour du Roy, que je ne doute point qu'il ne réussisse lorsqu'il aura votre approbation.

Je suis avec tout le respect que je dois, Monseigneur, vostre très humble et très obéissant serviteur.

JEAN-BAPTISTE LULLY.

De Paris, ce 3^e juin 1672.

La démarche ne fut point vaine : dans le même mois (27 juin), l'arrêt du Parlement confirma les droits de Lulli.

Devenu maître souverain dans le royaume de la musique française — et bien plus effectivement que le Roi des violons, quoi qu'il ne portât pas le titre de roi — Lully voulut, lui qui passait pour être fils d'un meunier, se donner les apparences de la noblesse. A cet effet, il acquit une charge de secrétaire du Roi. La Bibliothèque du Conservatoire possède ce document précieux aussi bien qu'authentique : l'acte de vente de cette charge, par la veuve du défunt Joseph Clausel, en son vivant "écuyer, conseiller secrétaire du Roy maison couronne de France et de ses finances", à "Jean-Baptiste Lully, surintendant de la musique de la chambre du Roy demeurant rue S^{te} Anne (1) paroisse Sainct Roch, à ce présent et acceptant", à la date du 23 décembre 1681, moyennant la somme de 63.000 livres. Nous laisserons aux biographes de Lully le soin de reproduire l'intégralité

(1) On sait que la maison construite par Lully, rue Sainte Anne, à l'angle de la rue des Petits-champs, existe encore, en fort bon état de conservation.

de cette pièce et d'y ajouter leurs commentaires: bornons-nous, en la leur signalant, à dire qu'elle occupe cinq pages d'un papier de grand format, et qu'on y peut lire cinq fois la signature de Lulli, deux fois précédée du prénom: Jean Baptiste.

C'est comme titulaire de cette charge, et six jours après la signature de l'acte de vente (29 décembre 1681), que Lulli a écrit, entièrement de sa main, le plus important autographe que nous connaissions de lui: une page entière, conservée aux Archives Nationales (1). Ce document a été signalé pour la première fois dans le *Musée des Archives Nationales* (Paris, Plon, 1872), qui fournissait sur sa nature les renseignements que voici (p. 522):

« Soumission pour la charge de conseiller-secrétaire du Roy, maison couronne de France et de ses finances.

“ Lulli ayant acheté en 1681 la charge de secrétaire du Roy, laissée vacante par la mort de Joseph Clausel, dut se conformer aux règlements de la compagnie, en s'engageant à payer sa quote-part des dettes contractées par elle. C'était une formalité imposée à chaque nouveau titulaire entrant en charge. Ces soumissions écrites sur papier timbré sont presque toujours autographes „

En effet, il n'y a pas à douter que cette page soit entièrement écrite de la main de Lulli: il suffit, pour en avoir la certitude, d'en comparer l'écriture à celle de toutes ses signatures et d'une autre pièce (que nous donnerons tout à l'heure) où plusieurs mots sont écrits de sa main. Le *Musée des Archives* n'en a reproduit que la signature; nous avons donc toutes les raisons du monde pour en donner le fac-similé complet (hors texte). L'écriture est assez claire, pour qu'il ne nous paraisse pas nécessaire d'imprimer ici le texte.

Voici l'autre document annoncé. Ce n'est encore qu'une quittance, mais qui offre cet intérêt particulier que, la formule étant imprimée, tous les blancs ont été remplis par la main même de Lulli. Cette quittance se rapporte encore à la charge de con-

(1) *Registres des soumissions de Messieurs les Conseillers-Secrétaires du Roy — de 1672 à 1691*. Musée, A E II, 878, p. 153.

Quittance

Cinq Sols

Nous

Jean Baptiste

Lully -

Secrétaire du Roy, Maison, Couronne de France & de ses Finances: Confessions avoir reçu de Monsieur *Baudouin* aussi Escuyer, Conseiller-Secrétaire de sa Majesté, Maison, Couronne de France & de ses Finances, & Tresorier Payeur des Gages de Messieurs les Conseillers Secretaires de sadite Majesté, la somme de *quatre cent livres* pour *le premier quartier de nos payes de la présente année* à cause de Seize cens livres de gages attribuez par chacun an à nostredit Office: De laquelle somme de *quatre cent livres* Nous quittons ledit Sieur *Baudouin* & tous autres: En témoin dequoy Nous avons signé la presente, ce *3^{me}* jour de *juin* — mil six cens quatre-vingts *quatre*

Lully

Quittance de la somme

de *400* ^{fr}

seiller-secrétaire du Roi, et fait connaître le montant des gages y afférents : 1600 livres annuelles, par quartier, 400 francs.

La Bibliothèque du Conservatoire possède encore trois autres signatures de Lulli.

L'une, sur une quittance de 1680, a été reproduite au premier chapitre.

Une autre, écrite au dos d'une quittance de 150 livres représentant les gages de compositeur de la musique de la chambre de Sa Majesté pendant le quartier d'octobre, novembre et décembre 1686, fut donnée à la date du seiziesme janvier, mil six cent quatre vingt sept : comme Lulli mourut le 22 mars suivant, c'est-à-dire avant d'avoir complété un nouveau quartier, cette signature est donc la dernière qu'il ait écrite en cette qualité.

Une autre, enfin, est apposée au bas d'un mémoire contre la succession de Monsieur de la Poupinière ou Pouplinière, deux pages sur papier libre, datées de novembre 1682 : l'affaire en question est un bail, et la signature de Lulli est apposée au bas d'une formule de reçu. Nous laisserons encore aux biographes le soin de publier et d'expliquer plus complètement ce document.

Il convient de signaler, à la suite de ces originaux, un fac-similé d'une pièce, dont nous ne saurions dire la provenance, mais qui présente tous les caractères de l'authenticité, et offre un intérêt d'un ordre assez particulier. C'est une quittance de 800 livres dues " pour les récompenses qui auraient esté ordonnées pour le ballet de *la Raillerie* représenté devant Sa Majesté au Chasteau du Louvre pendant le Carnaval de l'année mil six cent cinquante neuf „, signée par Lulli le 17 juin 1682. Pourquoi ce retard de vingt-trois ans à acquitter une dette contractée pour les plaisirs du Roi ? Serait-ce qu'en 1682, Lulli, devenu Secrétaire-Conseiller, se trouvait par là mieux en posture de réclamer son dû ? Ou bien s'agit-il d'une simple pièce de comptabilité destinée à régulariser un paiement antérieur ? On pourrait le croire, car la pièce spécifie que la somme a été " ci devant payée „. Voilà encore une question à laquelle nous laisserons à d'autres le soin de répondre, s'ils pensent qu'elle en vaut la peine.

En ajoutant à ces divers documents une autre quittance datée du 15 octobre 1686, et écrite de la main de Lulli, que M. Henri Prunières nous signale comme appartenant à la Bibliothèque de

l'Arsenal (Ms. 7054), nous arrivons à un total d'autographes plus important qu'on ne le supposait jusqu'ici. Nous avons plaisir à constater que, tout au moins par le nombre des signatures, la Bibliothèque du Conservatoire est la collection la plus riche en souvenirs du véritable fondateur de l'opéra français.

C'est encore elle qui va nous fournir un dernier objet qui s'y rapporte. Nous n'avons pas à redire ici combien de temps se prolongea la renommée de Lulli, que seule la venue de Gluck écarta définitivement du répertoire. Mais nous en apporterons une preuve nouvelle en reproduisant une médaille qui fut frappée à son effigie vingt ans après sa mort, et sous un autre règne



que celui de Louis XIV. Le revers représente Orphée charmant les animaux: attribut habituel de la musique; en exergue se lit l'inscription: " Il charme tout par ses divins accords „, avec la date MDCCLXXVII. Sur la face est gravé le nom: Jean-Baptiste Lully, entourant la figure emperruquée, très reconnaissable: seule l'usure du temps a atteint le bout du nez, qui se trouve un peu écrasé.

L'on sait que l'acte de baptême de Lulli a été retrouvé naguère, grâce aux recherches entreprises parallèlement par nos confrères français, Messieurs Lionel de la Laurencie et Henry Prunières, avec la participation de M. Ettore Levi, secrétaire général de l'Institut français de Florence, et de M. Bonaventura,

bibliothécaire de l'Institut musical de la même ville (1). Cet important document établit que Gio. Batt., fils de Lorenzo di Maldo Lulli et de Caterina di Gabriello del Sera, est né à Florence le lundi 29 novembre 1632 à 9 h. $\frac{1}{2}$ du matin.

Sur cet acte, comme sur tous les documents italiens concernant la famille, le nom est invariablement orthographié "Lulli". On pouvait s'y attendre. En France, au contraire, il a presque toujours été écrit ou imprimé "Lully".

Des flots d'encre, à certaine époque, ont coulé à propos de cet "y" et de cet "i".

Il semble pourtant que rien ne soit plus oiseux que cette question.

Que le nom de cette famille italienne ait été véritablement "Lulli", voilà qui ne devait faire doute pour personne, et la découverte de l'acte de baptême l'a facilement confirmé.

"Lully", c'est la forme française, adoptée par l'usage, consacrée par le compositeur lui-même. Mais y a-t-il là une raison nécessaire pour l'admettre comme définitive? L'"y", final est l'effet de cette orthographe désuète qui faisait écrire "roy", et signer "Henry"; ce qui n'empêche que la véritable orthographe française de ces mots soit "roi", et "Henri".

Observons d'ailleurs que, dans plusieurs des signatures que nous avons eues sous les yeux, Lulli forme la dernière lettre par deux jambages, assez semblables à l'"y", mais dont le premier est surmonté d'un point (le cas se présente dans deux reproductions sur les trois ci dessus). Ne pourrait-on pas dire que ce point est destiné à surmonter un "i", qui serait le premier jambage, tandis que le second ne serait qu'un paraphe? S'il en était, ainsi, il en résulterait que le compositeur italien serait revenu de lui-même à l'orthographe véritable du nom de sa famille.

Cela étant, il semble qu'il y aurait d'assez bonnes raisons pour écrire aujourd'hui "Lulli", de préférence à "Lully", — l'affaire étant d'ailleurs de celles dont il est permis de différer la solution sans que le fonctionnement de l'univers en soit notablement dérangé...

(1) Voy. le "Bulletin français de la S. I. M.", mars 1909, p. 235.



Avec Lulli, les préoccupations dominantes (dont les pièces originales nous apportent l'écho) étaient d'organiser l'Opéra, ainsi que de paraître noble. Avec Rameau, nous allons entendre une autre note. Les trois seuls autographes que nous ayons à citer de lui comme appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire concernent non pas même sa musique, mais ses idées et ses écrits sur la théorie musicale, pour laquelle il s'est passionné en sa vie plus encore que pour la composition.

Voici d'abord une lettre qui réunit sur la même page les écritures des deux contemporains les plus célèbres dans le domaine de la musicographie: le P. Martini et Rameau lui-même. Le corps de la lettre est l'œuvre de Martini, qui, écrivant de Bologne, a libellé l'adresse de son correspondant en ces simples termes :

*A Monsieur
M^r Rameau Maître de Chapelle
de S. M. très Chrethien
à Paris.*

On lira le texte original italien sur la reproduction ci contre (hors texte); en voici la traduction française (1) :

Ill^{me} M^r M^r Maître très honoré,

Par Monsieur Mangot (2) de Parme j'ai reçu la dernière lettre très estimée de V. S. Ill^{me} du 2 du mois passé, où Elle me fait savoir qu'Elle

(1) M. Romain Rolland a bien voulu m'aider à traduire le texte de cette lettre.

(2) Mangot est le nom de famille de la femme de Rameau. Un acte notarié de 1746 nous apprend l'existence de deux frères de celle-ci, Jacques-Simon et Albert Mangot, disséminés de par le monde : l'un habitant Marseille, l'autre Cayenne, où il avait fonction de Receveur des droits de l'Amirauté (voy. L. DE LA LAURENCIE, *Quelques documents sur J. Ph. Rameau et sa famille*, " Bulletin français de la S. I. M. ", 1907, pp. 554-555). Avec ces habitudes nomades, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'un des frères Mangot, ou quelque autre membre de la famille, se soit trouvé à Parme en 1760.

a appris que je suis occupé à composer l'histoire de la musique, dont le premier tome est imprimé, mais non publié (1): ce qui me donne le courage de supplier V. S. Ill^{me} de me prêter et fournir toutes ces lumières, dont peu de personnes, et peut-être même aucune, ne peut plus abondamment me favoriser que V. S. Ill^{me}, pour poursuivre une œuvre d'une telle importance. Le manuscrit qu'Elle annonce vouloir m'expédier me sera beaucoup plus agréable s'il n'en est retranché *ni la Préface, ni ce qui concerne l'antiquité* (2), car j'ai la conviction d'acquérir par de telles choses des lumières qui me sont trop nécessaires; aussi je vous supplie vivement de me l'expédier tout entier, et d'une façon suivie, afin de me fournir tous les renseignements qui peuvent enrichir mon œuvre. Dans le courant du mois, notre Académie de l'*Instituto delle Scienze* reprend ses séances; à l'une d'elles je présenterai votre estimable dissertation. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, et avec toute mon estime,

De V. S. Ill^{me}

Le très humble, très dévoué, très obligé serviteur

F. GIAMBATTISTA MARTINI.

Bologne, le 3 Janv. 1760.

(1) Le premier tome de la *Storia della Musica* du Fr. Martini porte la date de 1757; les autorisations d'imprimer sont datées 1752 et 1753; enfin la lettre ci-dessus, de 1760, spécifie que le volume, bien qu'imprimé, n'est pas encore été livré au public. On juge ainsi des longs délais mis par l'auteur à se séparer du premier fruit de ses veilles. Ce volume, après avoir traité de l'histoire de la musique chez les Hébreux, les Chaldéens et les Égyptiens, consacre une longue dissertation à la question: " Quel est le chant naturel à l'homme? „ et une autre à l'usage de la consonnance chez les anciens, sujets qui, tous les deux, étaient en grands rapports avec les plus chères préoccupations de Rameau.

(2) Il y a toute apparence que l'ouvrage dont l'envoi est annoncé par Rameau à Martini était son *Code de musique pratique*, qui porte la date de 1760, même année que la correspondance ci-dessus. Cet ouvrage est de ceux que Rameau s'est efforcé de répandre à l'aide de la plus grande publicité (voy. son Prospectus du *Code de musique pratique*, 1758, et l'insertion faite dans le *Mercure* de décembre 1757); la dernière partie contient de *Nouvelles réflexions sur le principe sonore* où est invoquée l'autorité des anciens, justifiant ainsi l'intérêt qu'y prenait Martini. Celui-ci put utiliser cette lecture dans le tome second de son *Histoire*, paru seulement en 1770, et entièrement consacré à la musique chez les Grecs.

China
Div. Line

Bologna li 3. Gen. 1760

A circular red ink stamp from the Boston Public Library, oriented diagonally. The text "BOSTON PUBLIC LIBRARY" is arranged in a circle around the perimeter.

M. J. Van der Velden

Plus occupé d'étudier la nature que de lire les écrits des anciens, Rameau, en recevant cette missive, conçue en des termes si honorables, mais où sa compétence en matière de choses antiques était quelque peu exagérée, éprouva un embarras assez naturel. Aussi le voit-on, avant de répondre, consulter un ami, ce qu'il fait en lui communiquant la lettre sur laquelle, dans la partie laissée en blanc en haut, il a écrit les quelques lignes que voici :

V^s voyez de quoi il est question, j'ai des idées sur le Tétracorde, son auteur est-il cité, c'est ce que je voudrais savoir, aussi bien que celui qui donne à entendre que Pythagore était fondé en progressions, dont cependant il n'est nullement question dans le *Denarius Pythagoricus* (1). Pardon si je n'ai pas l'honneur de vous aller voir, notre éloignement me prive de v^s voir aussi dans le quartier, du moins à dîner.

La correspondance entre Rameau et le P. Martini ne s'est pas bornée à cette simple lettre. Les premières lignes signalent en effet que Martini répondait à Rameau et que celui-ci lui avait écrit à la date du 2 décembre 1759. Or, il se trouve (et le cas est assez rare, car les lettres de Rameau n'abondent pas) que le texte de cette lettre-ci nous a été conservé, avec celui d'une autre encore, antérieure de quelques mois, toutes deux ayant été imprimées dans les *Memorie storiche del P. M. Giambattista Martini*, imprimés à Naples, en 1785, par le P. Della Valle. Elles complètent et éclairent trop heureusement cette correspondance pour que nous hésitions à les reproduire, bien que nous ne le fassions pas d'après les originaux (2). Les voici suivant leur ordre chronologique.

(1) Cet ouvrage : *Johannis Meursi Denarius Pythagoricus*, est cité dans les *Réflexions sur le principe sonore* qui font suite au *Code de musique pratique*, de Rameau, p. 228.

(2) M. Arthur Pougin a signalé et réimprimé le texte de ces deux lettres dans "Le Ménestrel", de 1908, p. 371. Il dit à ce propos : "La correspondance des deux illustres artistes dut être assez abondante, et il est regrettable que nous ne puissions avoir connaissance des réponses que Martini put faire à Rameau". Nous venons de donner en partie satisfaction à ce desideratum.

A Paris, ce 6 juillet 1759.

Mon très Révérend Père,

En témoignant à Monsieur Beccari la profonde reconnaissance que m'ont inspirée les sentimens d'estime dont votre illustre Société veut bien m'honorer, je lui ai donné en même tems à connoître combien j'étois ravi d'apprendre que vous fussiez chargé du soin d'examiner mon ouvrage. C'est à ceux qui ne veulent qu'en imposer, de craindre les censeurs éclairés ; pour moy, qui ne cherche que la vérité, mon Révérend Père, si j'ai lieu de me plaindre, ce n'est que sur le petit nombre de juges que nous offrent, en fait de connoissances musicales, même les plus savantes Académies. Les traitez et les systèmes sur l'harmonie n'ont été multipliez sans fruit et sans succès que parce qu'on n'avoit point encore envisagé le phénomène du corps sonore. C'est de ce phénomène même que j'ai vu sortir les réflexions que j'ai l'honneur de soumettre au jugement de l'Institut : je l'attens, ce jugement, avec la plus grande impatience ; quel qu'il puisse être, il me sera infiniment précieux. Si je ne mérite point votre approbation, vous me rendrez du moins le service inestimable de me faire connoître mes erreurs.

Je suis avec l'estime la plus profonde et la considération la plus respectueuse, mon très Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RAMEAU.

A Paris, ce 2 décembre 1759.

Mon Rév. Père,

Je viens d'apprendre dans le moment que vous travaillez à un ouvrage dont la troisième partie tient de près à mes nouvelles réflexions, et j'en suis d'autant plus charmé que nous pourrons rendre à l'art tout le lustre qu'il a perdu depuis longtems : aussi dois-je vous envoyer, pour la première partie, la démonstration fondée, tant par le principe que sur notre propre expérience, d'un fait très essentiel auquel personne ne paroît avoir encore pensé, et dont même tous les écrits sur la musique s'éloignent extrêmement ; peut-être m'aurez-vous prévenu dans mes réflexions, mon Révérend Père, peut-être aussi la chose vous aura-t-elle échappé. J'aurai l'honneur de vous envoyer en même tems un nouveau manuscrit de mon ouvrage, dont je rentrancherai presque toute la préface et ce qui concerne l'antiquité, d'autant que ce doit être le sujet de votre Histoire sur la musique. Si vous me faites l'honneur de me répondre par la voie de Monsieur Mangot à Parme, j'ose vous prier de me mander quelque chose de Monsieur l'abbé Arnaud.

Je suis avec la plus respectueuse considération, mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RAMEAU.

Nous ne reproduirons pas en fac-similé la lettre écrite par Rameau au marquis de Poléni, à Padoue, en 1754, bien que l'écriture en soit très belle; mais ce fac-similé a déjà été publié deux fois, d'abord dans la Collection Benjamin Fillon (1), puis plus récemment dans l'excellent ouvrage sur Rameau de M. L. de la Laurencie, et nous voudrions donner des choses plus inédites. Nous nous en tenons donc à photographier la signature, avec la formule de salutation qui l'accompagne, et, puisque nous pouvons le transcrire d'après l'original (qui maintenant appartient à la Bibliothèque du Conservatoire), à imprimer le texte complet.

*Votre très humble et très —
obéissant serviteur Rameau*

Dans les premières lignes, Rameau annonce à son correspondant l'envoi de son nouvel ouvrage: les *Observations sur notre instinct pour la musique*, et en même temps lui fait part de la publication d'un livre écrit dans un autre ordre d'idées, mais d'après des principes géométriques analogues aux siens: l'*Architecture moderne*, de Briseux.

Monsieur le Marquis de Poléni, à Padoue.

Monsieur,

Voici un nouvel ouvrage que je sou mets à votre examen, j'y prends un grand vol, et je crois le tout démontré: je ne doute pas que des personnes plus éclairées que moi dans les sciences n'en puissent tirer, dans la suite, de nouvelles lumières qu'on ne soupçonne pas encore. Le Livre sur l'Architecture est au jour, son titre et le nom de l'Auteur sont annoncez dans ma Préface, il est en deux assez gros Volumes tout

(1) Nous ne trouvons pas ce fac-similé dans l'*Inventaire des autographes et de ses documents historiques composant la collection de M. Benjamin Fillon*, séries IX et X (Charavay, 1879), où l'on peut lire seulement, sous le n° 2300, l'annonce de la lettre; mais M. de La Laurencie disant que la reproduction lui a été communiquée par M. E. Charavay, et celle que donne son livre étant très exacte, nous ne devons pas douter qu'elle ait paru en premier lieu dans une publication annexe aux catalogues B. Fillon.

gravé, avec quantité d'édifices et de vignettes également gravez, le prix est de 45^{fr} en blan, et 48^{fr} relié, vous pouvez vous adresser à l'Auteur qui se chargera de vous le faire tenir par la voye que vous lui indiquerez, ou qu'il pourra trouver lui-même, car je ne crois pas qu'on se charge de si gros volumes pour la Poste, où l'on veut bien me faire un plaisir qu'on ne fait pas ordinairement à tout le monde: son adresse est, A M^r Briseux architecte à Paris, je suis avec respect,

Monsieur

Votre très humble et très obéissant
serviteur

RAMEAU.

A Paris, ce 29 juin 1754.

Le catalogue Benjamin Fillon qui nous a donné la première indication de cette pièce consacre son article suivant (toujours au nom de Rameau) à une lettre qui, concernant le maître bourguignon, émane d'un de ses plus notables successeurs à l'Opéra: Meyerbeer. Dans cette lettre, dont le catalogue reproduit le fac-similé, l'auteur des *Huguenots* donne un nouvel exemple de ce style complimenteur dont il avait le secret, et qu'il ne trouvait point hors de propos d'employer, même avec les morts. Cela coûtait si peu!..... Comme les lettres de Meyerbeer tiendront, le moment venu, une large place dans cette publication, nous attendrons que leur tour soit venu pour citer celle-ci, qui en vaut la peine.

Enfin nous donnerons un nouveau spécimen de l'écriture de Rameau en reproduisant une page d'un manuscrit d'autant plus précieux, qu'ayant été écrit dans les derniers temps de sa vie, il n'a jamais été publié: les *Vérités intéressantes peu connues jusqu'à nos jours*. Les plus récents biographes de Rameau ont omis de faire place à cet ouvrage dans l'énumération de ses écrits, et le *Quellen Lexicon* d'Eitner en ignore jusqu'au titre; cependant celui-ci est cité par Fétis, sans aucun commentaire, tandis que M. Arthur Pougin, seul bien informé à ce qu'il semble, le comprend, dans une note de son petit livre sur Rameau (p. 107), parmi trois ouvrages laissés en manuscrit. La Bibliothèque de Conservatoire en possède seize pages, écrites de la main octogénaire, mais ferme encore, de l'auteur de *Castor et Pollux*, et comprenant de l'article III à l'article XIII. La

plupart de ces pages sont couvertes de ratures, surtout les dernières. Sans songer à reproduire l'ensemble d'un écrit où pourtant s'exprime la pensée dernière de Rameau, nous donnerons seulement un fragment emprunté à une si vénérable relique.



Jean-Jacques Rousseau a laissé de par le monde beaucoup de son écriture, étant copiste par profession. La Bibliothèque du Conservatoire possède plusieurs manuscrits musicaux de sa main ; mais il est entendu que ce n'est pas là l'objet de cette étude. A défaut de lettres (et seules des lettres traitant de questions musicales y eussent été à leur place), elle conserve, au moins à titre de spécimen, une page d'un écrit qui n'a pas été publié, à notre connaissance, et semble détaché d'un traité d'harmonie dont on avait toujours ignoré que le philosophe ait eu le projet. Le sujet, désigné par le titre : *De la suspension*, y est traité de toute autre manière que dans l'article correspondant du *Dictionnaire de musique* (quoi qu'en dise la note ajoutée qui atteste l'authenticité de l'écriture). On en pourra juger en comparant le livre avec la reproduction de la page ci-après.



Il nous serait facile de multiplier les citations de lettres de Gluck. Mais, outre que nous aurons sans doute d'autres occasions d'utiliser celles que nous avons réunies, nous continuons à nous en tenir à ce que nous pouvons reproduire d'après les originaux que nous avons sous la main, et cela réduit considérablement notre matière.

Voici d'abord une lettre dont l'autographe appartient à la Bibliothèque du Conservatoire. A l'époque où elle fut écrite, Gluck venait de donner à Paris *Armide*, Berton étant directeur de l'Opéra, puis était reparti pour Vienne. Sur ces entrefaites, par l'effet d'une réforme tentée pour la première fois, le gouvernement du théâtre fut confié à un directeur responsable, et non plus, comme autrefois, à un gérant administrant soit au compte de la Ville, soit sous la direction des intendants des

Menus-Plaisirs. Devismes fut nommé, grâce au crédit de Campan, valet de chambre de la Reine, et de La Borde, son beau-frère, ancien valet de chambre du Roi. Ce fut sous sa direction qu'en

Leçon.

De la Suspension.

La Suspension n'est autre chose que ~~ce qui~~ le retardement de ce qui devrait sentir de naturellement, selon l'ordre de la plus parfaite succession fond. le par Quinte.

Cette Suspension se tire, le plus souvent, du même principe que la Supposition : mais dans la pratique, il vaut mieux y considérer la Note qui la forme, comme une simple Note de gout, en ne s'attachant qu'à celle qui elle de la saute, en descendant Diatonique seulement, et qui est celle, justement celle, qui aurait du paraître dans le sup en dessus de la Note fond. le, où l'on montrera pourquoi de Quinte ou de Quarte.

Cette Note de gout, dans son principe, n'est jamais que la Quarte Dissonante, ou la Neuvième, dans la Base de la Quarte suspend la Troisième, ou la Neuvième suspend l'Octave.

Ces Dissonances ^{qui} doivent toujours être Préparées, se font naturellement sur les Consonances qu'elles suspendent.

Si Ceci donc à ces Consonances, ^{qu'il faut} qu'on doit avoir égard dans la Suspension, en se comptant pour rien la Dissonance qui —

Je certifie que cette page a été écrite par M. Roussau
et faisait partie de son dictionnaire de musique dont
j'ai l'original et les manuscrits de M. Roussau
le 22 avril 1851.

Fragment d'un ouvrage sur l'harmonie, manuscrit de Jean-Jacques Rousseau.

1779 furent données les deux dernières œuvres de Gluck, *Iphigénie en Tauride* et *Écho et Narcisse*. Gluck, de Vienne, salua son avènement par la lettre suivante, dont nous reproduisons hors texte le fac-similé.

De Vienne, 1 avril 1778.

Monsieur,

J'ai reçu avec beaucoup du plaisir votre obligeante lettre, et j'ai été très sensible aux marques d'amitié, ainsi qu'aux expressions obligeantes que vous me témoignez, je souhaite que quelque jour l'occasion se présente, ou je puisse vous montrer toute ma reconnaissance; en attendant je vous souhaite le plus heureux succès de votre nouvelle entreprise, lequel selon le presentiment de mon cœur vous ne manquera pas, car vous avez tous les qualités propres pour y réussir; il ne me reste qu'à vous prier de la continuation de votre chere amitié, et d'être persuadé des sentimens d'estime, et de consideration, avec les quels j'ai l'honneur d'être

Monsieur

Votre très humble et très obéissant
serviteur

Chevalier GLUCK.

P. S. Je vous prie, de faire mes complimens à Monsieur de Campan.

De Vienne — A Monsieur — Monsieur de Vismes — Place des Victoires — à Paris.

Revenu définitivement à Vienne après avoir terminé à Paris sa glorieuse carrière, Gluck y reçut maintes fois de nouvelles offres de collaboration, que le souci de sa santé l'obligea toujours à décliner: mais il ne manqua pas d'y répondre en termes toujours très courtois. Plusieurs des lettres qu'il écrivit à ces occasions sont déjà connues. En voici une autre, qui n'a été signalée que tout récemment dans un catalogue d'autographes (vente Charavay du 11 mai 1909). Elle est écrite à Valadier, auteur du poème de *Cora*, couronné au concours ouvert en 1783 pour la composition d'un poème lyrique destiné à l'Académie royale de musique, puis mis en musique par Méhul, et, après une longue attente, représenté en 1791. La lettre qui va suivre atteste qu'avant de le confier à Méhul l'auteur avait proposé son poème à Gluck.

M. Noël Charavay a bien voulu nous permettre de prendre copie de ce texte encore inédit. L'original de la lettre provient, nous a-t-il dit, de la famille de Valadier. Elle n'est pas entièrement autographe: la plus grande partie a dû être écrite par l'abbé que Gluck avait pris pour secrétaire; mais l'auteur d'*Al-*

de Vienne

Monsieur

Monsieur

Monsieur de Vienne

Monsieur

Blanc des Victoires

à Paris

j'ai reçu un beaucoup de plaisir votre obligeante lettre,
et j'ai été très sensible aux marques d'amitié ainsi qu'aux
expressions obligeantes que vous me témoignez, je souhaite
que quelque jour l'occasion se présente, ou je puisse vous
montrer toute ma reconnaissance: en attendant il vous

soyez le plus heureux & sucré de votre nouvelle entreprise;
le quel selon le présentiment de mon cœur vous ne manquerez
pas, car vous avez tous les qualités propres pour y réussir.
il ne me reste qu'à vous prier de la continuation de votre chère
amitié, et d'être persuadé des sentiments d'estime, et de considé-
ration, avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

Monsieur

de Vienne 1^{er} April
1778

P.S. si vous prie, de faire mes complimens
à Monsieur de Campan.

votre très humble et très obéissant
serviteur Chevalier Gluck



ceste a repris la plume à la fin pour tracer, d'une écriture très altérée, la formule de politesse, la date et la signature.

Monsieur,

Très flatté de votre obligeante lettre, monsieur, je suis également mortifié que mon état et ma situation ne me permettent pas de répondre à votre empressement, et de me prêter à vos desirs.

Je suis absolument incapable d'entreprendre tel ouvrage que ce soit, qui exige de l'application; et pour ce qui est d'en charger quelqu'autre sous ma direction, c'est toujours une entreprise fort incertaine, épineuse, et sujette à mille inconveniens; d'autant plus que celui que je pourrais avoir en vûe est fort chargé d'autres ouvrages, et ne pourroit pas même accepter cette commission.

Votre pièce est riche en tableaux et en coups de théâtre, et quant à quelques petits changemens, qui pourroient convenir, il faudroit que nous fussions l'un près de l'autre pour nous entendre — n'étant pas possible de faire cette besogne de loin, comme il est aisé à concevoir. Puisque *Cora* est votre premier ouvrage drammatique, je vous assure que vous debutez bien heureusement; et en continuant à exercer vos talens dans cette carriere, comme je vous conseille, vous pouvez esperer les succès les plus décidés.

Je vous rends bien des graces, monsieur — pour vos gracieuses expressions à mon egard, et pour la bonne idée que vous avez de moi; souhaitant, comme je n'en doute pas, que vous trouviez quelque compositeur, qui seconde par sa bonne musique la beauté de votre opera, que je vous renvoie.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite estime

Monsieur

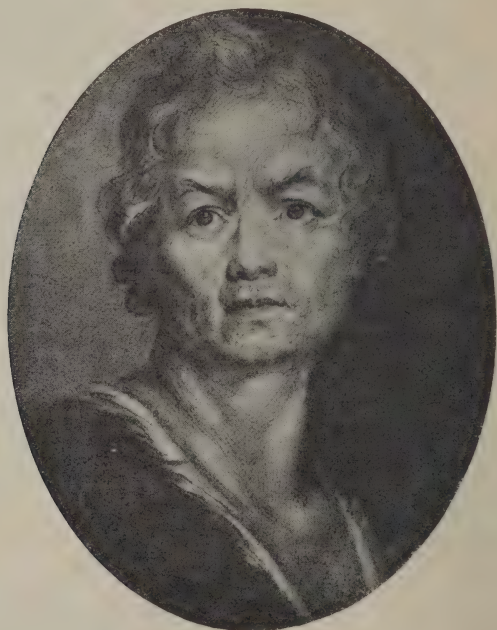
Votre très humble et
très obéissant serviteur

Chevalier GLUCK.

De Vienne, le 1^{er} May
1785.

Voici encore, sur Gluck, un autre document intéressant, qui n'est pas une lettre: un portrait, certainement contemporain et fait d'après nature, qui présente ce double intérêt que l'original en est conservé dans la famille de César Franck, en la possession de qui il est venu par les voies les plus directes. Il provient du tragédien Baptiste aîné, lequel était uni avec Gluck par des liens d'amitié: il est de tradition dans la famille que Gluck,

ayant reçu l'hospitalité chez lui dans le moment où il composait *Iphigénie en Tauride*, avait, une nuit, mis toute la maison en émoi en marchant à grands pas dans sa chambre, frappant du pied sur un rythme fortement marqué; et quand, le matin venu, l'on s'enquit de la cause de cette agitation, il répondit qu'il venait de composer le chœur de Scythes: " Il nous fallait du sang! „ Or Baptiste aîné était le propre grand-père de Madame César Franck. C'est ainsi que ce portrait original de l'auteur



d'*Alceste* demeura exposé, depuis son mariage jusqu'à sa mort, chez l'auteur des *Béatitudes*. M. Georges Franck, qui le conserve pieusement parmi tant d'autres précieux souvenirs, ayant bien voulu me donner l'autorisation amicale — et exclusive — de le reproduire, je n'hésite pas à lui faire place ici.

A défaut d'autres pièces originales, en voici, sur Gluck, qui méritent qu'il en soit fait état. C'est d'abord un fragment important d'une lettre, écrite en français, de Vienne, en 1769, par un personnage qui fait de grands mystères en écrivant, et ne signe pas, mais semble très au courant des propos de la ville

et de la cour. Il s'exprime en termes peu flatteurs sur Gluck, lequel, à ce moment, était occupé, d'une part par un projet de direction des théâtres viennois qui tourna mal pour lui, d'autre part par l'organisation de la partie musicale des fêtes qui se préparaient à la cour de Parme pour le mariage de l'Archiduchesse Marie-Amélie avec l'Infant Don Ferdinand : il avait composé à cet effet *Le Feste d'Apollo*, opéra qui, après des retards dont va nous entretenir la lettre, ne fut représenté que le 24 août. La lettre est du 15 mai.

..... J'ai quelque autre chose à vous mander, qui me donne de l'inquiétude : je vous ouvre mon cœur ; j'ai été entre deux si je devais le faire ou non. Il me paraissait de blesser ma délicatesse en le faisant, je craignais de m'exposer et de causer inutilement de la peine : de l'autre côté, il me paraît de manquer, en ne le faisant pas, au devoir, et à la reconnaissance d'un sujet, et d'un ami : d'ailleurs la chose passe par vos mains : vous m'aimez, vous êtes prudent ; ainsi vous userez sagement des connaissances que je m'en vais confier à votre discrétion. Voici de quoi il est question.

La Cour de Parme appela Clouc (1), maître de musique de celle de Vienne, pour faire l'opéra qu'on doit donner à l'occasion des fêtes du mariage. Celui-ci étant différé par la raison que vous savez, il a demandé la permission de revenir chez lui pour ses affaires : il l'a obtenue à condition qu'il se rendra à Parme quand on aura besoin de lui. Il y a quelques jours qu'il est de retour.

Hier au soir, une personne qui connaît beaucoup la Cour de Parme, qui estime beaucoup le gouvernement, et qui a quelque attachement à ce pays là, m'a dit que Clouc disait qu'à Parme on ne respire que la misère, la gêne et la crainte, qu'il ne voudrait pas y vivre car tout y est en confusion, et que le gouvernement est violent et despotique. Je fis semblant de ne pas pouvoir le croire en lui disant que tous les étrangers parlaient de Parme enchantés de la Cour et du gouvernement, et d'autres raisons. Cette personne me répondit qu'elle ne l'avait pas entendu parler de la sorte lui-même, mais que les gens qui avaient ré-

(1) L'auteur des *Iphigénies* est désigné par ce nom (Kluck, Clouc) dans un grand nombre de documents, surtout au temps de sa jeunesse. Rapprochement curieux : sur la lettre de 1785 (à Valadier) qui a été citée précédemment, une main étrangère, mais contemporaine, a inscrit son nom orthographié ainsi : Glouk.

pété cela n'avaient aucun intérêt à lui prêter ces discours; que d'ailleurs c'est un allemand grossier, un cheval qui ne voit pas plus loin que sa musique, que c'était pour cela qu'il n'avait trouvé de bon à Parme que la musique de la Cour. Ceci à la vérité combine de quelque façon avec ce que j'ai entendu d'ailleurs. On m'avait bien dit que Clouc louait la musique de la Cour de Parme, on ne m'a pas dit qu'il fasse l'éloge d'autre chose. L'autre jour, Calsabigi, ami de Clouc, disait en parlant de l'élection du pape, qu'il était bien que le mariage fût différé, parce qu'il savait de son ami que rien n'était prêt à Parme, que tout était en confusion, et qu'on n'aurait pas su où loger les époux. Je répondis à cela qu'il faillait que Clouc n'eût vu que le palais de Molli, et pas du tout celui du jardin et de Colorno, et les appartements vis à vis Saint Paul. Par parenthèse, ce même Casabigi m'avait dit que Clouc revenait à Vienne pour trois mois; cela marquerait que le mariage ne se ferait pas si tôt. Si ces choses sont vraies, comme elles sont vraisemblables, je serais très fâché qu'on eût fait venir d'aussi mauvaise musique de Vienne. On a ici une grande opinion de la cour de Parme; mais on est facile à recevoir les mauvaises impressions. Ce Calsabigi m'a invité plusieurs fois à dîner chez lui, j'y irai exprès et je tacherai de choisir un jour que son ami y soit.

Mais voici quelque chose de plus sérieux. C'est la lettre par laquelle Salieri, le disciple favori de Gluck, raconte à un correspondant de Paris la mort de son maître, qu'il avait assisté dans ses derniers moments. Quelques parties de son récit pourront être reconnues pour avoir déjà paru dans des biographies; mais nous n'avons pas connaissance qu'on ait jamais reproduit l'ensemble d'une lettre qui est un document si émouvant et si intéressant pour l'histoire. Comme la précédente, elle fait partie des collections de la Bibliothèque du Conservatoire; c'est ainsi d'après son texte original que nous la transcrivons.

ce 5 déc: 787 Vienne.

J'ai reçu, mon ami, votre lettre, et je vous remercie de toutes les nouvelles qu'elle contient; sur tout de celles qui me regardent, parce que elles ne sont pas de plus mauvaises. J'ai porté sur le champ l'autre lettre à Madame votre épouse, que j'ai trouvé en tre bonne santé, et a la quelle je ne manquerais pas d'avancer ce dont elle pourrait avoir besoin pendant le peu de tems que vous comptez encor rester absent.

J'ai une prière moi aussi a vous faire, mon ami: La voici. Mons: Imbault, éditeur de *Tarare*, comme vous savez, avez mis a Monsieur de

Blumendorf secrétaire d'ambassade de S. M. l'Emp: cinq exemplaires de mon *Tarare* qui me restent, avec 24 exemplaire du poëme que monsieur de Beaumarchais m'avoit par complaisance. J'ai été d'accord avec M. Imbault qu'il m'enverroit le tout a Vienne; mais puisque il ne l'a pas fait, et que je vois, par l'exemplaire que l'ambassadeur a envoyé à l'empereur, la partition extrêmement volumineuse, par consequence impossible a obtenir par le moyen d'un courrier, et aussi par la diligence, sans dépenser trop; j'ai donc pensé, mon ami, de vous prier de vous en charger vous meme et de le porter a votre retour à Vienne. Payez ce qui est nécessaire dans la route, et je ferai mon devoir. J'ai déjà prevenu monsieur le secretaire de Blumendorf que je vous prierais de ce plaisir; ainsi vous n'avez qu'a vous présenter. Pour les exemplaires du poeme je vous dirai que d'un tel nombre a present je n'en ai plus besoin, parce que un libraire de Vienne en a fait déjà venir de Paris; ainsi ceux qui m'en avoit demendé, ont trouvé le moyen de les avoir sans moi; par conséquence, quand vous en prenez une demie dousaine pour moi; pour ne pas grossir inutilement le paquet, vous pouvez disposer du reste a votre plaisir. Mais, mon ami sans façon; si le paquet de cinq exemplaires de la musique vous genasse dans la route, prenez-en un seul avec vous, et envoyez le reste par le moyen ordinaire.

Depui votre depart de Vienne je n'ai fait que travailler sur *Tarare* italien, qui s'appellera en cette langue *Axur*. Cet opera doit être representé pour le mariage de la princesse de Wirtemberg avec l'archiduc François qui se fera le 6 ou 8 du moi prochain. Ce travail ne m'a donc pas encor permis d'étudier sur les morceaux que vous m'avez laissé de votre nouvelle piece: mais après *Axur* j'y travaillerais incessamment.

Vous avez surement entendue la mort du chev. Gluck, arrivée le 15 du mois passé. Le povre homme est allé encor le jour avant sa mort a se promener l'apres diné en voiture avec Mad. Gluck, elle m'a raconté qu'il se portait tres bien ce jour la; qu'il avoit bien diné, et qu'en sortant de la maison il avoit badiné avec son domestique. Une demi heure apres (en voiture) il lui prend un coup d'apoplexie; c'estoit quatre heurs: on le reconduit chez lui; a dix heures il lui en vient une autre; malgré ça il parlait encore, et avoit tout son entendement. Le second jours a 5 heures du matin un troisieme coup lui survint. A 9 heures du même matin Mad^{me} Gluck m'a fait avertir de cette disgrâce. Je suis, comme vous pensé bien, courus chez lui: je lui ai pris et baisé, les larmes aux yeux, la main droite qu'il remuet encor un peu, mais il ne connoissait plus personne, et a 7 heures du soir il a cessé de vivre. Il a presque deviné le jour de sa mort. Deux semaines avant sa disgrâce je lui ai montré mon nouveaux chœur que vous avez

lû chez moi sur le titre de *Jugement dernier*: en me conseillant de laisser plutôt un chant que l'autre de deux que j'en avais fait pour le moment ou l'on entend la voix de Dieu; il m'a dit ces précises paroles: Je crois que celui ci et plus a sa place que l'autre parce que il detache davantage du chant comun des hommes, et que par consequence il est plus adapté a l'idée que nous pouvons nous former de la majesté divine: si pourtant vous n'est pas persuadé de ma raison, attendez quelque jours, et je vous en donnerais des nouvelles de l'autre monde.

Adieu, mon ami; en passant du magasin de l'Opera je vous prie d'y entrer et de faire mes complimens a Monsieur Dauvergne, et a Monsieur et Madame la Salle ainsi qu'a tout le comité de l'Opera. Je vous embrasse, et suis ce que je resterai toujours.

Votre ami Salieri.

P. S. Envoyez, je vous prie, par la petite poste deux mots a Mons. le chev. Roger qui demeure Rue neuve des petits champs près le controle general. C'est l'auteur du *Jugement dernier*. Marquez-lui seulement que je vous ai prié de le prevenir que j'ai reçu la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire: mais que je ne lui ai pas encor repondu parce que je veux en même temp lui envoyer comme il le souhaite, la musique du chœur sudit: chose que je compte pouvoir fair encore avant la fin du carnaval. A l'égard de Mons: de Beaumarchais, puisque vous y avez été, quoique vous ne l'ayez pas trouvé a la maison, si vous avez laissé dit que je vous avez prié de lui faire mes complimens, il n'est plus nécessaire que vous y allez de rechef, parce que je sais qu'on le trouve difficilement chez lui.

CHAPITRE III.

De quelques maîtres allemands et italiens

au XVII^e et au XVIII^e siècle.

Nous consacrerons un prochain chapitre aux lettres et documents émanants des musiciens qui, parallèlement à l'effort qui fixa la forme de l'opéra français, fondèrent notre école charmante de l'opéra-comique. Mais avant de passer à ce nouveau sujet, nous voudrions, comme en manière d'intermède, consacrer quelques pages à des lettres d'illustres musiciens étrangers, documents trop précieux pour que notre désir de leur faire place ne soit très légitime. Au reste, notre titre a annoncé, non des lettres des musiciens français, mais des lettres écrites en français par des musiciens; nous nous trouvons donc autorisés par là même à publier celles qui vont suivre.

HAENDEL

Voici d'abord une lettre de Haendel. Elle n'est pas inconnue, car Chrysander l'a citée dans sa biographie du maître saxon. Ne craignons pas cependant d'en donner encore le texte, maintenant que l'original fait partie de la collection du Conservatoire. Nous en reproduirons aussi un fragment en fac-simile.

A SON BEAU-FRÈRE

à Londres, ce 20 de Février 1719.

Monsieur

mon très Honoré Frère

Ne jugez pas, je vous supplie, de mon envie de vous voir par le retardement de mon départ, c'est à mon grand regret que je me vois arrêté icy par des affaires indispensables et d'où, j'ose dire, ma fortune depend, et les quelles ont trainé plus longtems que je n'avois crû. Si vous sçaviez la peine que j'éprouve, de ce que je n'ai pas pu mettre en exécution ce que je desire si ardemment, Vous auriez de l'indulgence pour moy. Mais a la fin j'espere d'en venir à bout dans un mois d'icy, et vous pouvez conter que je ne ferai aucun delay, et que je me mettrai incessamment en chemin, je vous supplie, Mon très cher Frère d'en assurer la Mama et de mon obeissance, et faites moy surtout part encore une fois de votre Etat, de celui de la Mama, et de vôt're chere Famille, pour diminuer l'inquiétude et l'impatience dans laquelle je me trouve, vous jugez bien, Mon très cher Frère, que je serois inconsolable, si je n'avois pas l'esperance de me dedommager bientôt de ce delay, en restant d'autant plus longtems avec vous.

Je suis étonné de ce que le Marchand à Magdebourg n'a pas encore satisfait à la lettre de change, je vous prie de la garder seulement et à mon arrivée elle sera acquittée.

J'ai recus avis que l'Etain sera bientôt acheminé pour vos endroits. Je suis honteux de ce retardement aussi bien que de ce que je n'ai pas pu m'acquitter plus tôt de ma promesse, je vous supplie de l'excuser et de croire que malgré tous mes efforts il m'a été impossible de réussir, vous en conviendrez vous même lorsque j'aurai l'honneur de vous le dire de bouche. Vous ne devez pas douter que je ne haterai mon voyage je languis plus que vous ne sçauriez vous imaginer de vous voir.

Je vous remercie très humblement des vœux que vous m'avez adressés à l'occasion de nouvel an. Je souhaite de mon côté, que le Tout-puissant veuille vous combler et vôt're chere Famille de toutes sortes de prospérités et d'addoucir par ses pretieuses bénédictions la playe sensible qu'il Luy a plu de vous faire essuyer et qui m'a frappé également. Vous pouvez être assuré que je conserverai toujours vivement le souvenir des bontés que vous avez eues par feue ma Sœur, et que les sentimens de ma reconnaissance dureront aussi longtems que mes jours. Ayez la bonté de faire bien mes complimens à Mr. Rotth et a

faire bien mes complimens à Mr Rottbrecht et à tous
les bons Amis. Je vous embrasse avec toute
Vôtre chère Famille, et je suis avec une passion
inviolable toute ma vie.

Monsieur
et très Honoré Frere

à Londres
ce 20 de Février.
1719.

Vôtre

très humble et très obéissant
Serviteur

George Frédéric Handel

tous les bons Amis. Je vous embrasse avec toute votre chère Famille
et je suis avec une passion inviolable toute ma vie,

Monsieur

et très Honoré Frère

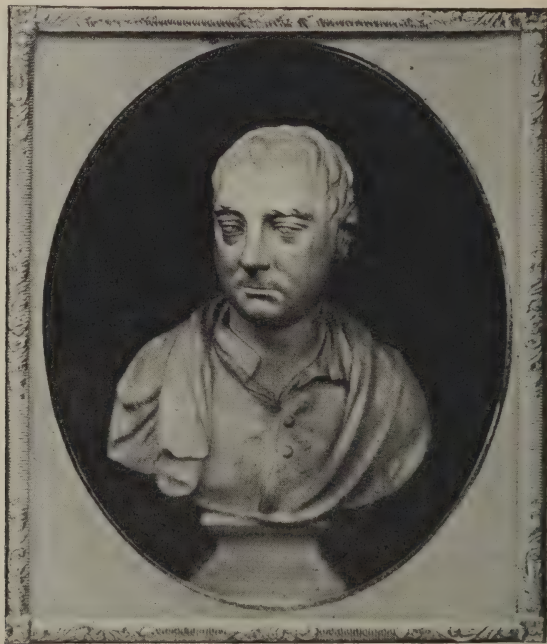
Votre

très humble et très obéissant
serviteur

GEORGE FRIDERIC HANDEL

*A Monsieur — Monsieur Michael Dietrich Michäelsen — Docteur
en Droit — à — Halle — en Saxe.*

Ci-dessous nous donnons encore, d'après la collection du Con-
servatoire, un médaillon reproduit, avec son cadre ancien, d'après



HAENDEL.

le buste de Haendel sculpté, de son vivant même (vers 1740),
pour les jardins du Vaux-Hall, par Roubilliac, auteur du mo-
nument érigé en l'honneur du maître à Westminster.

MONTEVERDI

Une lettre de Monteverdi, voilà qui sans doute paraîtra assez exceptionnel pour justifier une dérogation à notre titre. A dire vrai, cette rareté n'est peut-être pas aussi grande qu'on le pourrait croire au premier abord. Comme Roland de Lassus, dont les lettres ont été conservées en assez grand nombre par ses correspondants bavarois, Monteverdi a été un privilégié à cet égard. Les Archives de Gonzague, à Mantoue, ont gardé un certain nombre de ses lettres. Ce sont des guides sûrs, autant que rares, pour la reconstitution de sa biographie : M. Émile Vogel les a utilisées et publiées dans l'excellente étude qu'il a consacré au maître de Crémone (1). Mais il n'a pas reproduit celle que possède actuellement la Bibliothèque du Conservatoire de Paris, et qui provient d'une autre source (2). Nous n'hésitons donc pas à la citer entièrement, d'abord dans son texte italien, puis en traduction française (3) ; enfin nous reproduisons en fac-simile la dernière page (en réduisant les parties laissées en blanc), laquelle contient, avec des formules de politesse, la date et la signature. — A l'égard de cette dernière, l'on constatera la présence d'un point parfaitement perceptible à l'œil sur la dernière lettre, qui est donc un *i*, non un *e*, et ce détail confirme que l'orthographe du nom de l'auteur d' "*Orfeo* „ est bien Monteverdi. Cependant il faut remarquer que l'écrivain fait grand usage de l'*i* final dans des mots où l'orthographe correcte devrait com-

(1) *Claudio Monteverdi Leben*, etc. von EMIL VOGEL, dans le " Vierteljahrschrift für Musikwissenschaft „, 3^{me} année, 1887.

(2) La feuille dans laquelle cette lettre est insérée dans notre collection d'autographes porte, inscrit sur la première page, le nom du M^{is} de Saint-Hilaire, de qui proviennent un grand nombre de pièces appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque du Conservatoire, généreusement offertes par ce savant collectionneur. On y lit en outre : " Cette pièce unique, d'une insigne rareté, vient du cabinet Succi ; je l'ai acquise à la vente Feuillet de Conches pour 125 fr. „.

(3) M. Romain Rolland a bien voulu m'aider à déchiffrer et à traduire le texte de cette lettre. M. J. B. Weckerlin en a, de son côté, publié déjà une traduction, un peu différente de la nôtre, dans ses *Derniers Musiciana*.

porter *e*; et par cette observation, nous voilà de nouveau dans l'incertitude! La question des points sur les *i*, déjà soulevée avec Lulli, risquerait-elle donc de devenir un problème de musicographie?

AU MARQUIS BENTIVOGLIO

à Parme (1).

Ill^{mo} et ecc^{mo} mio Sig et Padron Col^{mo}

Supplico V. E. Ill^{ma} no si meravigliere si per l'ordinario di mercore passato non ho dato risposta alla humaniss^{ma} lettera di V. E. Ill^{ma} che la causa è statta, che l'ecc^{mo} Sig. Procuratore Foscari mio singular signore havendo un suo sig. filiolo podesta a Chioggia et quel Sig^r volendosi prevalere de la persona mia in una certa funtione di musica mi trattenne in Chioggia un giorno di piu di quel mi credevo che fu lo stesso giorno de la partenza del corriere, et ritornato io la giov. sera et no il mercore prossimo passato, et ricevuto il plicco di V. E. Ill^{ma} con dentro un Intermedio bellis^{mo} et la comissione insieme ch'io dovessi trovarmi in Ferrara heri che fu alli 24 del presente, et havendo visto tal mio mancamento, mi credda .V. E. Ill^{ma} che ne ho sentito particolare afflitione al anima, come tutta via sentirò per sino che non si sia degnata .V. E. Ill^{ma} di novo aviso di la sua sodisfatione; essendo dunq. scorso questo poco di tempo contro il mio volere, vorrei supplicar V. E. Ill^{ma} che si degnasse farmi gratia ch'io potessi restare in Venetia sino alle 7 del venturo mese, posciache il signor doge in tal giorno pos...mente se ne va a Santa Justina p. rendere gratie a Dio N. S. de la felice vittoria navale e ci va con tutto il senato insieme et ivi si canta solenne musica; che subito fatta tal funtione, mi porro in barca con il corriere et vero ad ubidire alle comandi di V. E. Ill^{ma} et sara cosa santa, l'andare a vedere il Theatro a Parma, per poterle applicare più che sia possibile le proprie armonie decente al gran sito, che non sara così facil cosa (secundo me) il concertar le molte et variate ora-

(1) En 1627, Monteverdi, depuis quatorze ans Maître de chapelle de Saint-Marc à Venise, fut demandé par la cour de Parme pour écrire la musique d'intermèdes destinés à être exécutés aux noces d'Édouard Farnèse avec Marguerite de Médicis. Il eut à ce sujet, pendant les mois de septembre à décembre de cette année, avec le marquis Enzo Bentivoglio, entremis au nom de son prince, une correspondance dont plusieurs vestiges sont restés (voy. E. Vogel, *loc. cit.*, pp. 385 et 434 à 438). La lettre ci-dessus vient compléter cette documentation.

tioni che veggo in tali bell^{mi} intermedii, fra tanto andero facendo et scrivendo, per poter mostrar a V. E. Ill^{ma} altra cosa et maggiore che mi ritrovo; et qui facendo humill^{ma} riverenza a V. E. Ill^{ma} Da Dio N. S. gli prego con tutto il core il colmo d'ogni maggior felicità; Da Venetia gli 25 sett^{bre} 1627.

D. V. E. Ill^{ma}

So Humil^{mo} et oblig^{mo}

CLAUDIO MONTEVERDI.

25. Lett^{re} 1627.

D. V. E. Ill^{ma}

So Humil^{mo} et oblig^{mo}

Claudio Monteverdi.

Traduction :

Très Illustre et très Excellent mon Seigneur et Patron,

Je supplie V. E. Illustrissime de ne pas s'étonner si, par l'ordinaire de mercredi passé, je n'ai pas donné réponse à la très bienveillante lettre de V. E. Ill. La cause en a été que le très excellent Seigneur Procureur Foscarini, mon particulier seigneur, ayant un sien seigneur fils podestat à Chioggia, et ce seigneur voulant se prévaloir de ma personne dans une certaine cérémonie musicale, me retint à Chioggia un jour de plus que je ne croyais, qui fut le jour même du départ du courrier;

et étant revenu jeudi soir où j'étais, et non le dernier mercredi passé, je reçus le pli de V. E. Ill. contenant un très bel intermède, et en même temps la commission que je devais me trouver à Ferrare hier, qui fut le 24 du présent mois; et ayant vu ce manquement de ma part, je prie V. E. Ill^{me} de croire que j'en ai ressenti dans mon âme une particulière affliction, comme je la ressentirai toujours jusqu'à ce que V. E. Ill^{me} ait daigné me donner un nouvel avis de sa satisfaction. Ce peu de temps étant donc passé contre mon vouloir, je voudrais supplier V. E. Ill^{me} de daigner me faire la grâce que je puisse rester à Venise jusqu'au 7 du mois prochain, parce que le Seigneur Doge, précisément en ce jour, s'en va à Santa Justina pour rendre grâce à Dieu N. S. de l'heureuse victoire navale (1), et y va avec tout le Sénat ensemble, et là on chantera une musique solennelle. Aussitôt faite cette cérémonie, je monterai en barque avec le courrier, et je viendrai pour obéir aux commandements de V. E. Ill. Ce sera chose sainte d'aller voir le théâtre à Parme, pour pouvoir adapter autant qu'il sera possible les propres harmonies convenables au grand espace; et ce ne sera pas chose facile (selon moi) de mettre en musique les discours nombreux et variés que je vois dans ces très beaux intermèdes. En attendant, je travaillerai et j'écirai, pour pouvoir montrer à V. E. Ill^{me} autre chose et le mieux que je puisse trouver. Et en faisant très humble révérence à V. E. Ill., je prie de tout cœur notre seigneur Dieu qu'il lui donne le comble de toute la plus grande félicité.

De Venise, le 25 septembre 1627.

De V. E. Ill^{me}

Son très humble et très obligé

CLAUDIO MONTEVERDI.

MOZART

Voici maintenant du Mozart: du Mozart inédit, ce qui redouble la valeur du document; car si tout ce qui émane d'une telle main peut compter pour objet précieux, tant d'écrits, lettres ou musiques, laissés en cette courte et laborieuse vie, sont connus et courent le monde, qu'on ne saurait plus dire que les auto-

(1) La bataille de Lépante.

graphes de Mozart aient le mérite de la rareté; mais quant à celui de l'inédit, ceux qui l'ont encore sont en nombre de plus en plus restreint.

Ce mérite, le petit billet que nous allons reproduire le possède: on ne le trouve ni dans Nissen, ni dans Nohl, ni dans la traduction de M. de Curzon. Il était cependant joint à une lettre qui nous est parfaitement connue et qui compte parmi les plus importantes de la collection des lettres de Mozart: celle du 18 juillet 1778, terminée le 20, adressée de Paris par le fils à son père, quinze jours exactement après la mort de la mère, dont il est naturellement encore question. Malgré tous ses soucis, Wolfgang n'oubliait pas ses devoirs de famille, surtout s'ils étaient moins tristes que ceux qu'il venait d'accomplir à Paris; et comme c'était précisément à ce moment la fête de sa sœur Marie-Anne, d'abord il lui fit hommage d'un *Prélude* pour piano composé pour elle, qui est annoncé dans la lettre au père, et en même temps il lui écrivit pour lui faire son compliment. Le prélude est perdu: il n'en est pas trace dans le catalogue de Koechel et la collection des œuvres complètes de Mozart l'ignore également. Mais le compliment, bien que resté inconnu des éditeurs des lettres, nous reste: écrit sur un petit papier plié par les angles, comme un billet doux, il avait été introduit dans la lettre au père. On en lira d'une part le fac-simile, reproduit exactement dans la dimension de l'original, et à la suite le texte français, d'après une traduction manuscrite que nous trouvons jointe au dossier dans la collection du Conservatoire. Des mains étrangères ont inscrit dans les blancs les dates: *Zum Briefe von 18 Jul. - 20 Jul. 78*, — le nom de Nissen (au crayon, entre parenthèses) et celui d'Anne Bertchold zu Sonnenburg; enfin, le fils de Mozart a écrit en allemand l'attestation dont voici la traduction française:

Je certifie, moi son fils, que la lettre ci-jointe est écrite de la main de mon père.

W. A. MOZART.

Vienne, 28 novembre 1839.

A SA SŒUR

[illegible]

Omogast/Wa

Traduction:

Très chère sœur,

Voici le jour de ta fête. Je sais qu'ainsi que moi tu n'aimes pas les longs discours et que tu es convaincue que je te souhaite, non seulement aujourd'hui, mais tous les jours, de tout mon cœur, tout le bonheur que tu peux désirer toi-même, et cela avec toute la sincérité que l'on peut attendre d'un véritable frère, pensant bien pour sa sœur. J'éprouve de la peine de ne pouvoir pas, ainsi que ces dernières années, te régaler avec de la musique ; mais il faut espérer que le temps heureux ne sera pas si éloigné où deux frère et sœur si unis et si tendres pourront se dire de nouveau tout ce qu'ils pensent et ce qu'ils ont dans le cœur. En attendant, porte toi bien et aime moi comme je t'aime. Je t'embrasse de tout mon cœur, de toute mon âme, et je suis éternellement ton sincère et vrai frère

W. MOZART.

Adresse au verso (en français):

A — Monsieur — Monsieur Léopold Mozart — maître de la Chapelle de S. A. R. — L'Archevêque de Salzbourg — à — Salzbourg. — par Strassbourg — Augspourg.

A ce billet est jointe, dans le même dossier, une feuille de lettre, en grand format, dont les deux premières pages sont remplies par l'écriture de Wolfgang Mozart, et la troisième par celle de sa mère, qui signe : Marianna Mozartin ; la quatrième page est en blanc. C'est la dernière partie d'une lettre qu'il a été également possible d'identifier et dont le texte a été publié (nous verrons comment pour cette partie) : datée de Mannheim, 4 février 1778, elle compte, comme la précédente, au nombre des lettres où Mozart exprime le plus de sa pensée intime, car il y parle d'Aloysia Weber, pour laquelle, avec sa naïveté coutumière, il dit son admiration passionnée, en même temps qu'il témoigne de son attachement à la pauvre famille de sa fiancée.

Les recueils de lettres de Mozart (Nohl, de Curzon) s'accordent pour indiquer que l'original de cette lettre appartient au Mozarteum. Je ne fais pas doute qu'il en soit ainsi pour la première partie : mais pour la seconde, je puis bien assurer qu'elle est, non à Salzbourg, mais à Paris. Le désordre dans lequel le texte de cette partie a été imprimé semble indiquer d'ailleurs que les premiers éditeurs ne l'ont connue qu'imparfaitement. Nohl donne à peine le quart du texte ; M. de Curzon a essayé de le compléter à l'aide d'intercalations empruntées à Otto Jahn ; mais, comme il fallait s'y attendre en un cas si hypothétique, celles-ci restent encore incomplètes, ou sont mises hors de place. Puisque nous avons dans les mains le moyen d'établir ce texte avec certitude, nous n'hésitons pas à en profiter. Voici donc, d'abord, le texte allemand (1), puis, à la suite, la traduction, dont nous emprunterons les éléments à la version française de M. H. de Curzon, où nous n'aurons plus qu'à remettre chaque chose à sa place.

A SON PÈRE

Zu Verona will ich gern die Opera um 50 Zechini schreiben ; nur damit sie sich ruhm macht ; denn wenn ich nicht schreibe so fürchte ich wird sie sacrificirt. Bis dahin werde ich mir schon durch andere

(1) M. André Pirro a bien voulu nous aider à déchiffrer et à transcrire le texte allemand, écrit de la main de Mozart, dont la lecture n'est pas sans présenter d'assez notables difficultés. Il nous a rendu le même service, pour les mêmes raisons, à l'égard de la lettre d'Haydn qu'on lira ci-après.

reisen, die wir miteinander machen wollen, so viell geld machen, dass es mir nicht zu wehe thut. Ich glaube wir werden in die Schweiz gehen, vielleicht auch nach Holland. Schreiben sie mir nur bald darüber. Wenn wir uns wo lange aufhalten, so taugt uns die andere tochter welche die älteste ist, gar zu gut, denn wir können eigene hauswirthschaft führen, weil sie auch kocht. A propos, sie müssen sich nicht zu viel verwundern, dass mir von 77 fl. nicht mehr als 42 übrig geblieben sind. Das ist aus lauter freude geschehen, dass einmahl wieder Ehrliche und gleichdenkende leute zusammen kommen sind. Ich habe es nicht anderst gethan, ich habe halben theil gezahlt, das geschieth aber nicht auf andere Reisen, das habe ich schon gesagt, da zahl ich nur für *mich*. Hernach sind wir 5 täge zu Wormbs geblieben. Dort hat der Weber einen schwager, nämlich der Dechant von Stift. NB: der fürcht des H. Webers spitzige feder. Da waren wir lustig. Haben alle täge Mittags und Nachts beym H. Dechant gespeist. Das kann ich sagen, diese kleine Reise war ein rechts Exercisium für mich auf dem Clavier. Der H. Dechant ist ein rechter braver vernünftiger Mann. Nun ist es zeit dass ich schliesse, wenn ich alles schreiben wollte was ich dencke, so würde nur das Papier nicht bleiben. Geben sie mir bald Antwort das bitte ich sie; vergessen sie meinen Wunsch nicht oporn zu schreiben. Ich bin einem jedem neidig der eine schreibt. Ich möchte ordentlich für verdross weinen, wenn ich eine *aria* höre oder sehe. Aber italiennisch, nicht teutsch, *serios* (?) nicht *Buffa*. Den Brief von Heufeld hätten sie mir nicht schicken dürfen, er hat mir mehr verdross als freude gemacht. Der Narr meint ich werde eine komische Oper schreiben; und so gerad auf ungewis, auf glück und Dreck. Ich glaub auch dass er seiner Edlerey keine Schande angethan hätte, wenn er der H. Sohn, und nicht ihr sohn geschrieben hätte. Nu, er ist halt ein wiener limmel; oder er glaubt die Menschen bleiben immer 12 jahr alt. Nun habe ich alles geschrieben, wie es mir ums Herz ist. Meine Mutter ist mit meiner Denkunst ganz zufrieden. Ich kann ohnmöglich mit leüte reisen, mit einem Mann der ein leben führt, dessen sich der jüngste Mensch schämen müsste; und der gedanke, einer armen familie, ohne sich schaden zu thun, aufzuhelfen, vergnügt mich in der ganzen seele. Ich küsse ihnen 1000 mahl die hände und bin bis in Tod

dero

gehorsamster sohn

WOLFGANG AMADÉ MOZART.

Mannheim den 4^{ten} feb.

1778.

An alle gute freünde und freündinnen meine Empfehlung: absonderlich an meinem besten freund H. Bullinger.

Traduction :

J'écirais volontiers l'opéra de Vérone pour 50 (1) sequins, rien que pour qu'elle (2) s'y fasse honneur; car si ce n'est pas moi qui l'écris, je crains bien qu'elle ne soit sacrifiée. D'ici là je me ferai assez d'argent, dans d'autres voyages que nous voulons entreprendre ensemble, pour que cela ne me soit pas trop douloureux. Je crois que nous irons en Suisse, peut-être aussi en Hollande. Écrivez-moi bientôt à ce sujet. Si nous nous fixons pour longtemps quelque part, la fille aînée nous sera très utile: nous pourrions avoir notre propre ménage, car elle sait aussi faire la cuisine. A propos, il ne faut pas trop vous étonner qu'il ne me reste que 42 florins sur 77. La raison en est simplement dans la joie que des gens honnêtes et pensant de même ont à se retrouver ensemble. Je n'ai pas fait autrement qu'eux, j'ai payé la moitié de la dépense; mais ce ne sera pas ainsi dans d'autres voyages, je l'ai bien dit! Je ne paierai que pour *moi*. Ensuite nous avons passé 5 jours à Worms, où Weber a un beau-frère, le doyen du couvent. En voilà un qui redoute la plume aiguisée de M. Weber! Nous nous sommes bien amusés là. Tous les jours, à midi et le soir, nous avons dîné et soupé chez M. le Doyen. Je puis dire que ce petit voyage a été pour moi un vrai exercice de piano. M. le Doyen est un très brave homme et très intelligent. Il est temps que je termine; si je voulais écrire tout ce que je pense, mon papier ne me suffirait pas. Répondez-moi bientôt, je vous en prie; n'oubliez pas mon désir de composer un opéra. J'envie quiconque en écrit un. Quand je vois un air ou que je l'entends chanter, j'en pleurerai de vexation. Mais un opéra italien, pas allemand! un opéra *seria*, pas *buffa*! Vous n'auriez pas dû m'envoyer la lettre de Henfeld; elle m'a causé plus de dépit que de joie. Ce fou s'imagine que je vais écrire un opéra-comique, et cela sans rien de certain, à mes risques et périls! Je crois aussi qu'il n'eût pas fait tort à sa noblesse s'il vous avait écrit " Monsieur votre fils „ et non " votre fils „. Allons, c'est un rustre viennois; à moins qu'il ne s'imagine que les hommes ont toujours douze ans. Maintenant je vous ai tout écrit comme je l'avais sur le cœur. Ma mère est contente de ma manière de voir. Il m'est impossible de voyager avec des gens, avec un homme qui mène une vie dont le plus jeune homme rougirait (3); tandis que la pensée de venir en aide à une famille mal-

(1) Non trente, comme l'impriment les diverses éditions.

(2) Aloysia Weber.

(3) Wendling, Ramm, avec lesquels Mozart avait le projet de faire sa tournée jusqu'à Paris, et dont il découvrait maintenant la noirceur, depuis qu'ayant changé d'idée il projetait de voyager avec Aloysia Weber.

heureuse, sans me causer aucun dommage, me remplit l'âme de joie.
Je vous baise mille fois les mains, et suis jusqu'à la mort

Votre
fils obéissant

WOLFGANG AMADÉ MOZART.

Mannheim, le 4 fév.
1778.

A tous les bons amis et amies recommandez-moi: surtout à mon
meilleur ami H. Bullinger.

HAYDN

Joseph Haydn enfin nous fera clore ce chapitre avec des
documents français, dont deux lettres écrites par lui. Nous les
ferons précéder par un petit billet allemand, de son écriture
fine, assez difficile à déchiffrer, mais dont le fac-simile aura
l'avantage de nous montrer une signature bien formée, enca-
drée par quelques mots de sa main.

A L'ÉDITEUR BREITKOPF

Wien, den 9ten 9ber 796.

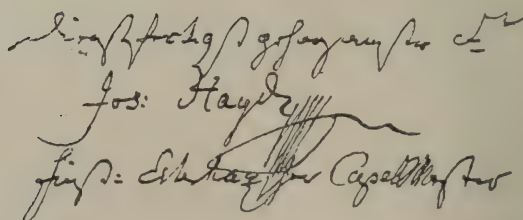
Wohl edl gebohrner
Sonders hochzu ehrender Herr!

Ueberbringer dieses Herr Wägl v. Wien wird Ihnen endlich die
versprochene Clavier Sonate samt 15 f. in Banco Papier übergeben:
unterdessen danke ich Ihnen nochmahl und bin mit vorzüglicher
Hochachtung

Meines wohl edl gebohrenen
Dienstfertigst gehorsamster D^r

Jos: HAYDN

fürst: Esterhazscher Capellmeister.



Monsieur — Monsieur de Breitkopf — Leipzig.

Traduction :

Vienne, le 9 novembre 1796.

Très noblement né
Particulièrement très honorable Monsieur,

Le porteur de ceci, M. Wägl, de Vienne, vous remettra enfin la sonate de clavier promise, avec 15 florins en papier de banque: en même temps je vous remercie encore une fois et suis avec la plus haute estime

De mon très noblement né
Le très obéissant serviteur

Jos: HAYDN

Maître de chapelle du prince Esterhazy.

La première lettre du même maître en français (qu'à la vérité nous ne pouvons transcrire que d'après un fac-simile) nous amène déjà au seuil du dix-neuvième siècle, et à une époque où, sans exclure la galanterie, l'héroïsme est le ton du jour. On verra, par sa dernière partie, qu'Haydn avait bien appris le style dans lequel il convenait désormais de s'adresser aux puissants, lesquels ne sont plus les rois, mais les commandants d'armées.

A MADAME MOREAU

Vienne le 1^{er} 9bre 1803.

Madame,

M. le Prince Esterhazy m'a fait l'honneur de me dire que vous désiriez avoir une sonate de ma composition (1); il ne fallait rien moins que mon extrême envie de vous plaire, pour me déterminer à m'occuper de ce travail; mon âge et mes maladies me défendent toute application depuis deux ans, et je crains bien que vous ne vous en apperceviez;

(1) La sonate dont il est question dans cette lettre a été publiée d'abord sous ce titre: *Dernière sonate pour le piano-forte avec accompagnement de violon composée expressément pour Madame la Maréchale Moreau par le célèbre Jos. HAYDN*. A Paris, publié par Naderman; à Londres, par Clementi. La même œuvre a paru ensuite à Vienne (chez Jean Traeg) sous forme de Trio, avec adjonction d'une partie de violoncelle, mais sans cesser de porter le titre de Sonate (pour le Pianoforte avec Violon et Violoncelle... œuvre 101).

mais l'indulgence fut toujours l'appanage des grâces et des talents. Il m'est donc permis de compter sur la vôtre. Mes médecins me font espérer un adoucissement à mes maux ; je n'y aspire, Madame, que pour réparer la faiblesse de mon ouvrage, en vous faisant hommage d'une nouvelle composition. Je voudrais que celle cy fut digne de vous et de M. le général Moreau ; je tremble qu'il ne me juge avec rigueur, et qu'il ne se souvienne que c'était au seul Thimotée qu'il appartenait de chanter pour Alexandre.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement, Madame, Votre très humble et très obéissant serviteur

JOSEPH HAYDN.

Rapprochement qui s'impose : à côté de Moreau, l'on ne peut s'empêcher de parler de Bonaparte. Haydn va nous y convier lui-même. C'est en venant assister à la première audition de la *Création* en France que le futur empereur faillit être victime de la machine infernale. Le souvenir, purement artistique, de cette soirée, nous est apporté par une médaille que nous avons trouvée dans les vitrines de la Bibliothèque du Conservatoire, et que nous reproduisons pour finir cette série.



Le seul fait qu'une médaille fut frappée en l'honneur d'un maître en souvenir de la première audition d'une de ses œuvres nous en apprend long sur la manière dont les artistes et les hommes de ce temps-là avaient coutume de rendre leurs devoirs au génie.

Il est à propos de rappeler ici un autre hommage rendu à Haydn par les maîtres de l'école française. En 1805, Cherubini, étant allé à Vienne, remit au père de la symphonie une lettre signée " au nom des membres du Conservatoire de France „ par Méhul, Gossec, Sarrette, et par lui-même. Les signataires y faisaient part " au grand homme qu'ils considèrent comme l'un des Pères de l'art musical „ de leurs " profonds sentiments d'estime et de vénération „ et le priaient d'accepter en hommage " l'empreinte du monument que le Conservatoire espère voir élever dans son sein „.

Haydn répondit par une lettre dont les journaux du temps ont donné le texte :

AU CONSERVATOIRE DE PARIS

Je vous prie, Messieurs, de recevoir mes remerciements et de les faire agréer aux membres du Conservatoire, au nom duquel vous avez eu la bonté de m'écrire.

Ajoutez bien que, tant qu'Haydn vivra, il portera au cœur le souvenir de l'intérêt et de la considération qu'ils lui ont témoignés.

La lettre des membres du Conservatoire est restée au château de la famille Esterhazy, à Eisenstadt. La revue de la *Société internationale de musique* en a reproduit le fac-simile dans son numéro du centenaire d'Haydn (15 janvier 1910). Quant à la réponse du maître, aucune trace originale n'en a été retrouvée.

CHAPITRE IV.

Les fondateurs de l'opéra-comique.

Au milieu du dix-huitième siècle, l'opéra-comique français prend une place importante dans l'histoire de la musique. Il convient donc que nous consacrons un chapitre à réunir les lettres émanant de ceux qui en furent les fondateurs.

FAVART

Le premier que nous ayons à nommer n'est pas un musicien ; mais, comme auteur dramatique et comme homme d'action, il fut si bien l'initiateur du mouvement que nous ne pouvons hésiter à lui faire place ici. C'est Favart. Les textes de ses lettres ne sont pas, à la vérité, des raretés. Il a été publié, quelque quinze ans après sa mort, par un de ses descendants, trois volumes de *Mémoires*, presque entièrement composés à l'aide de sa correspondance (1). Mais les originaux n'abondent pas. La Bibliothèque du Conservatoire en possède deux qui, à leur valeur intrinsèque, joignent l'avantage de n'avoir point été imprimés dans le recueil posthume (sauf quelques lignes de la seconde lettre). C'est donc encore par des documents inédits que nous pourrons commencer ce nouveau chapitre.

(1) *Mémoires et correspondance littéraires, dramatiques et anecdotiques* de C. S. FAVART, publiés par A. P. C. FAVART, son petit-fils. Paris, 1808.

Le premier appartient à ce qu'on pourrait appeler " les temps héroïques „ de la vie de Favart. " Héroï-comique „ serait une épithète qui peut-être conviendrait mieux : la qualité des personnages les place un peu loin de l'épopée. Favart, ancien fils de pâtissier, ayant mis lui-même, au commencement de sa vie, " la main à la pâte „, est de sang tout plébéien. La première lettre qu'on va lire est encore adressée à la " marchande pâtissière „, qui continuait le commerce de la famille, et qui n'était autre que sa mère. Et pourtant, c'est du milieu des camps qu'il écrit, et parmi les dangers de la guerre. En 1746, le maréchal de Saxe l'avait choisi par organiser et diriger la troupe de comédiens — et de comédiennes — dont il avait voulu se faire accompagner pendant la campagne qui s'ouvrait et dont il commandait les opérations dans les plaines belges. " Ne croyez pas, avait-il mandé au poète, qui je la regarde comme un simple objet d'amusement : elle entre dans mes vues politiques et dans les plans de mes opérations militaires „. L'auteur de *La Chercheuse d'esprit* accepta donc bravement le rôle qui lui était assigné dans l'état-major de l'armée naguère victorieuse à Fontenoy ; et c'est au cours de cette campagne de guerre que nous lui voyons donner des nouvelles à sa famille.

Quand Maurice de Saxe fit son entrée à Bruxelles, il advint, paraît-il, que le tonnerre gronda. Ce bruit fortuit ne pouvait manquer de donner lieu à des commentaires qui étaient, pour le vaudevilliste, une matière excellente : il s'empressa d'écrire un couplet impromptu, qui courut l'armée. Nous allons lui voir reproduire ce couplet dans la lettre que voici, qu'il écrivit alors à Paris. Ce n'est, à la vérité, qu'une moitié de lettre : un premier feuillet a été détaché. Mais contentons-nous de donner ce texte incomplet, et tel seulement que nous le possédons.

A SA MÈRE

.

AIR : *Est-il de plus douces odeurs.*

Est-ce là notre général

Que ramène Bellonne ?

Oui, c'est notre grand maréchal,

C'est lui-même en personne.

Mais... je le vois à ses regards,
C'est le dieu de la guerre.
Jupiter vient d'annoncer Mars
Par un coup de tonnerre (1).

Portez-vous bien toutes deux, marquez-moi si vous avez besoin d'argent et croyez-moi toujours.

*Votre cher fils et frère
Favart*

Je pars dimanche pour Bruxelles dans un bon carrosse. Vous aurez la bonté de m'écrire à l'adresse de M.^r Parmentier, directeur de la troupe des comédiens de M.^r le Maréchal à la Comédie à Bruxelles. Priez mes amis de m'écrire, et surtout des nouvelles littéraires.

*A Madame — Madame Favart — M^d Patissiere — rue de la Verrerie
au coin — de la rue des Billettes — a Paris.*

L'autre lettre de Favart est postérieure de plus de trente ans. L'auteur a vieilli, et ne songe plus à aller à la guerre; mais son style est resté intime et familial, tel que nous l'avons déjà apprécié.

Le destinataire est, cette fois, son fils, jeune marié, vivant en province. Le père, en lui mandant les nouvelles de Paris, y mêle des détails de ménage pleins de bonhomie. Il parle de sa maison de campagne de Belleville, aujourd'hui quartier populaire et peuplé de Paris, mais, au XVIII^e siècle, village au milieu des champs et des vignes, où l'on faisait la vendange.

(1) Ce couplet a été imprimé dans la notice historique qui sert d'introduction aux *Mémoires* de Favart; il comporte quelques variantes, dont la principale porte sur le *timbre*, libellé dans le livre : AIR : *Nous jouissons dans nos hameaux.*

A SON FILS

Mes Enfants,

Tous nos parents, amis et connaissances se portent bien et vous sont obligés de votre souvenir. Voici en deux lignes la réponse a la lettre de mon fils, qui ne contient que 4 mots essentiels que voici : *nous nous portons bien* ; le reste est une liste de personnes à qui l'on fait des compliments. Passe, mais je ne compte pour rien tout ce qui suit, ce n'est qu'un remplissage. Des phrases de protestation d'amitié, de tendresse ! Eh, ne sçavons nous pas que vous nous aimez ! A quoi bon tout ce verbiage ? Je m'attendais comme vous me l'aviez promis a un détail de vous occupations ou du moins de vos plaisirs, rien ! Je devrais en rester la pour vous punir ; mais comme je ne veux pas que ma lettre [ait l'air] d'une bouderie, je lui donne un peu d'extention.

J'ai payé la capitation de mon fils. J'ai fait relire à neuf à Belleville deux pieces de vin : il était temps, deux heures plus tard elles étaient perdues ; le tonnelier a travaillé la nuit ; elles sont en bon état, je les ai fait remplir. Les terrassiers de M.^r Corbet ont travaillé avec soin, ils m'assurent que nos terrasses pourront encor durer six mois. Belle consolation ! M.^r d'Esparbès m'a donné congé par huissier. Raffard me demande de l'argent sur ses gages de l'année dernière, je ne puis le payer, ne l'étant pas de Madame la Marquise de Ximenes. Je vous prie de lui reppresenter ma situation. Je viens d'emprunter 600 f. pour faire honneur a mes affaires et cette somme ne suffira pas pour gagner le bout de l'année. Le frotteur a mis hier votre appartement en couleur. Le couleur de papier a fini le même jour dans l'autre appartement. J'ai fait soutirer mon vin de groseilles, il sera bon ; j'en ai encore une demie piece a mettre en état. Je ne sais si l'on s'en occupe au moment ou je vous écris, car je suis chez la maman Bellot ou j'ai diné ; elle vous embrasse. M.^r Pinet a fait faire son portrait en huile par M.^r Deschamps ; il est fort ressemblant. M.^r Beaumarchais est parti pour l'Espagne il y a quelques jours avec beaucoup de précipitation : voilà nos assemblées d'auteurs suspendues. Les soubrettes de notre ami Laujeon cherchent condition. Caillet est mort ainsi que Giroux des Menus Plaisirs. Ce dernier laisse, dit-on, trois millions en bâtiment et fonds de terre et (1) ... neuf cent mille livres tant en mobilier qu'argent comptant. *L'Olimpiade* de Sac-

(1) Déchirure du papier.

chini, mise au Théâtre Italien par Frameri, n'a eu que deux représentations. L'Opéra en a arrêté le succès en la réclamant, quoi qu'il eut consenti qu'on donnât cette pièce à la Comédie-Italienne (1). On a joué dimanche dernier au même Théâtre la parodie d'*Ernelinde* (2) qui n'a pas réussi; elle est, à ce qu'on dit, de M.^r Rousseau, ancien secrétaire du marquis de Vilette (3).

Oh! pour le coup, en voila bien assez. Je ne remplirai point les pages restantes par des mots parazites, car je erois que vous êtes bien surs que vous n'avez pas de meilleur ami dans le monde que le bon papa.

FAVART.

Paris, ce 16 - 8^{re} 1777.

P. S. — Mon fils n'a pas répondu à l'article de de Jean Gailardeau au sujet de l'habit.

Un boursier et quelques autres demandeurs sont venus.

Je suis toujours content de Gertrude. Je prie François d'avoir bien soin de vous et de me donner de vos nouvelles quand vous ne jugerez pas à propos de m'écrire.

A Monsieur — Monsieur Favart — Secrétaire de Monsieur de Sauvigni — au château de Sauvigni — à Sauvigni en — Bourgogne.

Voici un autre homme qu'a aussi joué son rôle à l'origine de l'opéra-comique: Jean Monnet. Il avait également laissé des mémoires, *écrits par lui-même*, ainsi qu'il le spécifie (4): ce livre n'est d'ailleurs qu'un tissu de hâbleries et un ramassis d'aventures burlesques dont le titre donne assez bien l'avant-goût: "Supplément au Roman comique". Il est véridique cependant que Monnet fut par deux fois directeur des théâtres

(1) Sur cette interdiction de l' "*Olympiade* " par l'Opéra, au plus fort de la guerre gluckiste, voy. DESNOIRESTERRES, *Gluck et Piccini*, p. 218.

(2) *Ernelinde*, opéra de Philidor, déjà vieux de dix ans en 1777.

(3) Le 3^e volume des *Mémoires* de Favart donne (p. 240) un extrait de cette lettre, allant de " M. Beaumarchais est parti ", et s'arrêtant ici. Ce passage est encadré d'un trait de plume sur l'original.

(4) *Supplément au Roman comique, ou Mémoires pour servir à la vie de Jean Monnet, ci-devant directeur de l'Opéra-Comique à Paris, de l'Opéra de Lyon, et d'une Comédie Française à Londres. Écrits par lui-même.* 2 vol. Londres, 1773.

de la Foire à l'époque où s'y formait le genre " essentiellement français „: d'abord en 1743, époque où il trouva en Favart un collaborateur précieux, puis dix ans plus tard, au lendemain de cette " Guerre des Bouffons „ qui eut une répercussion immédiate sur l'orientation de la musique française. Dans l'intervalle, il dirigea les théâtres de Lyon. La lettre que voici, datant de l'époque où il vivait dans cette ville, nous montre qu'il avait à cœur de donner à ses spectacles un éclat inaccoutumé, et qu'il se préoccupait surtout d'y faire fleurir l'opéra-comique: il y fait à Favart des propositions qui eussent été assez avantageuses pour l'attirer auprès de lui si l'époque n'eût été la même où, de son côté, le jeune auteur venait d'être engagé par le Maréchal de Saxe.

MONNET A FAVART

Pardonnés, Monsieur, mon impatience; mais il est de grande conséquence pour moy de savoir promptement votre réponse. Je crois que vous avez reçu une lettre il y a 15 jours, où je vous propose toujours 3000 f., ou deux et une représentation de chaque opéra-comique nouveau que vous me donneriez, ou si vous aimiez mieux, je vous payerais par chaque représentation les honnoraires de vos pièces nouvelles sur le pied de Paris et 2000 f. d'appointemens pour veiller au bien de l'entreprise. Je crois mes propositions raisonnables et très avantageuses pour vous. Si Elles vous déplaisent, je vous prie de me le marquer à lettre vue, que je puisse prendre mes arrangements d'ailleurs. Je vous ai prié par ma dernière de joindre au livre de M.^r de Mondorge la suite des arrêts et déclarations que vous trouverez chez Prault père, et de faire remettre le tout cacheté chez son portier; ne m'oubliez pas, vous me ferez une affaire avec lui s'il ne le trouvait pas chez lui à son arrivée qui sera avant 8 jours. Il y en a trois que ma loterie est ouverte, j'espère qu'elle sera bientôt remplie (1). J'ai présenté hier M.^r et M.^d Bureau à M.^{sr} le Duc de Villeroy (2) qui leur a fait beaucoup d'amitié.

Mes respects à M.^d votre mère et M.^{lle} votre sœur. J'ai l'honneur

(1) Sur cette loterie, destinée à combler les déficits des représentations d'opéra, voir le chapitre XI des *Mémoires* de Monnet, Tome I, p. 67.

(2) " La direction des spectacles de Lyon venait de m'être accordée par le feu duc de Villeroy „ *Mémoires* de Monnet, Tome I, p. 49.

d'être avec autant d'amitié que de considération, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

Monnet.

ce 12^e janvier 1746

A Monsieur — Monsieur Favart rue de — la Verrerie au coin de celle — des Billettes proche le cimetière — St^t Jean — a Paris.

DUNI

Nous n'avons pas de lettre à reproduire de Dauvergne, le musicien des *Troqueurs*, (œuvre qui passe, à plus ou moins juste titre, pour marquer l'invention de l'opéra-comique français). Aussi bien, ce petit ouvrage (plutôt intermédiaire qu'inaugural) étant mis à part, Dauvergne a tenu si peu de place dans l'histoire de l'opéra-comique que nous pouvons fort bien le négliger dans ce chapitre; et c'est dans un autre que nous reproduirons sa signature, donnée comme directeur de l'Opéra.

C'est Duni qu'il faut nommer comme premier en date parmi nos compositeurs d'opéras-comiques: avant Monsigny, avant Philidor, avant Grétry, il a donné à la Foire Saint-Laurent un ouvrage mis en musique par lui, *Peintre amoureux de son modèle* (1757), et il a continué à fournir le répertoire naissant de petites œuvres analogues pendant dix ans et plus. La lettre que nous allons donner se rapporte aussi directement que possible à cet ensemble de productions. Elle est encore écrite pour Favart, mais ne lui est pas adressée: en raison de ce qu'il estimait délicat dans le contenu, le musicien a cru bon de la faire passer par un intermédiaire, l'abbé Voisenon, l'intime ami de Favart et de Madame Favart. Il y est question, nous l'allons voir, d'une pièce due à leur collaboration: *Le Procès ou la Plaideuse*, représentée pour la première fois le 19 mai 1762. Favart a parlé sans chaleur de cet ouvrage (qui, pour le poème, était sien) dans une des lettres que nous ont conservées ses *Mémoires*: " J'avais annoncé, dit-il, que cette pièce ne réussirait point. J'ai offert vingt-cinq louis à Duni par ne pas la risquer; il ne m'a pas voulu croire,

il en avait meilleure opinion que moi „. Nous allons en effet constater l'insistance du compositeur à réclamer la collaboration qui lui avait été promise. Sa lettre est amusante par son jargon franco-napolitain et ses boutades dont le style est d'une saveur toute italienne.

A VOISENON

Monsieur,

J'ai l'honneur de m'adresser a vous, et pour la dernière fois, ne voulant plus vous interrompre de mes plaintes, il s'agit de vous prier de me faire avoir de M.^r Favard le 3^e acte de sa *Plaideuse* sous huit jours, afin que je puisse remplir mes engagements vis a vis des comédiens italiens et satisfaire (si j'ose le dire) l'empressement du public qui a assez de bonté pour desirer le nouvelle ouvrage de mon talent.

Vous futes témoins il y a 5 ans de l'empressement que mr. Favard eut de travailler avec moy. Je fus si flatté de cette envie, que dans ce temps je rendis une piece commencée avec mr. Anseaume & . . . qui est *Le docteur Sansgrado* (1), mr. Favard m'ayant donné deux airs de sa *Plaideuse* et devant la finir tout de suite; vous savez insi que moy, monsieur, l'effet de ces promesse.

Pendant tout le temps que ma mené mr. Favard, j'ay été obligé de ne chercher les gens que l'estime que j'avois eu pour les talents de mr. Favard n'avoit fait regretter; l'on ma fait payer cher mes fautes passées, et même d'avance celle que je devois encore faire; puisque ayant avancé de l'argent aux mois de janvier 1761 pour faire faire une pièce, on ne me la point donnée me disant que je l'orois après avoir fini celle de mr. Favard..

J'ay pris passience, voyant depuis le mois de juillet dernier mr. Favard travailler à sa pièce dont j'ay deux actes, et dont il m'a fait donner les ariettes aux acteurs et ne voulant point donner les rôles des parolles, ce qui me paroissoit necessaire devant la donner aux mois de février.

J'ay fait peut d'attention à cela; mais j'ay été fort étonné lorsque, bien loing d'avoir le 3^e acte insi que vous aviez bien voulu me le promettre pour le 15 du mois dernier, j'apprens que mr. Favard a fait une haute piece que l'on va jouer inssament, dont le titre est : *Anete*

(1) *Le Docteur Sangrado* opéra-comique d'Anseaume (d'après le *Gil Blas* de Lesage) fut représenté en 1758 avec une musique de Larulette et de Duni.

et *Lubin* tiré d'un conte de Marmontel (1). Cela a justifié tous les retards de mr. Favard, mais non pas sa conduite à mon égard. Je croyais que d'avoir attendu quatre ans passé suffisoit sans avoir égard a moy meme pour ne pas devoir essayer encore cette façon d'agir, a qui vous donnerez, monsieur, le nom que vous croirez convenable.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est d'ur d'etre joué de cette façon.

Mon talent est ma richesse : c'est par luy que j'ay toujours vécu comme un honnête homme, il m'a servi de protection, d'amis & et m'enpecher de men servir, c'est m'otter mon bien.

J'osse vous prier, monsieur, de savoir de mr. Favard ses derniers intentions. Voicy les miennes: si je n'ay la fin de la pièce dans huit jours, je retire les rôles donnés, et ma seulle vengeance sera de faire un paquet de la musique de les deux actes, et de les envoyer à mr. Favard, il fera faire le 3^e par qui il gugera a propos, et j'espère que je retabliray ma santé délabré par l'impatience, en renoncant à cette piece, et si jamais je trouve plaideuse, procureurs, avocats ou juge sur mon chemin j'oray recours à mr. Favard pour m'en débarasser.

Si je n'avois autant d'estime et de consideration que j'en ay pour vous je ne vous orais pas adressé mes plaintes; mais les gens raisonable sont si rare, qu'il sont bien importuné, lorsque l'on seret les conaitre. Je vous prie, de me plaindre, je vais tâcher de trouver des *Iles des foux* pour des *Mazette* (2); il en est partout, insi je finiray par etre toujours un pauvre misérable qui est avec tousts le respect possible.

Monsieur

Votre très humble, et très
obéissant serviteur

Le 16 janvier 1762

Jury

Monsieur — Monsieur l'abbé de Voisenon — rue poissonnière
proche — les boulevard — a Paris.

(1) *Annette et Lubin*, comédie en un acte en vers par Madame Favart (avec la collaboration de Voisenon, dit la chronique), représentée en 1762; la partie musicale est presque entièrement composée d'airs connus ou d'ariettes parodiées.

(2) *L'île des fous*, *Mazet*, opéras-comiques de Duni.

PHILIDOR

Philidor, descendant d'une famille de musiciens renommés dès Louis XIV, musicien lui-même, quoique plus illustre comme joueur d'échecs, est, lui encore, un des pères légitimes de l'opéra-comique. Il a donné *Blaise le savetier* en mars 1759: un mois auparavant, Monsigny avait fait des débuts analogues avec *Les Aveux indiscrets*.

M. Arthur Pougin, dans la biographie qu'il a consacrée à Philidor dans "La Chronique musicale", en 1874-75 (important travail dont il faut regretter qu'il n'ait pas été publié au moins un tirage à part) cite, parfois fragmentairement, des lettres de Philidor qui lui avaient été, pour la plupart, communiquées par les survivants de la famille (1). La Bibliothèque du Conservatoire va nous permettre d'ajouter à cette collection trois autres lettres qui ne sont point connues. Celles-ci datent de la dernière partie de sa vie et ont été écrites à Londres où, pendant plus de vingt ans, le club des joueurs d'échecs eut coutume d'engager Philidor, pendant quatre mois par an, pour exercer son savoir faire. Nous verrons que les occupations spéciales qui l'appelaient ne furent pas exclusives, et que, se souvenant d'avoir écrit *Tom Jones* et *Ernelinde*, Philidor composa aussi de la musique pour l'Angleterre. La première lettre qu'on va lire nous révélera en effet

(1) Cinq lettres écrites par A. D. Philidor à sa femme, de Londres du 20 février 1788 à mars 1790 ("Chronique musicale", t. VIII, 1877, pp. 120 à 124). L'une de ces lettres, du 22 décembre 1789, contenant la notation d'un canon à trois parties, est reproduite photographiquement dans le 5^e volume du même périodique, pp. 209 et suiv. La même biographie donne encore comme provenant de la même source, c'est-à-dire de la famille, une belle lettre de Diderot à Philidor, engageant celui-ci à préférer la gloire de compositeur de musique à celle de joueur d'échecs (t. VII, p. 116); il reproduit enfin une lettre publique de Philidor adressée au "Journal des Sciences et des Beaux Arts", le 9 juillet 1776, et imprimée dans le "Journal de Théâtre", du 15 du même mois (t. VIII, p. 112).

l'existence d'une œuvre inconnue, qui, maintenant que la date en est signalée, pourra sans doute être retrouvée et identifiée par nos confrères anglais (1).

A SA FEMME

Londres ce mardi 19 may 1788.

Ma très chere et très tendre amie, j'ai reçu ta courte lettre hier, je suis enchanté que ma fille se porte bien, et j'espère que tu jouis d'une bonne santé; quand a moi je me porte a merveille; je suis a la fin de ma besogne, je copie mon ouverture, et ma partition est chez le copiste depuis trois jours. La multiplicité de fêtes qu'il y a journellement ont obligé Gallini de reculer son jour; c'est pour Lundy 8 du mois prochain que je serai exécuté, si bien que le lendemain, qui est jour de poste, je t'en donnerai des nouvelles, Je suis très content, et quelques musiciens anglois qui ont parcouru ma partition, m'ont fait des complimens sur la maniere dont j'ai mis la langue angloise en musique. Pardonne moi si je te fais une lettre si courte, mais je suis si pressé que tu dois me pardonner. Je compte avoir le plaisir de t'embrasser avant le 15 de juin, et avoir un laurier de plus a t'offrir. Je suis pour la vie ton très cher et très tendre ami.

A. D. PHILIDOR.

*Pardonne moi si je te fais
une lettre si courte, mais je suis si pressé que tu dois me
pardonner. Je compte avoir le plaisir de t'embrasser avant le
15-de juin, et avoir un laurier de plus a t'offrir. Je suis
pour la vie ton très cher et très tendre ami - A. D. Philidor*

(1) M. Arthur Pougin a fait dans sa biographie de Monsigny une citation du " Journal historique „ de Collé, que voici : " Ce Philidor a fait des opéras à Londres (ce qui est inexact), et ils disent qu'ils n'ont point réussi „. La lettre qui va suivre établit au contraire que le chansonnier-chroniqueur était bien informé.

Le billet ci-dessous nous montre qu'en l'an 1789 André-Danican Philidor jouait aux échecs.

M.^r Philidor assure de ses respects Monsieur Twiss et lui envoie deux billets pour être admis à voir jouer les trois parties sans voir aucun des Echiquiers, Samedi 28 du présent mois à 2 heures très précises:

ce mardi 24 mars 1789.

M.^r Twiss — Bush-hill Edmonton.

Pourtant, bien qu'il fût de l'autre côté du détroit, Philidor ne se désintéressait pas des événements qui agitaient la France. C'est ainsi que nous pouvons extraire de sa lettre (déjà imprimée) du 23 février 1790 les lignes suivantes, qui dénotent quelque optimisme :

... Avant le mois de juillet, sois assurée que notre nation sera respectée de tout l'univers et jouira du bonheur des ne plus avoir d'orgueilleux financiers. Les procès seront très rares et les impôts seront diminués d'un bon tiers : 400 millions suffiront pour payer tous les départements et les intérêts de la dette nationale, au lieu que l'ancien gouvernement prélevait au delà de 600 millions et ne payait point. Le mouvement de crise où se trouve la nation ne sera pas de longue durée et notre heureuse Révolution aujourd'hui ne peut plus être détruite ...

M. A. Pougin n'ayant imprimé qu'un court extrait de la lettre du 21 décembre 1789, donnons, d'après le fac-simile reproduit d'autre part, le texte complet de cet écrit, par lequel Philidor se montre sous un aspect très favorable de prudent chef de famille, de compositeur docte et de bon confrère, et ne parle pas une seule fois du jeu d'échecs.

A LA MÊME

J'espérais, ma très chère et bonne amie, que tu aurois eu assez d'argent pour atteindre le mois de janvier. Selon mon compte, tu dois avoir dépensé près de 400 f. et c'est beaucoup trop, il est impossible que je puisse tenir à cette dépense. Je crois bien que les maladies ont été coûteuses, mais 66 f. par mois pour mes deux jeunes garçons et ma cousine et 200 f. par mois pour toi et ma fille est à peu près ce que nous dépensions tous mes en-

fans nourris, Philimon et moi à la maison. Le C.^{te} de Bruhl est parti pour la campagne et ne reviendra en ville que le 10 du mois prochain, mais j'écris par cette même poste pour qu'on t'avance 10 louis a ton frère Silvestre auquel je promets d'envoyer une petite lettre de change le 15 du mois prochain de près de 400 f. dont il te remettra le surplus des dix louis avancés. Sur ces 10 Louis, tu donneras 60 l. a Auguste et Frédéric ainsy que six francs a ma cousine et tu cherchera a ménager les Etrennes; j'ai encore près d'un mois à passer sans faire d'affaires et ce n'est que par l'économie que je trouve le moyen de passer ma dépense. Tout est tranquille ici et presque toute la noblesse est a la campagne. Je me suis trouvé la semaine dernière a un dinner de musiciens et compositeurs; on a, a la bouteille, fait des canons, mais aucun de la compagnie n'a pu faire un canon a la 5^{te} et je me suis avisé d'en faire un qui n'est pas mauvais; tu pourras en régaler ton frère Silvestre a sa fête, ton frère Auguste pourra faire son Canadien et Antoine chantera la basse:

♩ Très moderato.

First system of musical notation. It consists of three staves: a vocal line (soprano) and two piano accompaniment staves (treble and bass). The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is 2/4. The vocal line begins with a half note G4, followed by a quarter rest, then a half note A4. The piano accompaniment starts with a half note G3 in the bass and a half note A3 in the treble. The system concludes with a double bar line and a repeat sign. The letter 'A' is written below the vocal staff, and 'A' is written below the piano accompaniment staves.

Second system of musical notation, continuing from the first. It features the same three-staff format. The vocal line continues with the lyrics: "men a - men a -". The piano accompaniment provides harmonic support. The system concludes with a double bar line and a repeat sign. The word "men" is written below the vocal staff, and "men" is written below the piano accompaniment staves.

al segno



men a - - - men a - - - men a - - - men a - - - men a - - -

a - men a - - - men a - - - - - - - - - - - - - - -

al segno

men

al segno

men a - - - men a - - - men a - - - men a - - - men a - - -

C'est ce qu'on appelle le canon scientifique et il n'y a que les faiseurs de contrepoint qui sont capable de les composer.

J'apprend par les nouvelles que *Raoul de Couci* de Sedaine et Gretry (1) a beaucoup de succès, fais moi le plaisir de me donner des nouvelles de spectacles. Je ne t'en demande pas de politique, attendu que nous les savons mieux ici qu'à Paris même.

Je te réitère tous mes sentiments de tendresse et d'amitié et te souhaite une aussi bonne santé que celle dont je jouis. Jarnowick qui

(1) C'est *Raoul Barbe-bleue*, de Sedaine et Grétry, représenté le 2 mars 1789, que Philidor a voulu dire — à moins qu'il confondit avec *Raoul sire de Créqui*, de Monvel et Dalayrac, représenté dans la même année, à une date plus proche de celle de sa lettre, le 31 octobre 1789.

ne m'avoit pas vù depuis 18 ans prétend que je suis rajeuni. Adieu ma chère amie, je t'embrasse
et suis pour la vie ton meilleur ami

A. D. PHILIDOR.

Ce 22 x^{bre} 1789.

P.S. — Bien des amitiés a tous nos enfants, parents, parentes, amis et amies.

A Madame — Madame Philidor, rue de la — Michaudière maison de Mr ... issant au coin de la rüe neuve St Augustin — à Paris.

Le dossier dans lequel sont conservées à la Bibliothèque du Conservatoire les lettres de Philidor contient en outre une lettre de la destinataire de ces dernières missives, signée *Danycan de Vaucouleurs* et datée d'une époque plus ancienne que tout ce que nous avons trouvé de son mari (30 novembre 1753).

Voici enfin un document par lequel nous verrons Philidor affirmer comme il sied son autorité de musicien. Quand, en 1786, Jean-François Lesueur, âgé de vingt-trois ans, ayant déjà rempli les fonctions de maître de chapelle dans plusieurs églises de province et de Paris, brigua la direction de la musique à Notre-Dame avec l'intention d'y réaliser de grandes réformes (tout à l'opposé de celles qui prévalent aujourd'hui), il dut s'assurer l'approbation de musiciens notables. Il est resté parmi les papiers conservés dans sa famille (avec bien d'autres précieux documents que nous produirons en leur temps) les originaux de trois attestations écrites et signées par des musiciens illustres: Philidor, Sacchini, Grétry. M. Xavier Lesueur, à qui appartiennent ces souvenirs, nous ayant permis d'en prendre copie, nous reproduirons, chacune à son nom d'auteur, ces trois pièces, qui contiennent sur les aptitudes du jeune musicien des appréciations exprimées en des termes différents, mais toutes également favorables. Voici celle de Philidor:

Je certifie que Monsieur Le Sueur, Maître de musique des S.^{ts} Innocents, est regardé non seulement par moi, mais par les premiers compositeurs de cette capitale comme un très profond harmoniste. Quand à la partie du Génie, le public et les véritables amateurs lui ont donné si souvent des preuves authentiques de satisfaction que je n'ai rien à

ajouter si ce n'est que, le regardant comme le meilleur maître de chapelle, j'ai toujours fait chœur avec le public à toutes ses nouvelles productions. J'ai cru devoir donner cette attestation à ses talents distingués que je juge très propres pour le style de l'église, style peut-être trop négligé par les compositeurs modernes.

Fait à Paris ce 29 may 1786

A. D. PHILIDOR
Pensionnaire du Roi.

MONSIGNY

Bien que Monsigny ait vécu plus longtemps que tous ceux qui ont été nommés jusqu'ici et qu'à partir de la Révolution les lettres des hommes célèbres se fassent (nous en aurons bientôt des preuves multiples) beaucoup plus nombreuses qu'elles n'étaient antérieurement, celles qu'il nous a laissées constituent encore d'insignes raretés. M. A. Pougin l'a constaté dans la biographie qu'il lui a consacrée naguère, où il n'a pu en citer que trois (1). Plus heureux, nous pouvons offrir à nos lecteurs six lettres, plus une pièce de comptabilité, dont la Bibliothèque du Conservatoire possède les originaux (sauf pour une seule lettre, qui est un fac-simile portant pour indication d'origine: "Collection de M. Garat „). Nous les donnons dans leur ordre chronologique.

(1) ARTHUR POUGIN, *Monsigny et son temps* (Paris, 1908). P. 164, lettre de Monsigny à Favart, au sujet de *La Belle Arsène* [1874]; p. 201, aux Sociétaires de l'Opéra-Comique [1795] (voir ci-après); p. 206, à Champein (30 floréal, an VI). V. aussi p. 194, l'extrait de la lettre par laquelle Monsigny informe Sedaine qu'il renonce à mettre en musique le poème de *Richard Cœur de Lion* et lui conseille de le porter à Grétry, document reproduit fragmentairement par P. HÉDOUX (*Mosaïque*) et dont l'authenticité nous apparaîtrait plus certaine s'il eût été donné sous sa forme intégrale, et, mieux encore, si l'original nous avait été conservé, ce qui n'est malheureusement pas. M. Pougin cite encore (p. 211) des extraits de trois lettres analysées dans des catalogues d'autographes; l'une de ces lettres (du 17 messidor, an VII) est de celles dont la Bibliothèque du Conservatoire possède aujourd'hui les originaux et qui seront reproduites intégralement ci-après.

Le premier de ces documents, le seul qui soit antérieur à 1789, est la pièce comptable qui nous montre l'auteur du *Déserteur* dans son rôle, non de musicien, mais d'administrateur des domaines et inspecteur général des canaux du duc d'Orléans, fonction dont il fut investi en 1785 (1). Nous n'en reproduirons pas le texte, de peu d'intérêt pour nous, nous en tenant à signaler cette feuille de papier qui, datée du 26 août 1788, et entièrement écrite de la main de Monsigny, nous apporte la plus ancienne de ses signatures parvenue jusqu'à nous.

La lettre que voici est celle que nous connaissons par un fac-simile. Par son contenu, elle rattache étroitement Monsigny à Philidor, à la mort de qui elle fait allusion : cette mort étant survenue le 31 août 1795, il en résulte que la lettre est de peu de temps postérieure à cette date.

AUX SOCIÉTAIRES DE L'OPÉRA-COMIQUE

Citoyens,

Lorsqu'en 1775 je vous ay prié de disposer en faveur du celebre Philidor de la pension que vous m'aviés faie l'amitié de m'offrir, je vous ay dit, " que Philidor la méritoie plus que moy par ses talents „ je vous ay dit " qu'il seroit indigne a moi d'enlever a un grand artiste la seule récompense a laquelle (a cette époque) il avoit droit d'esperer „. Aujourd'hui, mes chers Concitoyens, je vais vous faire une autre prière.

Philidor est mort, il laisse une veuve sans fortune, faites moi l'extrême plaisir de me permettre de vour prier de laisser a la citoyenne V.^{re} Philidor la jouissance de cette pension.

Depuis 35 ans, je n'ay reçu de vous que des marques d'estime et d'amitiés, mettés le sceau a ces marques d'estime et d'amitié en m'accordant ce que je viens de vous demander pour la veuve du célèbre Philidor. Le bonheur d'obliger la veuve d'un grand artiste est si doux a mon cœur que vous ne me refuserez pas ce moment de jouissance.

Je suis a jamais votre amy et votre admirateur.

Salut et fraternité

MONSIGNY.

(1) Voy. A. POUGIN, *loc. cit.*, p. 196.

La généreuse démarche de Monsigny fut couronnée d'un plein succès: le théâtre au répertoire duquel Philidor et lui avaient fourni les premières œuvres durables reporta sur la veuve la pension à laquelle Monsigny avait déjà une première fois renoncé en faveur du mari (1). Nul doute que l'auteur de *Rose et Colas* s'en soit réjoui en son âme naïvement affectueuse.

Pourtant il était près du moment où lui-même, vieilli et voyant diminuer ses ressources, allait avoir besoin de faire appel à des concours semblables à ceux qu'il n'avait jusqu'alors sollicités que pour les autres. Nous allons le voir par les deux lettres que voici, écrites à un confrère un peu plus jeune que lui et qui, sous le Directoire, était devenu un homme en place: Champein, auteur de *La Mélomanie*.

A CHAMPEIN

A S.^t Cloud ce 17 Messidor an 7.

J'ai tant courru, mon cher Champein, lundy dernier a Paris, parce que j'avois beaucoup a faire, que je me suis donné une belle et bonne courbature accompagnée de la fièvre; mais j'y ai mis bon ordre, 3 jours de lit, force tisane avec la patience, tout cela a disparu.

Comment vous trouvés vous de votre nouvel état? mon amy? de l'activité, de la celerité dans les affaires, de la bonté avec *tous* et surtout pour *tous* de la justice, voila je crois en peu de mots ce que vous avés a faire et ce que vous ferés. Hé puis, songés a ma prédiction a votre porte sur l'escalier... vous y arriverés.

Je joins icy une petite note dont vous ferés l'usage que votre cœur vous dictera. Je vous embrasse comme je vous aime: bien fort.

Salut, amitiés pour vous et *pour quelqu'un*

Votre amy

MONSIGNY.

P. S. — Ah! mon amy? Il seroit bien temps que je sorte de l'état pénible où je suis, le besoin est une situation cruelle, on ne paye nulle part. (Tournés s'il vous plait) *On ne paye nulle part* comme je vous le dis dans ma petite note cy jointe.

(1) Voy. "Indicateur dramatique", pour l'an VII, dans POUJIN, *André Philidor*, "La Chronique musicale", t. VIII, p. 265.

J'ay a peu près la certitude que *le précédent ministre de l'intérieur ne vouloit pas me donner un logement au Louvre*; ne seroit il pas possible de *me créer une place insignifiante* qui me rapporte de quoy vivre. A 70 ans, on est bien pressé. J'ay 4 a 5000 f. de dettes qui font le supplice de tous les instants de ma vie. Allons, mon cher membre du Bureau Central, voila de la besogne pour votre cœur.

P.S. — S'il avoit été possible que les 100 f. par mois de provisoire eussent été doublés avec les deux mandats, c'est a dire réunir ces deux sommes les douze paiements de 200 f. . . 200 f. par mois font quelques choses. Il faut attendre 6 mois pour toucher les deux mandats, et quand on a peu. Enfin, mon amy, vous verrés. On a craint de faire des jaloux en me donnant sur la feuille 200 f. par mois, m'a-t-on dit, mais, . . . je m'arrete.

AU MÊME (1)

S.^t Cloud ce 27 frimaire an 8.

Il y a bien longtemps, mon amy, que je n'ay eu plaisir de vous voir, je quitte peu les tisons dans ce moment, vous devinés le bien pourquoy, 70 ans, une santé délabrée par le malheur, ne donnent pas des moyens bien agissants! J'ay été a Paris avant hyer, je n'ay point pu trouver le moment de vous aller voir, quoique j'en eusse bien envie . . . dans ce *moment* de Rénovation que devenés vous? . . . dans ce *moment* ou on recrée tout, ne seroit-il pas possible de me fourer quelques parts . . . dans ce *moment* ou le titre mérité d'homme de bien peut être compté pour quelque chose . . . ne seroit il pas possible . . . mais, je ne connois personne — je ne suis connue de personne — ah! si le vainqueur de l'Europe et de l'Asie pouvoit me vouloir quelque bien! . . .

Adieu mon amy, je meurs d'ennuye.

Votre amy

MONSIGNY (2).

(1) Voir ci-contre le fac-simile de ce billet.

(2) Parmi les lettres de Monsigny dont il est fait mention dans la biographie de M. Arthur Pougin, deux sont encore adressées à Champein : l'une, du 30 floréal, an VI, citée intégralement (pp. 206 à 208) avec fac-simile d'un fragment (p. 209), une autre, du 8 messidor an VII, fragmentairement (p. 211). Toutes deux donnent des détails analogues à ceux qu'on vient de lire sur la situation précaire du vieux maître à cette époque. Un autre extrait, du 27 frimaire, an VIII, provient d'une lettre à Sarrette, le directeur

St. Cloud le 27. Février an 8.

Il y a bien longtemps, mon amy, que je
n'ay eu le plaisir de vous ^{voir}, je quitte peu les
lits dans le moment, quand on ne s'en va pas, pour quoy
je n'ay pas eu le plaisir de vous le malheur, ne domine
par des moyens bien agréables. Je suis à
Paris avec moi, j'en ai point fait tout le
moment de vous aller voir quoique j'en aie bien
envie... Dans le moment de la révolution que
devient vous?... Dans le moment où on ne crée
tout, ne s'en va pas possible de se faire
quelques parts?... Dans le moment où la tête
Marat & les autres bien prennent compte pour
quelques choses... ne s'en va pas possible...
mais, je ne s'en va pas possible... je ne s'en va pas possible...
de s'en va pas possible... si le vainqueur de l'Europe
de s'en va pas possible ou voudrait quelques bien...
Adieu mon amy Je meurs d'envie
Vot. amy Monsigny

Lettre de Monsigny à Champein (Bibliothèque du Conservatoire).

du Conservatoire, à qui Monsigny demande " si dans un moment où l'on recrée tout on ne pourrait pas le fourrer quelque part ", (p. 211). — Sur Champein, un prochain chapitre donnera des documents dont quelques-uns préciseront quelle était la nature de ses fonctions officielles à l'époque où Monsigny s'adressait à lui.

Les deux lettres suivantes, appartenant à une époque où le vieillard avait retrouvé un peu d'aisance et de calme, sont d'un ton plus rasséréné. Elles sont adressées l'une et l'autre à une des meilleures artistes de l'ancien Opéra-Comique, Madame Saint-Aubin, qui avait repris quelques-uns des rôles des pièces de Monsigny (1).

A MADAME SAINT AUBIN

Paris ce mardi 12 juillet 1808.

J'espère, mon aimable mère, que vous n'avez point oublié que c'est après demain jeudy que nous, allons vous voir, et passer la journée a votre joly bermitage. Je vous jure, ma chere amye, que nous nous en faisons tous une fête d'avance; pour ne rien perdre de cette heureuse journée nous partirons a midy.

Pour la vie le plus sincère de vos serviteurs et de vos amis.

MONSIGNY.

Toute ma race vous dit mille et mille choses tendres, je suis en tête de tout cela.

A LA MÊME

Vendredy 3 9^{bre} 1809.

J'apprends, mon aimable amye, avec un plaisir que je ne puis vous exprimer, le double triomphe dont vous avez joui hyer (2), mon fils nous a dit que la satisfaction du public étoit un délire. Vous devés croire, mon aimable mère, que puisque je n'ay pas eu le plaisir d'aller le partager ce delire, c'est que j'ay été dans l'impossibilité de satisfaire le vœu de mon cœur. Il y a près de six semaines que je ne suis sorti, j'ay déjà guéri (ou à peu près) un premier rume, je voudrois bien m'en tenir la cette année.

Ma femme ira vous voir et vous embrasser. Croyez, aimable amye, qu'un des hommes qui vous aime le plus c'est moy

MONSIGNY.

A Madame — Madame S^t Aubin — a Paris.

(1) Un chapitre postérieur donnera aussi des documents relatifs à Madame Saint-Aubin.

(2) Madame Saint-Aubin avait été admise à la retraite le 28 mai 1808. C'est donc évidemment de sa représentation de retraite qu'il est ici question.

Un dernier billet va nous apporter un écho de l'élection tardive de Monsigny à l'Académie des Beaux-Arts, où il fut admis le 16 octobre 1813, étant âgé de quatre-vingt-quatre ans. Nous ignorons quel est celui de ses confrères auquel il adresse les remerciements qu'on va lire.

Monsieur,

Mon intention étoit d'avoir l'honneur de vous voir aujourd'hui pour vous faire mes bien sincères remerciemens. Mais me trouvant un peu indisposé (1) je suis forcé d'ajourner ce devoir et le plaisir que j'aurois eu à vous assurer de vive voix combien je me trouve honoré et flaté d'être votre confrère.

Recevez je vous prie Monsieur l'assurance de ma parfaite considération.

MONSIGNY.

Ce 20 octobre 1813.

La Bibliothèque du Conservatoire possède encore, relativement à Monsigny, deux documents dont l'un porte sa signature : c'est un certificat de vie comme membre de la Légion d'honneur, délivré à Paris le 27 juillet 1812. L'autre est le brevet d'une pension de 3.000 francs, accordée par le roi à la "dame Amélie-Françoise-Marie-Adélaïde Chapelon de Villemagne, veuve Monsigny", comme preuve de satisfaction "pour les compositions lyriques de feu son époux", daté du 6 septembre 1825 et signé par le Vicomte de la Rochefoucauld.

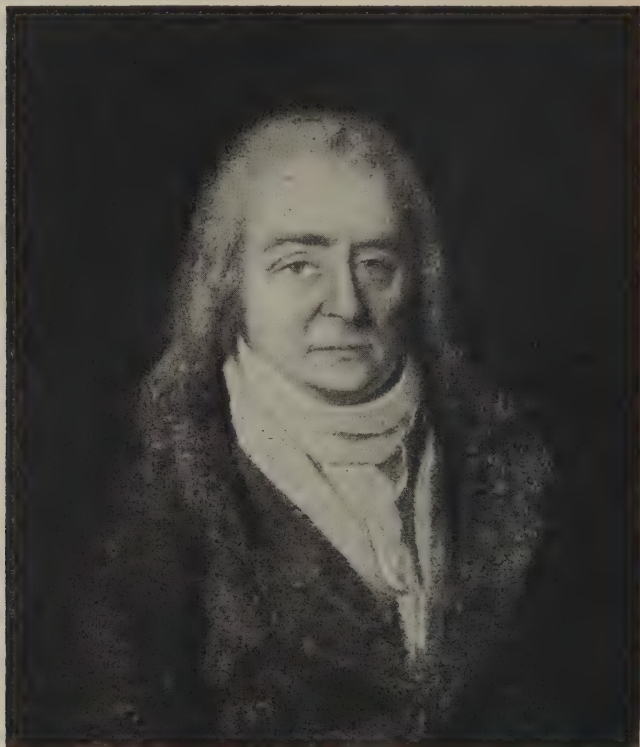
GRÉTRY

Avec Grétry, nos documents épistolaires vont se faire déjà plus abondants. Nous les emprunterons à des sources diverses, la Bibliothèque du Conservatoire restant toujours pour nous la principale.

Plusieurs lettres de ce maître ont été déjà signalées. La première dans l'ordre chronologique le fut par lui-même, et

(1) La santé de Monsigny ne lui permit d'assister qu'une seule fois aux séances de l'Académie.

jouit d'une sorte de célébrité; c'est celle qu'au retour de son voyage d'études en Italie, en 1767, de passage à Genève, il écrivit à Voltaire, se présentant lui-même à Ferney comme "un jeune homme plein d'émulation. — Les Muses ont fui devant Bellone, continuait-il; elles sont sans doute réfugiées chez vous,



GRÉTRY

D'après un portrait au pastel (Bibliothèque du Conservatoire).

Monsieur, et j'implore votre protection auprès d'elles, persuadé que si j'obtiens de vous cette grâce, elles me seront favorables dans cet instant et ne m'abandonneront jamais „. Et ces belles paroles lui valurent, de l'auteur de *Candide*, cette riposte digne de mémoire: " Vous êtes musicien et vous avez de l'esprit ! Cela est trop rare, monsieur ... (1) „.

(1) GRÉTRY, *Mémoires ou Essais sur la musique*, t. I, p. 132.

Le plus ancien autographe de Grétry qui nous soit connu (du moins en tant que lettre, car le *Confitebor* dont la Bibliothèque du Conservatoire possède la partition originale est encore antérieur, portant la date de 1762) est une lettre qui appartient au Musée Grétry à Liège. M. Th. Radoux, son fondateur, a bien voulu nous en communiquer le texte, par lequel nous jugerons de la manière dégagée et spirituelle dont, au XVIII^e siècle, un artiste tel que Grétry savait parler aux grands. Le voici :

AU COMTE DE ROHAN-CHABOT

Monsieur

Il y a longtems que j'aurois dû vous remercier de la lettre que Mgr le duc de Choiseul a eû la bonté d'écrire au prince de Liege. J'en attend des nouvelles et j'espere qu'elles seront bonnes. Madame la Comtesse de Chabot m'a fait l'honneur de m'écrire à son retour de Fontainebleau pour s'informer de ma santé, elle m'a dit deux mots de votre part pour le voiage de la Rochegion (1). Vous jugerez de moi Monsieur à votre retour de Paris, et si je vous conviens tel que ma santé me permettra d'être, je serai bien à votre service.

Je ne vous écris jamais Monsieur le Comte sans vous demander une chose ou l'autre, c'est encore où j'en suis aujourd'hui. Je voudrais bien savoir, Monsieur, à qui il faut que je dédie la musique de ma parade qui va paroître dans huit ou dix jours (2). Je ne connois personne qui en soit plus digne que vous, et je me charge de le prouver dans ma lettre dédicatoire. On dit que la musique de cette piece est immortelle. Jugez, Monsieur, que si elle paroît sous l'auspice du nom de Rohan-Chabot, ma parade sera un espece de Pere éternel qui aura été de tout tems. Je m'apperois cependant que je sorts de mon diapason. Rohan peut etre tres ancien et ma piece tres moderne. Si vous daignez m'accorder ce que je vous demande, Monsieur, je vous prie de me dire en me répondant si vous voulez que je fasse mettre d'autre titre que Monsieur le Comte de Rohan-Chabot. Je vous prie aussi de me refuser sans façon si vous en avez des raisons, telle que celle d'éviter une

(1) Probablement La Roche-Guyon.

(2) *Le Tableau parlant*, " comédie-parade en un acte et en vers... mis en musique par M. Grétry, de l'Accadémie de Boulogne „ fut représenté pour la première fois à la Comédie italienne le 20 septembre 1769.

foule d'auteurs importuns qui cherchent sans doute à vous dédier leurs ouvrages (1). J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monsieur

Votre très humble et
très obéissant serviteur

GRÉTRY.

Paris, ce vendredi 27 octobre 1769.

P. S. — Il me reste de mon incommodité une petite toue et de la faiblesse qui diminue chaque jour.

Voici, de très peu postérieur, un billet qu'il nous est possible de reproduire d'après l'original (2). Le contenu semble indiquer qu'il remonte à l'année 1772 :

A PAPILLON DE LA FERTÉ

Grétry présente bien son respect à Monsieur de la Ferté (3) et il le prie en grâce de signer le petit mémoire qu'il lui envoie. Grétry l'a d'abord présenté aux comédiens (4) qui ne veulent aucunement reconnaître cette pièce comme étant de leur théâtre. Il faut avouer Monsieur qu'ils sont encourageants. Si Monsieur de la Ferté veut bien me renvoyer le mémoire, je ferai les mêmes sollicitations auprès de M.^r Hébert. Ces pauvres gens n'ont pas un sol. Notre petit Darcis (5) est enchanté d'avoir paru en public; mais en même temps il est un peu humilié de son petit succès. Aussi vient-il exactement prendre ses leçons, et avec bien plus de confiance en moi qu'auparavant (6).

(1) La partition du *Tableau parlant* fut, en définitive, dédié au duc de Choiseul, lequel était nommé au début de la lettre ci-dessus.

(2) Bibliothèque nationale, Collection Trémont, ms. fr. nouv. acq. 12758.

(3) Papillon de La Ferté, intendant des Menus Plaisirs du Roi.

(4) Sans aucun doute les Sociétaires de la Comédie-Italienne (l'Opéra-Comique).

(5) Élève de Grétry.

(6) Les détails contenus dans ces dernières lignes précisent la date du billet : " le petit Darcis ", a fait son début au théâtre avec *Le Bal masqué*, représenté à l'Opéra-Comique le 1^{er} avril 1772. Or, quelques mois auparavant (26 octobre 1771), Grétry avait fait représenter à Fontainebleau, par les artistes de l'Opéra-Comique, un ouvrage nouveau, *L'Ami de la maison*, qui lui avait été commandé par le duc de Duras pour les spectacles de la Cour, et n'était pas encore entré au répertoire du théâtre. Il y a tout lieu de supposer que la requête présentée par Grétry à l'intendant des Menus Plaisirs concerne de difficultés provenant des Sociétaires de l'Opéra-Comique

Une série de lettres de Grétry, datées des années suivantes (1775-76) et adressées au directeur du théâtre de Bruxelles, a été réunie en une brochure imprimée exactement un siècle après dans la même ville (1). Ce sont des lettres d'affaires, traitant des conditions dans lesquelles Grétry autorisait la représentation de ses œuvres. Celle qui clot cette correspondance mérite qu'on en cite un extrait. Après que les pourparlers eurent abouti, Grétry eut l'occasion de faire un voyage en Belgique, son pays natal : il ne manqua donc pas de profiter de son passage dans la capitale pour aller juger par lui-même de la manière dont ses œuvres y étaient représentées. Mais il ne fut que trop édifié ! « On jouait *La Fausse magie* — a-t-il conté plus tard — : j'entendis un trait de flûte semblable au ramage d'un rossignol, qui, du reste, avait été mis par l'illustre docteur qui battait la mesure. C'est à l'endroit du duo des vieillards : « Vous, qu'elle aime ? — Oui, moi ». Le repos total après ces deux mots, qui veut dire : « Je reste stupéfait ! », est, je crois, bien senti. Cependant la flûte faisait un fort beau ramage pour occuper le repos que j'avais indiqué ; ensuite le chanteur disait : « C'est à quoi l'on ne s'at-

quant au règlement des droits d'auteur. Quant à Hébert, auquel Grétry songe à s'adresser, nous en connaissons déjà le nom par une lettre de Gluck écrite de Vienne à Paris dans l'hiver de 1776-1777, époque où les partisans de Piccinni commençaient à s'agiter. « Je plains, écrit l'auteur d'*Alceste*, M. Hébert d'être tombé dans les griffes de tels personnages ... J'en suis vraiment fâché, car c'est un galant homme que ce M. Hébert, et c'est la raison pour laquelle je ne m'éloigne pas de lui donner mon *Armide* ... ». Il en est aussi question dans un mémoire en faveur de Piccinni, qu'on lira bientôt, où Hébert est désigné, avec La Ferté, comme un des commissaires de l'Opéra, et cette qualité lui est encore attribuée dans la *Notice sur Piccinni* par Ginguené. Cependant son nom est inconnu aux Archives de l'Opéra, où des recherches faites sur ma demande, à propos de ces divers documents, par M. Charles Malherbe, n'ont pas permis d'en retrouver la moindre trace. Si nous considérons d'autre part qu'en 1776 la direction de l'Opéra avait été confiée aux intendants des Menus Plaisirs, et que c'est au principal d'entre eux que Grétry adresse la réclamation formulée dans le billet ci-dessus, nous pourrions en conclure, sans doute, que cet Hébert, collaborateur de Papillon de La Ferté, en relations d'intérêt avec les principaux musiciens du temps, devait avoir un emploi dans l'administration des Menus Plaisirs.

(1) Ch. Piot, *Quelques lettres de la correspondance de Grétry avec Vitzthum*. « Bulletin de l'Académie Royale de Belgique », 1875 (extrait).

tend guère ! ». Il semblait parler du trait de flûte „ (1). Irrité de ce manque de respect pour son œuvre, Grétry ne put se tenir d'en dire son sentiment au coupable : le 21 août 1776, étant encore à Bruxelles, il lui écrivit :

... M. de Villetaneuse et moi, Monsieur, nous vous prions d'agréer nos remerciements pour toutes les honnêtetés dont nous avons été comblés par vous pendant notre séjour à Bruxelles. Que ne puis-je vous en dire autant de la part de ma musique, Monsieur ? Mais elle est bien loin d'être aussi satisfaite de vos prétendues corrections que nous le sommes, M. de Villetaneuse et moi, de toutes vos honnêtetés. Ne comptez plus sur mon retour à Bruxelles, Monsieur. Je viendrais vous gêner dans vos opérations. Vous m'avez banni à jamais du théâtre de Bruxelles...

Passons sans nous y arrêter sur une lettre que Grétry adressa au " Journal de Paris „, le 28 avril 1778, à propos d'une œuvre de circonstance : *Les trois âges de l'Opéra*. N'insistons pas davantage, pour l'instant, sur sa prétendue lettre à Guillard, au sujet du poème d'*Iphigénie en Tauride*, attendu que cette lettre (nous l'établirons bientôt) est de Gossec. Enfin bornons-nous à mentionner une autre lettre au " Journal de Paris „ relative à un air de ballet d'*Aspasie*, que Grétry avait imité des *Sauvages* de Rameau, et constatons, avec son biographe, qu'une série de lettres d'amour qu'il aurait adressées à une demoiselle de Liège, et que conserve une grande bibliothèque de Belgique, est apocryphe (2). Nous arrivons ainsi à l'époque où parut son œuvre capitale, *Richard Cœur de Lion*, et à une lettre datée du surlendemain de la première représentation de ce chef-d'œuvre et écrite par le musicien à son collaborateur littéraire, Sedaine.

A la première représentation de *Richard*, après que le succès se fut déclaré et eut grandi d'acte en acte, le dénouement fut l'objet d'une critique générale au point de vue scénique. Sur ces entrefaites, l'indisposition de l'artiste chargé du rôle du roi, Philippe, vint interrompre le cours des représentations. Grétry

(1) GRÉTRY, *Essais*, etc., t. I, p. 312.

(2) Sur ces divers documents, voy. MICHEL BRENET, *Grétry*, pp. 59, 121, 124, 204.

en profita aussitôt pour proposer à Sedaine un remaniement dont il lui traça lui-même les grandes lignes : c'est de quoi l'on se rendra compte par la lettre que voici (1) :

A SEDAINÉ

Mon ami, tout Paris fait un dénouement pour *Richard* (2); on ne lui donne pas moins que le succès de *Figaro*, si le roi étoit délivré d'une manière triomphante et par un coup de théâtre qui frappât les spectateurs. J'y ai donc rêvé aussi de mon côté, et voici ce que je viens vous proposer et ce qu'il seroit très aisé de faire pendant l'enrouement de Philippe (3). D'abord, dans la scène entre Marguerite et Blondel au troisième acte, il faudroit que Blondel dit à cette princesse : *Employons toutes les raisons, Madame, pour le persuader que son maître est un traître. Si Florestan ne reste pas persuadé, je vous quitterai et, à la tête de votre nombreuse escorte, j'irai chercher le Roi, ou je perdrai la vie.* Le Gouverneur viendra, aura sa scène avec Laurette, ensuite Villiams, ensuite celle de la Comtesse. Pendant le chœur : *Rendez-moi ce héros que j'aime*, nous ferons dire à Florestan deux ou trois fois des petits mots, comme par exemple : " Que je suis malheureux . . . je voudrois remplir vos vœux . . . mais mon devoir, mon honneur . . . ". Blondel part là dessus, et cette sortie est je crois effrayante pour le spectateur; alors nous pourrions donner à Laurette un petit air de reproche vif à son amant. On entendra derrière le théâtre deux ou trois coups de canon ou un roulement de tambour, quoique la poudre ne fût peut-être pas inventée dans ce tems là (4). La toile du fond se lèvera, comme dans votre *Déserteur*. et l'on verra Blondel, l'épée à la main, amener Richard et la garnison arrêtée par les chevaliers de

(1) D'après le fac-simile de l'autographe reproduit dans la " Chronique musicale ", t. II [1873], p. 136.

(2) " Les habitants de Paris avaient une telle envie de voir terminer cet ouvrage d'une manière agréable que chaque société m'envoyait un dénouement pour *Richard* ". GRÉTRY, *Essais*, t. I, p. 376.

(3) Dans le premier dénouement, le gouverneur du château où Richard étoit retenu captif cédaît sans résistance aux premières sommations de ceux qui venaient délivrer leur roi : cette conduite peu héroïque avait choqué les spectateurs, qui demandaient que le fonctionnaire eût au moins l'air de céder à la force.

(4) Plaisante naïveté, qui rappelle l'anachronisme commis dans la scène des *Enfants d'Édouard* où l'on entend le *God save the king*, ou dans *Hamlet* quand, à la Comédie-française, les scènes solennelles y sont accompagnées par les sons de l'hymne national danois, exécuté par les fanfares de Sax !

l'escorte de la comtesse. Ce tableau doit être dessiné par un artiste : Robert fera notre affaire. La comtesse voudra courir dans les bras de Richard, se trouvera mal en voulant s'élancer ; Richard se précipite à ses pieds ; William et Laurette retiennent le chevalier — et le dernier chœur tel qu'il est.

Vous voyez mon ami qu'il n'y a pour nous que l'ouvrage d'un quart d'heure pour faire ces changements qui je crois feroient le plus grand effet. Je vous embrasse de tout mon cœur.

GRÉTRY.

Paris, ce 23 octobre 1784.

à Monsieur — Monsieur Sedaine — Secrétaire de l'Académie —
d'architecture rue — du Louvre — à Paris.

Voici maintenant le certificat donné par Grétry à Lesueur, analogue à celui de Philidor, déjà reproduit : notons-y cette particularité, que l'auteur de *Richard Cœur de Lion* y dit avoir appelé lui-même à Paris le futur auteur des *Bardes*. L'original, comme ceux des autres pièces similaires, appartient à M. Xavier Lesueur.

Après une connaissance très longue des ouvrages de M.^r Le Sueur, que j'ai appelé moi-même dans la capitale ; je certifie ne connaître aucun maître de chapelle plus en état que lui de remplir la place de maître de musique de Notre-Dame de Paris, et qu'il fut désigné l'année dernière pour la place de maître de chapelle du Roy, d'après la connaissance que je donnai de ses talents à M.^{grs} les gentils-hommes de la chambre de S. M. ; mais que cette place ne fut point vacante, la cour ayant jugé à propos de conserver l'ancien maître, malgré sa promotion à une autre place. En foi de quoi je lui délivre la présente attestation.

Fait à Paris ce 28 may 1786.

GRÉTRY

Censeur Royal, pensionnaire du Roy,
Conseiller-intime de S. A. M.^{gr} le
Prince de Liege, de l'Accademie des
philarmoniques de Bologne, &c.

La lettre du 29 juillet 1786, par laquelle Grétry déclare au "Journal de Paris", que la musique du *Mariage d'Antonio*, représenté sous son nom, est de sa fille Lucile, est un écrit public bien plutôt qu'une correspondance personnelle : il nous suffit

done de la mentionner, en renvoyant aux *Essais*, qui la reproduisent (I, 381).

Voici maintenant deux pièces qui nous montreront Grétry dans l'exercice de sa fonction de censeur royal. Les originaux sont à la Bibliothèque du Conservatoire. Nous reproduisons en fac-simile celui par lequel Grétry donne son approbation aux symphonies d'Haydn.

A. L. No. 45.

J'ai vu par ordre de Monseigneur le
garde des sceaux les symphonies de
M. Joseph Haydn dont vous m'avez
envoyé une en mi b., une en sol,
une en ré, une en ut mineur et
une en si b. J'ai vu en outre
la conception qu'en a fait
l'auteur, et M. Piccini, et je crois
qu'on peut lui en permettre
la publication. Grétry
Paris ce 5 janvier 1784

Fac-simile d'un autographe de Grétry (Bibliothèque du Conservatoire).

J'ai examiné par ordre de Mgr. le garde des sceaux le premier œuvre de quintette cédé à M. Sieber par Ignace Pleyel, maître de chapelle à Strasbourg, pour deux violons deux violes et basse.

J'ai vu en outre la permission du dit auteur à M. Sieber; et je crois qu'on peut en permettre la gravure et la publication

GRÉTRY

Paris ce 29 9^{bre} 1786.

J'ai vu par ordre de monseigneur le garde des sceaux six symphonies de M. Joseph Haydn dont une en ut maj, une en mi ^b, une en sol, une en Ré, une en ut mineur et une en si ^b. J'ai vu en outre la concession qu'en a fait l'auteur à M. Sieber, et je crois qu'on peut lui en permettre la publication

GRÉTRY (1)

Paris ce 5 janvier 1788.

La lettre que voici nous mettra au courant des faits et gestes de Grétry à la veille de 1789. Comme la plupart de celles qui suivront, elle appartient à la Bibliothèque du Conservatoire.

A DE CROIX (2)

Je suis bien enchanté, mon cher ami, de recevoir de vos nouvelles, je vous en remerci. Tout ce que vous me dites d'*Amphitrion* (3) est à peu près vrai: mais il ne faut cependant pas oublier que nous avons contre nous la saison et des circonstances facheuses pour tout le monde; j'ai prié qu'on le renvoie à un moment plus favorable. Comme chacun savoit le poème par cœur, il n'a pas fait grand effet. J'ai été obligé de

(1) Les originaux de ces sortes d'attestations ne sont pas rares. Michel Brenet en signale d'autres concernant des concertos de Viotti, des symphonies de Pleyel (voir son *Grétry*, p. 206, note 1).

(2) Auteur de *L'Ami des arts ou Justification de plusieurs grands hommes*, biographe et éditeur de Voltaire et de Rameau, mort en 1826 à Lille, après avoir vécu dans cette ville jusqu'à un âge avancé. L'on retrouvera plusieurs fois son nom dans la suite de la correspondance de Grétry. La Bibliothèque du Conservatoire possède un feuillet sur lequel est inscrite, de la main de celui-ci, l'adresse: *A Monsieur de Croix, rue St.-André des Arts, n. 47, à Paris.*

(3) *Amphitrion*, opéra, poème de Sedaine, musique de Grétry, représenté d'abord à Versailles le 15 mars 1786, puis à l'Académie royale de musique le 15 juillet 1788.

combattre pour empaïcher les représentations du *Prisonnier* (1) parce que l'auteur m'a fait connoître un plan pour le 3^e acte qui m'a paru meilleur que celui qui existe. Quant au *Rival confident* (2), on le donnera la semaine prochaine. M^{lle} Carline a fait une chute, j'ai profité de cet instant pour demander à l'auteur un denouement plus favorable à la musique; j'ai refait une finale qui vaudra bien mieux. On ne donne pas non plus *les Méprises par ressemblance* (3) parce qu'il n'a point de basse-taille pour remplacer Narbonne. Je viens d'arranger son rôle pour une taille. Puisque vous avez eu le courage de parler de corde dans la maison du pendu, je vous repons, naïvement, les choses telles qu'elles sont, et je ne doute nullement que ce ne soit l'amitié qui vous ait suggéré de me parler de tout cela. Adieu mon cher ami je serai bien enchanté d'avoir le plaisir de vous revoir. Je suis bien peu content de M. Prault (4), je ne puis lui arracher qu' une feuille par semaine; je ne suis pas à moitié du volume. Cette lenteur me tue. Bonjour de tout mon cœur

GRÉTRY

Paris, ce 27 septembre 1788.

A Monsieur — Monsieur De Croix — Secrétaire du Roy rue — Princesse — à Lille en flandre.

Quatre ans vont passer maintenant sans que nous ayons à produire de lettres de Grétry, et bien des événements s'accompliront pendant ces quatre années là. Le nom seul du destinataire de celle qui va venir suffit à lui seul pour caractériser des temps nouveaux: Rouget de Lisle. Grétry et lui avaient travaillé ensemble avant ce mois d'avril 1792 qui vit surgir notre hymne national. L'Opéra-Comique avait représenté, le 16 janvier précédent, *Cécile et Ermancé ou Les deux couvents*, dont la musique était de Grétry et le poème de Desprez et Rouget de Lisle. Des relations amicales s'étaient établies

(1) *Le Prisonnier anglais*, opéra-comique, paroles de Desfontaines, musique de Grétry, représenté à la Comédie-Italienne le 26 décembre 1787.

(2) Opéra-comique de Forgeot, musique de Grétry, représenté à la Comédie-Italienne le 26 juin 1788.

(3) Opéra-comique de Patrat, musique de Grétry, représenté à Fontainebleau le 7 novembre 1786 et à Paris le 16 du même mois.

(4) Imprimeur des *Mémoires ou Essais sur la musique* de Grétry, dont le 1^{er} volume porte la date de 1789. — L'exemplaire de cette première édition que possède la Bibliothèque du Conservatoire est revêtu de la signature de Grandon, nom qui est celui de la famille de la femme de Grétry.

ainsi entre le maître et l'officier poète et musicien. Elles eurent, entre autres conséquences, celle, nullement négligeable, d'avoir valu à Rouget de Lisle le témoignage de Grétry dans la question, si sottement controversée, de la paternité du chant de *La Marseillaise*. " L'auteur de cet air, disent les *Essais* (1), est le même que celui des paroles : c'est le citoyen Rouget de Lisle „. Ils furent en correspondance, et l'on conserve deux lettres de Grétry adressées au " Tyrtée français „. La première, du 4 novembre 1792, ne nous est connue que par un catalogue d'autographes. Grétry y mande à son collaborateur, alors à l'armée de Belgique, que *Les deux couvents* ont été donnés le jour de la Toussaint et ont fait près de 4.000 frs. de recette. " Cet ouvrage restera, lui dit-il, et sera joué souvent, ce qui fera plaisir aux *Marseillais du parterre* qui le réclamaient toujours „. Il lui donne en outre des nouvelles des exécutions de son hymne, qui était chanté sur tous les théâtres : " L'air est très bien saisi par tout le monde, parce qu'on l'entend tous les jours chanté par de bons chanteurs „ (2).

Quant à la seconde lettre, postérieure de moins d'un mois, la voici, d'après l'original (Bibliothèque du Conservatoire) :

A ROUGET DE LISLE

J'attendois votre lettre, mon Brave, pour vous dire que votre malle est chez moi depuis longtemps. Je vous remercie d'avoir écrit à Dumas au sujet de ma sœur. Chéron, Lays (3), les trois Andrieux vont partir pour Gand, Bruxelles et Liège, payés par le gouvernement, et tout cela pour chanter votre chanson patriotique et d'autres et donner envie d'être libre.

Les Andrieux me tourmentent pour que j'aille à Liège donner *Guillaume Tell* et *les deux Couvents* en mettant le rôle du Carrier en patois liégeois. Je leur ai dit : " Allez toujours devant, et vous m'écrirez „. Ils viennent (ces comédiens) de donner un *Siege de Lille* (4) et ils ne

(1) T. III, note de la p. 13.

(2) Catalogues d'autographes, 26 nov. 1883, Eug. Charavay; cf. J. TIERSOT, *Rouget de Lisle*, pp. 38 et 339.

(3) Chanteurs de l'Opéra.

(4) Opéra-comique en un acte (de circonstance), paroles de Bertin d'Antilly, musique de Kreutzer, représenté à Feydeau le 14 novembre 1792.

donnent plus que cela. On nous a donnés, je crois, trois fois; mais nous restons au répertoire, cela est sur.

Adieu mon Brave, si je ne vous vois pas là-bas, venez vous-même reprendre votre malle et ne me parlez jamais de vos héritiers. Bonjour de tout mon cœur

GRÉTRY

Paris, ce 1^{er} décembre 1792.

Au Citoyen — Le Citoyen Rouget de Lille — aide de camp du General — Valence — a L'armée du Nord — a Namur.

Un récent catalogue d'autographes (1) a reproduit un extrait d'une lettre de Grétry, écrite de Paris, le 25 pluviôse, an 4, au citoyen De Croix, à Lille, qui nous fait connaître en des termes piquants, l'opinion de l'auteur de *Richard cœur de Lion* sur la musique que l'on composait à cette époque :

“ La musique est changée, l'on ne fait plus que de la musique *révolutionnaire*, c'est à dire un tapage de chien „

L'on sait que Grétry, dans ses *Mémoires*, a appelé la musique de ce temps: “ Musique à coups de canon! „

Lors de la fondation du Conservatoire par la loi du 16 thermidor, an III, Grétry fut désigné comme un des cinq inspecteurs formant le conseil d'administration de l'école. Il donna sa démission dix-huit mois plus tard (1 pluviôse, an V). Cinq ans après, le Conservatoire fut l'objet d'attaques auxquelles il importait de répondre: les anciens collègues de Grétry s'adressèrent donc à lui pour réfuter les bruits qui couraient sur les causes de sa retraite; ils lui écrivirent une lettre dont nous transcrivons le texte d'après la minute manuscrite conservée à la Bibliothèque du Conservatoire.

Le 29 Prairial, an X.

Les Membres du Conservatoire

au C.^{en} Grétry, Membre de l'Institut N.^{al} des Sciences et arts.

Citoyen,

Un libelle infâme dirigé contre le Conservatoire et particulièrement contre le citoyen Sarrette renferme cette assertion que vous avez donné

(1) Collection E. Griolet, vente des 5 et 6 avril 1910 (Genève, Tury et Baumgartner).

votre démission pour ne pas rester plus longtemps soumis aux passions de l'ignorance. Les artistes y sont accusés de subir le joug du despotisme du citoyen Sarrette, etc.

Nous attendons de votre respectable impartialité une déclaration authentique des motifs qui ont déterminé votre retraite du Conservatoire de musique.

Salut et Profonde Estime

*Les Membres de la Commission
chargée de répondre au libelle.*

Grétry répondit par une déclaration que le *Recueil de pièces à opposer à divers libelles dirigés contre le Conservatoire de musique* imprima (p. 8); nous la transcrivons d'après cette source, l'original n'ayant pas été retrouvé dans les archives du Conservatoire (1):

*De l'hermitage de J. J. Rousseau,
à Emile Montmorenci, ce 30 prairial, an 10.*

Je déclare, 1° qu'ayant accepté la place d'inspecteur du Conservatoire de musique, je prévins dès lors mes confrères Gossec, Méhul, Cherubini et Lesueur que, vu les fréquentes hémorragies auxquelles je suis sujet, je ne garderais ma place que le temps nécessaire à l'installation de cet établissement indispensable à l'art musical, et pour lequel ils croyaient mon expérience utile; 2° que, pendant une année que je l'ai remplie, le plus parfait accord a régné entre nous et le citoyen Sarrette; 3° qu'enfin je n'ai donné ma démission au Ministre que par raison de santé et ne pouvant plus longtemps remplir exactement les devoirs que cette place impose.

Signé GRÉTRY.

A dire vrai, cette lettre au style administratif laisse encore planer quelques doutes sur les raisons pour lesquelles Grétry, étant âgé de cinquante-six ans seulement, n'ayant pas achevé sa carrière active et ayant encore quinze bonnes années à vivre, se démit si promptement d'une fonction en parfait accord avec son activité ordinaire, et qui n'était pas sans lui procurer

(1) Cf. CONSTANT PIERRE, *Le Conservatoire national de musique et de déclamation*, pp. 146, 147, 445.

quelques avantages assez appréciables. Mais, interrogé par Sarrette s'il s'était retiré pour ne pas rester " soumis aux passions de l'ignorance „, ni " subir le joug de son despotisme „, lui était-il vraiment possible de répondre : " Oui „ ?...

Au reste, la séparation s'était opérée dans des formes courtoises. C'est ce dont nous assure la minute de la lettre que les Inspecteurs du Conservatoire écrivirent à leur collègue démissionnaire, pièce que nous avons retrouvée dans les papiers restés à la Bibliothèque du Conservatoire.

Nous respectons, citoyen, les motifs qui vous ont déterminé à donner votre démission. Après tant de travaux, couronnés par tant de succès, il est naturel que vous soupiriez après le repos, et que vous cherchiez à couler en paix des jours illustrés par la gloire. Cependant, malgré ces justes considérations, votre retraite n'en sera pas moins douloureuse pour nous. Unis par l'estime, unis par l'amitié, unis par le désir de perfectionner l'art le plus sentimental, il nous étoit doux de marcher avec vous à la recherche du vrai, et, de soutenir l'enfance du Conservatoire par nos communs efforts. Mais nos espérances viennent de s'évanouir par la réception de votre lettre.

Si quelque chose peut adoucir le sentiment pénible que nous fait éprouver ce contre-tems, c'est la faculté que nous aurons de remplacer, Grétry par Grétry, en offrant ses ouvrages à ceux qui vont être privés de ses conseils.

Le commissaire chargé de l'organisation du Conservatoire, affligé comme nous de la perte que va éprouver le bel établissement à la tête duquel il se félicitait de vous voir, unit ses regrets aux nôtres et comme nous vous assure à jamais des sentiments d'estime, d'amitié et d'admiration que vous méritez à si juste titre.

Malgré toutes ces belles paroles — peut-être un peu à cause d'elles — il est difficile d'admettre qu'une mésintelligence ne se soit pas produite entre Grétry et les autres inspecteurs peut-être autant qu'avec l'administrateur du Conservatoire. Nous verrons du reste, par la suite de ces documents, que cette mésintelligence ne demeura pas limitée entre quelques hautes personnalités et qu'elle ne conserva pas non plus jusqu'au bout ce caractère de correction discrète. Une lettre de Méhul, par exemple (on la lira en son temps), parlera du caractère et du rôle de Grétry en des termes qui nous permettent de percevoir un écho direct de ces querelles intestines, soulevées pour la première

fois en l'an V, et qui se dénouèrent d'abord sans fracas par la démission de Grétry.

En l'an VI, Grétry fit l'acquisition de l'Ermitage de Jean-Jacques Rousseau à Montmorency. Le billet que voici n'a d'autre intérêt que de nous le montrer dans son rôle de propriétaire invitant ses amis à le venir visiter dans son domaine.



Grétry à l'Ermitage.

D'après un aquarelle (Bibliothèque du Conservatoire).

A MADemoiselle HENRY (1)

Ma femme dit qu'il fait le plus beau temps du monde pour aller demain 22 à l'hermitage. Je demande donc à ma fille et à mon cher ami Jules à quelle heure ils viendront nous prendre, afin que nous soyons

(1) Probablement l'artiste de l'Opéra à laquelle nous verrons plus tard Méhul écrire pour lui confier un rôle dans *Adrien*.

tout prêts. M.^{de} Grétry voudroit partir vers neuf heures pour avoir le temps de faire sa tournée. J'embrasse nos amis de tout mon cœur.

GRÉTRY

Paris, 21 germinal, an 8.

à la citoyenne Henry — n° 60 rue Notre dame des Victoires
à Paris.

Le dessin ci-contre est la reproduction d'une aquarelle appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire et provenant de Grétry lui-même. Le vallon de l'Ermitage y est représenté d'une façon fort exacte et parfaitement reconnaissable aujourd'hui.

Voici maintenant une lettre sur un tout autre sujet : nous en avons transcrit le texte d'après l'autographe appartenant à la Bibliothèque de l'Université de Gand.

A L'ARCHIVISTE CAMUS

J'ai vu Méhul, mon cher confrère, il vous enverra incessamment ses *Principes élémentaires de musique* (1) en vous priant d'offrir cet ouvrage au Corps législatif.

Je vous présente à mon tour mes *Essais sur la musique* (2), et je suis fier, je vous assure, de me savoir logé dans la bibliothèque d'un confrère que j'honore depuis longtemps.

Salut et respect

GRÉTRY

Paris, 19 Brumaire, an 9.

Au Citoyen — Camus, Archiviste du — Corps législatif au ci-devant
— Palais Bourbon — à Paris.

A propos des *Essais*, un catalogue d'autographes nous a fait connaître des extraits d'une lettre (du 7 floréal, an V) dans laquelle Grétry constate que la vente de son livre va bien, vu

(1) Il s'agit des *Principes élémentaires de musique* arrêtés par les membres du Conservatoire, ouvrage généralement connu sous le nom de *Solfège du Conservatoire*, et qui parut en l'an VIII. L'on voit que Grétry attribuait à Méhul la paternité de cet écrit collectif.

(2) Les *Mémoires ou Essais sur la musique* par le C^{en} GRÉTRY parurent, en 3 volumes, à l'Imprimerie de la République, Paris, pluviôse, an V. Nous avons déjà vu que le premier volume avait été imprimé une première fois en 1789.

l'état du commerce, mais reconnaît que les artistes pour lesquels il l'a composé ne l'achètent pas (1). Déjà!...

Signalons aussi, d'après des sources imprimées, la lettre qu'il écrivit (à une date indéterminée) à Beaumarchais pour lui proposer de transformer *La Mère coupable* en opéra-comique: "Voulez-vous que je choisisse douze places où vous rimerez votre prose, et voilà tout? Je vous réponds qu'on parlera un jour, si vous consentez à ma demande, de la colère d'Almaviva autant qu'on a parlé de la colère d'Achille ...", (2).

Voici maintenant plusieurs lettres dont nous transcrivons le texte d'après des fac-similes. D'abord un billet bref, mais touchant, adressé à un puissant du jour (3):

A CHAPTAL

Citoyen ministre.

Vous êtes dans la douleur, et vous m'annoncez une pension de douze cents francs! Puisse le bien que vous me faites diminuer vos angoisses paternelles.

Salut et respect.

GRÉTRY.

Puis la première ligne et la dernière page d'une lettre de Grétry à son neveu Flamand, connu sous le nom de Flamand-Grétry, époux de l'aînée de ses nièces (4):

Votre lettre, mon cher neveu
. . . les provinces suivent Paris; Grétry y est revenu un peu à la mode; elles me font le même honneur. Je vous remercie des peines que je vous donne; vous m'aimez, vous deux, et surtout vous aimez ma femme, je n'aurais jamais d'amis que les siens, et si je la perdois, ses

(1) Voy. MICHEL BRENET, *Grétry*, pp. 227-28 (on trouvera là plusieurs citations de catalogues d'autographes, pour lesquelles nous nous bornons à renvoyer à cette excellente biographie).

(2) DE LOMÉNI, *Beaumarchais et son temps*, cité par Michel Brenet, *loc. cit.*, p. 230.

(3) Fac-simile conservé à la Bibliothèque du Conservatoire avec cette indication d'origine: *Collection de Mr. Bérard*.

(4) Reproduit, dans le but de témoigner de l'affection que Grétry portait à son neveu et à sa nièce, dans le recueil de documents publié par Flamand-Grétry en 1825 sous le titre de *Cause célèbre relative à la consécration du cœur de Grétry*.

ennemis ne mettroient plus le pied chez moi. Je vous envoie six billets de ma loge du vaudeville que vous offrirez de ma part à M.^{de} Champagne. Adieu Mon cher neveu.

Je vous embrasse vous et ma nièce de tout mon cœur

GRÉTRY

de L' hermitage; 6 Juillet 1806.

D'un ton plus aimable, avec un accent de sensibilité qui rappelle l'autre siècle, seront les trois lettres suivantes, que le vieillard adressa à une jeune fille destinée à se faire un nom dans l'histoire de la poésie française Marceline Desbordes. Celle-ci n'était encore, en 1806, qu'une jeune et toute charmante actrice, en attendant qu'après son mariage avec son camarade Valmore elle devînt une des Muses de 1830. Les originaux de cette intéressante série appartiennent au Musée Grétry, de Liège. Nous en devons encore communication à la confraternelle obligeance de M. Th. Radoux.

A MARCELINE DESBORDES

Si je vous fais l'honneur de vous répondre, Mademoiselle ? Doutez-vous que si j'eusse reçu votre lettre, ou vos lettres, je ne vous eusse pas répondu de suite ? Vous avez eu bobo à la tête, vous avez rêvé que vous m'écriviez ; ce rêve-là, ma belle, vaut la réalité et peut être plus ! Notre ami N. Midy vous a grondé (comme il gronde en vous jetant de l'eau rose par la tête) et vous avez rejeté tout cela sur la poste ou sur moi ; n'en parlons plus. Du reste, je n'aime les répétitions qu'en amour et en amitié, et nous pouvons comme amis employer mieux notre temps. J'ai dit vingt fois à M^{de} Grétry : M^{lle} Desbordes a essuyé quelque maladie grave ! Enfin M. Midy m'a tiré de peines ; encore une fois n'en parlons plus. Vous pouvez être sûre, Mademoiselle ma fille, que je prends à vous un intérêt tel que vous devez vous croire obligée de me souhaiter au moins la bonne année partout où vous serez. Tout le bien que je vous souhaite est indicible et mes sentiments pour vous sont immuables. Adieu, chère amie, je vous embrasse de tout mon cœur et de même à l'aimable M. Midy. Je quitte l'Ermitage dans quatre jours. M^{de} Grétry est un peu mieux.

GRÉTRY.

à l'hermitage d'Emile, Montmorency

24 Oct. 1806.

*A Mademoiselle Marceline Desbordes — poste restante à Rouen —
26 octobre 1806.*

4 Janvier 1807.

Voilà une lettre, ça ; aussi je la garderai pour me souvenir de mon aimable amie. Vous ne me dites pas si vous êtes fixée et si vous jouez la comédie à Rouen : je le voudrais, c'est un pays où vous êtes aimée, comme partout où vous montrez votre petite mine sentimentale. Nous venons de donner *le Huron* (1), qui a essayé un échec, il s'étoit cependant reposé assez longtemps. Aler (2) a dit : " Son crime est *nécessaire* „ au lieu de " *manifeste* „, Elleviou (3) est entré trop tôt au 2^d acte et a fait passer deux scènes ; par respect pour le talent d'Elleviou ; qui a été charmant, et peut-être pour moi, on a témoigné dans la salle plus de chagrin que de mécontentement. J'ai dit aux comédiens : *il faut encore que le Huron se repose, je vous en prie* ; mais on dit que les jolies femmes de Paris veulent revoir Elleviou en sauvage ; je ne sais ce qui en sera. On parle du *magnifique* (4). Remerciez M. Granger pour les soins qu'il donne à mes vieilleries. Si j'avais quinze ans de moins, j'irois vous embrasser et vous aider à remonter mes opéras. Je me porte très bien du reste, je suis revenu jeune depuis que je me fais vieux tout à fait. Écrivez-moi plus qu'à la nouvel an ma chère fille, vous risqueriez de ne pas savoir où adresser vos lettres. Adieu mon petit ange, je vous embrasse de tout mon cœur.

GRÉTRY.

Paris, 2 Janvier 1807.

A Mademoiselle des Bordes — Poste restante, à Rouen.

A LA MÊME

Où, Mademoiselle et bonne amie, je crois à vos sentiments pour moi ; vous ressentez une partie de mes maux, ils sont affreux, et je suis certain que je ne retrouverai le repos que dans la tombe (5). Je pars pour la campagne, des amis veulent bien m'y suivre ; mais que trou-

(1) *Le Huron*, premier ouvrage de Grétry représenté à Paris, date de 1768.

(2) Allaire " acteur aux appointements „ à l'Opéra-comique en 1807.

(3) Elleviou, célèbre ténor de l'Opéra-comique, qui pouvait prendre pour devise ce premier vers d'une ariette à son répertoire : " *Enfant chéri des dames* „.

(4) *Le Magnifique*, autre opéra-comique de la jeunesse de Grétry (1773).

(5) Grétry avait, le 17 Mars 1807, perdu sa femme, née Jeanne-Marie Grandon.

verai-je par là ? Jeannette, toujours Jeannette qui ne me répondra plus. Adieu chère bonne amie, je vous embrasse de tout mon cœur.

GRÉTRY.

Paris, 13 Mai 1807.

A Mademoiselle Desbordes — artiste au théâtre de Bruxelles.

Enfin les deux intéressantes lettres qui vont suivre sont empruntées à " L'Art^e ", qui, dans son n° de Mars 1907, en a donné le fac-simile (d'après les originaux appartenant à M. Raymond le Ghait).

A DEPREZ (1)

On m'appelle immortel dans les journaux, mon bon ami, et je souffre comme un chien (2). S. M. la Reyne de Hollande (3) m'a toujours témoigné de la bonté, et je ne suis pas ingrat, je l'ai aimée toute ma vie. Au fait: j'ai un neveu qui va être soldat si on ne vient à mon aide. Je voudrais qu'il fût page ou qu'il eut un grade militaire en France ou en Hollande. Depuis trois mois je supplie et ne puis obtenir une réponse du ministre de la guerre.

Gabriel Grétry a 17 ans passés, grand et très joli garçon, il est élève du gouvernement depuis 5 ans au Lycée impérial.

Allons, cher ami, faites quelque chose pour votre bon Grétry. Gabriel est un de 7 enfants de mon frère mort à Paris: je les ai adoptés tous avec la veuve. Je vous embrasse tendrement.

P. S. — Venez voir *Zémire* qui est très bien remise. Si vous voulez quelques billets de premières adressez vous à votre ami pour le vie

GRÉTRY

Paris, 15 X^{bre} 1808.

A Monsieur — Monsieur Deprez, homme — de lettres — rue de Bourbon à côté de — l'hôtel de la Fayette — à Paris.

(1) Vraisemblablement le même Desprez qui, en collaboration avec Rouget de Lisle, avait écrit pour Grétry le poème de *Cécile et Ermance* ou *les Deux Couvents*.

(2) Les *Essais* de Grétry rapportent un mot de Voltaire auquel celui-ci ressemble un peu: " Moi, je donnerais cent ans d'immortalité pour une bonne digestion ,.

(3) La reine Hortense. Le poème de Flamand-Grétry: *L'Ermitage de J. J. Rousseau et de Grétry*, donne, dans une note du septième chant (p. 225), le texte d'une lettre écrite par cette princesse à Grétry à l'occasion d'une promenade qu'elle avait faite à l'Ermitage, où elle accompagna Marie-Louise le 18 mai 1813.

A CHARLES DE POUGENS (1)

Il n'y a, mon ami, qu'une bonne maniere d'apprendre l'harmonie; ce n'est pas dans les livres, il faut prendre en campagne quelque vieux professeur ou organiste; vous suppléerez aisément à ce qu'il ne vous dira pas, ou vous dira mal.

Cela va donc mieux, puisque vous ne parlez plus de votre toux? Cependant vous travaillez trop; on fait tant de besogne dans un an, en travaillant, comme moi, trois ou quatre heures chaque matin, et jamais le soir. Voilà qui est fini, vous reviendrez; cette toux crieuse ne m'a jamais fait trop de peur, à vous dire vrai. L'astronome Ruelle, fort comme Hercule, vient de mourir poulmonique pour avoir couché avec sa femme, attaquée de la poitrine, et tout cela dans la crainte de l'effrayer sur son état. Il est victime de sa vertu; la nature s'embarrasse bien de cela! J'oublie de vous dire que M.^{de} Ruelle est morte depuis six mois. Présentez mon hommage à celle qui fait vos beaux jours, aimez moi et laissez moi l'espérance que nous serons encore un jour voisins et que nous boirons du thé à l'anglaise. Je vous aime, j'en suis sûr, mon cher Pougens, car j'aime toutes les femmes que vous aimez et voudrais vous les enlever... (2). M. la Montagne vient quelque fois dîner avec moi. Je vous remplace (3) de toute mon âme.

GRÉTRY

Paris, 7 Mars 1809.

à Monsieur — Monsieur de Pougens — membre de l'Institut de — France. à Vauxbuin, près Soissons dép.^t de l'Aisne.

Les deux billets suivants sont tirés de la collection de la Bibliothèque du Conservatoire.

AU DIRECTEUR DE L'OPÉRA-COMIQUE

J'apprends, mon cher ami, que M. et M.^e Huet (4) prétendent mettre obstacle à la représentation d'*Elisca* (5). Il y a plus de 13 ans qu'on

(1) Érudit et écrivain, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

(2) Ici deux lignes en grand partie illisibles et dont ce qu'on peut déchiffrer ne présente qu'un sens incohérent: "... par excellence quoi tu... plus de cordon...".

(3) Sans doute: "Je vous rembrasse...". Il semble que les facultés de Grétry aient sensiblement baissé au moment où il écrivit cette lettre.

(4) Artistes de l'Opéra-Comique.

(5) *Élisca ou l'amour maternel*, un des derniers opéras-comiques de Grétry, représenté pour la première fois le 11 nivôse an X (1 janvier 1799).

n'a joué cette pièce; il n'existe qu'un tiers de l'ancien poëme dans l'ouvrage, le rôle d'Elisca est devenu un rôle de chant, et mon intention formelle est que M.^{de} Paul joue le rôle, si on n'aime mieux me renvoyer la partion (*sic*).

Ma santé me fait garder la chambre, ce qui me prive de me rendre demain au milieu de vous.

Je vous embrasse

GRÉTRY

Paris, 7 avril 1812.

à Monsieur — Monsieur Camerani — à Paris.

A HIPPOLYTE CHELARD (1)

Je suis très-content, Monsieur, de l'ordre que vous avez mis dans vos études, n'en changez pas, je suis persuadé qu'il vous mènera à bien. Que pouvons-nous faire de mieux, après avoir pris connoissance des élémens de notre art, que de déclamer juste en chantant. La déclamation n'est qu'un squelette, et le chant et la chair qui le couvre. Quant à la vétusté du chant, il ne peut vieillir, à moins que la déclamation ne change, ce qui est possible dans les choses factices seulement.

adieu, Monsieur, conservez-
moi votre amitié, je vous
embrasse de tout mon cœur

Grétry.
Paris, 15 mai 1812.

à Monsieur — Monsieur Chelard, compositeur, — pensionnaire de
S. M. à Rome.

(1) Prix de Rome en 1811; a fait représenter à l'Opéra *Macbeth*, sur un poëme de Rouget de Lisle, puis se fixa en Allemagne, où il devint maître de chapelle du Grand Duc de Weimar.

Cette autre lettre, de date et de destination également inconnues, mais, selon toute apparence, appartenant encore à la vieillesse de Grétry, est écrite à une femme à l'égard de laquelle il semble que le vieux maître ait éprouvé des sentiments dépassant en vivacité ce que comportait, en son temps, la simple " galanterie française „.

Je reçois, mon ange inspireur, votre lettre avec celle de notre ami. Lui, m'annonce deux voyages, le second si lointain qu'il me laisse à peine l'espoir de le revoir jamais. Vous, Madame, aussi vous partez sans me dire quand vous reviendrez. Heureux ceux qui vous reverront, s'ils sont assez heureux pour sentir ce que vous êtes ; mais il me semble que vous possédez au delà de la mesure des sentimens des hommes, ils leur est impossible de vous apprécier toute entière, et je crois que je vous aimerais mieux à cent lieues de votre personne, qu'eux croyant vous posséder toute entière. Vous êtes pour moi une de ces merveilles qu'on voit une fois dans un rêve délicieux et qui disparaissent pour jamais. Souvenez vous de moi, Caroline, et ne me dites plus de ne pas vous oublier : je viens d'avoir la fièvre huit jours de suite et votre image ne m'a quitté ni jours ni nuits. Adieu, mon ange, ma tête est encore faible, mais mon cœur conservera le reste de ma vie le souvenir du bonheur que vous m'avez procuré en me faisant connaître ce que le monde a de plus précieux.

GRÉTRY (1).

Le biographe de Grétry mentionne, d'après *L'Amateur d'autographes* et divers catalogues, plusieurs lettres de son auteur : à Ginguené (15 prairial, an V), à Pougens (28 thermidor, an IX), à Blaze (28 brumaire, an X), au Ministre de l'Intérieur (3 fructidor, an XII), toutes quatre relatives à ses derniers écrits (les *Essais sur la musique*, *De la Vérité*, la *Méthode pour apprendre à préluder*). Il signale en outre l'existence de huit volumes, restés manuscrits, d'un dernier ouvrage de Grétry, portant le titre général de *Réflexions d'un solitaire*, et spécifie

(1) Cette lettre, dont l'original faisait partie de la collection de M. Raymond Le Ghaït, est transcrite ici d'après le fac-simile reproduit dans " L'Art „ de mars 1907. Il y est joint une adresse à *Monsieur Dauzat, 54 rue Notre Dame de Loretta, Paris* : mais cette adresse est d'une autre main que celle de Grétry, et le contenu manifeste surabondamment que la lettre n'a pas été écrite pour " Monsieur Dauzat „ !

que le 5^e volume de cette collection a été acquis par la Bibliothèque nationale (Ms. fr. nouv. acq. 1740), tandis que d'autres fragments ont été éparpillés au hasard des ventes d'autographes (l'un d'eux a été acheté naguère par M. Ch. Malherbe). Il ajoute que la Bibliothèque nationale possède encore un livre de dépenses écrit au jour le jour, de sa propre main, entre l'année 1793 et l'an XII (Ms. fr. nouv. acq. 1739), et donne enfin le texte d'une lettre imprimée en l'an IX dans une brochure de circonstance, *L'Apollon du Belvédér*, — quatre lignes d'une lettre à Lucien Bonaparte, d'avril 1800, — quelques extraits de lettres à sa famille, ou concernant sa famille (quelques-unes ont été reproduites in-extenso ci-dessus), — enfin des fragments de deux lettres écrites, en 1807 et 1810, à des compatriotes auxquels il exprime son regret d'être si éloigné de " sa bonne ville de Liège „ (1).

Signalons aussi la collection du Musée Grétry, à Liège, fondé en 1882 par M. Th. Radoux, directeur du Conservatoire de cette ville. La division VI du catalogue comprend une série de lettres de Grétry allant du n^o 79 à 100 et comptant trente lettres ou notes autographes écrites de 1769 à 1811, — plus un certain nombre de lettres en fac-simile, copie ou imprimé, et divers documents ou lettres écrits ou relatifs à Grétry. On a lu ci-dessus plusieurs textes provenant de cette source.

Il nous serait facile d'augmenter cette énumération en dépouillant les catalogues d'autographes de ces dernières années ; mais il ne nous paraît pas nécessaire d'entrer dans tant de détails.

Il convient enfin que nous citions la dernière lettre de Grétry, écrite au Secrétaire perpétuel de la classe des Beaux-Arts de l'Institut, Le Breton, pour annoncer à ses collègues qu'il ne lui est plus possible de siéger au milieu d'eux. Le Breton a inséré le texte de cet adieu à la vie dans sa *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Grétry*. D'autre part, le brouillon a été retrouvé et Flamand-Grétry en a reproduit le fac-simile dans son poème déjà cité de *l'Ermitage* : il est écrit d'une main défailante et chargé de ratures. Nous en transcrivons

(1) MICHEL BRENET, *Grétry*, pp. 227-29, 233, 236-38, 240-41.

la teneur d'après cette relique, ajoutant en note les variantes qu'il comporte (1).

A LE BRETON

Mon cher confrère,

Il m'est impossible de me rendre à Paris (2) (a) pour le jugement des prix ou du prix (3) de musique, je vous prie d'en informer notre classe (4). En arrivant à l'Hermitage, toujours (5) convalescent, une hémorragie qui a duré trois jours et pendant laquelle j'ai rendu huit palettes de sang m'a jeté dans une faiblesse extrême (b); à présent, enflé jusqu'au diaphragme, j'attends le résultat de mes longues souffrances. Je suis résigné, mais je sens qu'en quittant cette vie un de mes plus vifs regrets (c) serait de ne plus me réunir (d) avec mes chers confrères que j'honore autant que je les aime (6).

Je vous embrasse

GRÉTRY.

Le texte imprimé par les soins du destinataire porte la date du 12 septembre 1813 : douze jours après, le 24 septembre, Grétry mourut.

La Bibliothèque du Conservatoire possède encore, avec le dossier dans lequel elle conserve les souvenirs de Grétry : 1° le facsimile de son testament olographe, extrait d'un exemplaire du livre de Flamand-Grétry : *Cause célèbre relative à la consécration du cœur de Grétry*, etc. (par ce testament, " fait à

(1) Les variantes du texte imprimé par Le Breton sont indiquées par des renvois en chiffres, tandis que les renvois en lettres portent sur les variantes provenant de ratures faites par Grétry lui-même sur son brouillon.

(2) ... à l'Institut.

(3) Le texte imprimé supprime " ou du prix „.

(4) Les huit derniers mots manquent au texte imprimé.

(5) encore.

(6) que j'aime autant que je les honore. — Le texte imprimé ajoute cette conclusion : " Faites leur, je vous prie, part de ma lettre. — Adieu, mon cher confrère, je vous embrasse de tout mon cœur. — *Signé* GRÉTRY. — A l'Ermitage de Jean-Jacques, Montmorenci, — 12 septembre 1813 „.

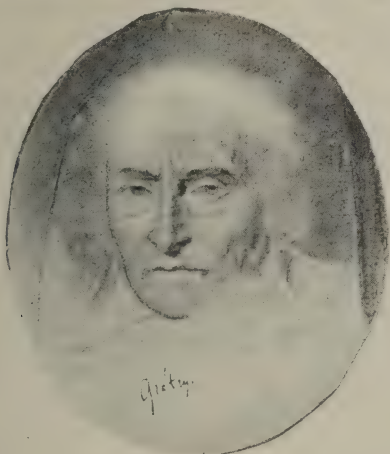
(a) Je suis d'une faiblesse extrême, je ne puis monter deux marches sans me reposer.

(b) dont je ne prévois pas les suites.

(c) qu'un de mes regrets les plus amers en quittant cette vie.

(d) revoir — me retrouver.

l'hermitage de J. J. Rousseau „, daté du “ neuf juin mille huit cents neuf „, et signé André, Ernest, Modeste Grétry, celui-ci institue pour ses légataires universels ses sept neveux et nièces “ tous, dit l'acte, enfants de mon frère aîné Jean Joseph Grétry, et élevés par moi depuis leur enfance „); 2^o une lettre de sa nièce Jenny, datée du 18 octobre 1813, répondant aux condoléances de De Croix (avec qui nous avons vu plusieurs fois Grétry être en correspondance amicale) et contenant une mèche de ses cheveux restée épinglée dans la lettre (de beaux cheveux blonds soyeux);



GRÉTRY

D'après un portrait au crayon.

(Bibliothèque du Conservatoire).

3^o une lettre signée “ l'épouse Grétry „, datée “ ce 14 floréal „, et relative à une promenade à l'Ermitage; 4^o une lettre d'un des neveux de Grétry; 5^o un mandat de paiement des honoraires d'auteur pour la 66^e représentation de *La Caravane* (60 livres), acquitté par Grétry et portant les signatures des membres du Comité de l'Académie Royale de Musique en 1786, notamment celles de d'Auvergne, Francœur, Gardel; 6^o un extrait d'une délibération des Sociétaires de l'Opéra-Comique, du 20 décembre 1808, déclarant accepter le don de la statue en marbre de Grétry, exécutée par Livry, et vouloir la placer dans le foyer du théâtre, document portant les signatures de Martin, Solié, Elleviou, Gavaudan, etc.

L'on a vu enfin, au cours de ce chapitre, les reproductions de deux portraits de Grétry et du paysage qui le représente au premier plan, en compagnie de sa femme, dans le vallon de l'Ermitage. Les originaux de ces documents appartiennent tous trois à la Bibliothèque du Conservatoire. Le plus grand des portraits (pastel), resté dans son cadre ancien, provient de Grétry lui-même. Le plus petit (crayon) fait partie d'une série de portraits à la mine de plomb ayant appartenu à l'éditeur Richault, dont la veuve en a fait don à la Bibliothèque du Conservatoire. Il sera reproduit quelques autres portraits de cette série dans la suite de ce recueil.

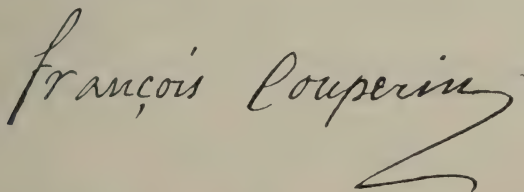
Nous pourrions ajouter à ce chapitre quelques lettres provenant de musiciens qui ont joué leur rôle dans la même première période de l'histoire de l'Opéra-Comique : Martini, dont *L'Amoureux de quinze ans* est de 1771, et *Le Droit du Seigneur* de 1783, et dont le souvenir a passé à la postérité grâce à la romance *Plaisir d'amour* ; Devienne, qui, avant *Les Visitandines*, mit aussi en musique les poésies de Florian ; Champein, auteur de *La Mélomanie* (1781) et des *Dettes* (1787). Mais déjà nous avons vu des hommes comme Monsigny et Grétry, ayant achevé leur carrière active avant la fin du XVIII^e siècle, survivre et laisser des traces de leur passage dans ce bas monde longtemps après qu'un autre siècle avait commencé. C'est mieux encore pour les trois auteurs que nous venons de citer : de tous les documents épistolaires que nous en avons conservé, il n'en est pas un seul qui ne soit postérieur à 1789 ; et la Révolution est la grande date qui sépare profondément les époques de l'histoire. Arrêtons-nous donc là, ayant encore à revenir sur nos pas pour en finir avec l'ancien régime : les lettres que nous avons annoncées de ces trois représentants de notre ancien opéra-comique trouveront leur place dans une série postérieure.

CHAPITRE V.

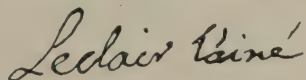
Autres musiciens du XVIII^e siècle.

En même temps que des lettres intéressantes et complètes, comme celles qu'on a lues dans ces derniers chapitres, commencent à abonder, les documents dont l'intérêt principal est dans de simples signatures sont moins recherchés, devenant moins rares.

Et pourtant, il est de certains maîtres dont le moindre vestige d'écriture est encore une exception insigne. Ainsi, il ne nous a jamais passé par les mains un seul feuillet d'écriture sur lequel soit apposée la signature de Couperin : nous ne connaissons celle-ci que par un fac-simile reproduit dans l'Inventaire de Benjamin Fillon.



Pour Jean Marie Leclair, M. Lionel de La Laurencie, qui a étudié de près certains problèmes relatifs à la vie de ce célèbre violoniste, a dû, pour retrouver sa signature, faire des fouilles patientes dans un amas d'actes notariés (1).



.(1) L. DE LA LAURENCIE, *J. M. Leclair*. "Revue Musicale", du 15 octobre 1904.

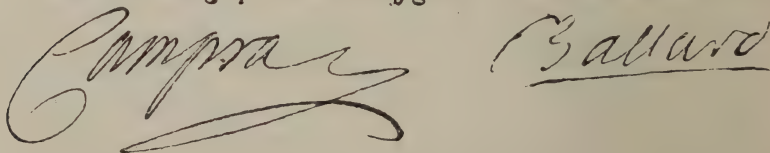
Quant à Campra, dont le même excellent musicographe a commencé à écrire la biographie authentique (1), aucune trace de sa main n'a encore été signalée, ni par lui, ni par d'autres.

Mais des sources auxquelles on n'avait pas encore puisé vont nous permettre de combler ces lacunes, si du moins nous bornons notre ambition à rechercher des signatures.

Ce sont des imprimés qui vont nous fournir ces documents autographes.

Un examen particulier que nous avons fait récemment des partitions du XVIII^e siècle nous a permis d'apercevoir qu'il y eut une période, approximativement limitée entre 1715 et 1730, et recommençant vers 1750 (après avoir laissé paraître dans l'intervalle quelques cas exceptionnels), où les partitions, imprimées d'abord, gravées ensuite, portent fréquemment les signatures manuscrites des compositeurs, accompagnées, au début, par celle de l'imprimeur Ballard. Cette pratique avait sans doute pour raison d'assurer un droit de propriété artistique. Sans nous attarder à d'autres explications, donnons tout d'abord un exemple en reproduisant le fac-simile de la formule imprimée et des deux signatures telles que nous les lisons à la dernière page de la partition de *Camille*, opéra de Campra :

Retû & corrigé par nous Souffgnez le 8^{me} Novembre 1717.

The image shows two handwritten signatures in dark ink. On the left is the signature 'Campra', which is highly stylized with a large, sweeping initial 'C' and a long, horizontal flourish extending to the right. On the right is the signature 'Ballard', which is more compact and written in a cursive hand, with a small underline beneath the name.

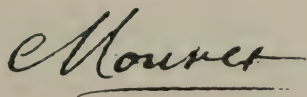
La voilà donc, cette signature de l'auteur de *l'Europe galante*, que nous avons vainement cherchée par ailleurs ! Nous la trouvons sur deux exemplaires de la même œuvre, appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire. Et voici qui est mieux

(1) L. DE LA LAURENCIE, *Notes sur la jeunesse d'André Campra*. "Recueil de la Société Internationale de Musique", 10^{me} année (janvier-mars 1909).

encore : la même Bibliothèque possède la partition manuscrite d'un *Beatus vir*, motet pour orchestre et chœur, et cet écrit est suivi, à la dernière page, de la signature du même Campra, identique à celle que nous avons relevée sur la partition imprimée de *Camille*. En faut-il inférer que le manuscrit musical est lui-même autographe ? Nous l'avons pensé un moment ; mais nous avons dû renoncer à cette hypothèse, car la comparaison du cahier avec un autre document, que nous allons dire, l'a montrée mal fondée : ce document, plus important encore, n'est autre qu'un recueil, en trois volumes, de motets de Campra (plus de vingt), écrits de sa main et datés des époques de sa vie les plus distantes. Richesse d'art d'une insigne rareté, que d'ailleurs nous ne pouvons que signaler ici en passant, l'examen des autographes musicaux étant, nous l'avons dit, hors du cadre de ce travail.

Il est à remarquer qu'aucune autre partition imprimée de Campra, si ce n'est cette *Camille*, ne porte la signature d'auteur ; mais celle-ci est répétée sur chacun des exemplaires que nous avons trouvés à la Bibliothèque du Conservatoire. L'usage de semblable pratique nous a été confirmé par la généralité des partitions du même temps : tous les exemplaires d'une œuvre sont signés, ou bien aucun ne l'est. En tout cas, ce relevé nous a permis de multiplier notablement le nombre des signatures des musiciens du XVIII^e siècle venues jusqu'à nous, et ce résultat importe assez pour que nous ne craignons pas de reproduire ici un exemplaire, ou parfois deux, de chacune.

Voici Mouret, le " musicien des Grâces ", auteur d'opéras légers, de cantatilles et de Ponts-neufs. C'est d'une de ses œuvres les plus sérieuses que nous extrayons sa signature : *Ariane* (1717).

A handwritten signature in dark ink, reading "Mouret". The script is cursive and elegant, with a long horizontal flourish extending to the right. The signature is underlined with a single horizontal stroke.

Puis Montéclair, auteur de *Jephté*, opéra biblique dont le style ne fut pas sans influence sur celui de Rameau à ses débuts, bien que Montéclair se fût posé en adversaire déclaré de ses

principes. C'est un divertissement, *les Fêtes de l'Été* (1716), qui nous donne sa signature.

Montecelan

Colin de Blamont, surintendant de la musique de la duchesse du Maine, auteur de divertissements de cour et de théâtre: plusieurs de ses partitions nous montrent sa signature, qui est fort belle; nous prenons celle-ci dans *Endimion* (1731).

Colin de Blamont

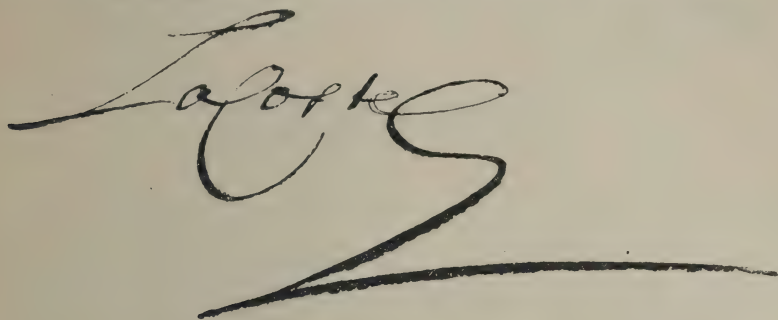
Royer, chef d'orchestre de l'Opéra et l'un des premiers directeurs du Concert spirituel: son *Pyrrhus* (1730) nous offre cet échantillon de son écriture:

Royer

Gervais, maître de musique de la chambre du duc d'Orléans et maître de la chapelle du roi, signe ainsi dans sa partition de *Protée* (1720):

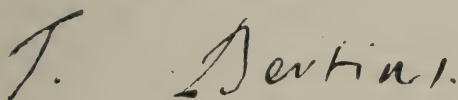
gervais

Lacoste, ancien choriste de l'Opéra, dont il devint ensuite fournisseur de musique; on lit son nom dans *Orion* (1728):

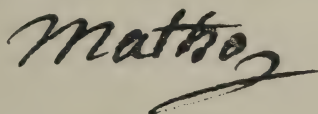
A large, stylized handwritten signature in black ink. The word 'Lacoste' is written in a cursive script, with a long, sweeping horizontal line extending from the end of the word.

Poursuivons l'énumération sans plus citer que les noms des auteurs et des partitions auxquelles sont empruntées les signatures. Ce sont:

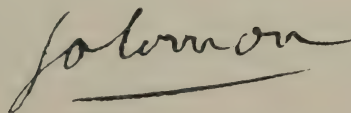
Bertin, *le Jugement de Paris* (1718);

A handwritten signature in black ink, consisting of the initials 'T.' followed by the name 'Bertin' in a cursive script.

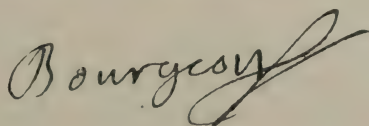
Matho, *Orion* (1714);

A handwritten signature in black ink, with the name 'Matho' written in a cursive script and a long, sweeping horizontal line extending from the end.

Salomon, *Théonoé* (1715);

A handwritten signature in black ink, with the name 'Salomon' written in a cursive script and a horizontal line underlining the word.

Bourgeois, *les Amours déguisés* (1713);

A handwritten signature in black ink, with the name 'Bourgeois' written in a cursive script and a horizontal line underlining the word.

M^{lle} Du Val, actrice de l'Opéra et auteur d'une *Méthode agréable et utile pour apprendre facilement à chanter juste et avec goût*, auteur du ballet *Les Génies ou les Caractères de l'Amour* (1736).

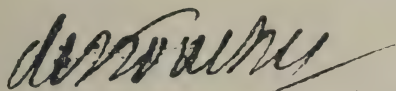
Duval 

Il importe de remarquer que dans ces deux dernières partitions, l'une de 1713, l'autre de 1736 (représentant ainsi par les dates les deux extrémités de la période que nous avons définie), les signatures sont écrites à des places différentes de celles qu'elles occupent dans la généralité des autres: celle de Bourgeois est au bas de la première page de musique imprimée et n'est précédée d'aucune formule non plus qu'accompagnée du nom de Ballard; celle de M^{lle} Du Val est à la fin, également sans la signature de Ballard — ceci par la bonne raison que Ballard n'a pas imprimé son œuvre, car, une des premières, la partition des *Génies* est gravée et par conséquent ne sort pas des presses héréditaires de la famille qui eut le monopole de la typographie musicale en France depuis Charles IX jusqu'à la Révolution. Quant aux autres, toutes présentent les signatures d'auteur et d'imprimeur (celle-ci parfois omise) telles que nous en avons montré la disposition dans le premier exemple ci-dessus (*Camille* de Campra), au-dessous de la formule imprimée qui fixe la date, à la dernière page de musique imprimée, avant le Privilège et, s'il y a lieu, les suppléments ou les tables.

Il serait imprudent cependant de s'en tenir à la vue de noms d'auteurs écrits sur les partitions pour affirmer que ce sont là des signatures autographes. Il ne semble pas que nous puissions avoir de doutes à l'égard des cas ci-dessus exposés, car, hormis les deux derniers, ceux-ci ont tous les caractères d'une régularité parfaite. Mais il n'est pas toujours de même.

Voici par exemple une partition de Destouches, *Télémaque* (1715). Elle se présente dans les mêmes conditions que les précédentes, et nous allons bien voir qu'elle ne nous offre en effet que des éléments authentiques. Bien mieux, par une par-

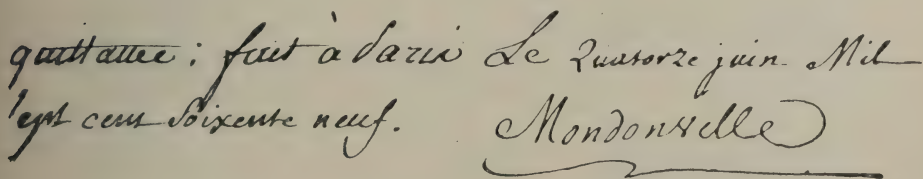
ticularité rare, le dernier feuillet de notre exemplaire a été inséré deux fois dans la partition, de sorte que, la dernière page se trouvant répétée, la signature finale se trouve également par deux fois écrite. La voici :



Rapprochons cette signature de celle du même auteur que nous avons donnée dans le premier chapitre d'après une pièce de comptabilité (voir ci-dessus, p. 22); tout en constatant que celle-ci est plus complète, car elle ajoute au nom patronymique le prénom "Cardinal", nous reconnaitrons sans hésitation, dans l'une comme dans l'autre, la même main.

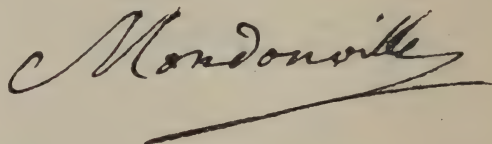
Mais ouvrons deux autres partitions : *Marthésie*, et cette *Omphale* dont la reprise, un demi-siècle après sa première apparition, déchaîna les premières batailles de la Guerre des Bouffons. Sur leur titre, nous lisons encore le nom de Destouches écrit à la main, et de la même main. Sans moyen de comparaison, eussions-nous douté que ce fût là sa signature ? Mais l'écriture est toute différente de celle des signatures authentiques que nous connaissons par les documents précédents. Cette signature-là n'est donc pas celle de l'auteur.

Voici un autre cas qui va nous laisser perplexe. La Bibliothèque du Conservatoire possède une quittance de droits d'auteur de Mondonville (2000 livres pour la traduction en français du texte languedocien de *Daphnis et Alcimadure*). En voici les deux dernières lignes, y compris la signature.



D'autre part, une partition gravée du même *Daphnis* porte, au bas de son titre, une signature parfaitement semblable à celle de la quittance. Mais plusieurs autres ouvrages du même

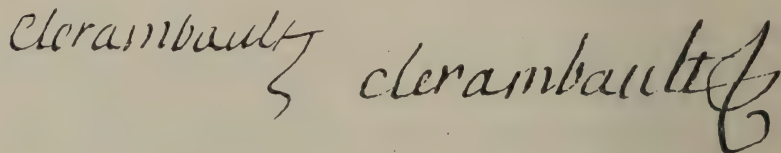
maître, et *Daphnis et Alcimadure* tout le premier, portent la même inscription, d'une écriture, cette fois, tout autre : on jugera de la différence par cette reproduction faite sur un exemplaire de *Tithon et l'Aurore*.



Laquelle est la véritable signature de Mondonville ? Ou bien son écriture se serait-elle modifiée au point de nous apparaître sous un aspect si dissemblable ? C'est ce que nous laissons à d'autres le soin de décider.

Nous avons lu sur le titre d'un des livres de pièces de clavier de Couperin le nom de l'auteur, ayant toutes les apparences d'une signature. Mais en comparant l'écriture à celle du fac-simile par lequel a commencé ce chapitre, nous avons bien reconnu qu'il n'en est pas ainsi.

Autre cas vraiment singulier. La Bibliothèque du Conservatoire possède un grand nombre de livres de cantates de Clérambault (en double, en triple, et au delà). Tous les exemplaires, ou peu s'en faut, portent au bas du titre l'inscription manuscrite du nom de l'auteur ; l'écriture en est toujours pareille, à quelques différences près dans le paraphe ; on se rendra compte de l'analogie comme des différences en examinant les deux reproductions suivantes :



Qui eût pu douter que ce fût là la signature de l'auteur ? Déjà nous nous réjouissions de cette découverte qui allait nous permettre, pensions-nous, de montrer plus de trente fois dans la même collection le nom d'un des meilleurs musiciens de son

époque écrit de sa main — quand, à la fin de la série, nous tombâmes sur les titres suivants :

L'Amour et Bacchus, cantate, par feu M^r de Clérambault.

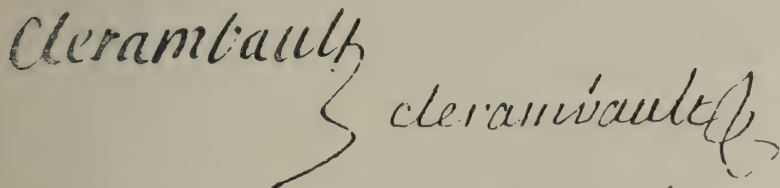
Les Forges de Vulcain, cantate, par feu M^r de Clérambault.

Au bas, les mêmes signatures, parfaitement conformes à celles des œuvres publiées du vivant de l'auteur !

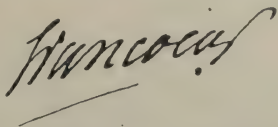
Hélas!... ce n'est point trop la coutume qu'un mort signe des exemplaires de ses partitions!... Clérambault aurait donc conféré sa signature à quelque autre ? Cette hypothèse nous fut confirmée quand nous arrivâmes à un dernier morceau isolé, qui s'intitule :

Erminie, cantatille mise en musique par M^r Clérambault le fils.

Et encore, à la suite, la même signature. Clérambault fils (qui d'ailleurs succéda à son père comme organiste de Saint-Sulpice et de la maison de Saint-Cyr) aurait donc signé pour lui de son vivant même ? Personne n'en doutera sans doute après avoir comparé aux deux signatures ci-dessus celles ci-dessous, dont la première est écrite sur la cantatille *Erminie* de Clérambault fils et la seconde sur *les Forges de Vulcain* de feu M^r de Clérambault.



Dans les quelques années qui suivent celles auxquelles nous nous sommes arrêtés, nous ne trouvons guère, comme noms d'auteurs écrits sur des partitions, que ceux de Rebel et de Francœur, célèbres par leur longue et fidèle collaboration : si longue qu'en effet la première de leurs œuvres offerte à notre citation nous ramène à la période que nous venons de parcourir (*Pyrame et Thisbé*, 1726), tandis que *le Prince de Noisy* nous conduit jusqu'en 1760. La plupart de ces partitions sont revêtues de la signature de Francœur.



L'une des premières porte pourtant le nom de Rebel: c'est
Tarsis et Zélie (1728).

MR

Nous allons d'ailleurs retrouver sans plus tarder la raison sociale Rebel et Francœur; nous vérifierons ainsi l'exactitude des signatures données comme compositeurs en les comparant à celles que les mêmes artistes apposèrent comme directeurs de l'Opéra sur le coupon d'abonnement que voici, document curieux par lui-même, puisqu'il nous reporte au cœur même de la vie artistique et théâtrale en plein règne de Louis XV.



NOUS soussignés **FRANÇOIS REBEL & FRANÇOIS
FRANCŒUR**, Sur-Intendants de la Musique de la Chambre
du Roi, & Directeurs généraux de l'Académie Royale de Musique,
par la Concession de la Ville & l'Arrêt du Conseil de SA MAJESTÉ,
du 13 Mars 1757; Reconnoissons avoir reçu de M *onsieur*

Lefort de Thiers

la somme de *Deux cent cinquante Livres* d'un Loge Entière & pour
quel un *Signeur* a occupé pendant le quart d'année de la présente
année, & qui est le habitante *de la ville de Paris* D'où quitte *au*

Fait à Paris, le *Premier Juillet* mil sept cent soixante-*sept*.
Quittance de la somme de *1250.* *MR* *Francœur*

Et, puisque nous en sommes aux représentants les plus en vue de deux familles qui ont tenu une grande place dans le monde musical depuis le XVII^e jusqu'au XIX^e siècle (Rebel était fils d'un des vingt-quatre violons de Louis XIV, devenu plus tard chef d'orchestre de l'Opéra, et nous allons bientôt apprendre à connaître l'ascendance et la descendance de Francœur), mentionnons sans plus tarder deux pièces qui, concernant François Francœur, vont nous le montrer dans sa gloire : deux parchemins (à la Bibliothèque du Conservatoire). L'un est l'expédition des "Lettres de réception de frère servant d'armes dans les ordres Royaux, Militaires et hospitaliers de N^e Dame du Mont Carmel et de Saint Lazare de Jérusalem „, brevet "donné à Paris le dixième jour du mois de Mai 1729 „ et signé LOUIS D'ORLÉANS. L'autre ne contient rien de moins que les Lettres de noblesse accordées "au S^r Francœur, Surintendant de la musique du Roi „, datées de Versailles, Mai 1764, et signées LOUIS. Au milieu du parchemin sont peintes les armoiries "réglées et blazonnées par le S^r d'Hozier, Juge d'Armes de France „. A vrai dire, la seule qualité octroyée au musicien est celle de noble et d'écuyer, sans autre titre. Quant aux motifs de l'anoblissement, reproduisons-les comme donnant un résumé des traits essentiels de la biographie du personnage :

Les preuves que nous a donné le S^r François Francœur, Surintendant de notre musique, de son zèle pour notre science, des grands talents qu'il a fait paraître, presque en naissant, et qui se sont perfectionnés par une application suivie, la distinction avec laquelle il a rempli, les différentes places qu'il a exercées à notre service et la charge de Surintendant de notre musique dont il est encore revêtu, joint aux différents ouvrages de sa composition qui ont obtenu notre approbation et celle du Public, nous engageant à lui donner une nouvelle marque de la satisfaction que nous ressentons et du souvenir que nous conservons des services que son père a rendu au feu Roi notre bis-aïeul et à nous pendant une longue suite d'années dans la charge qu'il a rempli.

Il résulte de ces derniers mots que François Francœur, Surintendant de la musique du Roi sous Louis XV, était, comme Rebel, fils d'un musicien au service de Louis XIV. En outre, il eut pour neveu un autre Francœur, Louis Joseph, qui prolongea la notoriété du nom jusqu'au temps de Napoléon, fut le

chef d'orchestre qui monta les opéras de Gluck et dirigea par deux fois l'Opéra à la fin du XVIII^e siècle. Enfin un fils de ce dernier, ayant vécu jusqu'en 1849, sans avoir été lui-même un professionnel, s'intéressa assez à l'art de ses aïeux pour avoir consacré divers écrits à des questions de facture instrumentale et d'enseignement musical populaire.

Nous retrouverons les traces de l'activité de Louis-Joseph Francœur quand la date de 1789 aura été franchie. En attendant, nous avons à reproduire de lui une lettre datant d'une des années auxquelles est consacré ce chapitre: 1776, l'époque du principal effort de la campagne gluckiste, — l'année d'*Alceste*. Adressée à une des autorités supérieures de ce temps-là (non désignée sur le document qui nous reste), et relative aux fonctions de Louis Francœur à l'Opéra, cette lettre officielle est écrite avec cet air d'assurance que donne à la fois le sentiment des services rendus et des souvenirs attachés à la notoriété du nom.

LOUIS-JOSEPH FRANCOEUR AU MINISTRE (?)

Monsieur

M. Berton m'a remis votre délibéré sur le Mémoire que j'ay eu l'honneur de vous adresser, n'y trouvant ni réponse ni satisfaction relatives aux objets que j'ay réclamés, je vous déclare, Monsieur, que je ne pourrai regarder avec indifférence la place que vous donnés à M. Grenier, qu'autant que vous me ferés justice, en m'accordant, ou ma retraite, ou le Brevet d'adjoint à M. Berton, pour en son absence, veiller au service de l'opera, et succéder à ses fonctions avec les mêmes pouvoir et autorité dont il est revetu, et en me donnant un Logement au Magasin qui me mette à portée d'être témoin de la tenue exacte des Ecoles. dans cette position, la seule qui puisse me convenir, et que je doive accepter relativement aux circonstances, je ferai toute sorte d'efforts pour répondre à vos vues, et à la justice que vous aurés daigné me rendre. autrement, par suite de cette même justice, je vous prie de m'accorder la retraite due à 25 ans de service, et à toutes les considérations détaillées en mon premier Mémoire, déclarant de la manière la plus authentique, et la plus décidée qu'à compter du premier avril dernier, je me regarde comme libre, n'ayant avec l'administration actuelle aucun engagement, et n'en pouvant absolument point contracter que sous les conditions cy dessus énoncées.

Je suis avec respect
Monsieur

Votre très humble et très
Obeissant Serviteur J.

Francœur

Ce 3 May 1776.

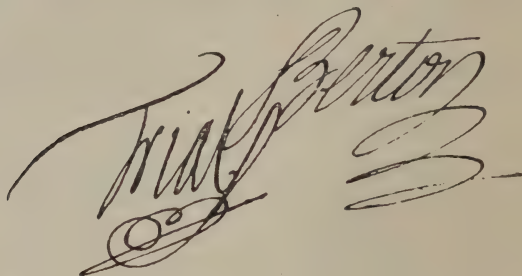
Cette espèce d'ultimatum n'aboutit pas au résultat que s'en promettait Francœur. Il conserva pendant plusieurs années encore à l'Opéra son simple titre de maître de musique (autrement dit chef d'orchestre), tandis que, sous des autorités plus ou moins changeantes, Berton restait dans ses fonctions d'administrateur général de l'Opéra, et que ce Granier, contre l'intrusion duquel protestait la lettre ci-dessus, pénétrait définitivement dans la place comme " aide du directeur „ (1).

La signature de Louis-Joseph Francœur, toute différente de celle de son oncle François, est très caractéristique, avec son paraphe enchevêtré, aux lignes façonnées patiemment, comme un dessin au trait. Elle est aussi des moins rares, car Francœur s'était fait confectionner une griffe qui en reproduit exactement

(1) Voy. l'*Almanach des spectacles* ou *Spectacles de Paris*, années 1776 à 1778.

les détails, et cette griffe a été apposée sur une grande quantité de partitions imprimées ou manuscrites qui, ayant formé sa bibliothèque particulière, font aujourd'hui partie des collections du Conservatoire.

Pendant que nous sommes à l'Opéra, donnons encore quelques signatures de directeurs musiciens. Nous avons reproduit tout à l'heure celle de Mondonville, lue au verso d'une pièce comptable: donnons maintenant celle des deux directeurs qui, au recto, ont ordonné son mémoire.



Nous retrouverons encore ces deux noms sur une autre pièce, analogue à l'une de celles que nous avons déjà reproduite (une quittance d'abonnement à l'Opéra), mais qui, postérieure de quelques années, diffère assez notablement de la précédente par la disposition, et surtout par les signatures. Au nombre de ces dernières, remarquons celle de Dauvergne, dont il fut fait déjà mention dans le chapitre consacré aux fondateurs de l'Opéra-comique (Voyez page suivante).

Les quatre directeurs qui, en 1771, signèrent cette pièce, sont les mêmes qui, trois ans plus tard, firent, non sans résistance, accueil à l'*Iphigénie* du chevalier Gluck.

Les signatures d'auteurs sur des partitions, sans cesser de se montrer quelquefois, se font plus rares dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, où d'ailleurs elles n'ont plus la même importance. C'est ainsi que nous avons trouvé celle de Piccinni sur des exemplaires d'*Iphigénie en Tauride*; celle de Sacchini sur *Renaud*: mais nous possédons assez d'autographes complets de ces maîtres pour que cela nous intéresse moins.

Il faut remarquer que nous n'avons jamais eu à signaler

d'exemples de ce cas appliqué aux plus grands maîtres: aucune partition de Gluck ou de Rameau, à plus forte raison de Lulli,

11. 228

450.

ACADÉMIE-ROYALE DE MUSIQUE.



NOUS soussignés, DIRECTEURS-GÉNÉRAUX de l'ACADÉMIE-ROYALE DE MUSIQUE, suivant la Délibération de la Ville du 19 Octobre 1769, & l'Arrêt du Conseil d'État du Roi, du 9 Novembre de la même année; reconnaissons avoir reçu de M. *unum*

le Comte de Cernumay

la somme de *quatre cent cinquante livres, pour une loge*
et loger d'une œuvre de loge à l'Opéra de la Ville de Paris
de la somme pour la somme de 450. d'après la
présente cession.

Fait à Paris, le *cinquième* avril mil sept cent soixante-seize.

Quittance de la somme de 450. *unum* *D'Auvergne*

Berton *Wass*

Quittance pour une loge à l'Opéra en 1771.

ne s'est rencontrée portant la signature de l'auteur. Cette pratique était réservée, paraît-il, aux musiciens de second plan.

Arrivons-en donc, puisque nous le pouvons désormais, à des documents complets et qui ne s'en tiennent pas à la reproduction d'un simple nom.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Dans un précédent chapitre, nous avons montré un specimen de l'écriture de Jean-Jacques Rousseau d'après le manuscrit d'une de ses œuvres de théorie musicale. Donnons maintenant un fragment d'une lettre parlant de ses préoccupations mu-

sicales à l'époque où celles-ci furent les plus légitimes, c'est à dire au lendemain de la représentation du *Devin du village* à Fontainebleau et au moment même où se déclarait à Paris la guerre des Bouffons. Nous y lisons cette particularité intéressante que c'est de par son initiative que la *Serva padrona* de Pergolèse fut gravée pour la première fois.

Je suis toujours à peu près de même que vous m'avez laissé; mêmes langueurs, même métier, même haine pour le monde, même goût pour mes amis, même paresse à leur écrire, même besoin de leur indulgence, et toujours comptant sur la vôtre. On représente actuellement à la Cour le petit opéra que j'achevois à votre départ (*le Devin du village*). Le succès en est prodigieux et m'étonne moi-même. J'ai été à Fontainebleau pour la première représentation; le lendemain on vouloit me présenter au Roi, et je m'en revins copier. Mon obscurité me plaît trop pour me résoudre à en sortir, quand même je perdrais les infirmités qui me la rendent nécessaire.

On représente actuellement à l'opéra des intermèdes italiens, qui y attirent une foule dont il avoit besoin. Je me suis avisé, par le conseil de mes amis, de faire graver le plus beau de ces intermèdes, intitulé *la Serva padrona*, et j'espère que l'ouvrage sera fini vers le milieu du mois prochain. Si vous connoissez à Lyon des amateurs de musique, vous m'obligeriez de me procurer le débit de quelques exemplaires. Je ne puis pas encore fixer le prix au juste; mais j'estime, à vue de païs, qu'il sera entre six et neuf francs.

A M. Lenieps, à Lyon; Paris, 22 octobre 1752 (1).

A partir de l'époque de Gluck, les documents s'offriront à nous en si grande abondance qu'il nous faudra choisir entre eux pour ne pas surcharger notre recueil. Pour finir ce chapitre, nous aurons donc à produire encore des lettres de trois maîtres italiens, venus à Paris dans le temps que l'auteur d'*Orphée* y

(1) *Inventaire des autographes de la collection Benjamin Fillon*, série X (Compositeurs de musique), p. 175. Rapprochons la date de cette lettre de celles des deux faits historiques dont il y est fait mention: 1^{re} représentation de la *Serva padrona* à l'Opéra, 2 août 1752; 1^{re} représentation du *Devin du village*, 18 octobre 1752. La lettre, écrite quatre jours après ce dernier événement, confirme pleinement le récit qu'en a tracé plus tard Jean-Jacques Rousseau dans ses *Confessions*.

renouvait la musique dramatique, et qui jouèrent, soit en face de lui, soit à ses côtés, un rôle nullement négligeable dans l'histoire de la musique française à la veille de la Révolution : Piccinni, Sacchini, Salieri.

PICCINNI

Le rival de Gluck a écrit beaucoup de lettres, surtout dans les dernières années de sa vie, pour exhaler ses plaintes. Nous comprendrons mieux le sens de ses réclamations continuelles (d'ailleurs légitimes) quand nous leur aurons donné pour préface le texte d'une note qui les résume et a été certainement écrite pour les appuyer ; nous en avons trouvé la minute parmi les manuscrits de l'abbé Roze (1) à la Bibliothèque du Conservatoire. Méditons surtout les premières lignes : elles posent très exactement la situation. Oui, il est vrai que Piccinni vivait tranquille dans son pays quand on vint l'y chercher, en le leurrant de fallacieuses promesses, pour livrer le combat — le mauvais combat — contre le génie et le grand art, — après quoi ceux qui n'avaient jamais vu en lui qu'un instrument de leurs caprices l'abandonnèrent au triste sort dont les lettres qui vont suivre ne feront que nous donner de trop authentiques témoignages.

NOTES SUR LE C^{en} PICCINI

Le Cⁿ Piccini était heureux dans sa Patrie (à Naples) lorsque en 1776 il fut appelé par le Ministre de Paris, *Amelot* et deux commissaires de l'opéra, *Papillon-Laferté* et *Hébert* (2). Caraccioli, ambassadeur de Naples près la Cour de France, envoya un engagement à Clermont-d'Amboise, ambassadeur de France alors à Naples, lequel engagement portait que la Cour de France ferait au Cⁿ *Piccini* un traitement de

(1) Compositeur de musique religieuse, renommé professeur de chant, Bibliothécaire du Conservatoire sous l'Empire et dans les premières années du règne de Louis XVIII.

(2) Il a été déjà question de ces deux personnages dans une lettre de Grétry et une note s'y rapportant. Voir ci-dessus, pp. 100-101.

6000^{ll.} par an pour l'expatrier, et le dédommager des sacrifices et des pertes réelles qu'il allait faire en quittant son pays, en l'obligeant de faire quelques élèves pour l'opéra à son choix, ce qu'il exécuta en arrivant à Paris, en donnant des talens à M^{lle} *Laguerre* à Mad^e S^t *Huberty* (1) et au C^{en} *Moreau* qui ne chantait alors que dans les chœurs. On envoya en outre au C^{en} *Piccini* à Naples l'arrêt du Conseil de 1776, relatif aux auteurs qui travailleraient pour l'opéra, afin qu'il pût suivre les règles prescrites dans cet arrêt dans le travail qu'il allait entreprendre pour ce spectacle. Cet arrêt* porte en substance qu'au lieu de payer à chaque auteur 12000 ll. pour un ouvrage, on ne lui en donnerait que 7000 ll. et en retenant 5000 ll. sur chaque ouvrage, au bout de six cela ferait la somme de 30000 ll. pour laquelle on lui payerait une *pension*, improprement dite *pension*, pour le reste de ses jours.

En 1783 le roi ayant assisté à Fontainebleau à la 1^{re} rep^{on} de *Didon*, et voyant les succès multipliés du talent du C^{en} *Piccini* ordonna qu'on changeât le traitement de 6000 ll. en pension et que la moitié fût réversible après son décès sur la tête de sa femme. Effectivement le brevet lui en fut expédié sur le champ. Les opéra qu'il a donnés au théâtre des Arts sont : *Roland*; *Atys*; *Iphigénie en Tauride*; *Didon*; *Diane et Endimion*; *Adèle de Ponthieu* (refait avec des changements et non joué); *Pénélope*, et *Clitemnestre* non jouée; — aux Italiens: — *Le faux Lord*; le *Dormeur éveillé*; *Lucette*; le *Mensonge officieux* et la *Bonne Fille*; à la cour: *Phaon*.

Les pièces manquent.

Voyons donc Piccinni aux prises avec la vie de Paris. Nous l'y trouvons dès la première lettre, écrite, dans son style franco-napolitain, moins de six mois après son arrivée. L'original est à la Bibliothèque du Conservatoire, comme celui de la lettre qui suivra. Le nom du destinataire n'est pas indiqué.

Mon cher ami

Demain au soir viendra chez moi Monsieur de Marmontel, qu'il est déjà à Paris, où demeurera jusque à lundi prochaine. Si vous voulez bien lui voir, et lui parler de votre affaire, vous pourrez venir chez

(1) Ici, le biographe bienveillant exagère un peu. M^{me} Saint-Huberty avait été employée par Gluck, qui en avait reconnu les aptitudes, bien avant de l'être par Piccinni, — et déjà, avant Gluck, elle avait été découverte et formée par un compositeur français, Lemoyne.

moi a huit heures demain au soir dimanche, parce que vous aurez tout le tems de lui dire tous vos sentimens. M^r de Marmontel il a été déjà prevenu par moi, et il vous attende. je vous prie d'excuser, la prosodie, et la frase françoise que j'ai déchiré: de fair aussi de mes compliments a Monsieur Preaudeau, dans le meme tems, que je vous embrasse de tout mon cœur, et je suis

juin 1777

voire très humble serviteur
et ami
Piccini

A la mort de Sacchini, survenue le 8 octobre 1786, la reine exprima le vœu que Piccini se chargeât de terminer une œuvre laissée inachevée par lui, *Evelina* (à quoi s'opposèrent des difficultés dans le détail desquelles nous n'avons point à entrer ici).

La lettre qui va suivre nous montre l'auteur de *Didon* en très bonnes dispositions pour accomplir ce devoir envers la mémoire de son compatriote et ancien ami. Le destinataire est, sans doute, le premier gentilhomme en exercice, que Marie-Antoinette avait chargé de transmettre son désir à Piccini (1).

AU DUC DE VILLEQUIER

Paris, ce 20 8^{bre} 1786.

Une attaque de goutte à la main droite, Monsieur, m'a empêché de vous donner une prompte réponse sur tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire: j'attends la partition avec le poème pour exécuter les ordres de la Reine; et je serois bien heureux si je pouvois m'approcher un tant soit peu à la sublimité du stile de mon pauvre ami, qui n'existe plus, de satisfaire les désirs de sa Majesté, et de ne vous pas tromper dans votre attente; si je avois le malheur de ne pas réussir, je vous prie de me plaindre au lieu de n'être pas content de moi. Quand on me remettra la partition et le poème, je vous prierois de venir me voir, pour en entendre la lecture, et pous savoir quelles

(1) Voy. GINGUENÉ, *Notice sur la vie et les ouvrages de Nicolas Piccini*, an IX, pp. 76 et 133.

sont vos intentions, à fin que je fasse de mon mieux pour bien les remplir.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération

Monsieur

vosre très humble et très
obéissant serviteur

PICCINNI.

Voici maintenant, et dès avant la fin de l'ancien régime, commencer la série de lettres de doléances qui ne cessera plus jusqu'à la fin de la vie de Piccinni. Aussi bien, il apparaît qu'il avait pris l'habitude de ce style dès son arrivée à Paris, lorsqu'il donnait de ses nouvelles aux amis qu'il avait laissés à Naples. " Je ne reçois pas une lettre de notre bon Nicolo qu'elle ne me fende l'âme „, écrivait l'abbé Galiani à Marmontel le 30 novembre 1777 (1). Ces premières lettres ont été perdues. Mais en voici une dont nous avons retrouvé un extrait dans un récent catalogue d'autographes, et que Ginguené, à qui elle est adressée, a imprimée en son entier dans une note de la biographie qu'il a consacrée à Piccinni :

A GINGUENÉ

Ce dimanche 6 mai 1787.

Mon très cher ami, j'ai besoin de votre appui dans la circonstance cruelle où je me trouve. Ma maladie, jointe à celle de mons fils et de ma charmante petite fille, ma chère Adélaïde, que malheureusement je viens de perdre, m'ont entraîné dans une dépense horrible. Ma ressource, dans toutes circonstances, ç'a été l'appui de M. de la Borde (2), pour mon malheur cette porte s'est fermée, et depuis lundi de la semaine passée je n'ai

(1) Et non 1778 : il est question ici d'*Armide* comme d'une œuvre dans sa nouveauté, et la 1^{re} représentation en avait eu lieu le 23 septembre 1777. Pour la lettre de Galiani, voy. DESNOIRESTERRES, *Gluck et Piccinni*, p. 221.

(2) Le fermier général La Borde s'était, dès l'arrivée de Piccinni à Paris, déclaré un de ses plus chauds partisans. Il l'avait chargé de l'instruction musicale de ses filles, et, pour cet office, outre l'hospitalité à la campagne qu'il lui accordait pendant la moitié de l'année, lui avait assuré une rente de 2.100 livres reversible sur la tête de ses enfants. Il n'est pas exact que ce soit la Révolution qui ait fait perdre à Piccinni ces avantages, puisque cette lettre montre que, dès 1787, La Borde lui avait déjà fermé sa porte. Voy. GINGUENÉ, *Notice sur Piccinni*, p. 80.

plus d'accès chez lui. Je me flatte que cela n'aura pas de suites, mais en attendant je gémis, je languis dans l'indigence. A un ami tel que vous je ne veux pas cacher mon état actuel. Vous pourriez me rendre un grand service et me soulager dans cette position affreuse où je suis en engageant votre ami à me faire une avance de la moitié de ce qu'il voudra bien me donner à la fin du mois prochain, et s'il veut en retenir les intérêts j'y consens de tout mon cœur. Cette somme ne pourra pas le gêner, mais elle sera pour moi de plus grand secours et sauverait de plus grand chagrin un pauvre homme qui ne sait pas de quel côté se tourner, dans un pays où les productions de son talent ne lui rapportent rien. Je me flatte, mon cher ami, que vous voudrez bien y prendre le plus grand intérêt, et je vous en fais d'avance mes plus vifs remerciements. Je vous embrasse de tout mon cœur (1).

Nous ne nous attarderons point à reproduire les autres lettres du même ton dont sont remplies les notes finales de la biographie de Ginguené. Pas davantage nous ne citerons les lettres publiques de Piccinni insérées par le *Journal de Paris* dans des occasions mémorables, nous bornant à les signaler comme peignant l'homme, si peu fait pour la lutte et bien plus disposé à s'effacer devant ses rivaux qu'à leur disputer le terrain : celle par laquelle, à la veille de la première représentation de son *Iphigénie en Tauride*, il crut prudent de s'excuser d'avoir osé traiter à son tour le sujet déjà illustré par le grand homme, et raconter comment cela s'était fait ; celle, encore relative à Gluck, par laquelle, après la mort du maître avec lequel il avait été mis mal à propos (et à son insu) en concurrence, il proposa d'instituer un concert annuel à sa mémoire et s'offrit lui-même pour " célébrer ses talents „ lorsqu'on inaugurerait cette fondation ; celle enfin par laquelle il voulut faire publiquement l'éloge de Sacchini également au lendemain de sa mort. Nous ne ferons aussi que mentionner ses étranges démarches auprès de l'autorité supérieure pour faire interdire aux journaux qu'il fût parlé de son *Iphigénie en Tauride* avant la douzième représentation, requête dont les Archives nationales conservent l'original avec les pièces qui en furent la suite (2).

(1) GINGUENÉ, *loc. cit.*, p. 136.

(2) Sur ces divers sujets, voy. DESNOIRESTERRES, *Gluck et Piccinni*, pp. 300 à 303, 372, 392, et GINGUENÉ, *Notice sur Piccinni*, pp. 132 à 135.

Vint la Révolution. La suppression des privilèges porta le dernier coup à la situation de Piccinni, lequel vit ses pensions, sinon supprimées d'un seul coup, du moins considérablement réduites. Il commença, sans plus tarder, à plaider la cause que nous avons vu résumer dans l'écrit reproduit au commencement de cette série de documents, à savoir que la pension de 6000 fr. qui lui avait été consentie par les administrateurs de l'Opéra ne devait pas être assimilée à telles autres promesses, plus ou moins passagères, faites au nom de l'ancien régime, mais constituait un droit permanent. La première lettre qui nous soit connue relativement à cette revendication date du premier mois de 1791, et ses premières lignes témoignent que les démarches de Piccinni étaient déjà commencées. Nous en lirons bien d'autres pendant les dix années qui suivront ! (1).

AU PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE

Monsieur le Président,

J'ai présenté plusieurs mémoires à l'Assemblée nationale, en exposant toujours mes justes titres : les droits que j'ai à un *traité* de 6000 livres par an, sur la foi duquel je me suis expatrié pour consacrer mes travaux et quinze années les plus belles de ma vie au service de la nation française, et la détresse affreuse dans laquelle je suis plongé depuis un an, d'après le décret qui réduit toutes les pensions à 600 livres. Je n'ai pu obtenir qu'on voulût s'occuper de mon sort ; ma situation maintenant est inexprimable. Harcelé de tous les côtés par les personnes avec lesquelles j'ai contracté des engagements, j'ai épuisé toutes les ressources qui me restent, et, chargé d'une nombreuse famille, je manque de moyens d'existence, j'en manque absolument, et je me vois réduit au point d'implorer la pitié de ceux qui veulent bien me nourrir. Dira-t-on qu'une nation qui fait l'admiration aujourd'hui de l'univers entier, que l'auguste assemblée de ses représentants, qui ne donne tous les jours que des preuves de la plus grande sagesse et de la plus exacte justice, veut aujourd'hui causer les maux d'un étranger et de toute une famille, qui, en perdant son chef, serait plongée dans la plus grande misère ? Non je ne puis le croire. Je vous supplie donc, monsieur le président, ou de faire dé-

(1) Arch. Nat., c. 128, liasse 436, n° 38. Ce document a été reproduit naguère par M. Armand Brette dans la *Révolution française* (octobre 1910).

cider mon sort le plus tôt possible, ou de me faire délivrer une somme quelleconque sur les arrérages qui me sont dus, afin que j'évite d'être, un de ces jours, trouvé mourant dans les prisons par ceux à qui je dois.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le président, votre très humble et très obéissant serviteur

PICCINNI.

Paris, ce 29 janvier 1791.

N'ayant pu obtenir satisfaction, Piccinni s'en retourna à Naples, où il fut plus malheureux encore, ayant perdu toutes les ressources qui lui avaient été promises en France, et, en même temps, étant regardé avec méfiance dans sa propre patrie, où il était suspecté — le pauvre homme ! — de jacobinisme. Il n'y put plus tenir, et songea à revenir à Paris.

Il y recommença ses démarches et ses implorations. Voici quelques mots d'une lettre, datée de quelques mois avant son retour (Naples, 19 octobre 1797), par laquelle, s'adressant à son ami et partisan toujours fidèle, Ginguené, Piccinni exposait sa détresse en des termes qu'il est vraiment pitoyable de trouver sous la plume d'un homme qu'on avait jugé digne d'opposer au génie hautain d'un Gluck.

Mon ami, ayez pitié de moi ; je me jette dans vos bras. Oui, Dieu vous aidera ; vous aurez la gloire de relever votre ami et une famille qui vous a toujours aimé, toujours chéri (1).

Il fut répondu ceci : " Piccinni ne touche pas sa pension de l'Opéra, non parce qu'il est émigré, mais parce qu'on veut qu'il vienne la manger en France, selon la loi „ (2). Il revint donc manger en France, et mangea pauvrement. Il continua aussi à multiplier les suppliques afin d'attirer sur lui l'attention des pouvoirs publics. Un des premiers résultats auxquels il parvint fut d'obtenir un logement gratuit à l'hôtel d'Angivilliers, " maison nationale „ où le gouvernement donnait asile à des artistes

(1) Catalogue d'autographes, Collection Alfred Bovet, vente du 24 novembre 1902, n° 873.

(2) GINGUENÉ, *Notice sur Piccinni*, p. 90.

auxquels il jugeait à propos d'accorder sa faveur. Piccinni y fut occupé surtout à écrire des lettres, assez généralement pareilles les unes aux autres (1). Sans revenir sur des détails qu'ont copieusement donnés ses biographes, reproduisons seulement les derniers documents de cette série, dont nous posédions les textes.

AU CITOYEN FABRE

Je suis au désespoir mon ami de ne pas pouvoir remplir la promesse que je vous avais donné de venir aujourd'hui dîner chez vous mais je viens à l'instant même de recevoir une invitation par me rencontrer avec Garat qui enfin veu bien me présenter au directoire vous con-

(1) Nous devons signaler principalement à ce propos la brochure qu'a publiée M. Henri de Curzon sous ce titre : *Les dernières années de Piccinni à Paris* (Fischbacher, 1890) et qui contient divers documents empruntés pour la plupart au fonds des Archives nationales. C'est d'abord le texte d'une pétition écrite de Rome, au nom de Piccinni, et imprimée dans le *Moniteur* du 1 frimaire, an VII, document qui mérite de nous arrêter parce qu'il nous montre qu'au moment de son retour en France l'auteur de *Didon* avait renoncé à quelques-unes de ses prétentions premières. Il n'y réclame plus en effet une pension de 6000 livres comme régulièrement due par l'Opéra, mais 3000 livres seulement. Le document donne en outre, sur les faveurs reçues de la cour, les précisions suivantes :

“ L'ancien gouvernement monarchique avait gratifié Piccinni d'une pension de 6000 francs depuis 1780. Cette pension fut réduite, en 1788, à 4000 francs, et en 1791 à 2400 francs. Mais depuis cette époque tous les arrérages de cette rente lui sont dûs. — Enfin Piccinni avait placé le fruit de ses économies sur l'emprunt de 80 millions en 1784 ; il lui était dû, à raison de ce placement, une rente viagère de 2100 francs. Les arrérages de cette rente lui sont dûs depuis 1792. „

Peu après le jour où était formulée cette réclamation, un rapport du Ministre de l'Intérieur sur les pensions de l'Opéra (29 frimaire, an VII), concluant à retenir la réclamation de Piccinni comme bien fondée, proposait de lui allouer une pension de 1000 livres.

D'autres pièces du même écrit concernent l'hôtel d'Angivilliers et le logement dont Piccinni y jouit.

La brochure se termine enfin par le texte d'une lettre du compositeur à Chaptal, en date du 21 messidor, an VII, et l'indication d'autres lettres écrites encore par lui, dans les derniers mois de sa vie, tant aux ministres qu'au premier Consul Napoléon Bonaparte.

venez qu'il m'est impossible de laisser échapper cette bonne occasion. Je vous prie de m'excuser.

Votre ami

PICCINNI (1).

Ce 10 nivose, an 7.

Au citoyen — Fabre Rue des 2 boules — près le Pont neuf n° 14 — Paris.

La pétition suivante, adressée au Ministre de l'Intérieur au commencement de l'année 1800, est actuellement en possession de la Bibliothèque du Conservatoire :

A CHAPTAL

Liberté

Égalité

Au Citoyen Ministre
de l'Intérieur de la République française.

Citoyen Ministre

Au moment où le nouveau Gouvernement s'empresse de réparer les fautes commises par l'ancien Directoire, j'ai recours à votre justice, et je vais avoir l'honneur de vous exposer le tort qu'on m'a fait, et dont je suis victime depuis long-tems.

Les anciens réglemens du théâtre des Arts portaient, que tout auteur qui aurait fait jouer un opéra, au lieu de recevoir 12 mille francs, n'en toucherait que sept mille, et en laisserait cinq mille, qui au bout de six ouvrages, faisant la somme de 30 mille francs, seraient regardés, comme un fonds, qui produisait à L'auteur pendant sa vie trois mille livres de rente, qu'on voulait bien appeller *Pension*. Qu'on consulte l'arrêt du Conseil du mois de mars de l'an 1776, et l'on verra la vérité de ce que j'avance. Au lieu de six, j'ai donné sept ouvrages à l'opéra : qui sont *Roland* ; *Atys* ; *Iphigénie en Tauride* ; *Didon* ; *Adèle de Ponthieu* ; *Diane et Endimion* ; et *Pénélope*.

Ces opéras ont produit des recettes très-considérables à ce spectacle, que je puis assurer avoir soutenu long-tems. En 1789 l'assemblée Constituante suspendit tout payement. On ne me donna provisoirement que 600 francs. Je fus obligé de quitter la France en 1791. De retour à Paris vers la fin de 1799 (v. s.) en frimaire de l'an VII, je fis des démarches auprès du Gouvernement afin d'obtenir l'arriéré de mes 3000

(1) Cette lettre, dont la signature seule est autographe, est mentionnée sur le catalogue de lettres autographes (M. Charavay), vente du 15 juin 1910.

francs par an. Mais le Directoire trompé par les artistes mêmes de ce spectacle, qui depuis mon arrivée en France se sont montrés les ennemis de mon talent, le Directoire, dis-je, réduisit cette rente si légitimement gagnée, à une Pension de 1000 *francs* par an. C'est là une injustice manifeste. L'arriéré qui m'était dû, ne me fut pas payé non plus ; et cette nouvelle pension a éprouvé des retards, puisque il m'en est dû plus d'un tiers. Cependant mon existence et celle de ma nombreuse famille en dépend. — La Cabale, acharnée contre moi, a fait plus encore. Depuis l'année 1788 j'ai achevé l'opéra de *Clitemnestre*. On l'a répété avant mon départ, et je puis dire que de tous mes ouvrages c'est le plus soigné ; mais le crédit de mes ennemis est parvenu à ne jamais le faire jouer.

Si on avait du moins repris mes autres opéras, les honoraires me dédommageraient en partie de cette injustice ; mais toujours la même main invisible s'oppose à tout ce qui peut adoucir les chagrins de ma vie, et me procurer la pure existence. Vous voyez donc, Citoyen Ministre, que j'éprouve chaque jour de nouvelles injustices. Ce qui m'a donné le courage de les supporter, c'est l'espoir que j'ai toujours eu de voir un jour au Ministère de l'Intérieur un magistrat éclairé et juste qui pût entendre ma voix. En apprenant votre nomination, Citoyen Ministre, je me suis dit, que le terme de mes peines approchait, et je jouis d'avance du bonheur de voir rendre justice à un homme qui a été assez long-tems victime de l'intrigue et de la cabale.

Salut et respect

N. PICCINI (1).

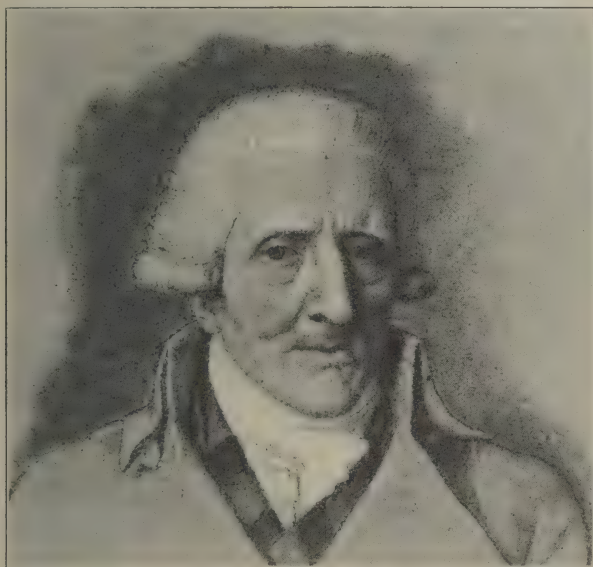
Rue de l'Oratoire, maison
Nationale d'Angivilliers.

Il a, en outre, été publié autrefois, par un journal de musique, le fac-simile d'une note autographe, accompagnant la pétition, qui commençait par ces mots, d'un style assez semblable à celui avec lequel les lettres précédentes nous ont rendus familiers : " Piccini meurt de fin à coté du gouvernement français ; Piccini meurt de faim à coté des théâtres qui ne sont riches que par ses talents, etc. „ (2). Mais, outre que la teneur générale de cette note indique qu'elle n'émane pas de lui-même (le nom de

(1) Comme la précédente, cette lettre n'est pas autographe : la signature seule est de la main de Piccini et d'une écriture très altérée.

(2) *Revue et Gazette musicale* du 23 juin 1839 (6^{me} année, n° 25).

Piccinni, par exemple, est écrit avec une seule *n*, alors que toutes ses signatures en portent deux, la plus simple comparaison des écritures démontre que ces lignes ne sont pas de sa main. Ce pourrait être une apostille de Chaptal: la note est suivie par une autre signée Regnaud de St Jean l'Angely.



PICCINNI

Enfin nous connaissons l'existence d'une dernière lettre du même temps (17 nivose an VIII, 7 janvier 1800), par laquelle Piccinni, après avoir exposé toujours la même situation, sollicite la place d'administrateur du Théâtre des Arts (l'Opéra) ou d'adjoint au Conservatoire, ajoutant: " Je desire employer le reste de mes talents pour l'utilité publique „ — et cette dernière requête est adressée à Bonaparte en personne, qui l'a apostillée (1).

(1) Catalogue d'autographes, vente A. Bovet, n° 874. Le n° 875 est encore relatif à Piccinni: c'est un " Mémoire adressé au Ministre de l'Intérieur par

La bonne volonté du nouveau gouvernement était en effet toute acquise à l'auteur de *Didon* : grâce à elle, Piccinni fut nommé aussitôt inspecteur du Conservatoire (sixième place, créée pour lui). Mais il n'en put pas profiter : sa nomination est datée du 22 mars 1800, et, le 7 mai suivant, il mourut.

Le portrait reproduit ci-contre fait partie de la série des petits portraits au crayon, provenant de l'éditeur Richault, dont il fut question pour la première fois ci-dessus à propos de Grétry. Il ne nous montre plus Piccinni sous son aspect fringant d'homme de cour, comme il est représenté dans ses portraits restés les plus connus (1). Mais l'air vieilli et attristé avec lequel le rival désabusé de Gluck s'y offre à nos regards concorde assez bien avec le ton des lettres que nous avons lues en dernier lieu.

SACCHINI

M. Adolphe Jullien a raconté en grands détails, dans *La Cour et l'Opéra sous Louis XVI*, les incidents qui précédèrent la mise à la scène de *Renaud*, de Sacchini, retardée par des influences et des intrigues diverses ; il a publié sur ce sujet tous les documents que lui fournissaient les Archives Nationales. Il n'en manque qu'un seul, et qui se trouve être précisément le principal, signalé comme tel par les autres documents des Archives, mais ayant disparu de leurs cartons. Comment cette pièce, qui entraîna la solution de l'affaire en litige et qui est la seule émanant du compositeur, est sortie de ces cartons

les Inspecteurs du Conservatoire de musique, en faveur de Piccinni qui se trouve dans une situation fort malheureuse, daté du 21 Frimaire, an VII, et signé Lesueur, Méhul, Cherubini, Martiny, Gossec, Sarrette. Nous avons enfin déjà signalé quelques autres lettres du même temps, d'après la brochure de M. de Curzon sur les *Dernières années de Piccinni*.

(1) C'est aussi sous cette apparence qu'il est peint dans un portrait à l'huile, appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire, qu'il ne nous a point paru nécessaire de reproduire.

pour passer dans ceux du Conservatoire, c'est ce que nous ne saurions dire (1): toujours est-il que nous allons en publier aujourd'hui le texte intégral. Sa place, dans le livre de M. Ad. Jullien, serait à la page 50 — après la lettre du ministre Amelot, suggérée par l'intendant des Menus-plaisirs, La Ferté, qui écrivait le 30 janvier: " C'est un service essentiel à rendre à l'auteur que de remettre la mise de son opéra à l'ouverture du théâtre après Pâques „ — avant la lettre du même ministre écrite au même La Ferté, le 2 février, disant: " Je ne perds pas un instant, monsieur. de vous faire passer la très longue lettre que je viens de recevoir de M. Sacchini, à laquelle je vous prie de me mettre en état de faire une réponse . . . „ C'est cette " très longue lettre „ que nous allons donner. La signature seule est autographe.

AU MINISTRE AMELOT

a Paris le 1^{er} février 1783.

Monseigneur,

Le comité de l'académie Roiale de Musique m'a communiqué la lettre par la quelle vous lui faites savoir que la première représentation de mon opera n'aura lieu qu'a la rentrée après Pasques. Comme vous avés bien voulu motiver les raisons de ce retard, sans doute d'après le compte qui vous a été rendu de l'ouvrage, je crois pouvoir aussy, Monseigneur, vous soumettre mes remarques sur chacune d'elles, et parler avec la franchise d'un artiste que vous ne voulés surement pas humilier, et qui s'estime autant qu'il vous respecte.

Beaucoup de personnes désirent des changement importants dans le Poëme et la musique de l'opéra de Renaud.

A l'égard du poëme on a pû vous dire, Monseigneur, que les changemens a faire étaient très considerables, mais plusieurs gens de lettres très connus, qui ont fait eux mêmes des Poëmes, et qui ne sont portés par aucun motif de rivalité a trouver celui-ci mauvais, sont d'un avis tout différent. Ils pensent seulement que l'ouvrage est susceptible de quelques légères corrections dans le stile, comme serait la refonte d'un vers, et plus souvent encore le simple changement d'un mot. Or ces

(1) Cette pièce est entrée au Conservatoire par le fait du legs du marquis de Queux Saint-Hilaire, de la collection duquel elle faisait partie; elle avait figuré antérieurement dans la Collection Rathery.

bagatelles n'exigent pas plus de deux jours de travail de la part de l'auteur des paroles.

A l'égard de la Musique, on vous a dit, Monseigneur (car il est impossible que l'importance de vos occupations vous laissent le tems de songer a de pareils détails) *que c'était un service essentiel a me rendre que de m'accorder trois mois pour m'occuper des corrections désirées, surtout pour le récitatif qui n'est point une partie a négliger dans un opéra français, et de travailler aussy aux airs de Danse.*

Ma réponse sur tout cela sera simple et précise. Une partie des airs de danse est depuis plusieurs jours a la copie, et 24 heures me suffisent pour achever l'autre.

Quant a la musique vocale elle est mesurée ou elle ne l'est pas. La nécessité des changemens a faire dans la musique mesurée ne peut être sentie que par moi seul ; je n'ai jamais suivi a cet égard d'autres conseils que ceux qui m'étaient dictés par mon goût, ou si l'on veut par mon génie, et le public ainsy que moy nous en sommes rarement mal trouvés. Pour le récitatif c'est autre chose ; j'ai pris des avis, parce que je suis étranger. J'ai consulté des amis qui savent le français, la musique et qui ont du goût ; car en vérité, Monseigneur, dans la réunion de tout cela, l'homme de lettres le plus en possession de juger les arts étrangers au sien pourrait fort bien errer dans ses avis. D'ailleurs, j'entens maintenant assés la langue française pour affirmer nettement que mon récitatif est aussy bien approprié au génie de cette langue qu'il l'est dans des opéras très vantés qui ont précédé le mien.

Au reste, Monseigneur, je le reverrai ce récitatif puisque vous l'exigés, ce ne sera encore qu'une occupation de 24 heures. Mais permettés-moi d'observer qu'on s'est un peu trop pressé de porter un jugement sur la musique de *Renaud*. Il y a bien des choses que je n'y débrouillais pas moi même, le jour que vous avés bien voulu venir l'écouter. Plusieurs rôles étaient doublés, aucun n'était bien sçû ; il n'y avait par conséquent nul ensemble, et le caractère de déclamation qu'exige le récitatif n'était pas encore bien senti par les exécutants. Quelle musique soutiendrait sans y rien perdre une pareille épreuve ?

Je me porterai (moi Sacchini) avec d'autant plus de plaisir avoir reculer de trois mois la représentation de mon opéra que cela me donnera le tems de mettre le rôle du S^r Larrivée a sa voix. Car il n'est pas indifférent pour mon ouvrage, que je donne a un premier sujet dont les talens sont si agréables au public les moyens de paraître, et il serait a craindre si ce public ne le voyait pas jouër qu'il ne prit des préventions défavorables contre l'ouvrage &c.

Le fait est, Monseigneur, que le rôle d'Hidraot destiné au S^r Larrivée n'est que secondaire dans mon opéra parce que celui d'Armide

est, et doit être le principal. Le S^r Larrivée a très bien senti cela et ne m'a pas laissé ignorer qu'il ne le remplirait que par complaisance et par conséquent qu'avec répugnance. Je n'ai pu refondre l'ouvrage, et voila pourquoy le rôle est trop haut pour la voix du S^r Larrivée.

J'en suis dans un chagrin mortel, mais, Monseigneur, il m'est impossible d'accommoder ce rôle a la voix du célèbre *virtuoso*. La musique en est tellement liée avec celle de tous les autres interlocuteurs, que m'obliger de la changer c'est me réduire a recommencer la moitié de mon ouvrage. Tout n'est pas désespéré cependant; j'ai destiné ce malheureux rôle au S^r Laïs, ce jeune homme joue avec intelligence et même avec chaleur. La qualité, l'égalité de sa voix, et surtout l'aplomb, la précision qu'il met dans son chant (et le rôle d'Hidraot exige beaucoup de tout cela) me font espérer que le public pourra supporter assés patiemment la privation du premier sujet de l'opéra pour ces sortes de rôles.

Je lis dans le commencement de votre lettre, Monseigneur, *que l'état actuel de la Caisse de l'opéra, et les dépenses considérables qu'exige mon ouvrage ne permettent guere de le donner avant Pasques*. Et vers la fin je lis: *Que votre intention est que l'administration n'épargne rien pour mettre ce même ouvrage a la satisfaction du Public tant du côté des décorations que des habits que l'on aura le tems de faire avec soin. Pourvu toutes fois que ce soit après Pasques*.

La pompe des accessoires et ce grand luxe des habits qui séduisent quelques fois à l'opéra ne sont pas absolument essentiels dans celui de *Benaud*, et cela par deux raisons. L'une est que le Poëme a une marche très rapide, qu'il offre beaucoup de situations variées, et que l'intérêt qu'il inspire vient d'un sentiment moral pénétrant, plus fait pour occuper l'ame de l'auditeur que ses yeux. L'autre, j'ose le dire, c'est parce que j'en ai fait la musique et que j'ai taché de la bien faire. Dans les opéras ballets le brillant des accessoires est réellement indispensable parce que ce n'est pas la vraie musique qu'on va y chercher.

Je puis encore vous assurer, Monseigneur, qu'il est très facile de mettre mon opéra sur pied sans constituer L'administration actuelle dans des dépenses bien fortes. Je ne luy demande que de réparer plusieurs vieux habits et d'en faire une vingtaine de neufs. Les frais pour les décorations ne sont pas non plus bien considérables. Les deux premiers actes offrent la vue d'un camp, et il y a des décorations de camps ou l'équivalent dans le magasin de l'opéra. Le troisième représente un champ de bataille jonché de morts, et on trouvera aisément des vivans qui rempliront très bien ce rôle pour 25 sols par tête. En un mot je crois qu'avec de l'économie, de l'intelligence, et principalement de la bonne volonté on peut satisfaire a tout ce qu'exige la

décence et la convenance théâtrale moyennant quinze a seize mille livres.

Et d'ailleurs, Monseigneur, L'opéra de *Renaud* est attendu du Public avec la plus vive impatience ; si on ne le donne pas avant Pâques, il faudra bien jusqu'à ce tems en mettre d'autres au théâtre, qui coûteront encore a établir, quand même ils auraient déjà été joués. Et si par hazard c'était quelque ouvrage dont le succès a été médiocre, ou bien une production nouvelle qu'on voulut faire passer avant la mienne, j'ose vous demander, Monseigneur, si les raisons qui vous ont étées alleguées pour retarder la représentation de *Renaud* paraîtraient bien solides aux personnes équitables, aux vrais amateurs ? Non, Monseigneur, ils les condamneraient parce que surement vous les condamneriez vous même.

Eh bien, Monseigneur, j'en appelle a votre cœur. Pourquoi donc ne pas prévenir, puisqu'il en est tems encore, la démarche qu'alors vous n'hésiteriez pas a faire pour me consoler d'une injustice. Pourquoi ne seriez-vous pas dès apresent l'appuy, sans reserve aucune, d'un artiste étranger appellé icy pour y exercer son talent, et qui s'est toujours fait un devoir de ne sadresser qu'a vous seul, quoi que la protection dont veut bien l'honorer la Reine eût pu l'autoriser a s'en prevaloir dans cette importante circonstance.

Il y a plus encore, Monseigneur, car je ne veux rien vous cacher. La crainte d'être humilié l'emporte chés moi sur toute autre consideration. Or je le serais, si après avoir fait, de l'aveu de l'administration supérieure, un opéra pour la capitale d'un Royaume comme la France, on en retardait de trois mois la représentation par des raisons d'Economie qu'y n'ont jamais été employées pour reculer ainsy la mise des ouvrages faits par tant d'autres.

Aussy, dans le cas ou s'eprouvrais ce désagrement absolument nouveau pour moy, j'ai l'honneur de vous prévenir, Monseigneur, que je suis déterminé a retirer ma partition et a la faire graver ; Les artistes, les amateurs éclairés de tous les pays la jugeront, et je me flatte qu'elle ne diminuera pas l'opinion qu'ils ont encore de moy, et que je soutiendrai partout ou le bon goût m'appellera désormais pour y donner des ouvrages moins exposés aux contradictions.

Je suis avec un très profond respect

Monseigneur

Votre très humble et très
obéissant serviteur

SACCHINI.

Cette requête fut écoutée : *Renaud*, premier opéra français

de Sacchini, fut mis immédiatement à l'étude et représenté à la fin du même mois, le 28 février 1783.

La Bibliothèque du Conservatoire possède encore deux lettres de Sacchini, adressées l'une et l'autre à un de ses compatriotes, du nom de Caruso. L'une, du 15 janvier 1783, parle encore des difficultés suscitées à la réception de *Renaud* et de l'intervention de Marie-Antoinette en sa faveur; l'autre est datée du 18 juillet de l'année précédente; l'écrivain y trace un piquant tableau de son misérable état de fortune. Ces deux lettres étant en italien, nous ne les reproduisons pas, nous bornant à donner le fac-simile de l'écriture et de la signature de Sacchini d'après sa lettre du 15 janvier 1783.

Io abbracciandoti di
tuo Cuore mi dico.
Semprie ~~affetto~~ ^{affetto} amico
Sacchini

Enfin nous devons à Sacchini la troisième attestation en faveur de Lesueur, dont Philidor et Grétry nous ont fourni les deux premières. La voici :

Après avoir examiné les partitions de M^r Le Sueur et entendu sa musique dans plusieurs endroits, je certifie que personne ne peut remplir comme lui une place de maître de musique d'Eglise et qu'on peut le regarder à tous égards comme le premier maître de chappelle de France; en cela je m'accorde avec les premiers auteurs de musique de Paris. Dans les maîtres de chappelle étrangers, je n'en connais que deux, l'un de S^t Pierre de Rome et l'autre de la principale église de Naples, qui puissent l'égaliser. En foi de quoi je lui délivre la présente attestation due à ses talents distingués. Fait à Paris ce 30 mai 1786.

SACCHINI

Compositeur de la Cour.

SALIERI

Il a été déjà publié ici une lettre de Salieri: le sujet qu'elle traitait — le récit de la mort de Gluck — nous l'a fait insérer dans le chapitre où ont été réunis les documents relatifs aux trois grands fondateurs de l'opéra français. L'on y aurait pu joindre la lettre publique, imprimée par le *Journal de Paris* (18 mai 1784), par laquelle Salieri, après que les *Danaïdes* eurent été représentées comme étant l'œuvre de Gluck, déclara que la musique de cet opéra était de sa composition, mais qu'il l'avait écrite " sous la direction „ de son maître, " conduit par ses lumières et éclairé par son génie „. Il est d'ailleurs d'autant moins nécessaire que nous reproduisions ici ce texte qu'il a déjà été réimprimé (1).

La Bibliothèque du Conservatoire possède, de Salieri, outre les lettres en français que nous reproduirons tout à l'heure, toute une série de petits papiers sur lesquels sont écrits de sa main (ou quelquefois d'une main différente) des vers à mettre en musique, des projets de programmes, et diverses autres notes, — un billet en italien à une Altesse qui n'est pas nommée, — puis, encore en italien, l'autographe d'une belle et curieuse lettre écrite à la *Musikalische Zeitung* pour protester contre une nouvelle mode d'exécution sur les instruments à cordes, où l'abus du *glissando* devenait un véritable principe: " *Questo snervato e fanciullesco genere*, disait Salieri, *si è, come un male contagioso, attaccato anche a qualche suonator d'orchestra „*; car ce ne sont pas seulement des " *professori di violino „* qui tombent dans ce travers, mais aussi, et cela est " *ancora più ridicolo „*, ceux qui jouent la viole, le violoncelle, et jusqu'à la contrebasse. Cette méthode finira par faire d'un orchestre " *non un corpo armonico, ma un unione di fanciulli che piangono, o di gatti che sgnolano „*.

Ayant vécu soixante-quinze années, dont la plupart s'écoulèrent dans la capitale musicale qu'était Vienne, avec quelques

(1) Voy. DESNOIRESTERRES, *Gluck et Piccini*, p. 347.

incursions dans cette autre qui est Paris, Salieri a passé à travers plusieurs générations successives d'artistes et fut en rapports directs avec leurs plus illustres représentants. Il débuta sous les auspices de Gluck et de Giuseppe Scarlatti, eut avec Haydn, Mozart, Beethoven des relations confraternelles, fit exécuter, le premier à Vienne, les opéras de Rossini, enfin dirigea les premiers pas du jeune Liszt dans le domaine de la composition. Les lettres qu'il nous reste à produire, d'après les collections du Conservatoire, appartiennent aux derniers temps de sa vie et sont d'une époque assez postérieure à celles qu'on a lues jusqu'ici : cependant elles se rapportent encore à des œuvres que Salieri avait données en France au temps de l'influence gluckiste. *Les Danaïdes*, qui sont de 1784, restèrent au répertoire de l'Académie de musique jusqu'en 1828 : c'est le premier opéra que Berlioz ait vu représenter à son arrivée à Paris. La renommée du maître attirait à lui de jeunes artistes désireux de recevoir ses conseils. C'est ainsi que Panseron, prix de Rome de 1813, ayant passé en Italie le temps réglementaire, alla faire ensuite un séjour à Vienne, où il se remit à travailler sous la direction de Salieri. Le billet suivant, qui contient de piquants détails de mœurs franco-viennoises, témoigne de leurs relations à ce moment.

A PANSERON

Dimanche 8 fév. 1818.

Monsieur !

Je suis du grand matin passé chez vous, vous n'avez pas dormi à la maison.

Le maître de chapelle de S. Anne me fait demander s'il recevra encore quelque chose de la fonction du 21 janvier. Avez-vous, monsieur, selon votre promesse remis les 50 f. au curé de cette Eglise ?

Avez vous, différemment de notre convenu, donné vous même l'argent pour l'Armonie à la personne qui la engagée ? mettez moi en état, je vous prie, de ne plus penser à cette affaire, et croyez-moi, quoi que l'amour peut être vous rend un peu distrait,

Votre affectionné serviteur
et ami

SALIERI.

Les Danaïdes avaient eu une importante et fructueuse remise en 1817. *Tarare* à son tour fut repris en 1819, avec rema-

niement de cinq actes en trois. C'est à cette nouvelle série de représentations que se rapporte la lettre suivante, par laquelle Salieri remet ses intérêts entre les mains d'un ami. Celui-ci n'est autre que le petit-fils de Favart, homme de lettres lui-même (c'est lui qui rédigea les *Mémoires* publiés sous le nom de son grand père), et qui, ayant fait carrière dans la diplomatie, avait été secrétaire du duc de Caraman, ambassadeur de France à Vienne, où sans doute ils s'étaient connus.

A A. P. C. FAVART

Monsieur !

Vous avez eu toujours de la bonté pour moi, je vais la mettre un peu en contribution et tout franchement.

La direction de l'académie Royale de musique me charge de nômer par procuration une personne étran: a l'administration, qui puisse regler à la caisse les sommes par moi déjà reçues et celles à recevoir en avenir des representations de *Tarare*; Approfitant de votre amitié je prend la liberté de vous envoyer la procuration et vous prier de vouloir bien concerter avec Madame Aumer qui se trouve actuellement à Paris, et qui a été déjà prévenue et priée aussi par Monsieur Aumer sur ce point, de ce qu'il y a à faire pour le moment et pour la suite. Je vous laisse la faculté de signer le nom du mandataire à plaisir et faire même des arangemens avec lui; pour ne pas entrer dans des dettails inutills, en vous faisant mes excuses de l'incomodité que je vous donne, et en vous priant de les faires aux autres, j'ai l'honneur de me dire et d'être,

Monsieur

Votre très humble serviteur

SALIERI.

Viene 23 sept. 1819.

P. S. Je vous prie, si le livre de *Tarare* a été imprimé en 3 actes, de m'en acheter un exemplaire.

J'ai fait part aussi a monsieur Persuis (1) de ce qui a raport a la procuration. Si vous allez lui faire visite, embrassé-le bien pour moi.

A Monsieur — Monsieur Favart — à Paris.

Enfin voici un dernier billet ou fragment d'un billet encore motivé par cette reprise de *Tarare*: il montre que, de si loin

(1) Directeur de l'Opéra. Voir le billet suivant.

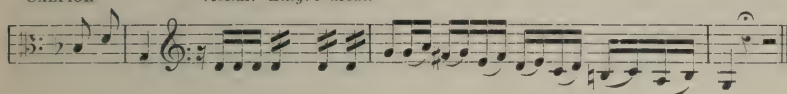
et si longtemps après la production de son œuvre, Salieri ne se désintéressait pas de l'exécution.

A PERSUIS

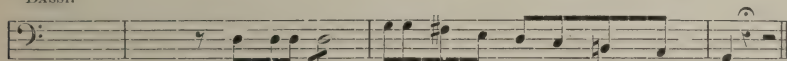
Je crois avoir oublié un petit changement du 1^{er} acte, le voicy.

CALPIGL.

Violini. *Allegro assai.*



BASSI.



Suive le Chœur *Dans les plus beaux lieux de l'Asie.*

Vous m'obligerez infiniment, Monsieur, de faire passer à son adresse, avec toute votre commodité, la lettre que vous trouverez dans le Paquet de la musique.

SALIERI (1).

A Monsieur — Monsieur Persuis — directeur de l'Académie — Royale de musique — à — Paris.

*
* *

Pour en finir avec l'ancien temps, revenons une dernière fois aux *Diî minores*, et, puisqu'on a bien voulu nous conserver des souvenirs de quelques-uns, mentionnons brièvement les autres musiciens contemporains de Louis XV et Louis XVI dont la Bibliothèque du Conservatoire garde des documents personnels.

Ce sont :

JACQUES LA CORNE (brevet de maître à danser et joueur d'instruments de musique, 1731);

PIERRE-FRANÇOIS GROSSET, luthier (acte notarié, 1734);

CHARLES-LOUIS MION, maître de musique des enfants de France (quittance, 1760);

CLAUDE SUPPLY, violon privilégié du roi (acte notarié, 1767);

LOUIS-MARC FOUQUET, organiste (acte notarié, 1771);

LOUIS LEVIÉ, organiste à Paris (acte notarié, 1771);

(1) La signature de Salieri a été reproduite ci-dessus, à la suite de la lettre racontant la mort de Gluck.

Demoiselle MARIE BANDIÉRY DE LAVAL, fille d'un maître à danser des enfants de France et compositeur des ballets du roi (brevet de pension, 1780, signé : LOUIS, AMELOT) ;

GABRIEL CAPPERON, ordinaire de la musique du roi (quittance, 1782).

Enfin, dernier dans l'ordre chronologique comme représentant l'ancien régime (car celui qui viendra ensuite sera Catel, que nous verrons, en 1789, dans le mois qui suivit la prise de la Bastille, prendre son engagement dans la Garde Nationale — et cela seul révèle l'avènement de temps nouveaux), un vieux musicien, blanchi sous le harnais après avoir joué du violon pendant presque tout le règne de Louis XV et celui de Louis XVI, est, en 1788 (il était temps!), récompensé de ses loyaux services par l'octroi de la qualité de noble, ni plus ni moins. Il se nommait Julien-Amable Mathieu. Un certificat postérieur, sur lequel nous aurons à revenir, atteste qu'il avait été " reçu violon de la musique de la Chambre en 1745, étant fort jeune, et reçu violon à la Chapelle en 1754, puis survivancier de la charge de Maître de musique en 1765, et titulaire de la dite charge en 1770 „. La Bibliothèque du Conservatoire possède ses lettres de noblesse, datées de février 1788, où sont peintes les armoiries à lui conférées : *d'azur à trois épis d'or*, etc. Insatiable dans ses ambitions, ce Nestor des violonistes de Louis XVI faisait signer, dans le même mois (17 février 1788), une lettre destinée à être mise sous les yeux du ministre Amelot, à l'effet d'obtenir encore la décoration de l'ordre du Roi. Trente-trois de ses confrères, musiciens de la chapelle, ont mis leurs noms au bas de cette pétition (on lit parmi eux celui de Kreutzer). Mais une troisième pièce, de dix ans postérieure, nous montrera que bien des choses ont changé de par le monde, — tout, sauf la manie qu'avait le pauvre vieux Mathieu de faire pétitionner pour lui ses confrères : c'est le certificat (déjà mentionné), qui établissait l'ancienneté de ses services : celui-ci porte pour date : " Ce 10 vendémiaire, an 6^e de la République „, et ceux qui le signent se disent : " Ci-devant maîtres de musique de la Chapelle du ci-devant Roy „. C'est ainsi que les plus humbles, comme les plus grands, ont subi les fluctuations de l'histoire !

CHAPITRE VI.

Premiers contemporains de la Révolution.

L'auteur du chant national.

Le 14 juillet 1789, le peuple de Paris prit la Bastille. Un mois et deux jours après, un musicien de seize ans signait un engagement, nullement musical, dont la pièce que voici, conservée par la Bibliothèque du Conservatoire, nous apporte le témoignage immédiat (Voy. page suivante).

Catel, que cette pièce qualifie "maître de musique", était en effet, depuis plusieurs années, attaché à l'École royale de chant fondée naguère sous la direction de Gossec, dont il était l'élève. Et précisément au moment où, dans l'enthousiasme des premières heures, il donnait cette preuve de son dévouement à la nation, il se formait, sous les auspices de cette même Garde Nationale, une institution musicale qui devait faire son chemin de par le monde : nous voulons parler du corps de musique constitué par Sarrette, sous la direction musicale de Gossec, avec les débris de la musique des Gardes-françaises, groupement d'artistes de bonne volonté qui, après six années de travaux et d'efforts, trouvèrent leur récompense par la fondation du Conservatoire. Nous y verrons bientôt reparaitre les trois personnages dont il nous a été donné d'évoquer les noms dès les premières lignes de ce chapitre.

INFANTERIE VOLONTAIRE NATIONALE.

III^e Division, VI^e Bataillon.



BATAILLON DES FILLES-DIEU.

*Première Compagnie
De Lenoir*

*M.^r Charles Simon Cotel, m.^{re} Demisique de
l'École Royale de charl. agie de Poitiers & Demise
né à Angoulême le 10. Juin 1773. Taille de 5 pi 3 pou 1/2.
Demeure à Luxembourg S. Denis hôtel du Desir*

s'est enrôlé volontairement le 16. août 1789.. pour servir dans
la Garde Nationale Parisienne non-soldée, à la charge de s'habiller
à ses frais.

*M. de Lenoir
De Bataillon*

*Lenoir
Capitaine de la première
Compagnie*

Le 10 août 1792, le peuple prit les Tuileries et renversa la monarchie. Treize jours après, le directeur de l'Opéra écrivait à un fournisseur de son Académie la lettre que voici :

LE DIRECTEUR DE L'OPÉRA À SON MARCHAND DE BOUGIES

23 août 1792.

Nous n'avons pu, Monsieur, répondre sur le champ à la lettre que vous nous avez écrite en date du 8 du courant et dans laquelle en nous prévenant de l'envoi que vous avez fait de 15 livres de bougies et de celui de 10 livres qui aura lieu subséquemment, vous nous demandés d'être payé exactement tous les mois.

Vous serez satisfait à cet égard, Monsieur, et vous pourrés présenter vos mémoires à la fin de chaque mois pour en toucher le montant dans la huitaine suivante.

Vous vous plaignés, Monsieur, des retards que vous avés éprouvés pour le payement d'une somme de 117¹¹ qui vous est due pour fournitures faites en janvier et mars derniers et vous nous priés de vous faire toucher cette somme. Quelque modique qu'elle soit il n'est point en notre pouvoir d'en hâter le payement ; l'objet qu'il concerne est antérieur à notre administration, nous avons pris l'opéra franc et quitte de toutes dettes à compter du 1^{er} avril et c'est à la municipalité que vous devés vous adresser pour tout ce qui peut vous être du antérieurement à cette époque.

Nous avons l'honneur d'être très sincèrement, Monsieur, vos très humbles et très obéissans serviteurs.

CELLERIER.

Le contraste est vraiment comique entre les préoccupations dont témoigne cette lettre et celles de la nation à la même époque. Sans entrer dans plus de détails, rappelons que Cellerier et Louis Francœur (ce dernier déjà bien connu de nous) avaient, à la fin de mars 1792, repris la direction de l'Opéra après que la Ville de Paris l'eût gérée pendant les deux années précédentes : c'est à cette mutation que fait allusion Cellerier quand, sur ce ton de courtoisie qui sent de loin son ancien régime, il invite son marchand de chandelles à s'adresser à la Municipalité s'il veut régler une dette antérieure (1).

Il est vrai que, pour ceux qui avaient été témoins de l'aimable laisser-aller des administrations précédentes, l'ère des difficultés était commencée. Aussi allons-nous voir, en 1793, Louis Francœur, le chef d'orchestre de Gluck, dernier représentant d'une dynastie séculaire de musiciens de cour, descendre aux détails les plus infimes, et écrire des lettres comme les deux suivantes :

AU CITOYEN DENESLE

*Premier commis des Établissements publics
au Palais Cardinal.*

Je te prie mon cher Amy de me faire le plaisir de rendre service

(1) La Bibliothèque du Conservatoire possède encore, émanant du comité de l'Opéra pendant la période antérieure à la direction Cellerier et Francœur, une lettre (du 1^{er} juillet 1791) adressée à Champein, dont nous réservons la publication pour le chapitre relatif à ce compositeur. Signalons simplement ici qu'en cette seconde année révolutionnaire, le comité proposait à Champein de mettre en musique le sujet d'*Henry IV* et *Gabrielle*.

au Cⁿ Réchel, ancien tailleur de l'Opéra, le quel est porteur de la présente; j'entend fort peu l'allmant (1), mais, autems que j'ai pu le con-sevoir, il me paroît qu'on lui a dit à la caisse de la Municipalité que le quartier que l'on paye *actu* lui avoit été payer; si effectivement on lui a fait quelqu'avances, soit en partie ou en totalité, à la Caisse de l'Opéra ou par les mains de feu Prieur, il faut au moins remettre au S^r Réchel ses quittances pour comptant; voi, je te prie, a débrouiller s'il est possible en lui donnant un mot d'Eerit pour M. Le Normant; tu obligera un pauvre malheureux et ton serviteur et amy

FRANCEUR.

ce 21 mars 93.

AU MÊME

ACADÉMIE DE MUSIQUE

L'an de la RÉPUBLIQUE, 1793.

Du 23 Juillet 1793.

Franceur souhaite le bonjour à son amy Denesle, et le prie de lui rendre le service d'engager l'un des C^{ns} composant son Bureau de lui faire une coppie des plus exacte des pensionnaires tant mâlles que femelles de notre académie, tel enfin que le comporte l'Etat qui doit être payer incessamment; je fais cette demande mon cher amy n'ayant pas chez moi cet Etat, lequel m'est demandé par le Trésord public; oblige moi de me le faire remettre le plus tot possible, se sera rendre service à celui qui est tout a toy; ton ami

FRANCEUR.

Cellerier et Franceur ne résistèrent pas à l'impulsion des événements: à la fin de quatre-vingt-treize, ils durent abandonner la direction de l'Opéra. Plus tard, quand le Consulat prit à tâche de rétablir l'ordre antérieur, Cellerier y retrouva sa place; quant à Louis Franceur, bien qu'il eût pris à partir de ce moment un repos bien gagné, on ne laissa pas d'écouter ses avis quand l'occasion se présenta de faire appel à l'expérience qu'il avoit des usages et traditions du passé. C'est ce dont on se rendra compte par cette lettre adressée à son ex-associé au commencement du dix-neuvième siècle et écrite dans un curieux style administratif.

(1) Nous respectons l'orthographe de ce directeur de l'Opéra, si peu respectable qu'elle puisse être.

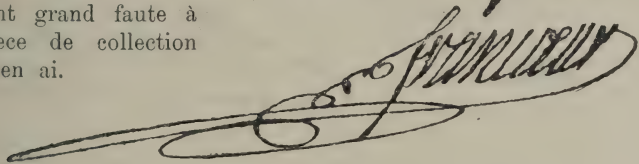
AU CITOYEN CELLERIER

Agent comptable du théâtre des Arts.

Citoyen, comme le gouvernement vous a nommé l'un des administrateurs du théâtre des Arts, théâtre qu'autre fois l'on nommait Académie Royale de Musique, et autrement l'Opéra, et que ce jourd'hui vous et beaucoup d'autres ne pouviez rouvrir ce théâtre, si ce qui le compose en grande partie en ce moment n'étaient les artistes de l'ancien tems faits pour indiquer aux nouveaux le Stil et le Ritme majestueux adapté a ce grand théâtre; mais comme il est important que d'année en année on renouvelle nos anciens Plaisirs et nos très anciennes Grâces, quant ce ne seroit que pour nous faire oublier non anciens péchés, et de plus, comme l'a fort bien dit le scientifique *Devismes* (1) *administrateur par exélence, qu'il falloit retrancher les branches gourmandes*, branches qui autrefois ont raporté de très beaux fruits si l'on en peut croire nos anciens registres de caisse; comme enfin il faut, ainsi qu'en on fait nos prédécesseurs, renouveler petit à petit ce grand monument, et que ceux que vous avez a supprimer ont autrefois passé avec l'ancien gouvernement un acte sinalagmatique qui leur assuroient un pain quotidien sur leurs vieux jours, et que le gouvernement actuel est trop juste pour leur refuser, je crois donc devoir vous donner un calque du tableau sur lequel étoit basé le tarif des divers pensions qui ont été *donné de droit* a nos anciens *Jupiter, Mars, Jupin* et à nos vieilles *Hébé, Vénus, Graces, Plaisirs &c. &c.* Ce calque vous mettera à même de réduire, avec preuve, les prétentions de certaine personnes a qui leur misaire en impose, et à établir avec justice la retraite de ceux qui sont sans prétentions.

Je joins a cette notte les Etats matrices de 1792 à 1793 et celui de 1793 à 1794. Sur les quels vous trouverez les années de réceptions de chacuns, mais je vous supplie de ne pas oublier de me les rendre car ils feroient grand faute à l'Espece de collection que j'en ai.

Salut et fraternité



ce 7. germinal an 9.

(1) L'ancien directeur de l'Opéra, au temps de Gluck, avait été en effet rappelé par le Directoire, puis révoqué.

A bien des égards, la Révolution a changé les mœurs publiques, et de façon définitive. C'est ainsi que, par la loi sur la propriété littéraire, elle obligea les auteurs à faire leurs affaires eux-mêmes. Une agence, prototype de notre Société des auteurs et compositeurs dramatiques, fut constituée à l'effet de percevoir les droits d'auteur dans toute la France. La gestion en fut confiée à Framery. Voici une pièce qui nous montrera l'association en pleine activité dès l'an II. Elle nous permet en outre de reconnaître les signatures de six des musiciens les plus célèbres à cette époque : Grétry, Dalayrac, Cherubini, Berton, Kreutzer, Méhul, à côté de celles de leurs collaborateurs ordinaires.

*Lesdits auteurs et compositeurs ont nommé pour leur représentant
pour l'année des Comptes de l'année des Comptes de l'année
leur chargé de pourvoir des Citoyens Grétry
Dalayrac, Dantilly, Piguet, Méhul, Berton, Kreutzer
forgeront.*

à Paris ce 20 messidor, an 2^e de la R^e

*Cherubini Grétry Dalayrac Berton
Piguet Méhul Kreutzer
Dantilly
Desfontaines Méhul*

Nous retrouverons bientôt la plupart de ces noms, inscrits sur des lettres dont les textes seront reproduits à leur tour.

Reproduisons maintenant une signature apposée au bas d'une dédicace à laquelle les événements ont donné un à-propos assez lugubre :

Témoignage
de reconnaissance et d'amitié
offert
à Monsieur Guillotin
par
l'auteur.

ce 20. avril 1788

L'œuvre sur laquelle ces lignes ont été écrites est *Ariane à Naxos*, opéra d'Edelmann représenté à l'Opéra en 1782. Guillotin, c'est ce philanthrope universellement connu grâce à l'instrument de mort rapide dont il a fait adopter l'idée et qui, prenant son nom et le féminisant, a fait passer sa mémoire à la postérité. Or, voyez quelle fut l'ironie de la destinée : Edelmann a compté parmi ses victimes ! Musicien strasbourgeois, il s'était lancé dans le mouvement révolutionnaire le plus violent, si bien que, lorsque Saint-Just, l'ami de Robespierre, fut envoyé en mission pour rétablir l'ordre en Alsace, il dût le comprendre au nombre de ceux qui payèrent leur zèle de leur tête ! C'est ainsi que l'artiste qui, six ans en deçà, offrait au Docteur Guillotin son "témoignage de reconnaissance et d'amitié", en vint, en 1794, à faire connaissance intime avec la guillotine !

S'il était permis d'ouvrir une parenthèse sur ce sujet qui, en musique, appellerait nécessairement un commentaire en mode mineur, nous rappellerions — dût-on nous taxer de paradoxe —

que la guillotine a, par certain côté, des origines musicales ! Non qu'elle évoque en nous le souvenir du proverbe : " La musique adoucit les mœurs „, encore que l'idée qui a présidé à son adoption ait été, dans son principe, dictée par une intention bienfaisante. Le docteur Guillotin, qui la développa et la fit accepter par l'Assemblée nationale, avait en effet pour seul but de mettre fin à l'horreur des supplices encore en usage en son temps. " La mécanique tombe comme la foudre ; la tête vole ; le sang jaillit ; l'homme n'est plus „, s'écria-t-il à la tribune, en un mouvement oratoire qui fut diversement commenté. Son rôle se borna donc à proposer l'usage d'un " simple mécanisme „, pour le substituer au gibet, à la roue et autres agréments des siècles passés : quant à ce mécanisme même, il n'en est ni le constructeur ni l'inventeur. C'est peut-être à tort que l'appareil a pris le nom de guillotine. On lui donna quelque temps celui de " Louissette „, du nom du Docteur Louis qui en expérimenta l'effet sur des cadavres à Bicêtre. Mais s'il avait eu pour parrain celui qui en fabriqua le premier exemplaire, il aurait dû prendre le nom d'un facteur de pianos. Oui : c'est un de ces hommes experts à ménager les effets de la table d'harmonie et mesurer les cordes sonores qui a construit la première guillotine : il s'appelait Tobias Schmidt. Homme d'initiative, esprit inventif, ce Schmidt faisait volontiers appel à l'opinion publique. Il lui arriva un jour d'écrire à la Convention nationale pour en solliciter le patronage. Et, ma foi, puisque cet écrit a pour objet de publier des " lettres de musiciens écrites en français „, pourquoi nous priverions-nous de reproduire le premier paragraphe de cette lettre d'un prédécesseur d'Erard et de Pleyel ?

Donc, le 29 septembre 1794, Tobias Schmidt écrivait à la Convention :

Citoyens représentants,

Je professe l'art du mécanicien-facteur de forte-pianos, mais j'abandonne quelquefois cet art pour me livrer à des découvertes mécaniques utiles à l'humanité (1).

(1) *Guillotin et la guillotine*, par Achille Chereau, Paris, 1870. Cette brochure a été jointe, dans la collection du Conservatoire, à la partition d'*Ariane dans l'île de Naxos* portant la dédicace d'Edelmann.

A vrai dire, la guillotine n'était pas l'objet " utile à l'humanité „ dont voulait alors parler Tobias Schmidt: en 1794, sa " mécanique „ était pour les hommes publics depuis longtemps une vieille connaissance, et ce n'était plus la peine d'en parler. Au reste, l'invention ne fut pas sans causer quelques déboires à Schmidt, qui partagea, à cause d'elle, le sort de tous les inventeurs. Il avait espéré qu'après un premier essai il recevrait la commande des autres instruments nécessaires à l'activité de son époque. Il aurait eu ainsi un commerce en partie double, disposé ses magasins en deux rayons distincts : côté forte-piano, côté guillotine; et, quand un client se serait présenté, il aurait mis le plus gracieux empressement à s'enquérir de ses désirs et demander lequel des deux instruments de supplice était l'objet de ses vœux. Mais il n'est qu'injustice au monde! Tobias Schmidt, facteur de pianos, constructeur de la première guillotine, vit lui échapper la commande du stock sur laquelle il pouvait légitimement compter, car des concurrents survinrent qui s'offrirent à fournir des guillotines à meilleur marché!

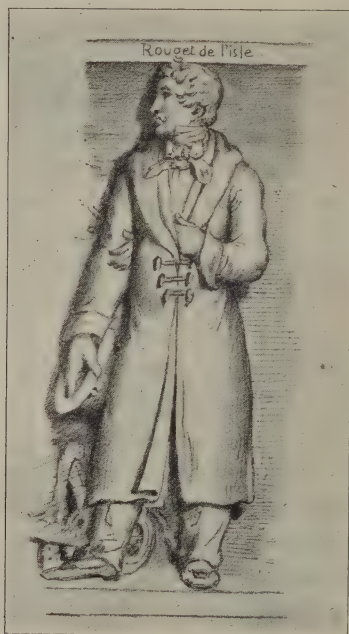
Mais changeons de sujet: il en est temps! Et, puisqu'Edelmann nous a conduits en Alsace, restons y pour assister à des manifestations plus pures du génie de la Révolution; la transition qu'il nous fournit ainsi est bonne pour parler de l'homme qui, en une heure d'enthousiasme patriotique, trouva, dans cette même ville de Strasbourg, le chant destiné à devenir après lui l'hymne national de la France.

ROUGET DE LISLE

C'est, chacun le sait, dans la capitale de l'Alsace, pendant la nuit qui suivit la proclamation de la guerre (25 au 26 avril 1792), que le capitaine Rouget de Lisle composa d'inspiration l'*Hymne de l'armée du Rhin*, ou, comme on l'intitula quand les soldats du bataillon marseillais l'eurent rendu populaire à Paris et dans toute la France, *la Marseillaise*.

La Bibliothèque du Conservatoire possède un intéressant dossier de documents relatifs à ce chant ainsi qu'à la personne de son auteur. Les éléments en avaient été rassemblés par

Georges Kastner, Strasbourgeois lui aussi, auteur des *Chants de l'armée française* et d'un bon *Manuel de musique militaire*, qui avait eu le projet d'écrire un livre sur le sujet que nous abordons maintenant (1). Ses livres et papiers ont été, plusieurs années après sa mort, donnés au Conservatoire; ils nous four-



ROUGET DE LISLE

Relief de l'Arc de triomphe de l'Étoile
(d'après un dessin au crayon, à la
Bibliothèque du Conservatoire).

niront la plupart des pièces qui vont être mentionnées ou reproduites.

(1) J'ignorais cette intention de Kastner lorsqu'en 1892 je publiai moi-même un livre intitulé *Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie*. Au reste, les documents rassemblés par Kastner, du moins ceux qui ont été retrouvés à la Bibliothèque du Conservatoire, sont d'une nature différente de ceux qui ont servi à la composition de ce livre: ceux-ci étaient tout naturellement des documents historiques, tandis que ceux du dossier Kastner sont pour la plupart des dessins, autographes, etc., destinés plutôt à illustrer un ouvrage qu'à servir à sa rédaction.

La plus importante pièce de ce dossier est un autographe de l'*Hymne des Marseillais* (paroles seulement): non pas, le titre suffit à l'indiquer, les vers que Rouget de Lisle traça d'une main fébrile dans la nuit mémorable, mais une copie appliquée, écrite dans la dernière partie de sa vie, à une époque où il offrait volontiers ces sortes de souvenirs en hommage à ses visiteurs. La relique n'en est pas moins précieuse; aussi reproduisons-nous en fac-simile (hors texte) les trois pages de cet autographe, que termine avec fermeté la signature de l'auteur.

Un autre autographe similaire est celui du *Chant des industriels*, composition très postérieure, premier essai, semble-t-il, du chant choral populaire (orphéonique) qui ait été tenté en France.

Voici maintenant divers dessins au crayon. Les premiers rappellent les souvenirs du passage de Rouget de Lisle à Strasbourg: la maison de la rue de la Mésange où il habitait et où il composa le chant national (1); celle, toute voisine, du maire de Strasbourg, Frédéric Dietrich, où eut lieu



Maison Dietrich, à Strasbourg, où fut chantée pour la première fois la *Marseillaise* (d'après un dessin au crayon, à la Bibliothèque du Conservatoire).

(1) Il y a des doutes quant à la position exacte de cette maison dans la rue. Le livre déjà cité consacre, dans son Appendice, deux pages aux "Logements de Rouget de Lisle à Strasbourg" (pp. 413-14). Il y est dit que

le repas dont les propos lui en suggérèrent l'idée et où, dès le lendemain, il le fit pour la première fois entendre. Puis, relatifs à une autre époque de sa vie, de sont ces vues des maisons qu'habita Rouget de Lisle à Choisy-le-Roi, d'abord chez le général Blein, puis dans la famille Voiart, où il est mort; et encore les divers aspects de son tombeau au cimetière de cette commune. Le dossier est complété par une copie du relief représentant Rouget de Lisle en pied sur la frise du l'Arc de triomphe de l'Étoile, exactement au-dessus du groupe de Rude qu'on intitule souvent *La Marseillaise*.

Il est joint à ces dessins un calque d'une des plus anciennes copies musicales du *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*, avec un accompagnement de piano qui, sans doute, est le premier dont le chant original ait subi l'addition; — un fac-simile de la première édition imprimée à Strasbourg peu de temps après le 26 avril 1792; — l'arbre généalogique de la famille de Dietrich, — enfin quelques autres fac-similes et notes diverses.

Quelques-uns de ces documents graphiques sont reproduits au cours de ce chapitre.

Les lettres de Rouget de Lisle ne sont pas des raretés. Il avait la plume facile et volontiers prolix, et il a vécu soixante-seize ans: bien des raisons pour qu'il ait répandu de par le monde beaucoup d'exemplaires de son écriture! Plusieurs séries en sont déjà connues. Celles qu'il écrivit à Carnot, puis à Bonaparte, pour leur multiplier généreusement ses précieux conseils en politique, sont particulièrement curieuses. J'ai signalé ou reproduit les plus intéressantes dans le livre que j'ai consacré à Rouget de Lisle, lors du centenaire de la *Marseillaise* (1). En voici pourtant une qui, non sans importance pour la biographie de l'auteur, est

les uns désignent, dans la rue de la Mésange, l'ancien n° 8 (aujourd'hui 20), d'autres le n° 4 (aujourd'hui 28). Le dessin du dossier Kastner indique un autre encore, le 7. Il est bien évident que nous ne saurions, sur une telle question, donner une opinion personnelle: nous nous bornons à citer les documents tels qu'ils nous ont été transmis.

(1) Voir notamment dans ce livre (*Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie*. Delagrave, 1892) les lettres à Carnot (pp. 205 et suiv.), à Bonaparte (pp. 230 et suiv.), à sa mère et à sa sœur, de 1806 à 1811, d'après la collection de la Bibliothèque Carnavalet (pp. 253 et suiv.), enfin des lettres à divers correspondants, appartenant aux collections Le Petit et Alfred Bovet. Rappelons aussi, quoiqu'il ne s'agisse plus maintenant de lettres, mais de musique, que la Bibliothèque municipale de Lons le Saulnier possède une importante collection autographe de romances inédites (le plus souvent inachevées) de Rouget de Lisle; sur ce sujet, voyez encore le livre cité, pp. 302 et suiv.

restée inconnue jusqu'à ce jour. Sans être écrite à Carnot, elle se rattache à la série des documents relatifs à la mésintelligence qui a divisé les deux hommes.

Rappelons qu'après avoir accompli quatorze années de service comme officier du génie, suspendu de ses fonctions et incarcéré pendant la période de la Terreur, puis réintégré dans son grade de capitaine après le 9 thermidor, Rouget de Lisle, se croyant en butte à des persécutions dont il accusait particulièrement Carnot, envoya sa démission au Directoire le 13 ventose an IV (3 mars 1796). Or, le Ministre de la Guerre avait signé la veille sa promotion au grade de chef de bataillon ; il lui en fit part en termes obligeants. Néanmoins, Rouget de Lisle maintint sa démission. Nous le savions, mais nous ignorions en quels termes et pour quelles raisons il avait agi ainsi. Voici un document qui va remplir cette lacune : c'est la lettre, retrouvée naguère, par laquelle, répondant à son tour à l'avis qui lui était donné (1), il déclara définitivement s'obstiner dans le coup de tête dont les conséquences devaient peser lourdement sur tout le reste de sa vie.

AU MINISTRE DE LA GUERRE

Paris. Du 20 Ventose an 4.

Citoyen Ministre

J'ai su effectivement, il y a un mois ou six semaines, que le Directoire m'avait promu au grade de Chef de bataillon.

Vous apprécierez, comme moi, ce que vous appelez *un témoignage de la confiance du gouvernement*, lorsque vous saurez que, malgré le nombre innombrable d'individus de tous les âges et de tous les états qui ont été introduits dans le corps du génie, et qui tous m'ont passé sur le corps, je n'avais plus qu'un ou deux rangs à franchir pour arriver à ce grade ;

Lorsque vous saurez que malgré l'ancienneté de mes services et leur nature sur laquelle il ne vous sera pas difficile d'obtenir des rensei-

(1) Cette lettre, qui faisait partie autrefois de la collection Alfred Bovet (sans pourtant être mentionnée dans son catalogue de vente de 1902), est actuellement propriété de M. Favareille, directeur du Cabinet du Président du Sénat, lequel a bien voulu me la signaler et m'en a donné obligeamment communication.

gnements, que non obstant un décret de la Convention, en date du neuf thermidor dernier, lequel ordonnait au Comité de salut public de s'occuper de mon avancement (1), les réclamations les plus indécentes se sont élevées contre l'extraordinaire faveur demandée pour moi par votre prédécesseur, et cela de la part d'un homme qui, depuis quatre ans (2) . . . — Mais ce n'est pas ici le lieu d'ajouter rien à ce que je vous en ai dit dans ma première lettre.

Bien loin d'affaiblir les motifs qui m'ont déterminé à vous envoyer ma démission, la nouvelle *tardive* de ma nomination y ajouterait de nouvelles forces, s'ils en avaient besoin. Je persiste donc dans ma résolution.

Je n'en suis pas moins sensible à votre procédé. Je me plais à le regarder comme une marque d'estime et dès lors il ne peut que m'être infiniment précieux.

Salut et considération.

J. ROUGET DE LISLE.

Pour la dernière période, si triste, de la vie de Rouget de Lisle, alors que ruiné, sans situation ni ressources, enfin devenu suspect en raison des souvenirs révolutionnaires attachés à son nom et à son œuvre, l'auteur du chant national végétait misérablement, nous donnerons seulement quelques textes, choisis, entre un grand nombre, parmi des originaux appartenant à diverses bibliothèques publiques.

La première de ces lettres est empruntée à une collection appartenant à la Bibliothèque de la Ville de Besançon: cent-dix-huit lettres formant la correspondance de Rouget de Lisle avec Charles Weiss, qui fut conservateur de cette Bibliothèque. Quatre-vingt dix-huit sont de la main de Rouget, les vingt autres sont les réponses de Weiss; l'ensemble s'étend sur les années 1813 à 1827.

Nous demanderons à cette correspondance une lettre qui nous

(1) En effet, à la séance de la Convention du 9 thermidor, an III, Fréron fit l'éloge de Rouget de Lisle, qui revenait à ce moment même de la campagne de Quiberon, et il demanda que le Comité de salut public " s'occupât promptement des moyens de le récompenser en lui donnant de l'emploi dans les armées de la République ". Cette proposition fut décrétée.

(2) Allusion aux prétendues persécutions de Carnot.

montrera Rouget de Lisle, parmi les difficultés matérielles qui assombrirent la fin de sa vie, aux prises avec les “ purs „ et “ introuvables „ défenseurs du régime restauré en 1815 (1).

A CHARLES WEISS

Paris 6 9bre 1819.

Encore une lettre, mon cher Weiss! Et quelle lettre! Je me hâte de vous en dire l'objet parce qu'il faut que je vous le dise et qu'à force de me battre les flancs, je m'en suis donné et m'en trouve encore le courage: pour peu que je tardasse, je ne l'aurais plus.

Si vous avez quelque argent disponible, envoyez-m'en un peu à l'aide duquel je puisse achever Quiberon (2). Je ne tiens plus à la vie que par cette bagatelle et j'y tiens non seulement parce que c'est un engagement pris avec le public, mais aussi parce que d'après l'intérêt assez vif que l'annonce a paru exciter, ce travail paraît ne devoir pas être infructueux. Le produit en est destiné d'abord à m'acquitter avec vous, puis à quelques autres arrangemens: ensuite je deviendrai ce que je pourrai.

En même temps que l'espérance d'une place, la fortune m'avait envoyé une ressource qui, en me tirant du margouillis où j'étais plongé, m'a mis à même d'exister depuis. Elle m'eût suffi en outre pour atteindre le but dont je viens de vous parler, mais mon chétif pécule a été flairé par d'autres souffreteux qui m'en ont extorqué la meilleure partie sous les plus belles promesses. Vous devinez à quoi ces promesses se réduisent, et moi je reste sans le sou.

Mais, mon cher ami, que ce ne soit pas une raison pour vous imposer la moindre gêne, la moindre privation. Je n'accepterai ce que ma demande pourra vous engager à faire pour moi qu'avec votre parole positive à cet égard: c'est une condition *sine qua non*.

J'ai vu hier M^r Barbier (3) en lui reportant quelques volumes qu'il avait eu la complaisance de me prêter. Un de ces incidens qui ne

(1) Nous devons la connaissance de cette lettre et la communication de son texte à l'obligeance de M. George Gazier, Bibliothécaire de la ville de Besançon, et M. Lanier, ancien professeur au Lycée Victor Hugo dans cette ville.

(2) *Historique et souvenirs de Quiberon, Mémoire de Rouget de Lisle*. Cet ouvrage ne put paraître qu'en 1834, dans les *Mémoires de tous*.

(3) Bibliothécaire de la Bibliothèque du Louvre (Bibliothèque du Cabinet du Roi), fils d'Ant. Alex. Barbier auteur du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*.

manquent jamais d'altérer les jouissances infiniment rares qui me sont accordées m'empêche de profiter aussi souvent que je le désirerais du charmant établissement auquel votre ami préside.

Figurez-vous qu'un certain chevalier de Port-de-Guy, que je ne connaissais et ne connais encore ni d'Eve, ni d'Adam, m'ayant apperçu un jour à la Bibliothèque, s'en alla tout furieux interpellier le jeune Barbier,



Maison du Général Blein, à Choisy-le-Roi, où habita
Rouget de Lisle (d'après un dessin au crayon, signé
Blein, à la Bibliothèque du Conservatoire).

en lui demandant s'il me connaissait, s'il savait que je fusse M. R. de Lisle. — Réponse affirmative du jeune homme. — “ Mais savez-vous que “ M. R. de Lisle est l'auteur de *l'Hymne des Marseillais*? — Sans doute. “ — Et l'Auteur de *l'Hymne des Marseillais* est reçu, souffert dans une “ bibliothèque royale! c'est une horreur, c'est etc. . . . etc. . . . ”. Voilà ce que le jeune Barbier vint me conter tout chaud, en riant comme un fou. Puis il ajouta : “ Or, savez-vous vous-même ce que c'est que M. le

“ Clier de Port-de-Guy ? un misérable, impliqué dans l'affaire de l'assassinat du général Ramel à Nîmes, et comme tel, traduit en jugement devant la cour prévôtale de Pau, où comme de raison il a été innocenté, *par contumace*. Mais il n'en est pas moins vrai, continua le jeune homme, que sa culpabilité résulte évidemment du mémoire prétendu justificatif qu'il a fait imprimer à ce sujet, et dont je puis juger *compétemment*, car il m'en a fait cadeau „

Vous sentez, mon ami, que je n'ai eu que deux partis à prendre, le premier de résister à la démanigaison de chasser M^r le chevalier lui-même à grand coups de pied dans le ventre ; le second, malgré les instances obligeantes de M^r Barbier, de faire des visites très rares à la Bibliothèque de peur d'exposer ces honnêtes gens à quelques-unes de ces délations si communes aujourd'hui de la part de certaine canaille et qui pourraient être si funestes à ceux qui en seraient l'objet (1). Quelle existence que la mienne, mon bon Charles ! A quoi songiez-vous en vous occupant de m'attirer à Besançon ? Oserais-je vous y voir, me présenter à votre bibliothèque sans crainte d'y rencontrer quelque chevalier de Port de Guy qu'il faille assommer pour l'empêcher de vous dénoncer !...

Ces idées ajoutent un point insupportable à la mélancolie qui me tue et m'ôte la force de vous charger de rien pour nos amis et même celle de vous dire que je vous aime.

R. L.

Monsieur, Monsieur C. Weiss, conservateur de la Bibliothèque Royale, à Besançon.

Cette autre lettre fut écrite par Rouget de Lisle à l'artiste illustre qui nous a laissé la représentation la plus connue de ses traits. L'original en est conservé par la Bibliothèque nationale (Ms. fr. nouv. acq. 4299).

A DAVID D'ANGERS

24 février 1829.

Vous devez m'accuser, cher Phidias, d'oublier la promesse que vous avez bien voulu exiger de moi (2). Du moment où j'ai pu former quel-

(1) Ces craintes n'étaient pas si déraisonnables : c'est par l'effet d'un esprit d'indépendance et de libéralisme analogue à celui que manifestait ici le jeune Barbier que son père, par une mesure scandaleuse, fut destitué (en 1822) des fonctions de bibliothécaire royal où il avait rendu d'éminents services.

(2) David d'Angers avait demandé à Rouget de Lisle une copie de *La Marseillaise*. Voir note ci-après.

ques caractères, je me la suis rappelée ; mais j'ai différé à la remplir dans l'espérance de pouvoir avec un peu de temps le faire d'une manière moins informe et plus convenable. Cette illusion est passée, comme tant d'autres ; et je ne me flatte plus de voir mon existence redevenir à peu près ce qu'elle était, quoi qu'elle ne fût rien moins que merveilleuse. En conséquence, je prends le parti de faire de mon mieux la copie en question et de vous l'adresser, non certes comme une chose qui en vaille la peine, mais comme une preuve du souvenir que je conserve de vous, de l'honneur que vous avez fait à un être aussi vulgaire de lui consacrer quelques uns de vos précieux momens, et de tous vos obligeans procédés (1).

Que faites-vous de notre ami Masclet ? (2). Que devient-il ? J'ai eu mille fois le desir de lui envoyer aussi un échantillon de mon barbouillage de paralytique. Mais je n'ai pu me rappeler le numéro de sa maison, tout en me rappelant sa rue (d'Assas). Que vous seriez aimable de lui dire mille choses de ma part, ainsi qu'à Madame ; et, si vous avez l'extrême complaisance de m'accuser réception de cette lettre, d'obvier à mon défaut de mémoire en m'envoyant son adresse !

Adieu, Monsieur. Si la blquette (3) que voici a eu sur mon existence une influence bien longue, bien constante et bien fâcheuse, elle m'a procuré quelques jouissances bien douces, parmi lesquelles je compte en première ligne d'avoir fixé votre attention sur mon triste individu, et le bonheur inespéré de vous connaître.

Agréez l'hommage de tout ce que l'estime et le dévouement ont de plus sincère et de plus affectueux.

ROUGET DE LISLE.

Chez le B^{on} Général Blein à Choisy le Roy.

(1) La Bibliothèque Nationale possède, réunis (sous la cote indiquée) en un cahier, avec une autre lettre de Rouget de Lisle (du 7 janvier 1807), la lettre à David d'Angers que nous reproduisons ici, et l'exemplaire autographe de l'*Hymne des Marseillais* annoncé par elle. L'exécution de cette copie, encore soignée, est pourtant moins ferme que celle de l'autographe de la Bibliothèque du Conservatoire dont nous avons donné le fac-simile : celle-ci est certainement d'une époque plus moderne. Ici, le vieillard a été obligé, pour écrire droit, de régler des lignes au crayon ; les traits sont tremblés et le coup de plume final de la signature n'exprime plus la décision d'autrefois, mais témoigne d'un affaïssement qui semble irréparable.

(2) Officier du génie à Strasbourg en 1792, premier témoin de la composition du chant national, que Rouget de Lisle alla lui montrer, dès le matin du 26 avril, à l'instant où il venait de l'écrire.

(3) Singulière qualification, appliquée, par l'auteur même, au chant qui a joué dans l'histoire le rôle que l'on sait !

Voici, appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire, une lettre, écrite à la fin de la vie de notre auteur : sans présenter grand intérêt par elle-même, elle mérite d'être citée à cause du souvenir donné à Strasbourg, " cette bonne ville „ où Rouget de Lisle avait eu son heure d'inspiration et qu'il se rappela toujours avec émotion. Nous y verrons aussi que, grâce à 1830, l'auteur du chant national pouvait enfin payer ses dettes.

A UNE CRÉANCIÈRE

Depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, chère Madame, j'ai été si souffrant que toute correspondance m'a été presque impossible, et que je n'ai pu à peu près bouger de mon trou, sans compter le courant ; ce tems m'assassine.

J'ai 100 ^{fr} à vous remettre que je vous enverrais de suite, si j'avais un moyen pour cela. Si je ne puis vous les porter sous trois ou quatre jours, je m'arrangerai de manière ou d'autre pour vous les faire passer ou à M^r Baillère.

Adieu, chère Madame, faites-moi le plaisir d'attendre le mois prochain pour les 60 francs restans.

Nous quittez-vous pour toujours ? M. Bégin a-t-il une place à Strasbourg ? puissiez-vous tous deux être aussi heureux que vous le méritez dans cette bonne ville, et recevoir avec plaisir mes vœux et l'expression de mon ancien et sincère attachement.

ROUGET DE LISLE.

Choisy, 7 janvier 1834.

Nous avons enfin lu dans un récent catalogue de vente d'autographes (1) l'annonce de l'article suivant :

ROUGET DE LISLE (Claude-Joseph), l'auteur de *La Marseillaise*. — L. a. s. à M. Bernard, tailleur ; Choisy, 8 octobre, 1 p. in-8° 20 fr.

Instruction pour la confection de ses vêtements.

Nous eussions été heureux de terminer cette série de lettres par lesquelles l'auteur du chant national nous est apparu sous des aspects assez divers en le montrant en proie à des préoccupations d'élégance : il n'eût pas été dénué d'intérêt de savoir

(1) *Bulletin d'Autographes à prix marqués*, M. Charavay, décembre 1910, n° 68963.

laquelle des modes des environs de 1830 il avait adoptée comme plus particulièrement conforme à son esthétique. Mais cette lettre de Rouget de Lisle à son tailleur a universellement paru être un document si précieux pour l'histoire que, bien qu'à l'heure même de la réception du catalogue, nous ayons demandé télégraphiquement à en faire l'acquisition pour la Bibliothèque du Conservatoire, elle avait été, dès avant l'arrivée de la dépêche, emportée par un amateur d'autographes encore plus pressé!...

Nous voudrions enfin, à titre d'exception unique, compléter



Maison où est mort Rouget de Lisle à Choisy-le-Roi, rue des Vertus
(aujourd'hui rue Rouget de Lisle).

cette série documentaire consacrée à Rouget de Lisle par la publication de fragments d'un imprimé, et qui n'est pas une lettre, mais si rare que l'exemplaire unique connu présentement prend une valeur presque équivalente à celle d'un manuscrit. L'œuvre en elle-même a cet autre intérêt qu'elle offre un nouvel exemple du talent à la fois musical et poétique de l'auteur de *la Marseillaise*, dans un style bien différent de celui de son œuvre illustre.

C'est un petit poème, évoquant des impressions de nature au pays natal: "*La Matinée*, idylle par M. R. D. L.", ainsi que

l'intitule la plaquette imprimée, avec musique notée, parue en 1818 (chez Firmin Didot). Les biographes de Rouget de Lisle en avaient connu l'existence et le titre, mais aucun exemplaire n'en avait pu être signalé. C'est encore la Bibliothèque de Besançon, où elle a été retrouvée, qui va nous en fournir le texte.

Rappelons qu'à l'époque où ce poème fut composé, Rouget de Lisle, à la veille d'atteindre la soixantaine, était revenu depuis quelques années dans son pays : à Lons-le-Saulnier, sa ville natale, à Montégu, village voisin où sa famille possédait une



Maison où est mort Rouget de Lisle à Choisy-le-Roi
(côté jardin).

maison de campagne et un domaine ; qu'enfin il en avait dû sortir par suite de partages et de ventes de propriétés. Ce fut pour lui un grand déchirement de cœur. Plusieurs de ses lettres en témoignent. Il a composé une romance, *Montaigu*, une de ses meilleures compositions, qui nous avait apporté déjà l'écho sincère et direct de sa peine. C'est au même ordre d'idées qu'appartient *La Matinée*.

L'idylle raconte une promenade champêtre de l'auteur dans ce vallon cher à ses premiers ans. Les premiers vers décrivent le paysage, en un accent ému que dépare malheureusement la

phraséologie à la Delille à la mode en ce temps là. Les souvenirs de la jeunesse lointaine reviennent à la mémoire du voyageur mélancolique :

Alors je préludais aux chants de la victoire,

observe-t-il en passant, non sans fierté; mais il ajoute, sur un ton résigné, citant Racine: " Que les temps sont changés!... ". Ses pas le conduisent auprès d'un bocage où repose un enfant de paysans, que la mère a déposé à l'ombre pendant son travail. Devant ce spectacle de nature et de vertus pastorales, Rouget de Lisle, cédant à un attendrissement que n'eût sûrement pas désavoué Jean-Jacques Rousseau, s'arrête, par un mouvement contemplatif; et de sa double inspiration poétique et musicale, comme en la nuit fameuse de 1792, il jaillit une chanson — une simple berceuse cette fois — dédiée à l'être faible en qui vivent les promesses de l'avenir. Bien que la mélodie ne soit pas des meilleures qu'il ait composées, nous la reproduisons cependant, comme témoignage de la manière habituelle de celui chez qui le chant et les vers se formaient par un accord immédiat et simultané.

Andantino.

Dors, bel en - fant ! que nul - le in - ju - re Ne vien - ne trou -

bler ton som - meil. Au bruit des eaux sur la ver - du - re, Dors res - pec -

té par - le so - leil; Cer - tain de voir à ton ré - veil Sou - ri - re

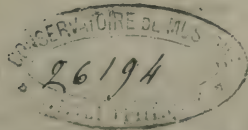
tou - te la na - tu - re; Cer - tain de voir à ton ré - veil Sou - ri - re

tou - te la na - tu - re.

Revue des Marseillais.

allons, enfans de la patrie!
Le jour de gloire est arrivé.
Partez nous de ta tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces bataillons
Ils viennent, j'en gage dans nos bras,
Egorger nos fils, nos compagnons!
Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons;
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que faut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de lâches conjurés?
Pour qui ces ignominieuses
Luttes des long temps préparés?
Français! pour nous, eh quel outrage!
Quelle outrage et quel déshonneur!



C'est nous qu'on s'est trahis
De l'Inde à l'antique esclavage !
Aux armes, citoyens !... &c.

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges suisses
Enverraient nos fils guerriers !
Quand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De tels despotes deviendraient
Les moteurs de nos destins !
Aux armes, &c.

Chambly, tyran ! et vous, perfides,
D'approuver de tant les parties,
Chambly ! vos projets, parvenus
Sont enfin devant son pieux
Sont est soldat pour vous combattre ;
S'ils touchent nos jeunes bords,

La terre en produit de nouveaux
C'est vous seul prêts à se battre
Aux armes, citoyens !

Français ! en guerriers magnanimes
Portez ou tenez vos coups :
Épargnez les tristes victimes
A l'égout s'envoiant contre nous.
Mais le despote sanguinaire,
Mais les complais des Bouillies,
Tous les tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leur mère !
Aux armes, citoyens !

Amour sacré de la patrie,
Courage, soutenez nos bras légers :
Liberté, Liberté chérie,
Combate avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents ;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et ta gloire....
Aux armes, citoyens !

Rouget de Lisle

Le poëme s'achève par des vers d'un sentiment intime, dont le tour n'est pas sans nous faire songer qu'au moment où Rouget de Lisle les écrivait, non loin de son pays, sur l'autre rive de la Saône, Lamartine préludait à ses premiers et géniaux essais.

O douce paix des champs ! ô plaisirs purs et vrais
Que tous ceux des cités n'égalerent jamais,
Il faut donc vous quitter ! Sur le déclin de l'âge,
Il faut abandonner cet antique héritage ;
Il faut aller mourir, et loin de mon berceau
Chercher le coin obscur qui sera mon tombeau ;
Il le faut ! . . . J'obéis. Quelque épreuve cruelle
Que me réserve encor la Fortune infidèle,
Mon souvenir du moins me tiendra près de vous,
Pénates adorés qui me fûtes si doux !
Telle, du lieu natal par les Autans chassée,
Vers lui Progné toujours reporte sa pensée,
Se rappelle ces eaux, ces ombrages, ces airs,
Ces nids à son enfance, à ses amours si chers,
Et, près de terminer sa languissante vie,
Tourne un regard mourant vers sa douce patrie !

CHAPITRE VII.

Les fondateurs du Conservatoire.

Sarrette.

Un autographe musical de Napoléon Bonaparte.

Après que cette collection de documents un peu à côté de l'histoire de la musique nous a permis de commencer dans un esprit assez divers la série des chapitres qui nous font entrer dans l'ère moderne, nous allons pénétrer au cœur du sujet en parlant de l'œuvre par laquelle fut renoué l'état de la musique en France; non pas un œuvre d'art, produit du génie individuel, mais une œuvre collective: l'école.

Le Conservatoire, nous le savons, tire son origine d'une série d'efforts commencés dès le 14 juillet 1789. Celui qui coordonna ces efforts fut un homme qui n'était pas musicien lui-même, mais qui sut s'entourer du concours d'artistes compétents et de bonne volonté: Bernard Sarrette. Recherchons quelles traces écrites il a laissées de son passage à travers le monde musical.

Le Conservatoire n'a pas conservé d'archives se rapportant aux premières années de son existence. Il n'en est resté que quelques pièces disséminées, dont quelques-unes ont été déposées à la Bibliothèque, d'autres sont éparpillées ça et là, tandis que parfois quelques épaves passent encore dans des ventes d'autographes et documents: quelques-unes de ces dernières sont venues, encore tout récemment, s'ajouter à celles qui, grâce à la Bibliothèque, n'étaient jamais sorties de la maison.

Ces pièces sont partagées en deux principaux dossiers. L'un, sous le nom de Sarrette, contient des lettres ou documents signés de la main du premier organisateur du Conservatoire.

L'autre se compose principalement des minutes de pièces administratives remontant aux premières années de l'école. Examinons-en brièvement le contenu.



Portrait de BERNARD SARRETTE par Isabey père
(d'après le dessin original au crayon appartenant à Mme Jules Sarrette).

Nous trouvons d'abord un portrait au crayon, finement tracé, qu'une inscription dit être une copie d'un dessin d'Isabey remontant à l'époque de la fondation du Conservatoire.

Ouvrons ici une parenthèse pour parler des portraits de Sarrette. Nous verrons les plus intéressants hors du Conservatoire, car c'est la famille qui les a conservés.

Madame Jules Sarrette, veuve du propre fils de Bernard, et qui nous donne la surprise de contempler, en plein vingtième siècle, une représentante de la génération immédiatement postérieure à celle d'un homme dont le rôle dans l'histoire remonte à 1789, possède maints souvenirs de son beau père : et d'abord, l'original du portrait d'Isabey dont nous venons de signaler la copie. Elle a encore deux miniatures, dont l'une, également d'Isabey, a fixé les traits de Bernard Sarrette dans son uniforme de capitaine commandant la musique de la Garde nationale ; ce jacobin avéré y a des élégances qui rappellent plutôt l'ancien régime que les "saturnales", révolutionnaires ! L'autre miniature est un portrait de Catel, intime ami de la famille, et parrain d'un des fils. Enfin elle a le buste en bronze de Sarrette, par Dantan, fort différent, par sa valeur d'art autant que par la ressemblance, du buste en marbre qui orne encore la Bibliothèque du Conservatoire.

Nous donnons, grâce à l'obligeance de M^{me} Sarrette, le fac-simile des deux portraits d'Isabey, négligeant d'ailleurs (car, par sa nature, elle n'a rien à faire ici) la lithographie qui représente Sarrette vieilli, et qui a pour nous d'autant moins d'intérêt que nous l'avons déjà vue plus d'une fois reproduite.

Continuons maintenant, sans plus nous interrompre, d'énumérer les pièces contenues dans les dossiers annoncés.

Extrait du procès-verbal de la Convention nationale du 18 nivose, an II, établissant l'état des services de SARRETTE (Bernard), *Capitaine Commandant la Musique de la Garde nationale parisienne soldée*, et liquidant sa pension à 435 f. 10. — Sceau de la Convention nationale.

Certificat signé SARRETTE, de 18 Thermidor, an 3, établissant que Simon CATEL a servi dans le corps de musique de la Garde Nationale Parisienne depuis le 1 janvier 1792.

(Presque toutes les pièces qui vont suivre étant signées SARRETTE, nous ne le spécifierons plus).

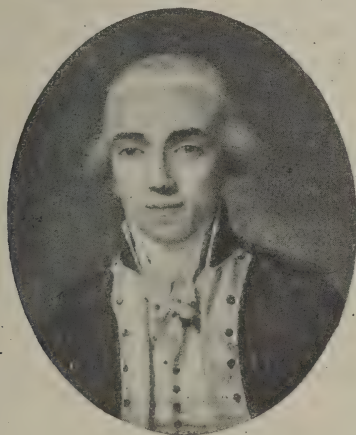
Du 8 frimaire, an V, reçu de livres pour la Bibliothèque du Conservatoire.

Du 13 germinal, an VII, lettre au Ministre de l'Intérieur relative à la décoration de la Bibliothèque.

Du 15 thermidor, an VIII, lettre au même, pour demander que des ouvrages de musique provenant de Munich et de Stuttgart soient attribués à la Bibliothèque. — Double expédition, la deuxième signée, par copie conforme, par le Ministre de l'Intérieur.

Du 3 fructidor, an VIII, lettre au même, demandant pour la Bibliothèque des partitions de Jomelli dont la copie avait été commandée par le général Moreau. — Double expédition.

Du 7 fructidor, an VIII, lettre au citoyen Duquenoy, relative à des partitions, provenant de Stuttgart et de Munich, à échanger avec la Bibliothèque du Conservatoire. Il est aussi question d'un poème de Fontanes à mettre en musique par Cherubini.



BERNARD SARRETTE

(d'après la miniature d'Isabey père
appartenant à M^{me} Jules Sarrette).

Du 6 frimaire, an IX, lettre au Sénat Conservateur pour lui offrir l'hommage d'une des méthodes du Conservatoire.

Du 27 frimaire, an IX, extrait d'une délibération relative à Adrien, professeur du Conservatoire.

Du 8 pluviôse, an IX, état d'un rappel d'appointements.

Du 26 frimaire, an X, lettre relative à des polémiques soulevées par Lesueur.

Du 20 messidor, an X, lettre de Røederer, Conseiller d'État chargé de la Direction de l'Instruction publique, à Sarrette, pour l'informer que la démission qu'il a offerte est refusée.

Du 16 décembre 1806, lettre au Conseiller d'État Directeur Général de l'Instruction publique concernant un projet de construction pour la Bibliothèque du Conservatoire.

Du 24 mars 1807, lettre à Talma pour lui annoncer sa nomination de professeur de déclamation.

Du 19 mai 1809, lettre au directeur général de l'Instruction publique sur la nomination de Baptiste aîné comme professeur honoraire.

Du 30 mai 1809, arrêté du Ministre de l'Intérieur sanctionnant cette nomination.

Du 29 août 1809, lettre au Directeur général de l'Instruction publique relative aux professeurs de déclamation Monvel, Dugazon, Lafond, Talma et Baptiste aîné.

Du 26 octobre 1811, lettre à Choron, refusant l'acquisition d'un ouvrage proposé par lui pour la Bibliothèque.

Du 13 septembre 1814, lettre au préfet de la Seine concernant les indemnités aux artistes employés dans la fête donnée au Roi à l'Hôtel de Ville le 29 août précédent.

Du 7 décembre 1814, extrait de l'ordonnance du Roi nommant Sarrette chevalier de la Légion d'honneur, signé *Le Comte* DESSPILLE.

Du 31 mars 1815, lettre au Ministre de l'Intérieur concernant l'ameublement du Conservatoire.

Du 15 avril 1815, extrait du décret impérial du 11 avril nommant Sarrette chevalier de la Légion d'honneur, signé DEJEAN.

Du 2 juin 1815, convocation à un concert au Ministère de l'Intérieur.

Du 14 juillet 1815, protestation contre l'ordre donné au directeur du Conservatoire de loger et nourrir vingt grenadiers autrichiens.

Le dossier est complété par deux lettres personnelles de Sarrette à sa femme, écrites de Genève, 31 octobre et 9 novembre 1826 (1). — Quelques notes et pièces non manuscrites y sont jointes, notamment la lettre de faire part des funérailles de Bernard Sarrette (13 avril 1858) et le texte du discours prononcé sur sa tombe par Édouard Monnai, Commissaire du Gouvernement près les Théâtres Impériaux et du Conservatoire.

A cette série de documents administratifs signés Sarrette, nous ne saurions omettre de joindre l'indication d'une autre pièce historique, que malheureusement ne possède pas la Bibliothèque du Conservatoire: nous voulons parler de la lettre que Sarrette adressa, le 18 prairial an II, aux comités des sections de Paris, pour inviter les élèves des écoles primaires à se réunir au siège de l'Institut national de musique pour y répéter l'*Hymne à l'Être suprême* que le peuple chanta à la fête du

(1) Madame Jules Sarrette possède toute une série de lettres de même provenance et destination, de caractère également intime.

surlendemain. Nous avons publié en son temps ce curieux vestige de la vie musicale révolutionnaire, dont l'original est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale (1).

Le dossier renfermant des documents relatifs aux origines du Conservatoire, mais n'émanant pas de Sarrette, contient, de son côté, les pièces suivantes :

De 1784 (?) une lettre concernant les bâtiments de l'École royale de chant, signée par les professeurs de cette école, Gossec, Rigel, Langlé, Guérin, Méon, etc.

De messidor, an VI, à brumaire, an VII, six pièces (dont cinq sont signées par François de Neufchâteau), provenant du Ministre de l'Intérieur, une septième signée Sarrette, relatives aux autorisations de former la Bibliothèque du Conservatoire avec les livres appartenant aux différents dépôts publics.

Du 3 messidor (?), an VII, lettre de Domme, commandant l'école nationale de musique militaire à la Municipalité, annonçant l'envoi de " 4 élèves pour assister à la proclamation „.

Des 2^e et 3^e jours complémentaires de l'an VIII, pendant la campagne d'Allemagne, minutes de deux lettres au Général Dessolles relatives à un envoi d'ouvrages de musique d'Allemagne en France pour la Bibliothèque du Conservatoire; il y est joint plusieurs listes de ces ouvrages.

Puis une série de minutes de pièces provenant de l'administration du Conservatoire, savoir :

Deux feuillets détachés racontant l'histoire des origines de l'école et des services rendus par elle jusqu'à l'an III.

Diverses pièces concernant les chanteurs Lays et Martin, et expliquant pourquoi ces artistes ne sont pas professeurs au Conservatoire.

Minute d'une lettre des Inspecteurs à Grétry au sujet de sa démission.

Cinq pièces, datées toutes cinq du 29 prairial, an X, relatives aux attaques dirigées alors contre le Conservatoire : l'extrait de la délibération prise par les membres du Conservatoire de musique réunis en assemblée générale, — le procès verbal de cette assemblée, — une protestation des inspecteurs contre la démission de Sarrette, — leur lettre à Grétry (voir ci-dessus, pp. 109-111), — une note adressée aux journaux, — enfin, sur le même sujet, une sixième pièce, non datée, contenant une réponse aux " Libelles et pamphlets dirigés contre le Conservatoire de musique „.

(1) Ms. fr. nouv. acq. 2660, f^o 180. Cf. JULIEN TIERSOT, *Les Fêtes et les Chants de la Révolution française*, pp. 152, 303.

Du 28 thermidor, an X, une lettre du chef d'orchestre Rey concerne les mêmes querelles.

Du 26 frimaire, an XIII, lettre d'invitation à assister à l'exécution du *Requiem* de Mozart, adressée à Joseph Bonaparte par Cherubini, Méhul, Sarrette, Plantade, Gossec.

Du 31 août 1810, rapport sur les jurys du Conservatoire.

Du 27 septembre 1817, brevet de pension accordé à la veuve Méon (nous avons déjà lu la signature de Méon apposée sur le premier document de cette série comme professeur à l'École royale de chant à son origine, 1784).

Du 5 juillet 1821, pétition de quelques professeurs du Conservatoire (Berton, Dourlen, etc.) pour être exemptés du service de la Garde nationale.

A ces documents séparés, il faut joindre un recueil factice (in f°) provenant de la vente du marquis de Pastoret et appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque du Conservatoire (n° 28677) contenant 40 pièces manuscrites sur le Conservatoire depuis sa fondation comme École royale de déclamation et de chant jusqu'en 1820, ainsi que sur les théâtres subventionnés par l'État.

De l'énumération de ces documents dans leur ensemble il nous est possible de tirer quelques observations particulières.

D'abord nous devons prendre acte avec satisfaction et gratitude de la constante bonne volonté avec laquelle tous ceux qui ont présidé à l'organisation du Conservatoire se sont occupés de la Bibliothèque. Nous donnerons tout à l'heure, par quelques citations, des preuves péremptoires de leur louable et efficace sollicitude à cet égard.

Dans un autre ordre d'idées, ce ne sera pas sans une légère pointe d'ironie que nous constaterons avec quelle philosophie tranquille le Conservatoire suivit le cours des fluctuations de la politique. Pour nous en rendre compte, il nous suffira de contempler les différents aspects de son papier à en-tête pendant les vingt premières années de son existence (Voir ci-contre).

Son origine nettement révolutionnaire et républicaine se décèle, en l'an III, par les emblèmes et les devises qui accompagnent son titre de "Musique de la Garde nationale". Elle apparaît encore pendant les premières années de son existence sous le nom de Conservatoire, tandis qu'une certaine École nationale de musique militaire qui s'est fondée à côté de lui, maintenant que sa destination est devenue civile, a adopté une vignette dont le style rappelle plutôt le temps passé.

ÉGALITÉ.



LIBERTÉ.

MUSIQUE

DE LA

GARDE NATIONALE PARISIENNE.

*Le 18 Thermidor, an 3^e. de la République Française,
une et indivisible.*

JE soussigné BERNARD SARRETTE, Commandant la Musique de
la Garde Nationale Parisienne ;

CERTIFIE que le Citoyen *Simon Catel* —

ÉGALITÉ.



LIBERTÉ.

*Paris, le 26 frimaire an 10^e de la
République Française, une et indivisible.*

LE DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE
DE MUSIQUE,

*au Citoyen Arnault chef de la Division
d'Instruction Publique en Beaux arts*



LIBERTÉ.

Enregistré No.

168



ÉGALITÉ.

le 3 *Messidor* an *17* de la
République Française, une & indivisible.

DOMME, COMMANDANT L'ÉCOLE NATIONALE
DE MUSIQUE MILITAIRE.

Au Citoyen *Ma commission M. J. J. J.*

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL
DE MUSIQUE.

Paris, le 16 Décembre 1806

*proposé au Ministre
d'arrêter les 280000.
Le Directeur du Conservatoire Impérial de Musique,
Ses fonctions aux*

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE
ET DE DÉCLAMATION.

Ban de

L. J. J. J. 3. avril

Paris, le 21 Mars 1815

N. 23/1 Le Directeur Du Conservatoire Impérial.

Mais vienne 1804, et les mots d'Égalité et de Liberté auront vite disparu : le papier ne portera plus que l'entête du "Conservatoire impérial de musique „.

En 1814, l'adjectif "royal „ s'est substitué à "impérial „ : pas pour longtemps cependant, car dans le mois même où Napoléon a débarqué de l'île d'Elbe, mars 1815, on voit reparaître la précédente étiquette; on croirait presque que des feuilles de l'ancien papier ont été retrouvées dans des fonds de tiroir, car la substitution n'a guère tardé à se faire, — tandis que, le 14 juillet

CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

~~~~~

*Paris, le 14. Juillet 1815*

*Le Directeur du Conservatoire*

suivant, trois semaines après Waterloo, le Conservatoire est redevenu "royal „!

Le contenu de certaines pièces n'en dément en rien l'apparence. C'est ainsi qu'en décembre 1814 nous avons vu Sarrette recevoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur par ordonnance du roi, signée Louis, dont l'extrait porte le timbre aux fleurs de lys; et voilà que, le 15 avril 1815, la même décoration lui est accordée par "Sa Majesté impériale „, laquelle, il faut bien le dire, s'était peu souciée, pendant son règne antérieur, des fonctionnaires et professeurs du Conservatoire. Mais Louis XVIII avait décoré Sarrette, et il ne fallait pas qu'il fût dit, Napoléon revenu, qu'aucun autre que lui avait conféré cet honneur (1)!

---

(1) La comédie des décorations offre toujours des détails réjouissants. Rappelons que, lorsqu'en 1830 l'avènement de Louis Philippe valut la croix



Une autre série de ces documents appelle notre attention sur les querelles intestines qui, sans aller jusqu'à ensanglanter le Conservatoire, furent du moins cause qu'à un certain moment des flots des paroles sans aménité y furent déversés, et que l'encre y coula en des polémiques virulentes! L'on a vu, par exemple, que le 29 prairial an X fut une journée chaude au Conservatoire: cinq documents émanant du corps administratif et enseignant datant de ce seul et même jour, et ils nous montrent que les discussions qui agitaient la maison étaient orageuses. Nous retrouverons des allusions à ces querelles dans des lettres qui seront reproduites bientôt, sous les signatures de Gossec, de Méhul, de Martini, de Lesueur, ce dernier ayant été l'un des principaux fauteurs de la discorde, dont il n'est point temps ici de raconter les circonstances ni de dégager les conclusions.

Pour en revenir à Sarrette, il nous suffira de dire que ses lettres à sa femme (" Ma chère Pélagie „, commencent-elles), datant de sa vieillesse et d'un caractère tout personnel, sont d'un insuffisant intérêt historique pour qu'il soit utile d'en imprimer le texte. Mais quelques-unes de celles qu'il écrivit comme directeur du Conservatoire sont des documents vraiment précieux pour qui veut s'intéresser à la vie de la maison. Nous allons en reproduire quelques-unes, bien dignes de figurer ici; car elles concernent l'organisation de cette même Bibliothèque à laquelle sont empruntés les plus précieux éléments du présent travail.

Les lettres de Sarrette relatives à cet objet se groupent principalement dans une période de dix-huit mois, allant du printemps de 1799 à l'automne de 1800. La première concerne un projet de décoration du bâtiment, dont la pose de la première pierre donna lieu, en 1801, à une fête où Chaptal prononça le discours d'usage: cérémonie un peu vaine, à la vérité, car lorsque,

---

d'honneur à Rouget de Lisle, le fonctionnaire chargé d'exécuter les ordres de la nouvelle Majesté, dans son empressement, se trompa et signa la nomination au grade d'officier; si bien que le maréchal Mac-Donald fut obligé d'écrire pour faire observer " que l'auteur de *La Marseillaise* n'était pas encore chevalier „! Voy. mon livre sur *Rouget de Lisle*, p. 285.

dix ans plus tard, on fit l'inauguration de la salle des Concerts, il n'était encore question de son voisinage qu'avec " le corps de logis *destiné à recevoir* la Bibliothèque „ (1), et il a fallu un demi-siècle encore pour que la Bibliothèque s'installât sur l'emplacement depuis longtemps choisi pour elle — en attendant qu'un autre demi-siècle plus tard elle eût à chercher un nouvel asile en un tout autre quartier de la cité.

AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Paris, le 13 Germinal an 7.

Citoyen ministre,

Par suite des dispositions que j'ai eu l'honneur de vous soumettre le 16 pluviôse dernier, relativement au décor de la Bibliothèque du Conservatoire de musique et auxquelles vous avez adhéré, en ordonnant au citoyen Lemot une copie en marbre de l'Appollon du Belvédère,

Je vous propose d'ordonner que deux Bustes, l'un d'Orphée, l'autre d'Amphion, seront exécutés en marbre pour être également placés dans la Bibliothèque du Conservatoire; à la gaine de chacun de ces bustes, l'artiste devra adapter, en bas relief, un emblème explicatif de la figure qu'il représentera.

Je vous invite à charger le citoyen Chaudet de la composition de ces deux bustes le génie de cet artiste et la pureté de son ciseau; garantissent une exécution précieuse et digne du monument dans lequel ces productions seront placées.

Je vous soumetts ses conditions de son travail: chaque buste sera payé: Trois mille francs, mille francs en commençant, mille francs lorsque l'ouvrage sera évalué à moitié et mille francs lorsqu'il sera entièrement achevé: il lui sera fourni le marbre nécessaire et les transports seront aux frais du gouvernement (2).

---

(1) Sur ces deux fêtes du Conservatoire, voy. CONSTANT PIERRE, *Le Conservatoire de musique*, pp. 141 et 169.

(2) Les bustes d'Amphion et d'Orphée dont il est ici question furent exécutés en effet; mais ils n'ont pas été placés à la Bibliothèque. Ils ont, jusqu'au transfert du Conservatoire dans son nouveau local, été exposés dans la salle servant d'antichambre au cabinet du Directeur; à l'heure où paraissent ces lignes, on les a transportés hors du Conservatoire.

Ainsi que ses frais de la copie de l'Appollon cette dépense sera prélevée sur les fonds du Conservatoire de musique pour l'exercice de l'an 7<sup>e</sup>.

*Salut et Respect*

*Laruelle*

Mais ce n'eût été rien de construire et d'orner l'édifice si l'on n'avait eu de quoi le remplir. De cela heureusement l'administration du Conservatoire et le gouvernement même s'étaient préoccupés depuis l'origine. Les collections provenant des biens de la couronne ou de ceux des émigrés avaient été attribuées à la Bibliothèque avec une profusion telle qu'aujourd'hui certaines œuvres de cette provenance sont représentées sur les rayons par des exemplaires nombreux autant qu'ils sont rares par ailleurs. Puis, au nombre des œuvres d'art conquises à la France par le traité de Campo-Formio, il y avait les chefs d'œuvre de l'Italie : ceux qui étaient de nature musicale furent dirigés vers la Bibliothèque du Conservatoire (1). Et nous allons voir maintenant, par une correspondance dont certaines pièces furent écrites au milieu des armées, que, parmi tant d'efforts et de dangers, les chefs militaires ne négligèrent pas de songer encore à l'enrichir.

---

(1) Voir la lettre de François de Neufchâteau, du 20 thermidor, an VI, signalée ci-dessus, et reproduite par J. B. Weckerlin dans la préface de son Catalogue de la *Bibliothèque du Conservatoire*, p. VII.

Nous avons sous les yeux plusieurs lettres et minutes écrites pendant la campagne d'Allemagne en 1800, tant de Paris que du lieu des opérations militaires. Une commission avait été chargée de suivre l'armée commandée par Moreau, afin de recueillir dans les villes allemandes les productions de toute espèce qui pourraient enrichir la France, à commencer par les œuvres d'art. Sarrette écrivit d'abord pour demander que le Conservatoire ne fût pas oublié.

AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Paris, le 15 Therm<sup>or</sup> an 8 de la République Française  
une et indivisible.

*Le Directeur du Conservatoire de Musique, au Ministre de l'intérieur.*

Citoyen Ministre,

Vous avez chargé une commission de recueillir dans le duché de Wurtemberg et en Bavière les objets d'arts qui pourroient être utiles à nos musées. Munich et Stugard renferment une grande quantité d'ouvrages dont la publication est indispensable pour faciliter les progrès de l'art musical.

Je vous invite à donner des ordres pour que les partitions Latines, Italiennes et Allemandes (soit que ces ouvrages aient été destinés pour le culte ou pour le Théâtre) existantes dans ces pays soient comprises dans les conditions qui seront établies par les commissaires.

Le Conservatoire possède déjà plus de cinq mille partitions recueillies depuis dix ans en France et en Italie. Aucun point de l'Europe ne peut réunir une aussi précieuse collection. Je vous invite à prendre tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour l'accroître.

Salut et respect

SARRETTE.

Quelques jours après, poursuivant son idée, il précise ses *desiderata*.

AU MÊME

Ministère de l'Intérieur.

Copie

3 Fructidor an 8.

*Le Directeur du Conservatoire de Musique au Ministre de l'Intérieur.*

J'ai l'honneur de vous adresser la liste des opéras de Jomelli, tenus longtems renfermés par le duc de Wirtemberg et dont la copie fut or-



donnée par le Général Moreau, ensuite abandonnée, lors de la retraite de l'armée, au copiste qui ne recevant point de paiement, vendit cet objet rare et précieux au C<sup>n</sup> Zulehner (1) Professeur de Musique à Mayence. On m'a assuré que cet artiste consentirait volontiers à rendre ces copies à leur destination première (2).

Je vous invite à charger le C<sup>n</sup> Commissaire envoyé pour recueillir les objets d'arts en ces contrées de s'occuper avec un soin particulier de celui-ci ; cette collection unique est d'une indispensable nécessité au complément des ouvrages qui doivent former la bibliothèque du Conservatoire de Musique.

On dit aussi que le propriétaire actuel veut 166 f. de chacune des partitions.

Salut et Respect — Signé SARRETTE.

Quatre jours après, autre lettre, où, en même temps que sont traités d'autres sujets, il est revenu sur la même question.

AU MÊME

Paris, le 7 fructidor an 8 de la République Française,  
une et indivisible.

*Le Directeur du Conservatoire de Musique, au Citoyen Duquenoy.*

Citoyen,

Je n'entends point parler du Citoyen Fontanes, je crains fort que les délais qu'il apporte à la remise de ses vers n'empêchent le Citoyen Cherubini de s'occuper de leur mise en musique (3) ; sa santé est trop faible pour exiger de lui un travail trop assidu.

---

(1) Karl Zulehner, membre de la Société des sciences et arts de Mayence, compositeur et chef d'orchestre dans cette ville (1770- vers 1830).

(2) On peut juger par ces derniers mots qu'il y avait une certaine continuité dans les idées des hommes de ce temps là. La retraite de Moreau eut lieu en 1796, et déjà à cette époque avait été commencé un travail musical dont on songeait encore à tirer parti quatre ans plus tard, alors qu'une campagne plus heureuse ramenait les Français vers les mêmes contrées.

(3) Fontanes avait composé les vers du *Chant du 25 Messidor* (14 juillet 1800), qui, mis en musique par Méhul, avait été exécuté dans une cérémonie officielle six semaines avant la date de cette lettre. Il résulte de ce premier paragraphe que Sarrette attendait du même auteur un autre poème pour le confier à Cherubini. Rien n'indique que ce projet ait été réalisé. D'autre part, le 1<sup>er</sup> vendémiaire suivant, Lesueur donna, dans des conditions

Je vous adresse une lettre du C<sup>en</sup> Neveu, veuillez la lire et m'instruire quels sont les moyens qu'il a en son pouvoir pour nous être utile. Il me demande si, le Conservatoire a quelques objets à offrir en échange ? Je ne puis que répondre très négativement à cette question, le Conservatoire n'ayant que beaucoup de vieux ouvrages françois qui ne seroient pas très accueillis, je pense (1) ; ce n'est donc qu'avec de l'argent, que l'on pourra obtenir, on peut-être avec d'autres objets d'arts, comme des Tableaux françois, des produits de manufactures nationales &c.

Quand à la première question, quels sont les objets sur les quels le C<sup>en</sup> Neveu doit plus particulièrement diriger ses recherches ; je ne puis lui répondre que de ne recueillir que ce qui est bon, que ce qui a une réputation généralement consacrée ; J'ignore ce qui compose les Bibliothèques des Princes allemands avec les quels il va traiter. Pour Stugard : l'objet principal est compris dans la note que je vous ai adressée (2). Pour Munich : nous n'avons rien, il doit donc en général diriger ses recherches vers les chefs d'œuvres des grands Maitres et ce qu'il obtiendra soit simplement par copies, soit manuscrits originaux nous satisfera. Je vais lui répondre dans ce sens ; veuillez m'écrire un mot si vous en avez le loisir.

Je vous salue

SARRETTE.

Voici enfin, toujours de la même époque, deux pièces indiquant que les instructions venues de Paris étaient fort bien suivies au loin : ce sont des minutes de lettres écrites par un des commissaires délégués auprès de l'armée pour expédier en France des objets, de genres très divers, au nombre desquels la musique figurait.

AU GÉNÉRAL DESSOLLES

Munich le 2<sup>ème</sup> jour compl<sup>tre</sup> l'an 8.

J'ai l'honneur, mon Général, de vous adresser ci joint la note des opéras, partitions, et pièces de Musique acquis par moi, soit d'après les

---

analogues, son *Chant du 1<sup>er</sup> Vendémiaire*. Il a reproché plus tard à Sarrette d'avoir fait de l'obstruction à l'exécution de cette œuvre. Il semble qu'il soit permis de trouver une corrélation entre ses plaintes et la démarche faite au même moment par le directeur du Conservatoire en faveur d'un autre musicien.

(1) Toujours l'estime dans laquelle les Français, comme les autres, n'ont jamais cessé de tenir pauvrement la musique française !

(2) La lettre du 3 fructidor, précédemment reproduite, donnait en effet, en post-scriptum, une liste d'une vingtaine d'opéras de Jomelli.

notes expresses du Ministre de l'Intérieur, soit d'après les indications de M<sup>r</sup> Winter (1), qui les a jugés d'une utilité indispensable pour l'enseignement dans le Conservatoire national de France. Ces objets sont les seuls de ce genre que j'aye eu à solder : ceux que nous fournira le Gouvernement bavarois gratuitement, sont en beaucoup plus grand nombre : sous peu je vous en fournirai l'état détaillé, et sur le champ je les expedierai en France. Je vous prie, mon Général, conformément à la promesse que le Général en chef m'a faite, et que vous m'avez confirmée, de vouloir bien ordonner le paiement des sommes que j'ai fournies pour l'acquisition de ces objets, détaillés ci-contre, la modicité de mes fonds ne me permettant pas d'en faire les avances, sans en être de suite remboursé.

Je vous salue avec une respectueuse considération.

AU MÊME

J'ai l'honneur, mon g., de vous adresser une nouvelle note de morceaux de Musique instrumentale non gravée dont l'acquisition m'a été recommandée pour l'avantage de l'enseignement dans le Conservatoire de Paris. Ces différens objets montent a une somme de 490. que je vous prie de faire joindre a la somme portée au 1<sup>er</sup> état, et d'ordonnancer en même tems. les hostilités étant prêtes a recommencer, comme il se pourrait alors que je ne puisse que rarement demander et obtenir de vous, mon g<sup>l</sup>, les secours d'argent qui pourroient m'être nécessaires, soit pour des acquisitions ultérieures de Musique, livres, graines, dessins de Machines &c. &c. Si vous jugés a propos de me remettre une somme que vous déterminerez a votre volonté, elle servira a acquitter les dépenses ulterieures et a me couvrir de celles que j'ai déjà fait, pour différens achats, frais d'emballage &c. &c.

Je me conformerai aux formes que vous voudrez bien me prescrire pour mettre votre comptabilité en règle, et y être moi-même.

Recevez,

[A la suite de ces lettres est transcrit un " *Catalogue des opéras, partitions, et pièces de Musique achetés pour le Conservatoire de France conformément aux ordres du Gouvernement* „ On y trouve les noms d'Albrechtsberger, Haendel, Knecht, Paterwiz, Schmittbauer, Keller, Albers, Rembt, Volkmar, Stecker, Seeger, — un recueil de fugues sans nom d'auteur, enfin la partition du *Requiem* de Mozart. Comme œuvres italiennes, la liste des opéras de Jomelli précédemment mentionnée est reproduite, et il est inscrit en-

---

(1) Maître de chapelle du roi de Bavière, auteur du *Sacrifice interrompu*.

core une *Raccolta de Più celebri piecci del Padre Valotti, Padova*. L'ensemble de la dépense (hormis les opéras de Jommelli) s'élève à 48 florins 17, chiffre que l'on peut comparer à celui qu'atteindrait la même collection dans les ventes modernes pour être assuré qu'en se la procurant ainsi, le gouvernement de la première République fit une bonne affaire].

Situons exactement ces derniers documents. Ils sont écrits vers le 20 septembre 1800, quelques semaines après la victoire d'Hochstædt, pendant l'armistice qui précéda la reprise d'armes marquée par la victoire, plus éclatante encore, de Hohenlinden. Voilà comment les troupes françaises employaient leurs loisirs en ces temps là: elles s'occupaient d'enrichir la Bibliothèque du Conservatoire !

Un mot d'une de ces lettres met personnellement en cause le général Moreau, chef de l'armée, et témoigne qu'il ne se désintéressa pas lui-même de cette négociation d'art. "La promesse que le général en chef m'a faite . . .", écrit l'officier préposé aux achats. Rappelons-nous aussi la lettre qu'Haydn adressait vers le même temps à l'épouse de cet homme de guerre et qu'un précédent chapitre a reproduite: le vieux maître y adressait son hommage au nouvel Alexandre, affectant de craindre de se comparer lui-même à Timothée, et il lui offrait la dédicace d'une œuvre nouvelle.

C'est ainsi que les armées conquérantes de la République savaient marcher à la victoire, en même temps qu'assurer la production et la conservation des chefs d'œuvre !

Au reste, ce ne fut pas seulement en Allemagne qu'on effectua ces recherches d'art. Il en fut de même en Italie, et nous avons vu déjà, en l'an VI, le Ministre de l'Intérieur autoriser le directeur du Conservatoire à prendre pour sa Bibliothèque les ouvrages relatifs à la musique "arrivés d'Italie avec le grand convoi".

Fétis, contemporain de ces événements, a raconté que Monge, chargé d'une mission relative aux sciences et aux arts, rencontra Rodolphe Kreutzer en tournée de concerts à Milan, puis, peu après, à Venise, et lui demanda de l'assister pour l'expédition des caisses "où étaient contenues les copies des œuvres des plus anciens maîtres de l'église de Saint Marc. Occupé de ses concerts et de ses relations avec les artistes, poursuit-il, Kreutzer ajourna l'envoi qu'il devait faire à Paris de ces caisses. Dans l'intervalle,



la guerre recommença ; l'armée française fut obligée de battre en retraite et les trésors recueillis par Monge furent perdus „ (1). Ce fut là un fâcheux contre-temps, dû au peu d'empressement mis par un musicien à remplir une tâche à laquelle généraux et savants mettaient plus de zèle. L'anecdote apporte au moins un nouveau témoignage en faveur des faits que nos documents ont fait grouper ici.

Et voyez quelle singulière harmonie s'établit d'elle-même entre les diverses données de l'histoire ! Nous avons parlé de Moreau et montré quel rôle personnel ce général, digne de rivaliser avec Bonaparte, avait, au point de vue musical, joué dans les événements qui nous occupent. Par la suite, sacrifié au pouvoir personnel, il fut injustement tenu dans l'ombre, et le mot d'ordre fut donné de ne jamais parler de lui. Voici que des observations d'ordre musical viennent établir la réalité de cette obstruction. Qui a jamais su, jusqu'à ce jour, que notre art fût redevable à Moreau du moindre service ? Or, nous venons de le voir enrichir le Conservatoire des œuvres des grandes écoles classiques d'Allemagne et d'Italie, et couvrir de sa protection le maître le plus authentique qu'il y eût alors en Europe. Pendant ce temps, Bonaparte, féru de musique italienne en cette époque de décadence, réservait toute sa faveur à un Paisiello et un Zingarelli, prétendait imposer leur autorité à notre école française et par là rabaisser les maîtres dont le génie et le dévouement s'étaient associés pour fonder le Conservatoire. Pourtant, combien n'en avons pas lu d'écrits louant la perspicacité musicale de Napoléon et proclamant hautement les services rendus par lui à la cause de l'art !

Précisément ce sera par la reproduction d'un document témoignait à la fois de son goût spécial en musique et de son désir d'intervenir dans les affaires du Conservatoire que ce chapitre sera terminé.

Après la mort de Hoche, Bonaparte, alors en Italie, avait fait célébrer par son armée une fête commémorative. Il fit en outre composer une marche funèbre par Paisiello. De retour à Paris,

---

(1) Voy. FÉTIS, *Biographie universelle des musiciens*, art. KREUTZER (Rodolphe), note.

à l'occasion d'une visite au Conservatoire (qui n'a pas laissé de fort bons souvenirs dans la maison), le vainqueur d'Arcole fit hommage de la partition de Paisiello, sur laquelle il inscrivit sa propre dédicace. Le cahier a été déposé, comme il convenait, à la Bibliothèque. Ne doutons pas que les huit mots et le nom tracés au bas du titre par la main du grand homme donnent au document cent fois plus de valeur que la singulière musique qu'il contient, et reproduisons ces deux lignes autographes, signés du plus illustre de tous les noms que l'on trouvera dans cette collection — encore que ce soit celui d'un bien médiocre musicien.

---

---

---

---

Donné au conservatoire de musique par le  
citoyen Pisicoparte

## CHAPITRE VIII.

### Les fondateurs du Conservatoire (suite).

Gossec — Catel.

Le principal titre de Gossec pour passer à la postérité a été sa participation musicale à la fondation du Conservatoire ainsi qu'aux fêtes nationales de la Révolution. Pourtant il avait



GOSSEC.

vécu soixante ans avant de commencer cette partie de son rôle, entré dans la carrière sous les auspices de Rameau, ayant fait bon accueil à Gluck et à Mozart, qui ne trouvèrent pas, à Paris, de musicien plus dévoué que lui à leur cause et à leur art. Mais pendant tout ce temps il n'avait guère été qu'un sous-ordre; alors que les lettres et autres documents écrits émanant de lui

abondent à partir de la Révolution, il n'a laissé, à ce point de vue, que peu de traces de son activité antérieure.

Nous trouvons pourtant, dès 1778, une lettre de lui, et qui a un réel intérêt pour l'histoire de la musique, car elle nous montre Gossec aux prises avec Gluck. L'autographe n'appartient pas à la Bibliothèque du Conservatoire: il fait partie de la collection de M. Charles Malherbe, qui a publié la lettre de Gossec dans la *Revue musicale* du 1<sup>er</sup> Juillet 1904. Nous croyons devoir faire exception à notre règle en lui empruntant ce texte, non inédit et étranger aux collections du Conservatoire, car il offre plusieurs motifs d'intérêt qui n'ont pas été signalés jusqu'ici.

A GUILLARD (1)

Monsieur,

Toutes explications au sujet de votre *Iphigénie* deviennent inutiles: vous aviez destiné cet ouvrage à M. Gluck; cette préférence était légitime; il s'en est chargé; votre attente est remplie, il n'y faut plus songer. Je m'en consolerais plus aisément, Monsieur, si ce sujet n'eût point été depuis 8 ou 10 ans l'objet de mes désirs et si l'usage de ce pays-ci et la loi de l'honnêteté dont je fais profession, ne me privaient pas de satisfaire jamais à cet égard mon inclination ou plutôt ma violente passion. Je souhaitais qu'un habile homme de lettres entreprit de traiter ce sujet. Vous le fîtes, et ce ne fut point pour moi. Cela ne diminuera rien de l'estime que j'ai pour vos talents, Monsieur; j'avoue que les miens, qui furent étouffés en naissant, n'ont pas assez de droit à la confiance pour qu'il leur soit commis un ouvrage dramatique de cette importance.

Néanmoins, M. Gluck, en y renonçant, me jugea digne de m'en faire la cession (il me devait en quelque sorte cette réparation pour avoir involontairement soustrait à la scène, par son *Iphigénie en Aulide*, *Sabinus* (2) mon premier essai dans ce genre, dans lequel il eut la com-

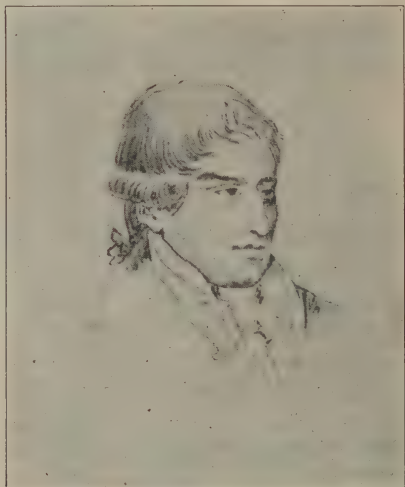
---

(1) Auteur du poème d'*Iphigénie en Tauride* mis en musique par Gluck et représenté pour la première fois à l'Opéra de Paris le 18 mai 1779.

(2) *Sabinus*, tragédie lyrique de Gossec, fut représenté pour la première fois à l'Opéra le 22 février 1774, moins de deux mois avant l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, qui parut sur la même scène le 19 avril suivant.



plaisance de remarquer des choses dignes de son attention). Lorsque M. Gluck eut renoncé à votre ouvrage, M. le Bailli du Rollet (1) me le promit avec toute l'assurance de la plus grande sincérité, et avec toute l'authenticité possible. Je comptais dessus, puisque vous parûtes y souscrire, Monsieur ; pendant tout ce temps, il me réitéra sa promesse : durant tout ce temps, M. Gluck, de son côté, nourrissait mon espoir par un éloignement marqué pour le travail, et par son apparente résolution à ne pas se charger de votre ouvrage, en m'exposant souvent

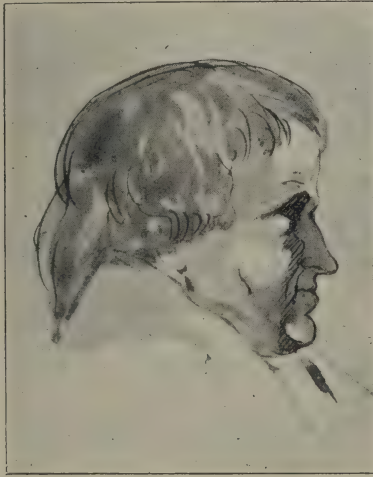


les causes qui le déterminaient à cette renonciation. La veille de son départ, je fus immédiatement après vous lui renouveler le témoignage de tout mon attachement et de mes sincères regrets de le voir partir ; eh bien, Monsieur, il eut la cruauté de ne point détruire mon erreur, et de me protester de nouveau qu'il ne se chargeait point de votre *Iphigénie*. M. Gluck, pendant huit mois, me provoqua au sommeil, et, durant tout ce temps, je fus bercé d'un songe flatteur ; je ne m'attendais pas, à mon réveil, de me voir frustré d'un bien qui semblait m'appartenir, et que je devais tenir de son honnêteté et de sa délicatesse. Voilà le plaisir du sacrifice de huit mois de mon temps, de tant d'allées et venues, du refus de plusieurs ouvrages bons et valables, des

---

(1) Le Bailli du Roulet, collaborateur et factotum de Gluck à Paris.

disgrâces que je me suis attirées de plusieurs auteurs et d'autres personnes de la plus grande distinction ! — Quoi qu'il en soit, rien n'altérera mon admiration pour les grands talents de M. Gluck, ni mon estime pour les vôtres, Monsieur ; ami de la vérité, je serai toujours leur défenseur contre ceux qui, devant moi, voudraient les déprimer. Quant aux changements que je vous proposais de faire dans votre *Iphigénie*, vous pouviez y attacher moins de conséquence. Un examen plus étendu avec vous eût facilement détruit mon erreur et l'impression d'une lecture légère et hâtive. Cependant ma proposition n'était pas



sans fondement, puisque M. Gluck même exigeait que cet ouvrage fût mis en quatre actes, et qu'il n'était qu'en trois lorsqu'il me tomba pendant une demi-heure dans les mains ; et assurément une demi-heure ne suffit pas pour prendre une parfaite connaissance d'un objet si étendu. Peut-être m'eût-il fait une autre impression si alors il eût été arrangé comme M. Gluck le proposait : il était bien possible que le même défaut nous frappât tous les deux.

Recevez mes remerciements, Monsieur, de ce que vous voulez bien m'assigner, dans la partie dramatique, une place immédiatement au-dessous de M. Gluck. Vous me flattez et vous n'êtes pas sincère. Je ne pense pas comme vous ; je suis trop petit pour atteindre si haut. Je n'ai pas même l'espoir de produire un ouvrage sur la scène, tant que M. Gluck la tiendra ; *Sabinus* fut éclipsé par lui ; *Iphigénie en Tauride* m'est enlevée par lui ; *Thésée*, fixé à l'hiver prochain, sera

renvoyé à deux ans par lui (1). Dans deux ans, M. Piccini ou M. Gluck me rejetteront à la 3<sup>e</sup> année, d'autant qu'il est tout naturel de leur laisser les honneurs de la scène. Dans ce temps, ma musique aura une teinte de gothicité insupportable, et pour peu qu'elle contienne quelques faibles étincelles de bonté, elles seront sacrifiées au préjugé. En attendant, mes cheveux blanchissent, mes espérances s'évanouissent et mon courage s'éteint. Tout, pour moi, n'est que motif de dégoût. Conséquemment, je pense que pour être sage et prudent, pour éviter tous les démêlés et braver tous les préjugés, il ne faut plus que je travaille pour la scène lyrique. Ainsi, Monsieur, je ne profiterai point des offres obligeantes que vous avez la bonté de me faire; je vous en ai la plus vive obligation, et, s'il était possible que l'on pût me déterminer à tenter encore cette folie et à reprendre encore cette lourde charrue, le secours de vos talents, que vous voulez bien m'offrir, m'en allégerait le poids. Rien ne me serait plus agréable que d'unir mes talents aux vôtres.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute estime et la plus parfaite considération, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

GOSSEC.

à Monsieur, — M. Guillard, rue des Petits-Champs S<sup>t</sup> Martin —  
maison de M<sup>rs</sup> de S<sup>t</sup> Julien des Ménestriers, — à Paris.

La lettre est intéressante pour elle-même: elle nous montre un Gossec ayant, comme il en témoigna toujours, de hautes aspirations, s'efforçant de s'élever soi-même, et en même temps témoignant la plus grande déférence à un maître dont il reconnaît la supériorité, s'effaçant devant lui plutôt que d'entrer en lutte, et, en fin de compte, se résignant, non sans tristesse.

Elle l'est pour une autre raison encore.

Quelques lecteurs se souviendront peut-être d'en avoir déjà lu des fragments: " M. Gluck nourrissait mon espoir... Eh bien, monsieur, il eut la cruauté de ne point détruire mon erreur, etc. „. Tout cela est reproduit, à ma connaissance, dans deux livres, dont l'un est consacré à Gluck, celui de Desnoiresterres (p. 254), l'autre à Grétry, celui de Michel Brenet (p. 121), tous deux ayant emprunté leur citation au catalogue d'autographes de la col-

---

(1) *Thésée*, opéra de Gossec, ne fut en effet représenté à l'Opéra qu'en 1782.

lection Laverdet, vente du 21 juin 1855, pp. 36-37, n. 321. Voilà qui est circonstancié, n'est-ce pas? Mais à qui le catalogue Laverdet, et, à sa suite, ceux qui ont eu confiance en lui, ont-ils attribué la lettre de Gossec? A Grétry, tout simplement! C'est que Grétry est bien plus célèbre que Gossec; et, en 1855, l'on n'y regardait pas de si près pour confectionner des catalogues d'autographes! La publication faite par M. Ch. Malherbe d'après l'original aura donc eu pour résultat favorable de nous permettre de rectifier cette attribution erronée, rectification qui eût pu être faite d'elle-même si le catalogue, un peu plus généreux dans son extrait, avait reproduit les lignes où sont mentionnés les titres de *Sabinus* et de *Thésée*, œuvres de Gossec dont les noms suffisent à établir que c'est bien de leur auteur, et point du tout de celui de *Richard Cœur de Lion*, qu'émane l'écrit.

La Bibliothèque du Conservatoire possède deux autres pièces autographes de Gossec qui sont antérieures à 1789. Ce ne sont pas des lettres personnelles: ce sont des écrits administratifs relatifs à cette École royale de chant au fonctionnement de laquelle Gossec présida dès sa fondation (1784), témoignant ainsi des qualités d'organisateur musical auxquelles le Conservatoire, issu des événements postérieurs, donnera bientôt l'occasion de se manifester dans toute sa plénitude. L'un est le début d'une *Instruction sur l'école de chant*, traçant, en trois pages, un tableau rapide et quelque peu tendancieux de l'histoire de la musique française: Gossec se montre là comme un prédécesseur de la musicographie; le document, pour ce qu'il a de curieux, mérite d'être reproduit.

INSTRUCTION SUR L'ÉCOLE DE CHANT ET DÉCLAMATION  
INSTITUÉE EN 1783 PAR ARRÊT DU CONSEIL DU

La Musique en France, depuis un siècle et plus, reposoit dans le néant, tandis qu'en Italie et en Allemagne, au moyen des écoles et des Conservatoires, elle marchait à grands pas. On observera que la Musique chez ces deux nations a toujours été un gout dominant; les peuples de ces pays naissent avec ce gout et la musique est pour eux un besoin. Jusque dans les Ecoles de village on y enseigne la Musique. D'ou cela vient-il? Du climat et de la conformation des peuples.



En France, les organes n'étant point disposés, formés pour goûter les bautés, les variétés et toute l'étendue de l'art sublime de la musique, ou les jolies chansons, les brunettes et les romances de nos anciens troubadours l'emportoient sur les plus beaux morceaux d'expression, la Musique est restée au berceau pendant plusieurs siècles, et ce n'est que depuis 20 a 25 ans que les François ont pris le goût de cet art.

### *1<sup>re</sup> Age de la Musique en France*

En 1646, Lulli agé de treize ans, fils d'un meunier de Florence, fut amené en France par le chevalier de Guise qui engagea Mademoiselle a le prendre parmi les officiers de sa cuisine. Il avait reçu d'un cordelier de Florence des leçons de musique, de guittare, et de violon. La princesse l'ayant entendu jouer du violon lui donna un Maître avec lequel il devint habile en peu de tems au point qu'il surpassa tous les maitres de ce tems qui n'étoient que des ignorants. Louis XIV, ayant voulu qu'il jouât devant lui, en fut si satisfait qu'il lui donna, en 1652, l'inspection générale sur la musique. L'ignorance des musiciens de ce tems étoit portée a un tel point, qu'ils ne pouvoient exécuter que ce qu'ils avoient appris par cœur. Le Génie de Lulli qui commençoit à se développer fut donc gêné par l'ignorance des musiciens, et il a fallu qu'il se proportionnat a leur foiblesse. On peut presumer qu'il eut fait aussi bien que les plus habiles successeurs s'il eut paru cent ans plus tard.

En 1672 Lulli ayant reçu le privilège pour l'Opéra, ce fut alors que son génie se déploya quoique n'ayant d'autre Ecole, d'autre guide que la nature, et l'on peut le regarder comme le créateur de ce genre qui, depuis lui jusqu'à Rameau, n'a pas fait un aussi grand pas qu'on se l'imagine et qui, peut-être, avoit plus perdu que gagné. Aidé de l'immortel Quinault, Lulli fit des ouvrages qui alors passaient pour des merveilles. Louis XIV, à qui il plaisoit chaque jour davantage, lui donna une charge de secrétaire du Roy, des pensions et plusieurs autres graces pour sa famille. Il mourut a Paris, le 22 mars 1687 dans la 54<sup>ème</sup> année de son âge.

On voit ici que Louis XIV fit tout pour Lulli, pour son talent particulier, mais rien pour l'art; car au lieu d'en faire un secrétaire du Roy, un noble, il sembleroit qu'il eut dû le mettre à la tête d'un bon conservatoire en l'honorant du titre de surintendant de sa Musique avec un revenu proportionné a ses rares talens et a son service. Lulli auroit produit sans doute de grands musiciens; le génie de quelques jeunes émules se seroit développé, se seroit enflammé par l'émulation dont les progrès rapides de l'art, dont les succès multipliés sur la scène lyrique eussent été le fruit.

Mais au contraire Lulli eut pour successeurs de foibles imitateurs

tels que les *Colasse*, *Detouches*, *Duché*, *Danchet*, *Desmarest*, *Mourette*, etc... qui après lui laissèrent encore, durant un demi siècle, croupir la musique dans une stupide langueur.

Enfin Rameau parut. Ce grand artiste naquit à Dijon en 1683. Son gout pour la musique et le défaut d'Ecole en France le conduisirent très jeune aux écoles d'Italie; à son retour en France il devint organiste à Clermont en Auvergne, et ensuite à Paris, à St<sup>e</sup> Croix de la Bretonnerie. Jusqu'à l'âge de 50 ans, il ne s'occupa qu'à donner des leçons de clavecin, et à travailler sur la théorie de son art. Ce ne fut qu'en 1733 qu'il s'attacha à la pratique. Il débuta sur la scène lyrique par l'Opéra d'*Hippolyte et Aricie* qui fut suivi de beaucoup d'autres. La première représentation de cet opéra fut des plus orageuses, et fut une époque pour notre nation; elle excita dans les esprits une fermentation semblable à celle que nous avons vû s'élever il y a quelques années; la jalousie enflamma la haine qui eut recours à la discorde pour accabler Rameau.

Mais l'homme de génie méprisa les envieux, et ne leur répondit que par de nouveaux chefs-d'œuvre qui enfin les forcèrent à se taire. La reprise de *Castor et Pollux* entraîna tous les suffrages; cent représentations de suite ne purent diminuer le plaisir que tout Paris éprouvait à entendre ce bel opéra qui parloit à la fois à l'ame, au cœur, à l'esprit, aux yeux, aux oreilles, et à l'imagination. Depuis cette époque Rameau a joui de toute sa gloire jusqu'à sa mort arrivée en septembre 1767.

Rameau n'est point exempt de reproches, et ces reproches sont fondés. Il est vrai qu'il est savant et sublime dans la partie des chœurs et des airs de Ballet; mais il manque de mélodie et son récitatif n'a pas cette vérité qu'a celui de Lulli.

L'avantage immense que Rameau a sur Lulli, c'est d'avoir écrit sur son art, d'en avoir découvert les vrais principes, et, par là, d'avoir mérité l'estime de la postérité. La Musique, celle qui l'a précédée et celle qui la suivra, n'existeroit probablement plus dans quelques siècles; il en sera de la nôtre comme de celle des Grecs, dont à peine il nous reste quelques vestiges. Mais le traité d'Harmonie de Rameau, sa Génération harmonique etc. seront connus dans deux mille ans et laisseront de lui le souvenir qu'il mérite.

“ Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse „, dit le personnage de Molière; et de même, pour Gossec, toute l'histoire de la musique s'est déroulée afin d'aboutir à cette conclusion: qu'il fallait fonder le Conservatoire! Notons au passage quelques réflexions intéressantes: que les Français n'ont pris goût à la musique que depuis le moment où ils ont entendu les opéras italiens (c'est

l'époque indiquée par les mots: " Depuis 20 à 25 ans „); que Louis XIV aurait été mieux avisé si, au lieu de faire de Lulli un noble, il l'avait mis " à la tête d'un bon Conservatoire „ (Gossec ne savait pas que l'Opéra, tel que Lulli l'organisa, fut autant une école de chanteurs, d'acteurs, d'instrumentistes, qu'un théâtre, et que le fondateur eut à faire et fit réellement l'éducation de tout son personnel); que le genre de l'Opéra n'a pas fait, depuis Lulli jusqu'à Rameau, " un aussi grand pas qu'on se l'imagine „, et qu'enfin " on peut présumer „ que Lulli " eût fait aussi bien que ses plus habiles successeurs s'il eût paru cent ans plus tard „, observation qui témoigne d'une conception assez naïve des lois de l'évolution. Il faut noter aussi le bel éloge fait de Rameau, sous les auspices de qui Gossec était entré dans la carrière.

Nous négligeons d'autres pièces relatives à la même École royale ainsi qu'au Conservatoire fondé en l'an III, ces documents n'ayant qu'un intérêt proprement administratif, et nous arrivons directement à l'époque de la Terreur avec la lettre suivante, qui rappelle la collaboration de Gossec à une des productions les plus caractéristiques de la période révolutionnaire, *l'Offrande à la Liberté*.

Cet acte, représenté pour la première fois à l'Opéra le 30 septembre 1792, n'est qu'une mise en scène de *la Marseillaise*. Gardel, maître de ballets de l'Opéra, avait établi cette mise en scène, qui fut d'un grand effet, et Gossec avait écrit la partition sur le chant de Rouget de Lisle (1).

Il paraît qu'au commencement de 1794 Gardel fut l'objet d'une dénonciation motivée par ses opinions. Un récent catalogue d'autographes (2) mentionne plusieurs pièces, rapprochées par l'ordre alphabétique, qui concernent cet incident: une convocation du Comité de sûreté générale, du 21 ventose an II, enjoignant à Gardel d'avoir à comparaître devant lui; une protestation signée de Gardel, à Fourcroy; une lettre de Grétry à

---

(1) Nous avons raconté l'histoire de cet ouvrage dans le livre déjà mentionné sur *Rouget de Lisle*, pp. 123 et suiv. et 394-95.

(2) Vente Charavay, du 21 février 1910, n. 98, 99, 100.

Gardel, du 22 ventose; enfin la lettre suivante de Gossec certifiant, le 29 ventose, le civisme de son collaborateur. La Bibliothèque du Conservatoire a acquis ce dernier document; en voici le texte.

POUR GARDEL

L'Équité, la justice et la vérité me font un devoir d'attester que le Citoyen Gardel, m<sup>tre</sup> des Balets de l'Opéra National de Paris, a mis le zèle le plus empressé à régler et à faire exécuter la cérémonie de l'*Offrande à la Liberté* lorsque je lui en remis le programme en aoust 1792 (vieux stile). Ce fait ne peut être révoqué en doute puisque cette cérémonie existe encore aujourd'hui sur la scène de l'Opéra, qu'elle est toujours dirigée par le citoyen Gardel et qu'enfin le succès de cet opuscule lui est dû plus qu'à moi.

Je déclare en outre que ce même artiste n'a pas mis moins d'empressement à composer les deux divertissemens, les *Evolutions* et les *Marches du Triomphe de la République* ou *Camp de Grand-pré*, paroles du citoyen *Chenier*, musique de ma composition, représenté le 27 janvier 1793 (vieux stile). Je certifie encore que le citoyen Gardel a mis tout le zèle d'un bon Républicain à composer et diriger la cérémonie qui eut lieu en . . . dernier à la façade de l'Opéra pour l'Apothéose des deux martyrs de la Liberté Lepelletier et Marat, et dont j'avois composé en partie la musique (1).

GOSSEC.

Ce 29 ventose l'an 2<sup>me</sup> de la République française une et indivisible, 2<sup>me</sup> de la mort du dernier de nos tyrans.

La lettre ci-après nous offrira un tableau intéressant de ce qu'était la situation de Gossec dans l'automne de 1794, quatre mois après la grande manifestation musicale de la fête de l'Être suprême à laquelle il présida. Nous la donnons, partie en reproduction autographe, partie imprimée.

---

(1) Cette fête, dont la lettre de Gossec laisse la date en blanc, eut lieu le 6 brumaire, an II. L'*Almanach des Spectacles* a donné un compte-rendu circonstancié du défilé qui eut lieu sur les boulevards, avec station devant l'Opéra, où l'on couronna les bustes des deux martyrs et où les chœurs du théâtre chantèrent un *Chant patriotique* de Gossec, son *Chant du 14 juillet*, le serment d'*Ermeline* de Philidor, etc.



Gossec <sup>Compromis</sup> parti ce 17 vendémiaire an 3 en  
fameux pour la musique et l'art

Citoyen <sup>mon</sup> collaborateur, je suis aussi malade  
d'une fluxion aux dents qui me tient depuis  
8 jours, et qui m'oblige d'alors la tête  
enveloppée de linge et de coton, et de garder  
par conséquent la maison; Malgré cela il  
m'a fallu ~~se~~ composer la fête pour j. j. Rousseau  
qui aura lieu de cadi prochain au jardin national  
et de la au pantéon. pour cette fête il m'a  
fallu passer encore trois nuits et cela presque  
de ce que les poètes sont toujours en retard  
ainsi que les arrêtés <sup>(et ordres)</sup> des autorités constituées. (2).

L'Opera ne m'a point renvoyé ma musique, mais je l'ai redemandée,  
ce qui revient au même (3). J'aime mieux renoncer que d'être balotté;  
il est dans mes principes que partout où je trouve de la résistance et  
des difficultés, je me retire. je n'aime point les débats ni les démarches;

(1) Employé au Ministère de la marine, poète à ses heures, auteur des  
paroles de plusieurs hymnes et chansons mises en musique, de 1793 jusqu'à  
la fin de la Révolution, par Gossec, Dalayrac, Devienne, Jadin, Lefèvre, etc.  
Le Chant patriotique pour l'inauguration des bustes de Marat et Lepelletier,  
dont il a été question dans la note précédente, est un produit de sa col-  
laboration avec Gossec.

(2) La fête pour Jean-Jacques Rousseau fut célébrée le 20 vendémiaire,  
an III (11 octobre 1794). L'on y exécuta en effet un Hymne à Jean-Jacques  
Rousseau de Gossec, sur des paroles de M. J. Chénier. — La fin de la phrase  
reproduite autographiquement est une allusion aux incidents qui précé-  
dèrent la célébration de la Fête à l'Être suprême, incidents que nous avons  
racontés longuement dans les Fêtes et les Chants de la Révolution française  
(Chapitre VI, et partie correspondante dans l'Appendice).

(3) L'ouvrage dont il est ici question est sans doute la Reprise de Toulon,  
citée par les biographes de Gossec (Hédouin, Fétis, Grégoir), mais non re-  
présentée.

si l'ouvrage étoit d'une grande conséquence, j'emploierois peut-être des moiens determinatifs, mais toujours sans débats, parce que je hais les débats, je hais les difficultés, et j'aime a marcher de plein pied. Ainsi, mon cher collaborateur, c'est une peine que je me suis donnée en vain en composant cet opuscule, mais je ne la regrette pas, puis qu'elle vous a prouvé ma bonne volonté et qu'elle m'a lié avec vous.

N'y pensons plus. Dans la circonstance ou je me trouve, en ce moment où l'organisation de l'Institut est sur le tapis (1), où je suis chargé de faire des ouvrages élémentaires, je ne puis me donner a d'autres soins qu'à ceux que mon devoir m'impose; il me seroit donc impossible de vaquer a des répétitions d'opéra, de visiter des acteurs et actrices, car il faut tout cela avec ces messieurs et ces dames si l'on veut être bien venu de la chose. Mais comme je ne m'y sens pas disposé, cela iroit mal, et j'aime mieux n'aller pas du tout que d'aller mal.

*Voilà, Mon Calmarade, Voilà  
de la philosophie. Malgré nos malheurs communs,  
nous nous aimons toujours; la tent sans doute  
nous vengera de nos adversités et de l'injustice. Laisse  
écrit les épithètes dictées par l'ami morose, cela ne produit rien, &  
Votre ami Gossec*

P. S. — Dans ma position actuelle, si j'avois à paroître à l'Opera, il faudroit que j'y parusse avec éclat dans un grand ouvrage. Il est aisé de se convaincre de cette vérité quand on sait que tous les yeux sont ouverts sur moi, et que mille foudres tout prêts a m'être lancés m'écraseroient s'il manquoit une virgule a mon travail, au travail du doyen de l'Institut en proie a toutes les haines et les cabales des musiciens qui n'y sont point apellés.

*Au Citoyen — Coupigny, aux Bureaux — de la Marine, rue de la — Révolution, porte S.<sup>te</sup> Honoré — au Bureau de la Marine — porte honoré — à Paris.*

Nous sautons maintenant sept ans et demi, et retrouvons un Gossec décidément vieilli et devenu de caractère assez difficile.

---

(1) Cette époque est en effet celle où l'organisation du Conservatoire se préparait avec la plus grande activité, l'école fonctionnant déjà sous le nom d'Institut national de musique et n'ayant plus que quelques mois à attendre pour prendre son titre définitif et devenir institution d'État.

AU PEINTRE CHÉRI

Paris ce 10 germinal an XII

Monsieur

Je vous envoie le quartier de Loier de la chambre de mon fils, échu le premier du présent mois germinal, et vous préviens qu'a compter de la même date, son loier sera a son compte, attendu que les pertes énormes que j'ai faites depuis deux ans, jointes à celles que j'ai éprouvées depuis son retour a Paris, ne me permettent plus de rien faire pour lui, ni de supporter le poid qu'il fait peser sur ma vieillesse.

Mon fils est jeune encore (43 ans) et je suis septuagénaire; il est libre de ses volontés et a des talens; c'est à lui à les faire valoir en quelque lieu du globe qu'il lui plaira de choisir, car il ne m'importe nullement que ce soit à Paris, a la Chine ou au Japon.

Veuillez, Monsieur, recevoir tous mes remercemens pour les marques de confiance que vous avez bien voulu m'accorder relativement au loier de la chambre de mon fils;

Agreez aussi l'assurance des sentimens distingués, de ceux d'estime et de considération que vous m'avez si justement inspiré.

F. J. GOSSEC père (1)

au Conservatoire de Musique  
rue Bergere.

*A Monsieur — Chéri, artiste peintre — rue du Four S.<sup>t</sup> Honoré  
a Paris.*

---

(1) Le fils dont Gossec parle en ces termes assez peu paternels était lui-même musicien, mais un musicien de talens modestes. Édouard Grégoir, dans sa notice sur Gossec (extrait des *Mémoires de la Société des Sciences du Hainaut*, 1878) mentionne une œuvre de lui: *Six folies musicales graves, pathétiques et gaies . . . par Alexandre-François-Joseph Gossec le fils, professeur de piano . . . chez l'auteur, Mars 1789*, et le *Quellen Lexicon* d'Eitner reproduit en partie ce titre, signalant en outre un exemplaire à la Bibl. Nation. et ajoutant qu'on ne sait rien sur la personne de ce Gossec. Éd. Grégoir cite pourtant encore une autre œuvre de sa composition: un hiérodrame ou scène française, paroles et musique de Gossec le fils, qui fut chanté par Lays au Concert spirituel du 14 mars 1788.

La Bibliothèque du Conservatoire, de son côté, possède l'ouverture et des airs de *Thésée*, opéra de Gossec père, " arrangés pour le clavecin ou le Forte-Piano par M. Gossec fils „, et le titre de l'exemplaire porte la signature de ce dernier, comme s'il eût été le véritable auteur. Dans la dédicace que, poursuivant son rôle, il offre de sa transcription à la Saint-Huberti (interprète principale de *Thésée*), il s'excuse d' " offrir de faibles

A J. H. LUCAS (1)

M. Gossec, membre de l'Institut, souhaite bien le bon jour à Monsieur Lucas, et sollicite quelques instants de sa complaisance, ou de celle de M. son fils, pour lui et une aimable société qu'il doit conduire demain mercredi, 2<sup>me</sup> complémentaire, au jardin impérial des plantes, si toute fois un tems de pluie ne s'y oppose pas ; car pour entreprendre cette partie avec des dammes, il faut un tems favorable. Bien entendu que le Muséum d'histoire naturelle et la Ménagerie sont le but principal de ce voyage, pour des dammes connues pour des artistes distinguées.

Gossec ose donc compter sur les bontés de M. Lucas qu'il remercie d'avance, en l'assurant des sentimens d'amitié, d'estime et de considération qu'il a sçu lui inspirer et qu'il inspire à tous ceux qui ont le plaisir de le connoître.

GOSSEC.

Ce mardi 2<sup>me</sup> complémentaire an 12.

*a Monsieur — Monsieur Lucas ... au Museum d'histoire naturelle (Jardin des plantes) — rue S.<sup>t</sup> Victor — a Paris — Pressé.*

A GUILLOTOT

Paris ce 14 thermidor an XIII

Gossec à monsieur Guillomot Administrateur de la manufacture impériale des Gobelins et membre de la Légion d'honneur.

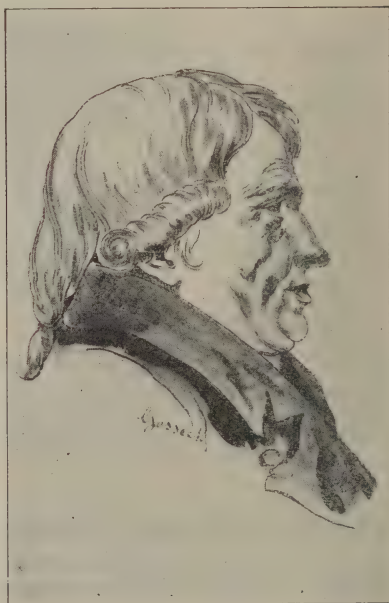
---

essais „ à celle qui fait valoir les chefs-d'œuvre, et termine son compliment, un peu embarrassé, en lui disant : “ Vous avez acquis un droit de propriété sur les prémices d'un art qui vous doit ses plus brillants succès „. Il était jeune en effet au moment où parut *Thésée* (1782), si, comme l'indique la précédente lettre (qui lui donne quarante-trois ans en 1804), il est né en 1761. Adolphe Adam a conté d'autre part, dans un récit assez suspect, mais qui peut cependant avoir eu dans les souvenirs de son père Louis Adam une base non dénuée de toute exactitude, que Gossec, bien qu'âgé de dix-huit ans lorsqu'il arriva pour la première fois à Paris, venant de Belgique (1751), était déjà marié. Ce sont là les seuls renseignements que nous possédions sur cette famille. La lettre qu'on vient de lire nous a apporté le principal, puisqu'elle est entièrement consacrée à ce fils dont, jusqu'ici, l'on connaissait à peine l'existence (Grégoir dit en avoir perdu la trace à partir de 1789).

(1) Naturaliste, garde des galeries du Muséum d'histoire naturelle. — La ménagerie du Jardin des plantes, dont la visite fait l'objet de cette lettre, est, comme le Conservatoire, une création de la Révolution (voy. J. GUILLAUME, *Études révolutionnaires*, 1<sup>re</sup> série, pp. 12 et suiv.).



J'ai reçu, monsieur et cher confrère, avec le plus vif plaisir votre aimable lettre que m'a remise M. Henry notre ancien disciple. Je ne désirerois rien tant que de pouvoir servir cet estimable jeune homme dans ce que vous désirez ainsi que lui ; mais cette partie est hors de ma sphère. Je n'ai, ni ne puis, ni ne veux avoir aucune communication avec le chef de la Musique impériale, quo' qu'il me doive son existence à Paris où, peut-être, il n'auroit jamais paru sans mes soins. Les hommes rampants, intrigants, traîtres et calomniateurs, les hommes



enfin qui, par des bassesses, souillent le titre glorieux d'artiste, ne seront jamais plus de mon bord que de celui de mes braves et respectables collègues, mes freres et mes amis. D'après cela, point de démarche de ma part de ce côté, fut-ce pour mon père, ou pour mon fils ou pour moi-même ; pardonnez ma franchise. Mais j'ai promis à M<sup>r</sup> Henry d'écrire en sa faveur à M<sup>r</sup> L'abbé Rose, homme loyal et estimable, homme de mérite et obligeant. Je suis persuadé qu'il saisira volontiers les occasions favorables qu'il rencontrera pour servir ce jeune artiste, soit pour le placer à la métropole ou à quelqu'autre Eglise où il a un crédit mérité. M<sup>r</sup> Rose, l'ayant déjà employé, connoit sa personne, sa voix et son talent. Voilà, mon cher confrère, ce que j'ai promis de faire, et ce que je ferai avec un vrai plaisir pour votre pro-

tégé. Vous daignez, mon cher confrere, ainsi que Madame, vous res-souvenir d'un pauvre septuagénaire rayé totalement du catalogue des artistes, et qui bientôt, sans doute, le sera de la scène du monde ! Rien ne peut flater autant ma vanité, réveiller mon amour propre et exciter ma reconnoissance que ce précieux souvenir. Le tems des Vacances approche ; libre alors, je me ferai un devoir, bien doux, de me rendre à votre agréable invitation, de revoir en meme tems une maison où, pendant quatorze ans consécutifs, j'ai jettés des étincelles de mon art sur des êtres bien interessants (M<sup>lles</sup> Nelson et Cosette). Oui, c'est dans cette maison que j'aurai le double avantage de présenter mon hommage respectueux à Madame, et de vous renouveler, de vive voix, l'assurance des sentimens distingués et de ceux de la sincère amitié avec lesquels je suis, mon cher confrere,

Votre dévoué serviteur

GOSSEC

membre de l'Institut, et de la l. d'honneur,  
et inspecteur au Conservatoire de Musique

*A Monsieur — Monsieur Guillomot, membre — de la Légion d'honneur et — administrateur de la Manufacture — impériale des Gobelins — Aux Gobelins — F<sup>ne</sup> St Marceau — à Paris.*

Il faut protester contre les termes employés et les idées exprimées par Gossec dans la première partie de cette lettre. Le chef de la musique impériale, qu'il traite d'homme rampant, etc. (inutile de transcrire une seconde fois de telles paroles), c'est Lesueur. Le portrait est peu ressemblant, et nous nous refusons à le reconnaître. Tout cela dit parce que Lesueur avait une autre conception que Gossec et Sarrette du rôle du Conservatoire dans l'art ! Il n'est pas vrai non plus que Lesueur ait dû à Gossec son existence à Paris et qu'il n'y eût jamais paru sans ses soins ; nous avons déjà lu les témoignages qui furent donnés en sa faveur à son entrée dans la carrière : ils émanent de Grétry, de Philidor et de Sacchini, et point du tout de Gossec.

De fait, le caractère de Gossec semble s'être aigri avec les années. Les deux dernières lettres, le montraient déjà sous un aspect maussade. En voici d'autres qui ne le démentiront point. C'était fort bien quand il s'agissait de relever le gant contre des attaques adressées à des amis, comme ce sera le cas dans le premier exemple que nous allons citer. En 1810, les *Tablettes de*

*Polymnie* avaient publié une critique assez sotte du *Joseph* de Méhul. En la lisant, une sainte colère monta au front de l'octogénaire, qui, saisissant sa bonne plume, écrivit au rédacteur :

Depuis le 6 mai dernier, époque de mon abonnement à vos *Tablettes de Polymnie*, j'ai reçu trois numéros de cette feuille. Je vous renvoie ceux de mai et de juin et je garde celui de juillet comme un monument curieux d'injustice, ou d'impéritie, ou de délire ... (1).

Cette entrée en matière est d'un bon mouvement : gardons-nous d'en gâter l'effet par la proximité de ce qui suit ! Mais que dire d'une réponse comme celle qu'on va lire, écrite à un homme dont le seul crime avait été de demander un débat contradictoire, en présence des professeurs du Conservatoire, pour discuter des questions d'harmonie ?

A P. F. BOËLY

Le 24 octobre 1806.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre et l'espèce de cartel que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser avant-hier 22 octobre.

J'en ai fait part à mes ignorants confrères en harmonie, qui, comme moi, ont regardé cela comme un *acte de démençe* qui devait rester sans réponse.

Je vous salue et vous souhaite ouïe et santé.

GOSSEC (2).

Avec ses amis et ses disciples pourtant, Gossec restait bienveillant, et il ne ménageait pas à ces derniers des conseils qui commençaient à sentir le *laudator temporis acti*. Témoins les deux lettres suivantes, dont la première, appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire, est adressée à un jeune prix de Rome auquel nous avons vu déjà Grétry écrire dans un esprit analogue.

---

(1) P. HÉDOUVIN, *Mosaïque*, article *Gossec*, p. 309.

(2) Boëly a jugé bon de reproduire lui-même ce billet galant dans l'Avertissement de son livre : *Les véritables causes dévoilées de l'état d'ignorance des siècles reculés dans lequel rentre visiblement aujourd'hui la théorie pratique de l'Harmonie ... Offres généreuses de l'en faire sortir promptement faites à M. GOSSEC ... Réponses indécentes de ce chef*, etc., etc. 1 vol. in-8°, Paris, 1806.

A. A. H. CHELARD

Paris ce 27 juillet 1812.

Mon brave ami

J'ai reçu avec un bien grand plaisir votre agréable lettre qui m'a été remise par votre respectable Mère. Vous m'y rendez compte de l'emploi de votre tems depuis les six mois que vous avez passés à Rome. J'applaudis à cet emploi, et j'approuve beaucoup votre opinion sur l'art dont vous achevez l'étude. Votre manière de voir sur cet Art est tout à fait conforme à la mienne, et j'ose le dire, c'est celle du bon sens, et la seule par laquelle on peut se distinguer et arriver à la fortune, sur tout au théâtre.

*Mélodie, mélodie !* c'est le refrain des gens sensés et de la partie saine du public. Détours d'*harmonie, transitions barbares*, chromatique outré,



c'est celui des fous et des maniaques. Vous savés, mon ami, que, de ce côté, nous voions briller la majeure partie de nos jeunes musiciens français (1). J'en suis indigné et j'en rougis pour eux. Heureusement qu'ils reçoivent souvent le prix de leur délire, ce qui peut nous faire espérer qu'un jour cela opérera la conversion de quelques un d'eux, pour peu qu'ils ayent le germe du gout et du sentiment. Au reste il faut les plaindre; manquant de gout, de génie et de jugement, ou par

---

(1) A quels jeunes musiciens français fait allusion cette sortie ? Il ne semblait guère que les tendances de l'école fussent telles que les définit Gossec aux environs de 1812. Ceux qui réussirent dans les concours de composition vers cette époque furent Daussoigne-Méhul, Chelard, Hérold, Panseron, Benoist, Halévy : sont-ce donc eux qui passaient alors pour trop *avancés* ? ...



de faux calculs, ils s'enfoncent dans les ronces et les épines, errent en aveugles sur des chemins rocailleux, chancellent à chaque pas et finissent par une chute funeste. Cela les guérira-t-il de cette *fièvre modulatrice*, de ce *délire* fruit de l'amour du *chromatique* ? C'est ce que le tems nous apprendra.

Mon cher ami, mettez à profit les excellens conseils, les préceptes lumineux des grands et savants maitres avec lesquels vous avez fait connaissance a Rome. Cultivés la bienveillance de ces hommes respectables ; recueillis et étudiez avec soin ce que vous verrez et entendrez dans les nombreux chefs-d'œuvre qu'ils vous procurent. Ne perdez jamais de vue qu'au théâtre surtout, La Mélodie, les chants expressifs, la vérité qu'exigent les paroles, le caractère et le mouvement que commandent la scène et les personnages qui s'occupent, font toute la magie de la musique. Surtout que vos chants ne soient jamais les esclaves de leurs accompagnemens ; à moins que ce ne soit dans les cas où la scène exigeroit quelque chose de pittoresque ou d'un grand mouvement. Rendez-vous familier (pour l'église) le contrepoint double, triple et quadruple de toute espece ; la *fugue* à 2 à 3 et à 4 sujets ; les chœurs à 3, à 4, à 6 et à 8 voix.

Sachez un jour ce qui constitue un savant maitre de chapelle.

En un mot étudiez l'Art à fond, afin de n'être jamais trouvé en défaut dans vos partitions. Souvenez vous sans cesse que ce n'est pas toujours le jeu des accord, des modulations, du chromatique, des transitions incohérentes, qui constitue la science ; mais bien le bel ordre que l'on donne à l'harmonie, ses convenances et sa parfaite application à la Mélodie.

Pour bien connoître l'empire de la Mélodie, voiez, parcourez et entendez les grands Maitres de l'Italie depuis Pergolèse jusqu'aux Piccinni, Sacchini, Gulliemi, Jomelli, Cimmarosa, Paissello &c. ; de l'Allemagne : Gluck, Mozart, Sallieri, Haydn, Mayer, Hasse, &c. ; de la France : Grétry, Monsigny, d'Alairac &c. Tous ces hommes se sont rendus immortels par leur mélodie enchanteresse et par la vérité de la scene. Voila mon ami les hommes qu'il faut imiter pour réussir au théâtre. Pour l'Eglise, les *Caffaro*, *Sala*, *Le Père Martini* et une foule d'autres grands maitres tels que les deux *virtuoses* en ce genre et dont vous avez fait la connoissance. Peignez leur les sentimens d'admiration qu'ils m'ont inspiré, et ma reconnaissance pour les soins qu'ils donnent a votre instruction.

Recevez mon cher ami l'assurance de mon éternel attachement.

GOSSEC.

Vous savez, mon ami, que vous n'avez que trois ans a passer a Rome au lieu de 5 ans.

Si vous revoiez Dossoigne et Blondeau faites leur bien des amitiés de ma part. Carot prend la revanche au concours prochain; s'il réussit, il ira vous rejoindre sans doute.

A A. H. Chelard.

Le texte de cette autre lettre est transcrit d'après le fac-simile qu'en a donné *l'Art* dans son tome LXI (1902), pp. 7 à 9.

A PANSERON

Paris ce 12 octobre 1814.

Mon brave ami,

Tu m'excusera sans doute de mon silence quand tu saura dans quel embarras on m'a mis depuis le commencement de février dernier, à l'effet de célébrer l'anniversaire de feu Grétry pour laquelle on me demanda ma Messe des morts qui fut composée et exécutée pour la première fois en 1760 (il y a 54 ans) et 13 fois durant la Révolution dans différentes Eglises de Paris. Depuis longtems j'avais projeté de la réduire; mais je n'en eu jamais le tems ni le courage. Il me falloit pour cela un stimulant. Cette occasion me fit mettre la main à l'œuvre. Je la reduisis donc d'un grand tiers, quoique gravée depuis plus de trente ans, et répandue partout en France, en Flandre, en Allemagne, en Espagne, en Portugal & c. &c, telle qu'elle étoit sortie de ma plume. Sept mois ont à peine suffit pour cette réduction. Il s'agissait d'arranger d'abord la partition, ce qui m'a donné près de deux mois de travail; porter ensuite tous ces changemens et coupures sur le nombre excessif des parties; multiplier encore toutes ces parties. Enfin ce ne fut qu'à l'aide d'un copiste qui, dans les derniers tems et toute affaire cessante, a passé deux mois et demi chez moi, que j'arrivai au terme convenu. Le 6 octobre présent elle fut exécutée a l'Eglise de St Roch par l'Opéra et Faydeau réunis. Jamais auditoire ne fut si nombreux. Les portes forcées, la nombreuse garde repoussée, les habits, les robes déchirées &c. &c. &c. Néanmoins jamais une tranquillité un silence pareils n'ont régné dans une Eglise, quoiqu'entassés les uns sur les autres. Tu vas juger de l'entreprise que j'ai faite pour la réduction de cette messe. D'abord la portion à couper et les changemens que nécessitoit cette première opération: 80 parties de chœurs, 10 premiers violons, 10 seconds, 8 altos, 8 violoncelles, 6 contrebasses, 20 parties récitantes, 30 instrumens à vent. Bien entendu que toutes ces coupures ont nécessité un grand nombre de changemens pour établir des Liaisons a l'effet de faire disparoitre les brèches. Elle fut exécutée dans la plus grande perfection et la tranquillité qui a régné dans l'Eglise est sans exemple en pareil cas.

Maintenant parlons de toi mon brave Panseron. Je suis assés content de ta Messe. Méhul et moi en avons rendu un compte favorable à l'Institut. Cependant il y a encore du trop ; c'est à dire quelques parties oiseuses. Je t'exorde à être toujours clair et à mettre beaucoup de réflexion et de sagesse dans tes compositions, a ne pas les farcir de parties auxiliaires et souvent inutiles comme font la plus part des jeunes compositeurs. Songe que dans tous les arts, dans la musique surtout, la clarté et la vérité sont les plus beaux ornemens d'un ouvrage. Les Pergolèse, Sacchini, Jomelli, Piccini, Paisiello, Zingarelli, Guillielmi, Cimarosa, David, Perez, Haydn, Gluck, Grétry &c. voilà les modèles qu'il



faut suivre, d'une part pour la clarté, et de l'autre pour l'expression, le caractère et la vérité. Ne t'avise jamais d'imiter ces éternels modulateurs, ces boureaux d'oreilles, ces farcisseurs de bémol et de dièzes et de notes inutiles. Mélodie, largesse et clarté ; voilà les plus beaux appanages de la musique. Sache distinguer surtout le style religieux ou noble de celui du profane, le sérieux d'avec le comique. L'un veut une musique large, l'autre une légère et badine ; mais, d'un côté ou de l'autre, sois toujours mélodieux, sage et jamais vague et brutal du côté de l'harmonie. Garde toi de vouloir associer les oreilles du public à celles des esprits infernaux. Songe que plus tu voudra paroître savant moins tu le sera aux yeux des gens raisonnables, que plus tu voudra plaire à quelques extravagants modulateurs, plus tu déplaîra aux êtres sensibles.

C'est le public qui nous nourrit, c'est donc pour le public qu'il faut travailler.

Pour Dieu, mon ami, ne passe pas ton tems à composer des symphonies. Celles que tu nous a envoyées ne sont pas bonnes. Ce genre ne te convient pas. C'est pourquoi nous n'en avons pas fait mention à l'Institut. Pour dire la vérité c'étoit pour ne pas te faire du tort, car il eut été de notre devoir de dire la vérité.

Tout à toi

GOSSEC.

Ta bonne Catherine te recommande toujours le courage et la sagesse, l'étude et le travail. Elle n'est point fâchée contre toi et t'aime toujours.

Ne t'en tient pas toujours à tes premières idées en mélodie. Cherche celles qui conviennent le mieux à la chose et qui peuvent plaire le plus aux auditeurs; évite les duretés en harmonie et n'écorche point les oreilles du public comme certains: retiens surtout cette maxime de Boileau: *Hâte-toi lentement*.

Complétons cette série de lettres en en mentionnant une dernière, dont nous ne pouvons reproduire qu'un bref résumé, d'après un catalogue d'autographes, mais dont l'extrait suffira néanmoins à nous apporter un détail biographique intéressant.

Gossec, 26 juillet 1817. *Lettre adressée au compositeur Persuis (1), qu'il prie d'accepter son Te Deum, une des dernières productions de sa vieille cervelle.*

L'on connaît deux *Te Deum* de Gossec. L'un est une œuvre de sa jeunesse. L'autre est celui qu'il composa pour la fête de la Fédération du 14 Juillet 1790. Aucun des deux ne pouvait être qualifié par lui " dernière production de sa vieille cervelle ". Gossec aurait-il donc composé un troisième *Te Deum*, alors qu'il était près d'atteindre sa quatre-vingt-cinquième année? Cela peut être: les détails qu'il donnait dans sa lettre précédente au sujet des remaniements qu'il apporta en 1814 à son *Requiem* nous avaient déjà montré qu'à quatre-vingts ans passés son activité musicale, bien que devenue un peu lente, ne s'était pas encore arrêtée (2).

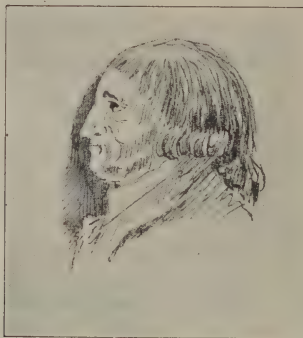
---

(1) Directeur de l'Opéra à l'époque de cette lettre.

(2) La Bibliothèque du Conservatoire possède, outre les œuvres mentionnées, la partition autographe d'une œuvre portant en titre, de la main de Gossec: *Dernière Messe des Vivants, composée en 1813*.



En dehors des lettres et écrits du même genre, la Bibliothèque du Conservatoire possède un grand nombre de manuscrits de Gossec, particulièrement ceux de ses œuvres musicales. Nous pouvons signaler en outre un recueil factice dans lequel on trouve l'*Ex libris Juliani Marshall* ainsi qu'un titre détaché d'un catalogue et portant cette inscription écrite à la main : *Collection Cherubini*. Ce volume s'ouvre par une série de petits portraits dessinés soit au lavis, soit à la plume, soit au crayon, à différentes époques de la vie de Gossec : c'est de là qu'ont été tirées les reproductions qu'on vient de voir mêlées aux textes du même maître. Il renferme aussi une autre lettre autographe, adressée au consul de Suède à Paris, par laquelle Gossec remercie l'Académie royale de musique de Stockholm pour l'honneur qu'elle lui a fait de l'admettre parmi ses membres. Enfin, outre quelques pages et feuillets détachés de musique, on y voit le manuscrit (brouillon)



d'un ouvrage intitulé : *Traité de l'harmonie — ou — Méthode claire et facile — pour apprendre — la Théorie et la pratique — de la composition ; — par F. J. Gossec — à l'usage — des Écoles nationales ...* (1) — de Paris. — Année 1791, 2<sup>me</sup> de la Révolution.

Mentionnons enfin, comme appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire et provenant de Gossec lui-même, le portrait de Vestier, qui représente l'artiste en habit d'académicien, ayant devant lui les partitions de sa *Marche lugubre* et du *Te Deum* pour le 14 juillet 1790. Cette peinture, noircie par le temps, attend d'avoir pu être nettoyée avant d'être reproduite par la photographie.

En ce qui concerne l'aspect extérieur de Gossec, un de ses compatriotes et biographes, qui l'a connu dans les derniers temps de sa vie, en a laissé la description suivante :

---

(1) Ici une rature, sous laquelle on distingue les mots : " et royales „.

Gossec était de petite taille, gras, d'apparence un peu lourde... Sa figure régulière, blanche et rosée, respirait la bonté. Dans son œil d'un bleu gris, il y avait de l'animation quand il parlait de son art, et de la finesse lorsqu'il appréciait les artistes ses contemporains. Il portait la tête un peu penchée vers le côté gauche, et était resté fidèle au costume et aux habitudes d'autrefois. Je le vois encore en 1808, lors de mon premier voyage à Paris, avec mon père, son compatriote et son ami, s'acheminer, en donnant le bras à ce dernier, vers l'estaminet hollandais existant à cette époque près du perron du Palais-Royal. Il portait la poudre et la queue, un petit chapeau à trois cornes couvrait sa tête, et il était vêtu d'un large habit gris, d'un gilet de piquet blanc, d'une culotte et de bas de soie noire. De grandes boucles d'argent attachaient ses souliers, et il tenait à la main un gros jonc à pomme d'ivoire (1).

Ainsi Gossec, sous le règne de Napoléon, avait conservé l'apparence d'un homme du dix-huitième siècle.

\* \* \*

Il nous est resté peu de lettres de Catel, le premier et le principal élève de Gossec, le collaborateur de son œuvre à la fondation du Conservatoire. Auteur de l'*Auberge de Bagnères* et des *Aubergistes de qualité*, il ne paraît pas avoir eu une nature très littéraire, encore que son *Traité d'harmonie*, par la clarté de son exposé, lui ait valu un bon renom. Nous ne trouvons à la Bibliothèque du Conservatoire que deux lettres de lui, dont l'une est plutôt une pétition qu'une lettre personnelle. Pourtant, écrite de sa main, et donnant des détails précis sur sa personne et sa carrière, elle a droit à prendre place dans cette collection.

AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Paris, le 31 janvier 1815.

Monseigneur,

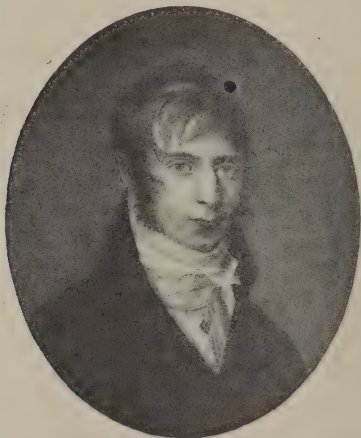
Depuis la création du Conservatoire, c'est à dire depuis vingt ans, je suis professeur d'harmonie et de composition dans cet établissement; j'étais déjà depuis huit ans attaché à l'école Royale de chant en qualité

---

(1) P. HÉDOUIN, *Mosaïque*, pp. 311-12 (notice sur Gossec).

de sous-maitre, de sorte que j'ai maintenant 28 ans de service. Pendant tout le temps que j'ai tenu une classe d'harmonie au Conservatoire, les premiers prix d'harmonie ont toujours été remportés par les élèves de ma classe. J'ai coopéré à la confection de plusieurs ouvrages élémentaires du Conservatoire, et j'ai fait particulièrement un *traité d'harmonie* qui a obtenu les suffrages unanimes des compositeurs rassemblés pour la formation de cet ouvrage, maintenant le seul en usage en France, et qui est répandu dans diverses parties de l'Europe où il a été traduit.

Il y a quatre ans qu'on se vit obligé d'adjoindre un Inspecteur aux trois qui existaient déjà au Conservatoire, mais qui de fait se trouvaient



CATEL.

réduits à deux à cause du grand âge de l'un d'entr'eux (M<sup>r</sup> Gossec qui a maintenant 82 ans). Le Conservatoire fut assemblé par ordre du Ministre, pour lui présenter un candidat à la place d'Inspecteur suppléant; j'eus l'avantage de réunir la presque totalité des voix, et je fus présenté à son Excellence, qui me nomma à cette place par son arrêté du 26 X<sup>bre</sup> 1810. Les fonds qui étaient alors au budget du Conservatoire ne permirent pas à cette époque un surcroît de dépense; je fis donc les fonctions d'Inspecteur, mais je restai avec mon traitement de professeur qui est de 2000 f. pendant que celui d'Inspecteur est de 5000.

J'ai rempli ces nouvelles fonctions avec le même zèle et la même exactitude que les précédents; je viens aujourd'hui supplier votre Excellence de vouloir bien m'accorder le traitement attaché à la place que j'occupe depuis quatre ans avec d'aussi modiques appointemens; j'ose espérer que votre Excellence daignera accueillir favorablement ma de-

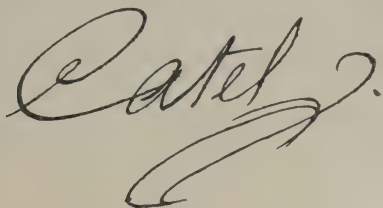
mande, et j'en ai pour garant les mesures qu'elle vient de prendre tout récemment en faveur de MM<sup>rs</sup> Plantade, Prad'her et Duport (1).

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monseigneur

de votre excellence

le très humble et très obéissant serviteur

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Catel'. The signature is fluid and cursive, with a long, sweeping underline that extends to the right.

Inspecteur suppléant, et l'un des administrateurs du Conservatoire Royal de Musique.

La note suivante a été inscrite sur la première page de cette pièce :

Il ne faut pas, en ce moment du moins, augmenter le nombre des Inspecteurs à tr<sup>t</sup>. — Attendre une vacance.

L'autre lettre, acquise récemment par la Bibliothèque du Conservatoire, est un simple billet écrit à l'éditeur Schlesinger pour fixer un rendez-vous (daté : 23 janvier) ; il n'offre pas assez d'intérêt pour être transcrit.

Voici maintenant deux lettres d'un caractère plus personnel et familial. Adressées à Jules Sarrette, fils de Bernard, de qui Catel avait été le parrain, elle sont restées, avec d'autres souvenirs déjà mentionnés en leur lieu, entre les mains de Madame veuve Sarrette, qui nous les a obligeamment communiquées. Toutes deux appartiennent aux dernières années de la vie de Catel, lequel mourut en 1830. On en remarquera le ton paternel, — même quelque peu paterne.

---

(1) Plantade avait été nommé professeur de chant au Conservatoire le 1<sup>er</sup> janvier 1815, et Duport professeur de violoncelle honoraire. *Le Conservatoire national de musique* de M. Constant Pierre, qui nous fournit ces renseignements, n'en donne aucun sur Pradher comme se rapportant à la même année.



A JULES SARRETTE

Paris 4 mai 1827.

Mon cher Jules,

Tu partiras lundi matin de bonne heure avec Medor que tu amèneras à la maison en le conduisant à pied avec sa chaîne, tu te reposeras en route et tu auras bien soin que le chien ne s'échappe pas.

S'il faisait trop mauvais ce jour là tu attendrais au lendemain matin, mais tu ne viendrais pas le soir afin de ne pas coucher à Paris.

Nous comptons aller à Varennes (1) mercredi, tu n'as qu'à en prévenir Mad<sup>e</sup> Jouanne.

Sois bien sage, et ne te laisse pas accoster en route par personne.

Ton ami

CATEL.

AU MÊME

Varennes, jeudi 6 août [1829].

Bonjour, mon ami Jules, veux tu te charger de me faire une commission ? la voici : Tu iras samedi 8 après 4 heures à l'Institut, tu demanderas Mr Pingard père (2) ou fils et tu lui diras que je désire savoir à quel jour l'académie a remis sa séance du 15. Tu mangeras un crouton de pain ou un potage à ton choix, tu prendras un coucou jusqu'à Créteil, et tu arriveras à Varennes avant 10 h. du soir ; on te gardera de quoi manger en arrivant, et tu ne seras pas grondé. Tu repartiras dimanche soir ou lundi matin à ton choix, tu feras quelques parties de billard avec nous ou avec Adrien, et de plus tu auras 2<sup>f</sup>. pour frais de voyage. Celà te convient-il ? mais bien entendu que si le temps est à la pluie,

---

(1) La Varenne St-Hilaire, aux environs de Paris, sur la boucle de la Marne. La lettre qui suivra sera datée de Varennes et portera un timbre de la poste indiquant pour lieu d'origine le bureau de Brie Comte-Robert.

(2) Chef de la dynastie des Pingard, dont les membres se sont succédés au secrétariat de l'Institut, sous divers titres, pendant près d'un siècle. C'est de ce même Pingard qu'il est question dans les *Mémoires* de Berlioz à propos du concours de Rome, et précisément l'un de ses récits se rapporte à la date même de la lettre par laquelle nous voyons Catel s'enquérir de la date de séance de l'Académie des Beaux-Arts. C'est à ce moment en effet que l'auteur de la *Symphonie fantastique* eut, avec celui de la *Dame Blanche* cet entretien qu'il a rapporté dans trois de ses écrits différents, et au cours duquel Boieldieu lui avoua qu'il pensait bien que toute sa musique devait lui paraître commune et usée. " Voilà la clef de l'énigme pour Catel et Boieldieu „, ajoute Berlioz (*Années romantiques*, p. 79).

tu resteras à Paris et tu te borneras à m'écrire dimanche pour me dire le jour et le quantième que l'académie aura pris pour sa séance; il faudra mettre ta lettre à la poste dimanche matin avant onze heures.

Eh, bonjour donc, chère Maman! ne pourrait-on par occasion vous dire un petit mot d'amitié?

Comment cela va-t-il? Préparez-vous vos paquets? Nous menons ici une vie tranquille et monotone, et nous nous portons fort bien tous, puisse-t-il en être de même chez vous.

S'il pleut, ou s'il menace de pleuvoir, pas de voyage.

*Monsieur — Monsieur Jules Sarrette — Faubourg Poissonnière n° 7 — Paris.*

A défaut de lettres, la Bibliothèque du Conservatoire possède une collection intéressante de documents concernant Catel, qui permettent de suivre ses diverses actions presque d'un bout à l'autre de sa vie.

Déjà un précédent chapitre a commencé par la reproduction d'un document établissant qu'au lendemain de la prise de la Bastille Catel, agé de seize ans, compta parmi les citoyens empressés à s'enrôler dans la Garde nationale pour être au service de la nation.

Les documents émanant de Sarrette nous ont aussi fourni une pièce, signée de ce dernier, certifiant que Catel a compté dans la musique de la Garde nationale depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1792. Et dans nos *Fêtes et Chants de la Révolution*, nous avons signalé le manuscrit d'une 2<sup>ème</sup> *Marche militaire* de sa composition (aussi à la Bibliothèque du Conservatoire) datée du 16 juillet 1791, et avérant que dès ce moment Catel s'occupait du service musical des fêtes nationales. Voici maintenant d'autres pièces qui nous permettront de le suivre dans sa carrière.

C'est d'abord un congé, signé par les membres du Conseil d'administration du Bataillon de Molière (depuis le Lieutenant-Colonel jusqu'à de simples volontaires), accordé " au Citoyen Catel, Volontaire au dit Bat<sup>on</sup> ", pour lui permettre de " se retirer où bon semblera ", et daté de " Floing sur Meuse près Sedan le 30 9<sup>bre</sup> 1792, l'an 1<sup>er</sup> de la République française ". — D'autre part, une pièce postérieure du même dossier (1815) comprendra, nous le verrons, parmi les états de service de Catel, la mention: " A fait la campagne de 1792 ",

L'auteur du *Traité d'harmonie* aurait donc été soldat? Cette particularité est éclairée par des pièces prises à d'autres sources, et qui établissent qu'en effet, en 1792, les musiciens ont, de par les soins de leur chef Sarrette, participé à la défense nationale. Voici ces pièces:

Les musiciens de la garde nationale parisienne ont, depuis l'époque de la Révolution, chanté la liberté dans les fêtes publiques. Maintenant ils vont prouver qu'ils savent aussi la défendre. Ce corps de musique se sépare en deux parties, l'une suspend sa lyre pour combattre l'ennemi, l'autre la conserve, mais va aux travaux du camp sous Paris.

Ainsi s'élevèrent les murs de Thèbes, ainsi se creusera la tombe des tyrans. L'ennemi sera terrassé, les musiciens se réuniront et chanteront les victoires des Français. Les beaux jours des arts renaîtront et le corps de musique de la garde nationale prendra dans l'instruction publique, les places auxquelles les talents qui la composent semblent lui donner droit de prétendre.

SARRETTE

Capitaine de la Garde nationale,  
commandant la musique.

**Extrait du procès-verbal de l'assemblée générale de la section  
de la Fontaine de la rue Montmartre, du 9 septembre 1792.**

M. Sarrette, l'un des commissaires nommés pour organiser les compagnies qui marchent aux frontières, a annoncé que la seconde compagnie étoit actuellement composée de soixante et seize hommes, et qu'il espéroit que demain elle seroit complète et en état de se mettre sous peu de jours en route.

L'assemblée, témoin de l'activité constante et du zèle soutenu avec lesquels M. Sarrette s'est acquitté de la mission qui lui a été confiée, lui a voté des remerciemens et a ordonné que l'expression de sa reconnaissance seroit consignée au procès-verbal.

VIGÉE, *président*

DUMOUCHEL, *secrétaire* (1).

---

(1) Documents trouvés aux Archives nationales et dans les Archives du Conservatoire, et reproduits par CONSTANT PIERRE, *Le Conservatoire national*, etc, p. 73.

Ainsi, Catel, avec ses camarades de la phalange harmonieuse, était parti, au jour du danger de la patrie, pour aller combattre l'invasion. Peut-être fut-ce encore un rôle musical qu'il eut à jouer dans les rangs des armées de Dumouriez ou de Kellermann, car on sait qu'au temps des premières guerres de la République le pouvoir de la musique n'était point encore méconnu. Rappelons-nous l'ordre que le Ministre de la guerre du 10 août, Servan, adressa au vainqueur de Valmy dès le lendemain de l'affaire: "Faites chanter solennellement, et avec la même pompe que vous auriez mise au *Te Deum*, l'*Hymne des Marseillais* „. Qui sait si ce n'est pas à Catel, le mieux qualifié qu'il y eût pour cela dans l'armée, qu'échurent la tâche et l'honneur de faire ainsi exécuter pour la première fois sur le champ de bataille le nouveau chant national?

Quoi qu'il en soit, ses services étant plus utiles à Paris, il fut libéré à la fin de novembre 1792 (le mois de Jemmapes); son congé est visé par le comité de surveillance de la section de Molière et La Fontaine, le 11 mars 1793; parmi les signatures apposées au bas de ce visa, on lit celle de "Sarrette, commissaire „.

La pièce suivante, de onze ans postérieure, est de toute autre nature. C'est, à la date du 19 fructidor, an XI, le duplicata de l'avis donné par le Directeur du Théâtre des Arts au C. Catel que "le Préfet du Palais... a ordonné qu'il cesserait ses fonctions à ce théâtre à compter de ce jour „.

Il nous semble apercevoir, dans le fait de cette mesure séchement annoncée, une corrélation avec les querelles qui agitaient au même moment le Conservatoire et dans lesquelles les amis de Catel avaient le dessus. Justice distributive!

Une autre pièce, de deux mois postérieure (27 brumaire, an XII), fixe "la pension du Citoyen Catel, accompagnateur, réformé au 1<sup>er</sup> vendémiaire „, à la somme de cinq-cents francs.

Nous avons déjà signalé le brevet conférant, *au nom du Roi*, le 9 février 1815, la décoration du Lys à "Catel (Charles-Simon), Musicien Compositeur, Inspecteur de l'Enseignement au Conservatoire, Sous-Lieutenant dans la Compagnie des Musiciens „, et spécifiant à son actif:

**Services:** Dans la Garde nationale depuis 1789 jusqu'au 1<sup>er</sup> Janvier 1792. — Dans le corps de musique de la dite Garde nationale depuis



1792 jusqu'au 16 Thermidor an 3. — Dans la Garde nationale actuelle depuis le 2 février 1814. — Auteur de sept ouvrages pour le Théâtre et du *Traité d'harmonie* adopté par le Conservatoire.

**Campagnes :** A fait la campagne de 1792.

Ces dates et souvenirs révolutionnaires sont contresignés :  
*Charles Philippe, Duc de Montmorency, C<sup>te</sup> Dessolle*, etc.

Autre pièce, du 22 Mars 1816, émanant de l'Argenterie, Menus plaisirs et affaires de la Chambre du Roi, et signé de La Ferté. Catel y est informé qu'il n'a " pu être compris dans l'organisation de l'École Royale de Musique et de Déclamation, les dispositions simples et économiques qui ont présidé à cette organisation et qui ont nécessité une réduction dans le nombre des Professeurs et Employés ayant seules motivé sa réforme „.

Enfin un feuillet couvert d'une écriture qui paraît être celle de Méhul résume les titres de Catel à la place vacante dans la section de musique (à l'Institut) et conclut par ces mots :

Je présente pour candidats :

MM. CATEL  
BOIELDIEU  
NICOLO  
CHAMPEIN.

Nous trouverons en leur temps des lettres de Boieldieu relatives à cette élection dans laquelle il se trouva en concurrence avec Catel.

Enfin nous avons déjà signalé le portrait de Catel (miniature) conservé par Madame Sarrette; celle-ci a bien voulu nous le communiquer; nous l'avons fait reproduire au cours de ce chapitre.

## CHAPITRE IX.

### Survivants du temps passé.

Champein — Devienne — Martini.

Nous avons annoncé, dans un précédent chapitre, que nous réservions des écrits émanant de musiciens qui ont parcouru la partie la plus brillante de leur carrière avant 1789 et ont laissé la réputation d'artistes d'ancien régime, mais qui survécurent si longtemps que leurs lettres sont postérieures, et souvent de beaucoup. Tel était le cas pour Champein, dont les meilleurs titres à l'attention de la postérité sont des opéras-comiques presque contemporains de ceux de Monsigny et de Grétry, et qui vécut jusqu'en 1830, consumant la dernière et la plus grande partie de sa vie en de vains efforts.

Pourtant, à l'heure même de l'avènement des temps nouveaux, il semblait promis à d'heureuses destinées artistiques. Nous pouvons l'apercevoir par la lettre ci-dessous qui, au milieu de l'année 1791, lui fut écrite par le comité directeur de l'Opéra.

A CHAMPEIN

Ce 1<sup>er</sup> Juillet 1791.

Monsieur,

La lettre que le Comité de l'Opéra a eu l'honneur de vous écrire le 8 du mois dernier, et par laquelle il vous engage à faire la musique d'*Henri IV* et de *Gabrielle*, est une preuve de l'estime qu'il a pour vos talens.

M. Rochon (1) ayant écrit depuis à M. Francœur que vous vous dis-

---

(1) Rochon de Chabannes, auteur du poème d'opéra dont il va être question.

posez à refaire en partie la musique du *Seigneur bienfaisant*, moyennant une rétribution de *Cent livres* par représentation, et que ce travail sera fini d'ici à un mois, le Comité vous assure, Monsieur, qu'il accepte avec plaisir une proposition qui le mettra à même d'offrir de nouveau cet ouvrage au public.

A l'égard du *Sauvage*, quoiqu'il ait toujours été froidement accueilli, le Comité, Monsieur, afin de vous obliger, ainsi que l'auteur des paroles, profitera de toutes les occasions qui se présenteront pour essayer de placer ce petit acte le plus avantageusement possible.

L'Administration de l'Opéra vous prie, Monsieur, de lui faire dire le plutôt possible si ces arrangements vous conviennent, et si, comme l'assure M. Rochon, vous serez en état de livrer le *Seigneur bienfaisant* à l'époque qu'il a annoncé; afin que si le Comité était obligé de renoncer à cet ouvrage, il put en établir un autre à sa place.

Nous avons l'honneur d'être avec la plus parfaite considération,  
Monsieur,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs

CHÉRON.

REY.

DE WATTEVILLE.

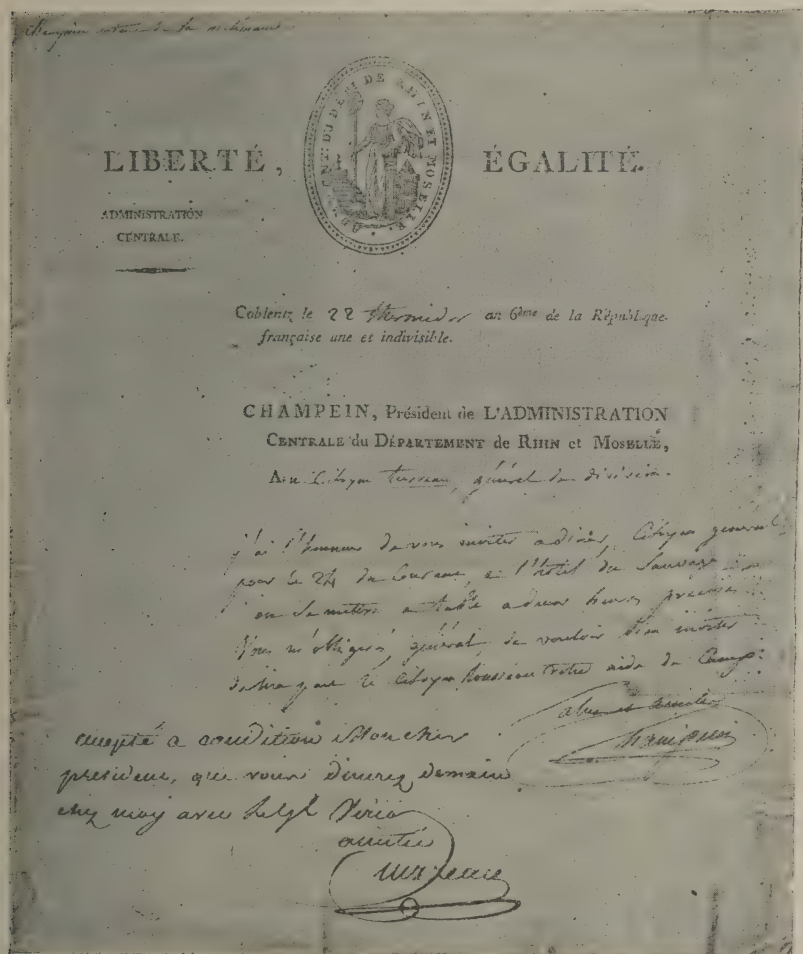
DE LA SUZE.

FRANCEUR.

Mais il était déjà trop tard pour traiter des sujets comme ceux dont la lettre qu'on vient de lire énonce les titres. A la veille de 1792, comment pouvait-on songer à faire paraître *Henri IV* sur le théâtre? Quant au *Seigneur bienfaisant*, qui avait été représenté pour la première fois en 1780, avec une musique de Floquet que l'administration de l'Opéra (nous le voyons par sa lettre) jugeait à propos de faire refaire, Th. de Lajarte, qui, dans son *Catalogue de l'Opéra*, nous apprend que ce titre ne parut plus sur l'affiche après 1787, est peut-être dans le vrai lorsqu'il ajoute: "Mettre en scène un seigneur bienfaisant après cette époque eût été une anomalie". Ainsi, aucune des deux œuvres commandées à Champein ne fut représentée. Quant au *Sauvage*, dont le vrai titre est *le Portrait ou la Divinité du Sauvage*, ce petit ouvrage de Champein, donné en 1790, le seul de sa composition qui ait été représenté à l'Opéra, ne put être représenté que sept fois.

Champein abandonna donc la carrière musicale et fut chargé

de fonctions administratives. Nous avons déjà vu Monsigny lui écrire en cette nouvelle qualité. Nous retrouvons à la Bibliothèque du Conservatoire trois lettres de lui, datant d'une époque



où la ville natale de Beethoven faisait partie d'un département de France, et où Champein l'administrait. La première, qui nous offre sur la même feuille une sorte de dialogue avec un général, ne manque pas d'allure, pour émaner d'un ancien compositeur d'opéras-comiques: nous la reproduisons en fac-simile.



Cette autre, écrite sur le même papier administratif, est cependant plus musicale par sa nature et sa destination.

AUX SOCIÉTAIRES DE L'OPÉRA-COMIQUE

*Coblentz le 21 frimaire au 7<sup>ème</sup> de la République française une et indivisible.*

CHAMPEIN, président de l'Administration Centrale du Département de Rhin et Moselle,

Aux Citoyens artistes, composant le théâtre de la rue Favart.

Citoyens

J'ai l'honneur de vous demander, pour mon frère, les entrées a votre théâtre en mon lieu et place, pendant mon absence de Paris.

Je n'ai d'autres titres pour appuyer la demande que je vous fais que mon estime et ma considération pour tous les artistes, les nombreux ouvrages que j'ai composés pour votre théâtre, dont quelques uns, sont restés à votre répertoire, et votre justice sur laquelle je me repose.

C'est avec un plaisir vrai que j'ai appris ici les importants changements que vous avés faits a votre salle de votre théâtre; en apportant un soin délicat a la mise des nouveaux ouvrages que vous représentés vous avés honorés les arts. Les arts sont reconnaissans et ils vous en ont donnés la preuve.

En mon particulier je vous devais cet hommage, que je vous prie de recevoir.

J'attends avec impatience votre réponse.

Salut, amitié.

CHAMPEIN.

Un feuillet portant les " brouillons de trois lettres écrites par Champein pendant qu'il était commissaire du Gouvernement à Coblentz „ donne d'abord, sous la date du 25 nivose an VII, deux textes analogues au précédent, mais destinés, l'un " aux actionnaires du théâtre du Vaudeville „, l'autre " au C<sup>en</sup> Barré „, directeur de ce théâtre; puis, au verso, une lettre du même jour, mais d'un caractère tout autre et tout privé. Il appert de celle-ci que Champein, en même temps que rempli de bons sentiments fraternels, était, quant à la question du divorce, en parfaite communion d'idées -- allant en cela jusqu'à l'action directe — avec son confrère Grétry, auquel nous devons plusieurs pages, insuffisamment connues, sur ce

sujet toujours d'actualité, ces dernières ayant fourni un long chapitre de son livre sur *la Vérité, ce que nous sommes, ce que nous fûmes, ce que nous devrions être*.

Voici ce dernier billet de Champein :

A BAUDELOQUE, HOMME DE LOI

Il est bien étonnant, mon cher Baudeloque, que la procuration que j'ai envoyée à mon frère ne soit pas encore exécutée. Eh ! quoi ? Mon frère couche encore dans un grenier ? Cela peut-il se comprendre ? Ma femme pousse donc l'indécence jusqu'au dernier point ? Contraignez-la donc ! Vous avez tous mes pouvoirs à cet égard, et ne souffrez pas plus longtemps que *mon frère* soit si indignement traité par un silence coupable de celle qui fut huit années ma femme. Je vous prie de faire exécuter *dans les vingt-quatre heures* les dispositions de ma procuration. Surtout je vous prie de faire prononcer, à ma demande, par l'officier civil, si fait n'a déjà été, le divorce demandé par ma femme le 1<sup>er</sup> Pluviose an VI. Aux termes de la loi, il aurait pu l'être six mois après. Que cette majeure opération soit donc terminée sous *le plus bref délai*. Je suis dans la plus vive impatience de recevoir votre réponse à ma dernière en date du 1<sup>er</sup> de ce mois, et à celle-ci. En pensant à mon attachement pour vous, je dois espérer que cette réponse sera prompte et telle que je l'attend.

CH.

*Au c<sup>en</sup> Baudeloque homme de loi, Rue des Augustins, n° 26. Coblenz, le 25 nivose an VII.*

La lettre suivante, écrite à une époque où l'Empire a depuis deux ans remplacé la République, montre un changement de situation qui semble n'être pas à l'avantage de Champein. Le papier est encore administratif ; mais le titre en est changé, et nous constatons la présence d'une rature inquiétante pour la situation de notre auteur. Quant au sujet, il est redevenu musical, et nous montre qu'en 1806 Champein s'efforçait de rentrer dans la carrière qu'il avait abandonnée.

Département  
de  
Rhin et Moselle

ARRONDISSEMENT

de  
Bonn

N<sup>o</sup>

LIBERTÉ

Bonn, le

an de la République française

ÉGALITÉ

CHAMPEIN, Sous-Préfet

de l'Arrondissement de Bonn (1)

A M. VIEILLARD (2)

Je retourne *après demain* à 7 heures du matin à la campagne.

Si vous ne voulés pas, mon cher Vieillard, me mettre en règle la scène de Julie, le trio etc. je ne pourrai continuer votre ouvrage.

Votre paresse à cet égard me surprend et m'afflige.

CHAMPEIN.

Ce dimanche 15 juin 1806.

Nous ne trouvons aucune œuvre de Champein représentée après 1806, dans laquelle nous puissions reconnaître celle dont il est question dans cette lettre: il s'agit donc d'un des trop nombreux ouvrages qu'il écrivit dans les dernières années de sa vie sans parvenir même à les faire représenter (3).

Et précisément la lettre qui va suivre nous parlera d'une autre de ces œuvres et nous montrera que, malgré les obstacles, l'auteur des petits opéras-comiques d'autrefois prétendait élever ses vues jusqu'à la sublimité de la tragédie antique. La pièce d'après laquelle nous en transcrivons le texte est la minute de la pétition, que Champein recopia sans doute pour l'envoyer.

A L'EMPEREUR

Sa Majesté impériale et Royale.

Sire

La reconnaissance que je dois aux bontés de votre Majesté (4) m'a fait entreprendre un ouvrage bien extraordinaire; cet ouvrage si extra-

---

(1) Les mots imprimés: " Sous-Préfet de l'Arrondissement de Bonn „ sont biffés d'un trait de plume.

(2) Nous verrons reparaitre le nom de ce poète d'opéras-comiques et de cantates pour prix de Rome dans le chapitre consacré à Méhul.

(3) La Bibliothèque du Conservatoire possède une importante collection de manuscrits autographes de ces œuvres de Champein.

(4) " Napoléon lui accorda une pension de 6000 francs „. FÉTIS.

ordinaire et si important pour ma réputation pouvait l'être encore par l'étonnement qu'il jetterait dans l'Europe, puisque ce serait la première fois qu'un musicien aurait osé tenter une si grande chose !

Sire, j'ai mis en musique, la belle tragédie d'*Electre* de Sophocle, en 5 actes et **en prose**, avec le chœur, personnage si essentiel dans les tragédies grecques.

Ce spectacle nouveau et imposant, sera peut être digne de délasser votre Majesté de ses immortels travaux ; Sire, c'était sous votre règne, unique, qu'un pareil ouvrage devait être conçu et paraître.

Mettre en musique cinq actes *en prose* ! Mais cette prose harmonieuse traduit littéralement les vers de Sophocle : Elle est si poétique ! Les sentimens et les passions des personnages sont si bien exprimés, si pleins d'interet ! Si naturels ! L'entente théâtrale est si belle, et d'un si grand effet !

Ah ! Sire, que la puissante protection que Votre Majesté ne cesse d'accorder aux arts me soit favorable aujourd'hui.

Je viens supplier, Votre Majesté, qu'elle veuille bien donner l'ordre [au surintendant de ses spectacles] (1), que mon *Electre* soit de suite mise à l'étude, au théâtre de l'Académie impériale de Musique.

Cet ordre sera le bonheur de toute ma vie, et celui de ma jeune famille.

Je suis avec le plus profond respect

Sire

de votre majesté impériale et Royale

Le plus fidèle, et le plus soumis de vos sujets

CHAMPEIN

Pensionnaire de Votre Majesté, membre  
associé de l'Académie des sciences, arts,  
et belles lettres de Marseille, auteur, de  
*La Mélomanie*, des *Dettes*, de *Menzikoff*.

Quai Voltaire, N<sup>o</sup> 21.

Il nous semble retrouver, dans le ton de cette lettre, par laquelle un musicien demande à Napoléon de s'intéresser au sort d'une tragédie antique mise en musique par lui, un accord préétabli avec celui d'une autre lettre, écrite aussi par un musicien, à la fin de sa carrière, cinquante ans plus tard, à un autre Napoléon, pour un objet tout semblable : nous voulons

---

(1) Les mots entre crochets sont biffés sur le manuscrit.



parler de Berlioz et des *Troyens* (1). Le rapprochement s'impose d'autant plus à nous que les deux partitions autographes voisinent aujourd'hui de très près sur les rayons de la Bibliothèque du Conservatoire. Encore l'œuvre de Champein fut-elle la moins heureuse, car elle ne fut jamais représentée (2).

Autre requête du même genre, celle-ci plus modeste, et couronnée d'un meilleur succès, *les Rivaux d'un moment*, opéra-comique en un acte, ayant été représenté le 30 juin 1812.

AUX SOCIÉTAIRES DE L'OPÉRA-COMIQUE

A Messieurs les Comédiens composant le Comité du Théâtre Feydeau.

Messieurs

J'ai l'honneur de vous annoncer, que je viens de finir ma partition des *Rivaux d'un moment*, paroles de M. Corsange.

Dans l'espoir que cette petite comédie en un acte pouvait plaire au public, je viens vous prier de vouloir bien en ordonner la copie, ainsi que sa prompte mise en répétition.

La plupart des Acteurs qui jouent dans ce petit acte n'étant point employés dans les ouvrages qui sont maintenant en répétition, il me semble que la mise de mon modeste opéra pourrait aller de suite si vous le jugiez convenable.

J'ai l'honneur d'être bien parfaitement

Messieurs

Votre très humble et  
très obéissant serviteur

CHAMPEIN.

27 février 1812.

---

(1) La lettre de Berlioz à Napoléon III demandant la représentation des *Troyens* à l'Opéra a été imprimée, par l'auteur même, dans ses *Mémoires*.

(2) Fétis nous donne sur cette *Électre*, écrite sur un poème en prose, les renseignements suivants : " Le premier acte de cet ouvrage fut répété à l'Académie royale de Musique et obtint beaucoup d'applaudissements; mais l'autorité a toujours refusé l'autorisation de représenter cette production, sans faire connaître les motifs de son refus .. A moins qu'il ne s'agisse d'une tentative postérieure à la lettre ci-dessus, il est probable que Fétis se trompe en disant qu'*Électre* fut mise en répétition à l'Académie royale de musique, car, à l'époque où Champein écrivait à Napoléon, cette Académie était plutôt impériale ...

Mais peu après nous allons voir se multiplier les difficultés, les refus, avec leur cortège habituel de malentendus voulus, contre lesquels les efforts du principal intéressé se briseront impuissants.

A MM. ANCELOT ET SAINTINE

[Je me suis hâté, Messieurs, d'envoyer copie de votre lettre au comité d'ad<sup>m</sup> de théâtre Feydeau. Je vous envoie pareillement la réponse, que le Comité vient de me faire] (1).

Il faut donc, Messieurs, que vous vous expliquiez nettement *et le plus promptement possible*, vous annonçant que ma volonté bien précise est d'informer le public, par la voye des journaux, de ma conduite envers vous, et de la votre envers moi, faire imprimer vos lettres que j'ai conservées et par lesquelles vous me demandez de faire la musique de *Corisandre*.

Ensuite je m'adresserai à l'autorité administrative et judiciaire, car je vous déclare, Messieurs, que vous vous êtes [grossièrement] trompés, dans l'idée que vous avez eue de me faire subir une chose humiliante. [Je vous la renvoie comme la méritant très bien vous seuls].

CHAMPEIN.

Samedi, 7 mars 1818.

En marge, pour remplacer la première phrase entre crochets :

MM.

Avant hier j'ai reçu votre lettre; hier j'en ai envoyé une copie au comité d'ad<sup>m</sup> du théâtre Feydeau.

Aujourd'hui, je reçois sa réponse que je me hâte de faire passer.

AUX SOCIÉTAIRES DE L'OPÉRA-COMIQUE

Messieurs

Ce seront MM<sup>rs</sup> Ancelot et de Saintine, qui vont m'aider à répondre à la lettre qu'ils vous ont écrite, et dont vous avez bien voulu me donner communication.

Dans leur lettre, ils vous disent, Messieurs, qu'ils ne m'ont jamais promis *Corisandre*, que c'est sans leur aveu que j'en ai demandé la lecture, que j'y ai assisté ... &c. &c.

---

(1) Les mots entre crochets sont biffés sur le manuscrit.

Alors pourquoi m'avaient-ils écrit: *nous avons été contraints de donner Corisandre à un autre compositeur que vous et nous nous attendons à des reproches de votre part, quoique nous puissions vous jurer sur l'honneur que nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour vous conserver cet ouvrage* &c. &c.

Ceci est bien clair et bien opposé à ce qu'ils viennent de vous écrire.

Quand, dans cette affaire, je vous ai pris pour mes juges, Messieurs, je n'ai point cherché à vous tromper par une conduite tortueuse et embarrassante, je vous ai exposé la vérité.

Peut être les auteurs de *Corisandre* sont maintenant embarrassés, ou pour mieux dire, on les a si fort embarrassés en les conseillant si mal, qu'ils ont de la peine à exprimer la chose clairement et sans contradiction. Il me semble que dans toutes les situations de la vie, on doit toujours être juste envers l'homme qui cherche à mériter l'estime publique.

Conservez moi la votre Messieurs, elle me sera bien chère dans tous les temps.

Je suis avec la plus parfaite considération,

Messieurs

Votre très humble et très  
obéissant serviteur

CHAMPEIN.

Paris, 17 avril 1818.

En dépit des réclamations de Champein, *Corisandre*, d'Ancelet et Saintine, fut représenté avec la musique d'un autre compositeur, Berton (Opéra-comique, 29 juillet 1820).

La reprise de la *Mélomanie* en 1825 apporta au vieux musicien un peu de réconfort, avec de nouvelles espérances qui ne se réalisèrent pas toutes.

A G. DE PIXÉRÉCOURT (1)

Brunoi 23 7<sup>bre</sup> 1825.

Je viens vous remercier, du fond du mon cœur, mon cher Monsieur de Pixérécourt, de toutes les lettres charmantes que je reçois ici de Paris, sur le plaisir qu'a produit la vieille *Mélomanie*.

Son succès est si beau, qu'il est impossible que n'ayez étendu favorablement sur elle votre magique baguette, ainsi que toute votre bienveillance. Encore une fois, je vous en remercie du fond de mon cœur.

---

(1) Directeur de l'Opéra-Comique.

Maintenant, disons un mot des *Dettes*. A cet égard n'oubliez pas, je vous prie, votre promesse, c'est à dire, que les acteurs à qui elles seront distribués, les chanteront *telles que j'ai remis mon manuscrit*. A cette condition je vous assure le succès le mieux *conditionné*!!

C'est la promesse que vous m'avez faite, et je tiens sacrée, puisqu'elle fut faite par l'amitié.

Donnez moi une bonne chanteuse dans la jeune veuve, car il y a un bel air à chanter.

Donnez moi une bonne soubrette, car ... donnez-moi M<sup>me</sup> Boulanger, je l'épouse pour toujours, car son talent est énorme!

Donnez moi mon Valère pour Dubois, et mon Crispin de *La Mélomanie* pour le 1<sup>er</sup> Créancier. Ce 1<sup>er</sup> créancier est fort comique, et son rôle est très bon.

M. Lemonnier sera parfait dans le Chevalier: il faut un grand comédien. M. Henri sera très bien dans le deuxième créancier.

Donnez-moi ... toute votre estime puisque je désire obtenir un jour votre amitié.

CHAMPEIN

chez M. Le Baron Duveyrier  
à petit Chateau près Brunoï  
par Ville-neuve St Georges  
à Bruni.

*Monsieur — Monsieur de Pixerecourt — homme de lettres — Théâtre Feydau — Paris.*

Quelques autres lettres et pièces des cinq années suivantes nous montrent Champein aux prises avec les dernières difficultés de la vie.

Du 12 mai 1825, demande de gratification à " Monsieur le Vicomte „ [de La Rochefoucault], comme doyen des auteurs dramatiques; la pièce contient une énumération des principales œuvres de Champein, notamment celles qui rappellent des souvenirs de la royauté (*Un grand motet* exécuté en présence du Roi et de la Reine, en leur chapelle de Versailles, en 1776, — *Les Amours de Bayard*, représentés sur le théâtre du Château de Brunoy en présence de S. A. R. le Comte de Provence, depuis Louis XVIII, — *Un Opéra* (1) composé pour Mgr. le Prince de Condé et représenté sur son théâtre à Chantilly). — Cette démarche fut couronnée de succès: d'après

---

(1) Cet opéra-comique avait pour titre *la Chaise à porteurs*, et le prince y jouait le personnage de " Fesse-Mathieu „.



Fétis, le Vicomte de la Rochefoucault accorda à Champein une pension sur les fonds de la liste civile.

Du 11 septembre 1827, lettre relative aux billets de parterre attribués à l'auteur pour la 2<sup>me</sup> représentation de *la Mélomanie* (Cf. ci-dessus, lettre du 23 du même mois).

Du 23 mars 1829, lettre au Vicomte de la Rochefoucault relative à une représentation au bénéfice de Champein sur le Théâtre de l'Opéra-Comique (1).

Aux lettres du compositeur sont jointes, dans le même dossier de la Bibliothèque du Conservatoire, quelques autres de sa fille, Jeanne Champein, pour la plupart relatives à la fin de sa vie ou aux faits qui suivirent sa mort. Une de ces lettres annonce l'envoi de vers de romance à Meyerbeer, dont la collaboration est sollicitée, — car Jeanne Champein était poète à ses heures.

\*  
\* \*

De l'auteur des *Romances d'Estelle* et des *Visitandines*, nous ne possédons que deux billets insignifiants (2), que leur date nous montre avoir été écrits pendant la Révolution, et que nous ne reproduisons qu'afin de n'omettre pas le nom de cet aimable musicien.

Je suis au désespoir Monsieur de ne pouvoir vous rendre réponse dans ce moment à toutes vos questions.

Vu que je m'occupe à mettre la dernière à un ouvrage qu'il faut livrer à la copie dans deux jours (3).

Je suis fâché de ne m'être point trouvé chez moi lorsque vous vous êtes donnés la peine d'y passer. Ne pouvant sortir de quelques jours, je ne pourrai me rendre chez vous comme vous le paraissez désirer.

---

(1) M. A. Pougin a publié deux autres lettres de Champein (1817 à 1819) dans *le Ménestrel* du 25 août 1895. Rappelons aussi les lettres de Rouget de Lisle à Champein signalées ou citées dans mon livre sur *Rouget de Lisle*, pp. 35-36. L'un des ouvrages de Champein, *Bayard dans Bresse*, a en effet pour poète l'auteur de *la Marseillaise*.

(2) Il est joint à ces deux billets, dans le dossier du Conservatoire, un reçu de 2040 livres, signé Devienne, pour des représentations des *Visitandines* en l'an 1V.

(3) *Valecour*, ou *Un tour de page*, opéra-comique en un acte, représenté en 1797, paraît être, par sa date, celui des ouvrages de Devienne que désigne cette lettre.

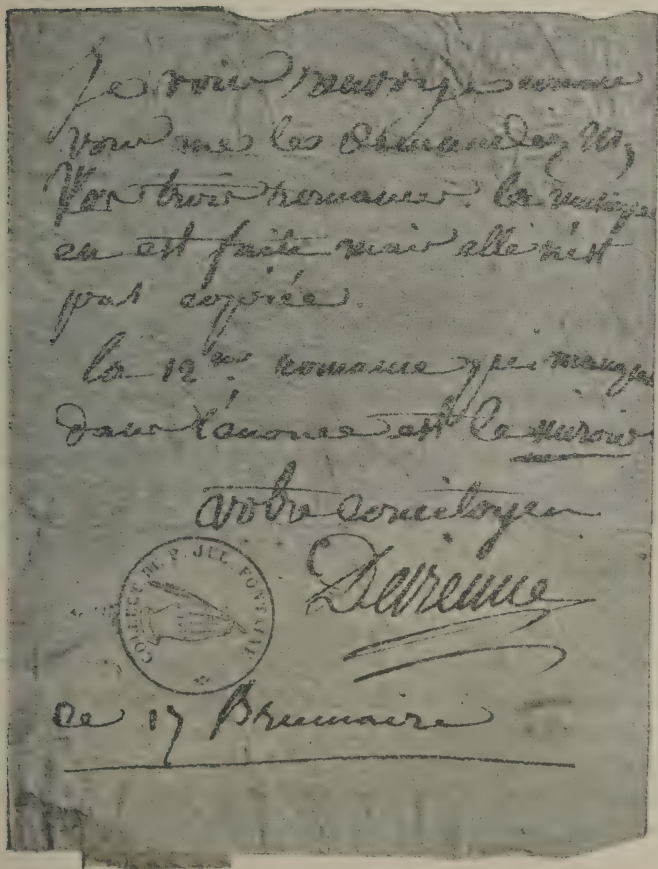
Si votre chemin vous menait dans ces quartiers nous pourrions nous voir sur les midi et concerter ensemble.

Votre serviteur

Ce 23 vend<sup>aire</sup> l'an 5.

DEVIEENNE.

AU POÈTE LABLÉE (1)



(1) Il a été publié deux *Livraisons de Six Romances*, paroles de J. LABLÉE, mises en musique par F. J. DEVIEENNE avec accompagnement de Forte-piano ou Harpe et Flute ad Libitum, à Paris, chez l'auteur. — *Le Miroir* figure dans la livraison n° 2. La signature de Devienne est inscrite sur chacune des livraisons dans les exemplaires que possède la Bibliothèque du Conservatoire.

\*  
\* \*

Jean-Paul-Égide Martini, de son vrai nom Schwarzen-  
dorf, né dans le Palatinat bavarois, non loin du village natal de Gluck  
(nous allons bientôt le voir tirer honneur de cette coïncidence),  
venu en France pour être militaire, puis passé musicien au ser-  
vice des princes, surintendant de la musique du Roi, ayant  
vécu jusqu'au temps de la Restauration, fut un homme d'ancien

Paris, le 28 décembre 1814.

Vous êtes invité à vous trouver à la répétition  
de la Messe du 1<sup>er</sup> janvier 1815, qui aura lieu  
Vendredi 30 Xbre. à la Chapelle, à midi  $\frac{1}{2}$ .  
Il est ordonné de paraître en habit français,  
devant le roi.

Martini

régime qui se trouva égaré pendant la Révolution. Les trois  
documents importants que nous allons reproduire, d'après les  
collections du Conservatoire, vont nous le montrer en effet  
s'agitant à cette époque pour retrouver une situation qui, avant  
1789, lui paraissait assurée. Les deux premiers sont plutôt des  
rapports ou des pétitions que des lettres; mais ils nous éclai-  
rent sur les particularités de sa biographie. Celui que nous  
donnons d'abord semble dater des premiers jours du Directoire (1),

---

(1) Nous fondons cette hypothèse sur la phrase du second paragraphe:  
"Le Conservatoire n'est pas encore en activité". Or, le Conservatoire est  
une des dernières créations de la Convention, et, d'autre part, l'activité  
dont il y fut donné des preuves immédiates n'eût pas permis d'écrire ces  
mots longtemps après.

comme si, à la suite de difficultés éprouvées sous le régime de la Convention, l'auteur avait été empressé de se mettre sous la protection du nouveau gouvernement.

#### *AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF*

##### Réflexions sur la Musique en France.

La musique est un objet assez important par les fraix énormes qu'elle absorbe pour que le Directoire s'avise de connoître le bon ou le mauvais emploi de ses dépenses, en créant une place de commissaire du gouvernement pour cette partie.

Le Conservatoire qui n'est pas encore en activité, ne serait jamais d'aucune utilité pour les progrès de l'art musical en France, tant qu'il ne sera pas inspecté par une personne impartiale et très éclairée dans cet art, préposée pour rendre compte directement au gouvernement des abus et des négligences qui peuvent s'y introduire. Ce grand établissement ne sera jamais avantageux qu'aux seuls habitans de l'arrondissement où il est.

Le Directoire ayant plusieurs corps de musique militaire à son service doit avoir un Directeur général de ces Corps de musique, ayant le droit d'examiner les talents des musiciens, ainsi que la capacité des chefs qui les commandent. Ce Directeur Général, artiste très distingué lui même, exerceroit ces corps séparément et les mettroit en Etat de pouvoir être réunis tous ensemble dans les occasions où le Directoire en auroit besoin.

La musique ne fera point de progrès en France, tant que les théâtres ne seront soumis qu'à des comédiens où a des Directeurs mercenaires et ignorants. Le public ne sçait ce qu'il applaudit ; il préférera un vau-deville aux chefs d'œuvres ; il applaudira de préférence une gargouillade que le chanteur se permettra de faire aux dépens du sens des paroles et de la musique. De même le Public applaudira les cris du chanteur, un bruit infernal d'orchestre plutôt qu'une musique de sentiments, d'autant plus que les compositeurs aujourd'hui à la mode ont chassé la mélodie.

C'est au gouvernement seul, qu'il appartient de mettre un frein à ce désordre qui entrainera infailliblement la perte totale de la musique en France.

Il s'agit d'établir un Journal des Théâtres, dirigé et rédigé par les artistes, poètes et musiciens, d'une ancienne réputation bien méritée.

Dans ce Journal, on approuveroit le vrai Talent, et on démasqueroit le faux.



Compositeurs de musique, poètes lyriques, chanteurs, acteurs, Danseurs, Décorateurs, Entrepreneurs, sociétaires, tous passeroient par la censure de ce Journal, qui seul pourra ramener et maintenir le bon gout en France.

Sans ce moyen tous les établissements créés pour le progrès des arts, deviennent inutiles; l'ignorance, l'avarice et la révolte contre le bon gout, mineront encore les édifices du Parnasse comme sous les règnes de la première et seconde race de nos ci devant rois.

Ce Journal deviendra, pour le gouvernement, un bureau de police correctionnelle à l'égard des artistes de théâtre, en cas de négligence ou d'indocilité. Ce Journal seroit politique, instructif, et feroit honneur à la nation française en y fixant et en y répandant les lumières qu'elle renferme encore dans son sein.

Il y a urgence.

Autrefois les théâtres payoient le quart des pauvres et la rétribution à l'Opéra; on pourroit bien leur faire payer aujourd'hui pour le progrès des arts, puisqu'ils en ont seuls les profits.

par le Citoyen MARTINY.

#### AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

##### Citoyens Directeurs

Le Citoyen Martiny, artiste, Etranger d'origine, mais après un séjour de 32 ans Français par la Loi, a l'honneur de s'adresser à vous pour réclamer votre justice et vos bontés. Il est l'auteur de la musique de *l'Amoureux de 15 ans*; de *la Bataille d'Yvry*; du *Droit du seigneur*; de la Nouvelle Musique *D'Annette et Lubin*; d'une mélopée (ouvrage classique) de l'opéra de *Sapho*; de plusieurs recueils d'airs de chant; de *Ziméo* (grand opéra en 3 actes) &<sup>a</sup> &<sup>a</sup>. Il jouit dans toute l'Europe de la réputation d'un artiste distingué, et en France où il a fixé son existence, on cherche à l'écarter de toutes les ressources que ses talents devroient lui procurer. Il ne désire que de pouvoir exister honorablement par et pour ses talents dans sa nouvelle patrie./ Citoyens Directeurs, il espère de votre Justice qu'en employant ses Talents, vous daignerez lui fixer un sort pour avoir déjà consacré 32 ans d'existence et de succès dans son art, à la gloire de la Nation française.

Salut et Respect

et a signé MARTINY, section de Brutus  
rue du Sentier n° 34.

à Paris, ce 30 Pluviose an 4<sup>e</sup>.

A cette dernière requête était jointe la lettre suivante, de caractère plus personnel, à l'un des Directeurs. Elle donne à la fois des détails intéressants pour la biographie de Martini, et plus encore pour la situation générale et la vie musicale au lendemain des grandes convulsions révolutionnaires. Il n'est point inutile de la lire pour avoir une idée juste de la vie intérieure et des idées régnantes au Conservatoire à son origine, car on risquerait de se tromper si l'on ne voulait juger de ces idées et de ces mœurs que par les écrits, nécessairement favorables, provenant des maîtres de la nouvelle institution.

A REWBELL

Citoyen Directeur.

Je suis né en Allemagne, et compatriote de Gluck. Le sol de votre naissance doit avoir transmis dans votre ame le sentiment de l'art musical. Je me flatte donc d'avoir l'honneur d'être connu de vous par mes productions. La confiance mue par ces rapports est un attrait bien difficile à réprimer, Je m'y abandonne et j'ose, citoyen Directeur, m'adresser particulièrement à vous pour vous prier de me préserver de la chute que mes ennemis secrets me préparent. Ma conduite a toujours été pure, incapable de bassesse. Je puis parler de moi sans crainte. Permettez moi d'entrer dans quelques détails explicatifs de mon mémoire.

J'ai été choisi en 1788 parmi tous les musiciens de France à acheter la charge de Sur-Intendant de la musique du ci-devant Roy. Cette charge m'a coûté tant pour le prix principal que pour fraix de cinq années de service postérieurement et précédemment fait à la ci-devant cour environ 25000 <sup>l</sup> qui étoient le fruit de mes épargnes pendant 24 années. Le Citoyen Giroust titulaire de la dite charge <sup>A</sup> a reçu 16000 <sup>l</sup> pour

---

<sup>A</sup> Il demeure à Versailles (1).

---

(1) Le pauvre Giroust n'avait pas eu trop à se louer non plus du changement du régime: musicien à Versailles, titulaire de la charge de Sur-intendant de la musique du Roi, il tomba dans une telle détresse que, lui qui, de par ses fonctions, dirigeait l'orchestre aux levers du monarque, il fut heureux d'accepter la place de concierge du palais ! Martini ne mentait donc pas lorsqu'il écrivait qu'il demeurait encore à Versailles.

sa part, desquels il ne m'a pas même payé les intérêts <sup>A</sup>. De plus je n'ai jamais reçu d'honoraires pour mes services; la seule gratification de 800 f. que j'aurais dû toucher en 1789 est restée sous le scellé du Citoyen Septeuil commissaire de la Liste civile, et s'est trouvée perdue pour moi <sup>B</sup>.

---

<sup>A</sup> Mes 25000 f. se trouvent perdus, il est insolvable (1).

<sup>B</sup> depuis 5 ans Je n'ai touché en tout que 2000 f. que la nation m'a accordé à titre de secours.

---

(1) Les Archives nationales conservent le dossier de François Giroust, au sujet duquel M. Henri de Curzon a bien voulu me communiquer la note suivante: " La charge était de 10.000 livres. Giroust a commencé, en 1781, par recevoir 1200 l. seulement, comme « en survivance » de Bury; mais en même temps une « assurance » de 10.000 l. pour la charge quand il en serait titulaire. Quand l'a-t-il été? Je ne vois pas de pièce. Je vois seulement qu'il dimissionna le 28 février 1788 de sa survivance en faveur de Martini. Qu'est-ce que cela veut dire? „ Le document ci-dessus aidera à répondre à cette question. Les deux pièces sont parfaitement d'accord quant à la cession de la charge par Giroust à Martini, et cette cession même eut pour conséquence régulière la « démission » donnée par Giroust comme « survivancier » afin de lui permettre de devenir « titulaire », tandis qu'à son tour il céda à Martini sa propre survivance, devenue vacante. — Est-il besoin de spécifier que la somme de 10.000 livres était le prix de la charge achetée par Giroust à Bury, tandis que celle de 1200 l. en fut le revenu annuel? Quant à l'« assurance », voici comment M. Lionel de La Laürencie veut bien nous en expliquer le mécanisme: " Le survivancier paie au titulaire le prix de la charge dès qu'il est muni de la survivance de cette charge; mais il reçoit en même temps un brevet d'assurance du montant de la somme qu'il a déboursée, c'est à dire que le roi lui assure le remboursement de cette somme le jour où lui-même, devenu titulaire, prendra un survivancier. De la sorte le survivancier avance le prix de sa future charge et se rembourse sur le dos du survivancier qu'il choisit lui-même dans la suite „ Il résulte de là que Martini dut payer réellement à Giroust, en 1788, la même somme que, huit ans auparavant, celui-ci avait versée à Bury pour avoir sa survivance, et il est évident que, par le fait de la chute de la royauté, cette somme fut perdue pour lui. Quant à la différence entre ces 10.000 l. et « environ 25.000 l. » dont il est fait mention dans la lettre de Martini, elle provient sans doute de ce que celui-ci ajoutait au principal certains frais accessoires ou services accomplis sans rétribution. Nous avons pu d'ailleurs constater déjà par plusieurs pièces de ce recueil (voy. par exemple le chapitre PICCINI) que ces artistes étrangers venus pour conquérir la France avaient une aptitude toute particulière à établir des comptes d'apothicaire.

En 1785, j'avois obtenu une pension de 800 <sup>f</sup> depuis la révolution; je n'en ai rien touché; à la fin de toutes mes sollicitations on m'a annoncé qu'elle étoit supprimée <sup>C</sup>.

L'époque de la création de l'Institut de musique national arrive. Je m'y présente; mais quelle fut ma surprise lorsque un Citoyen me reproche que j'étois étranger; que je demeurois pendant 20 ans dans la même maison; que j'avois été surintendant de la musique du Roi; que j'avois fait un *Domine salvum*; que j'avois été Directeur de la musique du ci-devant comte D'Artois <sup>D</sup>; que je fesois des airs de boudoirs; on me dit enfin que les étrangers avoient joui assés long-tems d'une grande réputation en France <sup>E</sup> et que le tour des nationaux étoit arrivé; et que [de] plus j'avois osé de remettre au Comité de l'Instruction publique un mémoire détaillé sur l'éducation musicale en France <sup>F</sup> et que j'avois fait hommage d'un hymne en musique à ma section sans en avoir demandé la permission à l'Institut.

Je n'ai rien répondu à tous ces misérables propos, mais leur influence s'exerce encore contre moi, la jalousie cherche à m'écraser. Depuis très long-tems on ne me joue plus au théâtre de la rue Favart par vengeance d'avoir été sous mes ordres <sup>G</sup>.

J'ay sacrifié trois ans de travail à faire un grand opéra intitulé *Ziméo*, sujet espagnol et sauvage; le poëme est rempli d'effets et de variétés, il est intéressant et amusant, mêlé de beaucoup de balets et il renferme de plus une fête à la Liberté. L'on ne critique point ma musique, qui, comme toutes mes autres productions, a de la force, de la grace, de la clarté, du stile, du chant, de l'expression et du coloris <sup>H</sup> mais on critique le poëme, de sorte que je suis menacé de perdre le fruit de 3 années de travail, et la gloire d'être joué au Théâtre des Arts (1).

---

<sup>C</sup> il y a deux ans.

<sup>D</sup> j'avois 3000 <sup>f</sup>. d'appointement.

<sup>E</sup> Sans les artistes étrangers, on ne connoitrait pas l'art de la musique en France.

<sup>F</sup> cette partie a été de tous tems fort négligée en France, on a fait un grand éloge de ce mémoire dans le rapport; j'en ai l'extrait.

<sup>G</sup> j'étais particulièrement chargé de conduire ce théâtre pour le service de la Cour.

<sup>H</sup> il ne suffit point de faire des notes, et un grand bruit d'orchestre. La musique étoit la fille du ciel, on en a fait une furie.

---

(1) *Ziméo* fut représenté, non à l'Opéra, mais, réduit en opéra avec dialogues, au théâtre Feydeau, en 1800.



Les difficultés que j'ai éprouvées par une suite continuelle m'ont forcé à donner mon opéra de *Sapho* au petit Théâtre de Louvois; cet ouvrage, qui, au dire des artistes et des connoisseurs, a pour toujours fixé ma réputation, n'y est que très foiblement représenté. L'intérêt que j'en tire est fort mince, et le bénéfice de la partition que j'ai fait graver a très grands fraix en vendant mes effets est absolument nul. — Citoyen Directeur, je n'ai pas un sol de revenu; point de place; et si vous n'avez la bonté de vous intéresser à moi, il me sera impossible de continuer la carrière d'un talent qui pour le cultiver avec succès demande du calme et de l'aisance. La nation française se feroit une gloire d'honorer et de récompenser un Gluck, un Sacchini, un Piccini; et moi, qui suis leur contemporain et leur successeur <sup>I</sup>, elle m'oublie et me laisse en proie aux persécutions de mes ennemis secrets. Si j'avois le bonheur de vous voir avec le Ministre de l'Intérieur je pourrois peut être vous indiquer les moyens de me rendre très utile à la République par mes Talents, par leur prépondérance, et par l'expérience que l'âge et l'activité donnent <sup>K</sup>.

Pardon, Citoyen Directeur, de vous occuper aussi long-tems, mais toute ma confiance est en votre bonté, et le bonheur de mon existence en dépend.

Salut et Respect

Et a signé MARTINY, rue du Sentier n° 34,  
section de Brutus.

Ce 30 Pluviose an 4<sup>e</sup>.

---

<sup>I</sup> Autrefois on encourageoit les jeunes artistes, et donnoit des places aux anciens à titre de récompense et de reconnaissance.

<sup>K</sup> J'ai 54 ans.

Les démarches de Martini furent couronnées d'un succès au moins momentané: il fut nommé Inspecteur de l'enseignement au Conservatoire, par arrêté du Directoire du 19 thermidor an VI, puis professeur de composition en l'an IX; mais il fut compris dans la réforme de l'an X qui diminua de moitié le personnel enseignant. D'ailleurs il était dit qu'il resterait malgré tout l'homme de la royauté: aussi les dernières pièces que nous trouvons dans son dossier d'autographes nous le montrent, en 1814 et 1815, redevenu "Surintendant de la Musique du Roi, Directeur de la Musique de S. A. R. Monsieur", et, comme tel,

signant les convocations aux répétitions et exécutions de la Chapelle et donnant ses notes sur les artistes sollicitant une place dans la Musique du Roi. " Il est ordonné de paroître en habit français devant le roi „ a-t-il écrit de sa main sur un de ces petits papiers.

## CHAPITRE X.

### Les fondateurs du Conservatoire (suite).

Dalayrac — Pleyel.

En 1789, Dalayrac avait déjà écrit *Nina ou la Folle par amour*, *Renaud d'Ast*, *Sargines* et plusieurs autres œuvres qui contribuèrent à sa célébrité; mais il en fit bien d'autres jusqu'en 1809, année de sa mort. Quant à ses lettres, nous n'en connaissons aucune qui soit antérieure à la Révolution. La première que nous ayons à citer est contemporaine de l'époque la plus violente de la Terreur, aux événements de laquelle elle fait allusion.

#### A UN COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE

Citoyens,

Il y a environ trois semaines qu'à l'exemple du citoyen Grétry musicien, moi Dalayrac, musicien aussi, ai mis en dépôt chez le citoyen Potier de Lille, imprimeur, des planches d'étain a moi appartenantes, et composant les partitions de douze opéra, et leurs parties séparées;

Ces opéra ont été représentés au théâtre Favart et sont connus pour la musique en être de ma composition.

L'objet de ce dépôt était d'en faire tirer les exemplaires dont j'aurais besoin, comme le pratiquent tous les musiciens, vu la difficulté du transport qui est très considérable.

Quoique ces dépôts se fassent ordinairement de confiance entre le musicien et l'imprimeur, le citoyen Pottier m'avait promis un reçu après

la vérification des planches, qui devait se faire au premier jour et qui n'a pas pu être effectuée.

L'arrestation imprévue du citoyen Pottier de Lille me met dans le cas, citoyens, de vous faire la présente déclaration et de vous prier d'en prendre une note sur le registre ainsi que de sa date, afin qu'elle puisse valoir, ce que besoin sera.

Salut et fraternité.

DALAYRAC

mus<sup>n</sup>

Le 15 floréal l'an 2<sup>e</sup> de la République  
une et indivisible.

*Aux Citoyens — Composant Le Comité Révolutionnaire — de la  
Section Lepellétier.*

Cette autre est adressée à un poète des fêtes nationales, Coupigni (ou Coupigny), que déjà nous avons vu en correspondance avec Gossec. L'original nous en sera fourni, cette fois, par la Bibliothèque nationale (nouv. acq. fr. 12757, Coll<sup>on</sup> Trémont).

A COUPIGNI

Pourquoi faut-il, mon cher Coupigni, que tu me prennes dans un moment où je viens de passer des nuits et où je m'occupe d'une pièce de Marsolier intitulée *Cange ou le Comissionaire* (1) qui perdrait le mérite de l'a propos si elle n'était pas jouée tout de suite. Ce que tu me demandes, j'aurais été enchanté de pouvoir le faire pour t'obliger, mais la nuit je travaille, le jour je répète deux pièces à la fois, et je n'en puis plus. Si ton ami peut attendre et que la pièce ne soit pas jouée tout de suite, je ne laisserai pas échapper cette occasion de te donner une légère marque de mon amitié.

DALAYRAC.

Ce 11 brum. [an III].

*Au Citoyen Coupigni, maison de la Marine.*

La Bibliothèque du Conservatoire possède la minute d'un traité par lequel Dalayrac cède et vend à Pleyel la propriété des planches de vingt-quatre partitions de ses opéras-comiques, moyennant une somme de vingt-cinq mille francs (on avait d'abord écrit " trente „, mais ce mot est raturé) payable en six ans. Voici un écho postérieur de cette cession, que nous apporte le billet suivant :

(1) Cet ouvrage fut représenté à l'Opéra-Comique le 18 novembre 1794.



A IGNACE PLEYEL

Je vous envoie mon cher  
Pleyel, me faire l'adieu  
d'une partition d'Alexis  
ou d'un air d'un bon père  
Si vous le pouvez, je vous en  
serai bien obligé. Je me  
réserve d'avoir le plaisir de  
vous voir à mon premier  
voyage car je m'en retourne  
à l'instant à la campagne  
je vous embrasse  
le 29. H<sup>er</sup>. an 12. *Dalayrac*  
Je vous prie d'accepter  
d'ici de la musique ~~apportée~~

à Monsieur — Pleyel compositeur — et éditeur de musique — rue  
des petits champs vis — à vis de la trésorerie.

Nous trouverons bientôt d'autres preuves des relations de  
Dalayrac avec Pleyel. En attendant, voici une lettre plus im-

portante à la fois par son étendue et par son intérêt biographique et familial.

NICOLAS DALAYRAC A SON FRÈRE

Paris le 6 prairial an 13<sup>e</sup>.

Je n'ai pas répondu plutôt à ta grande lettre du 28-g<sup>al</sup>, mon cher frère, tu vas voir pourquoi; j'espérais alors que nous aurions le plaisir, ma femme et moi, de vous embrasser tous cette année, et je travaillais pour cela, mais tous les jours cette espérance diminue, si elle n'est pas évanouie tout à fait.

On avait mis dans les journaux que l'Empereur, à son retour d'Italie, passerait par Toulouse. L'Empereur l'avait même dit au prince Murat que j'ai été voir à cette occasion et qui me l'a assuré. Au premier éveil que j'ai eu ladessus, j'ai été trouver Dieulafoi, qui est un auteur, mon compatriote, et je lui ai persuadé de faire une petite pièce pour célébrer le passage de leurs MM<sup>es</sup> à Toulouse. La chose paraissait certaine, et même dans le cas où cela aurait changé comme il paraît que cela arrive aujourd'hui, il fallait toujours préalablement se tenir prêt; nous nous sommes mis à l'ouvrage, et nous n'avons pas quitté que cela ne fût fini, pour que l'avance possible du passage ne vint pas nous surprendre. C'est pendant ce tems que j'ai reçu ta lettre, dont je pensais alors que j'allais te porter la réponse moi même: il a fallu de plus faire une cantate pour le banquet, etc. J'ai eu le chagrin de voir pendant que je travaillais, soit par des lettres que j'ai reçu de Turin et de Milan, soit par des bruits qui couraient, que ce bruit s'affaiblissait tous les jours dans l'opinion publique et j'étais obligé de metre quelque adresse à les cacher à Dieulafoi, pour ne pas le refroidir et lui faire abandonner son ouvrage; d'autant qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y a pas jusqu'à ce moment de certitude sur les lieux que l'Empereur préférera pour y passer à son retour. Notre dessein était d'aller tous les deux, avec ma femme, faire exécuter le petit ouvrage, et nous nous trouvions heureux de pouvoir donner, mon confrère et moi, cette marque de dévouement à leurs Majestés, cette marque d'attachement à notre patrie, et moi de saisir cette occasion d'aller te voir. J'espérais même, et cette espérance m'avait décidé tout de suite, que le peu que je faisais en cette circonstance ne te serait pas inutile pour l'avenir, que ton nom en serait un peu mieux dans l'esprit des autorités du pays, et que quand le moment en serait venu, elles se rappelleraient de toi, et chercheraient à te rendre justice lorsqu'il sera question du nouveau tribunal. J'ajoute et je dois dire que c'est ma femme qui eut cette idée, à la première lecture du journal. Quand notre travail fut en train, ma femme t'écrivit

une lettre, où elle te rendait compte de tout cela, mais comme je craignais que les mouvemens politiques, la sortie des flottes, etc. ne vinssent à changer ces dispositions, et que je n'aime point à donner de vaines espérances, je t'engageai à supprimer cette lettre qu'elle jetta au feu devant moi.

Il semblait donc que je prévisse ce qui paraît arriver aujourd'hui, car tout le monde s'accorde à dire que l'Empereur ne passera pas à Toulouse quoique la nouvelle officielle d'une route contraire ne soit pas parvenue jusqu'ici; j'imagine que cela sera quand on recevra des nouvelles du couronnement de Milan, et cela ne peut tarder à présent. Du reste, j'avais été voir le maréchal Pérignon à Paris, celui-ci avait écrit au maire, au préfet, à cette occasion. Le maire m'avait écrit que la ville acceptait avec joie notre proposition et tout allait à merveille, car la pièce de Michel Dieulafoy est courte, jolie, écrite en vers; elle a de la noblesse, de la dignité et paraît parfaitement analogue au sujet. Du reste M. Murat m'a assuré que si l'Empereur ne passait pas à Toulouse dans ce moment, son intention, qui est positive à cet égard, le besoin que le pays a de sa présence, ne manqueraient de l'y conduire dans une autre circonstance, au printemps par exemple et moi, j'ai écrit au maire que nous comptons dans ce cas être avertis à temps par lui, nous rendre à Toulouse à cette occasion, pour y remplir ce que nous appelons, notre devoir (1).

Cherche à voir Laborde que j'ai mis au fait avant de partir et qui m'a promis de te présenter à M. Desassar, au préfet Richard, etc.; il ira sûrement à Toulouse; il est très obligeant; je voudrais que tu profitasses de sa présence pour te rapprocher et te lier un peu avec ces messieurs. Écris lui dans son pays, il te répondra et te donnera rendez-vous à Toulouse et tu feras tes visites. Ce sont des choses essentielles et qu'il ne faut pas négliger; dans le tems, moi je ne négligerai rien non plus et je ferai ce que je dois. Mais je t'ai dit et il est bon de répéter que c'est du pays que partent les lumières qui décident des choix à Paris; ce que l'on fait ici, ce ne sont que des démarches subsidiaires que l'on écarte bientôt quand les renseignemens des autorités du pays ne sont pas favorables. Mais tout porte à croire qu'ils le seront, si tu fais ce qu'il faut, et tu le dois, à toi, à ta femme, à tes enfans.

---

(1) L'à propos dont il est parlé dans cette lettre est *le Héros en voyage*, paroles de Dieulafoy, musique de Dalayrac, écrit en 1805; il était mêlé de chansons languedociennes. Le voyage de l'Empereur à Toulouse n'ayant eu lieu qu'en 1807. Dalayrac, malade, ne put s'y rendre, et la pièce ne fut point jouée. Voy *Vie de Dalayrac* par R. C. G. P. (Pixérécourt), 1810, pp. 62-63.

Quant à ma femme, le malentendu que tu supposes, s'il a existé, n'a pas le sens commun; je le lui ai dit dans le tems; et si elle y a pensé, cela n'a dû avoir aucune importance dans son esprit. Comme tu dis, il y a des bavards partout. L'essentiel est qu'elle n'est pas méchante, Dieu merci; écriis lui à l'ordinaire dans l'occasion. Point de phrases et sois toujours bien avec elle, quoi qu'il arrive; car je la crois incapable, d'un mauvais procédé; et je tache de la convaincre qu'elle en est incapable, ce qui est essentiel avec tous les hommes. Si l'affaire est bonne, tu as bien fait de troquer le bois de Laville; c'est un pays affreux, je m'en souviens. Je te conseille de ne pas te tourmenter, on a assez dans cette vie des chagrins réels sans en chercher d'imaginaires. Adieu je vous embrasse tous.

DALAYRAC.

à Monsieur — Monsieur Dalayrac, procureur — impérial du tribunal séant à — Muret — par Toulouse — à Muret.

Le dossier des manuscrits de Dalayrac au Conservatoire comprend encore une sorte de rapport confidentiel adressé à Pixérécourt, le 17 mars 1809, sur un poème d'opéra intitulé *La Petite guerre* (non représenté), et deux lettres de la veuve Dalayrac, au sujet de laquelle les paroles pacificatrices que nous venons de lire semblent n'avoir point été hors de propos, car, à en juger par son style, cette dame paraît avoir été quelque peu agitée.

\*  
\* \*

Les deux lettres que nous allons donner d'Ignace Pleyel seront plutôt un annexe à celles qu'on vient de lire, étant l'une et l'autre adressées à Dalayrac. Il semblait pourtant que Pleyel, qui un moment fut posé presque en rival d'Haydn, pût avoir une correspondance où se décelât l'artiste. Il se peut que cette correspondance existe; mais nous ne l'avons pas trouvée: les pages que voici sont simplement les lettres d'un marchand de musique.

A DALAYRAC

Paris le 19 Décembre 1806.

Ce que vous dites pour votre compte, mon cher M<sup>r</sup> Dalerac, est applicable strictement à ma propre situation, et sans que vous puissiez m'accuser d'insouciance. Il n'est pas étonnant que mes affaires, les embarras de mon commerce, de ma fabrique, et cetera . . . ne me permettent

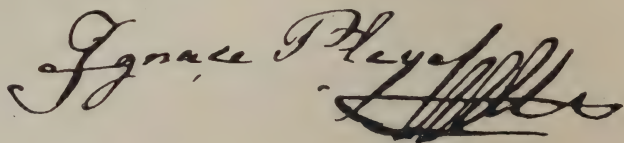


pas d'avoir toujours l'imagination tendue vers un seul et même objet dont l'intérêt, quoique très réel, n'en est pas moins pour moi un intérêt indirect.

Au reste, mon cher ami, entre hommes, entre gens d'honneur, les conventions sont ce qu'on les fait et ce n'est que d'après elles qu'on peut agir avec prudence et succès.

Lors de notre arrangement, je vous demandai trois représentations pour me décider sur chacun de vos nouveaux ouvrages. Cette condition me fut accordée sous le sceau de votre parole, et par conséquent je pourrais en exiger l'exécution dans sa plénitude c'est ce que je ne ferai point. Puisque une cause quelconque m'a privé d'entendre la première représentation de votre *Koulouff* (1), je vous promets de me décider sur la seconde et vous donne ma parole que demain soir vous aurez ma réponse...

Vous êtes trop juste pour ne pas sentir la justice de ma demande, et pour trouver extraordinaire, que dans les circonstances où nous sommes, je désire juger un peu par moi-même un ouvrage que je dois acquérir: je vous salue d'amitié.



P. S.

Comme l'affluence pourrait être demain très considérable, mandez-moi si vous vous chargez de m'avoir trois Billets de galerie dont je vous remettrai le prix. Dans le cas que cela vous gênerait, je tacherai de m'en procurer d'ailleurs.

à Mr Dalerac.

AU MÊME

Paris le 20 décembre 1806.

Je vous fait mon compliment, mon cher Mr Dalayrac, sur votre ouvrage. Il est plein de mérite. Si on pourra regretter quelque chose, c'est qu'il n'y a que deux morceaux: la Romance et le petit air au 3<sup>e</sup> acte de vente, et la province aura bien de la peine à le monter à cause de son superbe spectacle. Toutes ces raisons, ajoutant que dans *Gulistan* il y a 7 à 8 morceaux, méritent des réflexions sur le prix que vous m'avez

---

(1) *Koulouf* ou *Les Chinois*, opéra-comique de Dalayrac représenté pour la première fois le 18 décembre 1806.

demandé: je vous offre deux mille Livres dont je vous payerai 500 l. comptant; dans 3 mois, 500; dans 6 mois, 500; et les derniers dans 9 mois. Je crois mon offre juste et raisonnable, et j'espère que vous prendrez en considération les pertes que j'ai fait sur *Une heure de mariage* et surtout de *La jeune Prude*. Je vous salue de cœur et d'amitié.

IGNACE PLEYEL.

*Monsieur — Monsieur Dalayrac — chez lui.*

La Bibliothèque du Conservatoire possède encore une lettre de Pleyel, d'un caractère plus personnel, écrite en allemand.

Méhul, que nous allons aborder, aura aussi, nous le verrons, d'analogues relations d'affaires avec Pleyel, éditeur de musique, facteur de pianos, compositeur.

## CHAPITRE XI.

### Méhul.

A partir d'à présent, les correspondances de musiciens se multiplieront de manière parfois à fournir la matière de véritables petites biographies. Déjà M. Arthur Pougin, en publiant



MÉHUL.

son livre sur Méhul, a reproduit un assez grand nombre de lettres de son auteur, les unes imprimées du vivant de celui-ci et écrites pour le public, d'autres de caractère personnel, quelquefois transcrites d'après les originaux. La Bibliothèque du Conservatoire nous fournit douze lettres du même genre, presque

toutes inédites, ainsi que des notes et autres écrits de la main de Méhul, et plusieurs fac-simile. Enfin diverses publications, notamment des catalogues d'autographes, donnent d'autres renseignements utiles.

La plus ancienne de ces lettres est aussi la dernière entrée à la Bibliothèque du Conservatoire: elle a été acquise à la vente d'autographes Moscheles-Bovet, à Berlin, 17-18 novembre 1911 (Liepmannsohn). Elle est intéressante, d'abord comme étant la première, ensuite parce qu'elle offre déjà un témoignage de ce caractère inquiet et soupçonneux qui était le fond de la nature de Méhul.

Situons d'abord exactement le document dans la vie de l'artiste. Écrite, ainsi que l'indique le texte, le jour de la première représentation de *Stratonice*, la lettre doit, par cela même, être datée: Paris, 3 mai 1792. Depuis près de deux ans à cette époque, Méhul était un homme célèbre, son premier opéra, *Euphrosine et Coradin*, ayant été donné le 4 septembre 1790 et lui ayant valu le renom d'un compositeur de génie. Et, comme de coutume, le public s'obstinait à vouloir l'enfermer dans son rôle de musicien énergique et tapageur. C'est contre cette prévention que voulut réclamer Méhul en écrivant *Stratonice*, œuvre d'une sérénité antique, annonciatrice de *Joseph*; la lettre que voici nous apporte un écho de sa préoccupation.

· AU CITOYEN BOUCHERE

Donnez moi une nouvelle preuve de complaisance et d'intérêt en me faisant le plaisir de venir entendre *Stratonice* ce soir, et d'en parler demain ou après.

J'espère que cet ouvrage donnera un démenti aux méchans qui cherchent à troubler mon repos et à ternir ma réputation.

Je sais, lorsqu'il le faut, faire taire la timbale et le trombone. *Stratonice* en sera la preuve.

Amitié et reconnaissance.

MÉHUL.

*Au Citoyen — Bouchere, à la préfecture — de police, division des mœurs et opinions publiques — à la Préfecture.*

Sans reproduire ce qui a été déjà imprimé, nous voulons du moins signaler la lettre qu'imprima le *Journal des Spectacles*



le 8 novembre 1793. Le style ne s'y ressent guère des préoccupations que l'on avait en France et dans toute l'Europe à cette époque si grave. Le jeune musicien, ayant fait représenter naguère une bluette, *Le Jeune Sage et le Vieux Fou*, ne songe qu'à son succès, et il remercie le journaliste qui a parlé de lui en termes favorables, en déclarant avec chaleur — ce qui paraîtra paradoxal — qu'il a eu tort de le tant louer :

... Pour ne point égarer, la louange doit se dispenser avec retenue. C'est ce que vous n'avez pas fait, citoyens ; car dans votre article le bien que vous dites de mon *Jeune Sage* et de mon *Vieux Fou* me paroît trop exagéré, et il me semble que vous n'appuyez pas assez sur les défauts qui s'y trouvent. Ce reproche vous paroîtra peut-être singulier, mais il cessera de vous étonner lorsque vous me connoîtrez bien. J'aime la gloire avec fureur, je suis desireux de louanges ; mais j'aime encore mieux la vérité.

Une autre lettre ouverte, de quelques années postérieure, témoigne d'analogues sentiments et d'une modestie à laquelle s'allient l'amitié et l'admiration pour un confrère. Après la première représentation de *Médée*, de Cherubini (13 mars 1797), *le Censeur* avait écrit un compte-rendu d'un ton protecteur, mettant pour ainsi dire l'auteur sous le patronage de Méhul. Celui-ci, chevaleresque à son ordinaire, répondit :

*Le Censeur* dit : *On y a trouvé des réminiscences et des imitations de la manière de Méhul*. Est-ce à Cherubini qu'un pareil reproche doit s'adresser ? Cherubini, le plus original, le plus fécond de nos musiciens ! O *Censeur*, tu ne connais pas ce grand artiste. Moi qui le connais, et qui l'admire parce que je le connais bien, etc.

N'en reproduisons pas davantage : le texte est d'ailleurs connu, et nous n'en détachons ces lignes que pour fixer un des principaux traits du caractère de Méhul : un enthousiasme généreux.

Le billet suivant va nous le montrer, quelques mois après la composition du *Chant du départ*, travaillant à enrichir le répertoire musical des fêtes et cérémonies de la République.

A L'ANGLÉ (1)

[Vers le 12 prairial an III]

Je vous prie, mon cher Maître, de ne point m'attendre ce matin : je viens de recevoir un espèce d'ordre de la part du Comité d'instruction pour composer à la hâte un chant funèbre à l'honneur de Ferraud (2).

MÉHUL.

*Au citoyen Langlet.*

Cet autre est adressé à une artiste qui créa un rôle dans *Adrien* (5 juin 1799).

A M<sup>lle</sup> HENRY (3)

[Vers mai 1799]

Je m'empresse, Mademoiselle, de vous annoncer que le rôle d'Émirene sera établi par vous, je vous prie en conséquence de vouloir bien vous en occuper et de compter sur ma vive reconnaissance.

MÉHUL.

*A la citoyenne Henry.*

Au sujet de ce même opéra d'*Adrien*, nous trouvons dans le livre de M. Arthur Pougin (p. 178) une lettre de Méhul au directeur de l'Opéra pour protester contre l'absence de trois

---

(1) Langlé, né en 1741, fut un des premiers maîtres de l'École royale de chant, ainsi que du Conservatoire à son origine : il en devint Bibliothécaire. — L'expression " mon cher Maître „ dont on n'abusait pas alors comme aujourd'hui, semble indiquer que Méhul compta parmi ses élèves, ce que les biographes ont ignoré. — Le billet est reproduit d'après un fac-simile portant cette indication d'origine : Coll<sup>on</sup> du V<sup>te</sup> Morel de Vindé. Nous en avons retrouvé l'original mentionné par deux fois dans les Catalogues Charavay en 1911.

(2) *Chant funèbre à la mémoire du représentant du peuple Féraud assassiné à son poste le 1<sup>er</sup> prairial an 3<sup>me</sup> de la République*, poésie de Baour-Lormian, musique de Méhul. La commémoration de cet événement fut décidée le 12 prairial pour avoir lieu deux jours après : cette urgence justifie l'empressement de Méhul à décommander son rendez-vous. Le chant qu'il improvisa, écrit pour voix de basse avec orchestre, est, dans sa concision, d'une belle expression funèbre.

(3) Voir la lettre de Grétry du 21 germinal an 8, adressée, comme celle de Méhul, " à la citoyenne Henry „.

violoncelles empêchant l'orchestre de répéter convenablement. " Plusieurs morceaux de cet ouvrage tirent leurs effets des basses „, spécifie-t-il.

Cet *Adrien* lui causa bien des tracas. Nous en trouvons un nouvel écho dans une lettre de Méhul à Gardel, écrite de Lyon (sans date), dont un Bulletin mensuel de la maison Charavay (juin 1910) donne l'extrait suivant :

Il apprend qu'on a remonté *Adrien* avec beaucoup de soins, mais que les deux premières représentations n'ont pas fait d'argent ; il espère que la troisième, appuyée du charmant ballet de *Télémaque*, en aurait fait davantage. " Puisqu'enfin ce pauvre *Adrien*, ce malheureux ouvrage, revoit le jour par vos soins, que vos soins lui conservent le jour. Je ne demande pas qu'il ait une existence brillante : qu'on le joue quatre ou cinq fois par an, c'est tout ce que je désire „.

Un autre Bulletin mensuel de la même maison (avril 1911) annonce une " jolie lettre [de Méhul] dans laquelle il fait l'éloge du caractère de Gardel „. A rapprocher des lettres de Gossec pour le même objet (voir ci-dessus).

Le livre déjà cité de M. Pougin reproduit encore (p. 136) une lettre de Méhul à l' " aimable et bonne Madame Saint-Aubin „, lui annonçant que le Directoire a donné des ordres pour " loger le vénérable Monsigny au Louvre et lui faire donner les secours qui sont accordés aux savants et aux artistes peu fortunés. — Monsigny se croit oublié et est encore l'objet de l'admiration de ceux qui ont l'âme sensible ... „. Méhul charge la gracieuse artiste d'être la messagère de la bonne nouvelle auprès du vieux maître (1).

J'ai signalé de mon côté, dans mon livre sur *Rouget de Lisle*, une intéressante correspondance entre l'auteur de *la Marseillaise* et celui du *Chant du départ*. Rouget de Lisle avait dédié

---

(1) M. A. Pougin, ayant cité cette lettre dans son livre sur Méhul (sans indiquer à quelle source il l'a trouvée), a omis de la reproduire dans sa biographie de Monsigny, où elle eût été pourtant fort à sa place : le rapprochement de son texte avec les autres documents relatifs à la situation de Monsigny à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle aurait peut-être permis d'y voir un peu plus clair dans l'ordre des faits contradictoires qui nous sont connus sur ce sujet.

à Méhul son volume d'*Essais en vers et en prose* (1796) : " Reçois, ami, ce tribut de l'estime et de l'admiration ... Orgueil de tes rivaux ... Ton siècle te contemple, la postérité t'appelle. Puisse la couronne qu'elle te destine s'embellir à tes yeux par cette fleur qu'y ajoute l'amitié „. Méhul répondit à ces belles paroles par une lettre dont un catalogue d'autographes a donné un résumé et un extrait. Il dit :

C'est un honneur trop grand pour lui ; il ne sera jamais digne du rang qu'il lui assigne ; que vont dire ses nombreux détracteurs ? Il le conjure de ne pas adresser son épître à ses collègues, car il serait fort embarrassé devant eux s'ils connaissaient les éloges qu'il lui prodigue. Il ajoute :

" Cependant (je te le dis tout bas), ne la supprime pas. Tu sais que j'ai la folie de sauver mon nom de l'oubli, eh bien ! si mes ouvrages ne peuvent parvenir à ce but, tu auras fait en un instant ce que je n'aurai pu faire dans toute ma vie „ (1).

Avec la lettre que voici, nous entrons dans le dix-neuvième siècle, d'où nous ne sortirons plus guère désormais.

AU POÈTE ARNAULT

[1802 ou 1803]

J'ai entendu hier le concert de Paisiello (2) et je veux lui faire entendre un opéra. J'ai relu le 1<sup>er</sup> acte de *Melidor* (3), il me plaît toujours et je suis toujours convaincu que cette ouvrage sera plus avantageusement placé au théâtre des Arts qu'au théâtre Feydeau ; mais, mon cher Arnault, je crains beaucoup l'énorme quantité de récitatifs qu'il me faudra faire pour habiller en musique le trop grand nombre de vers qui se trouve encore dans notre 1<sup>er</sup> acte. J'ai encore pensé que nous ne pouvions pas nous passer d'un air de caractère pour Aimar et d'un duo de chant expressif entre Phrosine et Melidor. Songez bien que sans ce renfort de musique notre acte seroit presque tout en récitatif, et vous savez bien que l'ennui marche souvent à sa suite.

(1) Voy. JULIEN TIERSOT, *Rouget de Lisle*, pp. 219-220.

(2) Paisiello avait été appelé à Paris par le premier Consul, pour organiser et diriger sa chapelle ; il y était arrivé en septembre 1802, jouissant de la faveur du maître aux grands dépens des musiciens français.

(3) *Mélidore et Phrosine*, opéra-comique en trois actes, paroles d'Arnault, musique de Méhul, représenté pour la première fois le 6 mai 1794.



Un de ces jours je viendrai vous trouver, nous jaserons de Phrosine et si vous avez le courage d'y mettre la dernière main, je vous réponds que j'en ferai un bon ouvrage. Ne songeons pas aux moyens de le faire jouer, ils arriveront tout naturellement: d'ici à l'hiver prochain il est dans la destinée de l'opéra de changer au moins d'un directeur.

Au reste le grand directeur restera (1) et je m'adresserai tout uniquement à lui. Si ce n'est par intérêt, il me protégera au moins par politique.

Adieu, Arnault; d'après la soirée d'hier, d'après les soins qu'on a pris pour lui donner de l'importance et de l'éclat, nous devons nous montrer, sans quoi nous serions des lâches, qu'on feroit très bien de juger par défaut (2).

MÉHUL.

*Au Citoyen — Arnault, membre de — l'Institut, chef de la 5<sup>ème</sup> — division du ministère de — l'Intérieur, au petit hotel — du Ministère de l'Intérieur — rue de Grenelle f. St Germain.*

Maintenant, un petit billet, déjà annoncé.

A IGNACE PLEYEL

Mon cher Pleyel, c'est aujourd'hui la fête de Martin et je veux lui faire le cadeau de *L'irato* et de la *Folie* (3). Fais moi le plaisir de remettre ces deux ouvrages à mon commissionnaire et d'en choisir deux beaux exemplaires.

MÉHUL.

---

(1) Il semble que ces mots veuillent désigner le premier Consul, avec lequel Méhul avait vécu jusqu'alors en bonne intelligence. Mais cet accord ne dura pas longtemps. L'intervention de l'Italien auquel étaient si délibérément sacrifiés les maîtres de la nouvelle école française semble avoir contribué pour beaucoup au refroidissement définitif de ces relations.

(2) Cette belle lettre, attestant la légitime préoccupation de Méhul en présence de rivalités contre lesquelles son génie se brisait impuissant, ne fut suivie d'aucun effet: il ne semble pas qu'Arnault ait consenti au remaniement proposé; en tout cas, *Mélidore* et *Phrosine* ne fut pas transformé en opéra, et il n'apparaît pas que cette œuvre ait été même reprise à l'Opéra-Comique.

(3) Opéras comiques de Méhul représentés respectivement en 1801 et 1802.

Mon cher Pleyel, c'est  
aujourd'hui la fête de  
Martin et je veux lui faire  
un cadeau de l'étoile et  
de la folie. fais moi le  
plaisir de remettre ces deux  
ouvrages à mon commissionnaire  
et d'en choisir deux autres  
exemplaires.

Méhul  
S

Pleyel n'était pas seulement l'éditeur de Méhul, il avait avec lui des relations d'intérêt plus étroites encore. M. A. Pougin a publié, non dans son livre, mais dans un numéro du *Ménestrel* (26 août 1894), une série de lettres desquelles il résulte que Méhul avait placé dix-mille francs dans la maison Pleyel, et qu'il avait parfois assez de peine à obtenir le paiement des sommes qui lui étaient dues comme intérêts ou pour quelque autre raison. Nous nous bornons à signaler ces documents.

Transcrivons, d'après un fac-simile reproduit par la *Gazette musicale* de 1835 (n° du 6 septembre), ce billet de félicitations écrit à la suite de la première représentation d'un opéra-comique représenté le 23 juillet 1808 :

A BERTON

Je ne puis résister, mon cher Berton, au désir de te faire mon compliment sur ta musique du *Chevalier de Sénange*. Elle est d'un bout à l'autre élégante, spirituelle, riche d'idées, et d'une facture excellente. Il me semble que tu as saisi avec un goût exquis le point où il faut s'arrêter pour ne pas déclamer sans mélodie, pour ne pas chanter sans intention dramatique. Si j'en crois le plaisir que tu m'as fait, hier soir, tu t'es placé entre Grétry et Cimarosa, sans cesser d'être Berton.

Tout à toi

MÉHUL.

La lettre suivante fut écrite au cours des répétitions orchestrales des *Amazones*, opéra de Jouy, musique de Méhul, représenté pour la première fois à l'Opéra le 17 décembre 1811, Persuis étant chef d'orchestre.

A PERSUIS

[Décembre 1811]

Mon cher Persuis, je te dois des complimens et des remerciemens. Tu as montré hier soir un grand talent et un grand zèle. Il est impossible de saisir avec plus de pénétration les intentions et les sentimens d'un auteur. Si ma musique ne plait pas, je ne pourrai en rejeter la faute sur l'exécution. Il est maintenant certain qu'avec les répétitions qu'il nous est encore facile de faire, *les Amazones* seront parfaitement rendues par l'orchestre. Je te devrai ce service et je saurai le divulguer hautement. Dans la position où de malheureuses tracasseries nous ont placés, ta conduite ne peut manquer de paroître extrêmement honorable.

Tout à toi

MÉHUL.

Je présente mes hommages à Madame Persuis.

L'ouvrage, sur lequel Méhul s'était cru en droit de compter, échoua ; l'auteur en eut un chagrin dont témoigne cette lettre écrite à son collaborateur :

A DE JOUY

[Décembre 1811]

Nous tombons, mon cher Jouy, et j'en ressens une peine très vive. Mon étoile obscurcit la vôtre; je vous ai porté malheur. Ne m'en voulez pas, j'ai fait de mon mieux, je ne puis faire mieux. Vous avez été plus heureux avec d'autres, vous le serez encore. Quant à moi, je désire m'en tenir là, et j'espère avoir assez de raison pour ne pas me laisser séduire par l'appât trompeur d'une revanche incertaine. Votre *Sésostris* a eu du succès à la lecture. Le deuxième et surtout le troisième acte ont fait grand plaisir, et pourtant je ne me sens pas le courage d'en faire la musique. Je suis meurtri, je suis écrasé, dégoûté, découragé ! Il faut du bonheur, le mien est usé. Je dois, je veux me retrancher dans mes goûts paisibles. Je veux vivre au milieu de mes fleurs, dans le silence de la retraite, loin du monde, loin des coteries. Je ne puis renoncer à un art que j'aime et au travail qui m'est nécessaire, mais je ne veux plus faire dépendre mon bonheur des jugemens trop légers et trop rigoureux d'un public dont le goût n'est pas fixé. Je le répète, il faut du bonheur. Mon cher Jouy, nous jaserons plus au long de mes projets de retraite. Je verrai Arnault, je consulterai mes amis, et j'espère qu'ils m'aimeront assez pour être de mon avis. Je ne suis plus jeune, je sens le besoin de repos.

Tout à vous,

MÉHUL.

Les luttes de la vie avaient contribué à donner à Méhul un caractère ombrageux, bien différent de l'ardeur enthousiaste dont nous l'avons vu animé dans sa jeunesse. Les moindres querelles prenaient à ses yeux une importance disproportionnée. On en jugera par celle dont la correspondance que voici va nous apporter les témoignages.

A PLANTADE

Mon cher Plantade,

[Vers 1812]

Vous vous seriez sans doute épargné la peine de vous élever contre mon admission à la place de membre honoraire de la Société des Enfants d'Apollon, si vous aviez su que je ne l'avois point sollicitée mais qu'elle m'avait été offerte par notre estimable confrère Lachabeaussière, pour concilier mes désirs et mes moyens.

Je ferai valoir mes droits pour répondre à vos objections, mais je m'en tiendrai là.

La certitude de rencontrer dans une société une seule personne qui manque de bienveillance à mon égard, suffit pour m'en éloigner.



Plantade seroit fort embarrassé de dire en quoi il peut avoir à se plaindre

de

MÉHUL.

PLANTADE A MÉHUL

Mon cher Méhul,

Un homme de mes amis me disoit dimanche dernier, en sortant de la Société des Enfans d'Apollon qu'il étoit presque sûr que l'on te conteroit *d'une certaine manière* l'opinion que j'avois exprimée sur la proposition faite à ton égard. Mon ami ne s'est pas trompé, et la lettre que j'ai reçue de toi hier m'en donne la certitude.

Je ne me plains pas de toi, et n'ai point à m'en plaindre. En supposant que cela fût, je m'adresserais directement à toi, et je n'emploirais pas d'aussi petits moyens qui ne seroient que bassesse. Je m'estime assez pour m'en croire incapable.

M<sup>r</sup> de la Chabaussière n'a ni le droit ni le pouvoir de disposer d'une faveur que la Société seule peut accorder, et qu'elle n'accorde qu'aux plus anciens d'âge de ses membres, qu'à ceux qui lui ont rendu des services non interrompus, qu'à ceux enfin que le défaut de fortune empêche de satisfaire à la contribution annuelle.

Tu n'es, mon cher Méhul, ni vieux, ni pauvre; mais, depuis trente ans que je suis de cette Société, je n'ai pas eu le plaisir de t'y voir trois fois, mais nous n'avons exécuté de ta musique que parce que nous l'aimons beaucoup, mais enfin, mon bon ami, tu n'as jamais rien composé pour nos solennités.

[L'opinion grande que j'ai émise hautement à cet égard étoit partagée par tes véritables amis. Tu as trop d'esprit pour repousser la vérité, et] (1) j'ai trop d'estime pour ton talent et d'amitié pour ta personne, que je n'hésite pas à te répéter l'opinion franche que j'ai émise hautement à ton égard, dans notre Société. Elle étoit partagée par tous tes véritables amis, et je te connais trop d'esprit pour n'être pas persuadé que tu es convaincu toi même que je n'avois pas précisément tort.

MÉHUL A PLANTADE

Il me semble, mon cher Plantade, que ceux qui nous aiment et que nous aimons désiroient être les derniers à invoquer contre nous la rigueur des principes, surtout lorsqu'il s'agit d'une bagatelle.

---

(1) Les mots entre crochets sont raturés sur le manuscrit.

J'estime fort les caractères indépendants qui savent élever une voix courageuse contre les abus qui peuvent avoir des dangers, mais je pense que lorsqu'on veut toujours mettre les devoirs à la place des sentimens, l'amitié perd son plus grand charme.

Il est dans la vie un tas de petites choses qu'il ne faut pas traiter en affaires d'État; autrement elles deviennent ridicules.

Si absolument tu veux être un romain à mon égard pour maintenir avec sévérité la discipline intérieure de la Société des Enfans d'Apollon, tâche de mieux connoître la vérité avant de m'adresser des reproches. Tu as presque raison en disant que je ne suis ni vieux ni pauvre, mais je puis facilement te prouver que tu te trompes complètement sur tout le reste. Consulte nos anciens. Consulte nos archives.

Permetts-moi aussi de te rappeler que les Sociétés académiques se composent, depuis leur origine, de gens qui se trouvent honorés par elles et de gens qui les honorent.

Comme tu es du nombre de ces derniers, tu dois savoir mieux qu'un autre les égards qui leur sont dûs, et tu aurois bien fait de me traiter comme tu voudrois l'être si tu étois à ma place.

Maintenant, je te prie de croire que si j'avois eu l'intention de te garder la moindre rancune, je ne t'aurois point écrit. Quand je provoque une explication avec un ancien camarade, c'est que je ne veux pas cesser de l'aimer.

MÉHUL (1).

*A Monsieur — Monsieur Plantade, maître de chant — à l'Opéra.*

Voici un billet plus aimable, dans lequel on retrouvera pourtant les traces de l'esprit un peu taquin de Méhul, recouvrant un certain fonds d'humeur noire.

---

(1) Nous voyons dans une lettre du 15 décembre 1806 (voy. PUGIN, p. 285) que Méhul avait donné naguère à Plantade des preuves d'un dévouement dont celui-ci aurait été peut-être mieux avisé de se souvenir, au lieu de se renfermer dans le maussade esprit de formalisme dont Méhul semble se plaindre à juste raison.

La lettre en question, écrite par Méhul à Plantade, contenait ces mots caractéristiques :

“ Messieurs Grétry et Lesueur ourdissent une intrigue contre toi ... Les haines ne sont pas endormies, et tu es la dupe de l'enthousiasme que tu as fait éclater pour Grétry. Le talent est beau, mais l'homme ne vaut rien. „

A MADAME LEGOUVÉ

Madame,

Je compte sur le plaisir de dîner aujourd'hui avec vous, avec Legouvé, avec votre aimable société; cependant si une personne qui doit arriver à Paris y débarque ce matin, bon gré mal gré il me faudra renoncer à mes projets et à mes espérances. Vous êtes bien bonne de me trouver méchant, je crois toujours valoir un peu plus quand vous me dites que je ne vauds rien. Daignez agréer l'assurance de mon sincère attachement.

MÉHUL.

A Madame — Madame Legouvé.

Rapprochons de ce billet, galant à sa manière, deux extraits d'autres lettres, écrites à d'aimables femmes, que nous trouvons dans des catalogues d'autographes:

A LA CITOYENNE HÉRON

Il lui dit que ce sera une grande joie pour lui que de la rencontrer aux Italiens et de recevoir ses observations, dont il fait le plus grand cas. " Une femme sensible, qui a l'esprit orné, est le meilleur juge en musique „ (Bulletin d'autographes Charavay, septembre 1910).

A MADAME KREUTZER

Lettre cordiale. "... Je vous aime de tout mon cœur, franchement, loyalement „ (*Autographen Sammlung*, Berlin, Liepmannssohn, 18 novembre 1911).

Génie mal satisfait — non sans raison — de l'accueil de ses contemporains et du succès de ses chefs-d'œuvre, déjà en proie aux inquiétudes et aux mélancolies romantiques, le musicien ardent d'*Euphrosine*, le chanteur contemplatif de *Joseph* chercha des consolations hors de son art. A la société des hommes, il préféra celle des plantes. Il avait aux environs de Paris un jardin où il allait se réfugier pour y cultiver des tulipes, et c'est avec une sorte de passion qu'il se livra à cette occupation nouvelle. Nous lui avons vu écrire naguère, après l'insuccès d'un opéra sur lequel il avait fondé des espérances: " Je veux vivre au milieu de mes fleurs, loin du monde, loin des coteries „. Il écrivait à des gens ayant, comme lui, les mêmes goûts pacifiques. Hélas! pouvait-on espérer la paix, quand on vivait aux

approches de 1815? Nous le verrons donc mêler ses plaintes sur les désastres de la patrie à celles que lui causait la mise au pillage de ses chères fleurs, saccagées par la brutalité des vainqueurs.

Plusieurs lettres qu'il écrivit à des horticulteurs ou à d'autres amateurs sont déjà connues. La Bibliothèque du Conservatoire en possède d'autres qui vont enrichir la collection.

Et d'abord, retrouvé parmi ses papiers, dans les mêmes plis qu'une note pour un traité de composition musicale (défini "l'art d'inventer et d'écrire de la musique selon les lois de la mélodie et de l'harmonie „), voici un feuillet sur lequel est griffonnée au crayon une liste de "plantes vivaces: Salicaire, coquelourde, pied d'alouette, corbeille d'or, primevère, pervenche, aconit bleu, saxifrage, oreille d'ours, etc. „. Application touchante! Toutes les fleurs chères à Jean-Jacques Rousseau sont nommées par Méhul!

Nous transcrivons les lettres suivantes d'après les originaux.

*AU PEINTRE VANDAEI (1)*

Mon cher Monsieur Vandael, si vous pouvez remettre au porteur de cette lettre les oignons et les cayeux que vous avez bien voulu me promettre vous me ferez un très grand plaisir. Je compte me rendre demain à Pantin (2) pour planter et faire planter.

Ce que j'attends d'Hollande n'est point encore arrivé, et cela commence à m'inquiéter.

Adieu mon cher Monsieur Vandael croyez à mon admiration pour votre talent et à mon attachement pour votre personne.

MÉHUL.

*A Monsieur — Monsieur Vandael — peintre — à la Sorbonne.*

*A L'ABBÉ FAUCHEUR (3)*

Du 11 juin 1815.

Monsieur,

Je reçois à l'instant la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, et je m'empresse d'y répondre pour vous témoigner toute la reconnaissance

---

(1) Artiste d'origine belge, connu comme amateur d'horticulture.

(2) Où était situé le jardin de Méhul.

(3) Vicaire d'une paroisse de Metz. C'est à Metz aussi qu'habitait l'horticulteur Pirolle père, dont il sera question dans les lettres qui vont suivre



que je vous dois. Il me seroit difficile de vous exprimer tout le plaisir que j'ai ressenti en apprenant que la belle collection du tulipes du respectable M<sup>r</sup> Pirolle n'étoit pas entièrement perdue pour son fils et pour moi.

Cependant, Monsieur, malgré cette joie bien naturelle pour un amateur passionné, je vous jure que je suis plus touché de la délicatesse et de la générosité de vos sentimens et de vos offres, que de l'espérance de posséder quelques belles fleurs de plus. Au reste, Monsieur, vous verrez par ma 2<sup>d</sup>e lettre a M<sup>r</sup> Pirolle fils, que, sans avoir l'avantage de vous connoître personnellement, je vous présente à lui comme une 2<sup>e</sup> providence. Je connoissois l'amitié que vous portoit le digne papa Pirolle, je savois aussi avec quelle scrupuleuse délicatesse vous vous étiez toujours conduit à l'égard de ce vénérable vieillard, et toutes mes espérances se portoient vers vous. Il me sembloit impossible que vous pussiez voir sans intérêt le tort que des misérables font à Pirolle fils, et votre aimable lettre me prouve que je ne m'étois pas trompé. Daignez en recevoir mille actions de grace. La bonne foi et la générosité ne sont pas des vertus communes parmi les fleuristes. Ceux qui ont dévasté le jardin de M<sup>r</sup> Pirolle attestent cette triste vérité, mais la noblesse de votre conduite, Monsieur, en console. Vous avez exaucé nos vœux avant de les connoître, vous voulez nous obliger a des conditions qui doublent le prix de vos offres; il faut d'après cela que nous vous estimions, que nous vous aimions, que nous vous regardions comme un ami. Avant l'amour des fleurs, j'ai l'amour de mes semblables, et lorsque j'en rencontre d'aussi bons que vous, Monsieur, je m'y attache à la vie et à la mort. Je vous demande la permission de vous écrire quelque fois, et j'espère que par suite vous ne me trouverez pas indigne d'hériter d'une partie des sentimens que vous accordiez à la simplicité et à la probité du bon papa Pirolle. En attendant que je puisse me faire connoître a vous et attirer sur moi votre estime et votre bienveillance autrement que sur parole, je vais vous faire connoître qu'elles étoient les intentions de Pirolle fils a mon égard avant le vol qui vient de déconcerter ses projets. Il tenoit fortement a la belle collection de son père, parce qu'il

---

Celui-ci étant mort en 1815, ses pépinières avaient été dépouillées ou sacragées : nous allons voir Méhul, de concert avec l'abbé, s'ingénier à en sauver les épaves. Pirolle fils habitait Paris, où il a publié l'*Horticulteur français* et l'*Almanach du bon jardinier*. — Notons la date à laquelle Méhul écrivit cette première lettre à l'abbé Faucheur : 11 juin 1815, l'heure même où les armées de toute l'Europe opéraient leur concentration vers les champs de Waterloo.

est grand amateur de tulipes, et surtout par un vif sentiment de piété filiale. Il se promettoit des consolations dans la culture des fleurs d'un père chéri et respecté. Comme il connoit ma passion pour les tulipes et ma probité, son dessein étoit de me confier son trésor et de m'en laisser jouir jusqu'au moment où il pourroit se fixer, soit à Paris, soit ailleurs. Il vouloit aux mêmes conditions recueillir la collection des oreilles d'ours. Voila ce qu'il m'a écrit; et voila ce que je dois vous dire pour que nous puissions remplir ses projets, si toute fois il n'arrive pas à Metz assez tôt pour s'entendre lui même avec vous et vous témoigner la reconnaissance qu'il vous doit. Si au contraire ses affaires le privent plus longtems du bonheur d'embrasser sa bonne mère, je crois, monsieur, que pour éviter que les oreilles d'ours n'approuvent le sort des tulipes, il faut se hater de les déplanter, de les entasser dans un grand panier et d'avoir la bonté de me les adresser. Comme il m'est permis d'interpréter les sentimens de Pirolle fils, je vous prie, Monsieur, de commencer par vous réserver tout ce qui pourra vous plaire et de m'envoyer le reste, en ne choisissant pour voyager que des plantes saines et vigoureuses. Je recevrai avec le même plaisir quelques beaux primeverts si vous pouvez m'en donner. Maintenant, Monsieur, je vous dirai, entre nous, que ma conscience me demande souvent si Pirolle fils a le droit de disposer des fleurs de son père sans le consentement libre de sa mère. Les belles tulipes ont une valeur. Mon cousin Tirmon, que sans doute vous connoissez, estimoit à plus de mille écus la collection de papa Pirolle. Ce qui en reste a encore du prix. Madame Pirolle ne regrette-t-elle pas de voir passer en de mains étrangères des objets si précieux? Jamais le digne et sévère père Pirolle n'a voulu accepter le moindre cadeau. J'apprendrois avec bien du plaisir par vous, monsieur, que Madame Pirolle ne repousseroit pas des témoignages de ma reconnaissance. Cet article ne peut s'éclaircir qu'avec délicatesse et je m'en rapporte à vous. En attendant je vous prie de remettre une pièce de vingt francs à la domestique qui veille sur les oignons. Je vais chercher un moyen prompt et sûr de vous les faire remettre. Je vous ferai aussi passer les déboursés qui seront nécessaires pour me faire passer les oreilles d'ours, et ceux que vous avez dû avancer pour la déplantation des tulipes. Veuillez bien à cet égard ne me rien cacher. Comme il est impossible que mon ami Pirolle ne soit pas bientôt près de sa bonne mère, et que les oignons sont en sûreté, laissons lui le soin d'en disposer. Comme dans tout ceci, monsieur, je vous dois autant que lui, veuillez bien agréer ma vive reconnaissance pour les soins que vous avez bien voulu prendre en sauvant une partie des tulipes de papa Pirolle. Ce service est de la plus haute importance, je vous jure que de la vie je n'en perdrai la mémoire.

J'accepte vos offres, monsieur, et je me réjouis de ce que vous voulez bien être pour moi ce que le digne m<sup>r</sup> Pirolle a été pour vous : croyez que je me conduirai envers vous comme vous vous êtes conduit envers lui.

Je suis avec la plus haute considération et un attachement respectueux

Votre dévoué serviteur

MÉHUL.

Je vous prie, Monsieur, d'avoir la bonté d'assurer madame Pirolle de ma respectueuse amitié. J'ai aimé son mari, j'aime son fils, et je serois heureux si dans toutes circonstances elle avoit la bonté de me considérer comme lui étant dévoué.

Voici pour le moment ma véritable adresse :

MÉHUL, rue de Bondy N° 13, à Paris.

*A Monsieur — Monsieur L'abbé Faucheur — Vicaire à la paroisse St Martin — à Metz.*

AU MÊME

Du 14 août 1815.

Monsieur,

Depuis que les communications ont été rompues entre Metz et Paris il s'est passé bien des choses. Notre chère France a beaucoup souffert sur tous les points, et moi j'ai été particulièrement bien maltraité. Ma petite maison de campagne a été envahie par des soldats de toutes les nations qui se sont liguées contre la nôtre. L'année dernière j'ai éprouvé pareil désastre, et en réparant mes pertes j'étois loin de m'attendre que je travaillois vainement. Dans ce moment je suis un peu découragé, les moyens que j'avois sont épuisés, et je vois qu'il me faudra au moins deux ans avant de pouvoir jouir de ma maison et de mon jardin.

J'ai encore dix Russes a loger et à nourir, tous les jours il m'en coute de vingt a vingt cinq francs. Cette perte d'argent n'est pourtant pas ce qui me chagrine le plus. Comme amateur passionné de tulipes je déplore tous les jours l'épouvantable désordre qui règne dans mes oignons. Ce n'est que la veille de la prise de Paris et au bruit du canon que j'ai été chercher ma collection. J'espérois pouvoir ramener mes casiers en ordre, mais le bruit sinistre qui nous étourdissait finit par nous inspirer de la terreur. Nous perdimes toute présence d'esprit, et pour revenir plus tôt à Paris, tous les oignons ont été jettés au hasard dans des paniers. Par ce moyen, la plus grande partie de mes tulipes sont



sauvées, mais je crains qu'il ne me faille au moins trois ans pour les reconnoître et les classer telles qu'elles étoient.

Je suis heureux, Monsieur, que vous partagiez mon gout pour les rosiers, et je vous remercie de m'offrir l'occasion de vous faire connoître ce que nous avons de rare a Paris. Ma collection est assez belle, mais j'ai de plus a ma disposition toute la collection du chateau royal de St Cloud. C'est la plus complete et la plus magnifique. Si vous n'avez pas la rose du Bengale à odeur de thé, je vous en enverrai un sujet avec lequel vous pourrez la propager. Nous comptons parmi nos raretés la rose mousseuse blanche, mais elle est si capricieuse qu'elle ne répond pas aux soins qu'elle exige; cependant elle sera du nombre de celles que j'aurai le plaisir de vous offrir.

Je n'ose encore vous parler du voyage de nos chères tulipes. M<sup>r</sup> Pirole et moi craignons que le service des diligences ne soit pas encore assez sur. Au reste il n'y a rien de pressé, nous avons du tems devant nous.

Veuillez bien dire à Mad. Pirole de prendre patience. J'ai la certitude que son fils s'empres-  
sera de se rendre à Metz aussitôt qu'on pourra voyager avec sécurité. J'attends aussi cette époque pour faire mon envoi de chocolat. Je voudrais bien,

*au milieu des tribulations que nous éprouvons, je ne  
raporte mon esprit et mes vœux qu'au seul point d'arriver  
et en un seul coup d'œil, je suis si belle.  
regardant le monde par l'apaisement des sentiments d'apaisement  
de l'âme depuis l'arrivée  
Michelet*



Monsieur, pouvoir vous exprimer comme je le sens le plaisir d'avoir fait votre connoissance. J'en parle souvent à Pirolle fils, et lorsque nous causons de vous la conversation est longue et agréable. Au milieu des tribulations que nous éprouvons, je ne repose mon esprit et mon cœur qu'en songeant aux fleurs et à ceux auxquels j'en dois de belles.

Agréez je vous prie l'assurance des sentimens respectueux

de votre dévoué serviteur

MÉHUL.

*A Monsieur — Monsieur L'abbé Faucheur — Vicaire de la paroisse St Martin — A Metz.*

AU MÊME

Monsieur,

La lettre ci-jointe étoit prête à être cachetée lorsque j'ai reçu la votre. Comme elle contient l'expression vraie de mes sentimens et de mes desirs, je ne crois pas devoir la supprimer.

Vous dites, Monsieur, que vous n'aimez pas les remercimens, et je tacherai à l'avenir de me conformer autant que je le pourrai à l'austérité de vos principes; mais pour l'instant veuillez bien ne pas me condamner à vous laisser ignorer toute ma reconnaissance. On rencontre si rarement des hommes aussi désintéressés que vous, Monsieur, qu'il faut que vous me permettiez au moins, pour cette fois encore, de vous dire que de ma vie je n'oublierai la délicatesse de vos procédés, et que je ferai tout pour conquérir peu à peu votre estime et votre amitié.

Puisque vous pensez, Monsieur, que les oignons de tulipes seront plus en sureté chez moi qu'à Metz, je vous prie de vouloir bien me les envoyer ainsi que les cayeux. Je vous prie en même tems de choisir pour vous tout ce qui pourra vous faire plaisir, soit en oignons, soit en cayeux. Quant aux caisses d'oreilles d'ours, je serois bien aise qu'elles fussent dans votre jardin. Si dans l'automne les communications sont libre, entre Metz et Paris, nous partagerons cette jeune collection entre nous deux. Si les semis d'œillets vous donnent quelques bonnes fleurs, dans le tems j'en solliciterai quelques marcottes. J'en ai toujours d'assez beaux qui me sont envoyés tous les ans par mon cousin Tirmon, que vous devez sans doute connoître. Pirolle fils ne vendra aucune fleur, je connois ses intentions: d'ailleurs je pense que cette vente ne seroit pas d'un grand avantage pour la maman Pirolle. Les tulipes seules me semblent avoir une valeur importante. J'aurois bien voulu dédommager madame Pirolle à cet égard, mais Pirolle fils se trouveroit blessé si j'agitois cette question délicate. Ce n'est que par des moyens détournés que je pourrai parvenir à mon but.

J'espere toujours que la maman Pirolle ne tardera pas à embrasser son fils. Je désapprouve son silence; il est entierement en contradiction avec ses sentimens. Je sais qu'il est fort occupé, mais on prend sur la nuit quand le jour manque. Je vais tâcher de savoir positivement où il est, ce qu'il fait, et je l'écrirai a la maman Pirolle; en attendant je vous prie, Monsieur, de lui faire agréer l'assurance de mon amitié.

Veillez bien croire a la sincérité des sentimens respectueux avec lesquels je suis

Votre très humble et très obéissant serviteur

MÉHUL

membre de l'Institut et de la Légion  
d'honneur, et non pas conservateur de  
musique.

Je vais me hâter de vous faire passer l'argent que vous avez bien voulu avancer pour moi. *Malgré vous*, je vous dois de nouveaux remerciemens pour cet objet. *Mais je n'en parlerai pas.*

Après ces lettres de 1815, nous n'avons plus à signaler que celles par lesquelles, moins de deux ans plus tard, Méhul donna à ses amis des nouvelles de l'état de santé qui, après l'avoir contraint à un voyage et un séjour dans le midi demeuré impuissant à réparer ses forces, le conduisit trop vite au tombeau. Huit de ses lettres de ce temps-là nous sont connues par le livre de M. Arthur Pougin (1). Quatre sont adressées à Madame Kreutzer, femme du célèbre violiniste dont Méhul était grand ami, et les autres au poète Vieillard, biographe de Méhul (2), déjà cité à propos de Champein, au chanteur Paul, interprète d'une des dernières œuvres du maître, et à des élèves : Daussoigne, qui ajouta à son nom celui du Méhul, étant devenu son

---

(1) Signalons aussi, pour épuiser la série, les autres lettres que cite le même livre : p. 234, lettre de 1805 à Gustave Dugazon, élève de Méhul, où il est question de Cherubini dans des termes qui marquent une grande estime; p. 296, à Pixérécourt (20 décembre 1808) au sujet d'un projet de collaboration qui n'aboutit pas; p. 319, à Madame Branchu (22 septembre 1812) pour la remercier d'interpréter la cantate d'Herold au concours de Rome.

(2) *Méhul, sa vie et ses œuvres*, par P. A. VIEILLARD, Bibliothécaire du Sénat, etc. Paris, 1859.

neveu par alliance, et le plus digne de son maître, Herold. Renvoyant pour ces textes à la biographie, nous nous en tenons à reproduire la lettre à Vieillard qu'il nous est possible de transcrire d'après l'écriture originale (fac-simile).

d'Hyères le vendredi 20 f.

Mon cher Vieillard,

Ne m'accusez pas d'ingratitude, vous seriez dans l'erreur. Je n'ai point oublié les vers élégants que vous avez eu la bonté de m'adresser la veille de mon départ. Les vœux si bien exprimés dans votre poésie n'ont pas été exaucés, mais j'ai opposé à l'indifférence des dieux vainement invoqués par votre muse amie, de la patience, du courage, et le reste de mes forces. C'est ainsi que je suis arrivé à Montpellier et que je me suis trainé à Hyères. Le climat y est fort tempéré, puisque les orangers y viennent en pleine terre, mais en ce moment il y règne des vents si aigres, que je ne puis sortir de ma chambre ; elle est heureusement au midi, de manière que je jouis de la chaleur du soleil, qui ne manque jamais de se montrer. C'est cela de plus qu'à Paris, mais qu'il faut aller le chercher loin !

Pour un peu de soleil, j'ai rompu toutes mes habitudes, je me suis privé de tous mes amis, et je me trouve *seul*, au bout du monde, dans une auberge, entouré de gens dont je puis à peine comprendre le langage. Vous qui comprenez si bien celui de l'amitié, mon cher Vieillard, rendez moi à ceux qui me sont chers en leur parlant de mes sentimens. Dites aux dames Kreutzer combien je les aime et combien elles me font trouver les lieues longues et le tems long. Dites à Kreutzer et à Auguste que je suis souvent à côté d'eux à l'opéra, ou je vais exprès pour les voir ; dites à Pradher que je l'aime *bien*, rappelez moi au souvenir de Seyrin, de Delrieu, de Pirones, &c. Dites à Vieillard que je lui souhaite tout le bonheur qu'il mérite comme auteur et comme homme du monde. Montez un instant chez les dames Tourettes pour leur faire mes tendres complimens, et venez que je vous embrasse de tout mon cœur, et que je vous assure de mon amitié.

MÉHUL.

Le dossier contenant les lettres de Méhul à la Bibliothèque du Conservatoire est complété par des notes autographes prises pour des discours funèbres en l'honneur de Grétry et Monsigny, et divers autres feuillets épars.

Il convient de signaler que la Bibliothèque possède une grande quantité d'autographes musicaux de Méhul : aucun maître n'est



plus largement représenté sur ses rayons. Outre les œuvres éditées, cette collection renferme plusieurs ouvrages inédits, d'autres restés inachevés ou en projet, et des notes et brouillons de toute sorte.

Le portrait qui a été reproduit au commencement de ce chapitre fait partie de la collection de portraits à la mine de plomb, provenant de l'éditeur Richault, qui nous a déjà fourni les figures de Grétry et de Piccinni. Nous avons, il est vrai, quelque



peine à y reconnaître les traits d'un maître qui se montre à nous, par ailleurs, sous un aspect assez différent, l'œil ardent et vif et le chef couvert d'une abondante et épaisse chevelure. Nous n'avons pourtant aucune raison de douter que tel ait pu être, dans les dernières années de sa vie, l'aspect, un peu éteint, de celui qui avait composé jadis le *Chant du départ*, la provenance du portrait semblant en garantir l'authenticité, et le nom de Méhul étant écrit, par l'artiste, sur le dessin même.



## CHAPITRE XII.

### Quelques autres musiciens de la Révolution et de l'Empire.

L'ordre logique devrait nous faire placer, après les lettres de Méhul, celles d'un maître qui fut son ami : Cherubini. Mais bien que tous deux fussent entrés dans la vie ensemble, ils en sont sortis à des époques éloignées, Cherubini ayant prolongé jusqu'en 1842 une existence qui, pour Méhul, s'était arrêtée presque au lendemain des désastres de 1815. Ces deux contemporains se trouvent donc, par certains côtés, avoir été les hommes de deux âges différents ; aussi, avant d'en venir à celui qui parcourut l'étape la plus brillante de sa carrière sous la Restauration et jusqu'à la dernière partie du règne de Louis-Philippe, nous devons nous interrompre encore une fois pour faire place à quelques personnalités de moindre importance, dignes d'ailleurs de retenir un instant notre attention, et dont la correspondance finira de nous initier à l'intimité de la vie musicale au temps de la Révolution et de l'Empire.

Voici, pour commencer, encore quelques fondateurs du Conservatoire. D'abord Langlé, le premier Bibliothécaire de l'école, professeur d'harmonie et de chant (nous avons vu naguère Méhul l'appeler son maître) et compositeur de quelques œuvres dramatiques et lyriques qui eurent, en leur temps, des succès divers. La Bibliothèque aux destinées de laquelle il a présidé conserve les manuscrits de ses partitions, au nombre desquelles figure celle de l'opéra qui fait l'objet de la lettre suivante :

LANGLÉ AU MINISTRE [DE L'INTÉRIEUR (?)]

Citoyen,

Après le succès de *Corisandre*, opéra en trois actes joué en 1790 et dont j'ai fait la musique, la direction de l'Opéra m'engagea à lui donner un nouvel ouvrage.

En 1792, je me présentai à elle avec un ouvrage intitulé *Soliman et Eronime*, tragédie en 4 actes dont les paroles étoient du Citoyen Le Bailly.

L'ouvrage fut reçu avec satisfaction par la direction qui dans l'extrait de ses délibérations le qualifie d'*ouvrage intéressant*.

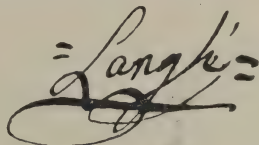
Elle m'engagea à en faire la musique dans le plus court délai.

Il y a deux mois que je me suis présenté à la même direction avec mon ouvrage fait, pour être joué d'après les réglemens.

La direction a demandé une nouvelle lecture des paroles de cet opéra, après laquelle elle vient de le refuser au mépris de la première réception.

En ayant composé la musique d'après une réception authentique (comme il conste par l'Extrait des délibérations du comité d'administration ci joint du 6 juillet 1792) je demande à être joué ou à être indemnisé.

Non seulement cet ouvrage m'a coûté beaucoup de temps et de peine, mais il auroit pu ajouter à ma réputation. Et comme ce n'est pas là la moindre récompense des artistes ce tort doit être pris en considération.

A handwritten signature in dark ink, reading "Langlé" with a stylized flourish underneath.

Ce 9 frimaire l'an 4<sup>me</sup>.

*Rue des fosses Germain l'Auxeroi au coin de celle de l'Arbre sec.*

Charles Duvernoy, professeur de clarinette à l'origine du Conservatoire, nous fournit la lettre suivante, document inédit à joindre au dossier des querelles qui agitèrent le Conservatoire quelques années après sa fondation. Rey, dont il sera question, l'ancien chef d'orchestre jouissant de la confiance de Gluck, professeur d'harmonie au Conservatoire dès la fondation, était, avec Lesueur et quelques autres, de ceux qui, ne trouvant pas que tout fût pour le mieux dans la meilleure des écoles, avaient l'audace de le dire; et l'on verra quelle fut l'animosité des

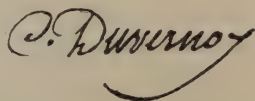
défenseurs du pouvoir établi, car nous allons apprendre que ceux-ci allèrent jusqu'à faire signer une pétition pour exclure certains de leurs collègues d'une réunion qui aurait dû associer tout le monde en un même sentiment de concorde: la fête célébrée, le 16 thermidor, an IX (3 août 1801), sous la présidence de Chaptal, pour la pose de la première pierre de la Bibliothèque et de la Salle des Concerts.

CHARLES DUVERNOY  
AUX COMMISSAIRES DE LA FÊTE DU CONSERVATOIRE

Citoyens,

J'ai réfléchi que n'ayant, à ma connoissance, aucun fait qui me persuade que le citoyen Rey soit ennemi du Conservatoire, je retire ma signature, croyant en ma conscience n'avoir aucun droit de m'opposer à son admission à la fête de cet établissement.

Salut et considération.



Ce 14 messidor [an IX].

*Aux Citoyens — Membres de la Commission chargée des préparatifs de la fête du Conservatoire de Musique.*

Louis Jadin, auteur d'un grand nombre d'opéras-comiques et d'œuvres de circonstance, relégué, au Conservatoire, dans des postes subalternes et divers aussi bien qu'intermittents, va encore, en des termes plus voilés mais suffisamment explicites, dire son mot sur les mêmes malentendus.

LOUIS JADIN A UNE DAME DE VERSAILLES

Madame,

Ce 25 mai 1805.

Vous avez paru désirer une lettre de moi pour mettre dans votre album; on peut ambitionner quelques fois un mot de la main d'un homme puissant ou d'un artiste du premier ordre, mais moi, que suis-je dans le monde? Dites le moi Madame? J'ai pu dans un temps former quelques élèves qui aujourd'hui sont des professeurs très recommandables, j'ai pu écrire quelques bluettes que le public du temps a bien voulu remarquer, mais aujourd'hui, et vous le savez comme moi, je ne suis même plus bon pour le conseil: si j'ai conservé les lettres dont je vous ai fait part,

c'est pour que mes enfans sachent plus tard qu'*autrefois* j'ai pu valoir quelque chose ; mais aujourd'hui, Madame, je sens plus que tout autre que je suis loin d'être à la hauteur de la *politique* musicale et je me retire tout doucement des vanités présentes, je sais m'apprécier soyez en persuadée.

Néanmoins Madame, toutes les fois que vous ne me trouverez pas de trop, disposez de moi je vous prie, et soyez persuadée que je n'oublierai jamais l'empressement que vous avez bien voulu mettre à me connaître lorsque je suis venu m'établir ici, et les charmantes soirées que j'ai passé dans votre intérieur ; j'ose donc espérer que vous ne m'en prierez pas à l'avenir.

Recevez Madame, l'assurance de mon respect bien humble.

L. Fadin

P. S. Si vous voyez Mademoiselle Varino, soyez assez bonne je vous prie de l'assurer du grand plaisir que j'ai eu de l'entendre ; je lui en ai fait mon compliment, mais elle l'a reçu avec une froideur qui m'a fait de la peine je vous l'avoue.

Madame — Truenthal, Rue Satory — Versailles.

De Pierre Gaveaux, chanteur et compositeur d'opéra-comique, auteur de la première musique composée sur le poème de *Léonore ou l'Amour conjugal* illustré par Beethoven, la Bibliothèque du Conservatoire possède deux lettres, écrites à dix ans de distance et offrant ce trait commun qu'elles nous montrent dans l'écrivain un homme toujours occupé et qui ne peut jamais arriver à temps. La première, du 6 ventose an VIII, est écrite à Grimod de la Reynière, à qui elle porte des excuses pour l'omission d'un envoi de billets. Reproduisons la seconde, écrite à la fin de 1809 au librettiste académique Vieillard, que nous avons déjà vu en correspondance avec les maîtres.

PIERRE GAVEAUX A VIEILLARD

Je prie Monsieur Vieillard de vouloir bien m'excuser si je ne lui ai pas fait parvenir le plan d'opéra-comique, qu'il a eu la bonté de m'envoyer. Il le prie aussi en même temps de ne point attribuer ce retard

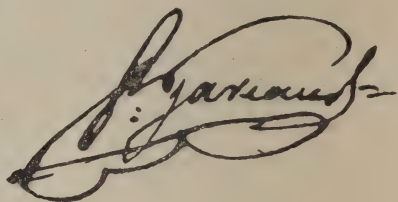


à une négligence de ma part, mais bien à des affaires qui m'en ont empêché jusqu'ici.

J'aurai le plaisir de lui témoigner de vive voix combien je suis sensible aux marques d'amitié qu'il me porte; et de causer avec lui relativement au plan qu'il lui a confié.

Je suis avec la considération la plus distinguée

Son dévoué



Paris, ce 7 - 10<sup>bre</sup> 1809.

A — Monsieur Viellard.

Rodolphe Kreutzer, dont le nom est demeuré célèbre à cause de la sonate que Beethoven lui dédia (et que, dit-on, il ne joua jamais), fut un des meilleurs violonistes de son temps: professeur au Conservatoire à la fondation, il devint violon solo et chef d'orchestre à l'Opéra, violon solo de la musique particulière de l'Empereur, etc. Ces hautes fonctions, et les appuis qu'il en retira, ne lui furent point inutiles pour sa carrière de compositeur. Nous allons le voir, par la succession des lettres qu'on va lire, sachant fort bien tirer parti de la situation, fût-ce quelque peu au détriment des confrères.

R. KREUTZER A PICARD, DIRECTEUR DE L'OPÉRA

Monsieur,

Si je suis bien informé, il est question de monter *les Bayadères* (1) après *Cortès*, qui, selon toute apparence, ne peut être joué avant quatre mois au plutot, par la difficulté de sa mise en scène.

---

(1) Les opéras cités dans cette lettre sont les suivants :

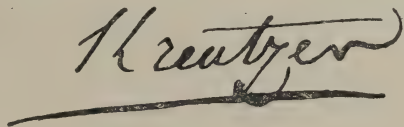
*Les Bayadères*, de Catel, représentées pour la première fois le 8 août 1810; *Fernand Cortez*, de Spontini, le 28 novembre 1809; *La Mort d'Adam*, de Lesueur, le 21 mars 1809. *Abel*, dont la date de représentation fait l'objet de la lettre, est un opéra de Kreutzer qui fut joué pour la première fois,

Permettez moi, Monsieur, de réclamer contre cette injustice, qui annulerait la promesse de sa majesté l'empereur confirmée de puis par Monsieur le Comte de Remuzat (1), comme il appert par les lettres dont je join ici copie. Je vous ferai aussi observer que la mise d'*Abel* avait été ordonnée par monsieur de Luçay avant même que M<sup>r</sup> Catel eut commencé la musique des *Bayadères*.

Vous ne pouvez non plus m'alléguer que mon ouvrage viendra trop tôt après *la Mort d'Adam*, puisqu'il aura été précédé de deux autres operas, *Orphée* (2), que l'on peut regarder comme un ouvrage nouveau, et *Cortès*; tous ces motifs réunis me font espérer, monsieur, qu'on s'occupera enfin d'*Abel*.

J'ose vous prier de vouloir bien mettre sous les yeux de Monsieur le Comte de Remuzat ma réclamation et j'attends tout de sa promesse et de sa justice.

J'ai l'honneur de vous saluer.



A la suite de cette requête sont écrites les apostilles et réponses que voici:

PAËR (3) A M. KREUTZER

Je m'empresse de vous écrire mons. que hier j'ai parlé à sa majesté l'Empereur de votre affaire. Sa Majesté donc vous accorde de pouvoir donner *votre opéra* tout de suite apres celle de *La mort d'Adam*, il m'a même chargée de vous le faire savoir.

---

en 3 actes, le 23 mars 1810, puis repris, en 2 actes, et sous le titre de *La Mort d'Abel*, le 17 mars 1823. C'est à l'occasion de cette reprise que Berlioz, dans un élan d'enthousiasme juvénile, écrivit à l'auteur une lettre enflammée: "O génie! je succombe! je meurs! les larmes m'étouffent! *La Mort d'Abel*! dieux!...".

(1) Premier chambellan de l'Empereur et Surintendant des théâtres.

(2) *Orphée* de Gluck (qu'on peut s'étonner de voir considérer en 1809 comme un ouvrage nouveau) eut en effet, cette année là, une reprise qui contribua à en perpétuer le succès.

(3) L'on sait que Paër avait été amené d'Allemagne en France par Napoléon, qui en fit le directeur de sa musique.

MONSIEUR PICARD A KREUTZER

Monsieur le Surintendant par sa lettre du 29 de ce mois m'autorise, Monsieur, à vous annoncer que l'époque de la mise au théâtre de votre opera de *La mort d'Abel* est fixée dans les premiers mois de l'an 1810. & ...

Ce 14 juillet 1809.

*A Monsieur — Monsieur Picard — Directeur du Theatre — des Arts — à Paris.*

R. KREUTZER A GRÉGOIRE  
SECRÉTAIRE DE LA MUSIQUE DE L'EMPEREUR

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous prévenir que Monsieur de Remuzat vient de me faire dire à l'instant qu'on entendrait quelques maorceaux de mon opera dimanche chez sa Majesté l'Empereur.

Je viens d'en écrire à Monsieur Paër qui est dans ce moment à Paris, je vous prie de vouloir bien vous entendre avec lui. J'ai besoin de Mes<sup>rs</sup> Nourit, Dérévisse, Rigel, et Madame Branchu (1).

Je compte sur votre obligeance pour que rien ne manque, et compté d'avance sur ma reconnaissance; j'ai l'honneur de vous saluer.

KREUTZER.

*A Monsieur — Monsieur Grégoire — Secrétaire de la Musique de sa Majesté l'Empereur — au Conservatoire de Musique — rue Bergère — à Paris.*

Nous aurons plus tard à revenir sur Paër, que nous venons de voir intervenir comme directeur de la musique de Napoléon (fonction dans laquelle il entra en 1806); mais les autres lettres de lui que nous avons à produire sont postérieures à l'époque à laquelle nous limite ce chapitre.

Avant lui, le grand potentat de la musique impériale, celui du moins que Napoléon voulut instituer pour tel et qui renonça

---

(1) Il y a tout lieu de penser que l'œuvre dont il est question ici est encore *Abel*, deux des artistes (dont Kreutzer écrit les noms avec une curieuse orthographe) réclamés pour l'interprétation, Nourrit et Dérivis, étant les créateurs des rôles principaux, et M<sup>me</sup> Branchu ayant eu aussi le rôle d'Ève à son répertoire. Rigel était, sous l'Empire, pianiste-accompagnateur renommé.

à ses dons, ce fut Paisiello. Voici quelques pièces relatives à l'histoire des fonctions que le maître napolitain occupa d'abord, puis cessa de remplir.

C'est d'abord, présenté comme modèle pour le traité qui devait lier l'artiste à la France, une copie de l'engagement antérieur que le *maestro* avait contracté avec la Russie.

***Traitement, et conditions que l'Imperatrice de Russie Catherine Seconde a donné à Paisiello.***

1° 500 ducats de Naples par mois, payés à chaque quatre mois avec anticipation.

2° Ce traitement a comencé à lui etre payé à Naples depuis le mois de la signature de son contrat.

3° Logement a Pétersbourg, et dans les campagnes imperiales, et voiture de la cour.

4° Dans les campagnes, le service de table fourni par la cour pour lui, et sa suite; ainsi que l'aclairage, et le chauffage; on ij restait 4 a 5 mois par an.

5° Son approvisionnement necessaire de papiers de musique; objets de secreterie; et frais de poste fournis par la Cour.

6° Son fraix de vojage pour aller à Pétersbourg, pour retourner a Naples, et pour suivre la Cour dans tous ses vojages.

Les devoirs imposés a Paisiello étaient:

1° D'écrire un opéra par anné au Grand Theatre de Pétersbourg.

2° D'écrire les pièces de musique que S M I lui ordonnait pour son Théâtre particulier de l'Heremitage.

3° D'assister-et diriger le concert de musique qui se donnerait une fois par semaine dans les appartements de S. M. l'Imperatrice en ville, ou en campagne.

4° D'apprendre la musique a Madame la Grande Duchesse actuellement impératrice douarière.

Au surplus de ces conditions respectives: Madame la Grande Duchesse lui faisait un présent de tems en tems en bijjoux pour sa leçon,

et S. M. l'Imperatrice lui regalait toujours un bijjoux an diamants, a pres la premier representation de chaque piece qu'il composait pour le Theatre, ou pour l'Heremitage.

A son depart de Petersbourg S. M. I. lui a assigné la pension dont il jouit ancor de 900 ducats Napolitains.

L'engagement semble avoir été conclu conformément à ces précédents. " Le premier consul traita son musicien de prédi-



lection avec magnificence, dit Fétis. Une somme considérable lui fut payée pour ses dépenses de voyage, on lui donna un appartement splendidement meublé, un carosse à la cour, douze mille francs de traitement et une gratification annuelle de dix-huit mille francs „. Il paraît que cependant Paisiello ne fut pas encore content. Il ne craignit pas d'en informer le maître en personne, ce qu'il fit par une lettre écrite dans les formes, et dont la Bibliothèque du Conservatoire possède à la fois la minute et l'expédition.

*PAISIELLO AU GÉNÉRALE BONAPARTE, PREMIER CONSUL  
DE LA RÉPUBLIQUE*

C'est avec le plus grand regret que Paisiello se trouve obligé d'interrompre un instant Monsieur le Premier Consul pour un petit objet qui lui est personnel. Mais ce n'est que par sa seule autorité qu'il peut être tiré de l'extrême embarras où il se trouve.

Lorsqu'il fut question de procurer à Paisiello un appartement, Monsieur le Général Duroc eut la bonté de lui en laisser le choix et de lui faire connaître, par sa lettre ci-jointe, qu'il avait autorisé le tapissier du gouvernement de lui procurer les meubles nécessaires pour lesquels il étoit autorisé à donner 10.000 francs. Sur quoi les meubles furent fournis et Paisiello se mit en possession de son appartement. Il avait donc tout lieu de croire qu'il en jouirait paisiblement, mais quelle a été sa surprise en voyant paraître une sommation qui lui enjoint de comparaître demain par devant le juge pour l'objet de l'ameublement de son quartier. Monsieur le Premier Consul se figurera aisément l'embarras de la position de Paisiello: étranger, ignorant les formes du pays, nullement au fait de la chicane, comment pourrait-il se présenter à un tribunal? Il s'est adressé à M<sup>r</sup> le Conseiller d'état de Roederer dans l'espoir qu'il pourrait le tirer de cet embarras: mais il lui a fait l'honneur de lui répondre par sa lettre ci-jointe de s'adresser directement à Monsieur le Premier Consul. Il ose donc réclamer de sa protection de daigner donner des ordres pour cet effet, et dans cet espoir il ose lui remettre les pièces relatives à cette malheureuse affaire.

Il le supplie de considérer que ce fut pour prévenir de semblables altercations dans un Pays étranger que, lorsque Mons<sup>eur</sup> l'ambassadeur Alquier lui fit l'honneur de lui demander les conditions auxquelles il désirait se rendre à Paris, il lui répondit qu'il se bornait à demander le logement, un équipage et la table, que du reste il se trouvait amplement récompensé par l'honneur d'obéir à Monsieur le Premier Consul. En effet ces discussions sont trop étrangères à son caractère et à sa

maniere d'être; et s'il devoit s'en occuper, cela ne pourrait que nuire infiniment aux travaux dont Monsieur le Premier Consul a daigné le charger, et qui demandent son application exclusive. C'est par cette considération qu'il ose supplier instamment Monsieur le Premier Consul de daigner décider sur son sort d'une manière positive à fin qu'il n'aye plus à panser à autre chose qu'à l'honneur de le servir.

PAISIELLO.

Paris, le 29 prairial, an 10.

Avec ces deux documents écrits en français, la Bibliothèque du Conservatoire possède une lettre que Paisiello écrivit à Lesueur, le 16 messidor, an XII (5 juillet 1804, cinq jours avant la première représentation des *Bardes*). Il dit à son *Carissimo amico Mons. Lesueur*:

Vi sono infinitamente obligato per l'invito fattomi di venire ad' ammirare il vostro bel travaglio des *Bardes*. Io profitero forse sabato, con infinito piacere.

*Mia moglie vi saluta, e ringrazia  
ed' Ella vi abbraccia.  
Paisiello*

Lettre toute politique, Paisiello sachant bien qu'il s'adressait au protégé du nouvel Empereur. Étant d'ailleurs écrite en italien, elle n'a pas à figurer ici autrement que par la citation que nous venons d'en donner (1).

---

(1) Les biographes de Lesueur citent une autre lettre en français, datée du 14 juillet (quatre jours après la représentation), dans laquelle Paisiello félicite Lesueur avec enthousiasme: " *E vira*, Monsieur Lesueur! Je me félicite grandement avec vous, parce que voilà environ trente ans que je n'ai entendu de musique dans le genre de la vôtre, excepté celle de Hasse, de Logroscino et de Piccini „. Voir l'introduction de la partition au piano des *Bardes*, édition Michaëlis.

Faisons place maintenant à quelques chanteurs.

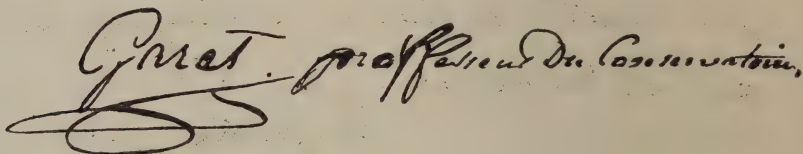
Voici d'abord Garat, le ténor chéri de la société mondaine et musicale du Directoire, qui pourrait avoir aussi quelques droits à figurer parmi les compositeurs, ses romances étant restées comme très représentatives du goût de son temps. Il écrit ici, à la fin du Consulat, à un homme politique dont le nom ne nous est pas connu.

PIERRE GARAT A UN ANCIEN MINISTRE

Citoyen Sénateur,

L'incertitude de mon sort me forçoit à penser à quitter Paris, pour chercher à tirer parti de mon talent, lorsque j'ai appris votre retour. La protection constante que vous accordez aux arts; celle que j'ai trouvée en vous quand il fut question, sous votre ministère, de fixer mon sort en raison des soins que je donnois au Conservatoire, me font espérer que vous voudrez bien m'accorder une faveur que j'ose vous demander avec instance; c'est celle d'un moment d'audience au jour et à l'heure que vous aurez la bonté de m'indiquer.

Agréez, Citoyen Sénateur, l'hommage de mon profond respect.

A handwritten signature in dark ink, reading "Garat. professeur du Conservatoire." The signature is fluid and cursive, with a large, ornate flourish at the end.

Paris, le 15 ventose an 12.

La Bibliothèque du Conservatoire possède encore, de Pierre Garat, un acte de cession d'un recueil de six romances faite par lui à l'éditeur Nademann le 29 août 1791. Elle conserve en outre l'original d'une pétition du même Garat au Comte de Pradel, Directeur de la Maison du Roi, en 1816. Cette pièce se rapportant à une autre période de l'histoire, nous la citerons dans un autre chapitre en la groupant avec d'autres documents du même genre. Il en sera de même pour une lettre de Fabry Garat, frère de Pierre, écrite au Roi en 1829.

Voici maintenant deux lettres de Madame Branchu, la créatrice de *la Vestale*, survivante des grandes traditions de la tragédie gluckiste. — Il faut nous habituer à trouver dans ces citations tout autre chose que les échos de ces grandes carrières des artistes. Les lettres écrites par ceux-ci les font connaître

surtout dans leur intimité familière et représentent, en ce qui les concerne, l'envers de l'histoire: c'est d'ailleurs leur principale qualité. Les deux lettres qu'on va lire nous montreront en Caroline Branchu (qui a laissé d'ailleurs le souvenir d'une femme estimable) un cœur serviable et une âme tendre et dévouée pour ceux qui étaient les légitimes objets de son affection.

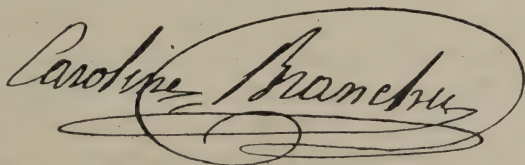
*MADAME BRANCHU AUX ARTISTES DE L'OPÉRA*

Messieurs,

J'ai eu l'avantage de parler à plusieurs de vous pour obtenir en faveur de M<sup>lle</sup> Didon Maudinet la place de Garde-Magasin; elle peut sous tout les rapports vous convenir, étant excellente couturière, élève de M<sup>me</sup> Reimbault; quant à sa moralité, je puis vous répondre d'elle comme de moi, puisqu'elle est mon amie, qu'elle a été dans mon intérieur pendant trois ans sans me quitter; c'est elle encore qui me fait mes habits du théâtre: enfin, Messieurs, je crois vous faire un véritable cadeau en vous priant de lui être favorable. Ce n'est pas non seulement comme excellente ouvrière que je vous la présente, mais comme une demoiselle bien née que des malheurs obligent à travailler. Je vous supplie, Messieurs, d'avoir égard à ma demande. Je me rends caution de M<sup>lle</sup> Didon Maudinet, et je suis persuadée que si j'ai le bonheur de réussir dans ma démarche, vous n'aurez que des remerciements à me faire. Conduite, probité, zèle, talent, voilà quels sont les titres de ma protégée.

J'attends Messieurs votre réponse; puisse-t-elle m'être favorable.

Croyez moi votre affectionnée Camarade



Ce 16 mars 1812.

*LA MÊME A SA FILLE*

10 - 9<sup>bre</sup> 42.

Bonjour, Cher Ange; Je ne te dirai que deux petits mots parcequ'il est trois heures et quart et que si je suivais les conseils de ce démon de cœur, ma lettre ne partirait pas aujourd'hui et mon bon gros trésor



pourrait s'inquiéter. Tu as déjà reçu celle de la semaine dernière mardi ou peut-être même mercredi; quand j'y pense, ma respiration s'arrête; je vais te dire ce qui cause mon retard d'aujourd'hui.

Tu te rappelles peut-être cette Alexandrine, dont j'avais eu la bonté de prendre l'enfant chez moi! Eh bien, pour me récompenser de toute ma bienveillance pour elle, hier matin, elle m'a quittée et m'a laissé seule, absolument seule; de sorte que, si Mad<sup>me</sup> Duboc (qui te dit mille amabilités) ne m'envoyait pas une de ses bonnes pour coucher, j'aurais une affreuse peur, ou mieux j'aurais plutôt été coucher dans un hôtel. Voilà ce qui depuis deux jours me donne tant d'occupations que je n'ai trouvé un seul petit instant à donner au bonheur de notre douce causerie, qui me berce d'illusions célestes.

La semaine prochaine je te parlerai de ma vilaine santé, que je hais. Je n'ai pas le tems aujourd'hui de m'écouter souffrir.

Au revoir, fille chérie de ta mère et amie

CAROLINE.

Embrasse mon Curie tendrement pour moi; dis à mes petits amours que je ne peux pas encore leur écrire cette semaine, mais qu'ils soient tranquilles ils n'y perdront rien pour avoir attendu. Je les embrasse aussi en attendant mieux.

*M<sup>rs</sup> Branchu — et Docteur Curie — 30 Brook Street, Grosvenor Square — London.*

La Bibliothèque du Conservatoire possède une importante correspondance de Madame Branchu: plus de vingt lettres. Il nous suffit d'avoir détaché ces deux-ci.

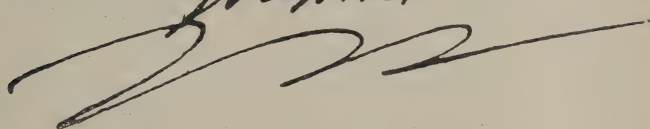
De même que Caroline Branchu fut l'étoile de l'Opéra sous l'Empire, de même Joséphine Grassini fut celle du Théâtre Italien, et la chronique a rapporté qu'elle eut l'heur de plaire au maître. La Bibliothèque du Conservatoire possède une lettre d'elle, datée de Paris, 29 avril 1808, par laquelle elle invite un ministre à un concert qu'elle va donner à l'Opéra: le texte intégral n'en a pas assez d'intérêt pour mériter d'être reproduit, bien que le document appartienne en plein à l'époque qui nous intéresse. Nous préférons en donner une autre, bien que postérieure (de date d'ailleurs non spécifiée), appartenant, comme on le verra par le post-scriptum, à l'époque déjà commencée des triomphes de Rossini.

MADAME GRASSINI AU RÉGISSEUR BENELLI (1)

Monsieur,

J'ai reçu hier votre lettre du 21 du mois d'août. Je regrette infiniment qu'il ne soit pas en mon pouvoir de faire ce que vous me demandiez. Si les personnes que vous me nommez, auxquelles vous vous êtes adressé pour qu'elles vous fassent réavoir votre place et vous réintégrer dans les fonctions du Régisseur du Théâtre Italien n'ont pu parvenir à vous l'obtenir, comment voulez-vous, mon cher monsieur Benelli, que moi, je puisse le faire mieux qu'elles, moi, qui n'ai jamais su rien demander, pas même pour moi-même ? — Je regrette donc infiniment de ne pouvoir rien faire de ce que vous désirez. Veuillez me croire, mon cher monsieur Benelli, avec les sentiments les plus distingués de parfaite estime et amitié

*Josephina  
Grassini*



A l'heure qu'il est, Rossini doit être arrivé à Bologne. Je me figure combien ses compatriotes vont le fêter. — Lui peut mieux que personne vous être utile et je ne doute nullement que s'il peut le faire sans faire tort à un autre individu, il le fera avec plaisir.

Passant enfin de l'Opéra et du Théâtre Italien à l'Opéra-Comique, nous terminerons ce chapitre par quelques documents relatifs à une femme charmante, que nous avons déjà vue en correspondance avec le vieux maître Monsigny et avec Méhul, qui fut l'interprète de ce dernier ainsi que de Grétry et de Boieldieu, et qui (nous le verrons bientôt par un document significatif) finit

(1) Il ne semble pas que ce Benelli soit le chanteur de ce nom, bien que contemporain et compatriote de Madame Grassini; mais les biographies de cet artiste ne disent pas qu'il ait été jamais régisseur du Théâtre Italien de Paris, comme l'indique la lettre.

sa carrière d'artiste en 1808. Le portrait d'elle que nous reproduisons ici, et qui fait partie de la série de portraits au crayon provenant de l'éditeur Richault, dira si elle mérite l'épithète



Madame SAINT-AUBIN.

dont nous l'avons qualifiée, et les deux lettres qui vont suivre la montreront toujours aimable et empressée à penser aux autres, non, en ce qui la concerne elle-même, sans une pointe de mélancolie.

MADAME SAINT-AUBIN A FAVART (1)

Monsieur,

Alexandrine (2) aura répétition demain encore, la fête de la princesse étant remise; mais, si vous le trouvez bon, nous commencerons toujours; ou, si vous l'aimez mieux, venez à dix heures prendre votre thé et nous causerons de nos faits. Je dînerai chez moi: venez en bon ami faire le

---

(1) S'agit-il d'A. P. C. Favart, petit-fils de l'auteur de *la Chercheuse d'esprit* dont il édita les *Mémoires et correspondance littéraires* en 1803? Nous n'en avons pas la certitude, mais cela peut être.

(2) Alexandrine Saint-Aubin, seconde fille de Madame Saint-Aubin, comme elle actrice et chanteuse à l'Opéra-Comique.

mauvais dîner de famille; vous savez que toute cette famille vous aime sincèrement, plus elle vous verra et plus elle sera contente.

J. S<sup>t</sup> AUBIN.

A Monsieur — Monsieur Favard.

Par cette autre lettre, nous verrons les préoccupations maternelles de l'artiste s'étendre à son autre fille et chercher à lui aplanir les difficultés du service.

LA MÊME AU SEMAINIER DE L'OPÉRA-COMIQUE

Je prie le camarade semainier de dire que l'on a donné l'ordre à M<sup>e</sup> Duret (1) de faire le service de la Cour, toutes les dames de l'Opéra étant malades, et, malgré les promesses de Messieurs Le Sueur et Persuis, faites devant plusieurs des camarades, dont M. Chenard et autres étaient témoins, on la force de rester, M<sup>lle</sup> Armand étant tombée malade subitement. Je reçois cette nouvelle à l'instant, qui afflige et contrarie beaucoup M<sup>e</sup> Duret. Elle prie les camarades d'être bien persuadés qu'elle a fait tout ce qu'il est possible pour revenir; elle ne sera pas ici avant mercredi, à moins que M. Campenon ne trouve quelque moyen, ce qui l'obligerait beaucoup, n'ayant rien tant à cœur que de prouver à ses camarades son zèle et son attachement à ses devoirs.

J. SAINT-AUBIN.

Ce dimanche à une heure.

Cette troisième lettre nous montrera la vieille artiste retirée et solitaire.

LA MÊME A SON AMI AUDIFFRET

Je ne suis pas heureuse, mon bon et digne ami, j'ai passé le plus triste dimanche possible. J'attends Auguste à dîner aujourd'hui; demain mardi, j'ai Plazanet, qui n'est pas très content de la santé de sa femme et de son petit. J'ai mon jeudi de libre: si vous voulez, je prendrai la soupe d'amitié chez vous; mais point de cérémonie. Rien ne peut me faire plus de plaisir que l'assurance que vous me donnez de l'attache-

---

(1) Cécile Duret, fille de Madame Saint-Aubin, fut, comme sa mère et sa sœur, artiste de l'Opéra-Comique.



ment de votre aimable et bonne femme; je pense chaque jour à *vous tous*, et vous assure du fond de mon cœur de mon entier dévouement.

*v. l. J. Saint-Aubin.*

Si vous aimez mieux vendredi, ne vous gênez pas.

*Monsieur — Monsieur Audiffret.*

Fille d'artiste, M<sup>me</sup> Saint-Aubin fut aussi épouse et mère d'artistes. La Bibliothèque du Conservatoire possède une longue lettre que son mari, acteur au théâtre de Lyon, écrivit de cette ville le 2 janvier 1790: les détails qui y sont donnés sur ces coulisses de province ne sont pas d'un suffisant intérêt pour que nous la reproduisions ici. Le même dossier comprend également plusieurs lettres de Madame Duret Saint-Aubin, de qui il a été question, nous l'avons vu, dans une des lettres de la mère.

Enfin nous avons annoncé déjà une pièce qui est intéressante, d'abord parce qu'elle fixe une date, celle de la mise à la retraite de Madame Saint-Aubin, ensuite parce qu'elle réunit les signatures des sociétaires de l'Opéra-Comique en 1808. Nous y lisons les noms célèbres de Martin, Solié, Elleviou, Gaveaux, Crétu, Camerani, etc. Le fac-simile en terminera heureusement cette série, consacrée aux gloires secondaires de la Révolution et de l'Empire dans le domaine musical.

Mad.<sup>e</sup> St. Aubin. *Théâtre Impérial de l'opéra - comique.*

95

*retraites* Le Comité atteste que Mad.<sup>e</sup> St. Aubin a fait un service de dixneuf ans et qu'elle a droit à une pension de la Comédie de Dix-neuf cents francs; Savoir: quinze cents francs pour quinze ans de service, ainsi qu'il est dit art: 2. chap: 8. et quatre cents francs pour les quatre autres années aux termes de l'art: 4. même chapitre des réglemens.

Fait en Comité le 28 mars 1808

*Opéra - Comique*  
*Guarant* *maître*  
*Métre* *Chap* *Chap*  
*Baron* *Chap*  
*Sauv* *Debrasse*  
*Palat* *goutte & allain*  
*Proyall* *Nelmont*  
*Baron* *Comerant*



## CHAPITRE XIII.

### Cherubini.

Cherubini, Florentin, venu à Paris vers sa vingt-cinquième année, et, sauf quelques interruptions, y étant resté jusqu'à sa mort à quatre-vingt-deux ans, n'avait, à son entrée dans la carrière, pas eu d'autre ambition que d'être un compositeur d'opéras italiens et de se soumettre aux pratiques qui avaient été celles de tous ses prédécesseurs depuis un siècle et plus. C'est ce que nous apercevrons en lisant, sur l'original conservé à la Bibliothèque du Conservatoire, les clauses du traité par lequel, au commencement de 1792, il s'engagea avec la direction du Théâtre de la rue Feydeau, alors dénommé Théâtre de Monsieur, dont le répertoire se composait principalement des opéras italiens d'Anfossi, Paisiello, Cimarosa, etc.

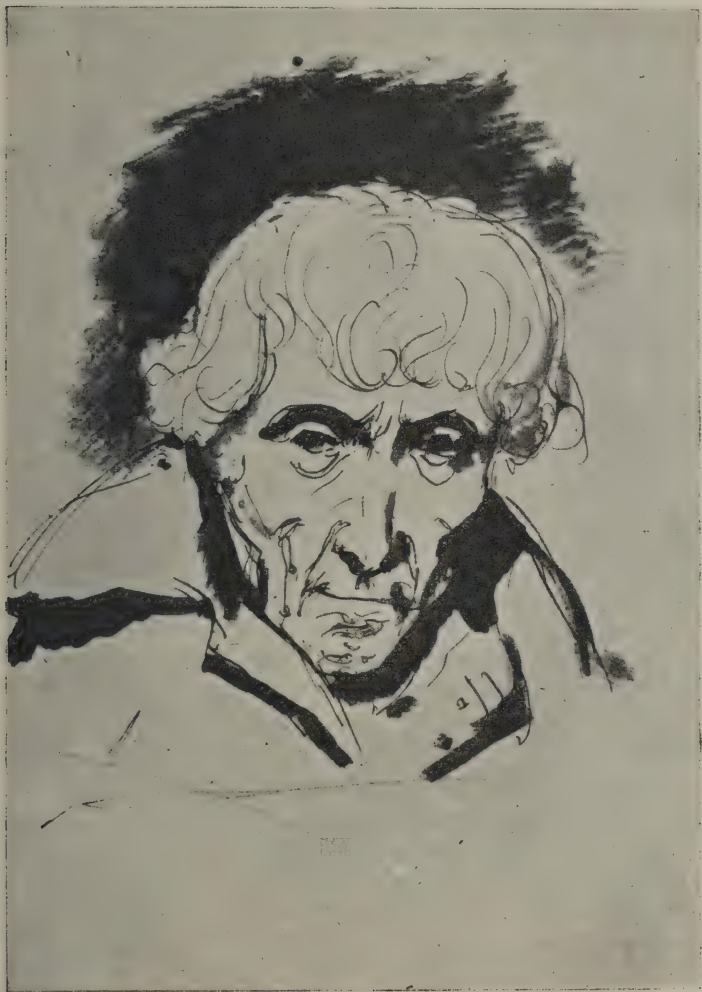
Le sieur Cherubini promet et s'engage :

1<sup>o</sup> De composer des airs nouveaux dans les Opéras italiens qui seront donnés au théâtre lorsqu'ils seront jugés nécessaires et qu'il en sera requis ; de réformer, corriger, supprimer et remplacer les airs qui ne conviendront pas dans les dits opéras ;

2<sup>o</sup> Parmi ces airs ne sont pas compris les *Trios*, *Quatuors*, *Quintetti*, *Sextuors* ou *Finales* què dans les cas où l'administration ne pourroit s'adresser à d'autres compositeurs ; et alors, en les composant, le S. Che-

rubini se réserve le droit de choisir les Opéras dans lesquels les morceaux annoncés dans cet article seraient placés;

3° De composer dans le courant de chaque année *six actes* ou deux



CHERUBINI.

D'après un portrait à la plume (Bibliothèque du Conservatoire).

opéras, soit français, soit italiens, en trois actes, au choix de l'administration ou sur des poèmes choisis par elle, ou sur des poèmes qui, choisis par M. Cherubini, seraient agréés par l'administration;



4° De présenter et donner à l'adminis<sup>on</sup> la préférence de tous les opéras qu'il pourra composer au delà des dits deux opéras et de ne pouvoir en traiter qu'au refus de la dite administration.

5° De ne pouvoir traiter d'aucun de ses ouvrages avec aucun autre théâtre qu'après avoir fourni les deux opéras en trois actes convenus dans l'art. 3.

Moyennant ces conditions, le " sieur Cherubini „ devait recevoir un appointement annuel de 6.000 livres, plus 2.000 livres pour chacun des deux opéras stipulés, et encore 4.000 livres s'il fournissait un troisième opéra en 3 actes.

Ce traité fut signé par " le S<sup>r</sup> Cochet, rue du Coq S<sup>t</sup> Honoré, Paroisse S<sup>t</sup> Germain l'Auxerrois „ d'une part, " et le S<sup>r</sup> Cherubini, rue de la Michodière n. 8, Paroisse S<sup>t</sup> Roch „ d'autre part, le 29 mars 1792.

Mais, quatre mois et demi après cette date, les artistes du Théâtre de Monsieur, en suite d'événements que ni Cochet ni Cherubini ne prévoyaient en mars 1792, avaient cru prudent de repasser les Alpes, sans attendre que les armées de la République les passassent à leur tour. Cherubini resta pourtant à Paris, où le Théâtre de la rue Feydeau continuait ses représentations sous un nouveau directeur et en modifiant considérablement son répertoire. Aussi, trois ans plus tard, voyons-nous le traité précédent s'accroître d'un codicille dont voici quelles furent les dispositions principales :

L'acte cy contre n'a point reçu son entière exécution parce que l'administration du Théâtre Feydeau n'a point fourni au C<sup>en</sup> Cherubini des poèmes choisis en assez grand nombre pour satisfaire à sa promesse.

Les opéras de *Lodoïska*, du *Mont Bernard* et de *Koukourgi* (1) demeureront en propriété à l'administration.

Le C<sup>en</sup> Cherubini qui se croit autorisé par la difficulté des circons-

---

(1) De ces trois ouvrages de Cherubini, le premier, *Lodoïska*, avait été représenté au Théâtre de la rue Feydeau le 18 juillet 1791, c'est-à-dire antérieurement au premier traité; *Elisa ou le Voyage au Mont-Bernard* le fut en décembre 1794; quant à *Koukourgi*, l'ineptie du livret en empêcha la représentation; mais Cherubini en utilisa la musique, quarante ans plus tard, dans son opéra d'*Ali-Baba*.

tances à demander une augmentation progressive de son traitement renonce à rien répéter à ce sujet pourvu qu'à l'avenir et pour les ouvrages nouveaux qu'il produira il rentre dans la jouissance de ses droits d'auteur.

L'administration, flattée de donner au C<sup>eu</sup> Cherubini une marque de son estime, consent à cet arrangement à compter de ce jour.

Cette nouvelle convention fu signée par Sageret et Cherubini à la date du 15 messidor an III.

La lettre suivante nous transporte plusieurs annés plus tard, à une époque où une mésintelligence presque avouée régnait entre l'esprit du Conservatoire, dont Cherubini était un des inspecteurs, et celui de l'Opéra. Il semble que l'on puisse percevoir dans la lettre l'écho de ce désaccord. Au reste, l'ouvrage dont il y est question, *Anacréon* ou *l'Amour fugitif*, opéra-ballet en deux actes représenté pour la première fois le 11 vendémiaire an XII (1 octobre 1803), avait peu réussi devant le public et n'eut, au total, que sept représentations.

AU DIRECTEUR DE L'OPÉRA (1)

[Fin 1803.]

Monsieur,

J'ai été surpris, en apprenant qu'*Anacréon* n'est point sur le répertoire de quinze jours. Cet oubli de votre part, bien loin de me convaincre de votre justice et de votre amitié à mon égard, pourroit me faire croire que vous êtes à présent tout autrement disposé que vous ne l'avez été pour mon opéra, et qu'au lieu de le favoriser et de le soutenir, comme vous me l'aviez promis, vous voulez au contraire en agir de façon à le mettre tout-à-fait de côté, pour m'enlever en un instant le fruit de mon travail.

Je croyais avoir des ennemis à l'Opéra, mais je ne vous avois pas jusqu'à présent voulu faire le tort de vous croire du nombre. J'ai même de la peine à le croire encore, parce que j'ai pour vous un fond d'estime qui ne sera pas facile à détruire. Je me rapelle avec plaisir tout ce

---

(1) L'Opéra eut pour directeur, de 1802 à 1807, le librettiste Morel, sous la surveillance des préfets du Palais.

que vous m'avez dit de flatteur avant que vous fussiez administrateur. Quelle est donc la cause qui peut m'avoir attiré ce changement de votre part, que je ne mérite pas, et qui est si opposé à tout ce que vous m'aviez dit ? Est-ce quelqu'un qui m'a nui dans votre esprit : ou bien est-ce, parce que *Anacréon* n'a pas eu le succès qu'on en attendoit ? Si c'est cela, ce n'est pas tout-à-fait ma faute, vous le savez aussi bien que moi. Je me perds dans mes conjectures ; mais ce qu'il y a de certain, est que vous cherchez à mettre mon ouvrage au rebut, du moins votre manière de vous comporter à mon égard doit me le faire craindre. Je ne crois pas, pour motiver votre conduite, que vous m'objecteriez les recettes qu'a produit ma pièce, car je vous prierais pour lors de me dire quels sont les opéras qui depuis quelque tems ont fait des recettes plus fortes que les miennes, surtout de celles qu'ont produit les deux dernières représentations.

Dans l'ancien régime, un auteur avoit le droit d'exiger qu'on joua sa pièce, tant que les recettes de celle-ci n'étoit pas tombée au dessous de douze cent francs ; j'ai maintenant, proportion gardée, plus que le même droit relativement à ma pièce, et si vous n'êtes pas du nombre de ceux qui veulent me nuire, vous devez sentir, aussi bien que moi, toute la justice de mon droit. Je réclame donc la votre, et j'espère de ne point me tromper en la réclamant. Je demande en conséquence que mettant de côté toute prévention contraire, et toute passion, vous veuillez bien faire donner mon ouvrage vendredi prochain. Vous vous devez cela, pour ne pas être en contradiction avec vous même, et vous devez cela à un artiste qui n'est point un écolier qui débute d'aujourd'hui dans la carrière théâtrale.

*Je me flatte, Monsieur, que vous serez assez juste pour faire droit à ma demande, et je me plais à croire que je retrouverai en vous les mêmes sentimens que vous m'avez témoignés, il y a quinze jours. J'ai aimé à croire que vos expressions d'alors étoient sincères ; c'est dans cette assurance, et dans celle de voir ma demande affectuée, que je l'honneur de vous témoigner l'estime, et la considération avec les quelles je suis. Votre dévoué  
Cherubini*

Près de dix ans plus tard, nous voyons de nouveau Cherubini aux prises avec l'administration de l'Opéra, pour la représentation de ses nouvelles œuvres et diverses autres négociations.

A PICARD, DIRECTEUR DE L'OPÉRA

Paris, ce 15 avril 1812.

Monsieur le Directeur,

J'ai un ouvrage tout prêt dans ce moment intitulé *Les Abencérages* ou *l'Étendard de Grenade*, par Monsieur de Jouy; et je réclame son tour, pour être mis en répétition et donné immédiatement après *La Jérusalem délivrée* (1).

En me donnant ce tour, c'est me rendre celui que j'avais pour l'opéra de *Nausica*, qui devait être donné après les *Amazones* (2), mais que des raisons à moi particulières m'ont fait abandonner. J'ai écrit, au sujet de la demande que je vous fais, à Monsieur le Comte de Remusat; j'ai lieu de croire, Monsieur le Directeur, que vous emploirez tout, pour que cette demande ne reste pas sans effet.

Je suis avec une parfaite considération, Monsieur le Directeur,

Votre très humble  
et très obéissant serviteur  
L. CHÉRUBINI.

A Monsieur — Monsieur Picard — Directeur de l'Académie — Impériale de Musique à Paris.

AU MÊME

Paris, ce 26 mai 1812.

Monsieur le Directeur,

Par les absences que j'ai faites depuis longtemps aux assemblées du jury de l'Académie Impériale de Musique dont je suis membre, vous

---

(1) *Les Abencérages*, opéra de Cherubini, représenté le 6 avril 1813. — *La Jérusalem délivrée*, de Persuis, 15 septembre 1812.

(2) *Les Amazones*, opéra de Méhul, décembre 1811. — *Nausicaa*, inconnue, n'a probablement même pas été achevée.



devez vous être aperçu que cette fonction me répugnait, que je l'avais acceptée par complaisance, et qu'elle m'imposait le devoir de juger les autres, tandis que je cours les mêmes chances que ceux qui devoient être jugés par moi. J'avais donc songé toujours à donner ma démission de membre de ce jury, et si je ne l'avois point fait encore, c'est plus tôt par oubli, que par le désir que j'en avois. Mais ce qui a été mis dans les journaux au sujet de l'opéra de M<sup>r</sup> Belloni, et toutes les choses désagréables et personnelles qu'on a réunies à cette affaire, me décident enfin à donner ostensiblement ma démission par la crainte que j'ai d'être en butte à mon tour, pour l'avenir, aux sarcasmes, à l'humeur et à l'inimitié des auteurs qui se persuaderont ne devoir pas être contents du jury, et qui pis est de leurs amis qui voudront les venger.

Veuillez donc, Monsieur le Directeur, accepter ma démission et en instruire Monsieur le Sur-Intendant.

Je suis avec la plus haute considération

Monsieur le Directeur

Votre très humble  
et très obéissant serviteur  
L. CHÉRUBINI.

La Restauration, qui, tout en prétendant effacer d'un trait tout ce qui s'était fait depuis 1792, le rétablissait d'ordinaire par de nouvelles formalités, fut cause que Cherubini dût écrire la lettre suivante, qui a du moins pour avantage de nous renseigner sur les raisons qu'il pouvait avoir de se prévaloir de la qualité de Français.

*CHERUBINI AU GRAND CHANCELIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.*

Son Excellence le Grand Chancelier de l'Ordre Royal de la Légion d'honneur m'adressa, l'année dernière, une lettre datée du 18 août, dans la quelle il me prevenait de lui fournir différentes pièces indispensables, entre autres des lettres de naturalisation, pour obtenir le nouveau Brevet de l'Ordre.

J'eus l'honneur de lui envoyer les dites pièces, à l'exception des lettres de naturalisation, prenant la liberté de lui observer à ce sujet, qu'étant établi en France depuis l'année 1786; qu'ayant épousé une française, et rempli toujours les devoirs de Citoyen, je me regardais naturalisé français de droit, et que je croyais par conséquent inutile de me constituer en dépense, afin d'obtenir ces lettres. J'ajoutais ensuite à Son

Excellence, que si ces lettres étaient absolument indispensables, qu'il dépendait cependant de lui, de m'affranchir de cette formalité obligatoire, ainsi qu'il avait eu la bonté de le faire à l'égard de quelques autres étrangers décorés de l'Ordre, je le priais de vouloir bien avoir la même bienveillance pour moi.

Depuis cette époque, je n'ai plus entendu parler de rien ; j'ignore si Son Excellence a accueilli favorablement ma requête, ou, si n'ayant pas fourni de lettres de naturalisation, il a décidé de ne point m'accorder le nouveau Brevet. Je desirerais donc être instruit du résultat, et s'il y a moyen d'obtenir ce que j'ai demandé, si toute fois cela se peut.

L. CHÉRUBINI

Surintendant de la musique du Roi,  
et membre de l'Institut.

A UN AUTEUR DE VAUDEVILLES

Paris, 29 août 1819.

M<sup>r</sup> Piccini (1) m'a communiqué la lettre que vous lui avez écrite, Monsieur, au sujet de ma *Messe de Requiem*. J'ai l'honneur d'après cela de vous exposer la manière dont votre nom a été marqué sur la liste des personnes qui ont souscrit pour cet ouvrage. C'est M<sup>r</sup> Kreutzer qui vous a fait inscrire au magasin de Boieldieu, où la souscription s'est faite. M<sup>r</sup> Kreutzer tenait votre nom de M<sup>r</sup> Piccini, auquel vous avez peut-être dit en badinant que vous seriez du nombre des souscripteurs. Je vous avouerai que vous voyant parmi ceux-ci, j'en a plaisanté, en disant à Kreutzer que vous mettriez peut-être un jour mon *Requiem* en Vaudeville.

Toutefois, j'ai compté sur votre nom, croyant que vous avez été chargé par un autre de souscrire par lui. L'homme qui vous a apporté l'exemplaire est mon commissionnaire chargé de la distribution, et votre nom était écrit par lui sur la liste des souscripteurs chez lesquels il devait aller dans la journée. Voilà, Monsieur, l'historique de cette affaire, dans laquelle il y a eu du mal entendu. Je regarde donc votre souscription comme non réelle, étant persuadé qu'une messe est un

---

(1) Soit Louis, soit Alexandre Piccinni, — le premier, fils, le second, petit fils du rival de Gluck.

ouvrage inutile pour vous, à moins que vous n'en décidiez autrement; cependant je vous prie de vous mettre à votre aise à ce sujet.

Je suis charmé, Monsieur, que cette circonstance me procure l'honneur et le plaisir de vous renouveler l'assurance de ma considération distinguée et de mon sincère attachement.

Votre bien dévoué

L. CHERUBINI.

Au cours des années où furent écrites ces dernières lettres, Cherubini avait vécu dans une inaction forcée qui lui pesait grandement. Privé de la faveur de Napoléon, il avait, par contre-coup, perdu le contact avec le public, ayant d'autant moins de raisons ni de moyens de rester en rapports avec lui que son art était assez gravement en contradiction avec le goût du jour. Il se laissait ainsi oublier peu à peu. Cet état d'esprit d'un maître qui eût mérité plus d'encouragements dura jusqu'au jour où sa nomination comme directeur du Conservatoire — l'École royale de musique — rendit à son activité l'aliment qui lui faisait si cruellement défaut.

Dans son désœuvrement, il s'efforçait de tuer le temps en cultivant ce que l'on appelait les " arts d'agrément „ et parfois allait jusqu'à essayer de se distraire par de véritables jeux d'enfant. L'on verra plus loin le fac-simile d'une aquarelle peinte par lui vraisemblablement à cette époque, car elle est d'un style qui la date. D'autre part, Arthur Pougin, auteur d'une biographie de Cherubini écrite il y a plus de quarante ans, et qui aurait mérité d'être recueillie en un volume au lieu de rester perdue dans un journal de musique (*Ménestrel*, 1881), note qu'à cette époque de sa vie il passait ses journées vides à découper et enluminer des cartes à jouer, en faisant entrer les figures dans des compositions décoratives que son imagination excellait à renouveler: singuliers documents, assimilables à des autographes, que nous aurions volontiers reproduits si nous en avions retrouvé les vestiges.

Nous passons maintenant douze ans plus tard et trouvons Cherubini installé dans ses fonctions de directeur du Conservatoire.

A SIGISMOND NEUKOMM

De Daumont près Montmorency  
le 13 septembre 1825.

J'ai reçu votre lettre à la campagne, où je suis, mon cher bon ami, et je m'empresse d'y répondre afin que ma lettre arrive à Paris à l'hôtel du Prince avant le 17, ainsi que vous me l'avez indiqué.

Je n'ai pas attendu mon ami, comme vous voyez, vos exortations amicales et empressées, pour aller à la campagne, car j'y suis, profitant des vacances de l'École, depuis le premier du mois. C'est le second voyage que je fais, car j'ai quitté d'abord Paris pour aller à Corbeil où je suis resté huit jours; me voilà ici depuis trois, où je compte séjourner jusqu'à lundi, pour me rendre à Paris, duquel je ferai encore quelques petites courses ne pouvant plus, à l'époque où j'y retournerai, trop m'en éloigner pour bien des motifs.

J'ai été bien sensible, cher ami, de l'intérêt que vous prenez à ma santé, qui grace au ciel est assez bonne, et à votre bon, et aimable souvenir dont votre lettre est la preuve. Je vous en remercie, comme aussi de l'empressement que vous avez mis à m'envoyer la liste des souscripteurs que vous m'avez procurés pour ma Messe du Sacre.

Je suis ravi de vous savoir bien portant, et en train de nous donner de vos belles compositions, car vous ne sauriez en faire de médiocres. Quant à moi, je crains de fermer mon magasin (1), car je vous avouerai franchement que je suis découragé de travailler pour ce qui se rapporte à la surintendance. Quand je vous verrai je vous compterai ce qu'on a eu la bonté de faire à l'égard de mon collègue et au mien. Ce qui me console, c'est d'avoir dans le monde un ami tel que vous, qui sait apprécier le peu que je vau.

J'aurai du plaisir à revoir Mad: Milder, qui depuis que je ne l'ai vue doit avoir changé de nom, si je ne me trompe (2); je tacherai de lui faire

(1) Le Magasin de musique du Conservatoire, créé, dès 1794, par les fondateurs de l'École, qui en abandonnèrent l'exploitation en 1826, époque où le fonds fut cédé aux éditeurs Janet et Cotelle.

(2) M<sup>me</sup> Milder-Hauptmann, célèbre cantatrice allemande. Les biographes désignent le rôle de *Médée*, dans l'opéra de Cherubini, parmi ceux qui contribuèrent à assurer sa renommée.



connaître les personnes que vous m'indiquez, si toutefois je puis en venir à bout, car ces messieurs sont toujours qui d'un côté, qui de l'autre.

Adieu, cher et bien bon ami. Les dames, qui sont ici avec moi, vous remercient de votre aimable souvenir, et me chargent de vous dire mille choses amicales. Quant à moi je ne vous dirai autre chose sinon, que je vous serai dévoué, et vous aimerai toute ma vie; je vous embrasse bien tendrement et cordialement.

L. CHÉRUBINI.

*A Monsieur -- Monsieur le chevalier Neukomm -- rue S<sup>e</sup> Florentin  
n<sup>o</sup> 2 -- à Paris.*

D'une date inconnue, mais vraisemblablement proche de celle de la lettre précédente, nous intercalerons ici le billet suivant, adressé par Cherubini à un illustre confrère.

*A LESUEUR*

Mon cher Lesueur je te remercie infiniment du cadeau que tu as bien voulu me faire d'un exemplaire de ta belle messe; tu ne pouvais me faire un plus grand plaisir. Je me . . . [illisible] . . . pour admirer des yeux les effets qui m'avaient charmé les oreilles.

Je t'embrasse donc, cher ami, en te priant de présenter mes hommages à M<sup>me</sup> Lesueur.

Tout à toi

L. CHÉRUBINI.

Ce jeudi.

Et maintenant, voici venir un nom que nous allons voir désormais tenir une grande place dans les préoccupations des contemporains.

*A MEYERBEER*

Ce 9 mars [1831] (1).

Cher et célèbre maître,

Je vous remercie, de la lettre aimable que vous m'avez écrite et des billets de M. Paganini que vous m'avez envoyés. Si vous voyez celui-ci aujourd'hui veuillez bien le remercier de ma part avant que je ne puisse remplir ce devoir moi même.

Je me suis déjà occupé de faire changer l'air que devait chanter M<sup>e</sup> Michel, et vos désirs seront remplis, si toutefois je puis obtenir du

---

(1) Cette date est inscrite sur le dos de la lettre, d'une main étrangère.

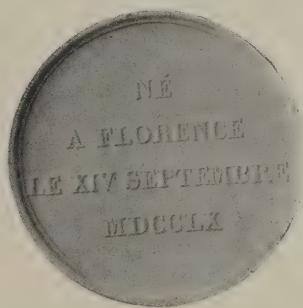
Théâtre italien les parties d'*Otello*, sans cela il sera impossible d'opérer le changement préparé.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée, en vous priant de faire agréer mes hommages respectueux à Madame Mayerbeer.

Votre admirateur  
et affectionné serviteur

L. CHÉRUBINI.

*Monsieur — Monsieur Mayerbeer — Paris.*



AU MÊME

Paris, ce 28 janv<sup>r</sup> 1832.

Mon célèbre et cher ami,

Je désirerais avoir, pour une Dame et un Monsieur de mes amis, deux places pour la représentation de *Robert* (1) qui aura lieu lundi prochain; seriez vous assez bon et assez aimable pour me les procurer? je vous en serai infiniment obligé. Si vous pouviez ou si vous vouliez bien me faire ce plaisir, je souhaiterais les avoir lundi dans la matinée à mon cabinet au Conservatoire.

Agréez, mon aimable ami, la nouvelle assurance de tous les sentimens que vous avez su si bien m'inspirer.

Votre admirateur et ami

L. CHÉRUBINI.

Je vous prie de présenter de ma part mes hommages respectueux à Madame Meyerbeer.

*Monsieur — Monsieur Meyerbeer — Hôtel de Wagram, rue de Rivoli — Paris.*

---

(1) *Robert le Diable* avait été représenté pour la première fois à l'Opéra le 21 novembre 1831.

Mentionnons, sans nous écarter de l'ordre chronologique, l'extrait suivant emprunté au catalogue des lettres autographes de la collection Fétis mises en vente à Paris en mai 1910:

*CHERUBINI A FÉTIS.* Lettre signée, 22 avril 1833. — Il lui donne acte de sa démission des fonctions de professeur de fugue au Conservatoire de Paris et le félicite des nouvelles fonctions qu'il est appelé à remplir à Bruxelles.

L'on observera que la lettre est simplement *signée*, mais non *autographe*. C'est donc une simple pièce administrative, faite pour n'engager aucunement la personnalité de Cherubini, lequel, vers le même temps, soulevait à l'endroit de Fétis, en tant que bibliothécaire, certaines difficultés qui peut-être le faisaient s'exprimer sur son compte en d'autres termes que ceux qu'il adressait au professeur de fugue à Paris et au directeur du Conservatoire de Bruxelles.

A [?]

Paris, le 6 janvier 1834.

Mon cher et ancien ami,

Je désirerais posséder, pour être déposée à la Bibliothèque du Conservatoire, une partition autographe de Daleyrac. Sachant que tu connais beaucoup la veuve de ce compositeur, tu pourrais avoir la bonté, par ton crédit auprès d'elle, d'obtenir qu'elle voulut bien se dessaisir en ma faveur d'une partition manuscrite de Daleyrac, dont elle doit avoir un grand nombre. Si tu voulais t'occuper de cela, mon très cher ami, tu m'obligerais infiniment (1).

Reçois, je te prie, l'assurance de ma considération & de mon sincère attachement.

Ton dévoué

Le directeur du Conservatoire de Musique

A handwritten signature in dark ink, reading "L. Cherubini". The signature is enclosed within a simple, horizontal oval-shaped frame that has a slightly wavy, hand-drawn appearance.

Voici maintenant le texte du discours prononcé par Cherubini, au nom du Conservatoire, sur la tombe de Boieldieu, écrit dont la Bibliothèque a acquis naguère le texte autographe:

---

(1) La Bibliothèque du Conservatoire possède la partition autographe d'*Azemia*, de Dalayrac (fragments), qui doit lui avoir été offerte en suite du vœu formulé par Cherubini.

*SUR LA TOMBE DE BOIELDIEU*

Il n'y a pas longtems que nous avons accompagné ici les restes de notre confrère Catel; aujourd'hui nous avons à pleurer la mort prématurée de Boieldieu, mon ami très cher, dont le beau talent et l'excellent caractère seront pour nous tous une source intarissable de regrets.

L'amitié me liait depuis longtems à cet homme aimable, à ce compositeur distingué; j'ai vu commencer sa carrière musicale qu'il a parcourue digneinent en marchant de succès en succès: je ne nommerai pas ici tous les ouvrages qu'il a composés, car tout le monde les connaît et ne les oubliera pas. C'est la réputation que ces productions lui ont valu, qui l'on conduit à S<sup>t</sup> Pétersbourg au service de l'Empereur de toutes les Russies; ce sont ces mêmes succès qui lui ont ouvert les portes de l'Institut. Il avoit été professeur de composition au Conservatoire de musique, place qu'il avoit quittée pendant quelque tems, et à laquelle il avoit été de nouveau appelé, mais il étoit déjà frappé de la maladie qui nous l'a enlevé.

Je n'ai pas besoin de m'étendre ici sur les éloges qu'il mérite, car qui n'aimait Boieldieu? Qui n'admirait et chérissait son talent? Mais je ne puis m'empêcher de marquer tout ce que sa mort me fait éprouver. Mon chagrin est inexprimable. J'ai perdu un ami, un frère. Je n'aurai plus de lui qu'un douloureux souvenir!... Moi qui le pleure je devrais consoler sa compagne, son fils! Hélas! leurs soins affectueux ont adouci ses souffrances, mais ils n'ont pu prolonger ses jours!

Adieu, Boieldieu, adieu!... je t'ai précédé dans la vie, dans la carrière que tu as si noblement parcourue, et c'est moi qui te regrette, moi qui pleure aujourd'hui sur la terre qui va se refermer sur toi! car Dieu a voulu que tu arrivasse avant moi au Ciel!...

L. CHÉRUBINI.

Ce Lundi 13 octobre 1834.

*A L'AVOCAT ALBRAND, DE MARSEILLE*

Paris, ce 1<sup>r</sup> mars 1838.

Monsieur,

M<sup>r</sup> Boisselot (1) m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4 du mois de février dernier. Je vous demande mille pardons de ne vous avoir répondu plus tôt, pour vous remercier de l'aimable attention que vous avez bien voulu avoir de m'informer de la nouvelle exécution de ma Messe et du *Pater*, et de l'effet que tout

(1) Compositeur, né à Montpellier, puis fixé à Marseille; prix de Rome en 1836; a épousé une des filles de Lesueur.



cela a produit, ce dont j'ai été extrêmement content. Je dois dans cette circonstance, comme dans d'autres, une nouvelle reconnaissance à Monsieur votre père, au quel je vous prie de lui offrir de ma part mes sincères remerciemens, ainsi qu'aux amateurs et artistes qui se sont employés à cette exécution.

Vous me dites que on aurait le projet éloigné d'essayer ma *Messe en Ré*. Mais je crains que l'on abandonnera ce projet vu sa longueur



Fac-simile d'un aquarelle de Cherubini.  
(Bibliothèque du Conservatoire).

et les difficultés qu'offre cet ouvrage. On verra cependant quel partie on pourra en tirer. Quant à mon avis, je crois qu'on ne saurait exécuter de cette messe que des fragments dans des concerts. Pourquoi n'a-t-on jamais tenté de dire ma 1<sup>re</sup> *Messe en fa*, a trois voix ? On doit l'avoir à Marseille ?

Adieu, Monsieur, veuillez bien agréer la nouvelle assurance de ma considération distinguée et des sentiments d'attachement avec lesquels je suis toujours

Votre très humble et  
dévoué serviteur

L. CHERUBINI.

Monsieur — Monsieur Albrand avocat — rue Jérusalem n° 3 —  
à Marseille.

Outre les lettres et documents reproduits in-extenso ci-dessus, la Bibliothèque du Conservatoire possède encore, comme provenant de Cherubini :

1° Une lettre du 2 mai 1821, au Major général Witzleben, recommandant le compositeur Blum pour être accueilli par lui à Berlin ;

2° Une lettre du 26 juin 1827, comme directeur de l'École Royale de Musique et de Déclamation, relative à un candidat aux examens de l'École ;

3° Une lettre du 16 août 1829, recommandant le compositeur Nargeot pour l'obtention d'un passeport.

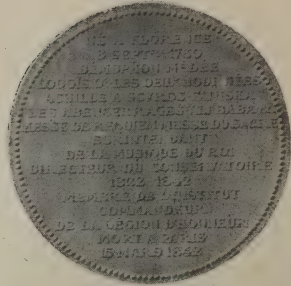
4° Une lettre du 24 juin 1841, comme directeur du Conservatoire, relative à l'élève Cahen. La signature de cette lettre est la dernière que nous connaissions de Cherubini, qui cessa ses fonctions dans le courant de la même année et mourut le 15 mars suivant. L'écriture en est très tremblée.

5° Le programme, entièrement écrit de la main de Cherubini, du concert de l'École Royale de Musique et de Déclamation lyrique „ donné à la suite de la distribution des prix le jeudi 13 novembre 1828. Ce document est particulièrement intéressant, parce que c'est au commencement de la même année que la Société des Concerts a donné, dans la même salle, la première série de ses concerts, qui révéla Beethoven au public français, et qu'au printemps, Berlioz, encore sur les bancs de l'École, y fit entendre ses premières compositions orchestrales. Le programme dont Cherubini a tracé le dispositif ne contenait pas des œuvres si audacieuses : on y lit, comme noms de compositeurs, les noms de Catel, Czerny, Viotti, Rossini, Guillou, Pacini, Meyseder et Haydn. L'orchestre était dirigé par Tilmant aîné ; le seul nom d'élève qui ait acquis la notoriété est celui du chanteur Delsarte.

Le portrait qu'on a vu en tête de ce chapitre est la reproduction d'un dessin à l'encre, offert récemment à la Bibliothèque du Conservatoire par M. Eugène d'Eichthal, qui le tenait d'Édouard Rodrigues, lequel, à son tour, l'avait eu de Fr. Halévy. Il fut, nous a-t-il été dit, tracé en quelques traits de plume à une des séances de l'Académie des Beaux Arts par un des collègues de Cherubini, dont la tradition n'a pas conservé le nom.

Cherubini avait lui-même des talents d'agrément, notamment celui de paysagiste amateur. Le dessin qu'on a vu au cours de ce chapitre, et qui représente, sur un rocher, un château avec donjon, à la mode de 1825, est reproduit d'après un aquarelle de sa main que possède la Bibliothèque du Conservatoire. Sa signature, inscrite au bas à droite, se lit assez distinctement sur l'original. Au dos ont été inscrits ces mots :

“ Souvenir d'amitié dessiné par Cherubini pour son ami et collègue Frédéric Eler, professeur du contrepoint et fugue, offert par J. Eler au Conservatoire national de musique et de déclamation, 16 décembre 1873 „.



## CHAPITRE XIV.

J. F. Lesueur.

Au tournant de l'histoire auquel nous sommes arrivés, les correspondances des musiciens vont se faire plus abondantes ; au lieu d'avoir à en rechercher les vestiges avec effort, nous serons amenés plutôt à en redouter l'encombrement.

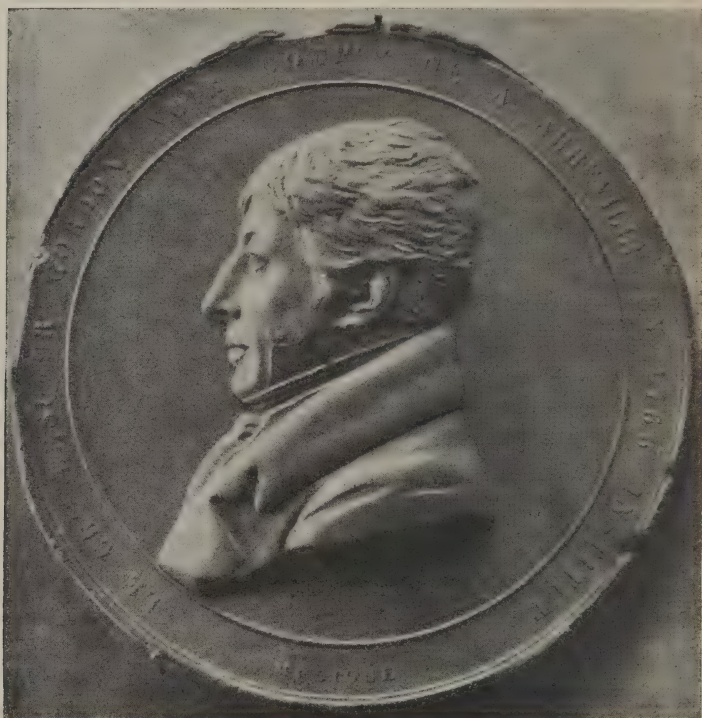
Celui auquel est consacré le présent chapitre compte assurément parmi les plus prolifiques. Les collections sont presque encombrées de ses écrits autographes et de ses lettres. Nombre de ces documents sont déjà connus et ont donné lieu à diverses publications, souvent intéressantes. Pour ma part, j'ai à en présenter d'autres, provenant de deux sources où l'on n'avait pas encore puisé : l'une est celle à laquelle s'alimente la plus grande partie de ce recueil, c'est-à-dire la Bibliothèque du Conservatoire de Paris ; l'autre est plus ignorée encore et d'un caractère plus intime : ce sont les papiers provenant de la famille même de l'artiste, conservés par elle, et que M. Xavier Lesueur, arrière-petit-fils de l'auteur des *Bardes*, a bien voulu mettre obligeamment à ma disposition.

Par le choix fait dans ces deux collections va donc s'établir une sorte d'autobiographie par lettres, presque complète, qui nous montrera dans ses positions successives et les diverses manifestations de son activité un maître dont la vie fut mouvementée comme un roman, et dont l'influence sur l'art musical



postérieur est, de notre temps, justement reconnue pour avoir été considérable.

Pourtant, ses débuts avaient été singulièrement difficiles. On va s'en rendre compte grâce aux documents par lesquels s'ouvrira cette série, et dont le premier est une lettre écrite alors



que, déjà maître de chapelle à l'église des Innocents, à Paris, il n'avait pas encore atteint la vingt-sixième année de son âge.

*J. F. LESUEUR À UN FACTEUR DE CLAVECINS*

Paris, ce 21 janvier 1786.

Monsieur,

Vous ne devez pas être inquiet encore une fois sur l'objet que vous me demandez. Vous sçavez que l'ouvrage que j'ai entrepris ne s'achève pas dans un jour. Je viens de le finir cependant. Il est reçu et je n'attends plus que les répétitions et vous pouvez être assuré qu'aussitôt

l'exécution vous serez satisfait d'une seule fois et je puis vous assurer qu'aussitôt que je vais avoir le temps de retourner dans les sociétés comme je faisais cy devant, je feroi tout mon possible pour vous rendre service. Ce n'est pas, vous, ce que vous avez envie de faire envers moi en menaçant d'aller chez le curé et le marguillier. Est-ce que vous croiriez par là amener plutôt de quoi satisfaire, chez moi, je crois que c'est un moyen contraire. J'espère cependant que vous serez si honnête que moi qui vous offre de vous payer aussi l'intérêt de votre affaire. Attendez, je vous prie, encore un peu de temps, vous n'en serez pas fâché et soiez persuadé que personne n'est plus sincèrement que moi,

Monsieur,

*Votre très humble serviteur*  
*Lesueur*

*A Monsieur — Monsieur Mathieu Nelle — facteur de Clavecin,  
Ruë S<sup>t</sup> Martin — vers la p. S<sup>t</sup> Martin — vis à vis la prison — à  
Paris.*

L'ouvrage auquel Lesueur travaillait en 1786, et sur le succès duquel il comptait pour payer ses premières dettes d'artiste, était *Télémaque*, sur un poème de Dercy, œuvre qui fut en effet, à cette époque, présentée à l'Opéra, par l'intermédiaire de Sacchini, et reçue en principe, mais ne fut offerte au public que dix ans plus tard, transformée en opéra-comique, et, sans doute, fortement remaniée. Dans l'intervalle, et peu de temps après la date de la lettre qu'on vient de lire, Lesueur avait en outre changé de position: sans entrer dans les ordres, il avait été amené à porter le "petit collet", qui le fit dénommer pendant quelque temps "abbé Lesueur", car il avait obtenu la place, fort en vue, de Maître de chapelle de Notre-Dame de Paris.

Nous avons déjà lu, dans quelques-uns des précédents chapitres, des documents, émanant de maîtres célèbres, qui se rapportent à cette nomination: ce sont des recommandations, ou, si l'on veut, des certificats d'aptitude, rédigés en des termes très chaleureux, pour appuyer la candidature de Lesueur, écrits et signés par Philidor, Grétry et Sacchini. On en retrouvera les textes à leurs places respectives.

Sans doute les émoluments de cette place, si médiocres fussent-ils, permirent à Lesueur de payer son marchand de clavier, car on n'en entend plus parler. Mais cette prospérité fut trop passagère. Au bout d'un an, le maître de chapelle de Notre Dame fut remercié par le Chapitre. Il reçut de belles paroles, mais resta sans ressources. Et voici qu'un peu indiscrètement les papiers de la Bibliothèque du Conservatoire vont projeter un jour assez cru sur la situation de Lesueur à cette époque de sa vie, et même assez longtemps après.

[Il s'agit ici d'un dossier composé de neuf pièces de procédure, dont la principale est un billet de 342 livres, souscrit, le 6 février 1788, par " Monsieur Le Sueur Maître de chapelle de la Métropole de Paris, cloître Notre-Dame, maison de M<sup>r</sup> l'Abbé de Champigny „ pour être payé à l'ordre d'un négociant d'Abbeville, Prarond-Dupré, le 15 avril suivant. Notons, sans plus attendre, que, le 6 février 1788, Lesueur n'était plus Maître de chapelle de Notre-Dame, la délibération du Chapitre qui le privait de sa place étant datée du 5 septembre 1787, et cette délibération, malgré les protestations du principal intéressé, ayant été confirmée à la Saint Martin (11 novembre) (1). Cependant les pièces du procès établissent qu'en 1788 " l'abbé Lesueur „ habitait encore dans la maison du chanoine Bochart de Champigny, au Cloître Notre-Dame, et les biographes nomment en effet cet ecclésiastique comme lui ayant offert l'hospitalité pendant cette période difficile. Bref, le 15 avril arrivé, le billet fut, naturellement, protesté, et les poursuites commencèrent aussitôt. Les quatre premières pièces de la procédure sont datées des 18, 26, 28 avril et du 8 mai 1788; une cinquième établit qu'au 30 mai les frais s'élevaient déjà à 37 livres 14 sols. Trois autres pièces sont postérieures de trois années: le 27 mai 1791, un commandement adressé " au S<sup>r</sup> Lesueur cy devant M<sup>re</sup> de Chapelle de la Métropole de Paris „ lui déclare qu'il sera " contraint par toutes les voyes de droit même par corps et emprisonnement de la personne „. Puis le dossier s'arrête, — et pendant ce temps se sont écoulées les années 1789, 1792, 1793, 1800, 1804... Pourtant, arrêtons-nous à cette dernière, dont les mois d'automne portent encore la numérotation d'an XIII. Nous trouvons cette date inscrite en effet sur une des pièces de notre dossier, et c'est tout justement la première, à laquelle il faut revenir: le billet souscrit en février 1788. Il est écrit en effet au dos de celui-ci qu'un versement de 300 livres destiné à couvrir les frais, payer les intérêts échus, le surplus à valoir sur le principal, a été effectué " le 20 Brumaire an treize de la République „, — et cette date est très proche du 2 décembre 1804, où Napoléon fut couronné

---

(1) Sur ces faits et ces dates, voir la récente biographie de Lesueur par M. F. Lamy, Paris, Fischbacher, 1912.

aux sons des oratorios de Lesueur, dans la même cathédrale dont celui-ci avait été autrefois maître de chapelle. Nous pouvons croire que le règlement total de la créance ne se fit plus attendre longtemps. Mais il avait fallu seize ans pour que Lesueur pût rembourser les 342 livres empruntées par lui à un compatriote, et, pour qu'il s'acquittât enfin, il avait été nécessaire qu'il fût devenu maître de la Chapelle de l'Empereur et qu'il eût obtenu la renommée de l'auteur d'*Ossian* ou les *Bardes* ! — Il est vrai qu'en ces seize années il s'était passé tant de choses plus importantes qu'une dette de 342 francs !]

Notre seconde lettre de Lesueur, de peu de temps postérieure à la première, sera pourtant d'un tout autre style : c'est une épître en vers, que nous avons trouvée, écrite de sa main, en tête d'un exemplaire de son *Exposé d'une musique une, imitative*, etc., appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire. Voici cet essai poétique et galant dû à la jeunesse de l'austère musicien :

A Mme BAURANS (1).

Vous qui sçavez enchaîner sur vos traces,  
Avec les arts et leur brillante cour,  
L'essaim léger des plaisirs et des graces ;  
    Vous dont l'esprit sçait chaque jour  
De la nature emprunter le langage,  
    Et, conversant avec le sage,  
    Instruire et plaire tour à tour ;  
    Vous qu'on aime tant à connoître,  
    Vous que les arts vont consulter  
    Et qui jamais ne fites naître  
    Que le regret de vous quitter,  
    Daignez sourire au pur hommage  
Qu'un cœur reconnaissant n'offre qu'avec frayer.  
De mes faibles travaux votre docte suffrage  
    Sera le prix le plus flatteur.

(1) Le nom de Baurans est celui de l'écrivain qui eut le premier l'idée de faire chanter sur des paroles françaises des opéras composés en langue italienne et qui adapta ainsi, pour notre scène, les intermèdes de Pergolèse. Il se pourrait que la correspondante de Lesueur eût été de sa descendance.



Ah ! si dans les beaux temps du monde en son enfance,  
Dans ces siècles où les mortels  
Aux graces, aux talents, élevaient des autels,  
Le ciel eût autrefois fixé votre naissance,  
Vous eussiez vu ces dieux tomber à vos genoux  
Et l'encens des mortels n'eût brûlé que pour vous.

LE SUEUR

De l'Académie des Sciences et  
Belles lettres d'Amiens, et corres-  
pondant du Musée de Toulouse.

Ce 9 mai 1788.

Nous n'avons rien à produire, comme documents inédits, qui date des années ardentes de la Révolution française, celles où Lesueur donna au théâtre ses premiers ouvrages dramatiques, *la Caverne, Paul et Virginie, Télémaque*, et où il prit part à l'organisation du Conservatoire. Il nous faut aller jusqu'à la fin du siècle pour trouver des pièces relatives aux luttes qu'il eut à soutenir avec l'Opéra, pour la représentation de ses œuvres, et avec le Conservatoire, pour faire prévaloir ses idées, luttes qui lui coûtèrent de grandes peines et lui causèrent beaucoup de déboires. Reproduisons-les sans autres commentaires que les notes destinées à en éclairer les détails au point de vue historique.

LE SUEUR AUX CITOYENS ADMINISTRATEURS DU THÉÂTRE  
DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS (1)

Ce 17 ventose an VII.

Citoyens, je reçois le 14 de ce mois votre lettre obligeante datée du six, par laquelle vous m'invitez à vous envoyer la partition de *La mort d'Adam* (2). Il seroit impossible d'entendre et juger cet ouvrage avec un accompagnement de clavecin. Cet instrument qui n'a que des effets de *batteries* et des pulsations sèches et coupées, ne sauroit rendre ni le *caractère particulier* ni la *couleur locale* d'une musique qui a du être toute en *accens des passions* (3).

---

(1) L'Opéra de Paris.

(2) Opéra de Lesueur, poème de Guillard; ne fut représenté que dix ans après cette lettre, en 1809.

(3) Rapprocher de ces déclarations celles de Berlioz relatives à l'exécution de ses cantates pour le concours de Rome avec accompagnement de piano pour remplacer l'orchestre.

Il faut encore que les décorations (quoique très simples) et l'*exposition du sujet* mettent l'auditeur dans un *site* et dans un siècle où il puisse demander lui même *les chants du premier age du monde*. Il faut que ce même auditeur, mis dans cette situation par les décorations et les costumes, puisse sentir que les *mœurs patriarcales* de ce siècle et les diverses modifications des passions ont dû (dans cet age) *agir et chanter* avec cette sorte de *mélopée*.

C'est pour cela qu'en évitant soigneusement tout ce qui pourroit réveiller la moindre idée de *musique gothique*, je me suis au contraire attaché scrupuleusement à ne suivre pas à pas que *le grand goût de l'antique*; ce qui, comme vous le savez, est bien différent: et j'ai tâché, autant que je l'ai pu, de n'arriver à de grands effets qu'en raison même de la simplicité des moyens employés. J'ai fait tous mes efforts, en un mot, pour que chaque période, chaque vers et même chaque mot du poëme fussent entendus distinctement, compris et sentis depuis le commencement de l'ouvrage jusqu'à la fin, dans la persuasion où je suis qu'un opéra où l'on ne distingueroit clairement, dans l'exécution, que quelques vers ou quelques mots de temps en temps, ne seroit qu'une pantomime *vocalisée*: et ce n'est point là le but du Théâtre des Arts, qui doit être le thrône de la poésie lyrique, de la musique et de tous les beaux arts réunis: c'est ce que Gluck, Sacchini &c. avoient prouvé; et leurs ouvrages ainsi que ceux des grands maîtres de nos jours ne sont point des *vocalisations*. Attachons-nous donc à conserver la pureté de l'art.

Pour revenir au but de ma lettre: les passions des ames chaudes, élevées et brûlantes font le pivot du sujet traité par *Guillard*. Et ce sujet est fondé sur *toutes les sortes d'amour*, sur la *religion-naturelle*, et la *mort*.

C'est au milieu de ces diverses modifications d'*amour paternel*, d'*amour filial*, d'*amour maternel* et d'*amour conjugal* &c.; c'est au milieu de cette pitié excitée par ces sentiments et toujours à côté des *terreurs* de la mort; c'est au milieu, non de cet accent particulier à une nation, mais au milieu de l'accent universel de la nature qui arrache à tout homme des cris inarticulés; en un mot c'est au milieu de ces mœurs pures, probes et patriarcales des premiers siècles que le terrible rôle de *Caïn* (revenant des monts Hyperborées) vient faire *pyramide*.

Vous y verrez que même le *tombeau d'Abel*, que la continuelle *perspective de la mort*, et que *chaque heure du cours du soleil* qui doit en marquer le fatal instant, y jouent des rôles qui ne sont pas les moins importants.

J'ai donc raison de dire que ce ne sera qu'en scène qu'on pourra réellement sentir et juger le *grandiose antique* que *Guillard* a répandu

à pleine main dans son ouvrage, et au ton duquel j'ai tâché de me monter. Guillard y a parfaitement senti qu'il faut donner au musicien le langage des passions, beaucoup de sentimens et d'images, mais peu de simples idées à rendre. Il n'y a que les passions qui chantent; l'entendement ne fait que parler (1).

Aussi notre poète, suivant son excellent original allemand (2), a-t-il constamment mis en jeu les trois plus grands leviers de ces sentimens et passions, l'**amour**, la **religion-naturelle**, et la **mort**. Et, comme le disent avec raison les plus célèbres critiques, tant anciens que modernes, " ce sont les trois mobiles les plus efficaces de la tragédie „. Et voilà pourquoi nos meilleurs critiques modernes élèvent la tragédie de *Klosstopp* (sic) au dessus même des tragédies antiques les plus vantées. Aussi je ne suis point étonné que nos meilleurs poètes actuels et nos gens de lettres les plus distingués [entendant lire *la Mort d'Adam* de Guillard] n'aient point fait difficulté de mettre cet ouvrage au dessus même de son *Edipe* (3).

D'où peut venir donc, que certaines personnes aient osé vous dire que c'étoit une *tragédie de dévotion*? — Ou ces personnes ne connoissent point la tragédie de l'auteur allemand ni celle de Guillard imitée de celle-cy, ou leur intention fut bien perfide, si elle ne fut pas toute à la fois bien ignorante.

Pour que ce fut une tragédie de *dévotion* ou de *religion-particulière*, il faudroit d'abord qu'il y fut question ou de *religion-chrétienne* ou d'une autre *religion-particulière*, ou d'un *fanatisme* quelconque. Or, il est même impossible d'y trouver le soupçon d'aucune de ces idées.

La seule grande et unique idée qui règne dans cet ouvrage, c'est que chacun (de quelqu'état qu'il soit) y trouvera de grands exemples de mœurs probes et pures, de conduite juste et intègre; c'est qu'il y trouvera toutes les vertus privées des familles prises dans tel peuple que ce soit, et communicatives à tout auditeur de quel âge, de quelle profession ou de quel pays qu'il puisse être, avec les seules idées de la **Religion-naturelle** et de la **morale universelle** de tous les peuples. Et, comme toutes les idées religieuses et toutes les sortes de religion remontent à un premier homme quelconque, que toutes les nations actuelles du globe appellent *Adam*, c'est aussi dans ce père commun des humains que chaque homme, que chaque auditeur reconnoitra son modèle ou son exemple.

---

(1) Cette dernière phrase est de Jean-Jacques Rousseau: elle est textuellement empruntée à son *Dictionnaire de musique*, à l'article *Accent*.

(2) *La Mort d'Adam*, tragédie de Klopstock.

(3) *Ælipe à Colone*, opéra de Sacchini, dont le poëme étoit aussi de Guillard.

Avancer [comme quelques personnes ont osé vous donner les craintes] avancer, disons-nous, que ce poëme ne sauroit faire présager un succès aussi sur que le poëme d'*Edipe*, ce seroit condamner, avant de l'entendre, la musique de la *Mort d'Adam*; et ce ne seroit pas diminuer le mérite du poëme; car je tiens pour bon le jugement porté sur lui par nos gens de lettres les plus accrédités et par nombre de nos poëtes dont les talents sont sur la première ligne. Et si ce poëme *neuf et original* venoit à ne point avoir le succès que j'ose lui présager, ce seroit moi qu'il faudroit en accuser, car la faute viendrait seule de la musique qui n'eut pu atteindre cette *nouveauté de forme* ni cette *originalité*, ni ce *caractère tout particulier de sublimité* fait pour aller frapper du premier coup le cœur le plus froid et le plus en garde contre sa sensibilité; fait en un mot, pour causer dans tout un auditoire ces vifs élans de l'âme qui transportent les auditeurs hors d'eux mêmes.

Dire que les *mœurs intérieures*, que les *vertus privées des familles*, que les *combats du cœur humain*, que les *contrastes soutenus des passions*, et que la *religion-naturelle* ne peuvent faire présager le succès d'une pièce, c'est condamner le succès de **Misanthropie et repentir** (1) et dire que le public a eu grand tort de s'y intéresser. Or, on en connoît le succès soutenu. La *tragédie d'Adam* a de plus la *perspective de la mort*; elle a tous les principaux ressorts qui peuvent fortement émouvoir le cœur humain et l'agitter sans cesse en mille sens contraires; elle a tous les ressorts les plus puissans de la **terreur** et de la **pitié**: et ce moyen puissant de la **terreur** et de la perspective de la mort, l'auteur de *Misanthropie* n'a pu l'employer. D'ailleurs il est connu que le grand succès en Allemagne de ce dernier ouvrage, n'a jamais approché du succès prodigieux de la *Mort d'Adam* dans le même pays, et que Guillard a eu le bon esprit d'imiter de point en point. Son poëme ne paroît si simple que parce qu'on y voit la nature; et pour la peindre avec la vérité dont l'ont peinte l'auteur allemand et Guillard, il faut l'avoir eu non pas sous les yeux, non pas en idée, mais au fond de l'âme. Le musicien a tâché de s'en pénétrer profondément.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur ce poëme fait pour intéresser non pas un seul peuple, non pas une nation, mais l'universalité du genre humain. Et Guillard sera plus embarrassé du choix du théâtre où il donneroit son poëme (pour peu qu'il vous donnât quelques craintes) que vous ne le serez de son succès.

La *Mort d'Adam* fut lu, fut reçu à l'unanimité et avec acclamation à l'administration de l'Opéra il y a plus de deux ans; et je fus pressé dans le même comité d'en tenir la musique prête pour l'hiver de l'an 6.

---

(1) Drame de Kotzebue.



L'administration d'alors, prévoyant des changemens dans la direction du Théâtre des Arts, ne s'occupa plus ou s'occupa fort peu d'ouvrages nouveaux à mettre, malgré que celui-cy n'exige aucune dépense et ne coûtera pas plus que la mise d'*Edipe*: de manière qu'on pensa à fixer la mise de la *Mort d'Adam* au commencement de l'hyver de l'an 7. Voilà la dernière époque arrêtée et promise. En conséquence la musique fut achevée avant l'entrée de cet hyver.

Sur ces entrefaites l'opéra d'*Adrien* (1), qui étoit encore l'hyver de l'an 6 au Théâtre-Faydeau, fut ensuite rendu au Théâtre des Arts où il avait un *tour* de 8 à 9 ans: de manière que vous ne me vîtes faire aucune démarche pour réclamer l'exécution de la parole donnée de mettre *Adam* au commencement de l'hyver; *Adrien* étant en *tour* devoit être donné avant la *Mort d'Adam*.

Vous me le demandez aujourd'huy, et vous paraissez **vouloir l'entendre**: mais je vous le répète, le genre de musique adaptée à cet ouvrage, et le *parti pris* pour le choix tant de son *caractère* que de sa *couleur*, ne peuvent être sentis et jugés qu'en scène. Je dirai plus; son succès plein dans la chambre me donneroit autant de doute pour son succès au théâtre, que celui d'une statue équestre dans un boudoir, et qui seroit destinée à une place publique.

Je vais néanmoins vous l'envoyer; et nous nous entendrons ensemble sur le reste, quand vous aurez bien voulu me fixer l'*époque* et la *saison* où vous prévoyez pouvoir le mettre. Seulement je vous fais l'observation que je réclamerai fermement la mise d'*Adam* immédiatement après que vous ne serez plus occupé de celle d'*Adrien*. Je vous demande donc qu'après celle-cy, ce soit la *première grande pièce mise en scène*. Veuillez bien me donner une réponse claire et précise sur ce point.

Salut et Fraternité.

LE SUEUR.

A L'ANGLÉ (2)

De Viry Sur Orges  
ce 2 pluiv. an 8.

Mon cher Langlès, si je n'avais consulté que mes désirs et l'amitié que m'ont inspiré depuis longtemps votre personne et vos grands talents,

---

(1) De Méhul.

(2) Lesueur orthographie ce nom "Langlès", mais les particularités contenues dans la lettre prouvent avec évidence que son correspondant est ce même Langlé à qui nous avons vu Méhul s'adresser déjà, et de qui nous avons lu une lettre dans le chapitre XII de ce recueil.

je n'eus point tant tardé à vous écrire depuis mon absence. Mais j'eus dans ma longue maladie si peu d'intervalles de mieux, que je n'ai pu là dessus remplir plutôt mes vœux. Je trouverai mon excuse dans ma sécurité sur votre amitié dont j'ose mesurer l'étendue sur celle de la mienne pour vous.

Je vous avouerai que j'ai souvent jeuné de ne pouvoir plus discourir quelquefois avec vous sur notre art que vous aimez autant que moi. Avec vous, je trouve à qui parler. Dans ma solitude je ne pouvois jouir que de souvenir en me rappelant vos ingénieuses conversations sur cette matière... Continuez, mon ami, de chercher à agrandir chez nous ce bel art. Faisons lui prendre racine en France. On y a du génie comme ailleurs. Il ne s'agit que de l'allumer. Qu'une digne émulation, qu'un **amour-propre françois** nous fasse donc désirer à tous d'y voir enfin une **Ecole** dont l'excellence puisse le disputer à l'étranger! Servons-nous, je le veux bien, des lumières des autres **Ecoles**; mais que ce soit pour augmenter le jour de la nôtre: et faisons-lui renvoyer une réverbération plus forte et plus lumineuse que l'éclat même des premières. C'est un but digne d'un *François*; et vous l'êtes. Le génie de l'étranger ne doit se trouver présent dans notre Conservatoire que pour se voir entourés d'efforts tendants à le surpasser. L'amour de notre pays doit nous crier sans-cesse: " Cherche, devine, atteinds les secrets du " génie musical de nos voisins; mais que ce soit au profit de ta maison, " de ta famille, du pays enfin ou tu vis et à la gloire duquel tu dois " consacrer toutes tes veilles. Les arts doivent être, il est vrai, les ci- " toyens du monde: mais il faut te distinguer, te faire remarquer parmi " ces cytoyens: il seroit honteux pour toi que l'étranger fit tout dans " cette république générale des beaux arts, et que le François n'y fit " rien. Il seroit honteux que ton **Ecole**, que ton **Conservatoire** ne " servit que d'ombre aux autres, ne servit qu'à en faire saillir la répu- " tation pour diminuer la tienne; tandis qu'il est digne du génie de la " France de prétendre à tenir le premier rang dans la république-géné- " rale des belles lettres et des beaux arts „.

Voilà ce que l'**amour de notre pays** doit sans-cesse faire entendre au cœur du véritable artiste qui sent sa dignité. Cette voix tonne aussi dans votre ame, mon ami; j'en ai pour garant votre génie actif, et cette inquiétude noble et dévorante qui vous livre sans relâche aux recherches et travaux qui peuvent agrandir l'horison de notre art. Continuez. L'avenir vous applaudira. Je vois au bout de la carrière le génie françois qui vous encourage et vous montre de loin la couronne dont il veut récompenser tous ceux qui auront le bon esprit de vouloir augmenter sa gloire, d'augmenter celle de leur pays.

Oui, mon ami, convenez en, tous nos efforts doivent tendre à faire

trionpher l'école de France. Et je trouve que nous ne sommes pas assez chauds sur cette matière. Nous nous contentons de ne porter notre débile émulation que jusqu'à vouloir ajouter une nouvelle colonne à l'édifice des **Ecoles étrangères**, tandis qu'en France on devrait se croire capable de se charger d'un édifice entier, et de l'élever aussi haut que celui de nos voisins, pour ne pas dire plus. J'en ai pour garant, je le repète, la supériorité du génie françois dans les autres arts.

Eh ! mon ami ! ceux qui ont fondé les **Ecoles étrangères** étoient de troncs de chair batis sur deux cuisses comme nous. Pourquoi le même génie musical rougiroit-il de loger également chez des hommes, chez une nation dont la primauté en tout est avouée depuis tant de siècles même par les historiens étrangers ? Pourquoi ne seroit-il pas permis de tenter cette primauté dans l'art-musical, puisqu'elle est avouée dans les lettres et les autres arts ? Pourquoi même n'y a-t-on pas réussi jusqu'à présent ? — C'est que tous les moyens manquoient ; c'est qu'il n'y avoient point d'écoles assez soignées ; c'est que la musique n'entroit point dans l'éducation publique, et que par suite de cette négligence si condamnable dans notre ancien gouvernement, on avoit pris de fausses idées de cet art si vanté dans tous les siècles et si prisé chez les peuples qui le cultivoient sous les encouragements de gouvernements plus éclairés. Le grand miracle que ces nations l'aient emporté sur nous ! . . . Le même que celui d'un enfant qui sait mieux lire qu'un autre à qui on ne l'a point appris, et pour cela on n'accusera point les organes de ce dernier. Aussi les organes du François, qui ont toujours été si sensibles à l'impression du *beau en tout*, le seront également à l'impression d'une excellente école de musique. Il ne faut que le vouloir. J'augure assez bien de ma nation pour le croire et en être persuadé. Vous en augurez aussi bien que moi. Notre conservatoire est **françois** : n'ayons donc pour but que la perfection de l'école de France.

Grace aux soins sans nombre, mon cher ami, d'une bonne et cordiale amitié, ma santé est à peu près rétablie. Je suis revenu de loin, mon cher Langlès ; je la perdois de vue cette **ecole de France**. C'étoit un de mes grands regrets. Mais pourquoi, me direz-vous, se laisser surprendre par cette trop longue maladie ? Pourquoi se calciner le sang et s'affecter ainsi de quelques tracasseries théâtrales que moi-même, me direz-vous, j'ai eu à supporter toute ma vie, sans m'en chagriner à ce point ? Dans ce sens, vous pourriez avoir raison, mon cher ami ; mais vous savez aussi qu'un rassemblement de circonstances vivement facheuses viennent quelquefois se prendre corps à corps avec ce conflit de tracasseries : et quand à tout cela il se joint des perfidies aussi imprévues qu'insupportables, il est impossible alors de sentir modérément des maux qui deviennent infinis. Il faut alors une philosophie froide, et bien ferme.



Je n'ai pas eu la première, mais j'ai eu la seconde; car me voila encore, et je ne suis pas mort pour cette fois (1). J'aurai, mon ami, j'aurai encore le plaisir de vous embrasser.

Mais finissons. Je vous parle de ma maladie quand je ne voulois vous entretenir que de vous. Je termine; car je serois encore bien plus long si je tombois sur la vive amitié et le sincere attachement avec lesquels je ne cesserai jamais d'être votre sincère ami

LE SUEUR.

Un million de belles choses de ma part à madame Langlès. N'oubliez pas non plus, je vous en prie, de me rappeler au souvenir de notre ami commun *Jamsore*.

A ARNAUD, DE L'INSTITUT

Ce 21 brum: an 10 (2).

C'est à vous, Arnaud, qui aimez les arts et voulez leur gloire, à vous par qui j'en ai toujours entendu parler avec autant de passion que de goût et de véritable lumière, à vous qui (je ne crains pas de le dire) êtes juste comme la justice même, que je sou mets cette frêle brochure, sur *plusieurs points d'utilité relatifs aux arts* (3), que des circonstances impérieuses viennent de me faire écrire à la hâte... Si j'avois eu la

---

(1) Langlé était sans doute assez bien disposé à écouter les doléances de Lesueur, car il avait eu, lui aussi, sa part de tracasseries (voir ci-dessus sa lettre du 9 frimaire an IV). Il n'avait pas laissé même d'être attaqué dans sa situation du Conservatoire, bien qu'il en fût un des premiers fondateurs, ayant fait partie de l'École royale de musique, de la musique de la Garde nationale, et ayant été nommé professeur au Conservatoire dès l'ouverture de l'établissement. Pourtant, au moment même où Lesueur lui écrivait, il était à la veille de perdre cette place, pour ne conserver que celle de bibliothécaire, qu'il remplissait concurremment depuis l'an V. D'une philosophie plus tranquille, et d'ailleurs déjà en âge à aspirer au repos, il put subir ces épreuves avec une résignation dont son jeune et bouillant correspondant était moins capable.

(2) Cette époque est celle des plus graves difficultés de Lesueur avec le Conservatoire, d'où il fut exclus, par mise en réforme, à la fin de la même année.

(3) *Lettre en réponse à Guillard sur l'opéra de la Mort d'Adam, dont le tour de mise en scène arrive pour la troisième fois au Théâtre des Arts, et sur plusieurs points d'utilité relatifs aux arts et aux lettres*. Paris, brumaire an X. Cet écrit polémique éclaire d'un jour assez cru l'histoire des querelles de Lesueur avec le Conservatoire et l'Opéra.



plume qui a écrit *Marius*, si j'avois eu celle du poète sensible qui a écrit la tragédie des *Vénitiens* comme Racine l'eût écrite (1), si j'avois eu, en un mot, l'habitude littéraire de l'auteur de *Lucrèce*, et d'*Oscar*, je n'aurois pas à le prier aujourd'hui d'excuser les *formes* de la faible brochure que je lui envoie, de les excuser en faveur de la *matière* et de son **but**: je ne serois pas obligé de lui rappeler que mon art n'est point d'écrire en *prose harmonieuse* mais en musique théâtrale... je lui avoue cependant que, tout en écrivant pour le gouvernement et les premières autorités (qui ont vu l'ouvrage et dont j'ai l'assentiment par des réponses trop flatteuses pour moi, réponses auxquelles je n'eus jamais osé m'attendre), j'étois bien éloigné de présumer un tel accueil, un encouragement pareil à celui que j'ai reçu... je lui avoue encore que mon courage cependant s'étoit soutenu d'avance dans l'espoir d'être lu par l'*homme-juste*, par *Arnaud*, dans l'espoir, dis-je, de discourir encore avec lui sur la *véritable direction à donner aux arts*, d'en discourir avec lui au moins de cette manière, puisque depuis longtemps j'ai si peu occasion de lui en parler verbalement et que les portiers-cerbères sont intraitables: et ne laissent point pénétrer, n'importe qui, sans laissez-passer — laissez-passer que j'ai demandé à *Arnaud* dès l'été dernier dans un concert du Ministre de l'Intérieur, et qu'il m'avoit promis de m'envoyer: laissez-passer que je lui ai demandé un mois après, pendant un déjeuner du même ministre et qu'il m'avoit encore promis de m'envoyer: laissez-passer que j'ai demandé quelque temps après au citoyen *Duval* chez *Martini*, et qu'il m'avoit assuré de m'envoyer le lendemain: laissez-passer que j'ai redemandé à *Arnaud* pendant le concert du 14 juillet au temps de la paix, et qu'il m'a promis fermement de me faire tenir le lendemain par le C<sup>n</sup> *Sarette*... enfin ce maudit *laisser-passer* plus difficile à obtenir qu'une lettre du premier Consul, je n'ai pu encore l'obtenir... faites-moi donc l'amitié mon ami, de me l'envoyer... je vous répète pour la 7<sup>ème</sup> ou 8<sup>ème</sup> fois que quarante fois je me suis présenté au ministère pour aller causer avec vous qui n'avez d'*adresse* ou *demeure* que là; et que quarante fois je n'ai pu voir que les chefs de division qui m'avoient donné ces terribles **laisser-passer**... pour vous? Suisses et porteurs de plaques aussi intraitables que le portier des enfers, je n'avois point de *passepport*.

Revenons à notre objet. Les mises d'*Adam* et d'*Ossian* ne sont que les causes secondes de la *faible brochure* que je vous sou mets. L'éducation littéraire à unir intrinsequement à l'éducation musicale dans le Conservatoire (sans rien changer à sa bonne organisation), et cela, pour former

---

(1) Le bon Lesueur exagère évidemment...

des chanteurs-acteurs et des compositeurs dramatiques capables de succéder à Gluck, Sacchini, Piccini, et à nos grands maîtres vivans; la nécessité d'appeller au Théâtre des Arts le faisceau des grands compositeurs qui nous restent pour mettre le *grand-opéra* à portée de nous honorer encore vis à vis de l'étranger, et de lui faire véritablement juger jusqu'à quel point la musique théâtrale en France, pourroit être comparée à celle des Allemands et des Italiens: tels sont les principaux objets qui m'ont impérieusement commandé de faire entendre ma faible voix à un gouvernement qui, par sa richesse et sa puissance, possédera tous les moyens d'exécution; et la perfection de la musique dramatique peut pourtant aussi, servir aux monuments de la gloire française. C'étoit aux compositeurs à faire sentir ces nécessités, puisque c'est par eux que l'étranger pourra juger quelle est véritablement la musique dramatique qu'on fait en France. C'étoit à ces compositeurs dont les talents sont prouvés et reconnus, et que leurs impuissans efforts font gémir dans le silence, c'étoit à eux, dis-je, d'élever la voix, de montrer le *mal* et le *Remède*, et d'appeller les gens éclairés au secours de l'art: ils ne l'ont point fait: j'ai osé m'en charger pour eux et même à leur insçu, et veiller tandis qu'ils dormaient sur leurs plus chers intérêts.

Un laisser passer, je vous en conjure! Je vous embrasse avec étreinte, c'est à dire comme je vous aime et vous admire.

LE SUEUR  
au Conservatoire.

P. S. Je viens d'envoyer la brochure à l'adresse d'*Arnaud*.

*Au citoyen Arnaud — de l'Institut, Chef de la — 4<sup>e</sup> division —  
Au ministère de l'Intérieur.*

La lettre suivante montre un changement complet dans la situation de Lesueur. Il ne se débat plus au milieu des difficultés dont, quelques mois auparavant, il était sorti vaincu; mais, fort maintenant de l'appui de l'autorité supérieure, il dicte pour ainsi dire ses ordres au directeur de l'Opéra, — et ces ordres sont obéis.

AU CITOYEN CELLERIER

Paris, ce vendredi 14 brumaire  
an onze.

Citoyen,

J'ai eu l'honneur de voir ce matin le Citoyen Fourcroy, Conseiller d'Etat, il a arrêté que les *Bardes* ou *Ossian* seroit le premier opéra monté de suite immédiatement après l'opéra de *Proserpine*, a moins que quelques difficultés de circonstances ne retardassent la représentation de

ce dernier, et que dans ce cas, *Ossian* seroit monté sur le champ, nul autre Opera ne pouvant prendre son tour; il m'a même fait espérer que *la Mort d'Adam* pourroit être donnée de suite après *les Bardes*, il m'a chargé citoyen, de vous faire part de cette détermination.

Je suis persuadé, Citoyen, du concours que vous voudrez bien y donner en faisant toutes les dispositions nécessaires pour que, d'après les ordres du Conseiller d'Etat, on travaille de suite aux décorations des *Bardes*. Vous me trouverez disposé à activer par tous mes moyens et tout ce qui pourra dépendre de moi la mise de cet opéra.

Agréez mes salutations.

LE SUEUR.

P. S. Je vous enverrai Mardi le poème, et le programme des Décorations pour le Citoyen Boulet, afin qu'il ne soit apporté aucun retard à la confection des dites décorations.

*Au Citoyen — Celerrier (sic) Directeur du — Théâtre des Arts, Boulevard — Montmartre n° 1044 — Maison S<sup>e</sup> Par.*

Les *Bardes* (ou *Ossian*) furent représentés quelques mois après cette lettre (10 juillet 1804), en la présence du nouvel Empereur.

À partir de cette période, ce sont les papiers mêmes conservés dans la famille de Lesueur qui nous fourniront les souvenirs les plus intimes. Certains seront de simples transcriptions, même d'imprimés, mais tracées d'une main chère à notre auteur, celle de l'épouse dont nous allons bientôt voir unir la destinée à la sienne. C'est par Madame Adeline Lesueur qu'a été copiée dans l'album de famille la pièce de vers suivante, faisant allusion à une scène historique dont l'artiste s'enorgueillissait à bon droit:

ALMANACH DES MUSES, année 1805.

*Vers à M<sup>r</sup> Le Sueur sur l'honneur que l'Empereur lui a fait de le recevoir dans sa loge à la première représentation des Bardes :*

Virgile, Michel Ange, Appelle, Phidias,  
Ont eu pour protecteurs les héros de leur âge;  
Tous les arts ont charmé les plus grands potentats.  
La musique a son tour. De ton heureux partage,  
Illustre Le Sueur, tu ne te plaindras pas :  
Du César des Français la voix qui t'encourage  
De l'immortalité n'est-elle pas le gage ?

par M. Kerivalant.

Une autre page de l'album contient ce souvenir du même genre :

FLEUR CUEILLIE SUR LE TOMBEAU DE NAPOLEON À ST.-HÉLÈNE.

[La fleur a disparu : on voit sur le papier la trace de deux épingles qui avaient dû servir à la fixer. Au-dessous, on lit:]

Si M<sup>r</sup> Lesueur parcourant l'album de sa fille y trouve un jour cette fleur, il pensera à l'amitié que lui avait vouée le monarque, et versera une larme de douleur.

Qui n'a présente à la mémoire cette belle ovation du public à la 1<sup>re</sup> représentation des *Bardes* où Napoléon appelant l'auteur dans sa loge tira sa croix pour en faire hommage au talent ?

Si l'opéra est l'arène des grands musiciens, M<sup>r</sup> Lesueur a été, lui aussi, décoré sur le champ de bataille.

Honneur à l'artiste qui a refusé, après l'Empire, toute élévation dans la hiérarchie de l'ordre et qui est resté simple chevalier (1).

Honneur à ceux qui portent le nom de Lesueur.

B.

Et voici maintenant des souvenirs de caractère plus personnel encore. Devenu, par le succès des *Bardes* et les honneurs qu'il lui valut, ainsi que par sa nomination (antérieure) à la direction de la Chapelle impériale, une personnalité importante dans le monde des arts, ayant (nous l'avons déjà vu) liquidé ses dettes de jeunesse, Lesueur se maria. Il épousa la demoiselle Adeline Jamart de Courchamps, fille d'un fonctionnaire de l'administration des Finances. Celle-ci fut pour lui une compagne, non seulement aimable et appliquée à ses devoirs conjugaux, mais ardemment dévouée à la gloire de son mari, durant sa vie et après sa mort. Nous l'avons vue déjà occupée à transcrire dans l'album de sa fille les souvenirs propres à lui faire honneur : nous allons trouver d'autres copies analogues, même de lettres dont l'autographe nous manque, mais

---

(1) " Après le sacre de Charles X, où l'on avait joué des fragments de Lesueur, le ministre lui envoya le brevet d'officier de la Légion d'honneur. Mais Lesueur tenait à sa croix de chevalier, qui lui rappelait un bien beau jour, puisque Duroc la lui avait apportée le lendemain de représentation des *Bardes*. Il déclara ne pas vouloir d'avancement „ OCTAVE FOUQUE, *les Révolutionnaires de la musique*, p. 150.



dont l'authenticité, affirmée par un tel témoignage, ne saurait être révoquée en doute. Il semble que la digne femme, attachée à ses souvenirs de gloire autant que de tendresse, appelant, dans ses récits, son grand homme " Lesueur ", ait voulu préparer elle-même ces documents pour la postérité. Nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir été mis en mesure de lui donner cette légitime satisfaction posthume.

Voici donc, du temps de leurs fiançailles, une lettre écrite par Lesueur à sa future belle-mère. N'en disons rien à l'avance, si ce n'est simplement pour annoncer qu'elle est d'un style très Empire.

LESUEUR À MADAME JAMART DE COURCHAMPS  
*devenue sa belle-mère le 2 juin 1806.*

Ma sensible, ma toute aimable,

Je suis bien contrarié ! On me vient chercher ce soir, pour aller chez Madame de Talleyrand, à sa campagne du bois de Boulogne : on vient de venir m'en faire souvenir ; le plaisir de me trouver avec vous *aux Français* me l'avait fait bien oublier. Ceci me fache d'autant plus que c'est encore une maudite fois de plus où je manquerai l'occasion de me trouver avec vous qui êtes si aimable, et avec notre *Reine* qui est si angélique. Voilà comment il faut être souvent contrarié dans ce bas monde où les plaisirs du cœur sont *tout*, tandis que le reste n'est qu'une vaine fumée.

Je m'en vengerai en allant un de ces premiers matins reprendre nos exercices de musique, car c'est depuis lors que cette diable de musique, dont je dois être rassasié, me semble reprendre un nouvel attrait. Je crois, pour moi, que celle qui la chante, est pour *tout*, là dedans.

Je vous embrasse toujours de toutes mes forces, c'est à dire comme je vous aime.

LE SUEUR.

*Passy, ce dimanche matin*  
19 janvier 1806.

Relevons, toujours dans l'album de famille, ces petits vers galants, dus à la même plume que nous avons vu parfois écrire sur un ton si différent. Cet acrostiche, composé pour la fête de la jeune mariée, a été conservé à l'état d'autographe.

A Accuse, si tu veux, mon ingrate mémoire ...  
D Dans ce mois ADELINE a comblé mon bonheur  
E Et devient [par l'hymen (1)] mon orgueil et ma gloire;  
F L'hymen m'assura de son cœur.  
I Ivre du sien, le mien est sa conquête.  
N Ne parlons plus d'un jour de fête,  
E Elle rend fortunés tous les jours de LE SUEUR.

Autres vers, écrits pour une occasion analogue :

*Le Sueur et ses enfans, à Madame Le Sueur, en lui offrant une robe bleu-céleste, le jour de sa fête.*

Te donner la couleur du ciel  
C'est t'offrir celle de ton âme.  
Le ciel aussi n'est-il pas éternel ?  
C'est l'image de notre flamme,  
Car, notre amour pour toi n'est-il pas immortel ?

Ainsi parvenu aux grandeurs et à un état prospère, Lesueur ne sut plus borner ses ambitions : il voulut être noble ! Il était, à la vérité, fils d'un batteur en grange en service chez le receveur du domaine du Ponthieu, au hameau du Plessiel, près Abbeville ; son acte de baptême désigne le père par le nom très plébéien de " Sueur „, et la tradition locale a conservé le témoignage naïf de l'admiration de ce dernier pour l'enfant précoce en rappelant les paroles qu'il lui disait pour l'encourager à se faire entendre : *Cante, mein flu, cante, ches bieux monsieurs t'erbaient* : " Chante, mon fils, chante, les beaux messieurs te regardent „. Mais quand on a épousé Mademoiselle Adeline Jamart de Courchamps et qu'on est devenu soi-même un " beau monsieur „, il faut bien trouver quelque chose d'un peu plus relevé comme origine. Déjà M.-J. Chénier l'avait rempli de joie en faisant entendre, dans une *Épître à Lesueur*, qu'il était de la même famille que son homonyme le peintre Eustache Le Sueur ; désormais, il s'appliquera à rechercher des preuves de cette filiation ou de telle autre du même genre. Une lettre con-

(1) Ces mots ont été biffés, sans avoir été remplacés par les trois syllabes nécessaires à la justesse du vers.

servée à la Bibliothèque de la Ville d'Amiens et adressée à un de ses compatriotes, l'avocat Traullé, d'Abbeville, le montre préoccupé de se trouver un titre dans le passé. Il put se procurer un parchemin de 1596 où il est question de "nobles hommes", du nom de Le Sueur, et il pensa pouvoir en inférer qu'il était lui-même "noble homme". La lettre autographe dont il vient d'être fait mention a été reproduite en fac-simile dans la récente biographie de Le Sueur, par M. F. Lamy, à qui sont empruntés la plupart de ces curieux renseignements : il nous suffit d'y renvoyer le lecteur ; mais nous voulions la signaler afin de faire connaître une préoccupation dont nous retrouverons plus loin quelques autres traces.

En attendant, revenons aux choses d'art, et, pour avoir un échantillon de la manière — prolix, à la vérité, — dont il exposait ses idées, neuves, parfois chimériques, parfois aussi fécondes, donnons, d'après l'autographe de la collection Xavier Lesueur, cette note dans laquelle il expose les idées qu'il a voulu exprimer et représenter par la musique dans son opéra *La Mort d'Adam*.

(Note).

Pour l'intelligence des scènes-pantomimes, de ballets analogues aux mœurs et tirés de l'action même du sujet, enfin pour celles des Danses, Saltations et caractères particuliers de musique, de cet opéra, il est peut-être utile de rappeler ici que la Bible et les auteurs les plus graves de l'antiquité nous apprennent que les patriarches du premier âge, existants déjà du temps d'Adam (qui comme on sait vécut plus de neuf siècles) avaient employé leur sagesse à rechercher tous les *modes musicaux* et les *caractères de musique*, propres à être appliqués à la plupart des circonstances de la vie (*In peritiâ suâ requirentes modos musicos et carmina scripturarum*. Ecclesiast. cap. 44). Témoins le *chant de course* des jeunes filles dans les fêtes, celui des jeunes garçons, celui des cultivateurs, consacré aux travaux des champs, et qu'on exécutait aussi dans les fêtes patriarcales ; témoins le *chant des jeunes filles* durant les soins de la cabane et pendant les travaux champêtres de leur sexe, la *prière des époux* aux jours de fêtes qui précédaient les noces ; le *chant de noce* que les jeunes filles exécutaient dans ces fêtes ; l'*invocation-nuptiale*, et le *chant de l'épouse* qui s'exécutaient dans les mêmes circonstances, ainsi que le *chant des vendeurs*.

Les patriarches du premier âge avaient aussi consacré des *marches*

*religieuses* et des chœurs, pour les sacrifices solennels, exécutés par eux-mêmes. Ils avaient de même composé sur une musique caractéristique des saltations sublimes et merveilleuses par lesquelles ils représentaient le mouvement périodique des corps célestes, l'ordre constant et l'harmonie de l'univers. Ils furent imités par leurs descendants (les Israélites); et ceux-ci le furent par les Égyptiens qui ont fait de leurs danses sacrées des hiéroglyphes d'action, comme ils en avaient des figurés en peinture, pour exprimer tous les mystères de leur culte; et c'était des Égyptiens qu'Orphée avait pris les institutions et danses-sacrées qu'il avait établies dans la Grèce. Toutes les musiques-hypocritiques et saltations sacrées qui furent dans la suite en usage à Rome, dans toute l'Italie, et même dans la primitive église, dérivent des pantomimes et danses-sacrées primitivement instituées par les patriarches du premier âge.

Tous les chants caractéristiques dont nous venons de parler étaient déjà accompagnés d'une danse-figurée et concertée par plusieurs personnes qui imitaient par leurs mouvements, leurs pas, ou leurs gestes une action quelconque naturelle ou merveilleuse qu'elles représentaient au son de la voix, ou de quelques instruments-champêtres. Les interprètes les plus graves des livres sacrés sont sur ce point d'un avis unanime (*Vide* Lorin bibl. Sacr. de tripudio *Seu de multitudine saltantium et concinentium minime dubito.* (in psalm. 149. v. 3) — *cum certo instrumento homines ad sonum ipsius tripudiantes, existimo intelligi posse* (ibid.)). — Selon Milton les esprits célestes avaient enseigné à ADAM, au temps de son immortalité première, tous les arts et tous les sciences; il est soutenu dans son opinion par celle de plusieurs commentateurs de la Bible; et l'on voit dans son *Paradis perdu* les esprits célestes expliquer à Adam les mystères les plus occultes de la création, de l'astronomie et de la plus haute sagesse.

En remontant jusqu'à *Seth*, troisième fils d'Adam, on voit déjà *Enos* son fils, et *Enoch* l'un de ses petits-fils, s'occuper des *cantiques*, des *hymnes*, des *invocations*, des *chants de louanges* et de tout ce qui a rapport au culte de l'Eternel (*Gen.*, cap. 4 et 5). Dans la descendance d'un frère de *Seth*, on voit son arrière petit-fils connaître les instruments à cordes et à vent, et le frère de celui-ci être appelé le père des bergers ou pasteurs (*Jabel qui fuit pater pastorum: et frater ejus fuit pater canentium citharâ et organo. Genes.*, cap. 4. *Seth et Enos.* v. 20 & 21). — On voit Abel offrir des sacrifices, comme les patriarches qui l'ont suivi et ont ajouté aux cantiques des pantomimes et danses-sacrées. " Ces cantiques, dit Rousseau de Genève, étaient chantés par des chœurs de musique et accompagnés de danses, *comme on le voit*, dit-il, *dans l'Ecriture* „ — Dans un autre endroit de la Bible on voit *Laban*, de la descendance de *Seth*, se plaindre amèrement à son gendre de ce qu'il



a comme pris la fuite, et qu'il lui a ôté le plaisir de l'accompagner au son des instruments.

Les patriarches qui suivaient en tout les idées primitives ne se contentaient pas de faire servir la musique et la danse sacrée dans les occasions de joie; il les employaient encore dans les occasions de tristesse. Plusieurs saltations-religieuses instituées par eux n'étaient point composées de sauts, mais seulement de gestes, de figures, de démonstrations que les personnages faisaient pour exprimer, par leur jeu muet, sur la musique des instruments joués par d'autres, les sentiments dont ils étaient affectés. Ils avaient donc souvent des saltations sans *pas de danse*; on n'y voyait que le jeu de la figure, que des attitudes espressives du corps, que des *marches réglées*, en un mot que la langue du geste, par laquelle on témoignait combien on était touché de l'évènement auquel on s'intéressait. Ce sont des danses de ce genre que *Lulli* avait placées dans la pompe funèbre de *Psyché*, et dans celle d'*Alceste*, qu'on a imitées depuis dans le second acte de *Castor et Pollux* de Rameau. Le ballet des vieillards de *Thésée* et celui des songes d'*Atys* de *Lulli* étaient composés dans le même style. Celui des trembleurs d'*Isis* n'était composé que de démonstrations du même genre.

Nous finirons cette note par le tableau que la Bible fait elle-même du caractère des personnages que la poésie, la musique et la danse ont à mettre en action dans cet opéra :

“ Louons ces patriarches du genre humain, disent les livres sacrés, louons ces hommes pleins de gloire qui sont nos pères et dont nous sommes la race. L'Eternel, dès le commencement du monde, a signalé dans eux sa gloire et sa grande puissance. Ils ont été grands en vertu et ornés de prudence. Ils se sont acquis une gloire qui est passée d'âge en âge, et on les loue encore pour ce qu'ils ont fait pendant leur vie. *Dans leur sagesse ils ont recherché les modes harmonieux de la musique et l'art de ses accords, et il nous ont laissé les mélodieux cantiques de l'Ecriture.* Ceux qui sont nés d'eux ont laissé après leur mort un grand nom qui renouvelle les louanges de leurs pères; et leurs œuvres subsisteront pour jamais. Leur race, non plus que leur gloire, ne finira point (*Ecclesiast.* cap. 44). — *Enos* invoqua le nom de l'Eternel (*Genes.* cap. 4). — *Enoch* marcha avec Dieu (*Genes.* cap. 4). — *Enoch* plut à Dieu, il a été transféré dans le séjour de l'Eternel (*Ecclesiast.* cap. 44). — Leur nom vivra dans la succession de tous les siècles (*ibid.*). — Relevez le nom de tous ces sages; par de magnifiques éloges; *louez les par les paroles de vos lèvres, par le chant de vos cantiques et par le son de vos harpes* (*Eccles.* cap. 39). „

[Suit le texte latin de ce dernier paragraphe; il ne paraît pas nécessaire de le reproduire ici. Notons seulement un peu de complaisance

dans l'interprétation des paroles pouvant avoir un sens musical. C'est ainsi que les lignes imprimées en italiques sont, en latin, représentées par ces mots plus simples: "*In peritiâ suâ requirentes modos musicos, et narrantes carmina scripturarum. — Confitemini illi in voce labiorum vestrorum, et in cantico labiorum, et citharis* „].

*La Mort d'Adam* fut représentée pour la première fois à l'Opéra le 21 mars 1809. La veille, il circula dans Paris un billet d'invitation que les contemporains trouvèrent plaisant et dont un exemplaire a été conservé parmi les papiers de la famille. En voici le texte, tel que nous le fournit le dossier de M. Xavier Lesueur:

Vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de S \*\*\*  
\*\*\* ADAM, ancien propriétaire, qui se feront demain mardy, 21 mars 1809, à sept heures et demie précises du soir en l'Académie impériale de musique, sa paroisse, où il décédera.

AMEN, — DE PROFUNDIS.

De la part de M<sup>me</sup> La Côte, sa veuve, M<sup>rs</sup> Cain, Abel, Mehela, Thyrsa, ses fils et filles, etc. etc.

Ce lundy 20 mars 1809.

A la même source nous empruntons le billet suivant, adressé à Lesueur, et qui nous paraît intéressant, pour des raisons que nous dirons après qu'on l'aura lu.

Je vous préviens, mon cher Le Sueur, que la lecture de *Parsival* est remise. Je vous avertirai deux ou trois jours d'avance de la première réunion afin que vous ayez le temps de prévenir M. de Pougerville.

Ne perdez pas de vue notre affaire, car il court d'étranges bruits. On s'obstine à soutenir que vous n'avez point fini, et je me dispute tous les jours à ce sujet.

Vale

LORMIAN.

Il semble ressortir de ce billet écrit par Baour-Lormian à Lesueur que l'auteur des *Bardes* et des Oratorios du Couronnement, le maître d'Hector Berlioz, avait eu la pensée d'écrire un *Parsifal*. L'intention est au moins à noter.

Maintenant, nous suivrons surtout Lesueur dans l'exercice de ses fonctions administratives comme directeur de la Chapelle Impériale, — plus tard Royale.

*L'Empereur*

SERVICE  
de la Musique  
de l'Empereur.

DIRECTION DE LA MUSIQUE DE L'EMPEREUR.



Paris, le 16 novembre 1809.

*Le Directeur* de la Musique de l'Empereur, Membre  
de la Légion d'honneur, Chevalier de l'Empire,

*A Monsieur Grégoire* Secrétaire de la Direction  
de la musique de S. M.

Paris, le 16 novembre 1809.

Mon cher monsieur Grégoire, je vous envoie pour être déposée au secretariat, une copie de la lettre que le grand chambellan me fait écrire aux Récitants, au chef de l'orchestre et au premier Violon de l'empereur.

Comme elles sont toutes à peu près les mêmes, je ne vous envoie que la copie de celle envoyée au chef de l'orchestre qui comprend toutes les autres.

*Copie de la lettre à M<sup>r</sup> Persuis.*

“ Monsieur, je vous transmets un ordre général pour les artistes de la musique de l'empereur, qu'il m'est également recommandé d'envoyer au chef de l'orchestre, ainsi qu'au premier violon de l'empereur.

“ Il est ordonné par M<sup>gneur</sup> le grand chambellan, comte de Montesquiou, que les premiers chanteurs et premières cantatrices de la chapelle impériale se trouvent tous à la tête du chant dans l'exécution des messes, et qu'on les y puisse remarquer comme présents à leurs devoirs. On exige de même que les premiers de chaque partie dans l'orchestre viennent, comme leurs confrères, à toutes les répétitions et exécutions. C'est surtout d'ici à six semaines que cette exactitude est spécialement recommandée. Ceci est un ordre du grand chambellan, auquel je joins un second que je reçois dans l'instant, et dont le dernier article a rapport à ce que je viens de vous écrire. Vous y verrez, en outre, que les plus grands soins à apporter, pour la plus parfaite exécution possible dans la musique de la chapelle, y sont désirés par S. M. et particulièrement recommandés par le grand chambellan. D'ailleurs plus l'empereur a été satisfait des exécutions de la musique de la chapelle à Fontainebleau, plus il faut redoubler de zèle pour continuer de le satisfaire à la chapelle de Paris.

“ Il est encore enjoint de ne prendre l'accord, que dans la salle de Réunion à côté de la chapelle, et de ne jamais préluder, ni faire de bruit dans la tribune de la musique, où l'on exige la plus grande décence.

“ Voila ce que le grand chambellan m'a chargé de vous transmettre, afin que vous en fassiez part à tout le corps de la musique, pour que personne n'en ignore.

“ J'ai l'honneur &c.

“ LESUEUR „.

Quand nos paquets seront défaits, je vous enverrai aussi, pour le secretariat les copies de lettres à M<sup>mes</sup> Manaut, Pelet, et M<sup>r</sup> Roland. Je les avois préparé à Fontainebleau où j'ai oublié de vous les donner.

Cette lettre-ci traite d'une question d'enseignement musical qui intéresse encore nos contemporains.

A SON EXCELLENCE, MONSEIGNEUR LE MINISTRE DES CULTES

27 avril 1812.

Excellence,

Vous avez eu la bonté de me demander encore quelques renseignements sur le rétablissement des maîtrises ou maisons d'éducation musicales. J'ai eu l'honneur de vous en faire remettre beaucoup dans ces dernières années: ils doivent être dans les sections de vos bureaux qui peuvent s'occuper de cette partie. Pour ne point me répéter, j'y ajouterai les observations suivantes, et que vous avez bien voulu me demander.

L'absence de *trois cents écoles de voix* qui, depuis vingt ans, ont été détruites dans les principales églises de France, laisse dans cette partie de la musique un vuide effrayant. C'étoit de ces anciennes écoles qu'étoient sortis *Geliotte, Legros, Cheron, Laïs, Rousseau, &c. &c.* ainsi que *Chardini* et toutes ces belles voix qu'on admiroit à l'ancienne chapelle du Roi, dans les principaux théâtres et concerts de France. Tous les compositeurs renommés en France depuis deux siècles, sont sortis de ces Ecoles religieuses. C'est la même chose en Italie et en Allemagne; depuis plusieurs siècles il n'y a pas eu de grands chanteurs, ou de compositeurs italiens depuis Durante, Pergolèse, Leo jusqu'à Piccini, Sacchini et Paisiello, comme en Allemagne il n'y a pas eu non plus de compositeurs célèbres depuis Hasse et les Bach jusqu'à Gluck et Mozart, qui n'aient été élevés, les uns dans des conservatoires religieux et cloîtrés, les autres dans des séminaires de musique (1).

---

(1) Il y a là quelques erreurs historiques qu'il nous suffira pour l'instant de signaler.



Soixante écoles ou maîtrises, à retablir dans les évêchés et archevêchés, repareroient ce vuide en peu d'années. Trois ou quatre mille voix d'hommes, comme *hauts ténors*, *ténors* et *basses tailles*, tant pour les *airs*, *duos*, et *trios*, que pour les *morceaux d'ensemble* et *chœurs*, faisoient autrefois le service des chapelles, des principales églises, des concerts publics et des théâtres lyriques des différentes villes de France, et de Paris. Toutes ces voix avoient été élevées dans le regime religieux des maîtrises.

Il y a près de huit ans qu'au couronnement de L. M., on comptoit encore à Paris près de deux cents belles voix d'hommes, tant pour les *airs* et les *solis* que pour les *morceaux d'ensemble* et les *chœurs*. Aujourd'hui on n'en compteroit pas trente, parce que toutes ont vieillies; et dans toute la France on ne compteroit plus quatre vingt belles voix d'hommes sachant la musique: rien n'est venu remplacer les voix qui vieillissoient: on ne s'est occupé que de former des nuées d'instruments, tandis que cette partie n'avoit jamais manquée en France, même lorsqu'il n'y avoit, pour ainsi dire, aucune école publique pour eux.

Dans peu d'années, il y aura absolue impossibilité d'exécuter la musique françoise et latine, d'exécuter les musiques de la chapelle impériale, du théâtre de la cour, du grand-opéra de Paris, &c. Les vingt ou trente voix d'hommes qui restent à Paris, sont les mêmes qui chantent les *morceaux-d'ensemble* et *chœurs*, de l'académie impériale de musique, de la chapelle de S. M., du théâtre de la cour; ce sont encore les mêmes qui vont chanter les chœurs des bouffes à l'odéon, et qui vont au conservatoire de musique quand on y exécute des chœurs. par ce qu'il n'y a plus d'autres voix que les leurs, et qu'après eux il n'y aura plus rien; et quand on songe que ces hommes, qu'on est obligé de tant fatiguer, quand on songe que la plupart ou approche ou passe la cinquantaine, on est forcé de se dire qu'avant très peu d'années il n'y aura plus en France que de la musique de symphonies; mais plus de *vocale*; conséquemment plus de musique ni d'opéras, ni de chapelle, &c.

Je crois de mon devoir d'instruire votre excellence sur toutes ces choses, parce qu'elle ne les souffrira pas. Rien ne peut donner l'espoir de réparer promptement le vuide, que le retablisement de l'éducation vocale par les maîtrises.

On compte déjà vingt six diocèses dans lesquels des sommes plus ou moins fortes sont payées par les départements pour les maîtrises des cathédrales. Ces sommes recoivent leur destination. Il existe donc aujourd'hui vingt six cathédrales dans lesquelles des maîtrises sont établies provisoirement. Pour que la dépense fût rendue utile à l'art musical, il faudroit que ces maîtrises fussent organisées d'après un reglement général, tant pour le choix des maitres de chapelle, maitres de latin, &c.

que pour le mode d'enseignement des élèves qui doivent être cloîtrés, soumis à une même règle et au même régime religieux d'où dépend principalement la formation des belles voix d'hommes.

La maîtrise de N. D. de Paris, avec sa règle et son régime qui devroient servir de modèles aux autres maîtrises, à relever dans les cathédrales, a été rétablie il y a quelques années d'après un décret de l'Empereur; et le maître de chapelle, pour cette fois, a été nommé par S. M.

Si votre excellence sollicitoit de nouveau un décret portant en principe qu'une maîtrise seroit établie dans chaque cathédrale et métropole, vous réussiriez, monseigneur: L'intérêt que sa majesté porte à l'art musical, vous en est un sur garant.

Ce décret auroit d'abord son application pour les Eglises auxquelles des fonds sont actuellement accordés. Le reste des maîtrises seroit organisé dans les autres cathédrales au fur et à mesure que les départements en proposeroient les moyens.

Il y a encore un bon nombre d'excellents maîtres de chapelle, qui sont restés dans l'inaction, et qu'on retrouvera dans les départements. Mais plusieurs vieillissent aussi; et il est instant de profiter de leurs dernières années de zèle et de talents pour former de nouveau les belles voix d'hommes, et les bons compositeurs dont la France a besoin.

Votre excellence sentira, comme moi, combien il est urgent de demander le décret. Vous réussirez, monseigneur, et si le résultat de votre demande à S. M., est connu à l'époque de la réunion des conseils <sup>g<sup>aux</sup></sup>, cette connoissance contribuera efficacement à les déterminer à voter des secours pour ces établissements dont l'utilité est avouée si généralement.

L'éducation de la musique vocale, relevée sous votre ministère, fera bénir à jamais votre excellence. Le monde musical et tous ceux qui aiment les beaux arts et désirent les voir fleurir en France, n'éprouveront pour vous et votre mémoire que des élans de reconnoissance.

Permettez que je me dise, avec la vénération que vous me connoissez pour vos qualités et votre mérite personnels, ainsi qu'avec un profond respect,

Monseigneur,  
De votre excellence

le très humble et très  
obéissant serviteur

Le ch<sup>er</sup> LE SUEUR.  
directeur de la musique de  
S. M. l'empereur et Roi.

Suivant la fluctuation des événements, Lesueur dut solliciter du Roi revenu sur le trône de France la continuation de la bienveillance que lui avait témoignée l'Empereur. L'on voudra bien constater qu'il le fait en termes très dignes, — parfois aussi non sans habileté. Sa préoccupation de passer pour être d'une noble origine se manifeste de nouveau en quelque endroit de ce placet. — Notons que le fonctionnaire qui a reçu et annoté cette pièce a écrit dans la marge supérieure que l'objet de la demande de Lesueur était d'obtenir du Roi le même titre " que Lulli avait obtenu de LOUIS XVIII „ — *lapsus* musicologique assez réjouissant.

A SA MAJESTÉ LE ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE

26 mai 1814.

Sire,

Qu'il me soit permis, par ce placet, d'exposer à votre Majesté l'objet de la grace que je sollicite de ses bontés. Je remplis dans le palais les fonctions de la place qu'occupoit *Lulli* sous Louis XIV. Il étoit 1<sup>er</sup> compositeur et directeur surintendant de la musique de sa majesté. C'étoit lui qui composoit toutes les musiques de la chapelle, des cérémonies publiques où Le Roi étoit présent, celles du sacre, des mariages, fêtes solennelles, services funèbres pour la famille Royale, &c.; et c'étoit sous ses ordres qu'elles s'exécutoient. Les états d'appointements de cent musiciens de la chapelle Royale, ceux des menus frais, &c., étoient visés et certifiés par *Lulli*, administrateur de la musique pour tous ces objets, signés ensuite et approuvés par le premier gentilhomme de la chambre. Louis XIV avoit jugé que cette autorité sur les musiciens du Roi étoit nécessaire au directeur pour la subordination et l'exactitude ponctuelle à apporter dans les services ordonnés par le premier gentilhomme et convoqués par le directeur-surintendant de la musique.

La Reine avoit eu la bonté, pour la première vacance, de me promettre cette place de la chapelle en 1785, époque où j'eus l'insigne honneur de lui être présenté plusieurs fois par le célèbre *Sacchini*, mon maître en compositions sacrés et profanes. Et Sa Majesté a bien voulu ensuite me faire confirmer cette promesse par une lettre du duc de Villequier, premier gentilhomme de la chambre, le 2. 7<sup>bre</sup> 1786, lorsque j'étois maître de chapelle de la métropole de Paris, après l'avoir été de l'église des ss. Innocents et de plusieurs cathédrales de France.

Souffrez, Sire, que je joigne à la suite de ce placet une note des jugements écrits des premiers maîtres de Paris qui florissoient à cette époque.



C'est depuis que j'ai composé pour notre scène-lyrique six grands opéras sérieux, et qu'ensuite j'ai consacré mes veilles à composer cinquante services propres à la chapelle du Roi, comme *messes, motets, psaumes, oratorios, hymnes, Te deum, &c.*

En 1793, mes travaux et musiques composées d'avance pour la chapelle Royale, où je devois arriver d'après l'assurance donnée par la Reine de France, devinrent inutiles. J'éprouvai alors une interruption de onze ans, car je ne fus appelé, comme titulaire à la direction générale de la musique de la cour et pour y faire exécuter mes compositions, qu'en avril 1804, époque depuis laquelle j'exerce cette direction, et que je continue aujourd'hui depuis l'arrivée de l'auguste famille des Bourbons.

Mais je veux tenir ma place de mon Roi lui-même, comme Lulli la tenoit directement de son maître Louis XIV. Aujourd'hui, comme par le passé, les propositions avantageuses de fortune chez l'étranger ne me touchent point : j'aime ma patrie, et quel plus beau titre de gloire pour moi, Sire, si je puis consacrer mes veilles au service du Roi mon maître ?

Qu'il me soit donc permis de solliciter de Votre Majesté que je sois nommé par elle, *1<sup>er</sup> compositeur et directeur-surintendant de la musique du Roi* : titre qui signifie entierement les fonctions que je remplis depuis dix ans que j'ai remplacé, à la cour, le célèbre Païsiello ; titre, enfin, pouvant seul flatter un compositeur françois qui, depuis plus de vingt cinq ans, a eu constamment l'honneur, par des prix de compositions remportés dans un grand nombre de concours et par les jugemens publics des 1<sup>ers</sup> auteurs étrangers et nationaux, d'être considéré comme l'égal des 1<sup>ers</sup> compositeurs de toutes les Ecoles et le 1<sup>er</sup> maître de chapelle de France.

Ce n'est point la fortune que je demande, c'est l'honneur de servir mon Roi. Mon économie dans tous les objets de dépenses de mon administration est connue. Il étoit de mon devoir de l'exiger dans l'organisation et la conduite de ma direction ; je l'ai fait. Mon dévouement n'est ignoré de personne : et je n'aurai pas besoin (l'opinion publique en instruira Votre Majesté) de rappeler les persécutions que j'ai éprouvées pour mon opinion constante durant la révolution depuis 1789 jusqu'en 1800, ou environ ; d'autant plus que ma famille, sans fortune à la vérité et déchue aujourd'hui, avoit autrefois obtenu des titres de noblesses de ses souverains et croix de S<sup>t</sup> Louis, comme on peut le voir dans la même note ci-jointe.

Pardon, Sire, de mon importunité ! je trouve mon excuse dans les extremes bontés dont vous honorez les François. Je ne crains point non plus de les réclamer, persuadé que je suis qu'il n'en sauroit être de si grandes de la part de votre Majesté, que je ne puisse m'efforcer de les



rendre encore plus recommandables par tout ce que mon dévouement respectueux et ma reconnaissance chercheront à y ajouter d'éclat. J'ai eu le bonheur d'obtenir autrefois la protection de la Reine; serai-je assez heureux pour obtenir votre auguste appui? je le mérite par l'extrême prix que s'y attache.

Nulle récompense dans les travaux des beaux arts, Sire, ne peut se comparer à celle de pouvoir plaire à l'homme aussi élevé par sa naissance et son rang que par son génie: jugez de celle dont je jouirai, si je puis être jugé favorablement, comme je dois l'être, par Votre Majesté.

Qu'il me soit permis de me faire gloire d'être avec un respect profond et le dévouement le plus absolu.

Sire,

De Votre majesté  
le très humble, très obéissant  
et très fidèle sujet

Le Chevr<sup>er</sup> LE SUEUR.

Ayant obtenu sous la Restauration la confirmation des fonctions qui lui avaient été confiées sous l'Empire, Lesueur y ajouta celles de professeur de composition au Conservatoire. Ce ne furent pas ces dernières qui lui valurent la moindre gloire, car c'est à elles qu'il a dû de pouvoir être le maître d'artistes dont certains le dépassèrent; et parmi lesquels il faut citer en première ligne Hector Berlioz, Charles Gounod, Ambroise Thomas. Il se dévoua passionnément à cet enseignement et aux jeunes artistes qui en étaient l'objet. L'on n'en saurait souhaiter une preuve plus éclatante que celle qu'il a donnée par les termes, extraordinairement prophétiques, d'une recommandation donnée à Berlioz, alors que celui-ci était à sa classe. Elle est déjà connue, mais ne saurait trop l'être; c'est pourquoi nous croyons devoir la reproduire en un fac-simile qui comprendra à la fois la pétition de Berlioz et la généreuse apostille qu'y ajouta le maître (1).

---

(1) Voir hors-texte. — L'original de la pétition est écrit sur un grand papier (format administratif) partagé, dans le sens de la hauteur, en deux bandes presque égales, la partie gauche étant réservée à une large marge dans laquelle, à la p. 2, Lesueur a écrit sa recommandation. Pour reproduire les écritures à leur dimension, le fac-simile a dû modifier cette disposition: à la suite de la p. 1, dont les blancs ont été supprimés, il a placé en p. 2 l'apostille marginale de Lesueur, en p. 3 le texte de Berlioz écrit en regard dans l'original, et renvoyé la fin de ce texte à la p. 4.

A Son excellence monseigneur le ministre  
Secrétaire d'état de l'intérieur.

Monseigneur

Je suis âgé de 24 ans, j'appartiens à une  
famille honorable mais nombreuse, de  
la Côte St André (isère)

Je viens après de grands travaux, déjà  
encouragés par les plus honorables suffrages,  
d'obtenir le Second Grand prix au concours  
de composition musicale de l'institut.

Cependant mon père épuisé par des sacrifices  
considérables ne peut plus me soutenir à Paris;  
je suis au moment d'être arrêté dans ma  
carrière et de perdre toutes mes espérances.

Plusieurs élèves de l'école des beaux



J'ai l'honneur d'attester à Son Excellence que la  
pétition de M<sup>r</sup>. Berlioz est fondée sur les plus brillantes  
espérances qu'il donne par son talent tout de génie, qui n'a  
besoin que d'être développé pour acquies toute la force. Ce  
jeune homme très instruit dans toutes les autres sciences,  
deviendra j'en réponds, un grand compositeur qui fera honneur à  
la France: et j'ose prédire qu'avant dix ans, il peut devenir même  
un véritable chef d'école. Mais il lui faut de l'appui, pour se procurer  
les moyens d'achever ses études musicales, qui ont encore besoin d'un  
an ou dix huit mois. M<sup>r</sup>. Berlioz est né pour la Musique, la nature  
semble l'avoir choisi entre beaucoup d'autres pour devenir un  
Compositeur d'un talent éminent et qui sera peintre dans son art;  
mais il serait perdu pour son talent, s'il n'obtient la protection d'un  
ministre éclairé, protecteur des beaux arts et des lettres. Si M<sup>r</sup>.  
Berlioz est assez heureux pour mériter la bienveillance et l'appui  
de notre Médecin français, il justifiera cette noble protection et sa-  
fera gloire de répéter toute sa vie: "C'est Monsieur le Comte de  
Malignac qui m'a ouvert la carrière."

Le Duc

Membre de l'Institut, Surintendant  
de la Musique de la Chapelle du Roi, chevalier  
des ordres royaux de St. Michel et de la Légion  
d'honneur, professeur de composition à  
l'école Royale de Musique.



arts aux quels l'institut a décerné,  
comme à moi, des seconds grands prix,  
ont obtenu du gouvernement la faveur  
d'être envoyés à Rome, soit comme  
récompense soit comme moyen  
d'achever leurs études.

Je sollicite de la bienveillance  
éclairée de votre excellence, non par  
une faveur aussi grande, mais  
du moins un encouragement annuel  
qui me mette dans le cas de  
perfectionner mes études musicales  
à Paris, et d'aspirer au premier  
grand prix pour un prochain concours.

J'ose croire, monseigneur, que je  
pourrai quelque jour justifier votre  
appui.



Je suis avec un profond respect  
de votre excellence  
le très humble et très obéissant serviteur

Hector Berlioz  
élève de M<sup>r</sup> Le chevalier Lesueur  
(école Royale de musique)

Rue de Richelieu n° 96

Paris ce 20 août 1828

Cette autre pièce qui, entièrement écrite de la main de Lesueur, commence par un simple exposé des états de service d'un autre artiste, montre que le bon maître était attentif à faire rendre justice à tous ceux dont, jeunes ou vieux, il avait pu apprécier les talents.

*Musique de la chapelle. — Service de M<sup>r</sup> Louis Nourrit (1).*

| Noms et prénoms      | Lien de naissance et age                              | Emploi                            | Entré en serv. et appoint.                                                | Observations                                                                                                       |
|----------------------|-------------------------------------------------------|-----------------------------------|---------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Louis Nourrit</i> | <i>de Montpellier (Herauld)<br/>né le 4 aout 1781</i> | <i>premier ténor<br/>récitant</i> | <i>de la création<br/>20 juillet 1802<br/>jusqu'au<br/>8 juillet 1815</i> | <i>il désire arda-<br/>ment entrer au<br/>service de S. M.<sup>te</sup><br/>dans son même<br/>emploi ou autre.</i> |

Je, sous-signé atteste exacts les faits ci-dessus énoncés par M<sup>r</sup> Nourrit (Louis); qu'il a fait, sans interruption, son service de ténor récitant à la chapelle, depuis le 20 juillet 1802, jusqu'au 8 juillet 1815, seconde rentrée de Louis dix-huit: ce qui fait un service régulier pendant 13 ans moins 12 jours. Sa réclamation est des plus justes. On lui ôta sa place en 1815 sous la raison bannale d'économie (ce qui supposoit la suppression de sa place); et il fut remplacé, aussitôt, comme beaucoup d'autres, par des solliciteurs qui firent regretter M<sup>r</sup> Nourrit, &c. car, nous attestons, en même temps, qu'on n'avoit jamais rien eu à reprocher, ni à son beau talent, ni à son zèle, ni à sa bonne conduite, ni à son extrême attachement à ses devoirs, ni à toutes ses qualités d'homme de mérite et d'honneur, qui sait se respecter dans toutes les circonstances. Il honoroit sa place, plus encore que sa place l'honorait. Il peut donc être regardé comme une grande justice qu'il lui soit accordée la pension particulière réclamée par lui, et qui est méritée par treize ans de services non interrompus. Ce n'est nullement de sa faute, si on lui a enlevé le droit de continuer ses années pour la grande pension, tout en le faisant taire, en le flattant de l'espoir qu'à la 1<sup>ère</sup> occasion il rentreroit à la chapelle. Aussi seroit-il équitable de lui accorder, sinon cette pension entière de 28 ans de service, au moins une raisonnable indemnité pour l'en dédommager et bonifier la pension qui lui sera donnée. — Nous attestons, en outre, que M<sup>r</sup> Nourrit, ayant conservé sa voix et ses moyens musicaux, sera, si l'on veut, susceptible de rentrer dans les nouveaux services à faire, où, dans sa partie, il sera des plus

(1) Louis Nourrit, ténor de l'Opéra et de la Chapelle au temps de l'Empire, est père d'Adolphe Nourrit, qui, par ses succès aux environs de 1830, a donné au nom de la famille une véritable illustration.

utiles. — En foi de quoi, je lui délivre la présente attestation, pour lui servir et valoir ce que de raison.

Paris, ce 5 octobre, 1830.

LE SUEUR.

m<sup>b</sup>re de l'Institut de France, &c.

Cette pièce est accompagnée d'un billet d'envoi par lequel Lesueur "souhaite le bonjour à Monsieur Nourrit", et lui donne des conseils sur la méthode à suivre quant à sa démarche.

Comme surintendant de la musique du Roi, Lesueur eut à prendre part à l'exécution musicale des fêtes du sacre de Charles X, auprès de Cherubini son collègue. L'on sait que ce dernier composa pour la circonstance sa célèbre *Messe du Sacre*. Pour Lesueur, il fit, sous le titre d'*Oratorio du Sacre*, la musique spéciale à la cérémonie même, et il l'accompagna d'un programma explicatif et descriptif, dont le dernier feuillet est venu à la Bibliothèque du Conservatoire. Nous ne saurions mieux faire que de le reproduire, pour donner une idée à la fois de l'écriture de l'auteur, à cette époque de sa vie, de son style, et de sa conception décorative de l'art propres aux cérémonies publiques :

N<sup>o</sup> II.

♩ plus éclatants, qui exécutent les dernières fanfares Religieuses  
 Du grand Sivat, se font entendre depuis l'autel, et se joignent  
 aux cris de joie de tout le peuple. Durent ces musiques  
 d'akéusse générale, les oiseaux lâchent une grande quantité  
 d'oiseaux, et les Régiments qui sont dans la place et autour  
 de l'église, font une triple salve de mousqueterie. après  
 ces acclamations, l'archevêque de Reims descend du jubé,  
 et, étant arrivé à l'autel, il entonne la te Deum bref  
 qui est exécuté par les chapelles du Roi. Durent ce te Deum  
 toutes les cloches de la ville se font entendre ; et, vers la fin  
 du te Deum, on entend le bruit des salves d'artilleries.  
 {fin de l'Oratorio du sacre}

(Suit la célébration de la messe en musique)

Je certifie que cette écriture est bien celle de M<sup>r</sup>. Le Sueur mon mari.  
 Paris le 10 avril 1838. Adeline Le Sueur  
 née Lamart de Courchemps

Au reste, les beaux jours étaient passés : ancien maître de la Chapelle impériale et de celle des Rois de la branche légitime, Lesueur assista, impuissant, à la ruine de cette institution musicale après 1830. La lettre que voici est un témoignage de cette décadence.

Paris, ce 19 octobre 1831.

Monsieur le Baron,

Le cabinet du Roi m'écrivit que ma demande en faveur des artistes de la Musique Royale, adressée à Sa Majesté, avait été lue avec intérêt par elle ; et que Sa Majesté avait donné l'ordre de vous la transmettre particulièrement en la recommandant à votre attention.

Permettez-moi donc, Monsieur le Baron, de solliciter votre bienveillance pour ce beau corps de Musique, si étonnant par la perfection de son exécution, quand vous organiserez la maison de Sa Majesté, ce qui ne peut tarder, la liste civile devant être bientôt décidée. Ces pauvres artistes, si malheureux, espèrent dans l'intérêt paternel que le Roi a toujours daigné prendre à leur sort et surtout aux beaux Arts ; ils viennent continuellement près de moi chercher des consolations ; mais ce qui me désespère, c'est de ne pouvoir leur donner la certitude que Sa Majesté les rappellera près d'elle ; quoique j'aie tout lieu de l'espérer.

Un habile administrateur comme vous, Monsieur le Baron, ne sera pas étonné que les artistes redoutent les intrigues de la Médiocrité qui se met toujours en avant, tandis que le vrai mérite se tient à l'écart : aussi les artistes qui étaient sous mes ordres et ceux de mon ami et confrère le célèbre Cherubini, ont ils placé leur confiance en moi, pour plaider leur cause près de vous, Monsieur le Baron ; ils n'ont point fait de démarches ; ils se fient entièrement à ce que l'attachement que je leur porte depuis plus de vingt-cinq ans que je suis leur chef, pourra m'inspirer dans l'intérêt de plus de cent familles : car il ne suffit pas de savoir chanter agréablement une romance dans un salon pour être digne de faire partie de la musique du Roi, il faut être artiste consommé dans cet art ; et parmi vingt chanteurs de société, on ne trouvera pas, je parie, un bon chanteur de morceaux d'ensemble sur lequel un compositeur puisse compter pour bien rendre ses effets ; aussi, que chacun reste dans ses domaines, et l'harmonie s'en trouvera mieux, ainsi que les oreilles des auditeurs.

Si Sa Majesté juge à propos d'avoir une musique, le moyen sûr de vous éviter, Monsieur le Baron, une quantité innombrables de demandes, plus déplacées les unes que les autres, et qui existent, je le sais, ce serait, permettez-moi de vous le dire, de faire savoir que Sa Majesté reprend la Musique Royale telle qu'elle existait ; sauf à faire plus tard, s'il était



nécessaire, quelques petites améliorations que vous, Monsieur le Baron, et les chefs jugeraient indispensables. Mais il serait impossible, j'ose l'affirmer sans craindre d'être démenti, de trouver nulle part en Europe une plus admirable réunion de talens de premier ordre; qui exécute avec un pareil fini et un ensemble plus admirable; aussi conserve-t-elle, encore, quoique suspendue, une réputation colossale en Angleterre et sur tout le continent.

Tous les souverains, surtout les Rois de France, ont toujours eu une Musique considérable et renommée par la beauté de son exécution. Celle en faveur de laquelle j'ai l'honneur d'intercéder près de vous, Monsieur le Baron, avait été formée par mes soins depuis 26 ans: quoique moins *coûteuse* et moins *nombreuse* que celles qui l'ont précédée, elle ne leur cédaient en rien pour l'habileté. Elle était conservatrice des plus grands talens et de la première exécution vocale et instrumentale de l'Europe, par les *cent dix artistes* qui la composaient; ainsi que de l'ensemble musical le plus important. La chapelle Royale était devenue le modèle parfait de toute Musique grandiose, noble et vraie; de toute Musique d'âme et fortement dans la nature; car le sublime de l'art musical existe plutôt dans la musique sacrée que dans celle du théâtre, où, fort souvent, le colifichet de la mode la dénature continuellement. Enfin, j'avais voulu faire de cette belle institution une réunion d'artistes sans égale, mon but avait été rempli, et mes soins couronnés par 25 années de succès.

Les personnes vraiment instruites déplorent amèrement la suppression de cette institution toute française, tant vantée par tout le monde, et dont la réintégration est vivement désirée. Il n'y a que ceux qui ne sont pas organisés pour les Arts, qui les trouvent inutiles; mais heureusement les Arts triompheront; ils seront soutenus par Sa Majesté, par des hommes forts, éclairés, dignes de la confiance du Monarque.

Sans compter l'avantage que procurerait cette belle institution de donner des moyens d'existence à une grande quantité d'artistes, elle imprimera une incroyable activité au commerce de Musique, qui est presque anéanti, et qui, cependant, est une branche d'industrie très importante à conserver, attendu qu'elle rapporte de gros impôts au gouvernement. Elle occupe, en outre, près de *cent sortes d'états manuels*, qui tous ont des ramifications à l'infini. Je ne pense pas qu'aucune autre branche d'industrie puisse l'emporter sur celle de la musique, puisqu'elle fait vivre en France peut-être *deux cents mille familles*.

J'ai communiqué à M<sup>r</sup> Dupin aîné tous les documens relatifs au commerce de Musique, et les preuves irrécusables que la confection seule des instrumens, nécessite la coopération de plus de *soixante espèces différentes d'ouvriers*; ensuite la gravure et impression de Musique &<sup>ca</sup>, et

puis les compositeurs, les artistes exécutans et acteurs &<sup>a</sup>. Vous pouvez juger du reste, Monsieur le Baron, on s'y perdrait, si on voulait tout dénombrer. Les personnes qui croient que la musique est inutile à la Nation, sont dans la plus grande erreur. Elle paye son tribut à l'Etat, tout autant que les autres branches d'industrie; mais elle a besoin de l'appui du gouvernement, et d'un amateur du beau comme vous, Monsieur le Baron.

Mille pardons, Monsieur le Baron, de tous ces détails minutieux; mais je sais que je m'adresse à un administrateur judicieux, qui aime à connaître la vérité; son approbation sera trop nécessaire et trop avantageuse aux intérêts de mes malheureux artistes pour que je ne cherche pas à la leur obtenir; la plupart sont de jeunes pères de famille, qui, vu le peu le temps de leur exercice, n'ont point de droits à une pension; ayant perdu leurs places et leurs affaires d'écoliers, ils sont dans une position désespérante et pourtant je suis si sûr de leurs talens que, malgré que depuis quinze mois que je ne suis plus à leur tête, si le Roi me faisait avertir un soir à 6 heures qu'il veut une messe en musique le lendemain, je ne craindrais pas ce service sans répétition, avec les habiles artistes que nous dirigeons Cherubini et moi; mais, si on me le demandait avec de nouveaux artistes, non habitués à exécuter ensemble, je ne pourrais le risquer, encore avec crainte, qu'après deux ou trois répétitions.

Je vous prie en grace, Monsieur le Baron, de prendre sous votre protection la Musique Royale et d'applanir les obstacles qui pourraient s'élever contre. Vous aimez à faire des heureux! eh bien! vous jouirez de votre ouvrage! Peut-être mille personnes vous béniront, puisque chaque artiste a sa famille. Pour moi, je souhaite ardemment que ma démarche me donne une part dans votre estime, je me croirai encore le mieux partagé.

Je suis avec respect

Monsieur le Baron,

Votre très humble et très  
obéissant serviteur

LE SUEUR

membre de l'Institut &<sup>a</sup>  
rue Méhul N° 2.

Sur l'original, une main de fonctionnaire a écrit ces mots trop significatifs:

Réponse polie. Mais ne prendre aucune espèce d'engagement.

Mais revenons aux documents qui se rattachent plus directement à l'évolution pratique de l'art. Voici paraître le nom nouveau, déjà entrevu, de l'homme qui va bientôt tenir une place si importante dans les destinées de l'Opéra français, auxquelles, autrefois, Lesueur n'avait pas été sans faire honneur : à la veille de donner *Robert le Diable*, Meyerbeer affecte de vouloir se placer sous l'égide de l'auteur des *Bardes*. Reproduisons la lettre qu'il lui écrivit à cette occasion, puisque nous pourrons la faire suivre de celle par laquelle Lesueur lui a répondu.

MEYERBEER À LESUEUR

[21 novembre 1831.]

Illustre Maître !

C'est bien hardi à moi d'oser vous inviter d'assister ce soir à la première représentation de mon opéra à un théâtre que vous avez illustré de vos chefs d'œuvres.

Mais je sais d'expérience que l'illustre auteur des *Bardes* est tout aussi indulgent et bienveillant juge des autres qu'il est grand et classique compositeur lui même. J'ose donc espérer que vous compatirez celui qui ce soir s'essaye à vous suivre de loin sur vos glorieuses traces. Je regrette de n'avoir à vous offrir qu'une stalle, et j'espère que Madame et Mademoiselle Lesueur me permettront de leur offrir une loge pour une des représentations suivantes.

Agréez, Monsieur l'expression des sentiments les plus distingués de votre admirateur

J. MEYERBEER.

Ce Lundi.

L'un des albums conservés par M. Xavier Lesueur contient un brouillon, quelque peu raturé, de la lettre par laquelle Lesueur répondit à son jeune et brillant confrère. Il semble bien qu'il se batte un peu les flancs pour savoir ce qu'il faut dire. Ses compliments sont ampoulés plus que chaleureux. Il a été ébloui, mais il n'a pas été ému. Et s'il se fait complimenteur, il ne semble pas qu'il soit très enthousiaste.

LESUEUR À MEYERBEER

Mon célèbre Meyerbeer,

Je me dois, je vous dois, de répondre à la lettre si flatteuse, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai entendu, lundi dernier ! Je l'ai entendu, ce superbe et magnifique ouvrage !



Depuis le commencement du 1<sup>r</sup> acte jusqu'à la fin du 5<sup>me</sup>, je n'ai cessé d'être ému par les plus vives sensations, l'étonnement ne m'a point quitté une seule minute. Voilà le grandiose soutenu qui convient au 1<sup>er</sup> théâtre lyrique, au théâtre des merveilles, au **Grand-Opéra de Paris**. Qu'il est poignant ce *grandiose* quand il est conçu par un génie aussi brulant, aussi sublime que celui de Meyerbeer ! Que les louanges de l'opinion publique se déploient librement ! Je les défie, malgré tout l'enthousiasme possible, d'aller plus loin que l'ouvrage ne le mérite, car tout y est admirable.

Aussi quels poètes lyriques vous avez eus ! Quels hommes à talent que ceux qui ont su se ployer aux exigences de la grande musique dramatique ; qui ont su marcher avec vos conceptions **fortes**, et aller sans cesse de front avec vous ! D'où il est résulté la perfection, et l'un de ces chefs d'œuvre musicaux qui, à diverses époques, ont illustré l'Académie de musique ! Vous l'avez emporté, peut-être même, sur le grand mérite des poètes de cet opéra ; vous avez triomphé de la poésie, mais c'est en lui posant la **couronne** sur la tête, pour la remercier d'avoir donné à votre génie créateur la possibilité de se déployer. Nous ne sommes pas ici à ce magnifique Théâtre Français de la rue Richelieu, où la poésie seule développe tout, peint tout : nous sommes au 1<sup>er</sup> théâtre lyrique, où la poésie musicale est la langue du lieu, où la musique est tellement chargée de développer l'action, qu'elle doit faire durer plus de trois heures un poème qui peut être lu ou débité dans une demi-heure. Tant il est vrai que la musique théâtrale donne à tous les détails d'une grande action la mesure, le mouvement et la vie, ainsi qu'à tous les autres arts qu'on unit avec elle, — comme la musique réglée et le rythme périodique du cœur entretient la vie dans tout ce qui respire.

Dans le grave, l'auguste, le majestueux, le terrible, vous avez réussi éminemment : et vous n'excluez point les sentiments tendres, le naturel, le facile, l'élégant, le gracieux. Enfin vos plus grands effets son produits, en raison de la vérité et de la simplicité même des moyens employés.

Dans la génération nouvelle qui s'est élevée depuis quinze à vingt ans, un illustre compositeur a marqué une époque ; car, dans son style particulier et entraînant, le grand génie de Rossini est prodigieux : c'était l'âge de la volupté. Mais dans l'âge actuel de force, d'énergie, de maturité de l'homme, vos prodiges nerveux et à propos, ne le cèdent en rien à ceux de Rossini.

Votre réputation colossale avait déjà fait le tour de l'Europe ; désormais elle va se répandre dans tout le globe habité ; elle y sera connue comme les étoiles, comme les astres qui roulent sur nos têtes. *Sic itur ad astra* comme l'a dit un ancien poète romain.

Vos grands chanteurs, à la fois acteurs parfaits ; vos chœurs éner-



giques, vos magnifiques acteurs de *pantomimes* et de *danses*, votre orchestre superbe et vos pittoresques décors qui y répondent, tout, par leur unité serrée, par leur étonnant ensemble, ont, lundi dernier, surpassé pour ainsi dire la perfection même. — Honneur au grand ouvrage de l'époque actuelle ! Honneur au génie qui, du commencement à la fin, a su les inspirer tous constamment. Quel beau théâtre que ce grand Opéra de Paris, quand on sait l'animer avec un tel talent !

C'est dans ces sentiments, que je reste pour la vie, mon célèbre et illustre Meyerbeer, l'un de vos plus grands admirateurs

LESUEUR.

Au reste, le bon Lesueur étendait sa bienveillance, sinon à tout venant, du moins sur certains qui ne méritaient peut-être que des éloges plus modérés. Il est vrai que celui auquel nous allons lui en voir décerner d'un peu excessifs était son gendre : quelque complaisance est de mise lorsqu'on est en famille ! Ses compliments sont d'ailleurs exprimés dans les mêmes termes que ceux qu'il adressait à Meyerbeer, du moins quand, pour les formuler, il recourt aux citations latines. *Sic itur ad astra !* avait-il dit à l'auteur de *Robert le Diable* ; et de même il promet une place parmi les astres au mari de "son Eugénie", le futur auteur de *Ne touchez pas à la reine*.

A XAVIER BOISSELOT

Mon cher Boisselot,

Le plan de votre introduction me semble véritablement ingénieux. Votre manière de motiver la sortie de ce peuple un peu brigand, qui, frappé du son religieux de la cloche, se rend avec vitesse au temple pour **prier**, produit un contraste d'autant plus marquant qu'on ne s'attendait point à cette espèce de mouvement de vertu, dans une situation presque furieuse de cette populace révoltée : cette opposition du sentiment est d'autant plus naturelle que ce sont là les véritables mœurs de la plèbe italienne. Et puis, au théâtre, une espèce d'élan religieux, rencontré même dans l'âme des brigands, produit toujours un effet sûr.

Allons, mon ami, travaillez pour la gloire, vous en avez les moyens ; mais devenez au premier rang ; *Sic itur ad astra* ; car, sans cela, point d'état sûr, à vous faire exister honorablement comme vous le méritez. Embrassez mon Eugénie pour moi, et dites un million de choses et de souhaits de ma part à vos chers parents.

Je vous embrasse de cœur et d'âme, c'est à dire comme je vous suis attaché.

LE SUEUR.

J'ai recueilli naguère de la bouche du dernier survivant d'entre ses élèves, Ernest Boulanger, un mot qui mérite d'être reproduit pour faire suite à ces appréciations. Lesueur disait de Rossini : " Ce n'est pas un musicien, c'est un muscier „, voulant exprimer par là que la création musicale était pour le maître italien une fonction naturelle, qu'il produisait la musique comme l'arbre produit son fruit. Voilà un simple mot qui en dit plus que les trois pages de gros compliments étudiés pour être adressés à Meyerbeer.

La Bibliothèque du Conservatoire possède encore, parmi les papiers de Lesueur, les suivants, qu'il suffira de résumer ici :

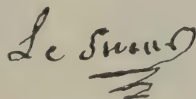
Du 20 avril 1808, lettre à Picard, directeur de l'Opéra, relative aux premières études musicales d'une œuvre non nommée, qui est sans doute *la Mort d'Adam*.

Du 22 février et du 30 octobre 1812, deux lettres à Lefèvre, bibliothécaire et chef de la copie de la musique de l'Empereur et de l'Opéra. La première de ces lettres discute les prix de copie de deux partitions de Lesueur, dont l'une avait coûté 436 f. et l'autre 828 f.

Du 13 mai 1827, deux pièces relatives à un projet de reprise de *la Caverne* à l'Opéra-Comique. Lesueur proteste contre l'idée de faire un nouveau poème pour sa musique. Cette reprise n'eut d'ailleurs pas lieu.

Du 23 juin 1835, lettre à " Monsieur Audiffret aux manuscrits à la Bibliothèque royale „ donnant quelques renseignements sur le compositeur Cambini, que Lesueur avait connu autrefois.

Ces derniers documents (de 1827 et de 1835) sont de la main de Madame Lesueur et seulement signés par l'artiste. La signature du 23 juin 1835 est la dernière que nous ayons vue de lui. La voici :

A handwritten signature in dark ink, reading "Le Sueur" in a cursive script. The signature is written on a light-colored background and is positioned centrally below the text of the letter.

Convocation (imprimé signé) au violoniste Norblin pour prendre part à une exécution musicale à l'Institut (24 septembre 1823).

Un programme (autographe) d'un concert pour la Saint-Charles (comprend des œuvres de Boieldieu, Rossini, Grétry, Plantade, Naderman, Cherubini, Paër, Berton, Catel, — et, de Lesueur lui-même, les compositions suivantes : Final du 2<sup>me</sup> acte de *Paul et Virginie*; air d'Abel; *Vœu de la France*; *Hymne à l'Éternel sous la musique de l'Hymne au Soleil de Paul et Virginie*; duo de *Télémaque*).

Enfin le même dossier contient une lettre de Madame Lesueur, du 1 mai 1843, accompagnée d'une recommandation du député Berville, relative à l'érection du monument en l'honneur de Lesueur à Abbeville. Les albums conservés par la famille renferment plusieurs documents concernant le même objet, notamment des lettres d'Ambroise Thomas (qui composa une cantate pour l'inauguration du monument) et des imprimés (invitations, texte de la cantate, etc.) relatifs à cette cérémonie, qui eut lieu le 10 août 1852.

## CHAPITRE XV.

### Spontini.

De cet authentique représentant de l'opéra impérial, nous n'avons à reproduire aucune correspondance antérieure à la Restauration. Par contre, nous avons pu réunir un assez grand nombre de lettres écrites par lui à l'époque postérieure, long



espace de vie durant lequel, son activité créatrice ayant pris fin, Spontini ne fit plus que vivre sur ses anciens souvenirs de gloire, témoin irrité et impuissant de l'oubli dans lequel tombait injustement son œuvre, cherchant à tromper son orgueil et à distraire son ennui par de puériles satisfactions de vanité.

C'est du lendemain même de la chute de Napoléon que date le premier document que nous ayons à donner dans cette série:



une supplique au Roi pour obtenir une fonction publique, dont, chose singulière, malgré la faveur dont il avait été l'objet sous le régime précédent, Spontini n'avait jamais été investi sous l'Empire, ou du moins dont il n'avait joui que momentanément. Cette pièce officielle, écrite sur papier du plus grand format et entièrement autographe, est accompagnée d'une lettre au duc d'Angoulême pour le même objet et rédigée presque dans les mêmes termes, sollicitant la protection du prince qui touchait le plus près au souverain; évidemment contemporaine du document principal, celle-ci est datée du 16 avril 1814 — cinq jours après l'abdication de Napoléon, avant même les adieux de Fontainebleau et alors que Louis XVIII n'était pas encore rentré en France: Spontini n'avait pas perdu de temps pour se mettre sous un nouveau patronage!

AU ROI LOUIS XVIII

Sire,

Un étranger (qui ne l'est plus) et qui a tâché, par ses travaux, que la France l'adoptât, consacrant à ce pays, depuis quinze ans, le tribut de ses faibles talens, établi et lié, par les nœuds du mariage, avec une famille françoise (1), depose aux pieds de Votre Majesté le plus ardent et le plus cher de ses vœux.

Jeune encore, j'ai composé, non sans quelque gloire, vingt quatre opéras, dont quinze exécutés sur tous les premiers théâtres d'Italie, et neuf sur ceux de France.

L'Institut de France a déclaré, par trois décisions consécutives, que mon opéra de la *Vestale* étoit digne du grand prix decennal, que le gouvernement avoit promis à la meilleure des compositions dramatiques musicales, jouées, dans l'espace de dix années, sur le théâtre de l'Académie Royale.

J'ai dirigé, pendant deux ans (2) à Paris, l'opéra-bouffon italien, et j'y ai fondé l'*opéra-seria*.

La France, sous le Règne de Votre Majesté, va voir tous les arts reflleurir, avec la félicité publique; que je serois heureux, Sire, si votre Majesté daignoit m'accorder la place de *directeur de sa musique par-*

---

(1) " Spontini arriva à Paris en 1803 „. Vers 1810 " il devint l'époux de la fille de Jean-Baptiste Érard, nièce de Sébastien „. FÉTIS.

(2) De 1810 à 1812.

*ticulière (pour les concerts) et de l'opera-seria et buffa italien.* Cette place a toujours été remplie par un compositeur italien, et sous les Règles de Louis XV et de Louis XVI, vos augustes prédécesseurs, cinq maîtres de chapelle étoient employés pour le service de la chapelle et de la chambre (1).

Si *l'opera seria* et *buffa italien* étoit supprimé en France, j'oserois mettre à vos pieds, Sire, mes humbles supplications, pour obtenir de Votre Majesté la surintendance de la musique de l'Académie Royale, me trouvant le seul compositeur, à Paris, privé d'une place, et d'une existence assurée (2).

Je passerois le reste de ma vie, Sire, à bénir votre heureux retour et vos bienfaits, à m'efforcer de m'en rendre digne; et je crois sentir s'élever et s'accroître mon faible génie, par la seule pensée de pouvoir en consacrer les efforts, avec mon éternelle reconnaissance, au chef tant cheri et si longtems désiré de l'auguste maison de Bourbon.

Je suis avec un profond respect  
Sire  
De votre Majesté

Le tout dévoué Sujet  
Spontini

Rue du Mail, n. 13 (3).

---

(1) " En 1814, le ministre de la maison du roi accorda à Spontini le privilège du Théâtre-italien; mais madame Catalani ayant sollicité ce privilège, et Paër s'étant uni à elle pour en faire l'exploitation, Spontini, par des motifs qui ne sont pas connus, prit le parti de se retirer, moyennant une indemnité qui lui fut payée par madame Catalani „ FÉLIS.

(2) En effet, depuis qu'en 1812 Spontini avait été privé de la direction du Théâtre-italien, il ne jouissait plus d'aucune fonction ayant un caractère officiel.

(3) Cette adresse est encore aujourd'hui celle de la maison Érard.

AU DUC D'ANGOULÊME

Monseigneur,

J'ose solliciter de votre altesse Royale, une grâce qui combleroit tous mes vœux.

J'ai composé vingt quatre opéras, dont quinze exécutés sur les principaux théâtres d'Italie, et neuf sur ceux de France.

Mon opéra de la *Vestale* a mérité le grand prix decennal, que le gouvernement accordoit au meilleur opéra tragique; l'Institut de France a fait cet honneur à mon ouvrage par trois décisions consécutives.

J'ai dirigé, pendant deux ans, à Paris, l'*opera-buffa*; j'y ai fondé l'*opera seria*.

Je suis Italien naturalisé et établi en France, et lié par les nœuds du mariage à une famille française, consacrant à ce pays, depuis quinze ans, le tribut de mes faibles talens.

Le retour à jamais heureux de Votre Altesse Royale en France redouble le desir que j'ai de m'y distinguer par des productions estimées, et de me dévouer entièrement au service du Roi et de son auguste famille.

J'ose implorer la protection de Votre Altesse Royale pour obtenir la place de *directeur de la musique particulière du Roi, et de l'opera-buffa et -seria Italien*.

Cette place a toujours été remplie par un compositeur Italien; et sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, cinq maîtres de chapelle étoient employés pour la chapelle, et pour la chambre.

Heureux de cette grâce, tous mes efforts tendroient à m'en rendre digne; et toute ma gloire seroit de vous consacrer, Monseigneur, avec une éternelle reconnoissance, tout ce que mon faible talent produira désormais.

Je suis avec un profond respect

Monsieur

De votre altesse Royale

Le très humble très obéissant dévoué serviteur

SPONTINI.

Ce 16 avril 1814.

Rue du Mail, n. 13.

Le document ci-après n'est pas une lettre de Spontini; mais il touche directement sa personne et va nous apporter un nouveau témoignage de son empressement à servir le régime restauré. Cependant, le futur comte de Sant'Andrea, si vain de ses dignités et décorations diverses, fut-il flatté de s'entendre appeler sans

façon " le sieur Spontini „ par un fonctionnaire du gouvernement auquel il adressait tant d'hommages ? On en pourrait douter.

LE PRÉFET DE POLICE AU COMTE DE PRADEL, DIRECTEUR GÉNÉRAL  
DE LA MAISON DU ROI

Je ne vois, Monsieur, aucun inconvénient à permettre au S<sup>r</sup> Spontini de célébrer la fête de Sa Majesté par des fanfares publiques. Je ne peux qu'applaudir aux sentiments qui l'animent et à l'expression publique qu'il veut leur donner. Il serait bien seulement qu'il se fit accompagner par un petit détachement de la garde N<sup>le</sup>. Ce serait un moyen de donner plus de solennité à sa fête et en même temps d'empêcher le désordre qu'une trop grande réunion pourrait causer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Paris, 24 août 1815.

Cette autre lettre nous apprendra que, pendant un temps, le gouvernement de la Restauration voulut bien faire appel aux talents de Spontini pour coopérer à ses fêtes musicales.

A BERTON

Monsieur,

Un intermède-ballet de MM<sup>s</sup> Dieulafoy et Brifaut, dont je suis désigné pour composer la musique, vient d'être agréé par S. Ex. M<sup>r</sup> le Comte de Pradel et M<sup>r</sup> Delaferté (1), pour être exécuté sur la scène de l'Académie Royale de Musique à l'occasion du mariage de S. A. R. Monseig<sup>r</sup> le Duc de Berry (2).

Bien persuadé que, dans une aussi heureuse et brillante circonstance, tous les talens doivent envier l'honneur de pouvoir contribuer, par leurs efforts, à l'éclat de ce grand événement, et désirant en même tems vous offrir un témoignage de mon estime et de mon amitié, je m'empresse, Monsieur, de vous inviter à vouloir bien vous associer à mon travail,

---

(1) Le premier, Directeur de la Maison du Roi ; le second, Intendant des Menus-plaisirs.

(2) *Les Deux rivaux* ou *les Fêtes de Cythère*, opéra-ballet en un acte, musique de Spontini, Persuis, Berton et Kreutzer, paroles de Dieulafoy et Briffaut, fut représenté pour la première fois à l'Académie royale de musique le 21 juin 1816, à l'occasion du mariage du duc de Berry (5 repr.).  
LAJARTE.



avec deux autres compositeurs nos collègues, et partager l'honneur qui m'est offert.

Il sera extrêmement doux et flatteur pour moi de recevoir de vous, Monsieur, un mot de réponse qui m'assure de votre agrément dont je me félicite d'avance.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération

Monsieur

Votre très-dévoué serviteur

SPONTINI.

Ce 8 avril 1816.

Tournes s. v. p.

P. S. — Si vous acceptez, Monsieur, je suis autorisé à vous prier de vouloir bien vous rendre à l'Hôtel du Ministère de la maison du Roi, rue de Grenelle S<sup>t</sup> Germain, mercredi prochain, à onze heures et demie précises, pour connoître, à cet égard, les intentions de M<sup>r</sup> le Comte de Pradel.

*A Monsieur — Monsieur Berton — Rue Vivienne.*

Cependant Spontini ne put obtenir en France une situation au gré de ses désirs. Il accepta donc les propositions qui lui étaient faites par le roi de Prusse et, en 1820, partit pour Berlin où il remplit pendant plus de vingt ans les fonctions de " premier Maître de chapelle et Intendant général de la Chapelle de Sa Majesté le Roi de Prusse „. C'est sur le papier à en-tête qu'il avait commandé pour faire ressortir aux yeux de ses correspondants l'importance de ses fonctions, et qu'il emportait avec lui jusque dans ses voyages en France, que nous lirons plusieurs des lettres qui vont suivre (1).

AU MAJOR-GÉNÉRAL WITZLEBEN (2)

Mon tres cher ami,

Sans perdre un instant, veuillez de grâce mettre aux pieds de notre auguste et adoré Maître la lettre ci-jointe, que j'ose lui adresser, selon mon habitude, pour l'anniversaire du jour, qui a fixé le bonheur et les

---

(1) On verra plus loin un fac-simile de cette vignette (lettre au hautboïste Vogt, du 10 février 1829).

(2) Sur ce personnage, voir ci-dessus la lettre de Cherubini du 2 mai 1821 (résumé final).

destinées de la Prusse ! Dites lui, je vous prie, tout ce dont mon cœur est capable, et que ni les écrits ni les paroles ne peuvent exprimer.

Je me sens aussi un grand besoin, mon très cher et excellent ami, de vous féliciter sur ce que nos journaux nous ont appris sur votre nouvelle nomination et dignité, mais je n'ose pas me livrer au transport de mon âme, me rappelant toujours une *certaine nomination de chevalier de S<sup>t</sup> Wladimir, annoncée par nos journaux en janvier 1823 !!!...*

Lorsque j'en aurai acquis la certitude la plus irrécusable vous recevrez encore toutes mes félicitations, quoique un peu tardives.

Je ne peux, ni dois-je vous laisser ignorer, cher ami, que tous les efforts se réunissent ici pour que je ne quitte plus la France ! et comme la malveillance pourrait profiter de cette circonstance pour me nuire, comme à l'ordinaire, auprès de notre auguste maître, je vous prie de vous tenir en garde contre tous les *on dit* et les bavardages des gazettes, et de veiller à ce qu'on ne surprenne pas la croyance de sa Majesté ; moi-même je vous tiendrai au courant de tout ce qu'il y aura de dit et de projeté à cet égard, et dans tous les cas soyez toujours bien persuadé et convaincu que rien au monde ne saura m'ébranler dans mes devoirs et dans mes engagements.

Je serais au comble de mon bonheur, si, d'après quelques bruits sourds, il se vérifiait, que S. M. le Roi de Prusse se rendait à Paris dans le mois de 7<sup>bre</sup> prochain ! Sa Majesté s'assurerait par elle-même si je lui ai dit vrai, que son grand opéra est le premier de l'Europe musicale !... Elle verrait où est descendue dans les cinq ou six dernières années l'antique gloire du grand opéra de Paris ! Elle verrait ce fameux *Pharamond*, création de trois poètes de grand talent et de trois compositeurs très distingués et à réputation (1), en somme six hommes de beaucoup de mérite pour un opéra !!...

Adieu, mon très cher ami, nous en causerons bien plus longuement une autre fois. Présentez mille respectueux hommages pour moi à Madame de Witzleben et croyez moi toujours pour la vie

Votre tout dévoué

SPONTINI.

Paris, ce 27 juillet 1825.

D'après la lettre ci-jointe de Cherubini, dites moi, je vous prie, ce que je dois lui répondre.

---

(1) *Pharamond*, opéra en 3 actes d'Ancelet, Guiraud et Soumet, musique de Boieldieu, Berton et Kreutzer, représenté pour la première fois à l'Opéra de Paris le 10 juin 1825.

A LESUEUR (1)

Mon cher Monsieur Lesueur,

Je suis très sensible à votre aimable attention, mais je crains que cela puisse pas (*sic*) s'arranger. Dans une pareille occasion, ce n'est que de la musique brillante et éclatante qu'il convient de choisir, par conséquent je ne pourrais vous offrir qu'une grande marche festive très brillante pour un grand orchestre très nombreux, en instruments à vent surtout, et un hymne (espèce de strophes) à une seule voix de soprano et chœur, toutes fois que je puisse trouver chez Schlesinger la partition de ce dernier morceau ! Il ne faut pas songer aux morceaux de mes opéras, d'expression ou de situation, ce serait tout à fait perdu. Répondez moi un mot, et nous déciderons après demain samedi.

Tout à vous

Sincèrement dévoué

SPONTINI.

De La Muette (2), ce jeudi 27 octobre (3).

---

(1) Cette lettre est écrite sur le papier à en-tête de la cour de Prusse.

(2) Magnifique propriété de la famille Érard, à Passy.

(3) Le 27 octobre, pendant la période à laquelle appartient manifestement cette lettre, ne fut un jeudi qu'en 1825 et 1831. Il y a lieu de penser que la lettre date de la première de ces deux années, époque où Lesueur remplissait assidûment ses fonctions de Surintendant de la musique du Roi. Nous avons vu en effet, par la lettre précédente, que Spontini était à Paris cette année là.

AL HAUTOBOISTE VOGT (1)

General Intendantur der Kapelle  
S<sup>r</sup> Majestät des Königs von Preussen



Berlin den 10 fevrier 1829

Der Ritter *Sprengel*, Erster Kapellmeister und Generalintendant der Kapelle  
S<sup>r</sup> Majestät des Königs von Preussen

An Herrn *Mou cher Monsieur Vogt*

Quels cuisans regrets et quelle mortification pour moi d'avoir vécu presque deux ans après la nouvelle de mon honorable admission dans le sein d'une Société d'artistes Français si estimables par tant de talents et de qualités personnelles (2), et d'être si long tems passé, à leurs yeux, pour un homme incivil, insouciant ou ingrat!! Non, mes amis et chers confrères, vous ne me faites point l'affront de me croire ni l'un ni l'autre, j'ose l'espérer. Mais, je ne puis concevoir comment votre lettre et celle du respectable et digne M<sup>r</sup> Bouilli soient demeurées à Paris, et que je n'aurais pas probablement reçues encore, si récemment une jeune cantatrice du théâtre Royal de Berlin ne me les eût apportées

---

(1) Cet artiste, renommé par son talent sur son instrument, fut mis, plus tard, en relations directes avec la cour de Prusse, par la dédicace qu'il offrit au roi d'un *Concertino*, hommage qui lui valut, en retour, l'envoi d'une tabatière d'or accompagnée d'une lettre autographe. Voyez *Revue et Gazette musicale* du 19 juillet 1840.

(2) La Société des Enfants d'Apollon, dont Bouilly (voir ci-après) fut, pendant de longues années, un des membres les plus notables.



dans le moment où j'achevais le 3<sup>e</sup> acte d'un nouveau grand opéra, que je dois faire représenter ici bientôt, à l'occasion des fêtes du mariage du second prince Royal de Prusse (1).

De grace, mon cher ami, réunissez vos efforts à ceux de M<sup>r</sup> Bouilli auquel j'ai écrit aujourd'hui même, afin de faire connoître à toute l'estimable Société des Enfants d'Apollon un contretems qui n'est pas concevable, et leur exprimer à tous, en mon nom, ma plus vive reconnaissance.

Qu'il m'est doux d'avoir reçu un témoignage aussi honorable que flatteur de la part des Artistes Français ! Je suis si désespéré du fâcheux contretems, si envieux de le réparer en me justifiant moi-même, et si fier de la douce et flatteuse assurance de n'être pas encore tout à fait effacé du souvenir aimable et de l'esprit franc des artistes dont la France s'enorgueillit à trop juste titre, que j'entreprendrais presque un voyage de six cents lieues, seulement pour aller les remercier de vive voix et les embrasser tous fraternellement.

Je ne vous apprendrai pas, je crois, sans intérêt, mon cher et estimable Monsieur Vogt, que hier au soir j'ai fait la reprise, sous ma propre direction, *des Abencerages* (2), dont, je dus interrompre, l'année dernière, les représentations, avec un très beau succès, à cause du départ pour la Russie d'un principal acteur, et l'admiration du Public de Berlin pour ce superbe ouvrage, monté d'une manière la plus brillante, et exécuté à la perfection, ne fait qu'augmenter à chaque fois qu'on l'entend.

Quant à moi, si vous êtes curieux d'en savoir quelque chose, je vous dirai, qu'à la fin de cette année j'aurai achevé la musique des *Athéniennes* ; que je viens d'achever *Agnès de Hohenstaufen*, sujet historique des Guelfes et des Gibelins, où figurent l'empereur Henri VI et Philippe Roi de France ; que je vais remettre au théâtre, dans huit jours, mon *Alcidor*, grand opéra du genre merveilleux avec de la Chevalerie qui compte déjà plus de soixante représentations d'existence, sur un théâtre dont le répertoire courant se compose d'environ cinquante grands opéras et autres opéras y compris, à commencer depuis Gluck, Mozart, Beethoven, Cherubini, Salieri, Weber, Spöhr, Winter, tous les compositeurs français, Rossini, Spontini, etc. etc. J'avais oublié, que j'ai déjà remis

---

(1) *Agnès de Hohenstaufen*, opéra allemand, représenté à Berlin ; le premier acte en fut donné d'abord le 28 mai 1827, et les trois actes le 12 juin 1829 (dates fournies par M. G. Radiciotti), puis l'œuvre fut reprise avec des remaniements en 1837 (Félix Clément donne, à tort, la date de 1838 pour celle de la première représentation).

(2) Opéra de Cherubini, représenté pour la première fois à Paris en 1813.

en scène ma *Nurmahal*, grand opéra féerie, qui a une existence encor plus longue qu'*Alcidor*, et j'espère, que nous entendrons un jour quelques fragmens de ces quatre grands opéras, que je garde dans mon portefeuille, dans le sein de la Société des Enfans d'Apollon (1).

Adieu, mon cher Monsieur Vogt; présentez, je vous prie, mille amitiés de ma part à tous les Enfans d'Apollon mes confrères, et même à ses enfans naturels, et à ses enfans dénaturés.

Pour vous en particulier, mon cher ami, vous connoissez depuis long-tems mes sentimens d'estime et d'attachement pour vous, et que je suis et serai toujours de près ou de loin

Votre tout dévoué  
SPONTINI.

Berlin, ce 10 février 1829.

P. S. — Si vous avez l'occasion de voir M<sup>r</sup> Chelard et M<sup>r</sup> Soumet (2), veuillez dire au dernier que le premier m'a promis une réponse du second, et je voudrais savoir du premier s'il a reçu une lettre que ma femme lui a écrite il y a quelques mois déjà.

A UN DANSEUR DU THÉÂTRE DE BERLIN

Monsieur,

M<sup>r</sup> l'Intendant général des spectacles vous aura sans doute écrit, ainsi que je l'en avais prié lundi soir dans notre conférence, et que je lui ai réitéré depuis par M<sup>r</sup> le Baron de Lichtenstein, que, ne pouvant pas vous offrir un pas *solo* dans l'opéra d'*Agnès*, je désire cependant beaucoup que vous unissiez les efforts de votre talent à ceux de nous tous, dans un jour aussi remarquable que solennel, en dansant dans un grand pas de *douze* ou *quatorze*, au 3<sup>e</sup> acte. Je m'empresse, Monsieur, de vous exprimer moi-même ce désir, et vous prie d'agréer l'assurance de mes sentimens les plus distingués.

SPONTINI.

Ce 3 juin 1829 (3).

A Monsieur — Monsieur Hoguet — Pr danseur du Théâtre Royal.

---

(1) *Les Athéniennes*, opéra français dont Spontini n'acheva pas la composition. — *Alcidor*, opéra allemand représenté à Berlin en 1825. — *Nurmahal*, id., Berlin, 1822.

(2) Voir ci-dessus plusieurs lettres adressées à Chelard (par Grétry, Gossec). — Alexandre Soumet, écrivain et auteur dramatique français.

(3) Cette lettre précède de quelques jours la première représentation d'*Agnès de Hohenstaufen*, qui eut lieu à Berlin, nous l'avons vu, le 12 juin 1829.

A UN BARON ALLEMAND (1)

Mon excellentissime Monsieur le Baron,

Vous me demandez avec un si vif intérêt, dans vos fréquentes et chères lettres, des progrès du parfait rétablissement de notre plus qu'excellent ami le général, que je me sens aussi impatient que vous de vous assurer que ces progrès sont très notables, et que les eaux de Carlsbad, qu'il boit à sa campagne de Charlottenbourg, lui rendront promptement une parfaite santé, s'il voudra ne plus l'accabler sous le poids d'un travail assidu au dessus des forces humaines.

[A cet endroit de la lettre sont écrites cinq lignes en allemand, d'une autre main, signées Auguste W...; après quoi Spontini, reprenant la plume, continue]:

Il y a longtemps que cette lettre fut commencée, sans être finie; et comme il y a quelques lignes, qui sont sans doute précieuses pour vous, mon cher Monsieur le Baron, je veux la continuer, si vous voulez avoir la complaisance de tourner la page pour me lire.

Mon excellentissime monsieur le Baron,

Je vous renvoie le cher M<sup>r</sup> Reichel (2), qui vous présentera de ma part cette lettre et un paquet; mais il vous faut commencer de ce moment à travailler pour me le renvoyer, pendant six semaines au mois de novembre prochain avec sa femme, afin de remettre en scène et continuer les représentations d'*Agnès*, que la retraite de M<sup>e</sup> Milder (3) et le départ de Bader pour un congé de 3 mois ont suspendues dans ce moment. Je m'abstiens de vous donner le moindre détail de ma nouvelle production (4), M<sup>r</sup> Reichel vous dira l'opinion des artistes et du public connoisseur et impartial; je joins même ici quelques articles de gazettes, qui, excepté le furieux critique Rellstab (5), proclament unanimement

---

(1) D'après le contenu de la lettre, ce baron devait être l'intendant du théâtre de Darmstadt.

(2) Excellent chanteur de théâtre allemand, possédant une voix de basse profonde d'une grande étendue. Berlioz l'eut pour interprète de ses œuvres lors de son premier voyage en Allemagne; il en parle avec estime dans ses lettres et ses *Mémoires*.

(3) M<sup>me</sup> Milder-Hauptmann, déjà citée à propos d'une lettre de Cherubini (voir ci-dessus).

(4) *Agnès de Hohenstaufen*.

(5) Critique musical de Berlin, en guerre ouverte avec Spontini, à qui il contribua à rendre la vie impossible en Allemagne.

que le second acte d'*Agnès*, principalement, est supérieur à tout ce que j'ai composé jusqu'ici; le tems et un plus profond examen de ce que j'ai mis au monde musical confirmeront peut-être, selon mon propre jugement, ce jugement du Public. On critique le poème, parce que l'on en veut à l'auteur, parce que M<sup>r</sup> Raupach a beaucoup trop de succès, et qu'il occupe presque seul tous les théâtres d'Allemagne avec ses comédies et ses tragédies. Je vous adresse, mon cher Monsieur le Baron, le poème d'*Agnès*, pour que vous ayez la bonté de le lire et d'en faire hommage pour moi à S. A. R. M. le Grand Duc de Hesse-Darmstadt. Avant de faire copier la grande partition de ce nouvel opéra, avant qu'un plus grand nombre de représentations en aient consolidé le succès dont je le crois susceptible, je vous prie de consulter de nouveau, monsieur le Baron, le désir de son Altesse Royale, car, comme c'est pour moi une dépense de plus de 250 écus (*cela pour vous seul*) je ne voudrais pas que M<sup>gr</sup> le Grand Duc l'acceptât par complaisance plus que par goût et par son enthousiasme d'autres fois!!

Je reviens au congé de Reichel et de sa femme pour le mois de novembre prochain, pour vous observer, que l'Intendance du théâtre de Carlsrouhe pourrait dès à présent se pourvoir de quelque bassiste, en *gastrolley* (1), pour cette époque, d'autant plus que la grandeur immense et la grosseur de Reichel et son genre sérieux et lourd sont peu convenables pour un théâtre de médiocre étendue, comme celui de Carlsrouhe, et où il n'y a pas un répertoire de grands opéras.

Je ne vous dirai que quelques mots sur nos heureux voyageurs, M<sup>r</sup> et M<sup>re</sup> de Witzleben, dont nous avons reçu de bonnes nouvelles hier; ils se sont embarqués dimanche dernier à Hambourg pour Hellgoland, et un pressentiment me dit, que notre excellent ami en reviendra entièrement rétabli en santé.

Adieu, mon cher et excellent ami Monsieur le Baron! Qui m'eut dit que c'est de votre famille que devait sortir un persécuteur de mon repos et de mon existence morale, encor plus acharné que le C. de B...!!!

Adieu, adieu, encore adieu, pensez quelques fois à votre tout sincèrement dévoué

SPONTINI.

Berlin, ce 7 juillet 1829.

J'ai oublié de vous dire, mon cher Monsieur le Baron, que S. M. le Roi a fait cadeau à notre excellent ami, deux jours avant son départ, d'un fief, du côté d'Erfurt, d'une terre avec un château et des antiquités, mais je n'en connois pas le revenu.

---

(1) Équivalent de l'expression française *en représentations*.



Je vous prie de déballer mon paquet; vous y trouverez quelques gazettes, vous lirez le poème, et après vous aurez la bonté d'en faire pour moi l'hommage comme je vous ai déjà prié.

Tout à vous

SPONTINI.

Ce 9 juillet 1829.

La lettre suivante, datée de Paris, est écrite en italien; mais elle mérite que nous fassions exception en l'insérant, à cause du nom bien français qui en a motivé l'envoi. Elle est écrite sur le grand papier à en-tête de la cour de Prusse.

AU P. ANSELMO SPONTINI

Caro fratello,

Se il porgitore della presente, Signor Berlioz, compositore francese di musica del più distinto merito, vi trovasse ancora in Roma, vi prego di usargli tutte le attenzioni possibili, sicuro, che farete a me stesso cosa la più grata.

Amatemi come di cuore io vi amo, e credetemi

Vostro aff<sup>mo</sup> fratello

SPONTINI.

Parigi, 29 X<sup>bre</sup> 1830.

P. S. — Fra quindici giorni ripartiremo per Berlino.

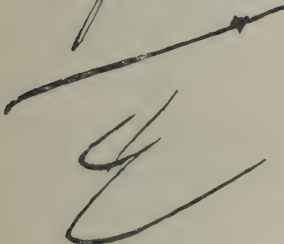
*Al R<sup>mo</sup> Padre ill<sup>mo</sup> proud col<sup>mo</sup> — il padre Anselmo Spontini al monastero di S<sup>to</sup> Stefano del Cacco a piedi marmo — Roma.*

On lira plus loin plusieurs lettres de Spontini écrites à Berlioz, — de même que les deux premiers volumes que nous avons publiés de la correspondance de Berlioz donnent des lettres de l'auteur des *Troyens* à celui d'*Olympie*. Nous pouvons signaler en outre un exemplaire de la grande partition de ce dernier opéra, offert en hommage, en 1830, par Spontini à Berlioz, avec la dédicace autographe reproduite ici (à la Bibliothèque du Conservatoire), tandis que les héritiers du maître français conservent un portrait de l'Italien revêtu de l'inscription suivante:

Saluez pour moi ma patrie chérie, mon cher Berlioz. Parlez lui un peu de son fils reconnaissant.

SPONTINI.

En parcourant cette partition  
mon cher Berlioz  
Souvenez-Vous un peu  
de votre affectionné  
Spontini



Une lettre du 19 mars 1831, au décorateur Cicéri nous apprend que Spontini partit de Paris le lendemain pour rentrer en Prusse. Nous nous bornons à la signaler.

La lettre suivante, de 1836, nous montre le désenchantement s'introduire de plus en plus dans l'âme de Spontini, qui, se sentant abandonné par la faveur publique, ne veut pas s'avouer vaincu (il avait certes bien raison !) et, dans son dépit contre ceux qui ont confisqué le succès à leur profit, se raccroche avec une passion exclusive aux grands souvenirs du passé, tout au plus à ceux de sa jeunesse.

A UN AMI INCONNU

Malgré ma juste répugnance, vous persistez, mon excellent ami, et vous exigez absolument, que je vous dise une fois mon opinion (peut être erronée ou partielle) sur l'état actuel de la musique dramatique... Eh bien, j'y consens enfin, uniquement pour vous complaire; mais en peu de mots que je vais vous tracer au milieu de la douce solitude, sous les sapins romantiques de la mélancolique contrée de Marienbad, ayant sous mes yeux, du haut d'Amalienshöhe, le tableau enchanteur de cette délicieuse vallée, ornée de ses charmantes habitations si pittoresquement groupées, et les oreilles fort agréablement frappées, à six

heures du soir, des sons délicieux et ravissans, qui parviennent jusqu'à moi, des plus belles, suaves et harmonieuses mélodies de Mozart, d'Haydn, Beethoven, Gluck, Cherubini, Méhul, Weber, Spohr, etc. qu'un petit nombre d'obscurs et modestes artistes de la Nature bohémienne, mieux organisés pour la musique que d'autres peuples (artistes pendant les trois mois d'été, artisans et ouvriers dans leurs campagnes et villages tout le reste de l'année) exécutent sur la Promenade, avec une exactitude rare d'instinct, d'intonation, de rythme, de mouvement, d'intention et de justesse dans les nuances et avec un sentiment enfin à me faire éprouver, outre l'étonnement, les plus douces sensations !... Oui, mon ami, voici l'art véritable dans la nature, et la nature toute pure dans l'art, qui produisirent jadis les vrais grands Maîtres en Italie et en Allemagne, pendant quelques siècles de sa progressive gloire : mais, hélas ! ces siècles peu nombreux ne se suivirent pas ! et bientôt le Fléau destructeur et dévastateur des Révolutions politiques amena nécessairement, par l'effervescence et les tempêtes de l'esprit humain débordé, des Révolutions dans la Musique, cet art divin, le plus libre, captivateur immédiat et subit, étant parmi tous les autres le plus saisissant et le plus entraînant vers l'emportement des Passions fougueuses qu'il excite, et des sensations convulsives jusques à l'exagération, à l'extravagance, à la déraison et au délire. Voilà, mon ami, en ce peu de lignes, toute ma réponse, c'est ma définition de la Musique dramatique du jour, que vingt grands volumes ne suffiraient pas, si je voulais l'analyser et la développer ; et d'ailleurs à quoi bon ?...

SPONTINI.

Marienbad, ce 12 aout 1836.

Il est permis de croire que le musicien que visait particulièrement cette diatribe contre " la musique dramatique du jour ", n'est autre que Meyerbeer. Nous n'entendrons pas, en effet, la voix de Spontini dans le concert d'éloges savamment organisé auquel nous avons vu déjà prendre part naïvement des maîtres tels que Cherubini et Lesueur, en attendant d'autres. Il est vrai que Meyerbeer ne semble pas avoir cherché à conquérir Spontini par les mêmes petits moyens : il craignit peut-être de se heurter aux aspérités de son caractère. Il préféra lui prendre sa place. Quand, à Berlin, Spontini finit par tomber sous les coups répétés d'une cabale qui, à la vérité, avait toujours respecté Meyerbeer, celui-ci se trouva là tout juste à point pour lui succéder dans ses fonctions. L'opinion de Spontini diffère donc notablement, sur ce point, de celle des autres.

Mais s'il fait des allusions transparentes, il semble, dans les lettres que nous connaissons d'après leurs originaux, ne pas daigner écrire le nom de ce rival triomphant. Voici seulement, d'après un journal de musique, un extrait dont l'authenticité est plausible, et qui semble assez bien exprimer le sentiment de l'artiste.

Spontini écrivait un jour aux frères Escudier, à propos de Meyerbeer :

“ Sans ce juif aussi riche qu'intrigant, vous connaissiez à Paris *Agnès de Hohenstaufen*, qui vaut bien *Robert le Diable*. Mais le puissant hérétique est maître de votre grand Opéra, désormais il n'y aura place que pour lui „ (1).

Son dépit de se voir négligé va donc le conduire à une irritation grandissante et qui lui fera commettre maintes maladresses. Son orgueil s'exaspérera et finira par le faire tourner en ridicule. Et pourtant l'on ne peut se défendre d'une respectueuse pitié pour cet artiste de génie qui se voit de jour en jour bafoué dans sa personne et dans son œuvre et qui n'en veut pas accepter l'humiliation.

Plusieurs des lettres qui vont suivre, et qui toutes appartiennent à la dernière période de sa longue vie, vont nous le montrer dans cet état d'esprit, qui n'était pas celui de ses années d'activité antérieures.

#### AU ROI DE PRUSSE

Sire,

Un ordre monstrueux, incroyable, horrible vient d'être donné *ab irato* et à mon *insçu* par l'Intendance gen<sup>le</sup> des spectacles, de supprimer demain au soir l'*Incendie* de la Flotte espagnole, principal *Fait* historico-dramatique, unique et puissante *Base* de tout l'opéra de *F. Cortez*, représenté depuis vingt huit ans sur tous les théâtres du monde, et depuis vingt cinq sur celui de votre Majesté, sans qu'une pareille mutilation ait pu jamais entrer dans la pensée du plus ignorant, ni du plus méchant et barbare de tous les préposés aux spectacles !!...

Dépourillé, depuis dix années, de toutes mes prérogatives, autorité et

---

(1) *L'Art musical* du 15 novembre 1883.



droits que me donnent mon contrat sacré et l'Instruction royale, suis-je donc condamné à être dépouillé aussi des prérogatives et des dons que Dieu m'a prodigué avec le talent, le génie et une âme élevée, qui ensemble ont fondé ma renommée universelle, qui stimula jadis votre Majesté à m'appeler ici pour me confier le rang suprême de la musique et de l'Opéra, dont je sais tenir le sceptre, ainsi qu'elle me l'a tant de fois dit et écrit, en face du Monde et des Peuples qui l'entendoient et la contemploient, en lui faisant écho !! ...

Changer ou déplacer un morceau de musique ou un pas de danse, c'est une fantaisie, un caprice ; mais vouloir supprimer la *grande action héroïque* qui constitue *Cortez* dans l'histoire, dans sa conquête, dans sa glorieuse Renommée, et par conséquent dans le Drame qui le représente, c'est plus que de l'égarement, car c'est, comme si l'on voulait faire marcher un corps humain après lui avoir fait couper la tête !

Quel homme en démence a osé jusqu'ici de sa main profane et impie mutiler *D. Juan*, *Fidelio*, *Alceste*, *Iphigénie*, même après cinquante et soixante ans depuis la mort de leurs auteurs ou couper cruellement des principaux membres aux *Figures* des Titiens, des Corrèges et des Michelanges ? ... et moi, tout vivant encore, fort bien portant et ici présent, dois-je être ainsi supplicié sous mes yeux et sans crimes ? ...

Comme le Pymée qui ne peut pas s'élever à la hauteur de la tête du Géant, il la lui fait trancher par mille sicaires ! ... c'est ainsi que, parce que l'*Incendie de la flotte de Cortez* est très mesquine (et je prie en vain depuis dix-sept ans pour l'améliorer), après vingt cinq années et des centaines de représentations sur votre théâtre, Sire, de cet opéra, l'on veut commettre, même en face des étrangers, la barbarie de le massacrer, pour prix d'avoir plu à votre Majesté, et rempli la caisse du théâtre par d'abondantes et très nombreuses recettes !!

Avant qu'on n'en porte l'accusation (comme d'ordinaire) sur votre Majesté, Sire, ou sur quelqu'autre membre de son auguste famille, j'ose en porter humblement ma plainte devant le Tribunal de sa justice, en la suppliant de vouloir bien ordonner qu'un tel massacre ne s'exécute pas, mais que l'on songe à mieux faire pour l'avenir, car l'opéra de *Cortez* usera encore des décorations, et survivra aux ordonnateurs insensés de tels attentats, et même à leur postérité, s'ils en obtiennent.

Que le masque des hypocrites tombe enfin, Sire, à leur confusion !

Le complot existe, depuis dix ans, de me chasser en désespoir de ma place et de Berlin d'une manière humiliante (ce que je peux prouver) : force persécutions, violences, injustices, affronts et tyrannies !! ... Si mes furieux ennemis y réussissent, l'*ignominie* n'en sera que pour eux ! Mais je périrai du moins sur la brèche, les armes brisées dans ma main après les combats sanglans pour mon *Agnès* et *Miltons-Tod*.

Je suis avec le plus profond respect et obéissance  
De votre majesté  
Sire

le très humble et très obéissant serviteur

SPONTINI.

Berlin, ce 20 mai 1837, huit heures du matin.

Tour à tour attiré par l'Allemagne et par la France, Spontini se trouva disposé à opter en faveur de ce dernier pays lorsqu'une distinction suprême parut pouvoir s'offrir à lui. Une vacance s'étant produite à l'Académie des Beaux Arts (dont il faisait déjà partie comme correspondant étranger), il s'y présenta comme membre de la section musicale. Mais l'objection qu'il entendit faire fut que, pour être admis dans cette assemblée, il était nécessaire que les candidats résidassent à Paris. Il s'y engagea; et voici une lettre qui précisément a trait à cette négociation.

A UN MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE

Monsieur le Comte,

Vous avez bien voulu me promettre de coopérer à faire disparaître le doute, dans l'opinion de quelques membres, *que je ne reviendrai plus à Paris, si je suis nommé!* A cet effet vous m'avez permis de vous adresser le brouillon de la lettre que j'ai déposée au secrétariat de l'Institut, et que je joins ici (veuillez m'excuser si je ne l'ai point recopiée). Les lignes que j'y ai soulignées avec un *nota bene* disent, je crois, suffisamment et décèlent mes intentions; par conséquent si c'est le seul motif pour ne pas voter pour moi, qu'il disparaisse à la lecture de ma lettre.

J'ai dit dans cette lettre, que les titres de mes opéras italiens figurent dans mes biographies. Quant aux titres de mes quatre opéras que j'ai en portefeuille je les ai passés sous silence; mais afin que l'on ne croie pas que c'est une *gasconade*, je prends la liberté de joindre à cette lettre une médaille, que, dans une très grande solennité, on a frappée pour moi, il y a seize mois, en Allemagne, pour laquelle environ 50 villes et pays ont contribué et participé (1): vous y trouverez les titres de mes

---

(1) Cette médaille est, sans aucune doute, celle dont le fac-simile a été reproduit sur la première page de ce chapitre.

nouveaux ouvrages; il y manque seulement les *Athéniennes*, 9<sup>d</sup> opéra, poème de M. de Jouy, et dans le cas de quelque nouveau doute, il vous sera facile, Monsieur le Comte, de le dissiper.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération

Monsieur le Comte

Votre très obéi<sup>s</sup> serviteur.

SPONTINI.

*Ce mercredi.*

Si après la séance d'aujourd'hui vous seriez assez bon de m'écrire un mot sur *le vent du jour*, vous m'obligeriez infiniment.

Spontini fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts le 15 juin 1839. — Comme témoignage de son activité à l'Institut, on a conservé le texte d'un rapport — très sévère — sur un envoi de Rome de Ch. Gounod (reproduit par M. J.-G. Prod'homme dans le *Bulletin mensuel de la Société internationale de musique*, juillet-août 1910).

Vers le même temps, l'auteur vieilli de *la Vestale* écrivait au poète entré jeune dans la gloire pour lui demander une collaboration qui, si elle eût abouti, n'aurait pas manqué de produire une œuvre lyrique française d'une haute portée.

A VICTOR HUGO (1)

Le 22 avril 1839.

Vos paroles, mon cher monsieur Hugo, me remplissent d'espoir et j'en conserve un heureux pressentiment favorable à mes desirs. Veuillez donc, de grâce, m'accorder encore et m'indiquer au plus tôt une heure chez vous, avec votre ami le poète, dont vous m'avez parlé avec tant d'avantage et de considération; j'aurais quelques idées aussi à vous soumettre pour vous faciliter la trouvaille d'un sujet heureux de grand opéra passionné, voluptueux, avec des ballets continuels, des cérémonies religieuses, avec des hymnes guerriers, des chansons, des ballades héroïques, voluptueuses, chasseresses. Enfin, soit Vénus, ou Diane, ou

---

(1) Cette lettre, trouvée dans les papiers de Victor Hugo par M. Gustave Simon, a été publiée par ce dernier dans un article sur *Victor Hugo et la musique* (*Annales politiques et littéraires* du 15 mars 1914).

Mars, ou Baccus, ou même Pluton, ils peuvent tour à tour en faire les honneurs.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments et de toute mon admiration.

SPONTINI.

Parfois il percevait quelques échos lointains de son ancienne gloire. C'est ainsi qu'un soir, aux Tuileries, devant Louis-Philippe, une exécution des plus célèbres fragments de *la Vestale* avait valu au compositeur un succès dont il rend compte en ces termes :

... Sa Majesté s'est levée à la fin dans *une exaltation d'enthousiasme* telle, que pendant très longtemps elle a parcouru tous les rangs de l'assemblée, jusques au Bey, en criant hautement à *l'admirable, au sublime lyrico-dramatique, au prodige de sentiment et d'expression*, au miracle de l'harmonie, etc. etc. etc. Enfin c'était en Sa Majesté un soulèvement sans exemple, un délire, partagé généralement *et doublement*, et par l'effet de la musique, *et par l'effet sur le Roi!*

Mais, devant le grand public, le répertoire de Spontini était bien abandonné, et les rares représentations que l'Opéra en donna à cette époque étaient peu faites par le satisfaire. C'est ainsi qu'en 1840, en plein été, eut lieu une reprise de *Fernand Cortez*, contre l'assentiment de l'auteur qui voulait apporter à certaines parties de son œuvre des modifications et s'en vit refuser la faculté par le directeur, Léon Pillet. La lettre que voici (à l'original de laquelle l'adresse du destinataire a été arrachée) se rattache très probablement à cette dernière série des représentations du vieux chef d'œuvre.

A UN JOURNALISTE PARISIEN

Monsieur,

Je suis donc si peu heureux, même dans le peu du succès qu'a obtenu mon *F. Cortez*, que vous n'avez pu trouver l'occasion ni le motif de redire un mot favorable sur cet ouvrage, dans le cours de dix représentations consécutives, données, pendant le court espace de cinq semaines, au milieu des plus fortes chaleurs, avec des recettes énormes et des chambrées presque toujours pleines? Lorsque ce succès a été toujours en croissant, quoiqu'à la 4<sup>e</sup> représentation on ait été obligé de changer



d'Amazily et que M<sup>lle</sup> Paulin y ait été fort bien, surtout aux deux dernières représentations ? Lorsque le public de Paris, à l'instar de celui d'Allemagne, divisé aujourd'hui en deux puissants partis, l'un me fait l'honneur de préférer la *Vestale* à *F. Cortez* à cause de l'excessive expression (soi-disant) du pathétique, de la mélodie, du dramatique et du tragique qui règnent dans cet ouvrage : tandis que l'autre préfère *F. Cortez* à la *Vestale*, à cause de son extrême originalité (dit-il encore), des conceptions plus hardies et plus étendues qui ont enfanté la scène de la Conspiration, tous les chants et les morceaux d'ensemble de cet opéra ; à cause de la suavité des airs et des duos de la voluptueuse Mexicaine ; des chants et des marches guerrières très variées et caractéristiques ; des cris effroyables des Mexicains, produisant de très heureux contrastes avec l'hymne à trois voix sans accompagnement, et avec d'autres chants nobles et énergiques des Espagnols (voilà, Monsieur, ce que les partis disent) ? Lorsqu'enfin ce succès et celui de la *Vestale* m'obtinent jadis le grand prix decennal, et de L. M., tout récemment, la plus flatteuse et la plus honorable récompense ?

Pardonnez, Monsieur, ce léger mouvement d'amour propre d'auteur qui ambitionne la faveur de votre suffrage et l'indulgence du public.

A la fin d'une lettre de recommandation de Spontini à Fétis (comme directeur du Conservatoire de Bruxelles), qui n'a d'autre intérêt que ce style cérémonieux et ampoulé dont on a vu assez d'exemples, on lit ce post-scriptum digne d'être retenu :

(De Berlin, 22 août 1840).

J'entends beaucoup parler d'une *biographie* que vous faites paraître ! Si vous y destinez à mon nom une place, je pourrais vous offrir la *seule véritable* des 50 qui ont paru de moi en Allemagne, en France et en Italie.

Fétis ne cite aucune biographie de Spontini qui ait paru antérieurement à 1840. Sa notice de la *Biographie universelle des musiciens*, très développée, est d'ailleurs fort bonne (à quelques menues erreurs de dates près).

Détachons aussi d'une lettre de Berlin (mercredi 26 mai, probablement 1841), donnant des détails inutiles à rapporter sur le fonctionnement du théâtre, les lignes que voici, faisant suite à une appréciation de quelques acteurs :

Comme vous voyez, je vais devenir *rédacteur de gazettes* puisque l'on ne veut plus que je sois compositeur ! Ce premier métier est plus facile que le second et je saurais m'en acquitter mieux que certains . . .

A L'ILLUSTRE COMITÉ DE L'ASSOCIATION DES ARTISTES MUSIENS (1)

Messieurs,

J'apprends à l'instant que mon nom est affiché !

Je fis part cependant, il y a plusieurs semaines, à M<sup>r</sup> Berlioz, de quelque circonstance, mettant obstacle à ce que, contre l'usage ici dominant, ma *personne* se présente, en qualité de chef d'orchestre, devant le Public de Paris.

D'autres circonstances très majeures s'y réunissent encore aujourd'hui.

C'était pour le 20 7<sup>bre</sup> dernier, et dans la salle des Italiens (Vantadour) que votre grand Festival, Messieurs, devait avoir lieu, lorsque j'eus l'honneur d'accepter votre flatteuse invitation ! et c'est maintenant pour le 3 X<sup>bre</sup> prochain, et dans la salle de l'Académie royale de musique ! ... C'était alors pendant la longue absence de Paris d'un premier chef d'orchestre ; et aujourd'hui c'est en sa présence, et sur sa place ! ...

Mes ouvrages antécédents, depuis trente-six ans en pleine possession de cette première scène lyrico-dramatique par le suffrage du Public, et mes nombreux ouvrages en portefeuille, inconnus à Paris, sont et demeurent, ainsi que moi-même, impitoyablement *bannis* de sur cette scène ! ...

Qui de vous, Messieurs, me conseillerait d'avoir la hardiesse de m'y insinuer et de m'y installer comme chef d'orchestre, malgré le Directeur de l'opéra ?? ... Je n'ai nulle intention de heurter ni de braver qui que ce soit. — Je remplirai ma promesse en tout ce que je pourrai pour l'utilité de l'exécution de ma composition ; j'entendrai très volontiers quelque étude des chœurs, ainsi que les *Soli* réunis, si le Comité m'en facilite le moyen ; et j'assisterai aux répétitions générales ; mais quant au bâton de commandement, qu'il demeure sans interruption, aussi pour *la Vestale*, dans la main très habile de M<sup>r</sup> Berlioz, et tout marchera à la perfection.

---

(1) Fondée par le baron Taylor au commencement de 1843. Pour première manifestation musicale, la nouvelle société avait projeté de donner un festival, sous la direction de Berlioz, dont le programme contenait des fragments de *la Vestale* ; mais, après plusieurs remises et changements de dates, ce projet fut abandonné. Voir à ce sujet la note à la suite de la lettre du 3 avril 1843 dans notre second recueil de lettres de Berlioz : *Le Musicien errant*.

Veillez, je vous prie, Messieurs, agréer l'expression de mes grands regrets, mes excuses et l'assurance de ma considération très distinguée. J'ai l'honneur d'être

Messieurs

Votre très obéissant serviteur

SPONTINI.

Paris, ce 22 9<sup>bre</sup> 1843.

Cette autre lettre, que nous transcrivons d'après un fac-simile publié par la *Chronique musicale* de 1875 (T. X, p. 71, à la suite d'un article de M. Adolphe Jullien), est certainement relative au même projet d'audition.

A BERLIOZ

Si vous aviez un programme (1), mon cher Berlioz, je vous prierais de le remettre au porteur de ces lignes.

J'ai été faire visite à Mad<sup>e</sup> Treillet (2); elle et son mari sont tout enthousiasmés; mais, ayant *quatre* fois demandé la partie du rôle de *la Vestale*, elle ne l'a pas obtenue encore! Prenez y garde!... Emparez vous de la partition et des parties d'orchestre! Et assurez vous que l'on fait étudier les chœurs!!

Tout à vous

SPONTINI.

Dimanche soir.

Retiré sous sa tente, Spontini n'eût pourtant pas demandé mieux que d'en sortir. Voici la démarche que, toujours drapé dans sa dignité royale, il finit par tenter auprès du directeur de l'Opéra, auquel nous allons le voir proposer noblement de faire la paix et de sceller un secret traité d'alliance.

A LÉON PILLET

Monsieur le Directeur,

Veillez retenir, je vous prie, votre surprise extrême en appercevant et en parcourant ces lignes véridiques et sincères d'un homme d'honneur et de réserve, qui se respecte autant qu'il respecte les autres qui savent s'en rendre dignes.

---

(1) Probablement pour le concert de Berlioz du 19 novembre 1843.

(2) Madame Nathan-Treillet, cantatrice de concert, a prêté plusieurs fois son concours aux séances dirigées par Berlioz.

Nous n'avons jamais eu de relations personnelles ensemble, et je ne me souviens pas que nous nous soyons parlé quelquefois, par la raison seule que vous avez persisté à repousser constamment loin de vous ma personne, ainsi que mes opéras de votre scène, depuis les deux années surtout que je suis de nouveau rétabli et fixé à Paris.

Malgré cela, et ne vous en étonnez pas non plus, Monsieur, je vous le répète, car tel est mon caractère ! oui, malgré un aussi incroyable autant qu'indéfinissable procédé de votre part à mon égard, j'éprouve tous les jours un sentiment très pénible d'indignation et de dégoût, dont je ne me rends pas compte, en lisant dans les nombreux journaux tout ce que l'on vous adresse d'excessivement acerbe et malveillant au sujet de votre administration et de vos différen[d]s, qui se prolongent depuis des années, avec quelques compositeurs et auteurs dramatiques, qui vous font sentir leur poids !

Si vous vouliez, Monsieur, me prêter quelque confiance et considération (interprétez moi bien !) et consentir à un entretien tout confidentiel et secret avec moi (et inoffensif pour quiconque) dans ma demeure, au château de la Muette à Passy, j'ai la quasi conviction, qui n'est ni présomption, ni orgueil, qu'il serait possible de faire prendre un tout autre aspect favorable à votre position critique, dénoncée avec tant d'acharnement au public et au gouvernement, si vous preniez *une importante décision*, sans nul préjudice d'aucun, qui surprendrait avec satisfaction, curiosité et attente, et vous captiverait d'abord, j'ose le dire, l'opinion générale, qui recevrait une diversion et une impression intéressante !!

Je laisse cependant à votre libre et entière volonté, Monsieur, si vous acceptiez ma proposition, de vous rendre *seul* à cet entretien avec moi, ou de vous faire accompagner par M. Habeneck, ou de tout autre conciliateur impartial et bienveillant, sentant la musique et l'art dramatique.

M<sup>r</sup> le baron Taylor m'a déjà à plusieurs reprises offert son officieuse médiation la plus empressée pour conclure un tel traité d'alliance, mais j'ai préféré toujours d'habitude, de me présenter avec confiance et d'abord *seul*, sans auxiliaires ni alliés, mes adversaires et mes ennemis, et j'ignore si vous l'êtes, ou non, monsieur ! vu que par mon fait, vous n'auriez jamais pu, ni ne pourriez jamais l'être ! et c'est ce que votre réponse, monsieur, viendra, j'espère, me certifier, en réglant la forme du rendez-vous !!

Dans tous les cas, que le plus profond mystérieux silence de notre part, excepté vis à vis de M. le baron Taylor, enveloppe et cache à tous cet écrit, *connu par nous seuls*, ainsi que ma démarche, toute digne et louable que j'en la croye, quel qu'en soit le résultat !... Oui, je vous le jure, quant à moi, ce silence, et j'en accepte par conséquent tacitement



votre serment, Monsieur, qu'en homme loyal, l'honneur vous commande impérieusement.

SPONTINI

(en attendant que votre réponse vienne m'apprendre à me qualifier vis à vis de vous, Monsieur.)

Passy, du Château de la Muette  
ce 1<sup>er</sup> octobre 1845.

Il n'apparaît pas que les propositions de Spontini aient reçu grand accueil. Nous allons le voir, quelques mois après, s'adresser directement à l'obligeant intermédiaire qu'il avait déjà essayé d'accréditer pour tâcher d'obtenir de lui... la décoration, tout simplement !

AU BARON TAYLOR

Monsieur le baron,

Après tant d'aimables, bienveillantes et amicales protestations qu'il vous a plu, dans le cours de trois années, de m'exprimer souvent, je croirais vous faire une véritable offense, si je ne me sentais pas bien sûrement convaincu que vous aurez la bonté et le plaisir de saisir avec un vif empressement l'éclatante circonstance si grandement glorieuse et saisissante, telle que vous me l'avez si énergiquement exprimée et décrite, que le véritable et noble public parisien du Grand-Opéra vient de vous offrir, pour vous rendre en visite, avec le feu, le juste sentiment et l'ascendant irrésistible qui vous caractérisent, Monsieur le baron, chez M. le Ministre de l'Intérieur et M. le comte de Montalivet, à l'effet qu'ils veuillent bien réparer la plus criante injustice, que ce même public vient de leur reprocher si hautement, celle de laisser dépourvue de la décoration d'*officier*, et même de *commandeur* (d'après l'opinion, la voix générale et le bon droit) la poitrine d'un chevalier français de la Légion d'honneur, tel depuis trente-six ans ! (Témoin de ce fait la grande et mille fois glorieuse médaille napoléonienne du *grand prix décennal de 1810*, qu'au mois d'octobre dernier je déposai à cet effet, et où elle est toujours retenue à S<sup>t</sup> Cloud, sous la garde de M. le comte de Montalivet, comme dépôt sacré d'un monument *unique* le plus précieux de gloire !) Ce que je fis par la raison que M. le Comte, mon noble confrère, voulut bien m'*offrir spontanément* avec une bienveillante prévenance extrême, d'agir auprès de M. le ministre pour cette équitable réparation envers cet ancien chevalier de la Légion d'honneur depuis 36 ans, qui est aussi chevalier, et même *officier* et *commandeur* de dix autres ordres étrangers ! et en outre, noble patricien des Etats romains, comte, avec comté, de Sant'An-

dréa par Sa Sainteté le Pape ! membre de vingt académies principales et universités de l'Europe, et de l'Institut royal de France ! fondateur de nombreuses institutions de bienfaisance, de monts-de-piété et d'autre bien public, que vous voyez désignés dans l'imprimé ci-inclus (pas de sa faute s'il ne figure pas celui de l'Association des artistes musiciens de la France !), enfin, compositeur de *la Vestale*, de *Cortez*, d'*Olympie*, de *Milton* et d'autres *cinquante* œuvres et ouvrages dramatiques, en latin, en italien, en français, en allemand !!!

Je n'ajouterai pas un seul mot de plus pour soutenir mes droits (y compris en première ligne celui que les portes du Grand-Opéra soient toutes grandes ouvertes à mes nombreuses partitions connues *et ignorées* à Paris !) ainsi que *cette justice*, qui m'est due par le roi des Français, que j'ai servi, quoi qu'il en ignore, dans des cours étrangères ! Je servais le penchant et le plaisir du roi défunt qui me traitait en père, comme son fils en ami ! Vous sentirez à cet égard, Monsieur le baron, vous penserez et direz beaucoup mieux et plus que je ne pourrais le dire moi-même sur mon sujet en question !! Je termine, par conséquent, en vous suppliant de ne point y perdre un seul instant, et d'en agréer d'avance ma plus vive reconnaissance, et mes sentiments les plus distingués de ma très haute considération, avec lesquels j'ai l'honneur de me protester,

Monsieur le baron, votre très obéissant et tout dévoué serviteur,

SPONTINI,

Comte de Sant'Andrea.

Paris, ce 4 mai 1846.

Comme témoignage accessoire de cette manie des honneurs qui, dès lors, se manifeste chez le vieillard d'une façon vraiment malade, donnons la transcription d'un écrit de sa main, conservé parmi ses lettres autographes à la Bibliothèque du Conservatoire.

*Traduction de l'article de Rome et de quelques mots  
du Bref apostolique.*

“ Nous lisons dans un journal officiel de Rome, *Le Notizie del giorno*,  
“ du 13 courant : Avec approbation et sanction apostolique de Sa Sainté  
“ teté notre seigneur le Pape Grégoire XVI, émanée et rapportée dans  
“ le Bref expédié le 24 janvier dernier, le chevalier Gaspard Spontini,  
“ natif de Majolati, Diocèse de Jesi (dans les états pontificaux) qui avait  
“ déjà fondé dans cette ville, de ses propres deniers, en 1838, un Mont  
“ de piété, a depuis fait donation, *inter vivos*, de tous ses Biens-fonds,  
“ meubles et immeubles, en faveur de plusieurs pieux établissemens de

“ charité et de bienfaisance, institués déjà, et à ériger encore dans Majolati sa Patrie.

“ Par un autre Bref apostolique du 21 du même mois, Sa Sainteté a daigné ériger *en Comté* toutes les susdites propriétés que le chevalier Spontini possède, entre autres, sur le territoire, dit *de Sant'Andréa*, et lui conférer le titre, les droits, les honneurs et les privilèges, suivant les loix recentes, de *Comte de Sant'Andrea*.

“ C'est ainsi que le Saint Père a voulu apprécier d'une manière digne les mérites d'un de ses sujets, qui, à la piété, à la religion et à son dévot attachement envers Sa Sainteté et le Siège apostolique réunit encore un nom célèbre dans l'art musical „

Une lettre de Bruxelles, du 8 janvier dernier, s'exprime aussi à l'égard de M<sup>r</sup> Spontini dans les termes suivans :

“ Pour preuve que le gouvernement Belge sait apprécier les immenses services que l'illustre compositeur de *Fernand Cortez*, de *la Vestale*, d'*Olympie*, et d'autres nombreux grands opéras, représentés et admirés dans toute l'Allemagne, a rendu à l'art musical, et la place brillante qu'il tiendra dans l'histoire de ce siècle, S. M. le Roi l'a nommé chevalier de l'ordre de Léopold, dont le diplôme lui sera expédié, aussitôt qu'on aura obtenu l'agrément de S. M. le Roi de Prusse „

Sur un autre feuillet sont écrites ces lignes, toujours autographes :

*Sotto le mie Armi.*

Solcai del viver mio gl'Oceani infidi,  
L'una affrontando, or l'altra ria procella!  
Il sol *spuntò* ! che rischiarando i lidi,  
Salva in porto guidò la *mia Nacella* !

L'antenati di mio Padre sottoscrivevano *Spuntini* !! *Spuntò* il sol !  
mio Padre sottoscrisse *Spontini*, e noi insegito.

Une autre main a joint cette traduction :

*Au dessous de mon écusson :*

J'ai sillonné les océans infidèles de ma vie,  
Bravant tantôt une tempête affreuse, tantôt un horrible ouragan ;  
Le soleil *pointa* ; ses rayons, éclairant les rivages,  
Guidèrent ma nacelle dans le port du salut.

Les ayeux de mon père signaient *Spuntini* !!  
*Le soleil pointa* : mon père signa *Spontini*  
et nous l'avons imité.

On a tout récemment mis au jour (à l'Exposition ouverte à Parme à l'occasion du centenaire de Verdi) un autre document par lequel se peint sous des traits non moins caractéristiques la vanité de Spontini : c'est une note que, plusieurs années après son entrée à l'Académie des Beaux-Arts, il avait jugé à propos de faire passer au secrétariat de l'Institut de France :

M. Pingard est prié de faire corriger par l'imprimeur de l'Institut de cette année 1847 ... ma dénomination suivante :

*Le Chevalier Spontini, Comte de Sant'Andrea (Gaspard-Louis-Pacifique).*

*Nota.* — En vertu de mon diplôme signé de Louis XVIII et des lettres du Maréchal Macdonald ainsi que du Président baron Seguier qui me reçut Chevalier (et non membre) de la Légion d'honneur au milieu de la Cour Royale en grande toge et cérémonie, le titre de Chevalier doit être toujours placé devant mon nom et suivi de celui de Comte de Sant'Andrea suivant le Bref Apostolique.

Achevons de reproduire les quelques lettres qui nous restent comme ayant été écrites dans les dernières années de notre auteur.

A ÉMILE DESCHAMPS (1)

Je vous disais un bien bon jour, mardi, mon très cher et excellent ami ; mais la foule immense parisienne le coupa net en deux, la moitié qui sortit, vous ne l'entendites pas, l'autre me resta dans la gueule ! Aussi, pour en formuler un autre, que je puisse vous adresser complet en toute sûreté, venez, je vous en supplie, cher ami, le recevoir à l'abri des chênes séculaires de la Muette, mercredi prochain entre cinq et six heures, en acceptant une soupe solitaire, et pour gronder un peu votre tout dévoué ami

SPONTINI.

Cette lettre est suivie d'un post-scriptum, d'une autre main, daté du vendredi 17 juillet 1846.

Et voici encore, comme un retour au passé, une lettre écrite à la créatrice des grands rôles des nobles tragédies lyriques d'autrefois :

---

(1) Poète et auteur dramatique français. Voir les lettres de Berlioz : " La cause de Spontini a été défendue dans une brochure par un de nos amis, Émile Deschamps „ 6 août 1839. — " Spontini a écrit à Émile Deschamps avant hier une lettre incommensurablement ridicule „ 22 août 1839. Cette dernière lettre n'a pas été retrouvée.



A CAROLINE BRANCHU

Laquelle de vous trois, mes admirables, incomparables Julia, Amazily, Statira, et cetera, est devenue si capricieuse et si bizarre au point, d'avoir eu l'inconcevable cruauté de se transporter à ma porte, l'hiver dernier, pour y déposer une carte, sans y indiquer l'adresse?... et d'avoir le lendemain quitté précipitamment Paris, sans vouloir méchamment ni me recevoir ni me voir?...

Et cette autre qui vient de m'écrire un bien charmant billet, sans y marquer non plus, ni de quel pays, de quelle rue, ni de quelle région du globe? Laquelle était-ce donc?... Du moins la sage et grande Reine Statira, la triste veuve d'Alexandre, n'aura pas osé, je l'espère, se conduire et agir aussi légèrement!... Plutôt se poignarder, suivant son antique usage!... J'aurais cru même, qu'elle aurait mieux conseillé ses folles jeunes sœurs, habituées à se jeter, par excès d'amour, à la nage dans le grand lac de Mexico, ou à se faire enterrer toute vivante sur les bords du Tibre, au pied du Capitole, ou de la roche Tarpéienne, ou encore sous les voûtes sombres du palais de Numa, dans le forum romain!!

Et pourtant! Reçu à peine ce susdit billet, qui m'est si cher, je courus auprès de mes confrères illustres, Halévy et Auber; et hier encore, à l'Institut aréopage, je les ai abordés! Et ce dernier, qui a reçu aussi, m'a-t-il dit, un pareil billet semi-anonyme, sans date, ni adresse, ni lieu, m'a nonobstant bien assuré, que la protégée, vivement recommandée, soit de Julia, d'Amazily, ou soit de Statira, quoique n'ayant pas obtenu un prix matériel, elle avait cependant été très honorablement nommée, mentionnée, et jugée fort distinguée et digne!! Ce n'est pas trop peu!!

Lorsqu'il adviendra, pour ma consolation, et mon bonheur véritable et sincère, que l'une ou l'autre de ces trois chères filles, évadées et endurecies, m'exprimera sa bonne envie et le plaisir vrai de se faire reconnaître de moi, de me voir, de m'entendre, me parler et de m'embrasser, oh, alors, je leur dirai du fond de mon cœur, ou je leur écrirai, que je conserve encore la gloire, que je la conserverai toujours toute ma vie, et jusqu'au delà du tombeau, d'être, de vivre et de mourir (le plus tard possible) de Julia, d'Amazily, de Statira et cetera,

le tout affectionné, sensible et le  
plus tendre Père

SPONTINI.

Du chateau de la Muette, à Passy  
ce 10 août 1846.

*A la très célèbre Lyrico-dramatique de la France, Mad<sup>me</sup> Branchu.*

A BERLIOZ

Pardonnez moi de grace, cher ami Berlioz, si au milieu de vos déchirans gémissemens d'émission au monde, et avant que je n'aye assisté à la naissance en applaudissant à votre nouveau à naître (1), je vienne vous dire, que l'auteur du feuilleton *sur Berlin* vient de m'inspirer beaucoup de sympathie pour ce qui touche le haut Personage, *avec lequel il n'est pas encore en guerre*, et dont mon esprit, mon cœur et mes archives sont remplis ! Pourriez vous me procurer la connoissance de cet auteur, et me mettre *en causerie* sur ce sujet avec lui, toutes fois cependant, qu'*en ami*, vous le jugeriez *convenable* !... C'est un certain sentiment de doux et très intéressans souvenirs qui m'entraîne !...

Je profite de cette occasion anticipée et trop hatée pour vous prier de me gratifier d'un *texte de votre Damnation*, que je n'ai pu me procurer nulle part. *Grand succès* je vous souhaite et toutes les satisfactions, cher ami, qui peuvent le suivre.

Tout à vous [*illisible*]

SPONTINI.

Ce 4 décembre [1846].

AU BARON TAYLOR

Bohème, Egra, Franzensbrun.

Monsieur, et très cher Confrère !

Nous voila donc, après avoir parcouru tant de pays divers depuis Paris, arrivés heureusement et parfaitement installés, depuis quinze jours, au centre de ce bon et paisible sol bohémien de Franzensbrun, dans cette vaste plaine à perte de vue, entourée de cent montagnes de la Bohème, de la Saxe, qui saluent de leur sommet celles de la Silésie, de la Bavière et du Tyrol ; oui, nous voici au milieu de ces sources bienfaisantes, dont l'usage, je l'espère, me sera pour la quatrième fois salulaire.

Qu'ainsi-soit-il donc étant de ce voyage mon but principal et mon espérance. J'avais cru, qu'après les douze jours coulés à Cologne, au milieu de la foule, du fracas et du plus grand mouvement, des occupations, des fatigues et d'une chaleur accablante, sans passer sous un silence absolu les succès, les applaudissemens, les sérénades aux flambeaux,

---

(1) *La Damnation de Faust*, dont la première audition eut lieu le 6 décembre 1846.

les couronnes, les distinctions, les banquets et tous les honneurs, que la nation allemande sait prodiguer sincèrement et de bon cœur aux arts et aux artistes qui les captivent (1), je ne trouverais ici, que monotonie et silence; mais je suis bien détrompé! L'autre nuit, un grand fracas, sous mes fenêtres, et dans le vaste établissement des bains, m'annonça l'arrivée de la Reine de Bavière avec une suite très nombreuse, et quelle quantité de chevaux, de voitures et de gens! En face, l'on annonce l'arrivée de la grande Duchesse Stephanie de Bade! A gauche de ma demeure, celle de l'Archiduc Stéphan, Vice-Roi de Bohême et Palatin de la Hongrie; et puis, voyez autour de toutes ces fontaines cette foule de buveurs et de promeneurs de toutes conditions et de tant de pays divers, et je vous laisse à juger, mon très estimable ami, si j'ai trouvé ici (hors de la monotonie) la solitude et le silence, et encor moins le repos!

Les Beaux arts (je parle de la musique) ne m'ont pas, dans tout mon trajet jusqu'ici, beaucoup émerveillé, excepté un modique théâtre à Francfort, où j'ai aperçu tout d'abord une grosse caisse et cymbalier au bord de l'orchestre, sous le nez et touchant le Public (*quand il y en a*) avec toute l'escorte de cuivre, ne pouvant pas y reconnaître quelques malheureux instrumens à cordes, dans le cas où il y en eut!... mais en revanche, à Wurzbourg, où j'arrivai le jour de la procession du *Corpus Domini*, immense et somptueuse, qui ayant commencé à neuf heures du matin, n'était pas encore toute rentrée à quatre de l'après midi, j'ai remarqué, non sans quelque étonnement, un grand nombre de bandes diverses d'instrumens de cuivres, dont les exécutans, distribués de distance en distance de la procession, accompagnoient le chant populaire et du clergé, des hymnes, des cantiques et des psaumes; lesquels instrumens constituent à la vérité *la famille entière*, et même plus, des soidisans *Sax-Horns* de Paris, sans être cependant sortis des ateliers de Sax, mais des fabriques allemandes très antérieures, et particulièrement des prussiennes et autrichiennes, qui ont servi d'excellens modèles aux bonnes copies du fort habile M<sup>r</sup> Sax, qui, je le regrette sincèrement pour lui, n'a pu parvenir encore, malgré toutes ses démarches et ses plus vives instances, à faire accepter aucun de ses instrumens de la famille *Saxhorns* dans les orchestres militaires des armées de la Belgique sa Patrie, où son père séjourne! C'est ce que l'on m'a assuré, avec parfaite connaissance, à Bruxelles dernièrement, lors de mon passage dans

---

(1) " Spontini retrouvait de temps en temps des éclairs de son ancienne gloire; c'est ainsi que des fragments de *la Vestale*, exécutés dans un festival, à Cologne, en 1847, y ont fait naître l'enthousiasme ... „. FÉRIS.

cette ville ! Ces circonstances pourraient intéresser peut être MM<sup>rs</sup> Ha-levy et Carafa, si vous vouliez bien leur en faire part en mon nom, surtout au premier, qui a du prononcer, avec M<sup>r</sup> Savart, un jugement sur cela pour le tribunal de la Seine, jugement très important pour l'industrie nationale ! Depuis que j'ai commencé cette lettre à baton rompu dans la plus grande distraction, non entre la poire et le fromage, comme l'on dit, mais entre le boire et me prolonger dans les eaux minérales, obligé de marcher sans cesse, soidisant *me promener* plusieurs heures dans les diverses parties de chaque journée, j'ai entendu ici, dans les réunions au grand parc, et j'ai examiné attentivement la musique militaire des chasseurs tyroliens de la garnison d'Egra, venue, suivant l'usage, pour rendre hommage dans ces jardins à la Reine de Bavière, et j'ai trouvé, comme à Wurtzbourg, la *famille entière*, encore plus nombreuse et plus variée que celle ci-dessus nommée de M<sup>r</sup> Sax, sortie des anciennes fabriques renommées de Prague et de Vienne, que M<sup>r</sup> Sax a bien étudiée et imitée, et dont j'enverrai à Paris la *nomenclature*, que j'ai demandé au chef très habile de cette musique (a). Hélas, je dois le dire en toute vérité, tout cela ne constate pas les soi-disantes **inventions** imposées, par protection et force majeure, aux Armées Françaises, au détriment de tant d'autres, et au *bannissement* des musiques militaires et des gymnases, des *haut bois et des bassons*, attentat, dont l'Allemagne se scandalise et prend en pitié !... Oh, si le tribunal de Paris en avait connaissance !!

Voilà tout ce que je puis dire quant à la musique en Allemagne, ne pouvant, ne devant et ne voulant pas m'en occuper d'aucune manière pour le moment, excepté qu'avant hier la *Gazette d'État* de Berlin, du 16 juin courant, est venue ici m'apprendre qu'on a régalié la *Diète* de la reprise des représentations de *la Vestale*, et que, quoique M<sup>lle</sup> Lind ait laissé en dernier lieu à Berlin, dans cet opéra (qu'elle demanda pour son bénéfice) un souvenir le plus éclatant et tout à fait extraordinaire, une Mad<sup>e</sup> Kaster, non appartenant au théâtre de Berlin, a produit aussi ce rôle un excellent effet et les représentations ont obtenu le plus grand succès d'habitude !! Ainsi, quoique dédaigné à Paris, mon Allemagne vient de m'en dédomager avec usure, à Cologne par *Olympie*, à Berlin par F. Cortez, et par *la Vestale*, qui y seront suivis par *Olympie* et *Agnès d'Hohenstaufen* d'après le désir du Roi, à la demande du Public, bien entendu. Cependant, si ma cure des eaux minérales me réussit ici favorable, pour aller affronter à Berlin tant de fatigues en accomplissement de mon devoir et de ma reconnaissance envers ce généreux Roi,

---

(a) que j'adresserai au premier jour à l'ami Carafa pour l'utilité de son Gymnase militaire.



et si je peux faire coïncider ce voyage, avec l'invitation de l'éminentissime Cardinal évêque d'Albano Ostini au nom de SS. Pie neuf, de me rendre à Rome, où l'on doit, sur la volonté du Pape, reprendre la *Réforme de la musique d'église* que j'y commençai en 1843 !

Soyez assez bon, monsieur, et très cher confrère de me rappeler au bon souvenir de nos illustres confrères de l'Institut, particulièrement à celui de notre très excellent secrétaire perpétuel ; de même qu'au souvenir de nos aimables collègues du *Comité des Artistes musiciens* et en particulier de MM<sup>rs</sup> Zimmermann et Kastner, en vous présentant les complimens bien amicaux et très empressés de ma femme, qui se déclare à moi-même *de vous aimer beaucoup* (c'est sa propre expression) je vous prie, très cher confrère, d'agréer l'expression de mes sincères sentimens les plus distingués, avec lesquels j'ai l'honneur et le bonheur de me vanter de bon cœur

Votre tout obéissant  
affectionné et dévoué ami

Egra, Franzensbrun, 23 juin 1847.

SPONTINI.

P. S. — Si vous vous trouviez avec M<sup>r</sup> le général comte de Rumigny, j'ose vous prier de lui dire, que j'ai été *instamment chargé* par M<sup>e</sup> la Baronne de Pallend d'Aix-la-Chapelle (à Cologne) de la rappeler au souvenir de Monsieur le général comte de Rumigny ! Je lui rémettrai à mon retour à Paris l'autographe de cette respectable dame Baronne ! Quiconque aurait quelque chose *importante et pressante* à me communiquer, je resterai, je l'espère, ici jusques à la fin de juillet prochain,

Pardonnez le décousu, le style et tout dans cet écrit, car l'on perd la tête, l'esprit et jusques le sens commun dans une cure pareille.

Adieu.

Rappelez nous au bon souvenir aussi de l'excellentissime Emile Deschamps et de M<sup>e</sup>.

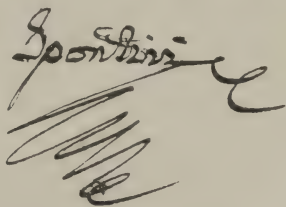
Figurez vous, mon très excellent ami, que pendant que j'entasse les uns après les autres tous les mots contenus dans cette feuille, assis au devant d'un large balcon sur la grande rue où roulent mille voitures de toutes sortes par jour et nuit, ma *Céleste* compagne et gardienne a la patience de me lire, assise à mon côté, la *Floride de Méry*, et me transporte ainsi de la Bohême en Afrique, et cela pour remplir les entractes du romantique drame que je joue chaque jour, en m'arrachant à mon sommeil à *quatre heures du matin*, pour aller faire bondir mes mille pas sur le sol creux tremblant et résonnant sur lequel les sources sont assises ! Comment puis-je écrire avec un peu de sens commun et correct ?? du sein duquel sortent les sources !

*A Monsieur — Monsieur le Baron Taylor — membre de l'Institut de France — etc. etc. — à Paris — rue de Bondy — n° 50.*

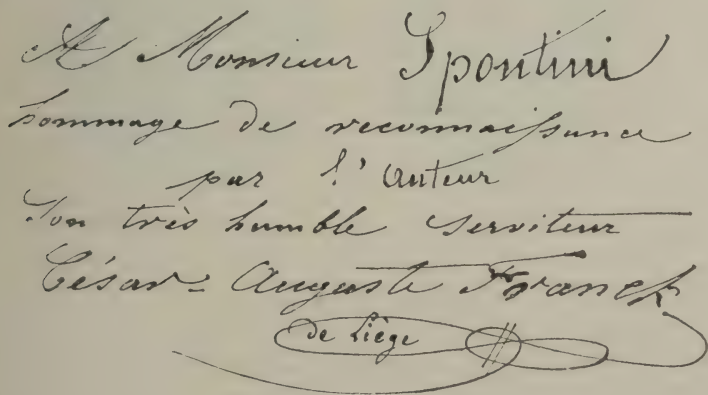
Enfin, cette lettre, tracée d'une écriture tremblante, paraît (bien que non datée) être postérieure à toutes celles que nous avons données : c'est donc comme dernière de la série que nous croyons pouvoir la reproduire encore.

A LA COMMISSION DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS

Malgré ma persévérante indisposition, j'ai voulu faire preuve de bonne volonté et de zèle envers l'illustre commission des auteurs, mais obligé de paraître à 3 heures de ce même jour à la séance *ordinaire* de l'Association des artistes musiciens, et puis partir pour Passy, je regrette infiniment de devoir m'excuser.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Spontini', with a large, sweeping flourish extending to the right.

Pour terminer en évoquant un souvenir plus moderne, signalons l'existence d'un exemplaire des trois Trios, op. 1, de César Franck, appartenant aujourd'hui à M. H. Woollett, du Havre, et portant, sur chacun des trois cahiers, cette dédicace que le possesseur du document veut bien nous permettre de reproduire :

A handwritten dedication in cursive script. The text reads: 'A Monsieur Spontini', 'Homage de reconnaissance', 'par l'auteur', 'Ton très humble serviteur', 'César-Auguste Franck', and 'de Liège' followed by a large, decorative flourish.

Spontini et César Franck : association inattendue de deux grands noms d'hommes aussi différents par le génie que par

l'âge, — tous les deux géniaux cependant. L'auteur de *la Vestale* avait soixante-sept ans quand le futur auteur des *Béatitudes* lui offrait le don de sa première œuvre, écrite alors qu'il en avait dix-neuf, et si distinctement annonciatrice de sa tendance future. Le rapprochement ne méritait-il pas d'être mis en valeur, à la fin de cette série de documents par où revit l'esprit et se retrace la physionomie d'un artiste qui connut la gloire un siècle avant l'époque où triomphe à son tour celui qui lui offrait, en 1841, son " hommage de reconnaissance „ ?

## CHAPITRE XVI.

### Musiciens d'opéra-comique

(1810 - 1830).

Boieldieu - Berton - Nicolo - Paër - Panseron - Pradher.

Avec ce chapitre, nous allons trouver des lettres d'un autre style. Nous verrons par exemple, pour commencer, Boieldieu



Médaille commémorative du centenaire de Boieldieu.

chercher la solution du problème consistant à savoir pourquoi “ la jeune personne ne déclare pas à son oncle qu'elle aime Ernest „, et se dénommer lui-même, en écrivant à une dame, “ vieux troubadour qui dépose sa lyre à ses pieds „. Au reste, nous ne manquerons pas de connaître en passant les préoccupations de l'artiste et les tristesses de l'homme.



La première de ces lettres appartient à la jeunesse de Boieldieu, quand, à peine sorti de Rouen (où il s'était fait connaître naguère, en l'an II, par un Hymne à la Raison), il entrait dans la carrière de compositeur de romances où il devait brillamment faire son chemin.

BOIELDIEU A UN ÉDITEUR DE ROMANCES (?)

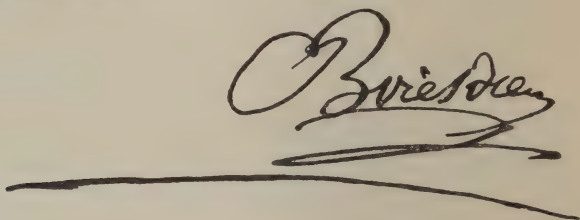
Ce 27 thermidor.

[D'une autre écriture: *reçue le 29 an 3<sup>e</sup>*]

Voilà, Citoyen (1), les romances que je vous ai promises... Je vous prie de m'en accuser la réception le plus tôt possible.

D'après votre lettre et votre proposition au sujet des fonds, je fournirai ma traite à vue de la somme de douze cent liv. que je vous prie d'accueillir (2).

Je suis votre serviteur et ami.

A large, elegant handwritten signature in dark ink, which appears to read 'Boieldieu'. The signature is written in a cursive style with long, sweeping strokes. Below the signature is a thick, dark horizontal line that spans most of the width of the signature.

Ne voulant plus désormais (à moins de cas vraiment exceptionnels) publier que des textes inédits, nous renoncerons à reproduire la longue et intéressante lettre de Boieldieu à Berton

---

(1) Sur l'autographe, la lettre « n » qui termine ce mot est visiblement ajoutée en surcharge (et, semble-t-il, de la même main qui a écrit au dessus: "Reçue le 29 an 3<sup>e</sup> ") pour remplacer les lettres « nne » écrites en premier lieu. Boieldieu aurait donc écrit "citoyenne", et non "citoyen". Or, les premières séries de ses romances portent sur leurs titres les indications suivantes: "Accompagnement de harpe par madame Cléry, — Paris, madame Duhan". Il est possible que le billet ait été adressé à une de ces "citoyennes", vraisemblablement à la dernière.

(2) Ce chiffre, s'il représente, comme il le semble, le prix de la cession d'un album de romances du jeune Boieldieu à un éditeur, n'est guère d'accord avec ce que Fétis raconte au sujet de ses débuts: "La vogue qu'obtenaient ces gracieuses productions ne tournait guère au profit du compositeur... Cochet, éditeur des romances de Boieldieu, m'a dit souvent qu'il n'en a payé aucune plus de douze francs".

écrite de Saint-Pétersbourg le 10/22 octobre 1808 et dont nous avons connaissance par le fac-simile paru dans la *Gazette Musicale* de 1835 (à la suite de la page 294); M. Arthur Pougin l'a déjà imprimée, d'après la même source, dans sa biographie de Boieldieu. Il nous semble nécessaire, cependant, pour compléter la physionomie de l'artiste, d'en extraire quelques fragments.

Et d'abord, parlant des œuvres qu'il pourrait offrir aux théâtres de Paris après son retour en France, il donne sur sa production des renseignements qui jettent un jour assez curieux sur la manière dont on comprenait la composition musicale-dramatique en son temps:

J'ai des ouvertures toutes prêtes à choisir dont quelques-unes ont été faites en dessein d'être remplacées. J'ai des morceaux assez heureux qui peuvent aller partout. J'ai des chœurs de banquettes qui chantent l'amour et les plaisirs. Avec tout cela et un bon poème, je m'en tirerai, et je puis, en ajoutant quelques morceaux de fond, remplir vite une partie des désirs de l'auteur qui s'abandonnera à moi. Ce que je regrette beaucoup, c'est ma *Vestale* qui a été faite pour moi et que ce coquin de Spontini m'a soufflée (1). J'avoue que je pleure ce poème qui paraît avoir un bien grand succès ... il faut s'en consoler.

Il définit en ces termes son idéal de la vie, assez semblable à l'*Hoc erat in votis* d'Horace:

... la vallée de Montmorency ? Ah ! quel pays ! ... que ne donnerois-je pas pour y avoir une petite maisonnette ! Voilà le plus cher de tous mes vœux : une petite ferme, de bons amis comme toi, de bon vin, de bonne musique, de bonnes discussions sur notre art, les marionnettes, la danse, des chiens. Voilà de ces plaisirs qui vont à l'âme et qu'il faut se procurer quand il vous reste encore quelque sensibilité.

Détachons encore du post-scriptum :

Je ne te dis rien pour Méhul parce qu'il a rompu avec moi depuis deux ans à peu près et que, quelque chose que j'aie faite, je n'ai jamais pu savoir ce qu'il a eu contre moi. Je le laisse boudier et ne l'en aime pas moins. Je suis sur qu'il n'a point de reproche réel à me faire, cela me suffit.

---

(1) Les biographes de Spontini n'ont pas dit que le poème de *la Vestale* eût été fait pour Boieldieu.

Il nous faut donc, pour trouver des lettres non imprimées, passer à une époque sensiblement postérieure, et ce n'est qu'en 1817 que nous allons en rencontrer qui nous montreront encore Boieldieu en rapports de rivalité courtoise avec un de ses confrères: Catel, en concurrence de qui il se présenta à l'élection de l'Académie des Beaux-Arts pour la succession de Monsigny, et qui alors lui fut préféré. L'original de la première lettre appartient à Madame Sarrette, dont le mari, fils du fondateur du Conservatoire, était, nous le savons, filleul de Catel.

A CATEL

Mon cher Catel,

Je te félicite bien sincèrement, je me trouve heureux de ton bonheur, c'est à lui que je dois de n'avoir aucuns regrets.

Tout à toi

BOIELDIEU.

*A Monsieur — Monsieur Catel — Membre de l'Académie — des beaux Arts — rue f. b. Poissonnière, 1.*

AU CONSEILLER D'ÉTAT DE RAYNEVAL

Mon cher Rayneval,

Vous savez sans doute par le journal que c'est Catel qui a été nommé à l'Institut. Il y a eu douze tours de scrutin; le six derniers, nous avons eu 17 voix chacun; mais le départ d'un membre que son diner attendait a laissé la place à mon adversaire. Je n'en suis point affecté: j'aime beaucoup Catel, et j'ai été le premier à le féliciter. Si j'eusse été nommé, je serais allé vous le dire dimanche matin, mais on apprend toujours assez tôt une mauvaise nouvelle. Je sais l'intérêt que vous me portiez et vous en suis bien reconnaissant.

J'ai dit à Cherubini que vous seriez fort aise de le recevoir, et il vous fait demander ainsi que moi si vous voulez nous donner à diner (sans cérémonie) vendredi prochain; nous espérons que vous ou Madame ne vous gênez pas pour nous refuser si cela n'entre pas dans vos projets.

J'attends votre réponse et vous prie de croire à l'ancien et sincère attachement que je vous ai voué.

BOIELDIEU.

ce mardi

Veillez je vous prie présenter mes hommages respectueux à Madame de Rayneval.

*Monsieur de Rayneval — conseiller d'Etat au Ministère des affaires étrangères — à Paris.*

AU BARON [DE LA FERTÉ (?)]

INTENDANT DES MENUS-PLAISIRS

Monsieur le Baron,

Comptant toujours sur la continuation de vos bontés pour moi, il y a quinze jours, ignorant votre absence, j'avais pris la liberté de vous adresser une petite réclamation, à l'effet d'obtenir l'année prochaine, comme professeur de composition à l'école Royale, les appointemens de trois mille francs ainsi que les ont mes collègues, MM<sup>rs</sup> Cherubini, le Sueur et Berton. Votre (1) refusa de recevoir ma lettre, et comme à cette époque on venait de me dire qu'il n'y avait pas de tems à perdre pour faire ce genre de demandes, je crus devoir, en votre absence, adresser la mienne directement à S. Ex. M<sup>gr</sup> le Marquis de Lauriston. C'est ce que j'ai fait, Monsieur le Baron, et désire bien vivement, qu'approuvant ma démarche, vous daigniez appuyer ma demande auprès de S. Ex. C'est à vos bontés que je suis redevable de la place de professeur de l'école Royale, que je devrai l'augmentation que je sollicite, si, trouvant ma réclamation fondée, vous avez l'extrême obligeance de dire un mot en ma faveur à S. Ex. Le Ministre de la Maison du Roi.

Veillez recevoir d'avance l'assurance des sentimens de la profonde reconnaissance avec lesquels je suis

Monsieur le Baron

Votre très humble et très obéissant serviteur

BOIELDIEU.

ce 11-g<sup>l</sup> 1821.

Les lettres suivantes vont nous rapprocher de l'époque où Boieldieu produisit son œuvre la plus célèbre, *la Dame Blanche*.

---

(1) Un mot a été omis ici dans le manuscrit.



A MADAME COTTIN

[Printemps de 1825.]

Madame,

J'ai l'honneur de vous remercier bien sincèrement des nouvelles que vous avez la bonté de me donner des chers habitans de Bayonne. Je vois avec plaisir que M<sup>me</sup> Aigoïn (1) s'acclimate un peu et qu'elle pourra patienter pendant cette année d'exil lointain dont elle est menacée par M<sup>r</sup> Kesner.

Le travail que je fais pour le Sacre (2) me prive de bien des plaisirs, et je mets en tête celui que j'aurais à aller vous faire ma cour; mais je crains bien aussi qu'il ne me prive aussi de celui d'aller faire ce voyage tant désiré dans les Pyrénées. Je ne serai quitte de mes embarras et de mes travaux qu'après le Sacre, et alors il me faudra penser à l'opéra pour Feydeau (3) qui eut été fini bien avant sans cela. J'aurais donc eu mon été libre, et il va falloir l'employer à me préparer mon hiver à Feydeau: enfin, je veux toujours espérer; c'est une habitude d'auteur; c'est cet espoir qui souvent conduit la plume: et cependant celle que je tiens en ce moment n'est point mue par l'espoir de vous voir prochainement, et de dépit je l'enverrais par ma fenêtre jusque sur le Boulevard italien, si elle ne m'était nécessaire pour vous assurer de tous mes regrets, et de tous les sentimens que vous savez inspirer à un vieux troubadour qui met sa lyre à vos pieds.

Votre bien respectueux serviteur

BOIELDIEU.

Veillez Madame m'excuser auprès de M<sup>me</sup> Aigoïn si je ne lui écris pas plus souvent: mon travail sera mon excuse. Veillez aussi me rappeler au souvenir de M. Cottin, dont j'envierais le sort s'il n'était pas éloigné de vous. Il court les montagnes et vous laisse à Paris! ..... Ma foi, je laisserais là les montagnes! .....

M<sup>lle</sup> Bertin vous remercie de votre souvenir et me prie de vous présenter ses complimens.

(1) Boieldieu avait eu, en 1797, une fille qu'il reconnut et qui, en 1816, devint, par légitime mariage, Madame Aigoïn.

(2) Boieldieu a composé la musique du premier acte de *Pharamond*, opéra dû à la collaboration de trois compositeurs et de trois poètes (voir ci-dessus lettre de Spontini du 27 juillet 1825) et représenté à l'Opéra le 10 juin 1825 à l'occasion du sacre de Charles X.

(3) *La Dame blanche*, qui fut représentée à l'Opéra-Comique le 10 décembre 1825.

Auriez-vous l'extrême bonté de dire à M<sup>me</sup> Aigoïn que j'ai reçu le chocolat et qu'il est parfait ?

A Madame — Madame Cottin — rue S<sup>t</sup> Florentin n<sup>o</sup> 15 —  
à Paris.

A PIXERÉCOURT (1)

[Été ou Automne de 1825.]

Mon cher Pixérécourt,

Je ne vous ai point répondu par écrit au sujet du petit acte que vous aviez donné à Labarre (2) parce que je l'avais chargé de vous mettre mes observations et que, pressé comme je le suis par le travail, j'y regarde à deux fois quand il faut prendre une autre plume que celle qui sert à la musique. Mais Labarre m'apporte votre lettre à la campagne, chez mon frère, où je suis à travailler à mon final (3), et en m'apprenant que cet ouvrage n'est pas pour lui je suis tout contrarié... d'autant plus contrarié que croyant que c'était une affaire faite il s'était mis au piano et qu'il avait déjà fini un morceau et commencé un second; il n'est ici que pour deux mois, il ne vous aurait pas trainé en longueur et bien certainement vous auriez eu de la jolie musique. Si c'en est fini pour ce petit acte, donnez lui en un autre: vous serez content, soyez en sûr, par la suite, d'avoir mis au jour un charmant compositeur plein d'imagination et de chant gracieux.

J'avais faits quelques observations de détail sur des mots comme *papa Dormeuil* qui dit à chaque instant Déricourt: ensuite j'ai trouvé des scènes longues: quant au fond, je ne conçois pas que cette jeune personne ne déclare pas à son oncle qu'elle aime Ernest, puisque celui-ci

---

(1) Guilbert de Pixérécourt, que nous avons vu déjà en correspondance avec Dalayrac et Méhul (nous le retrouverons encore avec d'autres), était, depuis 1823, directeur de l'Opéra-Comique. On peut lire dans la biographie de Boieldieu par M. Arthur Pougin (p. 20), une autre lettre, du même au même, datée du 7 mars 1825, relative à la composition de *la Dame d'Avenel*, titre primitif de *la Dame blanche*.

(2) Théodore Labarre, harpiste renommé et compositeur, né en 1805, avait été élève de Boieldieu. Sa première œuvre dramatique représentée, *les Deux familles*, date de 1831. Quelques-unes de ses romances jouirent de succès populaires. L'on ignore de quel petit acte il est question ici.

(3) Évidemment la scène de la vente de *la Dame blanche*. La campagne dont parle Boieldieu est Cormeilles-en-Parisis, à quatre lieues de Paris, où "Boieldieu jeune", connu comme éditeur de musique, avait une maison. Voy. A. PUGIN, *Boieldieu*, p. 225.

ne tient pas plus à l'un qu'à l'autre des deux rivaux. Il veut donner à sa nièce le premier qui sera sans dettes ... comment avant de former cette résolution ne consulte-t-il pas sa nièce ... cela est à voir il y a inconvenance, je le crois. Mais je n'ai plus cœur à vous faire des observations sur cet ouvrage maintenant qu'il n'est plus pour Labarre. Tâchez de l'en dédomager; soyez sûr que vous m'en remercerez un jour.

Mon final est en bon train. Je suis tout seul à la campagne, rien ne me distrait et d'ici à quinze jours je serai bien près de vous donner de quoi commencer les répétitions si le cœur vous en dit.

Mais rappelez vous nos conventions: le brevet de la pension ainsi que vous me l'avez promis. Je ne vous livre ma partition qu'à cette condition (1).

*adieu mon cher Boieldieu*  
*royal et l'opéra comique je vous en remercie*  
*Boieldieu*

*A Monsieur — Monsieur de Pixérécourt — Directeur du théâtre  
Royal — de l'opéra Comique — à Paris.*

*A SIGISMOND NEUKOMM*

[Paris, commencement de décembre 1825 (2).]

Mon cher Neukomm,

Je me fesois une fête d'aller entendre ce soir votre messe, et je suis vraiment désolé d'être privé de ce plaisir qui eut été bien réel pour moi,

---

(1) M. Arthur Pougin cite (p. 230) une lettre de Pixérécourt relative à cette pension: "Après la répétition de *la Dame blanche*, raconte le directeur, j'ai témoigné à Boieldieu ma satisfaction et celle de tout le théâtre ... Je lui ai offert, en souvenir de notre amitié, et comme gage de la reconnaissance de l'Opéra-Comique, une belle boîte en or dans laquelle j'avais placé le brevet d'une pension de 1.200 francs, à dater du premier janvier 1825 ... Cette scène de famille a électrisé l'auditoire, etc. „

(2) Cette lettre, dans l'original, n'est pas datée; mais tout concourt à nous assurer qu'elle fut écrite quelques jours avant la première représentation

mais je dois répéter généralement après demain un ouvrage qui se donnera lundi à Feydeau, j'ai des changemens à faire qui doivent être prêts demain matin. J'ai mon ouverture à faire, je suis donc forcé, non seulement de travailler toute la soirée, mais encore toute la nuit, pour ne pas retarder la représentation de lundi.

Recevez donc tous mes regrets et les vœux que je forme pour que votre messe soit exécutée comme vous le desirez : alors je ne doute pas du plaisir qu'elle fera, et de la réputation que vous avez droit d'en attendre *dans ce pays-ci*, car elle faite par tout où a entendu votre belle musique.

Croyez je vous prie à mon bien sincère dévouement

BOIELDIEU.

Je vous prie de m'excuser au près de M<sup>me</sup> la baronne de Fregoza en lui remettant ma lettre. Je vous envoie un billet pour lundi. N'importe le jour de la 1<sup>e</sup> représentation, ce billet vous servira ; vous serez bien aimable en y venant.

L'on percevra dans la pièce suivante comme un écho de ces jours de victoire où l'élève se tint aux côtés de son maître et lui servit fidèlement de lieutenant.

POUR ADOLPHE ADAM

Je recommande bien vivement à tous les Directeurs des grands théâtres, et à Messieurs les chefs d'orchestre, M<sup>r</sup> Adam, mon Eleve, qui par son véritable talent et ses qualités personnelles, mérite la bienveillance de ces Messieurs. Si ma lettre de recommandation est collective, ma reconnaissance sera particulière de ce qu'ils voudront bien faire d'agréable pour lui, et je ne manquerai pas l'occasion de les en remercier particulièrement.

---

de la *Dame Blanche* : la présence à Paris, à ce moment, de Neukomm, qui, au cours de sa vie voyageuse, ne résida dans cette ville qu'à des époques espacées ; la hâte de l'auteur pour achever l'orchestration de son ouvrage à la veille de la répétition générale ; la composition tardive de l'ouverture, qui fut écrite dans la nuit précédant cette répétition et pour laquelle Boieldieu se fit aider par ses élèves Adolphe Adam et Labarre. L'intérêt du document se double donc du fait qu'il est, à proprement parler, sorti du feu de l'action.



Si à son tour M<sup>r</sup> Adam pouvait être de quelque utilité à ces Messieurs pour les mouvemens et les intentions musicales de *la Dame Blanche*, personne plus que lui ne pourrait faire connaître mes véritables intentions, et ce serait un service réel qu'il pourrait rendre dans les villes où il fera quelque séjour. Quel que soit le talent des chefs d'orchestre, je sais par moi même combien, en certaines occasions, il me serait précieux d'avoir d'une manière précise un mouvement toujours trop insuffisamment indiqué, et, sous ce rapport, M<sup>r</sup> Adam, peut être regardé comme un autre moi même.

Je le recommande comme mon élève et comme mon ami, mon cœur et mon amour propre me font trouver un grand plaisir à lui donner ces deux titres.

BOIELDIEU.

Paris, ce 18 août 1826.

*A Messieurs Les Directeurs de théâtre et chefs d'orchestre des différentes villes où M<sup>r</sup> Adam fils fera quelque séjour.*

AU LIBRETTISTE VIAL (1)

Mon cher Vial,

Je n'espère qu'en vous, il faut que nous nous voyons et que vous m'aidiez à finir ces *Deux nuits* qui m'auront coûté tant de jours.

Quand pouvez vous venir dîner avec moi ? Il n'y a que ce moyen de causer à son aise.

Réponse à votre bien dévoué

BOIELDIEU.

Soyez tranquille sur la manière dont nous arrangerons tout cela pour vous dédomager du temps que vous me sacrifierez. — J'arrangerai tout cela sans que vous soyez obligé de vous en occuper.

ce 20 X<sup>bre</sup> [1828 (2)].

Nous ignorons à quelle date exacte il faut placer la lettre suivante, bien caractéristique de l'idéal que Boieldieu se formait

---

(1) Collaborateur de Boieldieu au temps de sa jeunesse. Lors de la composition des *Deux nuits*, l'on eut recours à lui pour corriger quelques défauts de ce méchant poëme, œuvre de la vieillesse de Bouilly (Cf. A. POUËN, *Boieldieu*, p. 275, note 1). Mais ces défauts étaient tels qu'il fallut adjoindre à l'auteur primitif la collaboration véritable de Scribe ; et d'ailleurs celui-ci ne put rien pour sauver l'ouvrage.

(2) *Les Deux nuits* furent représentées pour la première fois le 20 mai 1829.

des chefs d'œuvre de la littérature romantique. Voici les réflexions que lui suggéra la première lecture du *Faust* de Goethe. Elles sont tout à fait différentes de celles que la même lecture, probablement au même moment (aux environs de 1830), inspirait à Berlioz.

A MONSIEUR BÉRAUD, HOMME DE LETTRES

Monsieur,

Je vous remercie beaucoup de la complaisance que vous avez eue en m'envoyant ce *Faust* dont on m'avait tant parlé et que je desirais vivement connaître: d'après ces deux premiers actes, qui me font deviner le troisième, je conçois le succès qu'il a obtenu chez nos voisins. Mais pour nous il faudrait remettre entièrement cet ouvrage sur le métier, et je ne doute pas que votre idée de présenter le diable sous les traits d'une jolie femme ne vous donnât des effets de comédie et des détails piquants qui, joints aux masses éminemment dramatiques qui sont le fond du sujet, ne pourraient manquer d'obtenir un grand succès.

Mais, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, Monsieur Scribe a traité, ou doit traiter, ce sujet pour Feydeau; il le destine à M. Meyerbeer; et comme j'ai été dans la confidence de ce projet, il y aurait mauvais procédé de ma part à vous engager à le traiter pour l'Opéra-Comique.

Je ne voudrais cependant pas que le desir que vous me témoignez avec tant d'obligeance s'effaçât de votre mémoire, et je desire vivement être votre collaborateur pour quelque sujet original et tant soit peu diabolique: ce genre offre beaucoup de ressources à la musique, et j'ai depuis longtemps l'envie de le traiter. Veuillez donc, Monsieur, ne pas m'oublier, et veuillez recevoir d'avance l'assurance de toute ma reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée

Monsieur

Votre très humble et  
très obéissant serviteur

BOIELDIEU.

Ce 9 mars.

A Monsieur — Monsieur Beraud — Homme de Lettres — Vieille  
rue du Temple n° 30 — à Paris.

Ainsi, Boieldieu a deviné *le Petit Faust*, d'Hervé, en pensant à présenter Méphistophélès " sous les traits d'une jolie femme „ !

Quant à Meyerbeer, avec la collaboration de Scribe, il préféra substituer à *Faust Robert le Diable* (projeté de même en vue de l'Opéra-Comique), l'un et l'autre sujet offrant également les ressources du genre " tant soit peu diabolique „.

Presque au lendemain de son succès, l'auteur triomphant de *la Dame blanche* tomba dans une situation presque précaire, dont furent attristées les dernières années de sa vie, et à laquelle vont faire allusion presque toutes les lettres qu'il nous reste à publier de lui. Ces lettres sont postérieures aux journées de 1830: le règne qui suivit fut, en effet, funeste aux musiciens de l'âge antérieur, qui perdirent au changement du régime leurs places et leurs pensions, — et, plus malheureusement encore pour Boieldieu, car cette diminution de sa situation personnelle coïncidait avec le déclin de sa santé.

A MADAME LEPLAY (1)

Paris, ce 8 9<sup>bre</sup> 1830.

Madame,

Peu de temps après votre départ, nous fîmes un petit voyage, ma femme et moi, dans le Perche, chez un des parents de ma nièce M<sup>me</sup> Philidor (2). Mon beau-frère M<sup>r</sup> Andrieux (3) nous accompagnait, et, en arrivant il est tombé malade très dangereusement et de manière à craindre pour ses jours. Cependant nous fûmes obligés de le quitter pour revenir à Paris, où moi-même je tombai malade aussi, mais je me suis rétabli, tandis que le pauvre beau-frère est encore au lit à 30 lieues de nous. Les nouvelles que nous en recevons laissent peu d'espoir. Vous concevez nos inquiétudes à ma femme et à moi, et vous nous excuserez de ne pas vous avoir écrit plutôt pour savoir des nouvelles de votre cher

---

(1) Dame de province en relations avec la famille de Boieldieu.

(2) L'on ignorait qu'il y eût un lien de parenté, fût-ce par alliance, entre les familles Boieldieu et Philidor.

(3) En 1827, à la suite de relations commencées depuis longtemps et que son premier mariage avec la danseuse Clotilde ne permit pas de légitimer avant la mort de celle-ci, Boieldieu avait épousé Madame Philis Bertin, sœur de M<sup>lle</sup> Philis, cantatrice, qui elle-même était l'épouse du chanteur Andrieux. C'est de ces diverses personnes qu'il est question dans cette lettre.

fil et du bon Mr Bazire. Votre silence nous a quelquefois fait espérer que le proverbe était juste: *point de nouvelles bonnes nouvelles*. Cependant nous aurions un bien grand plaisir à être entièrement rassurés par vous. De grâce un petit mot de vous ! Nous n'avons cessé de penser a vos deux malades au milieu de nos tourmens et nous voudrions bien apprendre qu'ils sont tout a fait rétablis.

Quant à mes affaires d'intérêt, aux quelles vous avez bien voulu vous intéresser, elles ne sont point encore déterminées; on assure que très prochainement on va nous instruire de notre sort pour ce qui nous reste à espérer, car il est une partie de ce que j'avais, une place de compositeur de la chambre de l'ex-Roi, qui est tout à fait supprimée. En attendant, les autres pensions ne se payent point. Les théâtres de Paris et même ceux des départemens ne font rien. Les éditeurs de musique ne payent pas. Tout cela me cause un malaise que je ne pourrai faire cesser, je le crains, qu'en vendant ma chère campagne (1) qui était mon seul plaisir; mais encore n'est-ce pas le moment de vendre, puisque je n'aurais rien de cette propriété qui est sans produit, et personne ne pense a acheter une maison de plaisance. Enfin, espérons que, la confiance se rétablissant, que le gouvernement venant a se consolider, tout reprendra son cours et que l'on pourra s'occuper des arts qui dans ce moment sont bien en souffrance.

Comment va le cher oncle ? je ne cesse de penser à la privation qu'il éprouve peut être de n'avoir point de gazette. Mais est-il en état d'en entendre la lecture ? S'il en était ainsi et que ce fut vraiment une privation, dites le moi, et, malgré que les 80 f. que cela coûte puissent être employés plus utilement, je ferai ce que vous me direz de faire. Si ce cher oncle a besoin de quelque chose pour son hiver, faites lui faire je vous prie ce qui lui est nécessaire et veuillez m'en envoyer la note avec les moyens de vous faire remettre vos déboursés. Veuillez donc me sacrifier un instant pour me donner de vos nouvelles a tous, et recevez tous l'assurance du sincère attachement que vous portent ma femme, Adrien et moi.

Votre bien dévoué serviteur

BOIELDIEU.

Je ne me rappelle plus votre adresse mais en écrivant a Ingouville je présume que ma lettre vous sera remise. Veuillez me redonner votre adresse.

---

(1) A Jarcy, village non loin de Paris, sur la lisière de la forêt de Senard.



A L'ÉDITEUR SCHLESINGER

Hyères, ce 30 X<sup>e</sup> 1831.

Mon cher et bien bon Monsieur Schlesinger,

Il est vrai que je suis content de ma santé relativement à ma poitrine pour laquelle j'avais conçu quelques inquiétudes; mais il s'en faut que je sois guéri de mon extinction de voix qui, sans me causer de souffrance, est toujours la même (1), et, au dire des plus grands medecins, ne doit céder qu'à l'effet d'une température chaude. C'est dans ce but que j'ai été me *nicher* à Hyères, mais bien que ce soit un beau climat et que nous voyions de nos fenestres des jardins remplis d'orangers en pleine terre et couverts de fruits, nous n'en avons pas moins un petit hiver à supporter. Je suis donc à attendre des jours chauds qu'on nous annonce devoir apparaître vers la fin de janvier. Il me faudra ensuite attendre le résultat promis par la faculté au moins jusqu'à la fin d'avril, époque à laquelle je compte retourner à Paris, pour, ensuite, retourner aux Eaux-Bonnes vers la fin de juin si mon enrouement n'est pas tout à fait dissipé. Vous voyez où tout cela me conduit et vous sentez déjà l'impossibilité où je me trouve d'aller monter ma *Dame blanche* à Londres ainsi que vous avez l'obligeance de me le proposer. C'eut été un grand plaisir pour moi; j'eusse été heureux de me trouver à Londres avec notre célèbre Mayerbeer, de suivre les répétitions de son nouveau chef d'œuvre que je regrette tant de ne pas connaître, mais hélas! depuis quelque temps un malin génie me poursuit: ce n'était pas assez de perdre places, pensions, et ce qui m'était dû de M<sup>r</sup> Janet (2), de voir l'anéantissement du théâtre auquel j'avais consacré tous mes travaux (3); il faut encore que dans ce moment si fatal pour moi, une maladie assez grave me force à des voyages ruineux et à mon éloignement de toutes mes habitudes. Tout cela est bien triste pour moi et bien préjudiciable à mon avenir. Enfin il faut se résigner, et c'est ce que je fais avec beaucoup de calme, je puis vous l'assurer.

---

(1) La maladie du larynx dont Boieldieu se plaint ici pour la première fois dans ses lettres ne fit qu'empirer et lui causa bientôt une extinction de voix totale.

(2) Éditeur, chef de la maison Janet et Cotelle, qui, avant la première représentation des *Deux nuits*, avait fait annoncer à grand bruit qu'il avait acheté à Boieldieu la propriété de la partition pour la somme de trente-mille francs. L'on devine comment cet engagement fut tenu.

(3) Des directions désastreuses avaient amené à cette époque la fermeture de l'Opéra-Comique.

On parle, dit-on, de la réorganisation de la musique du Roi, d'un règlement de pensions. Serai-je pour quelque chose dans tout cela? J'en doute, car vous savez que les absents ont toujours tort.

D'après tout ce que je viens de vous exposer, soyez assez bon pour présenter mes vifs regrets à M<sup>r</sup> Le Directeur du théâtre de Londres en lui témoignant, toutefois, combien je suis reconnaissant du désir qu'il me fait exprimer par vous.

Veuillez aussi dire de ma part au bon, aimable et célèbre Mayerbeer que personne plus que moi n'a pris de part à l'éclatant succès de son *Robert le Diable*. Non seulement j'admire le grand talent de l'auteur, mais j'aime et j'estime sa personne. Je voulais lui écrire pour le féliciter et pour lui exprimer mes regrets de n'avoir pu mêler mes applaudissements à ceux de tous les gens de goût qu'il a ravis, et vous me ferez un bien véritable plaisir en étant mon interprète auprès de lui. Dites lui que je le remercie pour mon pays de la nouvelle illustration qu'il vient de donner à notre premier théâtre lyrique (1).

Que je serais heureux si dans mon exil je pouvais avoir quelques morceaux de *Robert le Diable*! Si, comme je le présume, vous êtes l'Editeur de ce chef d'œuvre, je me recommande pour cela à votre obligeance accoutumée; vous me rendrez bien heureux, et peut être que le désir de chanter à mon piano cette belle musique me fera retrouver l'usage de mon larynx que j'ai perdu, comme vous le savez, en voulant, étant enrhumé, faire entendre à M<sup>r</sup> Nodier et à Adolphe Nourrit ces maudits

---

(1) Ici, nous voyons Boieldieu se remettre à l'unisson des autres musiciens qui, à l'exception de Spontini, étaient si bien d'accord pour célébrer, en 1831, la gloire de Meyerbeer et de *Robert le Diable*. M. Arthur Pougin rapporte (p. 292, note 2), d'après le témoignage du fils de Boieldieu, que, Thalberg étant alors, lui aussi, à Hyères, " les deux artistes, le jeune et le vieux, lurent la partition de compagnie, l'admirant ensemble, consacrant à cette occupation pleine d'attraits les longues soirées de l'hiver ... Boieldieu, comprenant du premier coup le génie de Meyerbeer, adressa à ce grand homme une lettre dans laquelle il lui témoignait sa sympathie et son admiration, lettre à laquelle le futur auteur des *Huguenots* répondait aussitôt avec respect et reconnaissance „. Il ajoute que ni le fils de Boieldieu ni autre personne n'a retrouvé la trace de cette correspondance, qu'il pense avoir été perdue, ce qu'il déplore, car " ces deux lettres seraient assurément d'un puissant intérêt „. Mais la voilà, la lettre de Boieldieu! C'est celle que nous reproduisons: elle n'est pas, il est vrai, adressée à Meyerbeer en personne, mais à son éditeur, — et c'est tout comme! " Je voulais lui écrire „, dit la lettre: et il résulte clairement de cette phrase que Boieldieu n'a pas donné suite à cette intention.

couplets de *Te voilà Roi* (1). Voyez un peu comme un rien peut produire un malheur réel ! Je suis forcé de renoncer à un opéra commencé, forcé de voyager, forcé de me ruiner en chevaux de poste, auberge &&... peut être incommodé et privé de composer pour toujours, et tout cela pour avoir fait preuve d'une complaisance bien désintéressée, vous le savez, et pour tout cela je n'ai pas même reçu un remerciement !!! Mais il faut chasser les idées noires.

Que deviendra le théâtre de l'Opéra-comique ? Croyez vous à sa résurrection ? Pour moi, je pense qu'il est à jamais perdu pour les pauvres compositeurs français.

Soyez bien assuré, mon cher Monsieur Schlesinger, que je ne vous oublie pas pour votre Album. J'attends le retour de ma santé pour retrouver des idées gaies et je ne puis rien faire en musique sans idée gaie. La première qui me viendra sera pour vous, je vous le promets, et vous pouvez compter sur ma promesse (2).

Ma femme et mon fils me chargent de les rappeler à votre souvenir ; moi, je vous prie de recevoir la nouvelle assurance de tous les sentimens d'attachement que vous a voués votre bien affectionné

BOIELDIEU.

On me dit que M<sup>r</sup> Janet paye les engagemens, qu'il a pris avec ses créanciers. Croyez vous que cela me regarde ? Dois-je esperer la part qui me revient ? Si vous savez quelque chose là dessus, vous serez d'autant plus aimable en me le faisant savoir que cela me donnera l'occasion de recevoir de vos nouvelles. Peut être pourrez-vous me dire quelque chose sur les projets de musique du Roi. En cette occasion, je compterais beaucoup sur Paër, qui, je sais, a de l'amitié pour moi. Si vous le voyez, dites lui que je l'embrasse.

*Monsieur — Monsieur Schlesinger — Editeur de Musique — rue de Richelieu — à Paris.*

Comme pour la lettre à Berton, de St-Pétersbourg, 10<sup>22</sup> octobre 1808, et pour les mêmes raisons, nous ne reproduisons que quelques extraits de la longue lettre, connue par le fac-simile, datée de Cautelets, 12 septembre 1832.

---

(1) "*Te voilà Roi !* dédié à S. M. la Reine des Français, paroles de A. Naudet, musique d'A. Boieldieu. Se vend au bénéfice des victimes des trois journées „ C'était bien la peine de se casser la voix en l'honneur de Louis Philippe pour en être ainsi récompensé !

(2) Hormis *Te voilà Roi*, déjà cité, et *L'Ange des premiers amours*, nocturne à deux voix, nous ne trouvons rien, dans le catalogue des romances de Boieldieu, comme ayant été édité chez Schlesinger.

Ayant renouvelé ses plaintes sur sa santé et sa position, il dit :

Malheureusement je ne vois pas notre gouvernement disposé à faire quelque chose pour nous autres artistes. Cependant nous avons, autant que tel ou tel ministre et tel ou tel officier supérieur, qui reçoivent de bonnes pensions, payé notre dette à notre pays. Dans tout état civilisé, les vieux artistes devraient être aussi des propriétés nationales que le gouvernement ne devrait pas plus laisser tomber de misère qu'il ne laisse tomber de vétusté de vieux monuments qui n'ont pas été plus que nous l'ornement de la France. Eh quoi ! les bêtes fauves de la ménagerie n'ont rien perdu à un changement de gouvernement, et nous, nous y perdons les faibles récompenses qui nous avaient été accordées après 40 ans de travaux ! Cela est révoltant, et ce qu'on m'a écrit de l'état de détresse où sont les arts et les artistes à Paris m'afflige profondément.

Boieldieu expose ensuite un projet de maison de retraite pour les artistes, qu'il est intéressant de voir proposer par lui, car ce n'est que beaucoup plus tard — tout récemment — que nous avons vu cette idée passer dans le domaine des réalisations, et encore, en faveur des artistes interprètes plutôt que des compositeurs. Dans sa pensée, on n'eût pas admis seulement les vieillards dans cette "*ferme modèle* d'artistes, qui, assurément, ne serait pas sans influence sur les arts „. Et voici des réflexions qui, en vérité, semblent hardies sous la plume de Boieldieu, membre de l'Institut :

Combien de jeunes gens qu'on envoie à Rome perdre les plus belles années de leur vie qui préféreraient, j'en suis sur, venir pendant quelques mois faire avec nous leur philosophie musicale ! Le ciel des Pyrénées vaudrait autant pour eux que le ciel d'Italie.

A noter enfin dans le post-scriptum :

J'ai passé *huit jours* avec Rossini à Paris. Je compte le retrouver à Toulouse où il est avec la famille Agouado (1) qui le promène partout sans qu'il lui en coûte rien. Il est bien heureux !

Boieldieu mourut le 8 octobre 1834, après avoir cherché vainement, dans diverses stations thermales du midi, la guérison

---

(1) Le banquier Aguado.



de ses maux. La Bibliothèque du Conservatoire possède le dernier feuillet d'une lettre qu'il écrivit, pendant son dernier voyage, à son fils, et sur le verso de laquelle celui-ci a écrit cette attestation d'origine :

*Fragment d'une des dernières lettres que m'écrivait mon père, deux mois avant sa mort, au mois d'août 1834. — A. Boieldieu fils.*

Des Eaux-bonnes, nous irons le plus vite possible à Bordeaux — car nous avons bien promis d'aller faire connaissance avec l'Ile Cazot au moment des vendanges, qui, cette année, se feront de bonne heure; on dit que c'est un coup d'œil charmant que les vendanges à *Bordeaux*. Puis nous viendrons faire les nôtres à Jarey où je me trouverai bien heureux si ma santé est bonne, et si tu y restes quelque temps avec nous. Je m'arrangerai alors pour ne plus te quitter, car je suis véritablement malheureux sans toi. Mais j'ai du courage, et si tu obtiens un prix, je serai amplement dédommagé, car *toi* avant tout. Travaille, mais ne travaille pas trop et ne fais pas d'aussi longues séances, surtout par la grande chaleur où le sang monte à la tête facilement; fais de l'exercice, continue tes bains froids, va voir Adèle, mais quand tu seras bien sûr de toi pour nager; et surtout pas d'imprudence!

Adieu, mon bon adoré Adrien. Pense à moi autant que je pense à toi, et si tu fais des vœux pour ma santé, comme je n'en doute pas, sois sûr que je ne cesse d'en faire pour ton bonheur présent et à venir. Adieu adieu je t'embrasse mille fois et c'est bien tendrement.

*ton fils Boieldieu*

*Pour Adrien.*

La Bibliothèque du Conservatoire possède encore deux billets sans importance, dont l'un est écrit par Boieldieu au professeur de musique de son fils pour fixer l'heure d'une leçon. Le catalogue d'autographes (d'une maison allemande) d'après l'indication duquel cette pièce a été achetée annonçait que la lettre était adressée à Gossec, ce qui lui aurait donné un intérêt réel; mais, la pièce nous ayant été remise après acquisition, nous avons pu constater que le destinataire était seulement Gasse, et cela diminue sensiblement la valeur du document.

Enfin le dossier se complète par une demande de souscription au monument Boieldieu, adressée au Marquis Aguado le 5 février 1835, et revêtue de plusieurs signatures, parmi lesquelles nous relevons celles de Cherubini, Berton, A. Adam, Halévy, Panseron etc.

\*  
\* \*

D'Henri-Montan Berton, lequel avait commencé sa carrière de compositeur avant 1789 et qui fut un des fondateurs du



Henri-Montan Berton.

Conservatoire, nous n'avons aucune lettre à produire ici qui soit antérieure au règne de Charles X.

BERTON A PIXERÉCOURT

Paris, 21-9<sup>bre</sup> 1824.

Mon cher Confrère,

Lorsque Vial (1) est venu me proposer de faire la musique des *Mousquetaires* (2), il me dit, et tu me l'as confirmé depuis, que l'ouvrage seroit représenté de suite; j'ai tout abandonné pour ce travail! nous avons commencé nos répétitions dans les premiers jours de septembre, mais plusieurs évènements, depuis cette époque, sont venus successivement se présenter en foule pour empêcher notre mise en scène:

- 1° Un congé à La Feuillade, et dont il n'a pas profité;
- 2° la remise de *Paul et Virginie*;
- 3° la mort du Roi;

---

(1) Voir ci-dessus lettre de Boieldieu du 20 décembre 1828.

(2) *Les Deux Mousquetaires*, opéra-comique en un acte, représenté le 22 décembre 1824.

4° la mise de *Léocadie*;

5° les difficultés apportées par M<sup>r</sup> Lemonnier;

6° le projet de faire passer M<sup>r</sup> Planard avant nous;

7° la remise en ce moment de *la Clochette*, remise qui, de bon aven, va beaucoup fatiguer M<sup>r</sup> Lemonnier et doit retarder encore notre première représentation (1).

J'ai tout quitté pour m'occuper de cet ouvrage, on m'a fait revenir précipitamment de la campagne où des affaires du plus haut intérêt pour moi et ma famille commandaient ma présence ! et je suis depuis près de trois mois en répétition sans rien voir avancer ; je ne puis plus longtemps rester dans cette position, aucun auteur ne doit ni ne peut la supporter, et toi, qui as toujours été le plus habile et le plus zélé défenseur de nos droits, tu dois sentir jusqu'à quel point ma position est pénible ; je te prie donc d'aviser dans ta sagesse aux moyens de la faire cesser et de croire qu'il faut que j'en sois bien fatigué, pour me décider à venir t'en importuner dans la position ou malheureusement tu te trouves en ce moment. Je compte en tout ceci autant sur ton amitié que sur ta justice.

L'ami

G. BERTON.

P. S.

Mon ami,

Berton m'envoie cette lettre pour la signer et te la faire parvenir tout de suite, mais comme elle est écrite en son nom, je ne puis qu'y ajouter le P. S. et il sera dans le sens de la lettre. En effet, après tant d'entraves, tu dois trouver notre impatience naturelle. Si, après avoir laissé passer la pièce de Pradher, il arrive que la brusque remise de *la Clochette* qui, soit dit en passant sera plus soignée que celle de la pauvre *Aline* (2), fatigue Lemonnier et retarde la représentation des *Mousquetaires* ; si à l'époque où il en sera question, La Feuillade obtient le congé auquel il a droit, et si, après la représentation des *Enlèvements* (3), pièce qui a un tour de faveur, l'auteur qui a une pièce de droit, ne veut pas laisser passer les *Mousquetaires*, nous serons renvoyés à l'été, ce qui ne

---

(1) La Feuillade et Lemonnier, chanteurs de l'Opéra-Comique. — *Paul et Virginie*, de Lesueur ; *Léocadie*, d'Auber ; *la Clochette*, d'Herold.

(2) *Aline reine de Golconde*, opéra-comique de Favières et Vial, musique de Berton.

(3) Nous ne trouvons pas ce titre dans les répertoires d'ouvrages représentés à l'Opéra-Comique vers ce temps là.

serait ni juste, ni heureux pour nous. Vois, comme Directeur et comme ami, ce qu'il y a à faire dans notre position.

Ton dévoué

VIAL.

ce dimanche soir 21 - 9<sup>bre</sup> 1824.

A Monsieur — Monsieur Guilbert de Pixérécourt — chevalier  
de la Légion d'honneur — Directeur du Théâtre Royal — de l'Opéra  
Comique.

Pressée.

DESTINATAIRE INCONNU

[Après 1825.]

Cher ami mille et mille remerciements; à ce soir, vous devez être bien tranquille car tout est parfait. *Poème, Musique, Acteurs*; d'ailleurs les amis sont toujours là (1).

Je ne puis en ce moment vous donner tout de suite la date de notre translation à l'Odéon, mais dans la journée j'espère le pouvoir. Quand à l'ouvrage exécuté le premier jour, comme je venais d'obtenir un grand succès avec les *Noces de Figaro* de ce petit Mozart à L'Ouvoir, je le fis exécuter pour notre début, et ce chef d'œuvre fut alors représenté pendant toute une saison avec autant de succès sur la Rive gauche qu'il en avoit obtenu sur la Droite (2).

J'espère vous en dire plus dans la journée.

*Tout à Vous de Cœur*

*G. Berton*

*fabriquant des Sables Crochet à Paris*

*[Signature]*

(1) Citation des couplets, devenus populaires, du *Maçon* d'Auber, ouvrage représenté pour la première fois le 3 mai 1825 : c'est cette date qui a permis de fixer pour la lettre une limite extrême dans le passé. Peut-être le "destinataire inconnu", de cette lettre n'est-il autre qu'Auber.

(2) Ces renseignements rétrospectifs nous reportent à l'époque où Berton était directeur de la musique de l'Opéra italien (de 1807 à 1809). D'après Castil-Blaze (*L'Opéra italien*, pp. 349 à 352), le *Nozze di Figaro* furent représentées pour la première fois à Paris le 23 décembre 1807, Salle Louvois, et c'est en août 1808 que le Théâtre italien fut transporté à l'Odéon.



Dans la lettre qui va suivre, il ne s'agira plus d'opéras-comiques, mais de musique religieuse; aussi ne s'étonnera-t-on pas d'y voir Lesueur s'associer à Berton pour recommander un organiste.

[AU COMTE DE ?]

9 avril 1829.

Monsieur le Comte,

Je prends la liberté de vous recommander M<sup>r</sup> *Beauvarlet-Charpentier* (1), l'un de nos organistes des plus distingués; je vous prie de daigner prendre conoissance de la demande qu'il desire avoir l'honneur de vous soumettre, vous y trouverez je crois des vues utiles, et une nouvelle occasion d'exercer l'influence de cette bienveillante protection dont tout ce qui tient aux Beaux Arts à dès longtems ressenti les heureux effets! Quand à moi Monsieur le Comte, je pense qu'il y a urgence, et qu'il est plus que tems de chercher les moyens d'éviter l'entière décadence dont est menacée cette partie de l'art musical, si utile et si nécessaire à la pompe de nos solenités religieuses.

J'ai l'honneur d'être avec respect

Monsieur le Comte

Votre très humble et très  
obéissant serviteur  
le chev<sup>lier</sup>

H. BERTON  
membre de l'Institut.

Je suis parfaitement de l'avis de M<sup>r</sup> Berton; et il est digne de la haute bienveillance que Monsieur Le Comte accorde aux beaux arts, d'empêcher, dans nos temples, l'affreuse décadence dont la musique y est menacée.

Le Ch.<sup>er</sup> LE SUEUR.

Surintendant de la M<sup>que</sup> de la Chapelle du Roi, m<sup>b<sup>re</sup></sup> de l'Institut.

A UN AMI DE PAGANINI

Commission Dramatique.

Paris, ce 10 mai 1832.

Mon cher ami,

Tu connais la mesure philanthropique, par laquelle les auteurs, *poètes* et *musiciens*, ont fondé une caisse de secours en faveur de leurs con-

---

(1) Fils d'un organiste célèbre du XVIII<sup>e</sup> siècle, organiste lui-même à Paris (Saint Paul et Saint Germain des Prés), né en 1766, mort en 1834.

frères, leurs veuves, ou leurs enfans, qui se trouvent dans le besoin; de plus tu sais aussi que, pour augmenter les fonds de la ditte caisse de secours, qui sont le produit de retenues faites sur nos droits d'auteurs, nous avons obtenu de tous les directeurs des spectacles, qu'il seroit donné annuellement plusieurs représentations dont le produit seroit versé dans cette caisse de bienfaisance. Comme la composition de ces représentations est à notre choix, nous avons tous pensé que celle qui doit être donnée la semaine prochaine au Théâtre du Palais Royal pourroit être l'une des plus fructueuses et des plus brillantes si l'illustre virtuose *Paganini* vouloit consentir à nous aider de son admirable et précieux talent en cette circonstance. Comme le président de la commission, je me suis chargé de lui faire parvenir les vœux de ses camarades; nous avons l'espérance de ne pas éprouver un refus car nous avons toujours reconnu par expérience que les hommes de génie avoit l'âme grande et des sentiments généreux.

Je te prie donc mon ami, au nom de tous nos confrères d'être notre avocat auprès du moderne Orphée.

Tout à toi

le chev<sup>lier</sup> G. BERTON  
Membre de l'Institut.

L'on verra plus loin de quelle façon généreuse Paganini avait coutume, quoi qu'on en ait pu dire, de répondre à ces sortes de démarches.

Reproduisons maintenant en fac-simile le joyeux salut adressé par le vieil artiste à un jeune maître à qui le succès souriait:

*Cheer Galéry! marche a ton noble But!  
Le Pont des arts conduit à l'Glottité!  
Viens t'achevir-prindemou, et si l'on dit que Viens?  
nous répondrons, ha guère!!!*

*G. Berton*

A WILHEM (1)

Paris, le lundi 25 février 1839.

Mon cher Wilem ! hier, 24 du présent mois, a la *Sorbonne*, plusieurs de mes confrères de l'Institut, ainsi que moi, avons assisté à votre intéressant exercice musical ; nous avons tous été complètement satisfaits des résultats que vous êtes parvenu à obtenir par votre excellente Méthode d'enseignement. Votre programme étoit parfaitement disposé, et c'est un tour de force que d'éviter la monotonie dans une exécution musicale d'une aussi longue durée, sans le secours d'aucun instrument, et dont les voix font seules tous les frais ! *Justesse d'intonation, précision de la Mesure, sentiment du Rythme*, vos intéressants disciples possèdent toutes les qualités requises pour constituer un jour des vrais et bons musiciens !

Dans la séance que vous avez donnée huit jours avant dans la halle aux draps, vous avez eu une très bonne idée, en initiant vos auditeurs aux moyens ingénieux que vous avez su créer et employer avec art, dans votre système progressif d'enseignement. Cette partie de cette séance a obtenu les suffrages des vrais connaisseurs, en fait d'enseignement musical, et ceux du public éclairé ; vous avez donc bien fait, car vous le savez comme nous, mon cher, les hommes réunis en masse sont un peu semblables aux jeunes enfans qui, lorsque pour la première fois ils entendent sonner une horloge, voudroient pouvoir la démonter à fin de connaitre le mécanisme employé pour la faire parler.

Je vous fais donc, au nom de mes confrères et au mien, tous les complimens qui vous sont dus ; non seulement vous avez rendu un éminent service à l'art, mais encore à la société, car vous avez, ainsi que l'Immortel *Gluck*, pensé que la culture des Beaux arts étoit un des puissans anneaux de la chaîne politique, et que leur culture tendoit à rendre l'homme meilleur, à l'habituer à l'ordre et à soumission, sans l'avilir !!!

Tout à vous

l'ami H. BERTON.

Terminons ces citations de Berton en reproduisant le brouillon d'une innocente réclame destinée à préparer une reprise de l'œuvre la plus célèbre de son auteur, document qui tendrait à prouver que les compositeurs d'opéras-comiques, malgré leur genre et leurs succès faciles, ne dédaignaient pas absolument ce moyen de publicité.

---

(1) G. L. Bocquillon, dit Wilhem, propagateur du chant choral et de l'enseignement populaire de la musique en France, fondateur de l'Orphéon.

Honneur à Monsieur, honneur au Directeur de l'Opéra Comique, qui vient de décider la remise à la scène de l'un des ouvrages le plus marquant du doyen des compositeurs français, de *Montano* enfin, de cette œuvre de Berton qui . . . . .

Ce sera une nouveauté pour la génération présente, et une fête pour tout vrai amateur.

Cette reprise ne peut manquer d'être fructueuse pour le Théâtre, car le Directeur veut y apporter tout ses soins, et Gavaudan, qui a créé le Rôle de Montano et d'une manière si sublime, s'est offert à aider de ses conseils les artistes qui exécuteront cette partition.

Honneur à Gavaudan, honneur à M. Crosnier qui vont &c &c &c nous rendre &c &c .....

Je laisse à l'amitié de supléer aux &c &c &c.

\*  
\* \*

Nicolo Isouard, rival de Boieldieu, nous apparaîtra par les lettres qui vont suivre autant, sinon plus, comme un homme d'affaires et un marchand que comme un artiste. De fait, après avoir passé sa jeunesse à Malte, Naples et autres lieux méditerranéens, comme employé de commerce et de banque, lorsqu'enfin il se consacra à l'art, ce fut autant pour vendre de la musique que pour en composer. Ses lettres nous fourniront quelques renseignements inédits sur l'association connue sous le nom de "Magasin de musique dirigé par M<sup>eurs</sup> Cherubini (1), Méhul, Kreutzer, Rode, N. Isouard et Boieldieu, rue de la Loi, n° 76, vis-à-vis celle Ménars", association dont nous verrons Nicolo se retirer le premier pour fonder à son tour, et pour son propre compte, une nouvelle maison d'édition musicale (2).

---

(1) Cfr. la lettre de Cherubini à Neukomm du 13 septembre 1825.

(2) La première partition de Nicolo, *l'Impromptu de campagne* (1801), fut éditée par Pleyel. Les suivantes, de 1802 à 1807, le furent par l'association ci-dessus (*Michel-Ange*, 1802; *le Médecin turc*, 1803; *Léonce ou le Fils adoptif*, 1805; *La Ruse inutile*, id.; *L'Intrigue aux fenêtres*, id.; *Le Déjeuner de garçons*, 1806; *les Rendez-vous bourgeois*, 1807); deux autres, de 1808, sont encore éditées par la même association d'artistes, mais le nom de N. Isouard a disparu de leur liste (*Un jour à Paris* et *Cimarosa*). De 1810 à 1816, *Cendrillon*, 1810, *le Billet de loterie*, 1811, et *l'Un par l'autre*, 1816, pa-



A SON COMPATRIOTE LUIGI ZAMMIL

Ce 16 juillet 1807.

Mon cher Luigi,

J'ai reçu le quart de vinaigre, je t'en remercie; fais moi savoir à qui je dois remettre tes 12 frs. Je m'imagine le trouver bon puisque l'on dit *Vinaigre d'Orléans* et qu'il est choisi par l'amitié. Donne moi quelque fois de tes nouvelles ainsi que de tes intérêts. Quant aux miens, voulant me retirer de l'état de marchand, incompatible avec celui d'auteur par mille et mille raisons que tu connois, je vais vendre mon fond à mes associés et ne veux être propriétaire que de mon seul fond particulier. Je t'expliquerai ma démarche lorsque mes affaires auront une fin que Dieu veuille.

Adieu mon cher Luigi, je t'aime et t'embrasse

NICOLÒ.

Si tu as l'occasion de quelqu'un, envoie moi une vingtaine de livres de sucre d'Orléans pour les confitures.

*Monsieur — Monsieur Louis Zammil — chez Mr Geffrier, Receveur des contributions — à Orléans.*

AU MÊME

Mon cher Louis,

Fais toi rembourser 96.<sup>f</sup> 80<sup>c</sup> de la note cy-inclus.

Je n'ai pas le tems de te dire d'avantages, si non que j'attends de tes lettres; et que dans 15 jours on joue mon *Prince de Catane*.

Mille amitiés a Monsieur Geffrier; je me rapelle toujours avec plaisir l'accueil distingué que j'ai reçu de lui à Marseille.

*Tibi ex corde*

NICOLÒ.

ce 12 janvier.

Fais toi rembourser aussi le port de celle-cy par Mr Fereol.

*Monsieur — Monsieur Louis Zammil — chez Mr Geffrier — Receveur à Orléans.*

---

raissent " chez l'auteur ", ou " chez Nicolò, auteur ", rue des Colonnes, puis rue des Filles Saint Thomas, tandis que, dans le même temps, *le Magicien sans magie*, 1811; *Lulli et Quinault*, 1812; *Les Français à Venise*, 1813; *Joconde*, 1814 et *Jeannot et Colin* sont édités chez Ch<sup>les</sup> Bochsà, et *le Prince de Catane*, 1813 et *les Deux maris*, 1814, chez Troupenas, successeur de M<sup>me</sup> Veuve Nicolò, Éditeur du répertoire des opéras français, rue de Ménars. n. 3.

A BERTON

Mon cher Berton,

Je te souhaite une bonne année ainsi qu'à ta famille, autant de fortune que tu as de talent et tu serais alors un des plus riches particuliers de l'univers.

Je t'envoie une gravure avant la lettre (d'Ardouin) représentant Apollon couronnant la Vérité. Il t'inspire si bien lorsque tu composes que par reconnaissance tu dois garder cette gravure dans ton cabinet.

Tout à toi et d'amitié

NICOLO.

1<sup>er</sup> janvier 1814.

*Monsieur — Monsieur Berton — Rue Helvétius — vis à vis la Rue Rameau — près L'opéra.*

AU PRÉSIDENT DES ENFANTS D'APOLLON

ce 24 octobre.

Monsieur et cher Collègue,

Notre séance sera brillante; j'ai le plaisir de vous annoncer que le célèbre Lafond jouera un *solo* de concert et un solo dans l'air de Madame Duret. Je m'empresse de vous annoncer cette nouvelle pour la durée de la séance, pour le programme et pour que vous ayez la bonté de m'envoyer des billets pour Mad. Duret et Monsieur Lafond.

Je desirerois aussi avoir ma carte rouge. Je me charge de conduire et présenter, accompagné de M. Debrien, ces deux célèbres artistes.

Vous m'obligeriez d'écrire à MM. Gebauer de s'entendre avec moi, attendu que j'ai besoin de leur talent pour accompagner l'air et le concerto.

Voilà bien d'importunités pour vous, mais le zèle qui m'anime pour notre société en est l'excuse.

Mille bonjours.

NICOLO.

Rue des Filles St Thomas n° 8.

A L'HISTORIEN TISSOT

[Paris] 15 novembre [1817] (1).

Mon cher Tissoz, recevez mes  
remerciements pour les démarches  
que vous avez la bonté de faire pour  
moi. Justement et à merveille est la  
issue de notre parti.  
Je devais devant faire ma visite  
à M<sup>r</sup> Heurhiz et le faire avec vous  
faits, me savaient par d'habitude  
à l'heure et le jour que vous pourriez  
me donner, vous ferez des vœux  
académiques pour moi, en attendant  
que Jebofasse pour vous  
Vob<sup>s</sup>  
Nicolò

---

(1) Nicolò s'était présenté à l'Académie des Beaux-Arts pour remplacer Méhul, mort le 18 octobre 1817. L'élection eut lieu le 29 novembre suivant; c'est Boieldieu qui fut élu. Lui-même mourut le 23 mars 1818. "La nomination de Boieldieu à l'Institut de France fut un des plus vifs chagrins de la fin de sa vie, car il s'était porté pour son compétiteur à cette place". FÉTIS.

Les autographes de Nicolo sont rares; c'est pour cette raison que nous avons publié ces cinq lettres, tout en reconnaissant que leur intérêt n'est pas grand.

La Bibliothèque du Conservatoire possède encore, dans le dossier consacré à ce maître, une lettre collective signée par les artistes de l'Opéra Comique (Saint-Aubin, Moreau, Huet, Lesage, Guérard, Duverger) et adressée au rédacteur du journal *les Annales* (on lit en marge: "A insérer par ordre,") pour protester contre les tentatives d'accaparement du théâtre par Nicolo et son collaborateur Étienne (25 octobre 1816); — plusieurs billets et effets de commerce signés Nicolo; — enfin une série de lettres de Madame veuve Nicolo et de Mademoiselle Ninette Nicolo, leur fille, elle-même compositeur et professeur de musique.



De Paër, auteur du *Maître de chapelle*, on a déjà vu une apostille, annexée à une lettre de Kreutzer, comme directeur de la musique impériale (1809). Voici, postérieures à la chute de l'Empire, quelques autres lettres, dont la première est adressée au maître français qui partagea avec lui les faveurs musicales de Napoléon, Lesueur. C'est uniquement à cause de cette destination que nous la donnons, car elle est, par son sujet, d'intérêt médiocre. Elle est d'ailleurs incomplète. Nous l'avons copiée dans l'album de famille de M. Xavier Lesueur.

PAËR A LESUEUR

Mon très cher ami et collègue,

Je vous présente, et vous recommande de tout mon cœur, Mademoiselle Margueron qui a grand besoin de votre appui, et protection pour entrer à la Chapelle du Roi, dont vous êtes un des dignes *Sur'Intendants*.

Je crois que cette demoiselle y serait très bien placée, et vous m'obligeriez *éternellement* si par votre soutien et amitié vous contribuiez à lui être utile, et à la rendre *heureuse*.

Une dame de distinction qui la connaît parfait<sup>t</sup> et qui me l'a vivement recommandée, répond de son excellent caractère et de ses bonnes mœurs: ainsi soyez lui propice mon très cher collègue, et faisons du bien tant que nous le pouvons sur cette terre. Adieu. N'oubliez pas que ma loge *sur le théâtre* est à la disposition de votre chère et aimable famille. Elle est *petite*, mais [La fin manque].




A UN AMATEUR D'AUTOGRAPHES

Monsieur,

Je suis trop heureux si mes pauvres griffonnages peuvent trouver une toute petite place dans la collection des différentes écritures que vous vous proposez de rassembler.

J'ai trouvé parmi mes papiers deux lettres : une de Rossini (qui jouit d'une très grande vogue) et l'autre du jeune Liszt, Hongrois qui dans ce moment étudie chez moi la composition, qui étonne par son exécution sur le piano, et par son imagination vive et précoce (1).

Si je pouvais par la suite vous en procurer d'autres je le ferai avec le plus grand plaisir ; votre amabilité et caractère exciteront toujours de l'empressement à vous servir, vous ne pouvez pas en douter :

Je souhaite des  
occasions, pour vous prouver Monsieur que  
je suis, et je le serai constamment  
Monsieur  
Paris ce 8 Avril 1824. Votre très Digne et  
Sincère J. - Paër  


A MEYERBEER,

Mon cher Monsieur Mayerbeer :

Je réponds à l'instant à la vôtre de ce matin. Je vous dirai qu'après d'avoir moi-même fixé le programme du Concert du mardi proch. 27 courant, S. A. R. Madame m'a fait appeler et m'a ordonné d'y placer votre *Septuor du Duel* ainsi que le Beau Duo de Vos *Huguenots*. Alors j'ai été obligé d'ôter un morceau à M<sup>r</sup> Duprez (parce que sans cela il auroit eu trop à chanter) et c'étoit justement celui de M<sup>r</sup> Ruoltz (2). Je me suis empressé de lui écrire et lui dire que telles étoient les volontés de

---

(1) Paër fut, en effet, le maître de composition de Liszt lors du premier séjour à Paris de l'enfant prodige.

(2) Riche amateur de musique, auteur d'un opéra, *la Vendetta*, représenté à Paris en 1839.

L.L. MM. Vous n'avez aucune raison de vous offusquer, et Lui a eu grand tort de se plaindre avec vous ! Je vous prie de vous faire montrer ma lettre, justement parce qu'elle est franche et ne compromet personne. La volonté suprême doit être faite ; à cette heure, le programme *est imprimé*, et certes je ne le changerai pas pour la *troisième fois* ! Votre réputation est établie, et vous n'avez pas besoin de briguer pour faire exécuter votre musique.

Ainsi, mon cher Mons. Mayerbeer, voila ce que j'ai à vous répondre, et tout le monde sera de mon avis (1). Le morceau de M<sup>r</sup> Ruoltz, sera exécuté en une autre Concert, je lui l'ai promis. Mille compliments de votre très Dévoué

F. PAËR.

Ce 13 juin 1837.

Nous ne multiplierons pas les citations de Paër, bien que nous ayons entre les mains bien d'autres documents qui nous permettraient de le faire. En effet, la Bibliothèque du Conservatoire possède encore un grand nombre de lettres émanant de lui. Mais nous en aurons assez fait comprendre le genre d'intérêt quand nous aurons dit que ces lettres sont de deux sortes :

1<sup>o</sup> Lettres relatives à l'organisation du service de la Musique du Roi, dont Paër, appelé en France par Napoléon comme directeur de la musique impériale, maintenu dans ses hautes et lucratives fonctions à la Cour par le gouvernement de la Restauration, eut le rare talent de conserver la direction jusque sous Louis-Philippe ;

2<sup>o</sup> Suppliques pour obtenir des places, décorations, pensions, bref, sous quelque nom que ce soit, de l'argent.

(Au total, 17 lettres de Paër, toutes en français, de 1816 à 1835, quelques-unes sans date, — une pièce de vers italiens autographe, une " liste des opéras montés par M. Paër jusqu'à la fin de 1824, époque de l'arrivée de M. Rossini ", (autographe), et diverses pièces concernant Paër ; enfin un billet signé Alphonsine Paër et une lettre du Capitaine Paër, fils du compositeur).

Les lettres de la première catégorie sont d'un intérêt trop spécial et contemporain pour que nous nous y attardions ; quant aux autres, dont l'ensemble peint bien le caractère de l'homme, nous n'en extrairons que quelques détails de nature à éclairer d'une lumière particulièrement vive les mœurs musicales du temps.

Reproduisons pourtant en entier la lettre suivante, qui confirmera des renseignements précédemment donnés sur la situation, à l'avènement de Louis-Philippe, des musiciens qui jouissaient de pensions et avantages de différentes sortes sous l'ancien régime.

---

(1) Meyerbeer se résigna-t-il à être ainsi interprété malgré lui-même ? Lui qui avait offert de se sacrifier à Ruoltz, — ce dernier inventeur d'une fausse argenterie ... Il est bien vrai qu'il était habitué à ce qu'on lui fit ainsi violence !

Monsieur le Duc,

Vous avez toujours été bon pour les artistes en général et particulièrement pour moi. Je viens vous importuner peut-être mais je ne puis me dispenser de réclamer votre puissante protection. Vous connaissez toutes les énormes pertes que j'ai fait depuis le règne de l'Empereur; cependant je me trouvais assez content *et heureux* d'appartenir encore à Philippe I<sup>er</sup> quoi que diminué de la moitié de mes derniers appointements. L'espoir de voir consolider ma pension liquidée et réglée par MM. Les Commissaires de l'ancienne liste civile portée à = 4.767 francs (et dont j'ai été payé jusqu'au novembre 1831, quoique réduite à = 3000 francs) venoit jeter *un baume sur mes vieux jours*: mais quelle a été ma surprise, Monsieur le Duc, n'ayant pas trouvé mon nom dans l'Etat de payement d'un semestre qui se fait actuellement *à la Caisse de Vétérance*! J'ai recours à votre justice! Ce ne sera pas ma place chez le Roi qui m'empêchera d'en faire partie; S. M., ne faisant aucune retenue sur mes appointements, n'aura aucune obligation de me faire un jour ma pension. Ma place d'Inspecteur au Conservatoire est *gratuite*, je ne touche *pas le sou*. Ainsi j'aurai consacré ma vie au service de la France et de *ses Trois Cours* sans avoir mérité une modeste pension et surtout après d'avoir subi une *retenue* pendant tant d'années. Les autres artistes appartenant à l'ancienne liste civile en jouissent, quoique réengagés dans la musique du Roi; pourquoi moi seul en serois-je expulsé? Pardonnez Monsieur Le Duc, je n'ai que vous qui puisse parler pour moi et faire valoir mes justes titres. Ainsi, je me confie dans votre extrême bonté et bienveillante protection.

Votre très humble et très obéissant  
serviteur

F. PAËR.

Paris, ce 30 juillet 1833.

Quant au rôle de Paër comme courtisan de tous les régimes, il va nous apparaître distinctement dans une sorte de petit intermède comique dont les scènes ne seront nullement hors de place dans l'ensemble de ces documents un peu austères, ayant pour héros un compositeur d'opéras-bouffes. Les éléments nous en seront fournis par le dossier relatif à la décoration de Paër.

Ce dossier s'ouvre par une note de police dont quelques extraits suffiront à faire goûter la saveur:

Au mois de septembre 1814, époque à laquelle M. Paër jouissait des bienfaits du Roi, il a tenu des propos hodieux contre le Roi et la fa-

mille des Bourbons chez M<sup>lle</sup> Reignier, actrice des Français, et maîtresse de Gobert ancien directeur de l'Odéon . . . . M. Gobert, indigné des propos qu'il avait entendus, les a répétés, au mois de février 1815, chez M. Hérard, rue du Mail, n. 21.

Au retour de Bonaparte, le 20 mars, on a vu Paër transporté de joie aux Tuilleries recevoir l'usurpateur; il criait dans les appartements et dans le jardin: " Vive l'Empereur, à bas les Bourbons et les Royalistes " . . . . On l'a entendu dire: " Ai-je bien trompé et me suis-je bien moqué des Bourbons, etc. . . . " .

M. de Saint Aignant peut dire qu'il a vu Paër, Talma et David entretenir pendant longtemps Bonaparte dans l'embrasure d'une croisée aux Tuilleries. Paër le faisoit beaucoup rire aux dépens du Roi.

Paër avait fait une Chanson pour le Roi, il en a fait retirer, *par un commissaire de police*, une copie qu'il avoit donné à M<sup>r</sup> Spontini, Rue du Mail, n. 21.

Épouvanté à la pensée des conséquences que cette conduite et les témoignages qui la révélaient pourraient avoir à la seconde rentrée des Bourbons, Paër voulut s'en justifier par de bonnes raisons; et voici la lettre qu'il écrivit à un seigneur, vraisemblablement d'importance, mais dont le nom ne nous est pas connu.

Monseigneur,

Quoi qu'il soit pénible de se faire donner un certificat de bonne conduite lorsque l'on pense, l'on agit, et on est connu pour un artiste d'honneur, tranquille ainsi que je le suis et que je l'ai été dans les premières Capitales de l'Europe, fréquentant toujours la meilleure société; néanmoins pour démentir de nouveau la calomnie et la méchanceté j'ai suivi votre excellent conseil et je me suis porté à la Préfecture de Police. Monsieur le Comte Anglé vient d'écrire à son Excellence Monsieur Le Maréchal Duc de Reggio pour *l'assurer qu'il n'existe à la police aucune plainte contre ma conduite ni mes opinions politiques*. Monseigneur, je dois mon éducation et une partie de mon talent à Don Ferdinand des Bourbons, Duc de Parme, qui a été mon Parrain et mon protecteur. J'ai été forcé de venir en France et je conserve des lettres qui le prouvent. J'ai dans mon portefeuille plus de trente lettres de S. M. la feue Impératrice Marie Thérèse (mère de Marie Louise) qui aimoit ma musique et qui détestoit Napoléon. Le seul talent ne pouvoit pas me procurer la protection de si grands personnages; c'étoit ma conduite, ma réserve, et mes sentiments qui l'ont méritée.



Mercredi prochain je suis invité chez Monsieur Le Comte de Caze et je lui demanderai l'acte de justice et le témoignage que j'ai demandé à Monsieur Anglé auprès de Monsieur le Maréchal.

Vous êtes si bon, Monseigneur, que j'espère que vous vous engagerez à parler de nouveau pour me faire obtenir la décoration que je réclame et que je n'ai jamais demandé lorsque je donnais leçon à Marie-Louise trois fois par semaine et que Napoléon la donnoit à Crescentini le musicien et à tant d'autres artistes. C'est à vous Monseigneur que j'en aurai toute l'obligation.

Pardonnez, Monseigneur le Duc, la liberté que j'ai prise jusqu'à présent en vous dérobant plusieurs fois de vos sérieuses occupations pour vous engager à m'accorder votre puissante protection.

Je me flatte de la mériter et j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect. — De Monseigneur —

Votre très humble et très obéissant  
serviteur

FERDINAND PAËR.

Paris le 1<sup>er</sup> juillet 1816.

P. S. Si l'occasion se présente je vous supplie de me mettre aux pieds de son Altesse Royale Monsieur frère du Roi, je désire qu'il ait éprouvé un peu de plaisir à mon nouvel Opéra de la Cour.

Quinze jours après, Paër renouvelait ses instances, ajoutant ce nouvel argument :

Mes services en qualité de *lieutenant de la Musique des Volontaires* depuis la création de la dite garde sont incontestables. Depuis deux ans, l'on joue au Théâtre Royal de Favart mon *Henry quatre* avec mes variations : ce morceau seul qui est dédié à la Garde Nationale et qui se vend chez l'éditeur de musique Mad. Naderman mériterait la croix.

Au sujet de ces variations sur l'air *Vive Henri quatre*, on a joint au dossier une pièce qui n'est pas faite pour déparer cette série de documents, curieux en ce qu'ils font ressortir les traits de la physionomie de Paër : c'est une lettre dont l'authenticité est attestée par la dédicace et la signature suivantes :

*à Son ami M<sup>onsieur</sup> Duru Buhé*

Buhl, musicien strasbourgeois (comme Kastner), est ce chef de musique militaire qui a constitué l'ordonnance, si heureuse, des sonneries et batteries en usage dans l'armée française depuis le premier Empire jusqu'à notre temps. Voici le témoignage qu'il apporte sur le sujet qui nous occupe (1):

L'air de *Vive Henry IV*, disposé en ouverture par M<sup>r</sup> Paër, se jouait aux Italiens. M<sup>r</sup> le Duc de Grammont désireux de faire jouer cet air par la musique des gardes du corps, chargea M<sup>r</sup> Buhl, chef de cette musique, d'obtenir du célèbre Maestro son arrangement en harmonie.

M<sup>r</sup> Paër éluda la requête en se plaignant de ne pas être payé d'un arriéré de 12000 f que l'Empire lui devait et que M<sup>r</sup> le Duc de Grammont pouvait faire ordonnancer.

Après plusieurs messages, toujours repoussés par la même fin de non recevoir, M<sup>r</sup> Buhl apporta enfin au compositeur le mandat du paiement demandé. — Après avoir lu avec des larmes la lettre qui l'accompagnait, M<sup>r</sup> Paër jeta ses bras au cou de M<sup>r</sup> Buhl, en l'invitant à dîner pour le même jour, et il lui donna l'assurance qu'il ne le quitterait pas sans emporter la partition désirée.

Le dîner fut splendide; le vin de Tokai y figura, et, en présence d'un écot réglé à 60 f. par l'Amphitryon lui-même, il était piquant de l'entendre déplorer la cherté du beurre et du charbon et la dure nécessité qui l'avait forcé à vendre sa voiture et ses chevaux.

Il se sauvait, disait-il, par une rigide économie et il le prouvait en donnant à son domestique l'ordre de réserver un reste de salade pour son déjeuner du lendemain.

Au surplus il tint sa parole, car il fit le tour de force de composer une partition pour 20 instrumens à vent dans l'intervalle de midi à 5 heures.

Cette œuvre portait d'ailleurs les traces de l'habitude qu'avait M<sup>r</sup> Paër en écrivant, d'effacer du bout du doigt les notes erronées et de les remplacer sur le champ d'une manière assez heureuse, pour sa correction fut parfaitement lisible pour le copiste. L'aspect de cet œuvre apporté le même soir à M<sup>r</sup> le Duc de Grammont lui parut néanmoins assez étrange pour diminuer le plaisir qu'il eut à le recevoir.

La suite du dossier contient encore, de la main de Paër: *Alcuni versi in occasione della morte di S. A. R. Il Duca di Berry*. Nous profiterons avec empressement de la règle que nous nous sommes imposée de ne donner

---

(1) La pièce, signée par Buhl, n'est pas écrite de sa main.

ici que des écrits en français pour ne pas reproduire cette poésie courtesane.

Quant au reste, nous nous en tiendrons seulement à deux derniers extraits : d'abord une lettre (du temps de la Restauration) à un correspondant inconnu, appelé " Monsieur le Chevalier ", contenant un renseignement qui corrobore plusieurs de ceux que nous possédons déjà en ce qui concerne la situation des compositeurs de ce temps là et les droits de propriété, par trop précaires, qu'ils avaient sur leurs œuvres.

Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques billets pour voir *Agnese*, mais cette villaine administration ne m'en envoie plus que 8 ... Remarquez que je n'ai aucun droit d'auteur parce que l'opéra fut donné la 1<sup>re</sup> fois en Italie : et qu'à présent je n'ai pas même quelques billets pour offrir à mes connaissances. Je veux en parler demain à M. de Lafferté, parce que tout ceci me tourmente, et ce n'est pas *généreux du tout*.

Le dernier trait, confirmant les habitudes de mendicité dorée de l'auteur, affaiblit le bien fondé de sa cause et gâte l'énoncé de sa juste revendication. Mais il n'est que trop vrai, nous l'avons déjà vu par d'autres exemples, que les musiciens de ce temps là n'étaient que trop souvent réduits à vivre de faveurs, au lieu d'être admis, comme ils l'auraient dû, à tirer le parti légitime des succès de leurs œuvres et des bénéfices qu'elles faisaient réaliser aux exploitants.

Cette situation ne fit que s'aggraver à l'avènement d'un nouveau régime. Celui-ci ne songea pas plus que le précédent à consolider les droits légitimes des compositeurs, basés sur la propriété artistique, mais, par contre, il leur supprima les faveurs dont ils avaient été accoutumés à vivre sous les gouvernements précédents. On en jugera par cet extrait d'une dernière lettre de Paër écrite à une dame (non nommée) le 9 octobre 1831.

... Il n'y a encore rien de réglé pour la musique du Roi. Rien n'est fixé ... pas même *mes appointements*. Il est vrai que j'ai reçu *deux gratifications* (dans un an) et à deux époques différentes ; mais cela avoit plutôt l'air d'une *aumône*, que d'un traitement : et il faut vous dire que les *deux gratifications* faisaient ensemble justement la moitié des appoint<sup>ts</sup> que j'avais sous Charles X. *Eh ma chère Madame !* Il est dur pour un vieil artiste de soupirer *dans sa vieillesse* : et surtout *soupirer* sans l'avoir mérité, et étant ainsi *victime de la Révolution !* Pardonnez mon bavardage ; ma mauvaise humeur s'accroît de jour en jour ...



Nous n'avons aucune intention de nous appesantir sur Panseron, auteur de romances et de traités élémentaires de musique bien plus que compositeur d'opéras-comiques (1). Qu'il nous suffise donc de signaler que la Bibliothèque du Conservatoire possède vingt-huit lettres de lui, dont dix datées de sa main, de 1816 (Bologne) à 1846 et dix-huit sans dates (sur le nombre, sept sont adressées à Duprez), ainsi qu'une note-réclame autographe donnant l'énumération de quelques-unes de ses œuvres et des titres qu'il pensait avoir à attirer sur lui l'attention publique. Pour ne pas l'omettre complètement, reproduisons ce court billet en fac-simile de l'autographe.

PANSEYON A HALÉVY

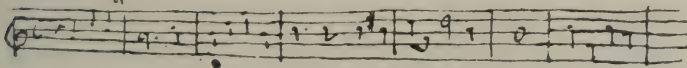
mon cher Halévy

J'ai oublié de te mander tout à l'heure  
au comte de la diablesse et ton  
petit canon perpétuel d'opéra  
mon et moi le rétrograde

très amicalement

A Panseron

Canon à 2 voix à la 4<sup>e</sup>



Salut à la jeunesse

(1) On a lu plus haut des lettres adressées à Panseron par Salieri et par Gossec.



Extrayons aussi d'une lettre par laquelle il pose sa candidature à la succession de Wilhem comme directeur de l'Orphéon les réflexions que voici :

Je crains Berlioz : non lui, mais le *Journal des Débats*, car pour la place de M. Wilhem il faut un homme qui se soit occupé spécialement du vocal et mon ouvrage en six volumes que je viens de terminer est pour moi un titre . . .

Évidemment, Panseron ne devait rien craindre de Berlioz pour lui-même, dès qu'il s'agissait " du vocal „ . . . Au reste, l'auteur de la *Fantastique* ne posa pas sa candidature à la succession de Wilhem. Mais Panseron ne fut pas nommé non plus.

\* \* \*

Voici enfin un dernier représentant de ce groupe, auquel nous n'aurions pas songé à faire place ici si nous n'avions trouvé dans ses lettres cet air de candeur sympathique qui caractérise le ton de l'opéra-comique français et de quelques-uns de ses auteurs. Après avoir lu la pétition qui va suivre, écrite par Pradher (1), l'on conviendra sans peine qu'il n'est guère possible de quémander avec plus de gentillesse : le ton s'en accorde parfaitement avec celui de ce vers par lequel on a caractérisé plaisamment la morale du théâtre vertueux en faveur au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle :

Donnez moi de l'argent puisque j'aime ma mère !

PRADHER AU DUC D'AUMONT

A Son Excellence Monseigneur le Duc d'Aumont premier gentil-homme de la Chambre du Roi.

Monseigneur,

Lorsque ce matin, pendant l'audience que votre Excellence eut la bonté de nous accorder, Elle nous dit qu'Elle devoit prendre en considération la position dans laquelle se trouvent les artistes pour fixer son choix

---

(1) On a déjà vu ce nom dans des lettres de Méhul et de Berton.

relativement aux faveurs qu'Elle accorde, nous ne crûmes pas devoir abuser des momens qu'Elle voulait bien nous consacrer pour entrer dans des détails sur la situation de notre fortune.

Maintenant que Votre Excellence nous a donné la certitude qu'Elle daigne s'occuper en bon père de ces détails, nous oserons lui faire part, comme des Enfans pleins de confiance en sa bonté, que nous ne sommes pas plus heureux que ceux qui se plaignent toujours, et que la différence qui existe entre eux et nous, c'est que nos affaires sont moins publiques en ce qu'elles ont moins fait d'éclat, et qu'elles restent plus cachées parce que nous n'en parlons que quand il s'agit de demander justice, et non des faveurs perpétuelles.

Voici le fait Monseigneur :

Un premier mariage que je fis sans plus de fortune du côté de ma première femme que du mien, des enfans qui en survinrent et qu'il fallut élever, la mort d'une fille de 15 ans et celle de sa mère à deux ans de distance, qui furent toutes les deux précédées de maladies de la durée de 3 et 4 ans, furent pour moi des plus dispendieuses, et me laissèrent veuf avec dix mille francs de dettes.

J'épousai dans cette situation Mademoiselle Mère, qui, de son côté, vivait avec sa mère dans une telle simplicité qu'elles se servaient elles mêmes, n'ayant par les appointemens du Théâtre que ce qui pouvait à peine suffire à elles deux. Les premières années de notre établissement (et nous ne sommes que dans la 3<sup>ème</sup>) nous forcèrent à quelques dépenses, non pour avoir un luxe toujours déplacé chez des artistes, mais seulement la tenue convenable pour eux et les administrations auxquelles ils appartiennent.

Ma femme, dans la première année de notre union, devint enceinte et malade; elle fut privée pendant plusieurs mois de ses feux et de ses jettons; nous fûmes obligés d'avoir maison à Paris et à la campagne, ce qui nécessita encor des dépenses en plus à côté de recettes en moins.

Enfin, Monseigneur, depuis qu'elle a repris son service, la quantité d'ouvrages nouveaux qu'elle a montés lui a fait faire des dépenses de toilette telles que de son côté elle a fait envers ses fournisseurs des dettes qu'il faut ajouter à celles que nous avons déjà. Parmi ces dettes se trouve celle que j'ai envers mon fils pour ce que j'ai reconnu à ma première femme sa mère; il a atteint sa majorité, et, cherchant un établissement qu'il peut trouver d'un moment à l'autre il peut réclamer de moi à chaque instant un remboursement.

Nous ne vous cacherons pas, Monseigneur, que nous comptons sur les avantages que nous produirait le congé que nous sollicitons, et que nous avons quelques raisons d'espérer qu'il ne nous serait pas refusé,

puisque ma femme se trouve en ce moment la plus ancienne de ceux ou de celles qui n'en ont pas encore obtenu.

Pardonnez, Monseigneur, la longueur de cette lettre; je vous ai exposé en honnête homme, et sans aucune exagération je vous jure, les raisons qui feront sentir à la justice de votre Excellence, et à son cœur paternel, qu'il y a autant d'urgence à songer à notre fortune qu'à celle de qui que ce soit. Votre Excellence daignera en même tems, j'espère, faire la réflexion, d'après les faits que je viens de lui exposer, que si nous ne sommes pas dans une situation pécuniaire plus heureuse, au moins on ne peut pas plus en accuser notre conduite que le défaut de zèle et de courage que nous mettons dans nos travaux et que n'étant que la faute du sort ne nous rougissons point de lui avancer nos besoins, et de lui dire qu'on l'a abusée, si on lui a dit que sous ce rapport nous étions moins dignes de fixer son attention et son intérêt que tout autre personne.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect

Monseigneur

De votre Excellence

*Le très humble et très obéissant serviteur*

*L. Pradher*

16 mars 1823.

Madame Pradher, dont le mari parle en ces termes tendres et protecteurs, était une charmante actrice de l'Opéra-Comique. Si l'on en juge par ses portraits répandus par la gravure, elle devait former avec lui un fort aimable ménage; nous regrettons de n'avoir pas trouvé à reproduire pour fixer sa physionomie quelque dessin inédit, qui eût contribué à clore ce chapitre sur une impression toute gracieuse.

Dans le dossier de Pradher à la Bibliothèque du Conservatoire (16 lettres, dont 9 datées de 1819 à 1838, 7 pièces relatives à la décoration de l'artiste comme chevalier de la légion d'honneur, et divers papiers de comptabilité) il se trouve une note concernant une affaire à laquelle se trouva mêlée cette épouse

d'opéra-comique. Toujours comme document sur les mœurs du temps nous en allons donner quelques extraits.

*Note sur l'affaire Ducler et Pradher.*

Le nommé *Ducler*, atteint d'une aliénation mentale qui le porte à croire toutes les femmes amoureuses de lui, a pris pour but principal de sa folie *Mad<sup>e</sup> Pradher*, artiste du Théâtre Royal de l'Opéra-comique, qu'il poursuit depuis 6 ans sans relâche.

Ses obsessions continuelles, les scènes publiques qu'il lui fait partout où elle va (car il la suit sans cesse) ont compromis la santé de cette dame, la tranquillité de sa famille, et notamment celle de son mari avec lequel cet individu a eu plusieurs fois (et au Théâtre même) des scènes violentes.

Enfin il a troublé souvent le spectacle et interrompu son service par l'état de frayeur dans lequel il jette une des actrices qui contribue le plus au plaisir du Public.

La suite indique que le malheureux aliéné fut enfermé dans une maison de santé et interdit. Les fous et les folles n'ont jamais été exclus du répertoire de l'Opéra-Comique: depuis *Nina* de Dalayrac et *le Délire* de Berton jusqu'à *la Navarraise*, ils ont souvent joué leur rôle sur la scène de ce théâtre.



## CHAPITRE XVII.

### De quelques autres musiciens au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ceux dont il sera question dans ce nouveau chapitre sont les artistes qui, sans avoir brillé au premier plan comme compositeurs de théâtre, ont laissé un nom honorable dans l'art et n'ont pas été inutiles à ses progrès : auteurs de musique instrumentale (ce genre passait alors pour secondaire en France); virtuoses, ayant parfois enrichi d'œuvres importantes la littérature de leur instrument; chanteurs et cantatrices; certains enfin ayant joué un rôle notable dans l'éducation musicale de leur temps.

Plusieurs sont des étrangers qui n'ont fait que passer en France; mais certaines de leurs lettres dénoteront une culture française au moins égale à celle de maints artistes d'origine purement nationale dont on a lu la prose dans les précédents chapitres. Au reste, nous nous en tiendrons, pour chacun, à un simple spécimen, c'est-à-dire, en général, à une seule lettre, eussions nous à notre disposition, comme c'est le cas parfois, de longues correspondances.

Steibelt, dont le nom se présente le premier, aurait pu, à la vérité, figurer dans un chapitre antérieur, car une de ses meilleures

œuvres, *Roméo et Juliette*, date de l'année 1793. Mais sa musique instrumentale caractérise essentiellement le " style Empire „ et il a vécu jusqu'à 1823. Les lettres de lui que possède la Bibliothèque du Conservatoire (au nombre de cinq, dont deux datées de 1798 et 1805) ne dénotent pas une nature artiste très affinée: il n'y est, à peu près uniformément, question que d'argent. Donnons la lettre de 1805, qui nous révélera la manière dont ce pianiste concevait sa mission de propagateur d'art.

STEIBELT A UN PROFESSEUR DE PIANO

Paris du 16 juin 1805.

Monsieur,

Par la lettre que je reçois de vous, il me paraît vous désirez que je vous retourne une *partie de la somme que vous m'avez donné à Londres et laquelle somme a été payée pour des leçons que vous avez prise de moi et pour vous avoir servi de mon nom sans ma permission* le quel vous avez fait imprimé sur vos adresses qu'on trouvait dans toute les Boutiques. Quand je vous ai pris pour Ecolier, mes conditions étaient de ne pas vous dire mon élève jusque vous ayez pris assez de leçon de moi. Vous rappelez bien, Monsieur, que mon dessin a été de faire imprimé dans les papiers que vous n'étiez point mon élève mais que je vous avais donné seulement quelques leçons — mais comme vous me disiez alors que cela pourrait vous faire beaucoup de tort je ne le pas fait, *et d'ailleurs vous me disiez que vous alliez continuer à prendre des leçons de moi, mais je ne vous ai plus vu*, excepté votre nom sur toutes les adresses en continuant à vous dire mon élève et en annonçant que vous donnez de leçon à un très bas prix. — Il me semble à moi qui aurais droit de vous demander un dédommagement pour le tort réel que vous m'avez fait et je vous assure si je vous avais trouvé à Londres à mon dernier voyage je vous aurais attaqué pour m'avoir discrédité ainsi — en mettant vos cartes chez toutes les Boutiques avec mon nom du quel vous n'avez pas droit de disposer publiquement, surtout quand vous vous dites mon élève et que vous donnez de leçon à un très bas prix. Je suis fâché de voir, Monsieur, après vous avoir servi de mon talent et de mon nom pour vos intérêts, *vous voulez* encore que je vous retourne la modique somme que je déclare avoir reçu pour les instructions que je vous ai données et pour

n'avoir pas conterdit dans les papiers ce que vous aviez fait imprimé sur vos cartes.

*je l'honneur de vous  
Saluer*

*Steibelt*

*A Monsieur — Monsieur Nazot — rue St Hyacinthe n° 614 —  
près la place St Michel — a Paris.*

Une autre lettre au même correspondant, de plusieurs années antérieure, contenait déjà des reproches analogues. On y lisait :

Vous vous êtes permis, après d'avoir pris deux leçons de moi, de donner des cartes dans les boutique — avec mon nom, et vous vous êtes permis de dire dans les gazettes que vous êtes mon écolier..... Vous parlez de Clementi — Oui, si vous allez che lui, vous êtes obligé de paye d'abord 20. Guiné d'avance. Moi je ète assez bon pour ne pas vous fere cette condition, etc.

“ Boutique! „ Ce mot, qui revient souvent dans ces lettres de Steibelt est en effet celui qui en caractérise le plus fidèlement l'esprit.

Clementi, nommé dans la dernière citation, nous fournit quatre lettres, trois en anglais et une en français. Voici la dernière :

CLEMENTI A PLEYEL

Monsieur Pleyel à Paris.

Londre, ce 29 juin 1802.

Mon cher ami,

Mes affaires dans ce pais me retiennent encore quelque tems, et, pour dire la vérité, je ne sais quand je pourrois partir pour la France. Je

suis très sensible à votre politesse et honnêteté en m'offrant un lit dans votre maison, mais je vous prie de ne plus le garder pour moi, n'étant pas sûr du tout de mon voyage; cependant recevez-en tous mes remerciements.

Mon intention en venant à Paris étoit de traiter pour le manuscrit de *vosre* composition, mais comme je ne puis (à présent) faire ce voyage, je vous prie de m'écrire le plus tôt possible vos conditions, pour pouvoir faire mes arrangemens en conséquence. Je voudrois posséder un livre de 3 sonates pour le Piano; et si vous vouliez composer 6 sonates pour le piano avec des airs Ecossais pour Adagios, Andantes ou Rondeaux, vous me fairiez grand plaisir, en vous priant de me dire le prix, soit en argent soit en Instrumens. Enfin, j'espère vous me donnerez la préférence pour Londres, pour tout ce que vous composerez. Je vous prie instamment de me donner réponse le plus tot possible, et je suis toujours

Votre *grand admirateur*  
et ami et serviteur



*Monsieur Pleyel — célèbre compositeur — de Musique — à Paris.*

De Dussek, autre compositeur-pianiste de renom, nous pourrions citer quatre lettres. Voici la principale, curieuse en ce qu'elle nous permet d'apercevoir le genre du goût musical de la société au milieu de laquelle vivait l'artiste.

DUSSEK A PLEYEL

Au chateaux de Valançay  
ce mercredi matin.

Cher Camille,

Il faut que vous soyez fou pour imaginer que je suis fâché contre vous. Je trouve que vous avez parfaitement raison de ne pas faire d'acceptation de Billets, et j'avois tort de vous le demander; en attendant, ne soyez pas du tout inquiet sur mes affaires, je vais envoirai sous peu des jours des fonds pour payer et arranger tout cela.

A présent, voici une autre affaire: Vous vous rappelez que je vous ai souvent parlé de ces *Harpes Eoliques*, ou *aériennes*, qu'on fait jouer par le



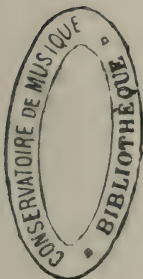
vent. He bien, j'en ai fait faire ici par le menuisier du chateaux une très grossière, seulement du bois de chêne: cela fait une harmonie si charmante en la mettant a la croisée lorsqu'il fait le moindre vent que tout le monde en est enchanté. Le Prince de Bénévent, après l'avoir écouté, s'est mis à réfléchir un momment, et me dit en suite: " Dussek! savez-vous qu'il y a une fortune dans cette machine? „ Je lui répond que je ne vois pas comment; il me dit: " *Soyez sur qu'il y a une fortune*; je la vois claire! et je me trompe rarement dans cette sorte de calcule, et il seroit dommage de la laisser échaper. Ainsi vous n'avez qu'à écrire sur le champ une requête au gouvernement d'avoir le privilège dans tout l'empire de construire, *vous Exclusivement*, cette sorte d'instruments; je vous répond non seulement que vous aurez le privilège, mais je veux m'employer *moi-même* et *touts mes amis* à mettre votre machine à la mode, et vous verrez que dans 6 mois il y aura peu de fenêtrés à Paris ou il n'y ait une harpe Eolique „.

Je lui ai dit alors, que n'ayant ni atelier, ni maison, pour construire ses instruments, je lui ai demandé la permission de m'associer pour cet objet avec mon ami Pleyel, qui, ayant déjà une manufacture, pourrait se mettre à l'ouvrage tout de suite; et nous serions de moitié pour les frais et profits: — il a été fort content, et m'a lui-même ordonner de vous écrire sur le champ et vous engager à faire cette requette en *votre nom* au gouvernement, et dès que vous m'aurez repondu que la requête est donnée, il écrira lui même a qu'il appartienne pour que la chose soit accordée toute de suite. — Vous voyez, chers amis, que cette affaire peu devenir de la dernière magnitude: la construction de cette machine ne coûte presque aucun soin, tout médiocre menuisier peu la faire; ceux qui aiment la musique en acheteront, ceux qui ne l'aiment pas l'achèteront encore d'avantage, puisque la machine les amusera toute seule, pour peu qu'il fasse du vent, — on pourra en faire depuis le prix de trois louis jusqu'à 25 ou 30, selon les petites charlatanneries qu'on mettra dans les ornements; j'ai déjà dans la tête comment on pourra les faire a 2 et aussi a 3 octaves, et les effets harmoniques seront alors doubles ou triples, mais nous parlerons de cela au long quand je serai a Paris, oe qui est encore incertain. Comme je n'ai aucun doute que vous n'acceptiez volontier ma proposition, j'espère que vous vous occuperez tout de suite de cette requette; mais il faudroit commencer par *faire faire un instrument*. Je vous envoie ci inclus le dessin de celui que je fait faire ici; avec cela, et la description que je vous en ai déjà fait, vous voirrez facilement ce que c'est.

Il est long de deux pied 10 pouces et large de 8 ponce, sur 5 ponce de profondeur. La table doit être faite du même bois dont on fait celles des piano. Les cordes doivent être de la grosseur de celle qu'on nomme *La* au

# Harpe Colique

- A. le tout sur lequel il faut la poser (en profil) vis à vis la fenêtre  
 B. La caisse. —  
 C. La table de resonance  
 D. Les deux chevilles  
 E. Les chevilles (faites comme celle de Violon)  
 F. Les Crochets de fer, pour attacher les Cordes.



inventée, et perfectionnée par Dupleix et Bayet.



violon et accordées toutes en parfait unisson a un diapason aussi haut qu'il est possible de les mettre sans qu'elles risquent de se casser.

Lorsque l'instrument sera fini et monté, il faut le placer entre les deux battants d'une fenêtre entr'ouverte, vis à vis laquelle il doit y avoir ou une porte, ou une autre fenêtre, ou passage aussi ouvert pour procurer un courant d'air. La machine doit être posée *verticalement*, ou bien debout, l'endroit que j'ai marqué *A en bas*, et le côté des chevilles *en haut*. Il faut aussi avoir l'attention de la poser *en profil* vis à vis le courant d'air, et alors pour peu qu'il y ai du vent vous entendrez des sons qui vous étonneront. Il faudra trouver le moyen de la fixer sans qu'elle risque d'être renversée par le vent, ce qui me semble ne sera pas bien difficile.

Il faut mettre dans la requette pour le privilège que c'est *notre invention*, puisque la chose n'est connu de personne en France, et s'il y avait quelqu'un qui en ai vu en Allemagne, qui m'empêchera de dire que c'est moi qui en a donné la première idée ?

M<sup>r</sup> de Talleyrand ne sait pas lui même s'il faut adresser cette requette à l'Empereur, au Senat, ou bien à l'Institut; mais vous saurez cela aisément à Paris.

Je lui ai aussi parlé de vos Forte-piano a octaves et il m'a promis qu'il s'interessera volontier à vous en procurer le privilège dès qu'il en aura entendu l'effet.

A présent, mes chers amis, j'attends votre réponse avec impatience; avec laquel je vous prie de m'envoyer quelque cordes de Boyeaux, nottament le *La* du violon, et le *Re* du violoncelle, c'est pour faire différents expériences, et surtout ne manquez pas de m'envoyer sur le champ par la diligence de Blois *une livre de tabac rapé*, car j'en ai tout au plus encore pour 3 jours.

Nous vivons ici moitié à la française, moitié à l'espagnol, assez agréablement, ces étrangers sont les meilleurs enfans du monde; seulement il m'excèdent à force de me faire faire des impromptus sur de Fandango, de Voleros, etc. etc. — Comment cela va-t-il chez vous? J'espère que toutes les traccasseries seront fini et que vous commencez de jouir tranquillement de votre charmant séjour au Boulevard. Je vous embrasse tous de tout mon cœur, et suis comme toujours

votre bon ami  
Dupré  
Cher.

Adressez à Valençay, au chateaux de S. A. S. — le Prince de Bénévent — département de l'Indre — **sans y mettre** par Vatan.

N'oubliez pas mon Tabac!!!!

*A Monsieur — Monsieur Ignace Pleyel en son magasin de musique Rue — Neuf des Petits Champs: vis à vis le trésor public — à Paris.*

Tous ces musiciens sont des étrangers qui ont passé une partie de leur vie en France. Spohr (dont la Bibliothèque du Conservatoire possède six lettres) a, au contraire, vécu presque constamment en Allemagne. Voici pourtant une lettre qu'il traça lors d'une absence momentanée de sa patrie, et qui, résumant des impressions de voyage après une traversée de quelques lieues sur la terre de France, nous montrera que cet artiste, auteur d'un des premiers *Faust* qui aient été mis en musique, écrivait très passablement en français (aux fautes d'orthographe près).

SPOHR A VOGEL (1)

Londres, ce 3 mars 1820.

Très cher ami,

Après le premier trouble que notre arrivée dans une si vaste ville nous a causé, il est un de mes premiers devoirs de vous écrire, de vous remercier pour toutes les bontés dont vous et votre aimable famille nous a comblée et de vous faire un court récit de notre voyage.

La première journée étoit la plus agréable. Il faisait très beau temp et un horizon clair nous permissoit jouir de la belle vue à Cassel. Nous arrivâmes de bonne heure à Dunkerque. Jeudi matin, à notre arrivée à Calais, nous trouvâmes à l'auberge beaucoup de monde qui se proposait de faire le trajet à Dover le lendemain. Comme le vent étoit favorable, je me hatois de prendre aussi des places pour nous dans un des Paquebots. Vendredi matin à dix heures nous nous embarquâmes, et à une heure nous étions déjà dans le port de Dover. Mais ces trois heures nous ont durées longues comme trois jours, car nous étions tous deux si malades, que le mal de cœur ne nous a quitté pendant toute

---

(1) Probablement le père d'Adolphe Vogel, violoniste né à Lille en 1805 et venu à Paris pour étudier en 1824 (FÉLIS).



la journée et la nuit suivante et ce n'était que le lendemain à la route de Dover à Londres que nous avons commencés de nous trouver un peu mieux.

Londres est une ville immense. Il faut une demie journée pour faire la course de notre demeure à la Citti; c'est pour cela que je n'ai donné jusqu'à présent que très peu de mes lettres; mais tout le monde m'a très bien reçu et je trouve les Anglois beaucoup plus aimables que je les ai cru. La connoissance la plus intéressante que j'ai fait jusqu'à présent, c'est celle de Mr. Viotti. Il est encore ici, mais il partira pour Paris en peu de jours. Il m'a chargé de vous faire ses compliments. Lundi prochain, en jouant au premier Concert de la société philharmonique, j'aurai la satisfaction d'être entendu de ce vétéran et père de tous les violons.

Ayez la bonté de saluer de tout notre cœur Mad., votre épouse et vos chers enfans. Je vous prie de dire à Mr. Stegmann que j'ai rendu à Mr. Cazenove tout de suite après notre arrivée les 20 Napoleons qu'il a eu la complaisance de me prêter et que je lui en fait encore une fois mes remerciements.

Ma femme se réserve d'écrire à Mad: votre épouse en quelque temps quand nous serions un *[déchirure]* ici.

Conservez moi votre amitié et me croyez toujours

Votre sincère ami

*Louis Spahr*

*Monsieur — Monsieur Vogel — artiste — Lille — par Calais.*

Le voyage à Londres était, paraît-il, la grande distraction des musiciens aux environs de 1820: voici maintenant Sigismond Neukomm (que nous avons déjà vu en relations épistolaires avec Cherubini, Spontini et Boieldieu) qui va nous raconter le sien.

NEUKOMM A UN MINISTRE DE CHARLES X

Monseigneur,

Vous avez e la bonté de me permettre de vous écrire: cette permission me fait du bien comme tout ce qui me vient de vous et j'en profite quoique je ne sois pas encore assez longtems à Londres pour

pouvoir vous dire quelque chose qui put être digne de votre attention.

Je n'oublierai jamais l'impression que m'a fait mon arrivée à Londres par la Tamise : ces milliers de vaisseaux au milieu desquels on passe avant d'arriver à la tour de Londres annoncent cette immense ville comme la reine des mers. Vous connaissez trop bien Londres pour que je puisse me permettre de vous en parler. Je cours du matin au soir ; je fais journellement 5 à 6 lieues à pieds et j'espère que ma santé s'en trouvera bien. Mes amis Mr et M<sup>me</sup> Spurgheim ne sont pas à Londres et n'y reviendront pas avant la fin de Juin ; mais j'ai trouvé dans leur maison un jeune médecin anglais, élève et ami de Spurgheim, qui a la complaisance de me servir de Cicerone et auquel je devrai de connoître Londres tout à fait et en peu de tems. J'ai vu Mr. de Falk, qui est un homme d'un esprit tout à fait supérieur. J'ai vu Lord Starrowby, auquel j'avais été présenté lors de mon voyage en Italie, et qui m'a très bien reçu. J'ai été bien accueilli aussi par le Cons. G<sup>l</sup> de France, Mr. le B<sup>on</sup> Seguiet, frère du 1<sup>er</sup> président. J'ai encore beaucoup de lettres en portefeuille dont je profiterai par la suite.

La grande affaire de l'émancipation a été terminée sans troubles, auxquels on s'étoit pourtant attendu. Mais les mesures que le Gouvernement<sup>t</sup> avait prises ont fait échouer la tentative qu'on vouloit faire auprès du Roi contre l'émancipation. La route de Londres à Windsor étoit occupée par des détachemens de troupes et par des agens de police qui ne laissoient passer que les voitures et qui fesoient retourner les gens du peuple qui arriverent par bandes. Les pétitionnaires qui se rendoient à Windsor en voiture trouvèrent à leur arrivée les grilles fermées et on leur fit dire que le Roi ne vouloit parler à personne, et tout le monde s'en est retourné tranquillem<sup>t</sup>. Le peuple se contente d'écrire son mécontentement sur les murailles des maisons : on lit partout " no Popery ".

J'espère que Mr. de Montrond pourra me dire en arrivant qu'il vous a quitté en parfaite santé.

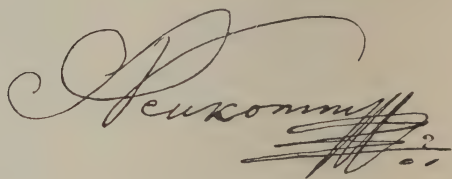
Oserai je vous prier d'avoir la bonté de présenter tous mes hommages à M<sup>e</sup> de Vaudemont, à M<sup>e</sup> Tyrhiewski, à M<sup>e</sup> de Laval et à M<sup>e</sup> de Jaucourt ?

Vous avez eu la bonté, Monseigneur, de penser à moi pour une place de Sur-Intendant de la musique du Roi. Comme la nomination à la survivance de cette place dépend entierem<sup>t</sup> du bon vouloir de M<sup>r</sup> de Duras, il serait possible qu'il fut plus traitable si vous aviez la bonté de lui faire cette demande pendant sa lune de miel.

J'espère que vous me pardonneriez toutes mes importunités ; vous m'avez permis, depuis si longtems, de compter sur vos bontés pour moi que je commence à moins craindre d'en abuser.

Je suis avec un profond respect  
Monseigneur

Votre très humble et très obeissant  
serviteur

A handwritten signature in dark ink, likely of Hector Berlioz, featuring a large, ornate initial 'H' and a cursive script that reads 'Berlioz'.

Londres, 18 avril 1829  
8 Gower Street, Bedford-Square.

Onslow, lui, était Français, — Auvergnat même, — mais d'origine anglaise, ayant d'ailleurs dans les veines, par sa mère, un sang bien français (voir son autobiographie ci-après). Renommé en son temps comme le seul compositeur de musique de chambre qu'eût produit la France (ses quintettes, si oubliés, ont été en grande faveur chez ses contemporains) il se plaisait à observer l'évolution du goût symphonique. Berlioz, à ses débuts, eut une grande joie à recevoir ses éloges (1). La Bibliothèque du Conservatoire possède de lui trois autographes assez développés : une notice autobiographique et deux lettres qui, l'une et l'autre, sont des comptes-rendus des festivals rhénans de 1846 (Aix la Chapelle) et 1847 (Cologne). La première de ces lettres n'est à proprement parler qu'un article de journal : le texte en a été imprimé dans la *Revue et Gazette musicale* du 7 juin 1846. Mais la seconde a un caractère plus personnel. Le baron auquel elle s'adresse, et qu'Onslow, parlant en son nom et en celui de Spontini, qualifie de confrère, est sans aucun doute le baron Taylor, tous trois comptant, en 1847, parmi les récents fondateurs de l'Association des artistes musiciens. Quant au récit

---

(1) Voy. H. BERLIOZ, *Lettres intimes*, pp. 36-37 (du 3 juin 1827) et *Les Années romantiques*, p. 96 (du 10 mai 1830, à son père). \* Vous savez, est-il dit dans la première de ces deux lettres, que, depuis la mort de Beethoven, il (Onslow) tient le sceptre de la musique instrumentale „

qu'elle contient, il mérite tout naturellement d'être reproduit ici comme servant d'annexe et de complément à une lettre de l'auteur de *la Vestale*, du 23 juin 1847, adressée au même baron Taylor, et qu'on a lue en son lieu.

ON SLOW AU BARON TAYLOR

Cologne, le 26 mai 1847.

Monsieur le Baron,

Notre confrère Spontini m'a prié de vous transmettre sur le Festival qui vient de se célébrer à Cologne, des détails que Mons<sup>gr</sup> le Duc de Montpensier lui a exprimé le désir de recevoir. Je conçois que sa modestie l'ait empêché de les donner lui même, car il auroit eu à faire connoître à S. A. R. un succès dont il lui eût répugné d'être le narrateur. Son confrère et son admirateur s'en charge avec empressement, Monsieur, et se trouve heureux d'avoir à s'adresser à vous pour me conformer au désir de notre collègue.

A son arrivée à Cologne, M<sup>r</sup> Spontini a été reçu à la station du chemin de fer par le Comité de la société des fêtes musicales du Rhin et, le lendemain soir, une réunion considérable d'amateurs témoignoit de son plaisir de recevoir l'illustre compositeur par une sérénade exécutée d'une manière admirable par deux cents chanteurs. Le dimanche, le lundi et le mardi de la Pentecôte ont été consacrés aux fêtes. Beethoven, Weber, Handel, Mendelsohn et Spontini en ont fait les principaux frais. Le 2<sup>d</sup> acte d'*Olympie* a été exécuté par une masse de 500 chanteurs avec un ensemble, une chaleur, un entraînement que l'auteur avoue n'avoir trouvé nulle autre part, et les applaudissemens de l'auditoire entier, les fleurs jetées aux pieds de Spontini, lui ont prouvé combien est vivace l'admiration qu'il inspire. Les autres compositions ont été rendues avec un talent vocal, avec une précision qui pourroient se trouver difficilement hors de Cologne et vous serez Monsieur bien surpris d'apprendre que ces 500 choristes ne se composoient que d'amateurs. Je ne puis moi même me le persuader et ne saurois donner assez d'éloges à une perfection que je n'avois jamais eu l'occasion d'applaudir ailleurs.

Je ne connoissois pas l'opéra d'*Olympie*; le 2<sup>d</sup> acte que j'ai entendu est digne en tout de l'auteur de *la Vestale* et de *F. Cortez*. Ainsi que la belle ouverture qui l'a précédé, il renferme la verve, l'expression, la grandeur qui caractérisent le talent de Spontini et on ne sauroit trop regretter que la scène française soit privée des ouvrages qui feroient sa gloire comme ils ont fait celle de leur auteur.



Je suis heureux, Monsieur et cher confrère, que cette circonstance m'ait fourni l'occasion de vous offrir l'expression de la haute considération avec laquelle Je suis, Monsieur le Baron

*Votre très dévoué serviteur*  
*George Onslow*

Nous avons dit que la Bibliothèque du Conservatoire possède le manuscrit original d'une autobiographie d'Onslow. Ce document avait été communiqué par l'auteur à Joseph d'Ortigue, qui, dans le même temps, avait demandé à plusieurs musiciens des notes analogues pour servir de base à ses articles de journaux : plusieurs de ces notices autobiographiques ont été mises en circulation dans le public après la dispersion de ses papiers ; nous en retrouverons. Ne privons pas Onslow du léger bénéfice de cette petite réclame posthume.

M<sup>r</sup> Georg Onslow est né à Clermont en Auvergne, le 27 juillet 1784, de M<sup>r</sup> Edouard Onslow, fils cadet de Lord Onslow, pair d'Angleterre, & de M<sup>lle</sup> de Bourdeilles, de la famille de Brantôme. Ses études musicales ne formèrent qu'une partie accessoire de son éducation & se bornèrent d'abord à celle du piano ; il s'honore de compter au nombre de ses maîtres Dussek & Cramer. Ce ne fut que lorsqu'il eut atteint sa 23<sup>e</sup> année qu'il reçut d'un de ses amis le conseil de se livrer à la composition & à défaut de professeurs il se servit d'un ouvrage élémentaire d'harmonie où il puisa les notions à l'aide desquelles il put composer ses trois premières quintettes & son 1<sup>er</sup> livre de quatuors ; ils ont été publiés avant que M<sup>r</sup> G. O. eût reçu une seule leçon. Les connoissances qu'il avoit acquises étoient trop superficielles pour qu'il ne sentit pas la nécessité de les étendre ; il sollicita les excellentes leçons de M<sup>r</sup> Reicha & suivit sous sa direction un cours complet de composition musicale.

M<sup>r</sup> G. O. avoit été longtemps sans prendre aucun plaisir à la musique & deux ans passés en Allemagne, pendant lesquels il entendit souvent les opéras de Mozart très bien exécutés, le laissèrent insensible aux charmes de cet art. Le changement qui s'opéra en lui à cet égard fut subit & il se rappelle qu'à l'âge de 17 ans il dut à l'opéra de *Stratonice* & surtout à son ouverture la première impression que produisit la musique sur son âme. Ces émotions n'ont depuis fait que s'accroître & sont enfin

devenues pour lui un besoin. La circonstance suivante prouvera la puissance que cet art exerce sur lui. Il venoit d'achever le 1<sup>er</sup> All<sup>o</sup> d'un quintette sur lequel il fondait quelque succès lorsqu'il fut, à la chasse, blessé d'une balle de la manière la plus grave. Dès la nuit qui suivit cet accident, il fut obsédé, dans une espee de délire, par l'idée sans cesse renaissante qu'il ne pourroit achever sa composition & à cette crainte venoit se joindre, avec une invincible obstination, une pensée musicale qui le mit dans une agitation telle que le seul moyen de la calmer fut d'écrire au crayon ce qu'il avoit pour ainsi dire rêvé. Il n'a jamais voulu y rien changer & cette composition, qui peint assez bien la situation de son auteur, a été nommée par Lui *Douleur & Délire*. Après sa guérison, il désira que le public connût ce morceau tel qu'il avoit été créé, et, pour lui donner un sens, il l'a fait suivre de deux autres intitulés *Convalescence & Guérison*. Ils forment le 15<sup>e</sup> quintette de M<sup>r</sup> G. O. Ce quintette est un des morceaux où le beau talent de Mess. Tilmant frères se développe avec le plus de puissance.

M<sup>r</sup> G. O. a publié les ouvrages suivans :

Vingt quintettes

Vingt deux quatuors

Six trios p<sup>r</sup> piano, violon & basse

3 sonates pour piano & violon

3 duos pour Piano & violon

3 sonates pour Piano & violoncelle

Deux Duos à quatre mains

Un septuor pour piano, contrebasse, flute, clarinette, cor & basson

Deux symphonies

Deux opéras en trois actes, *L'Alcade de la Vega* & *le Colporteur*.

A la suite de ce texte sont tracés ces mots, d'une autre écriture :

Je soussigné certifie que cette pièce est entièrement de la main du célèbre compositeur Onslow. Il rédigea cette note pour moi, à l'époque où je travaillais à sa biographie insérée dans la *Revue de Paris*.

J. D'ORTIGUE.

Ce 4 mai 1844.

Venons-en aux violonistes. Voici d'abord Viotti, chef d'école, classique de son instrument. Il fut vers la fin de sa vie, pendant quelques années, directeur de l'Opéra. Les deux lettres qu'on va lire, et qui se font suite, furent écrites à ce titre; elles peuvent être versées au dossier des Concerts spirituels dans la dernière partie de l'existence de cette institution.

VIOTTI AU SURINTENDANT DES BEAUX-ARTS

Personnel  
N° 5

6 avril 1821.

Monsieur le Baron,

Nous approchons si fort de nos propres Concerts, nous sommes si accablés de répétitions pour la pièce de circonstance et tout ce que nous devons avoir pour la semaine sainte, qu'il me semble impossible de trouver un jour et les moyens pour avoir un Concert extra.

Je voudrais de bon cœur pouvoir aider Mad<sup>lle</sup> Bertrand (1), qui a un talent distingué et qui est excellente pour ses Parents, mais comment faire ?

Au reste, je suivrai vos ordres sur cela comme sur toute autre chose.  
Je suis avec respect

*Votre très humble et  
très obéissant serviteur*  
*J. Viotti*

AU MÊME

Monsieur le Baron

Paris, le 8 avril 1821.

Monsieur le Baron,

Plus je réfléchis, plus je pense qu'il faut m'exécuter !...

Jamais je n'ai manqué à ma parole en fait d'affaires sérieuses comment pourrois-je y manquer dans cette désagréable circonstance ?...

Peut être me suis-je un peu trop hâté en écrivant aux artistes, composant l'orchestre Bohrer (2); — peut-être ma vivacité, mon amour

---

(1) Vraisemblablement M<sup>lle</sup> Aline Bertrand, harpiste de talent, qui eut des succès dans les concerts vers ce temps là.

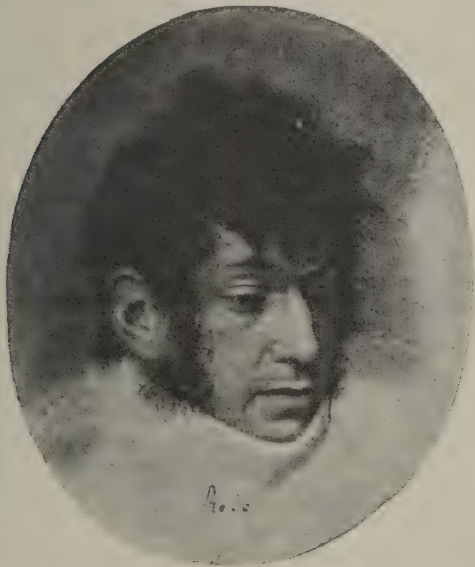
(2) Les frères Bohrer, violoniste et violoncelliste renommés, se firent entendre maintes fois à Paris à cette époque, notamment au Concert spirituel (FÉTIS).

propre blessé m'ont-ils fait proposer avec trop de précipitation de les payer de ma poche; mais enfin c'est fait, je dois mettre à exécution ce que j'ai avancé. — Je vous supplie donc, Monsieur le Baron, demain au Comité de ne point mettre d'obstacle à ce que je remplisse ma promesse. — Tel dur et gênant que soit le sacrifice, je le préfère mille fois que de m'exposer à être blâmé par des individus dont il m'a été confié la direction.

Je suis avec respect  
Monsieur le Baron

Votre très humble et très obéissant serviteur  
J. B. VIOTTI.

De Rode, le plus digne élève et continuateur de Viotti, donnons une lettre à un instrumentiste à qui nous avons vu



RODE.

Spontini écrire amicalement. On y trouvera quelques détails piquants sur les tournées d'artistes en ce temps là.



RODE AU HAUTOÏSTE VOGT

Bordeaux, 12 août 1826.

J'ai reçu en son tems, mon cher Vogt, la lettre que vous aviez chargé M<sup>me</sup> Huny de me remettre. Les détails que vous me donnez sur votre maladie m'auraient un peu plus infligé (*sic*), si vous ne traitiez l'aventure assez gaïement pour vous croire tout à fait hors de danger. Ménagez-vous cependant, mon valeureux, votre père n'en fait plus, et *l'instrument dont vous jouez* fatigue plus que le Tympanon.

Je suis enchanté de vos succès dans le département du Nord et de la Somme . . . que vous y avez gagnée. Il y a de bonnes choses à Amiens, outre les pâtés, et vous n'aurez surement pas manqué de profiter de l'occasion pour aller vous purifier ! — Je ne connais point Abbeville ; cependant je sais qu'un ci-devant musicien, violon, que j'ai connu autrefois à Hambourg et à Moscou, sous le nom *Eloi*, habite cette cité. Il a, depuis, déposé la casaque de professeur, qu'il a, je crois, troquée contre la fille du Receveur Général de la Contrée, ce qui n'a pas dérangé ses affaires ; vous l'aurez vu probablement. Lille est une bonne ville de musique, mais je ne me doutais guère que Douai fut de force à apprécier votre talent. Au reste, soyons discrets en nous rappelant la petite soirée académique de Tonneins !

Je m'étais promis de ne pas bavarder et d'aller droit au but, et voila que sans m'en douter je me laisse entraîner par le ton *folichon* de votre lettre, que j'ai sous les yeux. Reprenons bien vite la tenue qui convient à mes cheveux gris, et entrons en matière.

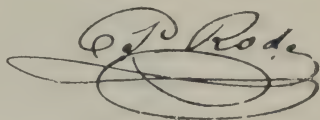
Nous avons ici le petit fils de feu Beck, compositeur allemand, mort à Bordeaux (1), dont le nom aura peut-être frappé votre oreille. Ce jeune homme, nommé de L'Enclos, agé de 20 à 22 ans, est excellent musicien, et joue de la flûte de manière à se faire entendre partout. La place de première flûte, qu'il occupe au grand théâtre, ne lui laissant entrevoir qu'un avenir assez triste, il désirerait vivement aller à Paris ; je viens d'écrire à cet effet à Cherubini, Baillot et Crémon, chef d'orchestre de l'Odéon, pour savoir s'il ne serait pas possible de lui faire obtenir une place à quelque théâtre, qui le mit à même de subsister et de se livrer à l'étude. Si par vos relations vous pouviez quelque chose pour lui, je le recommande avec instance à votre intérêt. C'est un honnête garçon qui a le désir de se pousser et qui mérite d'être épaulé. — Un mot de réponse sur vos espérances.

---

(1) François Beck, né à Mannheim, fixé en France en 1780, directeur du Concert de Bordeaux, correspondant de l'Institut.

Adieu, mon cher Vogt, je me suis acquitté de vos commissions en faisant vos complimens à *nos Messieurs*, qui y ont été très sensibles. Recevez la nouvelle assurance de mon attachement et de mes sentimens bien dévoués.

Je vous présente mes amitiés.



Ma famille, reconnaissante de votre bon souvenir, me charge de mille choses pour vous.

Si votre intention est de venir à Bordeaux, ce dont je me réjouis, je ne vous engage pas à vous y hasarder avant que le vin ne soit bien tranquille dans le cuvier; les vendanges rendent la ville déserte.

*Monsieur G. Vogt, — rue de l'Echelle n. 9 — Paris.*

De Baillot, la Bibliothèque du Conservatoire possède une grande quantité de papiers autographes, notamment 59 lettres adressées par lui à son confrère Mialle, altiste de son quatuor, et 15 à divers correspondants (Auber, Habeneck, Dauprat, le baron de Trémont, Pacini, etc.) presque toutes soigneusement datées de 1816 à 1842. Il y est joint un *Dialogue entre la Grosse Caisse et la Sourdine*, plaisanterie dont le titre suffit à faire entrevoir le genre d'esprit (1). Toute cette correspondance, qui dénote d'ailleurs un parfait honnête homme, est peu littéraire: nous en détacherons seulement une lettre écrite à un ami, médecin de la Salpêtrière, qui, sans doute, avait exprimé le désir que ses malades entendissent jouer du violon. La réponse de Baillot semble caractéristique d'une sensibilité un peu apeurée et qui ne se rassure qu'au milieu des "satisfaits".

---

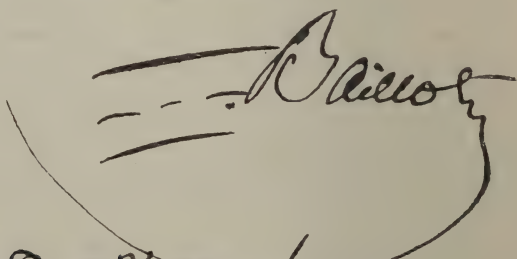
(1) Ce dossier contient, en annexes, d'autres lettres, du fils de Pierre Baillot, René, qui fut à son tour professeur au Conservatoire, ainsi qu'un compte de banque au nom (peu lisible) de Baillot, ou, plus probablement, Bailiot, accusant un mouvement de fonds de 500.000 francs: cette pièce, émanant plus probablement d'un financier que d'un violoniste, doit s'être égarée en venant ici!

BAILLOT A UN MÉDECIN DE LA SALPÊTRIÈRE

Très honorable Ami,

Combien je vous remercie de votre bon souvenir ! Je saisis avec empressement l'occasion que vous m'offrez de passer avec vous quelques momens délicieux. Mais, ce grand cabinet dont vous parlez, est ce bien celui qui se trouve placé au milieu des onze cents pauvres créatures privées de la raison ? — Voilà qui fait glacer mon courage ; il ne pourrait aller jusqu'à faire entendre à leurs oreilles une harmonie qui n'est plus d'accord avec leur infortune qui n'est en elle-même qu'une affreuse dissonnance : *la folle de la maison* serait bientôt étouffée par ses tristes compagnes : on a le cœur trop serré dans cette habitation pour que celui de l'artiste puisse se dilater ainsi qu'il en a besoin. Il n'en est pas de même pour le sublime Hypocrate, accoutumé qu'il est à interroger, à sonder toutes les douleurs qu'il parvient à soulager ou à guérir : j'admire votre force et votre puissance, plaignez ma faiblesse et ma nullité. — Il est pour le musicien deux extrêmes à redouter : l'indifférence ou la fureur ; dans l'un ou l'autre cas, il y a surdité complète. — Ah ! laissez nous vous parler ailleurs ! Nous voudrions aussi vous écouter, car votre harmonie va de pair avec celle de nos plus grands maîtres. Laissez moi espérer qu'après ces fêtes, vous voudrez bien nous assigner un autre lieu de rendez vous où nous puissions nous livrer à l'heureux délire qui fait oublier, au moins pendant quelques momens, tant de tristes folies.

Votre tout dévoué

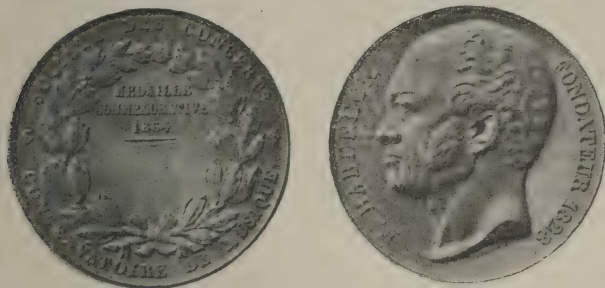
A large, stylized handwritten signature in dark ink, which appears to be "Baillet". The signature is written with fluid, sweeping strokes and is enclosed within a large, open, curved bracket-like shape.

Ce Mardi 25. Mars

1834.

Au Docteur Pariset — A l'hospice de la Salpêtrière — Paris.

Nous aurions aimé à reproduire quelque lettre d'Habeneck, violoniste distingué devenu chef d'orchestre illustre. Mais, des dix-sept que nous trouvons de lui (7 datées de 1823 à 1846, les 10 autres sans date), écrites comme directeur de l'Opéra, chef



F. HABENECK.

Médaille commémorative de la fondation de la Société des Concerts du Conservatoire.

d'orchestre de l'Opéra, chef d'orchestre de la musique du Roi, capitaine de musique de la Garde nationale, il n'en est pas une qui ne soit d'un caractère purement administratif et d'une complète insignifiance. Pour ne pas omettre complètement son nom, reproduisons seulement ce billet, le plus intéressant que nous ayons trouvé à citer en raison du nom par lequel il commence.

*HABENECK A UN MAITRE DES REQUÊTES  
AU MINISTÈRE DE LA GUERRE*

Paris, 28 septembre 1838.

Monsieur,

Mon ami Halévy vient de faire part de vos bienveillantes dispositions pour moi. Je serois bien flatté Monsieur d'obtenir de vous un rendez-vous. J'éprouve le besoin quelque soit l'issue de ma demande de vous témoigner toute ma reconnaissance.

Agréez Monsieur l'assurance des sentimens distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur

rue du Montblanc n° 28

P. S. Ma demande a dû être remise sous les yeux du ministre.



De Paganini, il convient de reproduire en fac-simile le simple billet suivant. Les seuls autographes de lettres que nous connaissions de lui sont celui-ci, par lequel il annonce consacrer à une œuvre de charité le bénéfice légitime de son concert, et celui de la lettre par laquelle il envoie vingt-mille francs à Berlioz, ruiné par ses chefs d'œuvre. Pour un avare réputé, cela n'est point trop mal.

PAGANINI AU BARON DE GERANDO

Monsieur

Je destine pour votre inté-  
ressante Institution des Orphelins  
le cinquième de la Recette.  
Veuillez en faire part à  
votre Comité et me croire  
avec estime

Votre Dévoté  
Assidu

Niccolò Paganini

Paris le 15. Avril 1831

Maintenant, un petit billet musical d'un tragédien : nous l'avons trouvé dans un album d'autographes conservé dans la famille du destinataire, — d'où il est aujourd'hui, d'ailleurs, sorti.

TALMA A FÉTIS

Mon cher Fétis, je trouve qu'en général dans les chœurs de Gossec (1) les harpes ne dominent pas assez, surtout au moment de l'inspiration. Les harpes unies aux instruments à vent font un merveilleux effet. Ne pourriez-vous pas obvier à ce défaut ? Voyez dans votre sagesse (2).

A vous de cœur

TALMA.

Voici le nom d'un vieux musicien, resté volontairement obscur, Alexandre Boëly, qui consacra sa vie à cultiver une tradition oubliée en son temps, celle du grand art de l'organiste, dont un musicien du XVIII<sup>e</sup> siècle disait à Bach : " Je le croyais éteint, vous le faites revivre „. Lui aussi s'y essaya, et son exemple, son intention tout au moins, ne fut peut-être pas inutile pour renouer cette tradition, redevenue si forte de nos jours. C'est son père, Jean-François, que nous avons vu, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, échanger avec Gossec des propos peu amènes (3) ; le voilà maintenant, quarante ans plus tard, en rapports lui-même avec un autre directeur musical du Conservatoire, Auber, et s'exprimant avec lui sur un ton plus apaisé. Il nous suffira d'extraire quelques lignes de cette lettre de recommandation (du 29 octobre 1842), et de reproduire la signature.

... Le jeune Burelle desire beaucoup être admis au Conservatoire comme élève dans une classe d'harmonie ; je crois qu'il doit aussi vous être recommandé par M<sup>me</sup> Duchambge . . . C'est un très bon sujet, je lui reconnais des dispositions et de la facilité pour apprendre les choses

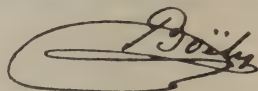
---

(1) Les chœurs d'*Athalie*, pour la tragédie de Racine.

(2) Il paraît ressortir de cette lettre que Fétis fut, pendant un temps, directeur de la musique à la Comédie-française. Rien ne confirme cette particularité dans la copieuse notice que s'est généreusement accordée l'auteur de la *Biographie universelle des musiciens*.

(3) Voir ci-dessus, lettre de Gossec du 24 octobre 1806.

abstraites... N'ayant pas moi-même assez d'habitude dans l'enseignement de l'harmonie et du contrepoint pour le diriger tout à fait bien, je lui ai conseillé de s'adresser ailleurs, et où pourrait-il s'adresser mieux?...



Revenons aux chanteurs, et complétons, par quelques lettres dont les dates se rapprocheront de l'époque que nous avons assignée à ce chapitre, la série que nous leur avons consacrée précédemment.

Et déjà, ayant publié une lettre de Garat sous la date de Ventose an 12, nous en avons annoncé une autre " se rapportant, disions-nous, à une autre période de l'histoire „. Voici cette dernière:

PIERRE GARAT AU DIRECTEUR DE LA MAISON DU ROI

25 octobre 1816.

Monsieur le Comte,

Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'appeler à continuer dans l'Ecole Royale de musique et de Déclamation les fonctions que j'exerçois au Conservatoire de musique; un traitement fixe de 2000<sup>f</sup> et 900<sup>f</sup> à titre de gratification a été substitué au traitement de 8000<sup>f</sup> dont je jouissais dans le Conservatoire, traitement extraordinaire dans l'établissement mais qui réunissait à la qualité fixée par l'organisation, un bienfait de sa Majesté La Reine Marie Antoinette, qui en m'attachant à son service en 1783 avait daigné m'accorder une pension de 6000<sup>f</sup>.

Plein de respect pour les décisions de votre Excellence et persuadé que lorsqu'il lui sera possible elle améliorera mon sort, j'ai accepté la place qu'elle m'a fait offrir; avec l'espérance qu'en considération de la perte que j'éprouve après sept ans de service chez la Reine et dix-huit années d'Enseignement dans le Conservatoire votre Excellence voudra bien m'accorder quelques graces.

J'ai l'honneur de supplier votre Excellence de m'accorder, 1<sup>o</sup> la jouissance de mon traitement depuis le 1<sup>o</sup> avril dernier; Monsieur de Laferté m'ayant dit que je ne pouvais l'obtenir que par une décision spéciale de votre Excellence. 2<sup>o</sup> De vouloir bien agréer que je fasse mon service dans l'Ecole Royale pendant novembre et décembre, et que ces mois compris dans le congé que votre Excellence a bien voulu m'accorder sur la demande de Monsieur de La ferté jusqu'au 1<sup>o</sup> avril prochain soient

reportés en 1817, pour prolonger mon congé jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet de cette année. 3<sup>o</sup> De décider qu'il me sera accordé annuellement un congé de trois mois sans suspension de traitement pour voyager soit en France soit dans les pays étrangers; bien entendu que, pour l'an 1817, ce congé se trouvera compris dans celui dont votre Excellence a daigné me favoriser et pour lequel je sollicite, Monsieur Le Comte, de votre bienveillance, une semblable exemption de suspension de traitement.

Je suis avec le plus profond respect

Monsieur Le Comte de votre Excellence

*À très humble et très*

*Oùïssant Serviteur.*

*Garat*

*Monsieur Le Comte de Pradel, Directeur Général — de la maison du Roi.*

Fabry Garat, frère de Pierre, jouit d'une moindre renommée, mais n'eut pas beaucoup moins de prétentions. On en jugera par le ton de ces deux lettres:

FABRY GARAT A PLEYEL

Vous m'aviez promis, Playel, qu'il ne se vendrait pas d'exemplaires de ma musique sans ma signature; je vois avec beaucoup de peine que vous ne m'avez pas tenu votre promesse.

Donnez moi donc un jour, une heure, pour que nous terminions nos arrangements. Je vous salue

*Fabry Garat*

Paris, ce 17 mai 1808.

*A Monsieur — Playel père.*



FABRY GARAT AU DIRECTEUR DE LA MAISON DU ROI

Monsieur le Duc,

Quelle bonne nouvelle pour moi ! Le Roi daigne accueillir les inspirations de mon art. C'est dans cet heureux instant que la reconnaissance montre à mon cœur un père dévoué à son roi, un frère dont s'honore la France ; cet Orphée demandant audacieusement son roi dans ses chants public aux enfers de 93, à Paris, pendant que dans le midi je répandais ses royales cantates.

Ma famille, comblée des bontés de Louis XVI, de la Reine Antoinette, ne les oublia jamais ; les bienfaits de Louis XVIII attestent l'actif dévouement de notre vie ; Charles X veut bien aujourd'hui accueillir dans sa Bibliothèque les œuvres d'un sujet dont il distingue le zèle ; je transmettrai à mon fils les sentiments de reconnaissance que m'inspirent tant de royales faveurs, et, en vous assurant de ma gratitude, je vous prie d'agréer le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Monsieur le Duc

Votre très humble et très obéissant  
serviteur

9 mars 1829.

FABRY GARAT.

Elleviou, le ténor chéri des dames, a été nommé dans une lettre de Grétry à Marceline Desbordes, de 1807 : à ce moment, disait l'auteur de *Richard*, toutes les jolies femmes de Paris voulaient le voir en Huron. Nous le retrouvons trente quatre ans après, dans son domaine du Beaujolais, jouant pour son propre compte le rôle de gentilhomme campagnard, invitant à le visiter dans ses terres un officier de l'Empire en retraite comme lui.

LE TÉNOR ELLEVIOU A UN GÉNÉRAL EN RETRAITE

Roncières (1), le 5 juin [1841, date de la poste].

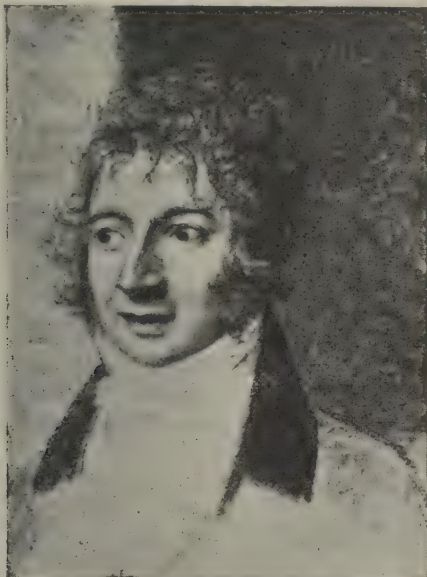
Mon cher Général,

J'ai reçu en arrivant à Roncières la lettre que vous m'avez écrite de Choisy le Roi. Je vous remercie de votre bon souvenir. Vous avez oublié

---

(1) Le nom de ce domaine a disparu des cartes modernes ; mais la tradition locale conserve encore aujourd'hui le souvenir du séjour d'Elleviou sur le territoire du Bois d'Oingt, chef lieu de canton du département du Rhône, à 14 kil. de Villefranche. La lettre porte les timbres de la poste de ces deux localités.

de me mander si nous aurons le plaisir de vous voir cette année dans nos montagnes. Dans ce cas ou vous auriez cette bonne pensée, il faudrait ou que vous vinssiez tout de suite, parce que je partirai pour les eaux vers le 8 du mois prochain, ou bien que vous puissiez venir à l'automne faire les vendanges. Je ne suis pas encore bien décidé d'aller à Aix. On m'engage beaucoup à aller à Baden (?) et j'incline un peu de ce côté; on dit que c'est un pays ravissant. Venez donc nous voir,



ELLEVIOU.

et si cela vous arrangeoit, nous pourrions faire ensemble un de ces voyages, ce qui seroit pour moi un grand plaisir. Voyez si vous êtes disposé à braver la monotonie de la solitude. Nous n'avons pas à vous offrir des distractions bien amusantes; mais vous serez sûr de trouver des amis bien dévoués; nous rabâcherons sur nos vieux souvenirs.

Adieu, mon cher général, écrivez moi promptement et donnez moi de bonnes nouvelles, comme par exemple celle de votre prochaine arrivée.  
*your's for ever*

A handwritten signature in cursive script, appearing to read 'Elleviou', with a long, sweeping underline.

par Villefranche — Rhône.

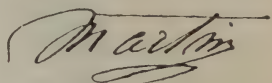
Il faudrait prendre la voiture *par terre* de Paris à Lyon, rue Notre Dame des Victoires, Messagerie royale; vous m'annonceriez le jour de votre arrivée, je vous enverrai prendre à Villefranche. Ainsi-soit-il!

*A Monsieur — Le Général Marquis de Longuerac — à Choisy le Roi — Avenue de Paris N. 7. — Choisy le Roy.*

Martin, compagnon de succès d'Elleviou, lui fut attaché au point de ne pas le quitter jusqu'à son dernier souffle de vie: ce fut chez lui, à Roncières (d'où nous avons vu partir la précédente lettre), qu'il mourut après s'être retiré du théâtre. — La lettre ci-dessous appartient encore à la période active de sa carrière.

LE BARYTON MARTIN A UN AGENT THÉÂTRAL

Monsieur, L'Opéra comique venant d'obtenir un très grand succès dans la Pièce du *Chaperon rouge*, je n'ai pu refuser à mes camarades de rester cette année à Paris pour profiter des recettes que cet opéra procure. En conséquence, je vous prie de remercier pour moi messieurs les directeurs de province et leur dire que je remettrai à l'année prochaine ma tournée dans les départements, et, comme ce sera ma dernière année théâtrale, je prendrai un peu plus de tems et j'espère être assés heureux pour récompenser les directeurs chez lesquels je n'ai pu aller cette année. Recevez je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.



ce 31 juillet 1818.

*A Monsieur Raymond — Correspondant des théâtres — rue des Deux écus n. 35 — au coin de celle de Grenelle — S. Honoré — à Paris.*

Ponchard, qui succéda à Elleviou dans ses rôles et en créa d'autres du même emploi, nous fournit la lettre suivante, tout administrative et professionnelle.

PONCHARD AUX SOCIÉTAIRES DE L'OPÉRA-COMIQUE

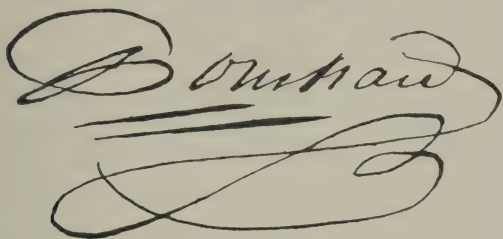
Messieurs et chers camarades,

C'est avec une peine extrême que je me vois encore forcé de vous adresser des réclamations et des plaintes. J'avais beaucoup compté sur vous pour me faire obtenir de l'autorité l'augmentation de 4/16<sup>mes</sup>, et j'éprouve une véritable humiliation de n'en avoir obtenu que trois. Je vous avoue que je croyais ma demande assez modeste et assez inférieure au service que je n'ai cessé de faire depuis sept ans, pour penser qu'on

me l'accorderait sans restriction. Cette différence si peu importante pour la réserve l'est beaucoup pour moi.

Je compte donc encore sur vous, mes chers camarades, pour obtenir une révision à cet égard et convaincre l'autorité de la justice de mes prétentions. Vous savez mieux que moi de quels arguments vous servir pour les justifier.

Je suis en attendant une prompte réponse et avec une reconnaissance parfaite  
Vos dévoué camarade

A large, elegant handwritten signature in cursive script, reading "Boudin". The signature is written in dark ink on a light background.

Le 2 avril 1819.

[En note: " La Comédie n'est point autorisée à faire demande, elle ne peut seulement que témoigner le désir à l'autorité „. Puis au-dessous: " A classer sans réponse „].

Ne sortons pas de l'Opéra-Comique, avant d'avoir donné cette lettre, un peu précieuse, d'une des artistes qu'on entendit longtemps chanter aux côtés de ses trois camarades sus-nommés.

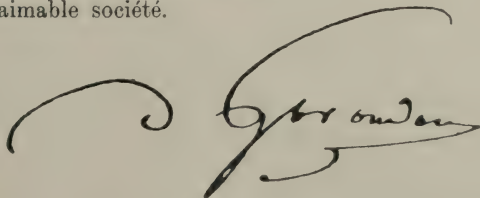
*MADAME GAVAUDAN A UNE DAME DU MONDE*

Je ne vous verrai pas encore ce soir, chère et aimable dame. On m'enlève: c'est assez glorieux à mon âge!

Mais un chagrin profond ôte (?) l'amour propre. De tous [les] plaisirs, le seul que je puisse goûter est près de vous. Je m'y plais; j'y suis à l'aise; vos entours, tout me convient.

Il faut que vous me permettiez de vous dire: que cela tient à votre esprit doux et gracieux, à votre humeur égale (chose rare), à cette bonté qui est dans vos traits, dans votre langage; enfin mon cœur et mon amitié vous appartiennent. C'est un triste cadau me direz-vous! Mais la reconnaissance, si vous acceptez, est sans bornes.

Mille choses à toute l'aimable société.

A large, elegant handwritten signature in cursive script, reading "Gavaudan". The signature is written in dark ink on a light background.

*Madame — le Mercier — rue Basse — du rempart 18 — Paris.*



Maintenant, une chanteuse de l'Opéra, toute jeune au moment où elle écrivait la lettre ci-après, n'ayant pas encore débuté au théâtre, ni pris, par le mariage, le nom sous lequel elle s'est fait connaître.

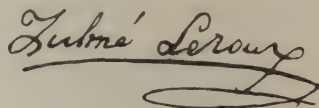
MADAME DABADIE A UN PRÉSIDENT DE SOCIÉTÉ MUSICALE

Paris, le 18 D<sup>bre</sup> 1819.

Monsieur,

Je vous prie d'être mon interprète auprès de ces Messieurs pour les remercier de tout ce qu'ils me disent d'obligeant. Je suis très flattée que mon faible talent aye pu obtenir l'approbation de votre belle société et être vu avec toute l'obligeance et l'encouragement dont j'ai besoin. Assurez ces Messieurs que je me ferai un plaisir à leur être agréable, en me réunissant aux talents distingués qui composent leurs réunions. Je serai privée d'entendre le concert prochain, par un rhume qui demande de grandes précautions; mais j'espère pouvoir chanter quelque chose le concert suivant. J'aurai l'honneur de vous le faire savoir, Monsieur, sitôt que je me verrai mieux.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.



Rue de la Verrerie, n° 33.

[D'une autre main, au-dessous de la signature: "Aujourd'hui Madame Dabadie... 1<sup>er</sup> sujet de l'Académie Royale "].

M<sup>me</sup> Grassari, autre chanteuse de l'Opéra, qui n'avait d'italien que le nom (car elle était Belge), va nous faire entendre la complainte bien connue de la cigale qui crie famine. Elle était d'autant plus fondée à se plaindre qu'elle s'était fiée à des promesses dont elle était en droit de réclamer l'accomplissement. Mais nous avons déjà vu, et nous verrons encore, que les engagements pris avec de simples artistes comptèrent peu aux yeux des gens sages dont s'entoura le gouvernement de Louis Philippe, et de plus grands que la pauvre chanteuse eurent à subir, non moins lourdement qu'elle, les suites de leur indifférence.

MADAME GRASSARI AU DIRECTEUR DE LA LISTE CIVILE

Monsieur le Baron,

Ayant appris que le Roi avait rendu une ordonnance, le 22 mai dernier, en faveur des pensionnaires de la liste civile, pour qu'il soit donné un secours de six mois de pension, sur l'année 1831, à ceux qui ont des pensions de trois mille francs, et au dessous, la mienne étant de 960 francs; j'ai recour à vous, Monsieur, pour que vous ayez la bonté de me faire porter sur la liste, afin de participer au bénéfice de l'ordonnance. Je sé que, grace à vos bontés, j'ai reçu un trimestre sur l'année 1831. J'ose espérer de votre bienveillance que vous me ferez porter pour être de niveau avec les autres pensionnaires. Je suis dans une position affreuse, n'ayant pas les moyens de subvenir aux dépenses que nécessitent une maladie douloureuse dont je suis menacée depuis plusieurs mois; hélas! Monsieur, ce n'est cependant que le prix de mon travail, qui m'est légitimement dû, que je réclame; c'est la suite d'une transaction pour laquelle j'ai abandonnée les deux tiers de mes appointements pendant trois années. Cette argent est resté dans les coffres de la maison du roi — et pour la même raison à la liste civile — et moi, faute de recevoir ma pension, je vais peut-être mourir ne pouvant me procurer les secours nécessaires. Victime d'une confiance aveugle, j'ai perdu le fruit de mes économies — j'avais droit de compter sur ma pension, elle est arriérée de plus d'une année... que les plaintes d'une malheureuse femme souffrante, se fassent entendre à votre cœur compatissant.

Confiante en votre justice et votre bonté, elle a l'honneur d'être

Monsieur le Baron

Votre humble servante

*C. Girard Grassari*

rue Longuet, au Pecq, près  
St Germain en Laye.

Ce 16 juin 1832.

Enfin, bien que la signataire de la lettre suivante, étant danseuse, n'ait peut-être pas beaucoup de titres à être admise dans notre galerie épistolaire de musiciens, faisons exception pour elle en faveur du bon renom qu'elle a laissé dans son art et de l'allure de bonne bourgeoise, tendre et sensible, dont témoigne sa lettre, écrite à une époque où sa carrière était achevée depuis longtemps.

MADAME BIGOTTINI A UN AMI D'ENFANCE

J'avais bien besoin, mon cher ami, de recevoir de tes nouvelles, car je commençais à craindre qu'il vous fût arrivée quelque chose de fâcheux, n'entendant pas parler de vous depuis si longtemps; enfin je sais que vous vous portez tous bien et me voilà rassurée.

J'ai partagé bien sincèrement le bonheur de toute la famille en apprenant qu'il y avait un petit "Toporte", de plus dans ce monde; j'espère que Jules doit en être tout fier, et quelque chose me dit que ce petit descendant sera aussi bon que ses aïeux.

Il me tarde de savoir le succès de Clarisse dont je ne fais aucun doute.

Tout le monde ici se porte bien et me charge de vous dire mille chose. Je pense que la santé de M<sup>me</sup> Porte est tout à fait consolidée, car tels voyages lui réussissent toujours bien.

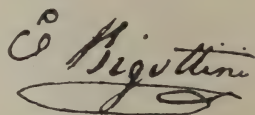
Henriette me prie de bien embrasser Clarisse; nous travaillons toujours un peu et nous attendons le professeur avec impatience, du moins moi.

Je suis établie à Passy; je m'y trouve bien, mais j'y serai encore mieux quand mes bons amis seront revenus et qu'ils viendront m'y voir.

Sans adieu, vilain gourmand, avec tes fraises, tes petits poids (*sic*) et ta caülade [ou caüsade?]. Si tu pouvais seulement m'en envoyer un petit peu! Mais non, vilain, tu gardes tout pour toi! C'est égal, je ne t'en aime pas moins.

Bien des choses pour moi à tout ce qui t'entoure, sans oublier M<sup>me</sup> Bory que j'ai le plaisir de connaître. Surtout un gros pontou (1) de ma part sur le petit nez de M. Gaston Toporte, et quant à toi je t'embrasse du plus profond de mon cœur.

Ta vieille amie



Ce 21 juin 1839.

P. S. M. Naudet, M<sup>me</sup> Persuis, Charles, ses enfants, se joignent à moi. [Au crayon, d'une autre main: "M<sup>me</sup> Bigottini, 1<sup>re</sup> danseuse de l'Opéra, grande réputation, et amie d'enfance de M. Porte qui m'a élevée "].

Terminons cette série, après laquelle nous entrerons dans une autre partie de l'histoire, par quelques nouveaux documents relatifs au Conservatoire. L'École fondée sous la Convention

---

(1) Expression familière en provençal pour dire "baiser".


devait subir, sous le régime de la Restauration, des vicissitudes qui ne furent pas loin d'en amener la chute. Leur récit constituerait un chapitre que nous n'avons pas à écrire ici; tenons-nous-en donc à reproduire quelques pièces par lesquelles nous verrons se manifester la vie de l'institution à cette époque difficile.

Voici d'abord quelques documents qui, plutôt administratifs que personnels, ont pour raison d'être insérés ici celle de continuer à nous faire connaître les formes extérieures des correspondances sous les régimes successifs, matière qui a donné lieu à diverses autres reproductions faites dans les chapitres antérieurs.

Remontant aux dernières années de l'Empire, nous reproduirons l'en-tête du papier officiel du Conservatoire en 1810. La lettre pour laquelle la feuille a servi ne faisait point partie de la correspondance directoriale: elle émane simplement du Bibliothécaire, l'abbé Roze (sur qui nous reviendrons), et n'a même pas pour objet une affaire de service, car elle ne contient qu'une recommandation, adressée, il est vrai, à quelque haut fonctionnaire; le papier est du grand format de 36 sur 24 centimètres: la photographie en a notablement réduit le format. Nous reproduisons seulement l'en-tête et la signature finale, le texte de la supplique n'ayant pas grande chose pour nous intéresser par lui-même.

*Conservatoire Impérial de Musique*  
*et de Déclamation.*

*Paris, le 30 Décembre 1810*

*Votre très humble et obéissant*  
*Serviteur Roze Bibliothécaire*  




Un autre important service musical du même temps avait, à l'usage de sa correspondance, un papier conforme à l'intitulé que voici. On reconnaîtra dans les mots tracés à la main l'écriture du chef de ce service, Lesueur.



## DIRECTION DE LA MUSIQUE IMPÉRIALE ET ROYALE.

---

*Paffy, le mercredi matin 20 avril an 1808.*

Quelques années après, les temps sont changés : la Restauration a placé le Conservatoire dans la dépendance du service de l'**Argenterie** (*sic*), des "Menus-Plaisirs", etc.; et voici sous quelle apparence mesquine s'offre aux yeux la correspondance administrative du fonctionnaire haut titré à qui furent confiées pendant quelque temps les fonctions de directeur; il était obligé d'écrire (ou faire écrire) à la main, en haut du papier, le titre d' "École Royale de Musique et de Déclamation"! Nous reproduisons dans sa totalité la pièce signée de ce directeur, baron de La Ferté, dans laquelle sont nommés deux artistes de renom : Baillot et son élève Girard, ce dernier devenu chef d'orchestre de l'Opéra.

Paris, le ——— 181 —

Argentierie,  
Menus - Plaisirs  
et Affaires de la Chambre  
du Roi.

Ecole Roy de  
de musique  
et de  
D'elocation.

Nous, Intendant général  
de l'Argentierie, Menus-Plaisirs  
et Affaires de la Chambre  
du Roi :

D'après l'Examen des classes  
instrumentales qui a eu lieu hier  
et sur la proposition de l'Inspecteur  
général, avons admis dans la  
classe de Violon de Mr Baillot,  
le Nomme' Gerard (Marcise) âgé  
de 19 ans, pour perfectionner le  
talent qu'il a déjà acquis sous ce  
Professeur.

Fait en l'Hotel des  
Menus-Plaisirs du Roi  
le 12 février 1817.

V. D'Arlema

Un peu plus tard, le Conservatoire, toujours sous le nom d'École Royale de Musique et de Déclamation, se met à reprendre quelque prestige: il relève maintenant de l'Intendance des Théâtres Royaux et a pour " Inspecteur général „ un musicien (non compositeur), Perne. Voici la signature de ce dernier, avec l'en-tête sous lequel elle a été apposée.

*École Royale  
de Musique  
et de Déclamation*

*Intendance des Théâtres Royaux.*

*Caen 16 juillet 1826*

*Insiste' sur l'importance d'approuver  
s'elle ait jltm de prépondérance  
sa l'autorité.*

*L'inspecteur général  
Perne*

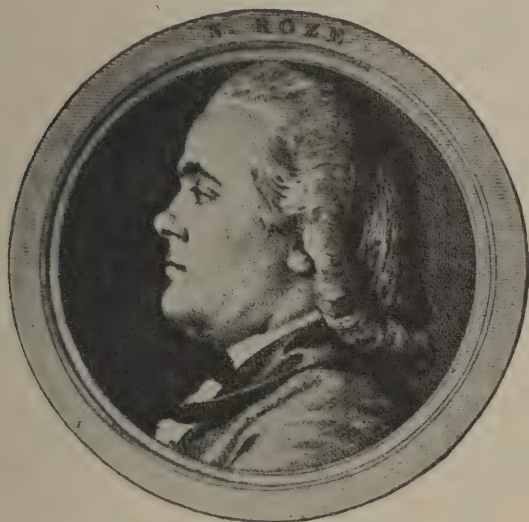
Enfin, reprenant ses droits légitimes, le Conservatoire revoit à sa tête un vrai maître, Cherubini. C'est lui qui a rempli les blancs de la lettre dont nous donnons le début et en a écrit et signé le contenu.

*Paris, le 16 juin 1827*

*Le Directeur de l'École Royale  
de Musique et de Déclamation.*

*Monsieur*

Il est un des fonctionnaires de ce temps dont il nous paraît convenable de faire revivre le souvenir à la fin d'un chapitre dont la documentation est entièrement empruntée à la Bibliothèque du Conservatoire : l'abbé Roze, bibliothécaire sous Napoléon et sous Louis XVIII. Curieuse physionomie que celle de cet abbé artiste, survivant de l'ancien régime resté sur la brèche jusqu'à ses derniers jours, quatre ans après 1815. Les biographes le désignent parmi les maîtres qui soutinrent les premiers pas de Lesueur à son entrée dans la carrière, avant la Révolution,



L'abbé NICOLAS ROZE.

tandis que Balzac mêle son nom à ceux des personnages imaginaires de ses romans pour désigner le professeur de chant le plus en vogue dans les milieux mondains où se déroule sa Comédie humaine.

Nous reproduirions bien volontiers ici quelques pages de son journal de Bibliothécaire, par exemple celles où il raconte les essais d'intimidation qui furent tentés contre lui, à la Restauration, par les ennemis du Conservatoire, déjà prêts à s'en partager les dépouilles, — et la résistance qu'il fit à des instances plus sérieuses encore, quand les commissaires autrichiens, réclamant des partitions qui devaient leur être livrées par traité, le menacèrent, s'il résistait, de venir avec cent hommes de la Garde



impériale, qui culbuteraient la Bibliothèque. Mais ces documents, de nature purement administrative, seraient hors de place ici. Tenons-nous-en à un simple échange de lettres concernant la question, redevenue si aigüe au retour des Bourbons, de la restitution aux émigrés des objets et biens confisqués par la Nation. Au Conservatoire même, elle fut solutionnée de façons successives : la lettre de l'Intendant des Menus (préposé pour un temps à la direction du Conservatoire), répondant à celle du Bibliothécaire, va nous apprendre que, dès la seconde année de la Restauration, les représentants du pouvoir légitime en étaient déjà arrivés à la conviction que ce qui avait été bon à prendre par la République était décidément bon à garder par la Royauté.

*Le Bibliothécaire de l'École Royale de Musique*

*O Monsieur le Surintendant  
des menus Plaisirs du Roi.*

*Monsieur,*

Madame de La Roche Lambert étant à la Bibliothèque avec la Dame à qui elle fait don de toutes les partitions qui lui appartenaient m'a présenté une liste de ses nombreuses partitions.

J'ai l'honneur de vous proposer de remettre toutes celles comprises dans la liste ci après,

Savoir :

*L'Amitié à l'Epreuve  
Le Peintre amoureux  
Zémire et Azor  
Lucile  
Les Avides  
La Fausse magie  
l'Amant jaloux  
le Déserteur*

*le Roi et le fermier*  
*le Maréchal ferrant*  
*le Huron*  
*la Rosière de Salancy*  
*la Fée Urgelle*  
*le Jugement de Midas*  
*le Silvain.*

Ces dites partitions sont toutes en triplicata. Vous vous rappellerez, Monsieur le Surintendant, qu'un premier envoi de trois partitions a été fait à Monsieur le Duc de Duras, qui s'intéressa à ce que l'on fasse ce qui sera possible sans nuire à la Bibliothèque (1).

J'attendrai, Monsieur, votre décision. Mais préalablement je pense qu'il faudrait en prévenir Monsieur le Duc de Duras.

Le Bibliothécaire  
Roze.

RÉPONSE DE L'INTENDANT DES MENUS

... 1817.

Il m'est impossible de faire droit à la Réclamation de Madame De la Roche Lambert, les partitions désignées ci-contre ne portant aucune marque distincte qui puisse prouver qu'elles appartiennent à telle ou telle personne.

D'ailleurs un règlement du Ministère de la Maison du Roi, défend expressément toute restitution de ce genre qui tendrait évidemment à dégarnir la Bibliothèque et même les musées royaux d'une grande partie des objets qui en font la richesse.

Je suis moi-même frappé par cette mesure, puisque je n'ai pu reprendre des livres qui sont à la Bibliothèque des Menus et qui sont reconnus par plusieurs anciens employés pour avoir appartenu à mon père. Quelques uns même portent encore ses armes.

DELA Ferté.

Le dossier des papiers et lettres de l'abbé Roze conservé à la Bibliothèque du Conservatoire est abondant et composé de façon très diverse. Nous en avons déjà tiré en son temps des " Notes sur le C<sup>en</sup> Piccinni „. Nous y trouvons ensuite quelques corres-

---

(1) Le Journal de l'abbé Roze signale en effet, sous la date du 31 octobre 1816, la restitution des partitions du *Barbier de Séville*, l'*Épreuve villageoise* et le *Droit du Seigneur* portant le nom de M<sup>me</sup> de La Roche Lambert.

pondances administratives de la nature de la précédente, — des attestations en faveur d'ouvrages soumis à son appréciation, — jusqu'à une pièce de procédure, — enfin des lettres de caractère plus intime, dont certaines indiquent que le bienveillant abbé se plaisait à faire des mariages et s'intéressait au sort de ceux dont il avait favorisé l'union, — et, pour finir, une correspondance de ses dernières années avec une demoiselle au nom espagnol, retirée dans un couvent de Paris où elle s'occupait de musique. Une de ces lettres contient des conseils pour l'étude et l'exécution du plain-chant. Nous y relèverons un détail qui offre une précision relative à la vie intérieure du Bibliothécaire du Conservatoire, alors logé dans la maison :

Ma méthode de plain-chant se vend chès le Marchand de Musique du Cy<sup>d</sup> Conservatoire, Rue Bergère, n° 5 ou 7, en face de mes fenêtres (1).

J'ai encore dans ma bibliothèque un ouvrage bien précieux pour vous, je desiré que vous puissiez trouver à l'acheter. Ce sont 3 livres d'orgue par Mr. Corrette. Quoy qu'ancien, il n'en est pas moins écrit purement, et vous y trouverez tout ce que vous desirés. Mais je ne pourrai vous le prêter que très peu de tems . . . . Si vous en faites copier quelques morceaux, il faudrait transposer la basse de la 3<sup>me</sup> ligne à la 4<sup>me</sup>.

Envoyés chercher ce livre. Si je n'y étais pas, on s'adressera au bureau de la Bibliothèque et on demanderait M. Golvin mon employé qui est prévenu de remettre le livre de ma part.

Finissons sur une lettre à la même correspondante, qui fut peut-être la dernière de l'abbé Roze, car elle est datée du 27 juillet 1819 et il mourut en septembre. Il y parle de ses maux avec tranquillité, et sait, jusqu'au dernier moment, se montrer aimable et sourire à la vie qui s'en va.

*L'ABBÉ ROZE A MADemoisELLE CARDEILLAS*

Mademoiselle,

Depuis mon dernier voyage de la Rue S<sup>t</sup> Victor, j'ai toujours été dans des souffrances affreuses, souffrances d'autant plus désagréables pour la société qu'elles m'ont souvent occasionées des cris épouvantables. Ce

---

(1) Le Magasin de musique du Conservatoire, fondé en l'an II en vue de publier le répertoire des fêtes nationales; a édité ensuite les Méthodes du Conservatoire.

sont des vents qui, à mesure que je prenais un peu de nourriture, m'empêchaient de me relever, ne pouvant plus faire aucun mouvement. Enfin il y a 3 semaines qu'étant au château d'Issy, chez M<sup>lle</sup> de Lepine, il a fallu 2 domestiques pour me reporter dans le salon. Je vais un peu mieux; à présent j'ai besoin de me distraire par des choses qui me soient agréables, et vous devés croire que le plaisir de vous recevoir à ma campagne sera du nombre de celles qui me charmeront davantage. Amenés moi donc mon grand Alphonse jeudi matin 2, Le plus matin sera le mieux; nous ferons tout ce qui nous passera par la tête pour nous amuser. S'il a quelques morceaux de violoncelle que vous puissiez lui accompagner, j'ai une basse qui n'est pas mauvaise. Je vous ferai aussi entendre un de nos meilleurs pianistes de l'ancien Conservatoire, M<sup>r</sup> Herse (1). Nous irons chés lui, car c'est le jour qu'il est à S<sup>t</sup> Mandé. Il faut venir par les petites voitures de la Bastille, elles viennent jusqu'aux 1<sup>eres</sup> maisons.

Je n'ose pas engager Madame Guillier, par ce que, n'ayant pas le tems d'avoir réponse, mon dîner pourrait se trouver n'être pas présentable. On a la ressource des œufs frais et des légumes du jardin.

Arrangés tout cela pour le mieux et croyés aux sentimens les plus dévoués de votre obéissant serviteur.

Roze.

*...ademoiselle ...elle Cardeillas ...l'instruction des ... des hospices  
S<sup>t</sup> ... S<sup>t</sup> Victor n<sup>o</sup> 68 ...au A Paris.*

Une partie de cette adresse est déchirée. Une autre lettre à la même correspondante est adressée " à l'hospice royal des aveugles travailleurs. Rue S<sup>t</sup> Victor, N<sup>o</sup> 58 ou 68. A Paris „.

---

(1) Probablement Jacques Hervé.





## APPENDICE

---

### [Additions et corrections aux chapitres précédents].

Pour compléter cette première partie de notre collection de "Lettres de musiciens écrites en français du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle," commencée dès 1910 dans la *Rivista musicale italiana*, et avant d'entrer dans la période moderne à partir de 1830 (qui, à elle seule, fournira une matière au moins égale à celle des quatre siècles précédents), nous voudrions, dans un appendice, ajouter quelques compléments aux chapitres antérieurs, grâce à d'autres documents venus à notre connaissance postérieurement à la première élaboration.

#### CHAPITRE I.

#### Du XV<sup>e</sup> [XIV<sup>e</sup>] au XVII<sup>e</sup> siècle.

Voici d'abord une collection intéressante, qui, si nous l'avions connue, nous eût reculés d'un siècle dans le passé et eût fait changer dans le titre de ce recueil le XV<sup>e</sup> siècle en XIV<sup>e</sup>. C'est une série de pièces analogues à celles qu'a reproduit le premier chapitre: "Quittances, actes et documents divers,". Ces pièces nous ont été signalées par un "Catalogue de lettres autographes de compositeurs de musique, contenant une importante série de chartes sur la musique depuis le XIV<sup>e</sup> siècle," (vente Eugène Charavay, 11 décembre 1895). La dernière partie ne mentionne pas moins de quarante-cinq pièces, dont vingt antérieures à 1400, la première remontant à 1342.

Résumons brièvement le contenu de cette collection.

Ce sont, pour la plupart, des quittances signées par des musiciens au service de personnages importants, tels que les ducs Louis et Charles d'Orléans et la duchesse d'Orléans, Marie de Clèves; les deux comtes de Blois, Guy et Louis, ce dernier tué à Crécy; le roi de France Charles VI et la reine Isabeau de Bavière; la reine Jeanne de France, fille de Louis XI; Charles VIII, Louis XII, puis, postérieurement, François I<sup>er</sup>, Charles IX, Louis XIII; le pape Félix V; Robert de Bavière, empereur d'Allemagne; le duc de Bourgogne Jean Sans Peur; Louis II et Jacques II de Bourbon, rois de Naples, etc.

Quelques traits intéressants de mœurs musicales se révèlent par ces documents. La pièce la plus ancienne (de Montron, août 1342) nous montre Guy de Chatillon, comte de Blois, payant en nature son ménestrel Guillaume: il mande au grènetier de lui bailler "deux muids de blé méteil pour la gouvernance de sa fame et de son hostel „. Plus tard, les musiciens sont payés en numéraire: 50 ou 80 francs d'or (par Louis d'Orléans, 1389; Robert de Bavière, 1392, etc.); 40 écus (Louis II de Naples, 1393); 40 écus d'or (Charles VI, 1394); 20 livres tournois (le pape Félix V); puis, pour gages, 300 francs (3 pièces de Louis d'Orléans), etc.; d'autres fois, une simple somme de 10 francs "donnés pour une fois „. Car la plupart de ces paiements sont des gratifications accordées aux musiciens pour un concours déterminé: tantôt à des ménestrels "qui furent en notre hostel à Paris les dimanche et lundi 6 et 7 mars passés „ (1389, Louis d'Orléans); tantôt "pour le plaisir qu'ilz lui ont faiz en son hostel à Asnières où il a festié le Roy „ (1394, Charles d'Orléans); ou pour les aubades données à l'occasion du mariage du roi d'Angleterre Richard II avec Isabelle de France (1396). Ou bien il s'agira d'une somme reçue "en bonne estraine le premier jour de l'an „ (comte d'Angoulême, 1412). En 1413, Charles d'Orléans, le poète, prête galamment à la reine Isabeau trois de ses ménestrels: précisément nous possédons le texte complet de la pièce qui en fait foi et qui, passée de nouveau en vente en 1910, a été acquise par la Bibliothèque nationale. Le voici:

Jehan D'Avignon, menestreil de Monseigneur le duc d'Orléans, soy  
faisant fort de Colinet de Bourgeois et Albin, menestreils de mon dict

seigneur, confesse avoir eu et receu de honorable homme et saige Pierre Renier, trésorier général d'icelui seigneur, la somme de trente livres tournois, que mon dit seigneur leur a ordonné estre baillée et délivrée, c'est assavoir à chacun dix livres tournois sur ce qui peut estre deu à cause de leurs gaiges ou pensions, lesquels menestreils icelluy seigneur envoie presentement et hastivement de Paris à Meleun devers la Roynne qui les a mendez..... Fait l'an mil quatre cent et treize, le Dimanche dix-septième jour de décembre.

Nous voyons encore des récompenses (27 sous 6 deniers tournois, — 55 ou 66 sous tournois, — 4 écus d'or) accordées à “ certains menestriers qui ont joué devant mon dit sgr et madame la duchesse „ (Charles d'Orléans, 1450); aux “ clerons et trompettes du seigneur de Baligny en faveur de ce qu'ils sont venuz jouer devant icelle dame (Marie de Clèves), nos sgrs et damoiselles ses enfans en ce présent mois de janvier „ (1469); à un “ tabourin „ et un “ joueur de rebec „, par la même duchesse de Clèves “ mère de mon dit sgr le duc, pour leur paine et salère d'avoir joué devant la dite dame à la venue de monsgr le duc d'Alençon, monsgr du Gaure et autres sgrs qui vindrent à Bloys le XI<sup>e</sup> jour de ce présent moys „ (octobre 1483); aux tabourins et menestrez du roi de Naples pour avoir joué devant le duc d'Orléans, futur Louis XII (26 juillet 1484); aux “ tabourins et menestrez de Madame la marquise de Monferat que le dit sgr (duc d'Orléans) leur a donnez pour avoir joué ce jourd'huy devant luy en la ville d'Ast „ (1494), etc.

Ou bien encore il s'agit de dépenses d'entretien. En 1389, le duc d'Orléans, accompagnant le roi dans un voyage, fait compter 80 francs d'or à ses ménestriers et trompettes “ pour plus et mieux honnestement être en notre compagnie „ (2 pièces, des 10 et 12 décembre). En 1419, le comte d'Angoulême fait compter “ 60 sous tournois à Jean le Fisseau dit l'Estudiant, tailleur et valet de chambre, pour ordonner de faire et deviser les robes des IIII menesterez d'icellui seigneur pour son voyage de Bourges devers monseigneur le régent „; ces robes devaient être “ fourrées de martres sibellines „.

Voici les noms de quelques-uns de ces musiciens et leurs qualités. C'est d'abord “ un menestrel apellé Tronpette et un sien compaignon „ (1345); car la plupart de ces pièces comptables sont collectives, signées sans doute par le seul des “ compai-



gnons „ qui sût écrire son nom et qui répondait pour les autres ; puis “ Colinet Bourgeois, Johannin son frère, Colin Macquedante, ménétriers, et Bassent, trompette „ (1389) ; “ trois menestrels du roi Loys „ (1393) ; “ Bozo, bombarde, et Triboux, cornemuse „, menestrels de Charles VI (1394) ; les “ menestrelz et trompetes de mons<sup>r</sup> de Savoye „ (1395) ; “ Savilliant, Chifre d'Alemaigne et Seuil de Couloigne, ménétriers du comte de Nevers (Jean Sans Peur) „ (1396) ; “ Hennequin de Couloigne et de Hennes Haikilbeck „, ménétriers du comte d'Ostrevant fils du comte de Hainaut (1396). Ces derniers noms ont une apparence flamande. Relevons encore la désignation de ménétriers du duc de Bourbon (1398) et une quittance de Ferry Fols Hainchemein et Haincelin, menestrels du comte de la Marche (Jacques II de Bourbon, roi de Naples) passée par devant le prévôt de Pierrefonds (1398), etc.

Certains noms reparaissent plusieurs fois sur ces pièces : tel celui de Colin ou Colinet Bourgeois (ou Bourgeoiz), que nous apercevons avoir été ménestrel du duc d'Orléans sans discontinuer de 1389 à 1413 ; son nom figure sur sept quittances ; il semble en résulter qu'il avait la signature pour ses camarades. En 1396, il recevait une pension de 300 francs, accordée par Louis, duc d'Orléans, “ à son ménestrel Collinet Bourgeois „. En des époques plus récentes, le nom d'un tel virtuose, qui semble avoir fourni une longue et honorable carrière, eût été célèbre.

Quant à la spécialité de chacun de ces musiciens, les documents tantôt la laissent dans le vague, les qualifiant simplement “ ménestrels „, tantôt la précisent en indiquant le nom de leur instrument. Nous avons vu désigner une bombarde et une cornemuse, sous Charles VI ; le poète Charles d'Orléans aime à se faire accompagner d'un *harpeur* (“ 10 livres tournois à son amé harpeur et varlet de chambre Jehan Petitgay „). Il nous faut aller jusqu'à 1483 pour trouver la mention d'un joueur de rebec, encore que cet instrument fût usité depuis le moyen-âge. Mais les instruments les plus fréquemment nommés sont les plus sonores : tambours (taborins), trompettes et “ clérons „. Une de leurs fonctions essentielles est de donner aubade aux nobles hôtes à qui l'on veut faire honneur. Parfois ils se réunissent en groupes nombreux. C'est ainsi que le secrétaire du duc d'Orléans (Louis XII) fait donner 9 écus d'or à “ neuf trompettes de

Ludovic (le More) et à trois trompettes du comte Gayas (Caiazzo) pour avoir joué devant le duc en ce présent jour dans la ville de Verceil „ (27 septembre 1495); le maître d'hôtel de Charles VIII baille 6 livres tournois aux tabourins du S<sup>r</sup> d'Escalles pour avoir joué plusieurs fois devant le dit roi (20 juillet 1488) et nous avons déjà signalé le don fait en 1469 aux “clerons et trompettes „ qui sont venus jouer devant la duchesse de Clèves.

Souvent les sonneurs de trompettes sont confondus avec les joueurs d'autres instruments; ils le sont aussi parfois (et dès 1345) avec les hérauts, auprès de qui leur service les appelait naturellement. Enfin, dans la dernière partie du XV<sup>e</sup> siècle, on voit paraître auprès d'eux les comédiens: “Menestrez et joueurs de farces de Compiègne „, dit un compte de 1478; et un autre, de 1484: “Plusieurs tabourins et menestrez et joueurs de farces „.

Les détails se précisent à mesure que le temps avance. Une pièce du 5 janvier 1493 énumère les étrennes accordées par le duc d'Orléans aux hérauts, trompettes du roi, tambourins; a Conrat, joueur de luth (cette pièce est la première en date où nous voyons faire mention du luth) et son compagnon; aux tabourins et ménétriers de la ville d'Angers; à ses trompettes, etc. Sous François I<sup>er</sup>, voici une quittance de Christophe de Plaisance “sacqueboute et joueur d'instrument de haulx boys „ (21 février 1519: nous avons fait état de cette pièce dans notre premier chapitre), puis une autre de cinq joueurs des mêmes instruments: Jean Fontin, Francisque de Birague, Simon de Plaisance, Grant Jehan Boullay et Paule de Milan (28 février 1531).

Du 13 novembre 1580 est signé le reçu d'un écu d'or par Gaspard Dolland, maître de musique de la Sainte-Chapelle du Souverain Sénat de Savoie. Signalons la ressemblance du nom de ce Gaspard Dolland avec celui du célèbre luthiste anglais John Dowland, célébré par Shakespeare, sans conclure d'ailleurs à l'identification des deux personnages. Mais arrêtons-nous plutôt sur la pièce où est inscrite la signature de ce Dolland: le reçu est écrit au verso d'une pétition de musiciens demandant une gratification; le texte est accompagné d'une notation musicale disposée en trois cercles concentriques, sur ces paroles: *Vado et venio ad vos, dixit dñus* (“Bulletin d'autographes „, N. Charvay, juillet 1921, n° 92944).

Maintenant vont apparaître les chanteurs d'église, dont il

n'avait pas encore été question: sous Charles IX (28 mars 1569), quittance de François Meige, "chantre de la chappelle de plainchant „; sous Louis XIII (12 juin 1615 et 13 mars 1618), mandement à l'évêque de Carcassonne, Christophe de Lestang, maître de la chapelle du Roi, de distribuer 2860 livres aux sous-maîtres, chantres, chapelains, enfanz, clerez et autres officiers de "nostre chapelle pour leurs gages de juin „, et de 600 livres tournois à "frère Abraham Langlois, religieux augustin, l'un des chantres de nostre chappelle de musique „. L'on voit, par la comparaison des chiffres, que les appointements ont augmenté.

Puis c'est le tour, non plus des "joueurs de farces „, mais des "comédiens français „, qui, en 1614 (quittance du 10 décembre), "ont joué plusieurs comédies en la présence de Sa Majesté dans le Louvre „: ont signé Jean du Mayne, Pierre Deulin et Louis Nicier. Ensuite, les ballets du roi: 16.412 livres 16 sols tournois pour "le ballet faict par Sa Majesté „, le 27 février 1618. Le ballet du Roi dansé en 1618 fut la *Folie de Roland* (voy. P. LACROIX, *Ballets et mascarades de cour*, t. II, et H. PRUNIÈRES, *Le Ballet de cour en France*, p. 119). Enfin, dernier numéro de cette série chronologique: un don, le 22 novembre 1636, de 800 livres tournois est accordé au S<sup>r</sup> Justin, "ordinaire de la musique de la chambre du Roi „; l'énoncé de cette qualité apparaît pour la première fois dans cette pièce.

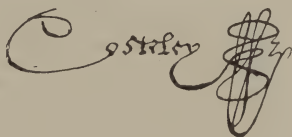
Cette énumération, portant sur une époque reculée de notre histoire, eut pour principal intérêt de nous faire assister à l'évolution de la vie musicale pendant cette longue période peu connue. Elle nous a fait connaître, par des détails desquels se dégagerait aisément l'ensemble, quelles étaient, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XVII<sup>e</sup>, les conditions d'existence des musiciens, au moins de ceux qui avaient pu approcher des grands; nous avons pu aussi nous rendre compte, grâce à elle, de la progression des modes de réalisation artistique, allant de la simplicité des premiers âges à l'enrichissement grandissant des ressources et de la technique.

Malheureusement, ces documents ne renseignent pas sur ce que nous désirerions savoir par dessus tout: quelle musique exécutaient ces ménestrels contemporains du début de la guerre de cent ans, ces joueurs de bombardes, de cornemuses ou de rebec? Nous voyons bien que, tantôt ils jouaient de leurs instru-



ments isolément, en solistes, tantôt ils se groupaient en de modestes ensembles dans lesquels nous apercevons l'embryon de nos orchestres et leur origine. Mais, quant au répertoire, aux compositeurs mêmes dont ils interprétaient les œuvres, il faudra sans doute nous résigner à ne le connaître jamais.

Aussi devons-nous nous arrêter si, à une époque déjà plus récente, nous rencontrons des documents qui nous mettent en présence de maîtres dont la personnalité nous est connue. L'occasion même en est rare: nous avons signalé en son temps que, sauf un petit nombre d'exceptions (Roland de Lassus, Palestrina, etc.), l'on n'a guère retrouvé de traces individuelles de l'activité des plus célèbres musiciens du XVI<sup>e</sup> siècle, pas même leurs signatures. Raison de plus pour que nous prêtions attention aux cas qui viendraient nous démentir. Voici un musicien français qui nous apportera cette satisfaction: Guillaume Costeley, le délicat compositeur, contemporain de Ronsard, qui vécut pendant de longues années à Évreux, où il fonda le Puy de musique en l'honneur de Sainte-Cécile, dont il fut prince. Il est resté dans cette ville un grand nombre de papiers émanant de lui. N'hésitons pas à reproduire sa signature:

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Costeley', followed by a large, stylized, circular flourish or monogram.

## CHAPITRE II.

### Lulli, Rameau, Gluck, etc.

Aux pièces relatives à Lulli, mentionnées dans ce chapitre, nous avons maintenant à ajouter quelques autres.

C'est d'abord une lettre que, bien qu'elle ne soit plus inédite, il faut reproduire pour compléter cette collection, encore restreinte, de documents émanant au fondateur de l'Opéra français. Elle a son importance, étant adressée à Colbert et relative à la prise de possession par l'Opéra du théâtre du Palais-Royal, antérieurement occupé par Molière, donc écrite au commencement du printemps de 1673. Elle a été publiée, en 1912, par l' "Intermédiaire des Chercheurs et des curieux", communiquée par



M. Buron qui l'avait trouvée dans les "Mélanges Colbert", aux manuscrits de la Bibliothèque Nationale:

Monseigneur est très humblement supplié de faire scavoir au Roy que l'Académie royale de musique demande à Sa Majesté la permission d'exausser la partie de la salle du Palais royal qui est au-dessus du Théâtre, cet éxaussement se pouvant faire sans aucun préjudice de la simetrie du susdit Palais, et sans toucher à pas un des Logemens qui sont dans la d<sup>e</sup> salle.

Elle demande aussi, que l'on change des poutres, qui sont cassées, et qui menassent ruine, avant que d'y pouvoir faire travailler, à cause, qu'il serait impossible d'y faire aucunes machines avec seureté.

Il y a aux deux costéz de l'Ouverture du Théâtre deux piliers de pierre, qui ne sont d'aucun service, et qui au contraire embarassent extremement l'espace des Décorations: On suppli très humblement sa Majesté d'accorder la permission de les oster, et de se servir de la pierre pour l'exaussement susdit des murs du Theatre. Le tout à condition, que les Lieux et les ouvrages qu'on propose seront auparavant visitez par les Officiers des bastimens de sa Majesté, et approuvéz par Monseigneur Colbert.

L'Académie estant presentement dans la necessité de paier les Loyers du lieu ou elle est, de la restablir en sortant, de faire transporter la salle et les machines au Palais royal, de paier les Loyers des Comediens Italiens et de faire la dépense necessaire pour la construction du nouveau Theatre, sans comprendre les gages et entretenemens ordinaires des Académiciens, toutes ces depenses sont si grandes, qu'Elle supplie tres humblement sa Majesté de considerer que son etablissement ou sa ruine depend entièrement d'une Pièce nouvelle dans le Palais Royal avant l'hyver.

JEAN-BAPTISTE LULLIJ.

Sur l'original sont inscrites des notes marginales, de la main de Colbert:

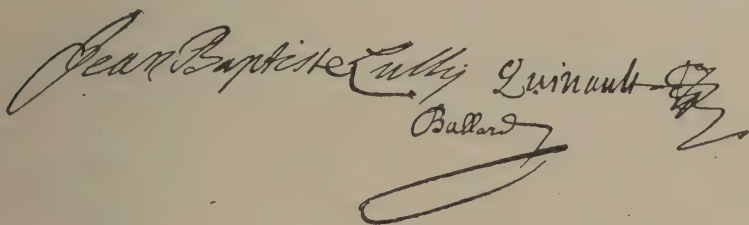
Tout ce que le S<sup>r</sup> Lully demande peut se faire sans dépense de la part du Roy et sans rien gaster à la simétrie ny à la beauté du Palais Royal.

Et plus loin:

Mon fils lira ce mémoire au Roy et prendra les ordres de Sa Majesté dans ce qu'il contient. Cela presse.

L'autre pièce, qui, provenant de la collection Malherbe, appartient maintenant à la Bibliothèque du Conservatoire, n'a pas moins d'intérêt. C'est l'acte de convention entre Lulli et

Quinault d'une part, Ballard d'autre part, à la date du 26 décembre 1680, pour l'impression du Ballet du roy intitulé: *Le Triomphe de l'Amour*, et, éventuellement, des autres ouvrages des mêmes auteurs. Le traité spécifie en effet: "Quant à la musique tant du susdit ballet du *Triomphe de l'Amour* que de tous les opéra et ballets, elle sera pareillement imprimée par le S<sup>r</sup> Ballard à l'exclusion de tous autres „. Nous ne donnerons pas ici le texte complet de ce document, dont un des meilleurs biographes de Lulli, M. Lionel de La Laurencie, à qui nous l'avions signalé, a tiré le sujet d'une communication à la Société française de musicologie, le 21 janvier 1921, — après quoi le tout a été imprimé dans le 9<sup>me</sup> "Bulletin „ de la dite Société. Mais nous constaterons que la pièce porte trois fois la signature de Lulli, la troisième fois avec les prénoms, ce qui, d'après nos calculs antérieurs, et en ajoutant la lettre à Colbert précédemment cité, porte à dix-sept le nombre de signatures de Lulli actuellement connues de nous, dont douze à la Bibliothèque du Conservatoire. Reproduisons seulement celle que l'auteur d'*Armide* a apposée à la fin de cet acte, voisinant, sur la même ligne, avec celles du poète et de l'imprimeur.

The image shows three overlapping handwritten signatures in dark ink. The top signature is 'Jean Baptiste Lully', the middle one is 'Quinault', and the bottom one is 'Ballard'. The signatures are written in a cursive, 17th-century style.

Enfin le centenaire de Molière, en janvier 1922, nous a valu l'occasion de contempler, parmi tant d'autres documents précieux, l'original d'une pièce réunissant des noms plus illustres encore: c'est l'acte notarié par lequel Molière a prêté à Lulli une somme de 11.000 livres, destinée à la construction de la maison édifiée par le compositeur à l'angle de la rue S<sup>te</sup> Anne et de la rue des Petits-Champs, où l'on peut la voir encore en état de parfaite conservation. A la fin de l'acte se superposent les trois signatures suivantes:

JEAN BAPTISTE LULLI.  
MAGDELEINE LAMBERT.  
J. B. P. MOLIERE.

Tandis que nous en sommes encore à Lulli, rectifions une menue erreur concernant sa parenté, commise dans le premier chapitre de ce recueil, à propos d'une signature de Colasse. Nous qualifions ce dernier "gendre du grand Baptiste", d'après une croyance accréditée par la biographie Michaud. Mais cela n'est pas exact: Colasse a épousé la fille du dessinateur Jean Bérain, et non celle de Lulli. Les trois gendres de ce dernier s'appelaient Francine (lequel exploita pendant trente ans et plus le privilège de l'Opéra), du Moulin et Thiersaut de Mérencourt.

Sur Jean-Philippe Rameau, nous n'avons pas de nouveaux documents à produire. Mais il en a été signalé sur son frère Claude, ainsi que sur ses neveux Jean-François (le "Neveu de Rameau") et Lazare, ainsi que les frères et sœurs de ces derniers.

Ces documents ont été reproduits par MM. J. G. Prod'homme, Lionel de La Laurencie et par nous-même, dans le 8<sup>me</sup> "Bulletin de la Société française de musicologie", où sont mentionnées aussi les études d'Ernest Thoinan, de M. Lex (archiviste de Saône-et-Loire) et un article de la "Revue musicale SIM", de juin 1907. Nous nous bornons à y renvoyer.

Il y a lieu aussi de rectifier une erreur relative à une page manuscrite dont le fac-simile a été reproduit, dans ce même Chapitre II, comme étant de l'écriture de Jean-Jacques Rousseau: erreur bien excusable, cette page portant une attestation signée de M<sup>me</sup> Streckeisen-Moultou, descendante d'un des héritiers des manuscrits du philosophe-musicien, disant expressément: "Je certifie que cette page a été écrite par J. J. Rousseau". Or, des observations récentes semblent prouver que, si le manuscrit provient en effet des papiers de Rousseau et contient l'exposé de ses idées sur l'harmonie, il n'est pas écrit de sa main. Sur ce sujet, assez complexe, je renvoie à l'étude minutieuse parue dans le "Recueil de la Société internationale de musique", 14<sup>me</sup> année, 2<sup>e</sup> cahier: *Les Leçons de musique de Jean-Jacques Rousseau*, par Julien Tiersot.

Quant à Gluck la collection de ses lettres autographes s'est augmentée d'une manière sensible par l'entrée à la Bibliothèque du Conservatoire des manuscrits du fonds Malherbe, qui en comprenait une intéressante série. Mais précisément cette impor-

tance nous empêche de les donner ici: elles méritent de former une publication spéciale, consacrée à leur auteur. Nous les avons déjà imprimées, par la plupart, dans un journal français, à l'occasion du centenaire de Gluck en 1914, publication interrompue par la guerre.

### CHAPITRE III.

## Les fondateurs de l'opéra-comique.

### • PHILIDOR À SA FEMME.

Londres, ce vendredi 26 Xbre 1783.

J'attends avec bien de l'impatience, Ma chere et très bonne amie, de tes nouvelles. Je n'ai rien de nouveau a te mander concernant mes petites affaires, n'ayant eu encore que le temps de faire mes visites. J'ai été voir le Duc de Bouillon, qui vit a Londres comme un particulier et gardant l'incognito, parlant très bien l'anglois et s'amusant beaucoup en Angleterre. J'ai fait ma visite à notre Ambassadeur pour la forme. Il passe ici pour avare et il ne me paroît pas être fort aimé. J'ai passé hier une journée des plus agréables, si toutes fois il peut en exister une pour moi sans ta présence. Il est d'usage en Angleterre que le jour de Noël on rassemble sa famille: mon hôtesse m'a prié de si bon cœur de faire la connoissance de son père et de sa mère en acceptant son dîner que je n'ai pas pu refuser. Notre dîner a l'angloise consistoit dans une tête de cabillau pesant plus de 20 livres avec différentes sauces, un aloyau de 25 a 30 livres, du plum pudding, des salades, des christmus pye et du dessert. On a chanté a la ronde des chansons et les femmes n'ont point disparu de la table comme on le croit en France. Nous avons resté a table depuis trois heures et demie jusqu'à huit. Je me suis fort amusé de voir les enfans, les pères et les grands papas se donner réciproquement des marques de tendresses avec la franchise du bon vieux temps. On a joué depuis huit heures jusqu'à onze au whisc, ensuite on s'est remis a table pour manger deux bonnes poulardes, deux salades et les débris du dîner et l'on s'est remis a chanter, au départ, des canons et des chansons en chorus jusqu'à trois heures du matin ou chacun s'est séparé. La compagnie ou je me suis trouvé est ce que nous nomerions en France petites gens, cependant je puis t'assurer qu'il y régnoit plus d'honêteté et qu'on y parloit avec beaucoup plus de bon sens que dans la Société du f.b. S<sup>t</sup> Germain au coin de la rue Taranne (1).

---

(1) Serait-ce par hasard la maison de Diderot que voudrait désigner cette adresse, précédée d'une appréciation peu flatteuse?



Le Parlement se sépare aujourd'huy pour 15 jours seulement. L'Angleterre se trouve sans ministre dans ce moment. Le Roi cependant a nommé un Ministère pour rire, qui durera tout au plus jusqu'au 20 janvier; le lord North et Charles Fox étant les deux hommes qui ont l'influence dans le parlement il faut absolument qu'ils reviennent en place pour gouverner l'état. J'avois peur de la dissolution du Parlement, ce qui auroit obligé la noblesse de quitter Londres pendant deux mois pour les différentes Elections d'un nouveau parlement, mais Fox et North ont presque forcé le Roi a déclarer qu'il ne dissouderoit pas son parlement dans ce moment et j'espère que le 15 janvier la ville sera plus pleine de monde que les années précédentes. Je jouis de la meilleure santé du monde et je te souhaite tous les contentemens possibles. Je voudrois pouvoir diminuer tes embarras: c'est la toute mon ambition et je te prie de croire que l'éloignement ne fait qu'accroître en mon cœur l'amour, l'amitié et la tendresse que je t'ai voués pour la vie. Aime moi comme je t'aime et sois bien assurée que je serai toujours ton meilleur ami.

A. D. PHILIDOR.

Mes amitiés a M<sup>r</sup> et M<sup>e</sup> Doublet, a nos enfans et a nos parents.

A Madame — Madame PHILIDOR rue de la Michaudiere — Maison de M<sup>r</sup> Puissant faisant le coin de la rue neuve S<sup>t</sup> Augustin — à PARIS.

Les Bulletins de l'Académie royale de Belgique (nov. 1875) contenaient une communication de M. Ch. Piot: *Particularités concernant les œuvres de Gossec et de Philidor*, donnant plusieurs lettres de ces deux compositeurs, écrites en 1774 et 1775 et relatives à des négociations pour la composition et la représentation au théâtre de Bruxelles d'un ouvrage, *Berthe* (la légende de *Berthe aus grans piés*), dû à leur collaboration (6 lettres de Philidor et une de sa femme).

La Bibliothèque du Conservatoire est entrée, par le legs Malherbe, en possession de deux lettres de Monsigny, l'une à Favart, sur *La Belle Arsène*, l'autre à Champein. Mais aucune n'est inédite, les textes en ayant été imprimés dans la biographie de Monsigny par Arthur Pougin; nous ne les reproduirons donc pas.

La même biographie désignait Sarrette comme le destinataire d'une lettre de Monsigny du 27 frimaire an VIII, demandant si "dans un moment où l'on recrée tout on ne pourrait pas le fourrer quelque part „. La vérité est que Monsigny a écrit cette

lettre à Champein, son protecteur: nous en avons reproduit le texte intégral et le fac-simile même en son lieu. Il faut donc rectifier cette erreur d'attribution, dont nous nous sommes fait l'écho dans une note placée à la suite de la lettre même.

Voici maintenant une lettre d'un compositeur qui ne nous avait encore rien fourni: Dezède, l'auteur de *Blaise et Babet*. Notons qu'il s'y donne pour un "bon étranger", confirmant ainsi l'hypothèse des biographes qui, tout en avouant ignorer quelle fut sa patrie, ont pensé qu'il était allemand.

DEZÈDE AUX DIRECTEURS DE L'OPÉRA.

Messieurs,

Voilà donc la pauvre Marie Fouré (1) encor sacrifiée! *et pour la troisième fois.*

Quel train pour ce malheureux ouvrage! il semble en vérité, que ce soit deshonor la France, que de mettre sur la scène une belle action faite par une femme.

Vous avez la nouvelle de cette troisième injustice depuis douze jours, et vous me l'avez laissé ignorer? est-ce par ordre, que vous avez gardé le silence, ou avez vous craint tout bonnement de m'affliger, en maprenant, que la Cabale l'emporte toujours, et que l'on s'acharne à me persécuter?

Le Ministre approuve votre travail Messieurs, vous lui rendez conte de *Péronne sauvée*, vous ajoutez que cet opéra est le seul qui soit prêt à être donné, en conséquence il donne l'ordre pour la représentation.

J'ay cet ordre dans ma poche, je crois, en bon étranger, que cet ordre doit être sacré, et je suis tranquille.

On me reprette, on entend ma musique, et elle ne paroît pas plus mauvaise que celle pour la quelle on crie aux miracles, je crois que mon ouvrage sera joué. Eh bien ce n'étoit pas lui, *c'étoit moi.*

On trompe indignement le Ministre et je suis rejeté pour une misérable trompette de Bois, qu'on a choisi pour annoncer et célébrer la Prise de Gibraltar.

Après vient l'hôte Universel qui fait ranger tout le monde pour le voir arriver triomphant, avec sa rapsodie asmatique (2).

---

(1) Personnage historique, héroïne de *Péronne sauvée*, opéra en 3 actes, musique de Dezède, représenté à l'Opéra le 27 mai 1783.

(2) Nous ne pouvons deviner quels sont les objets de ces allusions peu bienveillantes. Gluck, qui pourrait être visé par le dernier trait, n'a rien

Je devois passer immédiatement après, encor par ordre du Ministre. Eh bien, ou le gagne, ou plus tôt on le trompe encor, et je suis rejeté pour la troisième fois.

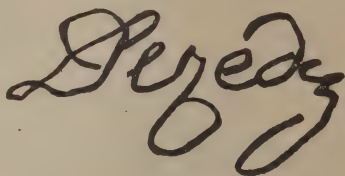
Je vous prie Messieurs de vouloir bien me faire part avec sincérité, *si vous le pouvez* des nouveaux arrangements de votre répertoire afin que je sache, quel parti j'ay à prendre.

J'ay l'honneur d'être avec la plus parfaite considération

Messieurs

Votre très humble et très obéissant serviteur

ce 29 9bre 1782.



Enfin, voici encore une lettre de Grétry, écrite le jour même où il alla s'installer à l'Ermitage de Jean-Jacques Rousseau qu'il avait acheté et où il mourut:

GRÉTRY A SON IMPRIMEUR (POUGENS?)

Montmorency, le 7 Vend.<sup>e</sup> an 7 (date non autographe)

Je suis venu hier de Surennes à Emile (1), mon Bon ami. J'ai fait l'acquisition de l'hermitage de J. J. Je vous écris de sa chambre, où j'ai couché; on y a conservé tous ses meubles et certainement je ne les échangerai point contre de plus modernes; on fera tout ce qu'on voudra dans le reste de la maison, mais sa chambre, qui est devenue la mienne on n'y changera rien: je suis le vicaire de la sacristie, voilà tout.

J'ai remis votre affaire au citoyen Lagarde, ou plutôt vos affaires, car il y en a deux. L'histoire de Venise ne lui a pas paru aujourd'hui d'un très grand intérêt; cependant, m'a-t-il dit, on pourroit bien en prendre quelques exemplaires.

L'affaire de votre élève a été mal commencée; c'étoit, m'a-t-il dit, le Ministre de l'Intérieur qui devoit faire la première demande au Directoire pour l'avantage des Sciences. Au reste, il m'a dit que vous pouviez le voir et qu'il vous indiqueroit la marche à tenir — donc, demandez-lui un rendez-vous.

---

donné à l'Opéra depuis 1779, et nous avons cherché vainement dans le répertoire quelle pourrait être la trompette de bois qui a sonné pour Gibraltar, ville qui d'ailleurs n'a pas été prise, bien qu'attaquée, en 1782.

(1) Nom donné à Montmorency pendant la Révolution.

Je vous ai encore fauflé avec lui d'une autre maniere. D'abord il sait que vous prenez soin de la vente de l'édition de mes *Essais*. Je lui ai montré un petit mot de lettre que je venois d'écrire, par laquelle je lui offre mes *Essais* sur les mœurs (1). Il en a été touché. Je lui ai dit que j'avois diné, ce jour ci, chez le ministre de l'Interieur; que j'aurois bien que vous imprimassiez cet ouvrage et que la nation me gratifiât d'une souscription qui me mit au dessus des fraix d'impression. Donc, il desire que vous lui montriez un petit état des fraix. Je voudrois même papier et mêmes caracteres que mes *Essais* sur la musique; ce sera à vous de convenir, avec le citoyen Lagarde, du nombre d'exemplaires que vous tirerez. J'aurai, a peu de chose près, six cents pages d'impression. *Motus* sur tout cela, mon ami, car enfin je ne suis sûr de rien; le ministre voudra sans doute voir mon manuscrit avant tout et vous me serez bien utile si vous vous interesse a moi, car enfin je ne puis dire du bien de ma besogne. Vous avez bien fait d'envoyer chercher une autre douzaine, ne vous en faite pas faute. Adieu, mon bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

GRÉTRY.

*Mon adresse (car je suis ici pour une quinzaine au moins):*

*Au citoyen Grétry à Lhermitage de J. J. Rousseau a Emile, ci-devant Montmorency.*

*d'Émile, 4<sup>e</sup> jour comp<sup>re</sup>.*

Un catalogue d'autographes fait mention d'un autre projet de publication par Grétry, encore approximativement de la même époque (vente Eugène Charavay, 11 décembre 1885):

Paris, 25 nivose an X. Belle lettre. Il sollicite l'autorisation de faire imprimer, par l'imprimerie de la République, une méthode sur l'art d'improviser en musique qu'il vient d'achever et qui aura pour titre: *L'Harmonie musicale réduite à son principe*.

Cet ouvrage est évidemment la *Méthode simple pour apprendre à préluder en peu de temps avec toutes les ressources de l'harmonie*, paru en l'an X (1802) à l'Imprimerie de la République.

On sait que le gouvernement belge a entrepris la publication des *Réflexions d'un solitaire*, d'après les manuscrits, dispersés ça et là, dont l'élaboration occupa Grétry pendant les dernières années de sa vie.

---

(1) Aucun ouvrage de Grétry n'a paru sous ce titre. S'agit-il de *la Verité*, dont les trois volumes furent publiés en l'an IX, deux ans après cette lettre? Cela pourrait être.



CHAPITRE V.

Autres musiciens du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Une signature de François Couperin a été reproduite au commencement de ce chapitre (p. 125 ci-dessus): c'était le seul vestige de l'écriture de ce maître qui nous fût connu; encore ne le donnions nous pas sur l'original, mais d'après un fac-simile, lequel présente d'ailleurs tous les caractères de l'authenticité. Et nous avons dû avouer d'autre part notre ignorance totale en ce qui concerne les autographes de Couperin. Les signatures de Molière, seuls vestiges de son écriture, sont d'une insigne rareté: il n'en a subsisté qu'un très petit nombre, que l'on conserve avec une juste vénération. C'est bien pis encore pour celles du maître-claveciniste: nous n'en avons jamais pu voir une seule, car nous ignorons ce qu'est devenu l'original d'après lequel a été reproduit le fac-simile en question; et quant aux quelques autres que nous avons trouvées apposées sur des exemplaires gravés de ses livres (le 3<sup>me</sup> des *Pièces de clavecin*, *l'Art de toucher le clavecin*, à la Bibliothèque du Conservatoire), il nous faut également renoncer à les croire authentiques, ces exemplaires n'étant que des rééditions postérieures à la mort de l'auteur, ainsi que le prouve le privilège qui y est joint, concédé à la veuve de Couperin à la date de 1745.

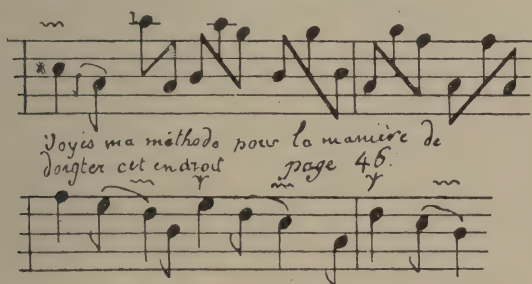
Cette fâcheuse lacune a été comblée naguère, grâce à une communication faite à la Société française de musicologie, par M. C. F. Hennerberg, bibliothécaire de l'Académie royale de musique de Stockholm. Celui-ci a constaté la présence, dans la Bibliothèque de cette Académie, d'un exemplaire du Premier livre de *Pièces de clavecin*, de Couperin, portant sur plusieurs de ses pages des annotations de l'auteur, manifestement autographes. Ce sont des prescriptions pour la manière de doigter certains passages, par lesquelles Couperin renvoie l'exécutant à un autre de ses ouvrages: *L'Art de toucher le clavecin*, où les mêmes passages sont reproduits et complétés par des chiffres.

Le texte de ces notes est très simple: " Voyez ma méthode pour la manière de doigter cet endroit, page 46. — Méthode, même page „..... Il y a de ces indications autographes en sept

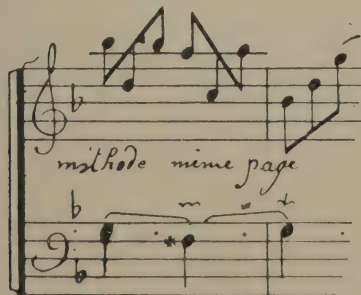
endroits du livre (1). Rien de plus. Mais d'abord, la correspondance rigoureusement exacte entre les renvois de l'un à l'autre ouvrage atteste l'authenticité d'origine de l'écrit: celui-ci n'a pu être tracé que par l'auteur même. Et la rareté du document, en même temps que l'illustration de l'artiste de qui il émane, donne un prix inestimable à ces quelques lignes, seules reliques de cette nature provenant d'un maître à qui nous devons tant de chefs d'œuvre de saveureuse et subtile musique.

L'aubaine est trop précieuse pour que nous nous privions d'en profiter. Voici donc, reproduits par la photographie, les principaux extraits des annotations que Couperin a inscrites sur l'exemplaire de son œuvre que la Bibliothèque de Stockholm a la bonne fortune de posséder. Les mots autographes sont tracés à l'encre entre les portées de la main droite et de la main gauche; les notes de musique, bien entendu, sont gravées.

Voici d'abord une mesure et demi de *la Milordine, Gigue*, p. 6 du Premier livre de *Pièces de clavecin*.



Même page, cet autre fragment, plus bref:

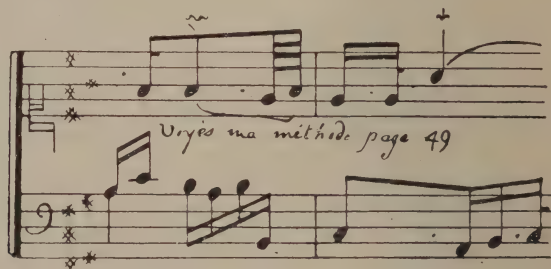


(1) Pour le détail, voy. la *Revue de Musicologie*, nouvelle série, n° 2, juin 1922.

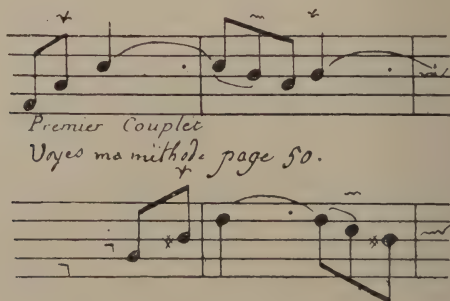
A la p. 32, *Les Idées heureuses*, on lit ces autres mots, parmi les doubles croches:



Passons maintenant p. 58: *La Villers*. La note manuscrite n'est pas beaucoup différente de celle qui précède:



Terminons par deux mesures de la p. 72, *Les Ondes*:



Les deux autres petits autographes que contient le livre

(pp. 9 et 32) sont si semblables à ceux qui viennent d'être reproduits qu'il ne semble pas nécessaire de les ajouter.

Boismortier, compositeur d'opéras, de motets, de cantates, de sonates, et, en somme, de toute espèce de musique, n'est assurément qu'un artiste de second plan. Nous reproduisons cependant la lettre ci-dessous (adressée à un Ministre qui n'est point désigné) à cause de la rareté des documents de ce temps là :

Monseigneur,

Mon frere m'ayant chargé de remettre a vôte Grandeur la lettre ci jointe. J'ai cru que n'ayant point d'accès, ni n'étant point assez connu d'un Ministre, il ne me convenoit point de percer la foule pour aller l'embarrasser d'un objet si peu interessant. C'est pourquoi Je prend la liberté de vous l'adresser afin que vous ayez la bonté de m'en faire ecrire la reponse comme vous avez toujours daigné le faire et que mon frere a qui je l'enverrai, voye que je me suis acquité de ma Commission.

J'avois dit dans une de mes lettres a Monseigneur que Je devois donner les *Quatre parties du monde*, poëme de Mr Roi; mais les Italiens, qui ont pris le dessus a l'Opera, m'ont réduit a la retraite (1).

Je suis avec un profond respect

Monseigneur,

Vôte tres humble  
tres obeissant Serviteur.  
Boismortier.

A Paris, le 11 janvier 1753.

Des lettres de Grétry et de Piccinni (aux chapitres IV et V ci-dessus) ont désigné un certain Hébert comme une autorité en

---

(1) La lettre, du 15 janvier 1753, est écrite en effet en pleine guerre des Bouffons, dont elle nous fait connaître un épisode de plus: l'éviction d'un compositeur français.



matière d'administration musicale dans la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle et des notes tentaient de préciser la qualité de ce personnage, dont il est question d'autre part dans une lettre de Gluck, bien connue (à propos d'*Armide*), où il est parlé de lui comme du véritable directeur de l'Opéra. Je m'étais, afin d'être éclairé à ce sujet, adressé jadis à Charles Malherbe, archiviste de l'Académie nationale de musique; mais celui-ci répondit qu'Hébert était totalement inconnu à l'Opéra. Cela était bien étonnant, car (M. J. G. Prod'homme, ajoutant aux renseignements que j'avais pu donner moi-même d'après d'autres sources, l'a spécifié précisément à propos de cette lettre de Gluck) Hébert a pris en 1776 la régie de l'Opéra, en société avec Papillon de La Ferté, L'Escureuil de La Touche, Bourboulon des Entelles et Buffault; lui-même était trésorier des Menus-Plaisirs depuis 1725. Et voici que nous allons pouvoir reproduire une pièce dans laquelle il est désigné lui-même, avec son titre, en 1747. Nous sommes donc bien fixés maintenant sur la personnalité de cet homme qui a fait une si longue carrière dans l'administration des choses musicales sous Louis XV et Louis XVI et duquel, il y a dix ans, on ignorait l'existence à l'Opéra:

365<sup>2</sup>  
1747 Pour servir de Quittance à Monsieur Hébert  
Trésorier General des Menus Plaisirs & Affaires  
De la Chambre de sa Majesté. (De la Somme  
de Trois cent soixante cinq Livre  
Pour mes gages & nourriture Entretien & Rémunération  
de lui & de M. Nicolas de la Chambre du Roy  
Pendant l'année & nul autre que par la somme  
Bon. Pour la Somme de 365<sup>2</sup>  
J. C. Baudry

Collection  
M. BACHMONT

Nous restons à l'Opéra pour reproduire une lettre d'un de ses directeurs, d'Auvergne, qui nous donne des détails piquants sur les mœurs des coulisses de son théâtre :

a Paris ce 10 7<sup>bre</sup> 1786.

Monsieur,

Le S<sup>r</sup> Chéron est arrivé chez moi hier après le depart de ma lettre. Je lui ai parlé honnêtement, mais fortement, il m'a répété toutes les mauvaises raisons qu'il m'a dites depuis trois jours, et enfin que ses forces n'étoient point assés revenues pour pouvoir risquer de chanter, et qu'il sentoît qu'il n'avoit pas la même voix qu'il avoit il y a un an; après qu'il a eû fini ses verbiages, je lui ai répondu, devant M<sup>r</sup> Lemoyne (1), qu'il disoit à toutes ses connoissances que sa voix étoit bien revenue, qu'en conséquence il falloît qu'il essayât de chanter ce soir, à la répétition, son rôle de Thésée, que ses camarades jugeroient sa voix et que s'il ne pouvoit pas l'achever je le feroit finir par un autre; il a dit qu'il essayeroit, mais, au lieu de chanter à pleine voix, il a tout au plus chanté à demi quart; j'ai failli lui dire qu'il se moquoit de nous; cependant, après la répétition, il m'a dit qu'il alloit s'exercer tous les jours avec M. La Suze et que lundi il répéteroit dans *les Horaces* (2) differemment; je verrai demain s'il tiendra sa parole.

La D<sup>lle</sup> Gavaudan C<sup>te</sup> est sortie de prison et à répété son rôle; le S<sup>r</sup> Quidor la fait reconduire à l'hotel de la Force: pendant la répétition elle a dansé et fait plusieurs extravagances. La D<sup>me</sup> S<sup>t</sup> Huberti s'est plainte à plusieurs personnes, nottamment aux S<sup>rs</sup> La Suze et Rousseau (qui me l'ont dit) que l'on traitoit rigoureusement un sujet qui méritoit beaucoup d'égards, que j'étois un homme qui méritoit punission, par ce que j'avois, a-t-elle dit, donné ma parole d'honneur à la D<sup>lle</sup> Gavaudan qu'elle seroit dispensée de chanter le rôle à la representation; ce qui est de toute faussetée, puisque lors de la première répétition de *la Toison d'Or* (3) elle refusa le role de Calciope, et que le S<sup>r</sup> La Suze m'en eut rendu compte, je lui en parlai moi même et lui dit qu'il falloît qu'elle le repétat, elle me repondit avec insolence qu'elle le répéteroit mais que si on donnoit cet opera elle ne le chanteroit pas; je lui répondit seulement que nous verrions cela dans le tems: voila ce qui a donné lieu à enfanter un mensonge bête, grossier et maladroit; la S<sup>t</sup> Huberti

---

(1) Auteur de *Phèdre*, opéra en 3 actes représenté le 21 novembre 1786, dont Chéron, Rousseau et M<sup>me</sup> Saint-Huberti furent les principaux interprètes.

(2) Opéra de Salieri, représenté pour la première fois le 7 décembre 1786.

(3) Opéra de Vogel, représenté pour la première fois le 29 août 1786.

à dit qu'elle même pretendoit avoir raison de cette injustice et qu'elle me feroit punir comme je le mérite, le tout accompagné de toutes sortes de jolies épitètes. Je ne vous rend compte de tout cecy que pour vous faire voir jusqu'ou cette créature porte l'indécence; cependant cela n'est pas étonnant puisqu'elle a osé dire que le ministre l'avoit battue. Il est vrai que, si l'on en croyoit la chronique, elle auroit a se plaindre de ce qu'on la prive de son amant pour quelques jours: c'est une méchancetée que je ne me permèt pas de croire: je vous prie, Monsieur, de prévenir le ministre sur cette miserable tracasserie qui indigne les principaux sujets de l'Opera, et meme les sœurs de la D<sup>ne</sup> Gavaudan.

Le S<sup>r</sup> Rousseau est fort maigri des remedes qu'il a fait; il a très bien répété son rôle d'Hipolite hier. L'opera de *Phèdre* a duré 3 heures; j'ai signifié à M. Lemoyne qu'il falloir en ôter au moins pour une demie heure, tant dans la partie des ch<sup>rs</sup> que dans le rôle de Phèdre, quoique la D<sup>me</sup> S.<sup>t</sup> Huberti y soit très bonne, par ce que M<sup>r</sup> Le Duc de Villequier pense que lon pourra donner un ballet d'un quart d'heure après cet opera qui finit tragiquement.

Je crains le beau tems qu'il fait aujourd'hui pour notre recette, et plus encore le beau dimanche de S<sup>t</sup> Cloud: cependant il y a des loges louées. Nous seront mieux mardi. On dit que le ministre va a Dangu demain jusqu'a mercredi que le Roi reviendra de Compiègne.

S'il y avoit quelque chose de nouveau j'aurois l'honneur de vous ecrire demain.

J'ai celui d'Etre avec un respectueux attachement  
Monsieur

*Votre très humble et très obéissant  
Serviteur D'Alvergne*

Enfin, il faut encore en revenir au déplorable Piccinni, qui n'avait assurément pas sujet de se louer de la vie, mais qui s'en expliquait sans fierté. Les dernières lettres de lui que nous avons à citer ne feront que confirmer cette impression déjà ressentie.

PICCINNI (À GINGUENÉ?).

Je ne me porte pas bien, mon cher ami, depuis dimanche passé. Le coup reçu à la tête et la querelle de ces maudits paisans m'ont abymé. Il me sera de toute impossibilité de me rendre à Paris samedi prochain; j'en suis bien fâché, parceque cela m'ôte le plaisir de vous embrasser

et de venir dîner chez l'aimable M<sup>lle</sup> Buret. J'espère de venir à Paris dans la semaine prochaine, et j'aurai ce bonheur là; je vous prévenirai du jour, à fin que vous fassiez vos efforts pour vous rendre chez M<sup>lle</sup> Buret où j'irai dîner. Faites mes complimens, s'il vous plaît, à ces demoiselles, et de la part de toute ma famille aussi. M<sup>r</sup> D'Auvergne me demande le livre de musique, *Theorice prattico di Berbezen*. J'ai prié M<sup>r</sup> Coquéau (1) de venir vous le demander; si par hasard il n'y't pas venu, je vous prie, mon cher ami, de le remettre à M<sup>r</sup> D'Auvergne; et si dans la suite vous en auriez besoin, quand M<sup>r</sup> D'Auvergne s'en sera servi, je vous le remettrai encore une fois.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et je suis votre ami pour la vie.

PICCINNI.

Ma femme, ma belle fille, et tous mes enfans me chargent de vous dire mille choses de leur part.

Bagnolet, ce 31 juin 1787.

PICCINNI AU CITOYEN TROUVÉ (2).

[Vers 1797].

Cher ami Trouvé, j'ai reçu hier au soir par le C. Garat la réponse de notre bon ami Genguené, elle est bien triste non seulement pour n'avoir rien fait pour moi, à cause que l'Opera est tout dérangé, ni du coté non plus de mon Ecoliere Laborde qui s'est très mal conduite à mon égard (3). J'ai été très résigné à tout cela; mais ce qui m'a anéanti, c'est en me parlant de mon fils, qu'il dit:  *votre fils a donné dans tous les travers ultra-révolutionnaires et que personne ne peut voire*. Cela peut s'entendre de deux manières: ou qu'il a été exécuté, ou qu'il est détenu. Figurez vous, mon cher ami, dans quel état je me trouve!

Genguené desire d'avoir la partition de *Clitemnestre* (4) et il s'exprime ainsi: *Attendons les prochaines élections, elles peuvent amener des grands changemens dans le ministère, et par consequence dans l'administration*

---

(1) Un des pires ennemis de Gluck, celui qui l'accusa d'être un plagiaire. On voit par cette lettre qu'il était en relations amicales et directes avec Piccinni.

(2) Fonctionnaire français en Italie (voir la lettre suivante).

(3) Fétis parle de " la perte de onze ou douze mille francs de traitement et de pension, prix des travaux de Piccinni et des leçons qu'il avait données aux filles du banquier La Borde „.

(4) Opéra de Piccinni, composé pour la France avant la Révolution, mais qui n'a jamais été représenté.



*du grand tripot lyrique; si je vois jour alors à travailler pour vous, tant pour vos pensions que pour la mise des ouvrages, comptez sur moi.*

Mon cher Trouvé j'ai en vous toute ma confiance. En passant par Rome je vous prie instamment de voir le C. Monge a qui le C. Lofficial confia ma partition de *Clitemnestre* et savoir quel a été sa destinée, s'il l'a fait partir; mais si elle est chez lui encore, de la retirer, et de faire en sorte de la faire parvenir a Turin au C. Genguené. Je vous renouvelle mes prières pour tout ce que vous savez. Si le C. Monge a déjà envoyé a Paris la ditte partition, il faut que vous sachiez a qui et a quelle adresse l'a-t-il envoyée, comme encore il faut que vous sachiez que moi je l'ai envoyée de mon côté au C. Joséphini Bucciazelli, rue des Victoires nationales, N° 61, en face des diligences, et tout ce que vous en saurez, s'il vous plait, de le communiquer de votre part au C. Genguené. Je vous souhaite, mon ami, un très bon voyage. Je vous prie de présenter mes respects a votre digne épouse ainsi qu'a votre charmant enfant.

Je vous remets ma reponse au C. Genguené.

Je vous embrasse de tout mon cœur et de ma vie je n'oublierai jamais tout ce que je vous dois.

Votre tre humbles serviteur  
et ami pour la vie

NICOLAS PICCINNI.

*Au Citoyen TROUVÉ, de la part de son ami PICCINNI.*

AU MÊME.

Citoyen,

Vous vous êtes intéressé à moi; vous y avez mis de la chaleur, et beaucoup de zèle, pour cooperer à mon bonheur; mais vous partez, vous m'abandonnez, et je reste en proye à ma mauvaise destinée, qui ne finira de me poursuivre, que jusques au tombeau. Est-il esperable, Digne Citoyen, que vous ne voudriez pas m'oublier? et de perfectioner l'ouvrage, que vous avez entrepris? puis-je me flatter qu'en vous éloignant de moi, l'interet, la chaleur et le zèle ne se refroidissent point? surtout, en voyant mes fatales circonstances, que je suis obligé de me defendre toute correspondance personelle, ou par lettre, pour n'être pas compromis? Puis-je, en attendant, obtenir de votre amitié, que je puisse venir à Milan avec un engagement pour y composer quelques operas? cela vous sera très aisé, dans la charge que vous là y allez remplir; et vous savez, ce 1<sup>er</sup> pas fait, où tout cela va m'y mener.

Citoyen, la mesure est complète; je suis au dernier degré du désespoir. Mon unique ressource c'est d'avoir recours à votre tendre cœur, qui,

quoique très jeune encore, il ne manque de sentir à fond la disgrâce d'une famille infortunée.

Je m'abandonne dans les bras de la Providence, et des vôtres. Je vous souhaite un heureux voyage, uniment que à votre très digne épouse et votre chère enfant. Je vous consacre tous mes regrets, et mes peines, ainsi qu'à votre très chère moitié, à qui j'ai l'honneur de présenter mes respects, et de lui faire mes plus vifs remerciements. Vous m'entendez, Citoyen, je vous embrasse, et pour la vie je suis

votre infortuné ami, et  
tres humble serviteur

PICCINNI.

P.S. — Daignez, quand vous aurez quelque chose à me dire, de l'écrire à l'adresse de mon gendre *Pradez Prestreau*; et jusque je ne serai hors de ce gouffre, je vous prie, de ne pas me compromettre, et de bruler *ce papier s'il vous plait*.

ce 29 Mars 1798.

*Au Citoyen TROUVÉ.*

*En tête: Rép. le 12 G[ermin]al.*

PICCINNI À UN GÉNÉRAL (1).

[Fin 1799]

Monsieur,

Je suis bien heureux, que Monsieur le General dans cette occasion aye voulu bien penser à moi. La reconnaissance va éveiller ma lire endormie. Je ferai tous mes efforts pour reussir. Je m'en charge: j'aurai l'honneur, Monsieur, de lui faire parvenir mon travail, à l'instant qu'il sera fini, chez lui, et cela sera avant le 20 9bre. J'espere, dans cette espace, d'avoir l'honneur de vous présenter mes respects personnellement, et de vous dire tout ce que mon cœur..... je n'en dis pas d'avantage dans mon grand malheur.

J'ai l'honneur de vous présenter mes respects, et d'être pour la vie avec la plus grande admiration

Monsieur

Votre tre humble et  
tres obéissant serviteur

PICCINNI.

---

(1) Ce général ne serait-il point Bonaparte, au sujet duquel Fétis dit, dans sa *Biographie universelle* (art. PICCINNI): " Le général Bonaparte l'accueillit avec intérêt et lui demanda une marche pour la garde consulaire, afin d'avoir un prétexte pour lui accorder une gratification „

## CHAPITRE VI. Rouget de Lisle.

La guerre du 1914 a réveillé l'attention sur ce qui concerne l'auteur de *La Marseillaise* et donné lieu à quelques évocations de sa vie et de son chant. J'ai publié moi-même, outre une *Histoire de la Marseillaise* (1915) où sont reproduits quelques documents iconographiques mentionnés dans le chapitre ici complété, quelques articles documentaires, dont le principal: *Quelques notes inédites sur les origines de "la Marseillaise"* „ a paru dans la revue de "La Révolution française" „ novembre 1918. Cet article contenait quelques renseignements, jusqu'alors ignorés, sur la popularité commençante du chant de guerre, sur ses premières formes musicales et ses premières altérations, sur les arrangements divers que, dès 1792 et 93, lui ont fait subir les musiciens Balbâtre, Beauvarlet-Charpentier, J. N. Lenz et des inconnus, sur l'attribution du chant à Navoigille par Fétis et l'obligation où s'est trouvé ce dernier de rectifier son erreur, ce qu'il a fait (de mauvaise grâce) par un texte imprimé, mais non inséré dans la *Biographie universelle*, et qui nous est connu seulement par une épreuve reproduite dans l'article de la "Révolution française" „ enfin divers papiers de la famille Dietrich. Il suffit de mentionner ici ces documents. Mais d'autre part il reste quelques lettres (ou fragments) de Rouget de Lisle qui doivent s'ajouter à celles qu'a données le chapitre ci-dessus.

Voici d'abord, d'après un catalogue ("Bulletin d'autographes" „ avril 1918) de la maison Charavay, un extrait d'une lettre du 11 décembre 1809:

" Il [Rouget] demande le prêt d'une somme de 1500 francs pour aller rejoindre son frère en Hollande. ' Je n'en serais pas réduit là s'il n'existait des Casimir Périer (1), et il pourrait vous

---

(1) Sur les rapports de Rouget de Lisle avec le banquier Casimir Périer, voy. J. TIERSOT, *Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie*, 1892, pp. 255 et suiv.

dire, lui, si, malgré ma détresse, j'accepte des services de tout le monde „.

Dix-huit ans plus tard, cette détresse n'a pas cessé : elle s'est même accrue, car Rouget de Lisle est endetté et ne peut pas payer ce qu'il doit, ainsi qu'en témoigne la lettre que voici :

*A UN CRÉANCIER.*

Choisy le Roi  
30 X<sup>bre</sup> 1827.

Je ne sais, Monsieur, comment vous annoncer que je tremble de ne pouvoir faire honneur au billet de 237 f. que je vous ai souscrit à la date du 3 Janvier.

J'avais pris mes mesures pour en recevoir les fonds du 20 au 25 décembre ; les promesses les plus positives m'avaient été faites à cet égard ; cet argent devait m'être envoyé de province, et je n'entends parler de rien.

Si la chose vous est possible, et si, comme il n'est que trop vraisemblable, le billet vous revient, veuillez de grace l'acquiter. Après ce qui arrive, je n'ose vous fixer une époque de remboursement ; mais je puis vous assurer qu'elle ne saurait être éloignée, et, de manière ou d'autre, d'ici à la moitié du mois, je pourrai ou terminer avec vous, ou vous indiquer le moment prochain et positif où je pourrai le faire.

Pardonnez ce désappointement à des circonstances cruelles et qui le deviennent davantage lorsque je ne suis pas seul à en souffrir.

Avec mes excuses, agréez l'assurance de mon estime et de ma considération distinguée.

ROUGET DE LISLE  
*Rue des Grands Augustins, 19*

ou

*à Choisy-le-Roi, chez le Bon Gal Blein  
Avenue de Thiais.*

Cette autre lettre, écrite par Rouget de Lisle à un de ses compatriotes, ami et futur biographe, Gindre de Mancy, témoigne de préoccupations heureusement un peu différentes. L'original en est conservé par M. Henri Lemonnier, de l'Institut, dont le père, secrétaire de l'Académie de France à Rome, était en relations de famille avec le destinataire, et qui a bien voulu me le communiquer.

Elle nous renseigne sur les travaux littéraires auxquels Rouget de Lisle s'était remis. Il y est question de son poème de *Macbeth*,



opéra mis en musique par Chelard et représenté à l'Opéra le 29 juin 1827 (1), ainsi que d'*Othello*, autre livret que l'auteur de *La Marseillaise* eut l'heureux pressentiment de proposer à Berlioz, alors tout jeune compositeur : celui-ci ne put d'ailleurs pas s'en charger et cet *Othello* ne fut pas représenté. Mais un manuscrit du poème (peut-être la copie de Gindre de Nancy dont il sera question dans la lettre) a été conservé ; il faisait partie naguère de la collection d'autographes J. Le Petit ; il est entré maintenant à la Bibliothèque du Conservatoire.

ROUGET DE LISLE A GINDRE DE MANCY.

6 février (1829, date de la poste).

Mille remerciements, mon pays, pour la complaisance avec laquelle vous vous prêtez à l'ennuyeuse corvée que vous voulez bien faire en ma faveur. C'en est une bien réelle que six ou sept cent lignes, bien ou mal rimées, à copier. J'ai presque honte de vous l'avoir proposée et l'excès de votre obligeance y ajoute encore.

Vous allez frémir en voyant la grosseur de mon manuscrit. Ne vous effrayez pas, ou, pour mieux dire, que sa grosseur ne vous inspire qu'une moitié de frayeur, puisqu'il se réduit de moitié par le fait des pages intermédiaires que j'ai laissées en blanc, comme pierres d'attente pour les observations éventuelles, à commencer par les vôtres. J'espère même que vous ne vous gênez pas pour donner quelques coups de rabot, à mesure qu'ils se présenteront, et il est impossible qu'il ne s'en présente pas beaucoup. Nous aurons beau faire, j'ai bien peur que l'ouvrage ne sente par trop la paralysie.

Fût-il un chef d'œuvre, et précisément parce qu'il serait un chef-d'œuvre, à moins que ce ne soit d'extravagance et de platitudes, je m'attends et dois m'attendre à toutes les entraves imaginables pour qu'il subisse heureusement les épreuves aux-quelles il va être soumis. L'influence italienne, qui pour sa part n'a pas moins contribué que l'insignifiante bonne musique del signor Chelard à étouffer le pauvre *Macbeth*, malgré le bon accueil qu'il avait reçu du public, l'influence italienne va se gendarmier contre un ouvrage qui provoque une lutte corps à corps avec le divin *maestro*, et qui, si je ne me suis pas trompé, s'avise d'avoir le sens commun ; elle emploiera tous ses efforts pour que ce soit un

---

(1) M. Ferdinand Herold possède un exemplaire du livret de ce *Macbeth*, sur lequel son grand père, alors chef de chant à l'Opéra, a écrit des notes marginales et indications de mise en scène.

enfant mort-né; et pour peu que mon nom vienne à la traverse, mon pauvre *Othello* est f.t.u. A la garde de Dieu! En attendant, commençons par le mettre dans un état présentable, et n'ébruitions rien, ni le nom de l'auteur, ni le titre de l'ouvrage. Ils ne seront que trop tôt connus, s'ils ont à l'être.

Je vous prierais d'espacer les vers proportionnellement à leur longueur, et de choisir de papier vélin un peu fort.

Quant à votre condition, soyez tranquille. *Le boursicot du poète* vous donne toute garantie.

Avez-vous appris à M<sup>me</sup> de Mancy la fatale nouvelle qui vous pesait tant, et avec tant de raison, sur le cœur? Qu'il me tarde de savoir que vous êtes délivré de ce triste fardeau, et que cette communication n'a point empiré son état!

Je vous félicite de l'épreuve qu'à votre insu j'ai fait subir à vos bucoliques, et dont elles sortent tout à fait à leur honneur. Desprès me mande qu'il les lit avec grand plaisir, qu'elles annoncent un talent facile, et qu'il est content des notes qui lui paraissent très littéraires. Son suffrage est réellement à compter comme celui d'un homme de lettres, et d'un latiniste consommé... oui mais, moi, je me suis défait de mon exemplaire pour ses beaux yeux, et un peu pour les vôtres. Renvoyez m'en un second de grâce. Bien entendu que je vous en tiendrai compte en temps et lieu. — Nos seigneurs les journaux, grands et petits, grands ou petits, vous ont-ils traduit par-devant leurs tribunaux?

Adieu. — Mes hommages à Madame. — Dites au petit de Métral que je suis aussi bête, c'est-à-dire tout aussi enrhumé que lui. Si vous lui communiquez *Othello*, qu'il le lise ou ne le lise pas, qu'il n'en parle, ni n'en fasse des gorges chaudes. Quant à sa Fanny qui tourbillonne, papillonne, la voilà lancée dans une sphère qui n'est plus celle des campagnards, et encore bien moins des paralytiques: bon voyage!

Quelqu'un de ces jours j'écirai à Terci (1).

*Vale et ama*

R. DE LISLE.

*Monsieur.* — *Monsieur Gindre, employé des postes, Division du Département.* — *A Paris.* [Timbre du Choisy-le-Roi, 2 cachets à la date du 7 février 1829].

La lettre suivante, écrite trois semaines après les journées de juillet 1830 qui modifièrent si heureusement la situation de

---

(1) Plusieurs des noms cités dans cette lettre sont ceux de compatriotes de Rouget de Lisle et de son correspondant.

Rouget de Lisle, marque en outre un retour vers le passé dans ce qu'il pouvait avoir de plus cher pour lui: elle s'adresse à une descendante des Dietrich:

Choisy-le-Roi, 23 aout 1830.

Madame,

Il est vrai qu'en 1792 j'eus des relations d'opinion et d'amitié avec le digne et malheureux Dietrich pendant que j'étais en garnison à Strasbourg. Mais ces relations, rompues d'ailleurs par l'éloignement et les événements révolutionnaires, ne se sont point étendus jusqu'aux détails qui concernent sa famille. Je me rappelle confusément avoir entendu dire qu'il avait un frère à l'étranger; je ne l'ai pas connu.

C'est avec plaisir et reconnaissance que j'accepterais l'entretien que vous avez la bonté de me proposer si j'étais dans une autre position. Mais une atteinte de paralysie que j'essayai il y a deux ans, et dont je suis très imparfaitement remis, m'a relegué et me retient à la campagne où je végète dans une nullité à peu près complète pour mon compte, et, ce qui m'afflige bien plus, pour celui des autres.

Agréiez, Madame, l'hommage de mes regrets et de mes respectueux sentiments.

ROUGET DE LISLE.

*Communiqué par M. N. Charavay (catal. de vente du 25 avril 1913).*

Une autre lettre, postérieure encore, est mentionnée dans le "Bulletin d'autographes", de Noël Charavay, juin 1921; elle est adressée, de Choisy, à M. Tastu, et porte la date du 14 octobre. Annonçant une publication faite en 1834, l'année où elle fut écrite doit être 1833, peut-être 1834 si cette publication suivit immédiatement. Le "Bulletin", l'analyse ainsi:

"Lettre relative à la réimpression de sa notice sur *Quiberon*. Il ajoute qu'il recueille et met en ordre ses chants nationaux; il les accompagnera de quelques notes qui en expliqueront 'la cause et le pourquoi' „

Cette note ajoute que "les bibliographes les plus récents attribuent au général Rouget la paternité de la notice sur *Quiberon* „. Je ne sais quels sont ces bibliographes, mais je pense qu'il est permis de les tenir pour de grands ignorants. *L'Histoire et Souvenirs de Quiberon, Mémoire de Rouget de Lisle*, paru en 1834 dans les *Mémoires de tous*, en 1 vol. avec carte,

est manifestement de l'auteur de *La Marseillaise*, et non de son frère; la lettre ci-dessus en apporte une preuve de plus.

Enfin, nous avons, dans le chapitre ci-dessus, donné une lettre datée de Choisy, 7 janvier 1834, où il est parlé avec émotion de "la bonne ville", de Strasbourg. Il faut en compléter le texte en en désignant la destinataire, que nous n'avions pas su identifier en premier lieu: c'est Madame L. J. Bégin, femme du célèbre chirurgien militaire qui, avant d'accomplir sa carrière comme directeur de l'enseignement du Val-de-Grâce, fut professeur d'anatomie et de physiologie à l'école de médecine de Strasbourg; et précisément c'est au moment de leur installation dans la cité alsacienne qui lui rappelait son plus glorieux souvenir que Rouget de Lisle, quarante-deux ans plus tard, adressait à de jeunes amis ses vœux de bonheur.

## CHAPITRE VIII.

### Gossec.

Mort presque centenaire, ayant traversé le siècle le plus agité et le plus divers de l'histoire moderne, proluxe d'ailleurs par nature, il était fatal que Gossec nous inondât de ses écrits posthumes. Nous en avons reproduit ou mentionné plus haut un assez bon nombre. Il faut malgré tout en citer d'autres, tant le musicien des fêtes de la Révolution a vu et touché à des choses intéressantes et dignes de mémoire.

Nous manquons, à la vérité, des lettres qu'il a écrites dans la première partie de sa vie. Les premières que nous puissions signaler sont celles, de 1775, qui ont paru dans le bulletin de l'Académie de Belgique cité à l'occasion de Philidor et concernant un opéra-comique écrit par ce musicien en collaboration avec Gossec. Comme pour le premier, nous nous bornons à y renvoyer.

Maintenant, voici une lettre qui porte en tête la date de 1789, mais qui ne dénote aucun pressentiment des événements qui allaient se produire. Il est vrai qu'elle est du 14 janvier, juste six mois avant la prise de la Bastille. Gossec l'écrivait à un de ses collaborateurs ordinaires, Gersin, pour le presser de lui envoyer un poème attendu. Le style en est plaisant, pesant aussi,



et l'humour dont il témoigne exprime assez bien la nature quelque peu épaisse, mais prête à l'action, de l'homme du nord. Il faut, semble-t-il, comprendre qu'en s'adressant comme il le fait à "l'ombre", de son correspondant, Gossec veut exprimer à peu près ce que nous disons à quelqu'un qui ne donne pas de ses nouvelles ou qu'on ne voit jamais: "Vous êtes donc mort?... "

GOSSEC A GERSIN.

Corps inanimé de mon cher disciple,

N'étiés vous ressuscité que pour mourir de nouveau et aussi précipitamment? Il faut donc encore quitter les *alleluia* pour reprendre nos chants lugubres de *Libera* et de *De profundis*. Le bonheur de vous avoir au séjour des vivants n'a vû qu'une aurore, hélas! Enfin, puisqu'à votre satisfaction les tombeaux vous sont toujours ouverts et que votre destinée, ou plutôt votre gout, est d'en faire votre éternel azile, envoyés nous au moins votre Ombre, votre esprit, nous tiendrons quelque chose de ce que nous avons tant aimé; nous les chargerons de porter à ce corps inanimé les vœux que nous formons pour lui obtenir encore une résurrection prochaine pour la longue durée et la prospérité de sa nouvelle vie. Chargés cette ombre et cet esprit de me remettre mon poème de *Baléazar* que ma Muse appelle à grands cris, à qui ma Muse échauffée auroit déjà fourni, depuis nos derniers adieux, un grand nombre de chants; sur lequel ma Muse, sortie enfin de néant ou elle étoit plongée, se seroit élancée pour arriver d'un vol rapide au Parnasse (1). Corps inanimé de mon cher disciple ne me faites donc plus attendre; que votre ombre paroisse, qu'elle reçoive et vous porte au fond des tombeaux mes regrets et l'expression de mon éternel attachement.

*Requiescat in pace.*

GOSSEC.

ce 14 janvier 1789.

A Monsieur — Monsieur GERSIN le neveu chez m<sup>e</sup> son oncle près le corps de gardes — rue et Isle St Louis.

Cette autre lettre, de 1793, témoigne de préoccupations tout autres:

---

(1) Il n'est resté, à notre connaissance, aucune trace de ce *Baléazar* dont Gossec demandait ainsi, au commencement de 1789, le poème à son collaborateur.

Citoien Ministre,

Toujours empressé à servir et à encourager les artistes, vous fîtes en ma faveur, en fevrier dernier, un acte de generosité et de vôtre amour pour les Arts, par un don de trois mille livres, sur l'exposé que vous me permites de vous faire de l'etat de gêne ou je me trouvois, d'un coté par la supression de mes pensions et par la suspension de mon etat pendant un an; d'un autre coté, par le tems que j'avois donné a tous les travaux de musique entrepris pour les fetes et ceremonies publiques depuis la revolution; et en dernier, par le retard que mon voiage dans la Belgique avoit fait éprouver à la mise du *Camp de Grandpré* qui, pour avoir un plein succès, auroit dû paroître trois mois plutot, dans le tems ou toutes les têtes etoient echauffées de nos Victoires dans les plaines de l'Argonne; ce qui ne pût se faire par l'absence projetée des Acteurs principaux, Cheron, Lays, Renaud et Adrien qui devoient y paroître. Vous étendites plus loin vos bontés, Citoien Ministre, vous me donnates l'espoir que vous doubleriez ce don de 3000 <sup>fr</sup>; vous me permites même de rapeller a vôtre souvenir la promesse que vous me fîtes alors de m'accorder cette nouvelle faveur dont je fus vivement penetré. Pressé en ce moment par les circonstances et par des engagements sacrés qui me troublent et qui entravent mes travaux, je prends la liberté, Citoien Ministre, de profiter de cette permission pour reclamer de nouveau ces bontés dont vous m'avés déjà comblé et dont je conserveroi une eternelle reconnoissance.

GOSSEC

M<sup>re</sup> de Musique de la garde N<sup>le</sup> parisienne.

Ce 8 avril 1793,  
an 2<sup>me</sup> de la Republique française.

P. S. — j'observe encore au ministre que, depuis trois ans, je fais en don patriotique à la nation, la remise du quart de mon traitement; que ce don annuel de 1200 <sup>fr</sup>, je me le suis imposé pour un tems *illimité*, et que mes Collegues en ont fait autant en proportion de leur traitement. Mais en vertu d'un decret de l'assemblée Legislative, de juillet 1792, les etats ayant été réglés suivant cette remise, nous avons perdu l'espoir de rentrer jamais dans la jouissance de notre traitement primitif.

Nous pourrions reproduire ici quelques pièces de comptabilité, écrites de la main de Gossec, afférentes aux paiemens des services rendus par les musiciens qu'il dirigeait et qui n'étaient jamais réglés sans difficultés (1792): nous nous bornons à renvoyer

ceux que ces détails pourraient intéresser aux "Bulletins de la Société française de musicologie", où nous en avons publié quelques-unes. Il résulte de ces divers documents — et c'est tout ce que nous voulons en dire ici — que même les mieux partagés parmi les artistes, ceux qui avaient apporté au régime nouveau leur concours le plus empressé, ne reçurent pour leur zèle que des satisfactions médiocres.

Le destinataire de la lettre suivante, sans doute quelque élève de Gossec émigré en Amérique, ne nous est pas connu. Le vieux maître, en pleine organisation de l'enseignement du Conservatoire, y fait preuve d'une grande activité d'esprit.

*Paris, 5 pluviôse (23 Janvier v. St. 1795) an 3<sup>me</sup> de la République française une, indivisible et impérissable.*

LIBERTÉ

SALUT

EGALITÉ

Mon cher ami, c'est avec le plus sensible plaisir que nous avons reçu ta lettre datée de Phyladelphie. Ta bonne Maraine n'a pu retenir ses larmes, et je fus également attendri en apprennant les succès et la bonne santé dont tu jouis dans cette partie du nouveau Monde ou le courage et le zèle t'ont conduit.

C'est une grande satisfaction pour moi particulièrement, moi ton vieux Maître, d'apprendre que tu t'occupes sérieusement de la composition, que tu veux approfondir et perfectionner en toi cet Art au point de pouvoir le faire servir autant à ta gloire qu'à ta fortune. Tu t'exerces, me dit ton père, sur l'Opera de *Coriolan*; mais tu lui marques que, pour donner à cette ouvrage toute la force d'harmonie et l'énergie qu'exige la grandeur du sujet, tu desirerois de recevoir de moi quelques éclaircissemens sur certains points de l'harmonie, particulièrement sur les 9<sup>mes</sup> et les 11<sup>mes</sup>. Eh bien! Mon ami, cet aveu m'a enchanté en ce qu'il me donne une nouvelle preuve de ta confiance. J'ai voulu y répondre en faisant plus que tu ne demandais. Je me suis livré depuis six semaines à un travail pénible; j'ai fait éclore un essai assés étendu sur l'harmonie, lequel va devenir le préliminaire du grand Ouvrage que je veux produire avant la fin de mes jours, ouvrage qui sera le terme de ma Carrière Musicale. J'ai donc fait cet essai pour toi, pour toi seul, mon Ami; mais il conviendra de l'utiliser pour nos écoles de Musique, et même, pour le général, lorsqu'il aura acquit l'aggrandissement, les developemens, la perfection que je m'efforcerai de lui donner. Je t'envoie cet essai par le Citoyen de Rosiers, l'ami de toute ta famille et le nôtre,

qui part pour Niewiork en qualité de chargé d'affaires de France dans cette contrée. Cet Opuscule t'offrira toutes les Générations harmoniques, le tableau et le développement de tous les accords, leur combinaison, leur emploi, les causes de leur effet, ce que l'on en doit employer et ce que l'on en doit rejeter; j'y ai combattu quelques anciens abus, fait l'essai d'un nouveau système que je n'ai fait qu'aborder; j'y ai proposé une nouvelle Gamme avec les explications et les développemens qui lui sont nécessaires etc. Tu y trouveras aussi les Echelles diatoniques, semi-toniques et quarti-toniques des Anciens Chinois, Grecs, Arabes, Romains, Persans, Tures et Siamois; des exemples nombreux sur la pratique des accords selon nôtre système, sur toutes les formes d'imitation, etc. etc. Si le départ de Citoyen de Rosiers n'eût pas été si précipité, j'aurois transcrit, dans cet essai, quelques morceaux de musique des peuples Orientaux dont j'ai donné les Echelles, mais une autre occasion me mettra, j'espère, à même de te les faire passer, quoi que cela ne puisse te servir que comme objet de curiosité, car tout cela est fort laid pour nous; j'excepte cependant les morceaux chinois, siamois et moresques qui ont une tournure assez mélodieuse et un caractère Oriental qui fait une sorte de plaisir.

Comptes toujours, Mon cher Ami, sur nôtre inalterable tendresse; ta Maraine et moi t'embrassons bien tendrement et te souhaitons tout le bonheur que tu mérites.

Ton Sincere Ami

GOSSEC.

*Vive la Republique française!*

Ne communique point mon manuscrit à aucun musicien. L'ouvrage n'est ni redigé ni en ordre; ce n'est qu'un premier *jet* où la partie Grammaticale est souvent incorrecte et où la partie musicale n'est pas rangée dans l'ordre qu'elle devrait avoir, ordre que je lui donnerai avec le tems.

Tu verras aussi le Citoyen de Rosiers accompagné du Citoyen Adet chargé des affaires de France à Phyladelphie où il fera sa residence. Le Citoyen Adet, intime ami de Gersin notre ami et mon disciple, est un des plus braves citoyens que possède la republique française; il est chargé d'une lettre pour toi de la part de Gersin. Vois ce brave homme; tu trouveras en lui un bon ami, un père qui te recevra come son enfant, et qui pourra te servir.

La lettre suivante apporte un nouveau témoignage de la bienveillance de Gossec à l'égard de ceux des jeunes compositeurs qu'il aimait:—



GOSSEC A BOIELDIEU (1).

Paris, ce 19 thermidor, an 12.

Mon très cher et très honorable Confrere,

Je profite de l'occasion de m<sup>r</sup> Ferret pour vous renouveler le témoignage de l'estime particuliere que m'ont inspiré si justement votre personne et vos grands talens; en meme tems pour vous feliciter de vos brillans succès, de tout ce qui vous est arrivé d'heureux et de bien mérité en Russie. Tant de choses honorables vous y attendoient et étoient réservées au plus *aimable chanfre de la France*. Ce titre vous est dû, mon cher confrere, ce fut toujours mon opinion; votre charmant opéra (*Ma Tante Aurore*), comme celui de *Zoraïme et Zulnar*, prouvent assés que je ne me suis pas trompé sur ce point, car, il paroît que l'admiration suit ces deux beaux ouvrages à St Petersbourg comme à Paris et comme dans toute l'Europe. Poursuivez, Mon cher Confrère; le chemin de la gloire et celui de la fortune vous sont ouverts; marchez y d'un pas assuré, rien ne doit vous arreter; enfin, que vos traces y restent à jamais imprimées, tant pour votre gloire que pour l'honneur, je dirai même, pour l'orgueil de l'Ecole française.

Veuillez, mon cher Confrère, penser quelque fois au vieux Gossec, votre admirateur, dont le génie glacé par l'âge s'est condamné pour jamais au silence; mais au moins reste-t-il à ce vieillard, pour sa consolation, la faculté de sentir, d'apprécier, d'admirer et d'applaudir aux heureux efforts de ses jeunes et illustres contemporains tels que vous, mon aimable Confrère.

Recevez le témoignage de l'estime particuliere et de la sincere amitié que je vous ai voué pour la vie.

GOSSEC

membre de l'institut et du  
conservatoire de Musique.

Que notre celebre ami et confrere Rode (2), le Muses divines (M<sup>lles</sup> Phillis) (3) etc. etc. trouvent ici mes sincères félicitations et

---

(1) Boieldieu passa sept ans (de 1803 à 1810) à St Petersbourg, comme maître de chapelle de l'Empereur de Russie.

(2) Rode étoit parti pour la Russie en même temps que Boieldieu; il en revint quelque temps avant lui.

(3) Les deux sœurs Phillis étoient cantatrices du Théâtre impérial de St Petersbourg dans le même temps que Boieldieu y remplissait les fonctions de Maître de chapelle impérial. Il épousa plus tard la cadette.

l'assurance des sentimens distingués, ceux d'estime et d'amitié qu'ils m'ont si justement inspiré.

*A Monsieur — Monsieur BOIELDIEU — M<sup>tre</sup> de Chapelle de S. M. l'Empereur de Russie. — A St Petersbourg.*

Le chapitre consacré aux lettres de Gossec donnait, à la fin un résumé d'une lettre à Persuis datée du 26 juillet 1817, en ajoutant quelques observations relatives à un *Te Deum* dont il y était parlé. Nous pouvons maintenant donner le texte complet, non seulement de cette lettre, la dernière que l'on connaisse de l'auteur, mais d'une autre, adressée au même destinataire le mois précédent, et qui complète la correspondance. Les voici toutes deux :

GOSSEC A PERSUIS.

Mon cher et digne Confrere,

Je suis touché jusqu'aux larmes de l'empressement que vous mettez à m'obliger malgré le mauvais état de votre santé. Recevez en l'expression de ma reconnaissance sincère. Ce que vous avez la bonté de me dire, me donne presque l'espoir du succès; mais si j'étois trompé dans cette esperence, je serai toujours heureux que cette occasion m'ait fait connoître vos bons sentimens pour moi; j'y attache le plus grand prix, mon digne ami, ainsi qu'à l'opinion que vous avez de mon vieux talent qui ne me laisse d'autre bien que le souvenir. Le votre, mon cher Confrere, vous soumet jusqu'à vos ennemis, et je me flatte que je vous devrai bientôt le bonheur de me derniers jours.

Recevez mon digne Confrere, l'assurance de ma consideration distinguée.

F. J. Gossec.

1<sup>er</sup> Juin 1817.

*A M. Persuis, Directeur de Lac. roy. de musique.*

AU MÊME.

Mon cher ami et Confrere,

Le desir empressé que j'avois de vous offrir mon *Te Deum* ne m'a pas laissé le tems de l'accompagner d'un mot qui appréciait la reconnaissance et le bonheur que je vous doit. Veuillez donc, mon digne ami, m'accorder votre indulgence avec cette bonté qui caracterise si bien votre belle ame et accepter une des dernieres productions de ma vieille cervelle, comme un bien foible temoignage de toute ma gratitude; ce sera

un autre bonheur pour moi : un pere aime a savoir ses enfans bien placés.

Recevez, mon digne Confrere, l'assurance de la consideration distinguée et de l'attachement de votre vieil ami

F. J. Gossec

26 juillet 1817

Le même chapitre donnait encore, sous la date du 10 germinal an XII, une lettre de Gossec relative à son fils, et une longue note résumait les connaissances que nous avons sur la personne et la vie de cet enfant d'un homme célèbre. Un autre document vient s'y ajouter : un long *factum* autographe, daté du 10 janvier 1790 et signé Gossec fils. Il s'y réclame de la notoriété de son père, dit "professer publiquement l'art du piano-forte", (notons au passage l'emploi de ce mot en 1790, époque où le clavecin était encore loin d'être hors d'usage); il habite un petit appartement n° 20 rue d'Argenteuil, au premier. L'écrit est une "plainte et réclamation", à la police pour affaire de voisinage : longue et pitoyable élucubration, plus de 150 lignes d'une écriture très serrée, sur un large papier, du style emphatique le plus ridicule, et qui ne put que donner à rire à ceux qui reçurent la plainte. Mais, nous, n'en rions pas, et, sans en rien reproduire, prenons acte de ce document, qui vient confirmer (ce que les renseignements déjà acquis avaient fait pressentir) que le fils de Gossec était un faible d'esprit.

## CHAPITRE XI.

### Méhul.

Nous nous en tiendrons ici à reproduire les textes, sans y ajouter d'autres commentaires que les notes nécessaires pour préciser les particularités historiques qu'ils contiennent.

MÉHUL A GOSSEC.

[Paris, 12 décembre 1795].

Je m'empresse, mon cher collègue, de vous faire part de notre double réunion par le choix de l'Institut qui vous appela dans son sein (1). Cet hommage vous étoit dû et je n'ai jamais douté qu'il ne fut rendu à vos grands talents; cependant si l'intrigue active et brouillonne étoit parvenue à vous écarter d'un poste que vous honorerez et qui vous honorera, j'aurois donné ma démission pour vous venger et rentrer dans l'obscurité dont je n'aurois dû sortir qu'à votre voix.

MÉHUL.

*Au Citoyen GOSSEC, membre de l'Institut national des sciences et arts et Inspecteur du Conservatoire de Musique. — Rue poissonniere, a l'École de Musique, pres le corps de garde.*

A PICARD, DIRECTEUR DE L'OPÉRA.

[Vers 1812].

[Extrait du *Bulletin d'autographes* N. Charavay, Janvier 1922]:

Méhul prie le directeur de l'Opéra de ne plus compter sur lui pour le jury musical ni pour le jury littéraire. " Il est par trop pénible de recevoir des injures pour prix de ses complaisances „ Il croit qu'il est poursuivi par un ennemi caché, prêt à saisir l'occasion de lui ravir l'estime publique en rabaissant son talent au dessous du médiocre. " Comme il n'est pas dans mon caractère de repousser l'intrigue par l'intrigue, je me tiens pour battu et je me retire „ Il ajoute qu'il est prêt à cesser ses travaux s'il peut, par là, obtenir le repos.

[L'on peut comparer à ces déclarations celles contenues dans la lettre de Cherubini, du 26 mai 1812, au même directeur de l'Opéra, reproduite en son lieu].

---

(1) Lors de l'organisation de l'Institut de France en 1795, les membres désignés pour faire partie de la compagnie y entrèrent en trois séries: un premier tiers fut nommé par le Directoire, un second tiers par les premiers élus et le troisième par ces deux séries réunies. Parmi les musiciens, Méhul fut choisi le premier (arrêté du Directoire du 20 novembre 1795); Gossec fut le second (12 décembre) et Grétry le troisième (15 décembre). La lettre par laquelle Méhul fait part à Gossec de son élection, en même temps qu'elle nous apporte un nouveau témoignage du caractère inflexible et inquiet de Méhul, aussi bien que de son attachement à ses amis, nous donne en outre un premier aperçu sur les compétitions auxquelles ont donné lieu quelquefois, à l'Institut, les élections des membres de la section de musique.



A UN COLLABORATEUR (1).

Je serois tenté de rire, Monsieur, en vous voyant combattre une chimère, si je n'étois vraiment touché de la générosité que vous montrez après la Victoire. Il faut que ma lettre soit écrite de manière à exprimer tout le contraire de mes intentions et de mes sentimens, pour que vous ayez pû vous éloigner si fort de la vérité. Je vais tâcher de la rétablir pour me venger de vos soupçons, et vous montrer que je ne suis pas indigne du sacrifice que vous me proposez et que je n'accepte pas. J'aime votre ouvrage, je veux faire votre ouvrage, je compte sur le succès de votre ouvrage. Mes premiers accords, mes premiers chants seront pour votre ouvrage. Rien au monde ne pourroit me détourner du plaisir que je me promets à faire de la musique sur votre ouvrage. Mais plus je crois votre ouvrage bon, et plus je dois craindre que ma musique ne lui soit inférieure. Depuis que ma tête revient avec mes forces, j'étudie chaque morceau de votre comédie. Je les trouve tous placés entre des scènes vives ou dans des scènes pressées. Je les vois toujours entraînés par l'action, absorbés par la curiosité qu'elle doit inspirer, et dans ce cas le pauvre musicien n'a pas le tems de se montrer riche. Voilà ce que j'ai voulu vous dire, et ce que vous n'avez pas voulu comprendre. J'espère que cette fois je serai plus heureux. L'homme qui vous a dit qu'il ne songeoit aux morceaux de musique que lorsqu'il étoit au piano fait mettre son piano d'accord ; voilà pourquoi il vous a parlé des morceaux de musique, et non pas du poëme, qui seroit assez fort pour s'en passer s'il n'étoit pas destiné à l'Opéra-comique. Au reste, nous nous entendrons pour donner, s'il est possible, quelques formes nouvelles à quelques airs, à quelques morceaux d'ensemble.

Je n'ai point entendu le poëme qui m'a été offert, je ne sais s'il est bon ou mauvais. On en desiroit la musique sur le champ, et j'ai répondu en faisant valoir la sainteté de nos engagemens. Vous ne serez donc pas placé en seconde ligne, mais je n'oublierai de ma vie votre proposition à cet égard.

Recevez je vous prie l'assurance de mes sentimens affectueux et de ma reconnaissance.

MÉHUL.

ce 5 octobre 1815.

---

(1) Il résulte de la date de cette lettre que son destinataire est un des auteurs de la *Journée aux Aventures*, dernier ouvrage de Méhul, le seul qu'il ait composé après 1815 : 3 actes, paroles de Capelle et Mézières, représentés à Feydeau le 16 novembre 1816.

A LA FILLE DE BERTON.

[Fin 1816].

Méhul présente ses hommages à Mademoiselle Berton et s'empresse de lui offrir deux places pour la huitième repr. de la *Journée aux Aventures*.

A Mademoiselle — Mademoiselle Berton.

A MADAME KREUTZER (1).

d'Hyères ce lundi 17 février [1817].

Ma chère Madame Kreutzer,

Il me semble que je suis au bout du monde. Mais, malgré la distance des lieux, les vrais amis sont toujours près par la pensée et par le cœur. Je veux vous dire un petit bonjour la fenêtre ouverte. Ce n'est pas pour que le vent l'emporte, mais pour vous parler du climat d'Hyères, qui est vraiment charmant. Si je dois enfin éprouver du mieux dans mon état, ce sera ici. Seulement il faut que ce mieux commence par le commencement, car en toute vérité le voyage m'a fait mal. Je ne peux pas faire cinquante pas à la promenade sans me reposer deux fois. Ce matin j'ai mis près de trois heures à faire ma toilette. Enfin, le croirez vous ? J'ai encore maigri. Mon dégoût pour le pain est invincible. Il est moins prononcé pour tout le reste, mais un rien suffit pour me donner des pesanteurs qui me portent au sommeil. Je ne me trouve passablement qu'au lit ; le corps se repose et la pensée s'éveille ; c'est une bien bonne et bien mauvaise chose. Je ne lui sais gré que lorsqu'elle m'entretient de mes amis et de mon retour près d'eux. Embrassez pour moi votre aimable sœur, les deux excellents Kreutzer et bon Pradher d'un côté ; d'un autre embrassez les dames Tourette et Boyeldieu. Ensuite viendront Cherubini, Février, Delrieu, Piranesi, etc. etc. etc.

Pour le docteur Esparon, il faut une place à part. Parlez lui de mes sentimens et de ma mauvaise santé.

Maintenant, chère femme, c'est à vous, et je vous embrasse de toute mon ame, enfin comme si j'étais à Paris *sans l'avoir quitté*.

Votre ami dévoué

MÉHUL.

A Madame — Madame Kreutzer en sa maison rue de Provence  
N° 16, ou 15 — à PARIS.

(1) Rapprocher de cette lettre douloureuse celle écrite trois jours après à un autre ami, Viellard (ci-dessus). Revenu bientôt à Paris, Méhul y mourut quelques mois après, le 18 octobre.

Pour terminer sur une impression moins attristante cette correspondance de l'auteur d'*Ariodant*, nous finirons par un billet non daté, mais remontant au temps de la Révolution, l'aimable personne à qui il est adressé y étant appelée "citoyenne", ce qui n'empêche pas le jeune maître d'user envers elle du style de la vieille galanterie française.

POUR LA CITOYENNE ROSE (1).

Pour répondre à une rose, il faudrait un style fleury ; mais comme cette qualité doit nécessairement manquer à un ours de mon espèce, je me contenterai de remercier la rose d'avoir étalé à mes yeux sa grace et ses couleurs pour obtenir des riens qu'on est trop heureux de lui offrir.

MÉHUL.

CHAPITRE XII.

Quelques autres musiciens de la Révolution  
et de l'Empire.

Les autographes de Gaviniès sont des raretés : nous n'en avons pas pu trouver un seul pour la première composition de ce recueil. Pour compenser, voici deux lettres de lui qui ont été acquises depuis peu pour la Bibliothèque du Conservatoire :

GAVINIÈS À L'ÉDITEUR FRÈRE.

Lyon, ce 10 fév.

Monsieur,

Cédant aux sollicitations des mères de famille et des maîtresses de pension, je me suis décidé à faire graver six romances dont les auteurs sont très connus à Paris. Les paroles choisies et décentes assurent le débit de cet ouvrage qui m'était journellement demandé et qui manquait à l'éducation des jeunes personnes.

Geruché vous en remettra six exemplaires. Je pense que ce petit nombre ne devant pas suffire à votre consommation de Paris et de pro-

---


(1) Une Mademoiselle Rose était une des premières danseuses de l'Opéra à l'époque de la Révolution. C'est évidemment à elle que s'adressent les futiles propos de l'auteur de *Chant du départ*.

vince, vous me donnerez bientôt vos ordres, pour vous en faire passer d'autres.

Tous ceux que vous prendrez seront payables en musique de votre fonds. Veuillez bien me creditor de ces exempl<sup>es</sup> et me croire,

Monsieur,

Votre Serviteur

A handwritten signature in cursive script, reading "Gervais", with a long horizontal flourish underneath.

6 jauffres 1<sup>er</sup> Liv. a 3,12

6 d<sup>o</sup> 2<sup>o</sup> — a 3,12

A Monsieur Frère — M<sup>d</sup> de Musique, Passage du Saumon — à PARIS.

LE MÊME A J. B. CARTIER (1).

Il ne suffit pas, Citoyen, d'avoir un bon cœur, il faut encore n'avoir pas une mauvaise tête. Comment, vous m'avez vu cent et cent fois; et vous me supposés capable de dissimulation jusqu'à la fausseté? Cela n'est pas bien, Cartier.

Non seulement je ne me suis point opposé a ce que Verdiguier (2) jouât au Lycée; c'est qu'au contraire je lui fesois travailler un Concerto de Gervais, pour qu'il remplit vos vues; et c'est à la suite de la dernière leçon que je lui ai donne, depuis après quinze jours, qu'il lui prit chez moi des étourdissemens et une faiblesse si considérable que je craignés pendant près de deux heures qu'il ne mourut dans mes bras. Son père, après lui avoir appliqué les sang-sues, lui a fait prendre l'Emétique, et l'a traité comme on traite quelqu'un d'une maladie tres grave. Voila la Vérité; que je vous dois moins qu'à moi même, puisque vous avés pu me mal juger. Mais, comme votre Cœur (a ce que je crois) n'est pour rien dans votre mauvaise pensée, après vous en avoir parlé, je n'y pense plus.

Bon jour; Soyés plus raisonnable à l'avenir; et surtout, jugés un peu plus sainement les hommes que vous verrés souvent, et de pres — encore une fois, bon jour mon pauvre Cartier; je vous plains bien plus que je ne vous blâme de votre erreur, et vous la pardonne de toute

---

(1) Violoniste renommé, auteur de l'*Art du violon*.

(2) Autre violoniste, élève de Gaviniès.



mon ame. Au fait, vous m'avés pris pour un autre; et je n'en suis pas moins que de coutume.

GAVINIÉS.

Salut (indulgence) et fraternité.

Ce 18 floréal.

*Au Citoyen Cartier, Artiste du Théâtre des Arts — Rue Guénégaud  
au Coin de la rue Mazarine.*

La lettre que voici, qui remonte certainement à l'ancien régime, et la suivante, signée du même nom (celui du mari de la célèbre chanteuse de l'Opéra-comique), appartenant au contraire à la période révolutionnaire, nous avons cru devoir les grouper, en les plaçant à la suite l'une de l'autre.

MADAME DUGAZON AUX ARTISTES DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Je suis fort étonnée, Messieurs, d'après ce que j'ai dit a Monsieur Grangé, de voir la piece de *Blaise et Babet* (1) affichée pour demain. J'ai crue que, d'apres ce que j'ai fait l'etté dernier par les chaleurs excessives, temps ou je pouvais me reposer comme tout autre, je meritois quelques égard. Par quelle raison affecte-t-on de me désobliger en donnant cette ouvrage que j'ai prié que l'on me conservat pour ma rancrée et ne fait-on pas doublér *Aucassin* (2) et *Les Amours d'été* (3)? Ce n'est donc uniquement que pour me faire sentir la folie que j'ai fait de me tuer l'etté passé en me mettant hors d'état de pouvoir soutenir par moi même les droits que je crois avoir à tout égard. Je vous prie donc, passée cette repräsentation, que l'on ne donne plus la pièce; ce sera m'obliger. Si non vous trouverez bon que dans des aucasion pressantes je ne vous temoigne pas plus que je ne dois, comme tant d'autres. J'ai l'honneur d'aitre, Messiers, treus parfaitement votre Camarade. Réponse positif s'il vous plait.

*L. Dugazon*

---

(1) Opéra-comique de Dezède (1<sup>re</sup> représentation en 1783).

(2) *Aucassin et Nicolette*, opéra-comique de Grétry (1<sup>re</sup> représentation en 1779).

(3) Pièce en vaudevilles de l'ancien répertoire des théâtres de la Foire.

DUGAZON A UN CITOYEN DE QUATRE-VINGT TREIZE (1).

Mon ami, je ne suis pas étonné que vous n'ayez rien compris à ce que vous a dit Musson; puisque vous n'aviez pas ses papiers, il vous les porte. Faites expédier sa lettre; vous verrez que le ministre, Felix, Landrieux, David, Dugazon, tout s'y intéresse; il n'y a plus que vous. Allons, mon ami, soutenons les patriotes, ou nous sommes rasés, tondus, pour ne pas dire plus loin.

à vous  
3<sup>e</sup>. avril 1793  
A. V. D. L. R. 

GAVAUDAN (2) A UN COMITÉ DE QUATRE-VINGT TREIZE.

Republicains,

Il m'étoit doux d'avoir été nommé l'un des Chefs de mes Compagnons d'armes. Je devois les mener à la Victoire, déjà mon ame Tressailloit... Je suis destitué. Obligé de me justifié. Si j'étois Coupable je rougirois. Je suis innocent, je vais répondre.

On prétend que j'ai refusé de passer une garde. Appelé devant le Comité Militaire de ma Section, j'ai prouvé et je le prouverois encore que mon domestique l'avoit montée à ma place parce que j'étois obligé de faire une répétition d'une pièce nouvelle et que je jouois le soir dans deux. Occupé d'une affaire particulière, je l'aurois sacrifiée à mon devoir; partagé entre deux devoirs dans l'un desquels je ne pouvois être remplacé, j'ai fait remplir l'autre par un suppléant, Ce n'est point là un crime et le Comité le jugea ainsi.

On m'accuse d'avoir en 1790 jetté une Couronne sur le Théâtre de l'Opéra. Une seule Couronne fut jettée; cependant plusieurs personnes en furent accusées; l'un deux fut obligé de se battre pour ce fait. Cette inculpation seroit elle un de ces moyens bannal qui dans les mains de la malveillance parcourt le monde? le fait est au moins que je n'étois point à l'Opéra ce jour là, de là l'impossibilité d'y faire cette *action répréhensible*, et à cet égard j'apporterois des Certificats des artistes de l'Opéra les mieux instruits du fait.

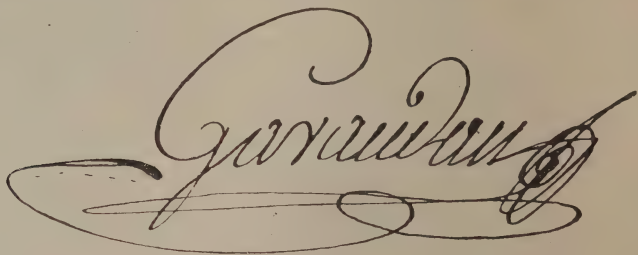
S'il m'en falloit d'avantage pour ma justification, je le dirois; mais

(1) On sait que Dugazon, l'artiste de la Comédie-française, joua un rôle assez actif dans la politique de la Révolution.

(2) Artiste de l'Opéra-comique. Voir note ci-après.

c'en est trop pour vous puisque vous êtes justes, et pour moi puisque je Suis innocent. Si la Défiance est la Sauvegarde d'un Republicain, l'innocence est le partage de l'accusé. Je réclame justice, vous me la devez, et vous me rendrez, Citoyens, non un grade qui m'importe peu, mais l'honneur, mais l'estime de mes Compagnons d'armes, le premier trésor le premier besoin d'un vrai Republicain.

P. S. — Je vous prie, Republicains, de finir mon affaire le plutot possible, nous allons être Casernés et je brule d'instruire mes Conci-toyens et de m'instruire moi même de l'Art militaire. J'attends tout de Votre équité (1).



Ce 5. Octobre 1793, l'an deux dela République une et indivisible.

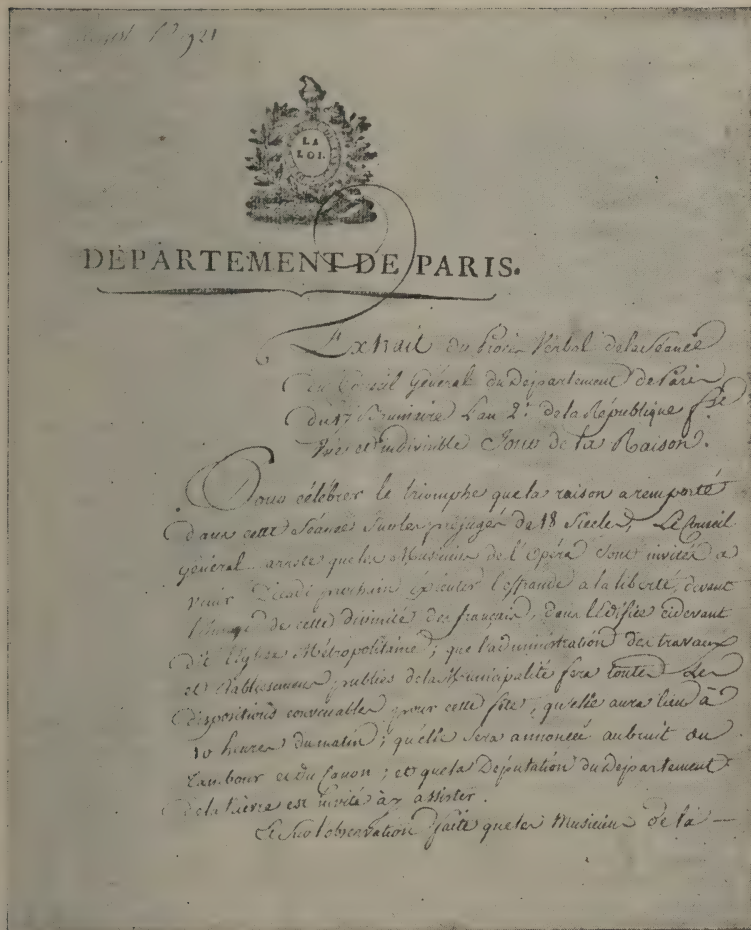
*En marge:* Renvoyé au Comité de Surveillance.

La cérémonie civique connue sous le nom de Fête de la Raison, qui eut lieu le 20 brumaire an II, fut improvisée en trois jours par la Commune de Paris, laquelle invita les musiciens de l'Opéra et ceux de la Garde nationale à prêter leur concours à la solennité célébrée le dit jour dans la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Cette date coïncidait exactement avec la reconnaissance comme établissement public, par la Convention, de la Musique de la Garde nationale, qui devint désormais l'Institut national de musique et, deux ans plus tard, le Conservatoire. Nous avons raconté tout au long les péripéties de ces événements en partie musicaux, dans *Les Fêtes et les Chants de la Révolution française* (pp. 102 et suiv.). Il paraîtra sans

---

(1) La *Biographie universelle des musiciens* de Fétis dit, à l'article GAVAUDAN: " Au milieu de ses succès, la loi de recrutement du 23 août 1793 vint le frapper; mais il ne resta pas longtemps à l'armée; les amis qu'il avait dans le Comité de Salut public le firent mettre en réquisition comme artiste et il ne tarda point à reparaitre à Paris „

doute intéressant aujourd'hui de reproduire en fac-simile la pièce officielle par laquelle cette double invitation fut notifiée à qui de droit.





garde nationale doivent être réunis D'ici prochain au  
gymnase pour exécuter les plus rares morceaux de  
Musique. Le Comité arrêté que ces Citoyens seront  
invités à changer leur destination d'après réunion dans  
le lieu désigné pour la fête patriotique.  
Pour l'extrait conforme  
Dupin

Le danseur Vestris, quelques années après 93, va se poser à son tour en victime de la Révolution :

*VESTRIS A UN MINISTRE DU DIRECTOIRE.*

Vestris, artiste connu par ses talens, vous expose qu'il a fixé en France sa famille entière, où, par un travail de quarante-cinq ans tant à l'Opéra qu'à la ville, à la ci-devant Cour, et surtout par les sommes qu'il avoit gagnées chés l'Etranger, il étoit parvenu à se faire un revenu de Vingt-Cinq mille Livres.

Il devoit espérer que le Gouvernement, fidèle à ses engagemens, voudrait bien jeter un coup d'œil, non pas de faveur, mais de justice, sur l'état de détresse où il est réduit, aujourd'hui que le résultat d'une somme amassée pour se procurer une tranquille existence sur ses vieux jours se trouve irrégulièrement comprise dans la *Réforme des Municipalités de l'État*.

Le *Ministre des finances*, qui ne traite point la partie des Arts, ne peut lui rendre justice sans que le *Ministre de l'Intérieur* lui ait exposé la situation critique du Cit<sup>en</sup> Vestris et de sa famille, à l'Existence de laquelle il est dans l'impossibilité de pourvoir plus longtemps, ayant vendu tous ses meubles, et engagé tout ce qu'il avoit de libre pour exister jusqu'à ce jour. Il attend, Citoyen Ministre, cette marque de votre bienveillance et de votre humanité.

Paris, ce 30 Prairial l'an 4  
de la République.

Rue de Caumartin, n. 751,  
Section de la place Vendôme.

*Vestris.*

Plus tard, Vestris fils, danseur lui-même, se fit maître de ballet en province et à l'étranger. Bornons-nous à donner un extrait d'une lettre qu'en 1833 (que de temps passé depuis les débuts de l'héritier du grand Vestris!) il écrit, d'Amsterdam, le 25 mars (timbre d'arrivée: 2 avril 1833), à " Monsieur Le Comte, au Grand-Théâtre de Lyon „. Il fait des propositions pour aller dans cette ville monter des ballets et composer un ouvrage pour la saison prochaine. Il parle du " succès extraordinaire que vient d'avoir le ballet qu'il a composé il y a deux mois pour Bruxelles „. Il poursuit :

Mes voyages m'ont mis à même d'avoir un portefeuille bien garni tant en jolie musique qu'en sujets nouveaux, et je suis par là, plus qu'un autre, à même de faire briller le talent de votre jolie femme.

Retenons cette particularité: la musique n'était pas composée pour le ballet; mais, préexistant à la composition des ouvrages choréographiques, elle était utilisée pour des sujets divers et quelconques.

Voici encore une survivante de l'ancien temps: M<sup>me</sup> Gonthier, qui ayant créé les opéras-comiques de Duni, de Philidor et de Monsigny, plus tard ceux de Boieldieu, mourut âgée de plus de quatre-vingt-un ans, en 1829. La lettre suivante va nous la montrer, à soixante-quatre ans, n'ayant pas encore rompu ses attaches avec le théâtre où elle avait fait un si long service.

*MADAME GONTHIER AU COMITÉ DE L'OPÉRA-COMIQUE.*

Mes chères camarades,

Vous avez eu la bonté de m'acorder une demi-représantation, dans le commencement de janvier 1810. Messieurs les supérieurs en on décidé autrement, en m'acordant cinq mille franc. Je vous suplie, més cheres camarades, et cest a l'amitié que vous avéz pour moi, que je demande que vous me fasiez délivré la plus tot possible l'ordonnance, pour que jaille touchéz chez monsieur De fay. Vous n'ignorez pas, mes cheres cama-

rades, que j'ai plus que jamais besoin de rentrai dans mes fonds. J'attand tout de vous et de votre justice.

J'ai l'honneur d'aitre avec la plus parfaite considération

Mes cheres camarades

*vo tre troy kemble p. vante  
et amie  
Gauthier f. aller*

ce 4 janvier 1811.

*A Messieurs — Messieurs du Comité en leur salle d'assemblé.*

Encore une lettre d'une vieille actrice retirée : Caroline Branchu, qui fit les beaux jours de l'Académie impériale de musique. On verra avec quelle bonne grâce ces vieilles personnes savaient parler des affaires les plus maussades.

CAROLINE BRANCHU A UN ANCIEN AMI.

Le 20 Juin 1838.

Etes-vous encore à Paris, bon ami? du moins je l'espère! si je suis assez heureuse pour que ma lettre vous y agrippe, je vous envoie encore un fameux embêtage: tant pis, je le risque; il en arrivera ce qu'il pourra. Veuillez, non pas mon Mignon, puisque ce nom, si doux pour moi, vous fait bisquer, mais: Gros amour à moi! heim: est-il joli celui-la! ne vaudra-il encore des rognonements interminables? Je serais bien fâchée que vous les discontinuiez: car rien n'est joli et spirituel comme eux: Eh bien! que fais-je donc? Je me jette dans les vérités sucrées et mielées. Taisez vous plutot, M<sup>me</sup> Branchu; car votre ami ne croirait pas que la lettre est de vous! Soit: je renfermerai donc toutes mes tendresses d'amitié pure et vraie dans mon âme; n'en parlons plus! Que disais-je donc? Ah! m'y voila: je voulais vous prier, bon ami, de voir *Allard*, pour lui demander: s'il veut accepter ma procuration, avec la charge de recevoir pour moi; ensuite: mettre l'argent aux Orléanais, rue du Bouloy; ou bien: M<sup>r</sup> Odiot, si *Allard* ne pouvait pas s'en charger. En voila-t-il encore une fameuse de commission? Je vous connais si bien ami, que, si vous etes encore à Paris, je serai sans la moindre inquiétude! recevez donc, une immensité d'embrassements de votre ancienne pour ne pas dire vieille amie

CAROLINE.

J'oubliais de vous dire, bon ami, ou du moins de vous supplier, ce qui est beaucoup plus convenable, de porter à Monsieur Odiot cinq cents francs que je lui dois et de me envoyer au plus vite ce qui vous restera : car mes finances sont au rabais dans ce quart d'heure, ce qui me chiffonne beaucoup puisque je ne dois recevoir ici que dans le mois de Juillet. Adieu donc, jusqu'à votre retour de chez Mr. La Boullay au souvenir duquel je vous prie de me rappeler et lui dire que ses bontés pour moi ne sortiront jamais ni de ma pensée ni de mon âme.

Monsieur — Mons<sup>r</sup> GRANDSIRE — Rue Montholon — P. F. g.  
Poissonnière — à PARIS.

Faisons place maintenant à une illustration du théâtre littéraire : Talma, écrivant à un musicien pour une cause musicale. Il semble résulter de la lettre (qui nous a été communiquée par le fils du destinataire) que Fétis fut pendant un temps directeur de la musique à la Comédie-française. Il ne dit pourtant rien de cette particularité dans la longue biographie qu'il s'est consacrée.

TALMA A FÉTIS.

Mon cher Fétis, je trouve qu'en général dans les chœurs de Gossec (1) les harpes ne dominent pas assez, surtout au moment de l'inspiration. Les harpes unies aux instruments à vent font un merveilleux effet. Ne pourriez-vous pas obvier à ce défaut ? Voyez dans votre sagesse.

A vous de cœur.

TALMA.

Cette lettre du directeur de l'Opéra au lendemain de la chute de Napoléon nous fera savoir à quelles obligations un Français devait se plier pour complaire au pouvoir d'alors. Les princes de Prusse avaient parlé : il fallait obéir.

LE DIRECTEUR DE L'OPÉRA AU MINISTRE DE LA MAISON DU ROI.

Monseigneur,

J'ai été prévenu hier soir par Monsieur Souflot de Mercy que Votre excellence désirait que l'Opéra donnât demain vendredi 15 *la Vestale* pour les Princes de Prusse. Le théâtre était préparé pour un autre

---

(1) D'*Athalie*.



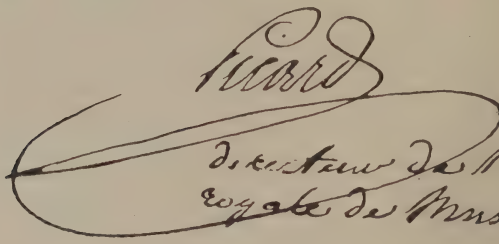
spectacle. Nous devons donner le ballet d'*Achille à Scyros* qu'il est très difficile de changer quand il est annoncé, à cause du service des décorations; mais le zèle de l'administration et des artistes ne connaîtra jamais d'obstacle, dès qu'il s'agira de plaire à Votre Excellence. Demain nous donnerons *La Vestale* et le joli ballet de *Vénus et Adonis*.

Je suis avec le plus profond respect,

Monsieur,

Votre très humble et  
très obeissant serviteur

Paris, 14 Juillet 1814.



Directeur de l'Académie  
Royale de Musique

*A Son Excellence — Monsieur le comte de Blacas — Ministre de la  
Maison du Roi.*

Mais, puisque nous parlons de la direction de l'Opéra au commencement du dix-neuvième siècle, pourquoi nous refuserions-nous à citer des lettres de l'homme universel, celui qui touchait à tout, le maître en tout, Napoléon? Déjà nous avons eu à reproduire son autographe, écrit sur une partition musicale, au temps où il n'était que général et où il signait encore "le citoyen Bonaparte". Mais ses lettres d'Empereur contiennent maintes fois des injonctions relatives au fonctionnement de l'Opéra, et plusieurs sont écrites à des époques où il lui aurait été parfaitement permis de penser à autre chose. C'est ainsi qu'au lendemain de la bataille d'Iéna nous le voyons écrire en ces termes à son ministre de la police :

NAPOLÉON A FOUCHÉ.

Postdam, 25 octobre 1806.

Je vous envoie mon approuvé de la dépense relative à la mise en scène du ballet du *Retour d'Ulysse*. Faites vous rendre compte en détail de ce ballet et voyez en la première représentation pour vous assurer qu'il

n'y a rien de mauvais, vous comprenez dans quel sens. Ce sujet me paraît d'ailleurs beau; c'est moi qui l'ai donné à Gardel.

Quelques jours plus tard, l'Opéra, ayant jugé bon de célébrer les victoires par des à-propos indignes du sujet, s'attire cette réprimande, accompagnée de très bons conseils:

*NAPOLÉON A CAMBACÉRÈS.*

Berlin, 21 novembre 1806.

Si l'armée tâche d'honorer la nation autant qu'elle peut, il faut avouer que les gens de lettres font tout pour la déshonorer. J'ai lu hier les mauvais vers qui ont été chantés à l'Opéra. En vérité, c'est une dérision. Comment souffrez-vous qu'on chante des impromptus à l'Opéra? Cela n'est bon qu'au Vaudeville. Témoignez en mon mécontentement à M. de Luçay. M. de Luçay et le ministre de l'Intérieur pouvaient bien s'occuper de faire faire quelque chose de passable; mais pour cela il ne faut vouloir le jouer que trois mois après qu'on l'a demandé. On se plaint que nous n'avons pas de littérature; c'est la faute du ministre de l'Intérieur. Il est ridicule de commander une églogue à un poète comme on commande une robe de mousseline. Le ministre aurait dû s'occuper de faire préparer des chants pour le 2 décembre. S'il ne l'a pas fait cette année, chargez le de s'en occuper, dès cette année, pour l'année prochaine.

Voilà qui est parler, et pourrait bien servir de leçon aujourd'hui à ceux qui veulent organiser des fêtes en huit jours et y faire participer la musique! Napoléon, organisateur en cela comme en toutes choses, veut qu'on ait au moins trois mois — que dis-je? — une année entière! En novembre 1806, il donne ses ordres pour la préparation des fêtes de décembre 1807!

Il ne cache pas, d'ailleurs, que, si loin de Paris, il se lasse de ce rôle d'arbitre des coulisses. Quelques mois après, étant aux frontières de Pologne — entre Eylau et Friedland — il écrit encore:

*A CAMBACÉRÈS.*

Mon cousin, je vous envoie une lettre de M. de Luçay. Vous sentez que, quelque soit le plaisir que j'aie de m'occuper de tout ce qui peut concerner le bien de mes peuples et les détails de l'administration, ce serait cependant aller trop loin que de me mêler des querelles de

théâtre. Je vous charge donc exclusivement de la surveillance de l'Opéra jusqu'à mon retour. Je ne veux plus en entendre parler. Faites y régner une sévère discipline, faites y respecter l'autorité, et que le théâtre qui intéresse les plaisirs de la capitale soit maintenu dans sa prospérité.

Mais, après son retour, il fait connaître qu'il est là. Au moment de son mariage avec Marie-Louise, il règle lui-même la marche du répertoire de l'Opéra pendant toute une saison :

NAPOLÉON A DE RÉMUSAT.

Paris, 2 mars 1810.

Monsieur de Rémusat, mon premier chambellan,

Il faudrait donner la *Mort d'Abel* (1) le 26 mai; donner le ballet de *Persée et Andromède* (2) le lundi de Pâques; donner les *Bayadères* (3) quinze jours après *Sophocle* (4), *Armide* (5) dans le courant de l'été, les *Danaïdes* (6) dans l'automne, les *Sabines* (7) à la fin de mai.

En général, mon intention est que, dans le mois de Pâques, il y ait le plus de nouveautés possibles vu qu'il y aura un grand nombre d'étrangers à Paris à cause des fêtes.

L'ordre de remonter *Armide* était une galanterie pour la nouvelle Impératrice, à qui Napoléon tenait à rappeler que Gluck, maître de musique de la famille impériale d'Autriche, était toujours en honneur à l'Opéra français.

Nous devons avouer que ces lettres ne sont pas inédites et qu'aucune n'a été découverte spécialement pour être insérée dans cette collection. Mais nous avons pensé que, par la qualité de leur origine comme par leur sujet, elles n'avaient rien qui pût faire tort à cet ensemble de *Lettres de musiciens écrites en français*.

---

(1) De R. Kreutzer (1<sup>re</sup> représentation le 23 mars 1810).

(2) Ballet de Gardel, sur une ancienne musique de Méhul (8 juin).

(3) De Catel (8 août).

(4) De Fiocchi (16 avril 1811, et, antérieurement, aux Tuileries, 2 décembre 1810).

(5) De Gluck (répertoire).

(6) De Salieri (id.).

(7) *L'Enlèvement des Sabines*, ballet de Milon, sur une ancienne musique de Berton (25 juin 1811, et, antérieurement, à Fontainebleau, 4 novembre 1810).

CHAPITRE XIV.

J. F. Lesueur.

La lettre suivante nous apporte un nouveau témoignage de l'admirable et constant dévouement de Lesueur pour son plus illustre élève, Hector Berlioz. Celui-ci, à l'époque où la lettre fut écrite, était encore à sa classe, et les ouvertures dont il est question (celles des *Francs Juges* et de *Waverley*) n'avaient pas encore été exécutées. "Ce que tu feras pour lui, ce sera pour moi", conclut la lettre. On n'a pas vu souvent un professeur présenter ainsi son élève comme un autre soi-même.

LESUEUR A ALEXANDRE BOUCHER (1).

Mon cher et ancien ami,

Tu as dû penser combien moi et tous les miens avons joui en apprenant, de l'opinion publique, ce dernier grand succès que tu viens d'avoir à Paris; succès qui n'est pas que l'écho de ceux que tu y avais obtenus précédemment, ainsi que de ceux obtenus plus récemment dans les grandes cours de l'Europe. Le plaisir en a été pour nous, aussi grand, pour ainsi dire, que celui de ton Epouse et de tes Enfants.

Ce qui double mon contentement, c'est d'apprendre en même temps que la force des choses va t'ouvrir enfin un local digne de toi, pour un grand concert à ton bénéfice. Je tiens à cœur d'y assister.

Alors, mon ami, toi qui es si obligeant, je te recommanderai m<sup>r</sup> Berlioz plein de talent pour la composition. Tu peux avoir entendu parler de ses *messes* à grand orchestre, exécutées avec succès à St Roch et à St Eustache. Si tu peux placer une de ses nouvelles ouvertures à effet

---

(1) Violoniste de renom, qui devait, dit-on, une partie de ses succès à sa ressemblance avec Napoléon.



dans ton concert, tu serviras grandement un de mes élèves que j'affectionne beaucoup. Ce jeune athlète, déjà plein de force, de chaleur, et qui ira loin, est aussi enchanté que moi de la justice que Paris, cette Capitale des arts, vient de rendre à ton talent célèbre.

Ce que tu feras pour lui, ce sera pour moi.

Bonjour, mon ami! Je t'embrasse de cœur

LE SUEUR.

11 fevrier 1828.

Mes hommages bien affectueux à Madame Boucher, et mes compliments à tes Enfants.

A — Monsieur — Monsieur BOUCHER — Rue Montholon, N° 5 — à PARIS.

## CHAPITRE XV.

### Musiciens d'opéra-comique.

En reproduisant ci-dessus cinq petits billets de Nicolo Isouard, nous avons constaté la rareté des lettres de ce musicien. C'est la raison qui nous invite à reproduire encore les deux suivantes et un extrait, portant à huit le nombre des lettres autographes aujourd'hui connues de l'auteur de *Joconde*.

NICOLO ISOUARD A J. F. TURCAS (1).

Mon cher Turcas, je connais trop bien vos sentiments à mon égard pour vous en supposer de mauvais; mai ce dont je vous ai reproché m'a été dit par *Castel* qui tenoit le rapport d'un officier de l'Etat major.

Quant à ma femme, vous savez que je ne fais *part* de mes œuvres que sur les affiches; si vous veniez me voir plus souvent, vous auriez sçu que je suis re-père.

---

(1) Affecté à divers emplois dans l'administration militaire, amateur et compositeur de musique, gendre de Cherubini.

Et pour preuve que je ne vous en veux pas, je vous dirai que je suis au désespoir de vous refuser des billets: hyer, M<sup>e</sup> et Mesdames les actrices me *les ont enlevés*.

Adieu mon ami et croyez moi toujours

Tout a vous

NICOLO.

P. S. — Je féliciterai votre beau frere et vous remercie de l'avis.

*Monsieur — Monsieur TURCAS.*

LE MÊME A ÉTIENNE (1).

J'ai parlé à Madame Gavaudan de votre petite ouvrage. Veuillez la voir pour l'engager à vous répéter au plutôt. Quant a moi, je vous engage ma parole d'Honneur de m'en occuper et achever ma musique de suite apres la mise de *Jeannot et Colin* (2) que je fais répéter en ce moment.

Tout a vous

ce 30 Août 1814.

NICOLO.

Le Bulletin d'autographes N. Charavay, de mars 1922, donna enfin l'extrait suivant :

Nicolo... à Persuis, 31 mai, 2 f. in-8°: Curieuse lettre dans laquelle il se plaint de ses mauvais procédés et lui annonce qu'il rompt avec lui.

CHAPITRE XVI.

De quelques autres musiciens au commencement  
du XIX<sup>e</sup> siècle.

Voici d'abord une lettre nullement musicale, bien qu'écrite par un musicien: Berbiguier, flûtiste renommé comme exécutant et compositeur pour son instrument. Fervent royaliste ayant accompagné Louis XVIII à Gand, il retourna d'abord, après 1815, dans son pays natal, Caderousse (Vaucluse). C'est là que nous allons voir ce joueur de flûte se livrer épistolaiement aux innocentes occupations d'un politicien de province.

---

(1) Auteur des paroles des deux derniers opéras-comiques de Nicolo, *Les deux maris* (1816) et *L'une pour l'autre* (id.), les seuls ouvrages que Nicolo ait fait jouer après *Jeannot et Colin*.

(2) *Jeannot et Colin* fut représenté pour la première fois le 17 octobre 1814.

Nous nous en tenons à quelques extraits d'une lettre du 18 octobre 1816, échantillon caractéristique du style du temps. Après avoir plaint son correspondant (non musicien, celui-là) d'être " venu tomber dans son infernal *Pandemonium* „, il poursuit :

Dans nos contrées, le Ministère avait semé des agents; mais leurs intrigues n'ont pas réussi. Dans Vaucluse, deux députés très bons; un *ex*, et l'autre nouveau. Dans le Gard, les 3 mêmes. Dans l'Hérault, idem. Dans la Drôme, deux excellents. Je n'en connais pas d'autres, mais je présume que malgré les menées ministérielles nous aurons une bonne Chambre de Députés et que nous pourrons encore nous écrier avec ce brave et loyal de Bettizi: " Vive le Roi quand même! „. L'esprit méridional est toujours à peu près au même niveau; je dis à peu près, parce qu'on est venu à bout de faire entendre à quelques faibles d'esprit que *la Noblesse voulait ravoir ses anciens droits* et cent autres sottises à la Carrel. Ce qui ne les empêche pas néanmoins d'être de chauds royalistes. La majeure partie est un peu refroidie du zèle qu'elle avait pour le Roi, depuis qu'il semble n'en vouloir qu'à ses amis; la disgrâce de Châteaubriand a indigné les méridionaux. Ici on trouve peu de Buonap<sup>tes</sup>, mais le peu qu'il y a est chassé de toute société, on n'en veut point. Si, comme dans certains pays que je connais, des *Fœdérés*, des demi-soldes et autres de la manicle avaient le malheur de se trouver dans quelques réunions, il passeraient un mauvais quart d'heure.....

Maintenant, encore une lettre de Paganini, communiquée par M. H. Lemonnier (provenant de son père).

PAGANINI AU MINISTRE (DE L'INTÉRIEUR?)

Monsieur le Ministre,

Les témoignages de bienveillance que vous m'avez marqués en plusieurs circonstances, me donnent la hardiesse de vous demander une audience pour M. de Carbonelli, officier réfugié (1); et en même temps, si je ne craignais pas d'être trop importun, j'oserois le recommander à votre extrême bonté, car depuis longtemps j'ai le plaisir de le connoître, ainsi que sa famille.

---

(1) Il y a tout lieu de penser que cet italien réfugié l'était pour cause politique. Cet intérêt porté par Paganini à un exilé, un libéral, un carbonaro sans doute, complète sa physionomie. Les seules lettres que l'on connaisse de ce prétendu cœur dur sont des témoignages de sa générosité, de ses efforts en faveur des causes des malheureux, des persécutés, des méconnus.

Dans l'espérance que vous aurez la bonté de lui accorder cette faveur, j'ai l'honneur d'être

M<sup>r</sup> le Ministre

Votre très humble serviteur

NICOLO PAGANINI.

Paris, le 13 avril 1833.

[En marge: " *M. de Carbonelli, rue Grenelle S<sup>t</sup> Honoré, 21. Hôtel Grenelle S<sup>t</sup> Honoré* ].

Enfin nous allons terminer cette série de lettres écrites en français par celle d'un grand musicien allemand dont l'œuvre a trouvé en son temps, à Paris, une hospitalité immédiate et généreuse. Les autographes de Weber sont rares : ils le sont surtout dans une langue autre que sa langue maternelle. Nous allons pourtant reproduire de lui une lettre écrite dans la nôtre, et d'autant plus précieuse qu'elle est une des dernières qu'il ait tracées. Déjà de quelques années antérieur était un billet adressé par lui à un maître qui a fait le meilleur de sa carrière en France, Spontini ; le catalogue mensuel N. Charavay, de décembre 1919, résumait ainsi une lettre écrite de Dresde, le 30 décembre 1821, par l'auteur du *Freischütz* à l'auteur de *La Vestale* :

Il l'entretient des difficultés qu'il rencontre pour monter *la Vestale* et *Fernand Cortez* ; il lui demande ses conseils et l'assure qu'il considérera ses intérêts comme les siens.

Et maintenant, voici le texte complet de la lettre française annoncée :

C. M. DE WEBER AU CHEF D'ORCHESTRE (OU DIRECTEUR) DE L'ODÉON.

Londres, le 13 avril 1826.

[date de la poste, 16 avril].

Monsieur !

Je n'ai pas eu l'honneur de recevoir une lettre de vous par l'entremise de M. Schlesinger (1).

Je suis trop occupé pour entrer en toutes les détails de votre lettre du 30 du m. de Mars. Mais je crois qu'il suffit de dire que je sais respecter mes engagements et que je suis assez accoutumé à voir cueillir les autres les fruits de mes travaux.

---

(1) Éditeur de musique.



Pour ce qui regarde M. Sauvage (1), je n'ai rien du tout contre lui. Mais comme vous aimez les citations, vous me permettez de vous rap-  
peler une phrase de votre lettre du 11 Xbre 1825:

*“ En vous parlant de Mons. Sauvage, je n'ai pas prétendu vous l'imposer pour tous les ouvrages que vous ferez mettre à l'Odéon; il y a d'autres hommes de lettres qui peuvent faire beaucoup mieux que lui „*

Enfin — tout s'arrangera parfaitement bien verbalement, après mon arrivée à Paris, et je vous prie de me croire avec la plus parfaite considération

Monsieur

Votre très humble serviteur

CARL. DE Weber

Londres, le 13 avril 1826.

91. gr. Portland Street.

A Monsieur — Monsieur P. CRÉMONT — 1<sup>er</sup> chef d'orchestre et compositeur du théâtre royal de l'Odéon — Rue Corneille — à PARIS.

La promesse d'entretien contenue dans ce dernier paragraphe ne fut pas tenue: Weber en fut délié par la mort. Il était parti de Dresde pour Londres le 16 février 1826, avait passé à Paris les derniers jours du mois et, au commencement de mars, s'était rendu à Londres où *Obéron* fut représenté le 12 avril, veille du jour où il a daté de sa main cette lettre. Mais il ne repassa pas le détroit, car il mourut à Londres le 5 juin suivant.

La Bibliothèque du Conservatoire possède aussi de lui une lettre en anglais, postérieure encore, datée *April 28 1826*. Il y exprime à son correspondant, le compositeur H. R. Bishop, le désir d'assister à la première représentation d'un de ses ouvrages: *“ I am anxious to be present at the first performance of your opera „*. Mais il se dit hors d'état (*invalid*) de séjourner au milieu de la foule et demande une place où il puisse en être isolé. — Et l'on connaît une lettre, encore postérieure, dans laquelle Weber parle à sa femme de cette

---

(1) Auteur, avec Castil-Blaze, du poème de *Robin des bois*, adaptation française, ou plutôt contrefaçon, du *Freischütz*, représentée à l'Odéon le 7 décembre 1824.

même représentation: il juge l'œuvre de Bishop médiocre et rappelle en outre que les gens du *Pit* (parterre) ont sifflé le *Freischütz*; double raison pour qu'il n'ait pas voulu se mêler à eux.

Enfin, la même collection du Conservatoire de Paris, possède, jointe au dossier des autographes de Ch. M. de Weber, une pièce datée de l'année postérieure à sa mort, par laquelle sa veuve déclarait "donner pouvoir à Monsieur Maurice Schlesinger, Marchand de Musique du Roi de France à Paris, de régler et de toucher pour elle toutes les sommes qui peuvent lui revenir pour la représentation donnée au Théâtre de l'Odéon à son bénéfice „ Signé: "Caroline von Weber, et le curateur général Gottlob Roth „, et daté: "Dresde, ce 10<sup>me</sup> Février 1827 „. La pièce est écrite sur quatre pages d'un grand papier, surchargé de divers timbres et de cachets de cire. A la suite du pouvoir viennent: une première légalisation des deux signatures, "au baillage de Dresde, 13 février 1827 „; la légalisation de cette légalisation, 14 februar; celle de la signature apposée sur cette seconde légalisation, 18 février; enfin, le 21 février, un dernier certificat du ministre plénipotentiaire de France authentifiant la signature et le sceau du Conseiller intime, etc. Est-ce tout?... Il faut espérer que le bénéfice de la représentation de l'Odéon a permis à M<sup>me</sup> Weber de rentrer dans les déboursés qu'ont dû lui causer tant de formalités saxonnes. Sauf une légalisation, toutes les parties de ce document allemand sont écrites en français.

Par ces reliques d'un maître étranger, admiré en France, se terminera cette première partie d'un recueil dont la suite nous fera pénétrer plus profondément dans l'intimité de la vie musicale moderne.

---



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                        |        |
|------------------------|--------|
| INTRODUCTION . . . . . | Page 1 |
|------------------------|--------|

|                                                                                                                           |        |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| CHAPITRE I. — Du XV <sup>e</sup> au XVII <sup>e</sup> siècle: lettres, quittances, actes<br>et documents divers . . . . . | Page 4 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|

Stephanus theutonicus cytharista (1455), page 5. — Orpheus, 7.  
 — Durcot, 8, 9. — Santerre, Christophe de Plaisance, 9. — Francesco da Lorena, 10, 11. — Bencivenny, 11. — Migoy, 11, 12. — Marchant, 13. — Boullenger, Motte, Caroubel, Nyon, 14. — Alain, 15 à 18. — P. et M. H. Chevalier, 17. — Henri III, Lettres patentes en faveur des chantres de la Reine, p. 17, et hors-texte, 16, 17. — Tabart, Béthune, Lagrené, Rinuccini, A. Boësset, de Bailly, Auget, Couet, Balifre, Mazuet, Richard, 20. — Hindret, Justice, Panié, Berthod, de Croix, J. et C. J. Boësset, 21. — J. B. LULLI, sa femme et ses fils, 21 et 22. — Colasse, Quinault, A. C. Destouches, L. de Mollier, 22. — Laval, H. du Mont, 23. — M. de Lalande, Robert, Dufour de Pibrac, Buterne, Nivers, A. Foucquet, M. Corneille, Andrieux, Mahieux, d'Anglebert, 24. André Raison, 24 et 25; Chambonnières, 24 et 26. — Lambert, Boutelon, Bazoncourt, Le Roy de Beaumont, Bernard, Bony, Buret, Charpentier, 27. — Chaudron, Chevalier, D. Clerambault, Granjon, Hannes des Jardins, Huguenet, Itier, La Ferté, Lagneau, de Lanoy, Léger, Lemoine, Levrié, Marilliet de Bonnefons, Matho, Pardons, de Sainet, Diel, Prieur, Du Vivier, Dufresne, Anet, Dumont, Nivelon, Marchand, Duchesne, P. de la Barre, 28. — Marchand père et fils, Forqueray, Marais, 29. — Tissu, Marin La Croix Thiot, Panon, Monnet, Philidor, Pièche père et fils, Preponnier, Thierry, Bourdet, Ch. et J. B. Ch. Ballard, 30. — Du Pin, Hesselin, 31. — G. Du Manoir, 31 à 34. — L. Constantin, 33 et 34.

|                                                                                          |         |
|------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| CHAPITRE II. — Les fondateurs de l'opéra français (LULLI, RAMEAU, GLUCK, etc.) . . . . . | Page 35 |
|------------------------------------------------------------------------------------------|---------|

LULLI à Colbert, page 36. Acte de vente et soumission pour la charge de conseiller secrétaire du Roi acquise par Lulli, pp. 37



et 38, et hors-texte, 40-41. Signatures de Lulli, 38 à 41; médaille, 41; acte de baptême de Lulli (renvoi), id. Orthographe du nom de Lulli, 42. — Lettre du P. Martini à RAMEAU et annotation de celui-ci, pp. 43 à 45, et hors-texte, 48-49. — Rameau au P. Martini, 46. Au Marquis de Poleni, 47. Une lettre de Meyerbeer sur Rameau, 48. *Vérités intéressantes peu connues jusqu'à nos jours*, manuscrit autographe de Rameau, 48 à 50. — JEAN-JACQUES ROUSSEAU, fragment d'un ouvrage manuscrit sur l'harmonie (voir à l'Appendice pour rectification d'attribution), 50 et 51. — GLUCK: ses lettres, 50; à Devismes, p. 52, et hors-texte, 56-57; à Valadier, 52. Portrait de Gluck provenant de la famille de César Franck, 53 et 54. Lettre d'un inconnu sur Gluck en 1769, 55. Lettre de Salieri annonçant la mort de Gluck, 56.

CHAPITRE III. — De quelques maîtres allemands et italiens au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle . . . . . Page 59

HAENDEL à son beau-frère, page 59; son portrait, 62. — MONTEVERDI au marquis Bentivoglio, 64. — MOZART à son père (2 lettres), 66 à 72. — HAYDN à l'éditeur Breitkopf, 72; à Madame Moreau, 73; médaille, 74; Haydn au Conservatoire de Paris, 75.

CHAPITRE IV. — Les fondateurs de l'opéra-comique . . . . . Page 76

FAVART à sa mère, page 77; à son fils, 79. Monnet à Favart, 81. — DUNI à Voisenon, 83. — PHILIDOR à sa femme (2 lettres), 86 à 90; fragments, 87; certificat en faveur de Lesueur, 90. — MONSIGNY aux Sociétaires de l'Opéra-comique, 92; à Champain (2 lettres), 93 à 95; à Madame Saint-Aubin (2 lettres), 96; à un membre de l'Académie des Beaux-Arts, 97; documents divers émanant de Monsigny, id. — GRÉTRY: son portrait; fragment de lettre à Voltaire, 98. Grétry au comte de Rohan-Chabot, 99; à Papillon de la Ferté, 100. Extraits divers, 101 et 102. A Sedaine, 103. Certificats de Grétry en faveur de Lesueur, 104 et 105, de Pleyel, d'Haydn, 106. Grétry à de Croix, id.; à Rouget de Lisle, 108; extrait à de Croix, 109. Lettre des membres du Conservatoire à Grétry et réponse, 109 à 111. Grétry à l'Ermitage, aquarelle, 112. Grétry à Mademoiselle Henry, id.; à l'archiviste Camus, 113; à Beaumarchais (extrait), 114; à Chaptal, id.; à Flamand-Grétry, 114; à Marceline Desbordes (3 lettres), 115 à 117; à Deprez, 117; à Ch. de Pougens, 118; au directeur de l'Opéra-comique, id.; à H. Chehard, 119; à une femme inconnue, 120. Extraits divers et renvois, 120 et 121. La dernière lettre de Grétry (à Le Breton), 121. Documents divers (mentions), 122 à 124. Portrait de Grétry, 124. — Martini, Devienne, Champain (mentions), id.

CHAPITRE V. — **Autres musiciens du XVIII<sup>e</sup> siècle** . . . . Page 125

F. COUPERIN, LECLAIR, page 125; Campra, Ballard, 126; Mouret, 127; Montéclair, Colin de Blamont, Royer, Gervais, 128; Lacoste, Bertin, Matho, Salomon, Bourgeois, 129; Mlle Du Val, 130; Destouches, Mondonville, 131 à 132; Clérambault, 132 et 133; Rebel et Francœur, 133 à 136. L. J. Francœur à un Ministre, 136. Trial, Berton, Dauvergne, Piccinni, Sacchini, 136 et 138. Jean-Jacques Rousseau, lettre à Lenieps (fragment), 140. — PICCINNI: " Notes sur le C<sup>en</sup> Piccinni „, 141. Lettres de Piccinni: destinataire inconnu, 142; au duc de Villequier, 143; à Ginguené, 144; extraits divers, 145; au Président de l'Assemblée Constituante, 146; à Ginguené (extrait), 147; à Fabre, 148; à Chaptal, 149. Extraits divers, 150 à 152. Portrait de Piccinni, 152. — SACCHINI, Lettre à Amelot, 153; extraits divers et renvois; certificat de Sacchini en faveur de Lesueur, 157. — SALIERI (voy. 56). Extraits et renvois, 158. Lettres de Salieri: à Panseron, 159; à Favart, 160; à Persuis, 161. — La Corne, Grosset, Mion, Supply, Fouquet, Lévié, id.; Mlle Bandiéry de Laval, Capperon; J. A. Mathieu, 162.

CHAPITRE VI. — **Premiers contemporains de la Révolution.** —

L'AUTEUR DU CHANT NATIONAL . . . . . Page 163

CATEL: son engagement dans la Garde nationale en 1789, pages 163 et 164. — Le Directeur de l'Opéra à son marchand de bougies en 1792, 164. — Francœur au citoyen Denesle, 2 lettres, 165 à 166; à Cellierier, 167. — Signatures de membres de l'Association des Auteurs, 168. — Guillotin et Edelmann, 169; Guillotin et la facture des pianos, 170. — ROUGET DE LISLE: reproduction de dessins et extraits de pièces provenant de Georges Kastner, 171 à 174, 178, 182, 183. Rouget de Lisle (renvois), 174; au Ministre de la guerre, 175; à Ch. Weiss, 177; à David d'Angers, 179; à une créancière (Mme Bégin, voir l'Appendice), 181. Extrait d'une lettre de Rouget de Lisle à son tailleur, id. Extraits d'un poëme de Rouget de Lisle, avec musique, 182.

CHAPITRE VII. — **Les fondateurs du Conservatoire.** — SARRETTE.

UN AUTOGRAPHE MUSICAL DE NAPOLEON BONAPARTE . . . . . Page 186

2 Portraits de Sarrette par Isabey, pages 187 et 189. Extraits de documents concernant Sarrette, et les origines du Conservatoire, 186 à 196. Lettres de Sarrette, concernant la Bibliothèque du Conservatoire, au Ministre de l'Intérieur (4 lettres) et au général Dessolles (2 lettres), 197 à 204. — Dédicace autographe au Conservatoire d'une marche funébre de Paisiello par le général Bonaparte, 205.

CHAPITRE VIII. — Les fondateurs du Conservatoire (suite). — Gossec.

CATEL . . . . . Page 206

Portraits de Gossec, pages 206, 208, 209, 220, 223; 226, 228. Gossec à Guillard, 207. Instruction sur l'École de chant et de déclamation, 211. Pour Gardel, déclaration de Gossec, 215. Gossec à Coupigny, 216; au peintre Chéri, 218 (sur Gossec fils, et note sur le même); à J. H. Lucas, 219; à Guillomot, id.; aux *Tablettes de Polymnie* (extrait), 222; à P. F. Boëly, id.; à H. Chelard, 223; à Panseron, 225. Extraits divers et notes concernant Gossec; ses portraits, 227, 229. — CATEL: son portrait d'après une miniature d'Isabey, 230. Catel au Ministre de l'Intérieur, 229; à l'éditeur Schlesinger, 231; à Jules Sarrette (2 lettres), 231 à 233. Documents sur Catel: sa participation aux fêtes nationales, 233; ses services militaires, 233 à 236; sa mise en réforme au Conservatoire et sa candidature à l'Institut, 236.

CHAPITRE IX. — Survivants du temps passé. — CHAMPEIN, DEVIENNE,

MARTINI . . . . . Page 237

Le Comité directeur de l'Opéra à CHAMPEIN, page 237. Champein fonctionnaire de la République en pays rhénan, 240. Champein aux Sociétaires de l'Opéra-comique, 240 et 245; à Baudeloque, 241; à Vieillard, 242; à Napoléon, id.; à Ancelot et Saintine, 245; à Pixérécourt, 246; notes diverses sur Champein, 247 et 248. — DEVIENNE, 2 billets, 248 et 249. — MARTINI, convocation pour service à la Chapelle royale, 250; au Directoire, réflexions sur la musique en France et lettre, 251 et 252; lettre de Martini à Rewbell, 253.

CHAPITRE X. — Les fondateurs du Conservatoire (suite). — DA-

LAYRAC, PLEYEL . . . . . Page 258

DALAYRAC à un Comité révolutionnaire, page 258; à Coupigny, 259; traité avec Pleyel, id. et lettre à celui-ci, 260; à son frère 261. Extraits et renvois, 263. — 2 Lettres d'IGNACE PLEYEL à Dalayrac, 263 à 265.

CHAPITRE XI. — Méhul . . . . . Page 266

Portrait de MÉHUL, page 266. — Méhul au citoyen Bouchère, 267; au *Journal des Spectacles* et au *Censeur* (extraits), 268; à Langlé, à Mlle Henry, 269. — Extraits: à Gardel, à Rouget de Lisle, etc., 270 et 271. — Lettres: à Arnault, 271; à Ignace Pleyel, 272 et 273; à Berton, à Persuis, 274; à de Jouy, 275; Méhul à Plantade et Plantade à Méhul (3 lettres), 275 à 277. Méhul à Mme Legouvê; à la citoyenne Héron (extrait); à Mme Kreutzer (id.), 278; au peintre Vandael, 279; à l'abbé Faucheur (3 lettres), 279 à 285. Divers renvois, 285. Lettre à Vieillard, 286. Fragments divers, 286, 287. Médaille, 287.

CHAPITRE XII. — Quelques autres musiciens de la Révolution  
et de l'Empire . . . . . Page 288

LANGLÉ à un Ministre, page 289. — Ch. Duvernoy aux commissaires du Conservatoire, id. — Louis Jadin à une dame, 290. — Pierre Gavaux à Vieillard, 291. — R. Kreutzer à Picard, 292. — Paër à Kreutzer, 293. — Picard à Kreutzer et Kreutzer à Grégoire, 294. — PAISIELLO: son engagement à la Cour de Russie, 295; lettres au général Bonaparte, 296, et à Lesueur (en italien), 297. — Garat à un ancien ministre, et extraits, 298. — Mme Branchu aux artistes de l'Opéra, 299; à sa fille, id.; renvois, 300. — Madame Grassini au régisseur Benelli, 301. — Mme Saint-Aubin (portrait), 302; lettres: à Favart, 302; au Semainier de l'Opéra-comique, 303; à Audiffret, id. Famille de Mme St-Aubin, documents et renvois, 304; sa mise à la retraite (signatures des Sociétaires de l'Opéra-comique), 305.

CHAPITRE XIII. — Cherubini . . . . . Page 306

Portrait de CHERUBINI, page 307. Son engagement avec le Théâtre de Monsieur, 306 à 309. Cherubini au directeur de l'Opéra, 309 et 311; au grand Chancelier de la Légion d'honneur, 312; à un auteur de vaudevilles, 313; à Sigismond Neukomm, 315; à Lesueur, 316; à Meyerbeer (2 lettres), 316 et 317; à Fétis (extrait) et à (?), 318. Sur la tombe de Boieldieu, 319. A l'avocat Albrand, de Marseille, id. Extraits et renvois divers, 321 et 322. Médailles, 317 et 322. Aquarelle de Cherubini, 320.

CHAPITRE XIV. — J. F. Lesueur . . . . . Page 323

Médailillon de LESUEUR, page 324. Lettres à un facteur de clavecins, id. Dossier sur la situation de Lesueur de 1788 à 1804, 326. A Mme Baurans (lettre en vers), 327; aux administrateurs de l'Opéra, 328; à Langlé, 332; à Arnaud, 335; à Cellerier, 337. Documents sur *les Bardes* et Napoléon, 338 et 339. Lettre à Mme Jamart de Courchamps, 340. Vers de Lesueur pour sa femme, 340 et 341. Note sur *La Mort d'Adam*, 342. Annonce plaisante de cet opéra, 345. Billet de Lormian (relatif à *Parsival*), id. Lesueur à Grégoire, secrétaire de la Musique de l'Empereur, 346. Au Ministre des Cultes (sur l'enseignement musical, 347. Au Roi (en 1814), 350. Lesueur maître de Berlioz; protection qu'il lui accorde, p. 352, et hors-texte, 352-53. État de service de Louis Nourrit à la Chapelle royale, 353. Programme (autographe) de l'*Oratorio du Sacre*, 354. Sur la Chapelle royale en 1831, 355. Meyerbeer à Lesueur et Lesueur à Meyerbeer, 358. A Xavier Boisselot, 360. Mot de Lesueur sur Rossini, 361. Extraits et renvois divers, 361 et 362.



CHAPITRE XV. — **Spontini** . . . . . Page 363

Médaille, page 363. SPONTINI à Louis XVIII, 364; au Duc d'Angoulême, 366. Le Préfet de police au comte de Pradel au sujet de Spontini, 367. A Berton, id.; au major-général Witzleben, 368; à Lesueur, 370; au hautboïste Vogt, 371; à un danseur de théâtre de Berlin, 373; à un baron allemand, 374; au P. Anselmo Spontini, 376. Dédicace à Berlioz, 376 et 377. A un ami inconnu, 377. Extrait (sur Meyerbeer), 379. Au Roi de Prusse, id.; à un membre de l'Institut de France, 381. Rapport sur un envoi de Rome de Gounod (renvoi), 382. A Victor Hugo, id. Extrait, 383. A un journaliste parisien, id.; à Fétis (extrait), 384; à l'Association des artistes musiciens, 385; à Berlioz, à Léon Pillet, 386; au baron Taylor, 388. Traduction d'un Bref apostolique, etc., id. Au Secrétariat de l'Institut, à Émile Deschamps, 391; à Caroline Branchu, 392; à Berlioz, au baron Taylor, 393; à la Société des auteurs, 397. Une dédicace autographe de César Franck à Spontini, id.

CHAPITRE XVI. — **Musiciens d'opéra-comique (1810-1830)** . . Page 399

BOIELDIEU, médaille, page 399. Boieldieu à un éditeur de romances, 400. Extraits (à Berton), 401. Lettres à Catel, au Conseiller de Rayneval, 402; à l'Intendant des Menus-plaisirs, 403; à Madame Cottin, 404; à Pixérécourt, 405; à Sigismond Neukomm, 406. Pour Adolphe Adam, 407. Au librettiste Vial, 408; à Béraud, 409; à Mme Leplay, 410; à l'éditeur Schlesinger, 412. Extraits d'une lettre de 1832, 415; fragment d'une des dernières lettres de Boieldieu à son fils, 416; divers, id. — BERTON, médaille, 417. A Pixérécourt, id. (p. s. de Vial); destinataire inconnu (Auber?). 419; au comte de (p. s. de Lesueur), 420; à un ami de Paganini, id.; à Halévy, 421; à Wilhem, 422. Sur *Montano et Stéphanie*, 423. — NICOLÒ ISOUARD, 424: A Luigi Zamil (2 lettres), 424; à Berton, aux "Enfants d'Apollon", 425; à Tissot 426; divers, 427. — PAËR à Lesueur, id.; à un amateur d'autographes; à Meyerbeer, 428. Divers, 429. Au duc de (?), 430. Dossier relatif à la décoration de Paër et à la direction de la musique du Roi, 430 et suiv. Lettre de David Buhl, 432; Paër à une dame (extrait), 434. — PANSERON à Halévy, 435; à Wilhem (extrait), 436. — PRADHER au duc d'Aumont, id.; dossier, 437; affaire Ducler et Pradher, 439.

CHAPITRE XVII. — **De quelques autres musiciens au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle** . . . . . Page 441

STEIBELT à un professeur de piano, page 441; extrait du même, 442. — CLEMENTI à Pleyel, id. — Dussek à Pleyel, 443; fac-simile d'un modèle de "harpe Eolique", 445. — Spohr à Vogel, 447.

— Neukomm à un Ministre de Charles X, 448. — Onslow au baron Taylor, 451; note autographe d'Onslow sur lui-même, 452. — Viotti au Surintendant des Beaux-Arts (2 lettres), 454. — Rode: portrait, 455, et lettre au hautboïste Vogt, 456. — Baillot à un médecin de la Salpêtrière, 458. — Habeneck: médaille commémorative de la fondation de la Société des Concerts du Conservatoire et lettre à un maître des requêtes, 459. — PAGANINI au baron de Gerando, 460. — Talma à Fétis, 461. A. Boëly à Auber (extrait), id. Pierre Garat au Directeur de la Maison du Roi, 462. Fabry Garat à Pleyel, 463; au Directeur de la Maison du Roi, 464. Elleviou à un Général, id.; portrait, 465. Martin à un agent théâtral; Ponchard aux Sociétaires de l'Opéra-comique, 466; Mme Gavaudan à une dame du monde, 467; Mme Dabadie à une Société musicale, 468; Mme Grassari au Directeur de la Liste civile, 469; Mme Bigottini à un ami d'enfance, 470. — Documents sur le Conservatoire, 470 et suiv. L'abbé Roze, bibliothécaire, 471. Direction de la musique impériale (Lesueur), 472; de La Ferté, Intendant général des Menus-plaisirs, 473; Perne, Cherubini, 474. Portrait de l'abbé Roze, 475. Correspondance relative à des ouvrages confisqués par la Révolution et appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire, 476 et 477. Divers papiers de l'abbé Roze, 477; lettre à Mademoiselle Cardeillas, 478.

## APPENDICE

[Additions et corrections aux chapitres précédents] . . . . . Page 481

CHAPITRE I: *Du XV<sup>e</sup> [XIV<sup>e</sup>] au XVII<sup>e</sup> siècle.* — "Quittances, actes et documents divers", (chartes sur la musique depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, 1342 et suiv.), page 481. — Ménestrels, 482 et suiv. Jehan d'Avignon, ménestrel du duc d'Orléans, 482. Trompettes, clairons, tambourins, 483; rebec, 483-84; bombarde, cornemuse, harpe, 484; joueurs de farces, de luth, sacqueboute, hautbois, 485; chantres, 485-86; comédiens; ordinaires de la musique de la chambre du Roi, 486. — Costeley, 487. — CHAPITRE II: *Lulli, Rameau, Gluck, etc.*, page 487. — Lulli à Colbert, 488; convention entre Lulli, Quinault et Ballard, 488-89; divers sur Lulli, 489; sur Colasse, Rameau, son frère et ses neveux, J.-J. Rousseau, Gluck, 490. — CHAPITRE IV: *Les fondateurs de l'opéra-comique.* — Philidor à sa femme, 491. — Sur Gossec, Philidor, Monsigny, Champein, Sarrette, 492. — Dezède aux directeurs de l'Opéra, 493. — Grétry à son imprimeur, 494; divers sur Grétry, 495. — CHAPITRE V: *Autres musiciens du XVIII<sup>e</sup> siècle.*

Couperin, 496. Boismortier, 499. Sur Hébert, 499 et 500. Dauvergne, 501. Piccinni à Ginguené, 502; au citoyen Trouvé (2 lettres), 503 et 504; à un général (Bonaparte ?), 505. — CHAPITRE VI: *Rouget de Lisle*. — Extraits et renvois, 506. Lettre à un créancier, 507; à Gindre de Mancy, 508; à une descendante de Dietrich, 510. Sur l'*Historique et Souvenirs de Quiberon*, id. Attribution d'une lettre (ci-dessus, p. 191), 511. — CHAPITRE VIII: *Gossec*. — Renvois, 511. Lettres à Gersin, 512; à un Ministre de Quatrevingt-treize, 513. Pièces de comptabilité (École royale de musique), id. Lettres à un ancien élève, 514; à Boieldieu, 516; à Persuis (2 lettres), 517. — Factum de Gossec fils (résumé), 518. — CHAPITRE XI: *Méhul* — Lettres à Gossec; à Picard (extrait), 519; à un collaborateur, 520; à la fille de Berton; à Mme Kreutzer, 521; pour la citoyenne Rose, 522. — CHAPITRE XII: *Quelques autres musiciens de la Révolution et de l'Empire*. — Gavinès à l'éditeur Frère, 522; à J. B. Cartier, 523. — Mme Dugazon aux artistes de l'Opéra-comique, 524. Dugazon à un citoyen de Quatre-vingt-treize; Gavaudan à un comité de Quatre-vingt-treize, 525. — Fête de la Raison, extrait du procès verbal, 526 et suiv. — Vestris à un Ministre du Directoire, 528; au Directeur du Théâtre du Lyon (extrait), 529. Mme Gonthier au Comité de l'Opéra-comique, id. Caroline Branchu à un ancien ami, 530. Le Directeur de l'Opéra au Ministre de la maison du Roi, 531. — Napoléon à Fouché, 532; à Cambacérès (2 lettres), 533, à de Rémusant, 534. — CHAPITRE XIV: *Lesueur*. — Lettre à Alexandre Boucher, 535. — CHAPITRE XV: *Musiciens d'Opéra-comique*. — Nicolo Isouard à Turcas, 536; à Étienne, 537; à Persuis (extrait), id. — CHAPITRE XVI: *De quelques autres musiciens au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle*. — Berbiguier (extrait), 538. Paganini à un Ministre, id. Ch. M. de Weber à Spontini (extrait), 539; au chef d'orchestre (ou directeur) de l'Odéon, id.; lettre en anglais écrite par Weber peu avant sa mort (extrait), 540. Pouvoir donné par la veuve de Ch. M. de Weber à l'éditeur Schlesinger (extrait), 541.

---







BOCCA FRÈRES ÉDITEURS — PARIS-MILAN

---

# RIVISTA MUSICALE ITALIANA

La REVUE est publiée en fascicules de 125 pages  
environ chaque bimestre.

|                                           |          |
|-------------------------------------------|----------|
| Prix d'un fascicule . . . . .             | Lit. 15— |
| Abonnement annuel pour l'ITALIE . . . . . | » 80—    |
| » » » l'ÉTRANGER . . . . .                | » 100—   |

Quelques collections complètes sont disponibles, années  
I-XXXIX, et 2 volumes de tables des matières,  
chaque collection au prix de . . . . Lit. 3000—

---

ARTURO FARINELLI

de la R. Académie d'Italie

GUILLAUME DE HUMBOLDT  
ET L'ESPAGNE

GOETHE ET L'ESPAGNE

Nouvelle impression avec une nouvelle préface

1 vol. in 8°, Fr. 20 —



10 / 1241 / 932 - 11571









BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 06609 286 5



